

Université de Montréal

La réduction des unités terminologiques complexes de type syntagmatique

par

Tanja Collet

Département de linguistique et de traduction

Faculté des arts et des sciences

Thèse présentée à la Faculté des études supérieures

en vue de l'obtention du grade de

Philosophiæ Doctor (Ph.D.)

en linguistique

février 2000

© Tanja Collet, 2000



P

25

U54

2000

№. 009

1954

Université de Montréal
Faculté des études supérieures

Cette thèse intitulée :

La réduction des unités terminologiques complexes de type syntagmatique

présentée par :

Tanja Collet

a été évaluée par un jury composé des personnes suivantes :

Nathan MENARD
Président-rapporteur

André CLAS
Directeur de recherche

Sylvie VANDAELE
Membre du jury

Christine PORTELANCE
Examinatrice externe

François HEBERT
Représentant du doyen de la FES

Thèse acceptée le : 19 mai 2000

SOMMAIRE

Ce travail vise à attirer l'attention sur la nécessité d'étudier le terme, spécialement le syntagme terminologique, dans son "habitat naturel", qui est le texte de spécialité, afin d'aboutir à des descriptions plus adéquates non seulement du terme, mais également de la langue de spécialité. En effet, dans les textes de spécialité, les syntagmes terminologiques, qui constituent près de 80 % des termes en langue de spécialité, ne sont point immuables, mais soumis à des manipulations syntaxiques, telle la réduction, qui altèrent leur linéarité. Ce comportement dynamique est généralement occulté, voire proscrit, par l'orthodoxie terminologique, qui le considère comme une transgression aucunement souhaitable du principe de la bi-univocité, qui est censé garantir l'efficacité dénomminative du terme.

Par une étude de la réduction, nous souhaitons démontrer, d'une part, que le terme syntagmatique (ex. détecteur d'horizon infrarouge terrestre) comporte une structure interne qui le prédispose tout naturellement à une certaine instabilité sur le plan du discours et, d'autre part, que cette instabilité, qui ne porte point atteinte à la fonction dénomminative du terme, est propice au texte, car elle en augmente la cohésion.

En conséquence, ce travail se scinde en deux parties. La première porte sur les traits, inhérents au terme syntagmatique, qui favorisent ses métamorphoses discursives. Elle introduit, en outre, des notions théoriques, telles *axe onomasiologique double*, *structure interne triplement binaire*, *correspondance déterminé/superordonné – déterminant/sous-catégorisateur*, *déterminé extrasystémique*, etc., qui seront exploitées pour la description de la réduction. Quant à la deuxième partie, elle est entièrement consacrée à la réduction. Elle établit une typologie des mécanismes réducteurs, qui sont à

l'œuvre dans le discours de spécialité, et montre de quelle façon ces mécanismes contribuent à la textualité du texte, sans éroder tant soit peu la capacité dénominative du terme. Dans ce but, elle identifie, dans un premier temps, les principaux déclencheurs, enfouis dans le texte, qui provoquent la chute de tel ou tel constituant du terme syntagmatique. Ensuite, elle montre, dans un deuxième temps, comment les déclencheurs participent à la relation de coréférentialité, qui est tenue de s'établir entre la forme canonique du terme et sa variante réduite. Elle établit, dans un troisième temps, une distinction entre deux sortes de coréférentialité, qui sont symptomatiques de l'existence d'au moins deux mécanismes réducteurs, l'un anaphorique et l'autre lexicogène : une coréférentialité éphémère qui repose uniquement sur des indices contextuels, et une coréférentialité robuste et exportable qui repose principalement sur des indices structuraux. Enfin, dans un quatrième temps, elle argumente que les deux mécanismes réducteurs distingués établissent l'un comme l'autre un équilibre entre les deux efforts d'encodage et de décodage, équilibre qui est la caractéristique d'un texte bien construit, vu qu'ils réduisent, d'une part, la quantité de travail que coûte normalement l'emploi d'un terme à n constituants, et qu'ils érigent, de l'autre, des relations cohésives entre les propositions et les phrases du texte, qui renferment la forme canonique du terme et la variante réduite.

Pour terminer ce sommaire, il nous reste à mentionner que la deuxième partie comporte, outre les chapitres théoriques, également une grammaire des effacements effectués par les deux mécanismes réducteurs, que nous avons baptisés respectivement *reprise anaphorique* et *réduction à caractère lexical*.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction	1
---------------------------	---

Première partie

Vers une définition du syntagme terminologique en fonction de sa dynamique discursive

Introduction	10
---------------------------	----

Chapitre 1 : Processus créateur du syntagme terminologique 17

1.1	La juxtaposition selon Darmesteter (1893)	25
1.2	Le mot composé selon Bally (1944)	26
1.3	La composition nominale selon Benveniste (1967)	27
1.4	La composition synaptique selon Guilbert (1975)	29
1.5	La syntagmatique selon Chomsky et ses disciples (Cowper 1992 ; Di Sciullo et Williams 1987)	31
1.6	La composition nominale selon Corbin (1992)	40
1.7	Le syntagme et le synthème selon Martinet (1967)	41
1.8	Conclusion	44

Chapitre 2 : Traits caractéristiques et distinctifs du syntagme terminologique 48

2.1	Le syntagme virtuel selon Bally (1944)	57
2.2	La synapsie selon Benveniste (1966)	64
2.3	Le mot composé selon Gross (1996)	69
2.4	Le syntagme lexicalisé (ou transcatégorisé) selon Guilbert(1965)	79
2.5	Le syntagme, base dérivationnelle, selon Hollyman (1966) ..	86

2.6	Le syntagme terminologique caractérisé	91
2.7	Conclusion	107
Chapitre 3 : Structure interne du syntagme terminologique		114
3.1	Structure syntagmatique	122
3.2	“Structure” sémantique	125
3.2.1	Analyse du ST en composants sémantiques	126
3.2.2	Transparence sémantique du ST	131
3.3	“Structure” onomasiologique	155
3.4	Prévisibilité sémantique et figement du ST	176
3.5	Conclusion	194
Conclusion		201

Deuxième partie

La réduction du syntagme terminologique actualisé

Introduction	209	
Chapitre 4 : Réduction : néonymie, synonymie ou variation contextuelle		
219		
4.1	L'étude de la réduction et de la dynamique discursive en terminologie contemporaine	221
4.2	Dynamique discursive et variation contextuelle	228
4.3	Réduction, synonymie et néonymie	247
4.4	Conclusion	273

Chapitre 5 : Reprise anaphorique et réduction à caractère	
lexical	277
5.1	Déclencheurs intratextuels de la reprise anaphorique et de la réduction à caractère lexical 279
5.2	Le rapport de coréférentialité des variantes anaphoriques et lexicogènes 320
5.2.1	Indices contextuels et structuraux de coréférentialité 322
5.2.2	Degrés d'autonomie contextuelle des variantes anaphoriques et lexicogènes 339
5.3	Conclusion 374
Chapitre 6 : Description formelle de la reprise anaphorique 382	
6.1	Grammaire réductionnelle 382
6.2	Règles anaphoriques 392
6.3	Conclusion 418
Chapitre 7 : Description formelle de la réduction à caractère	
lexical	421
7.1	Règles lexicogènes 421
7.1.1	Suppression de composants de type <i>dé</i> ou <i>dã</i> 423
7.1.2	Suppression de mots faibles seuls 480
7.1.3	Suppression de constituants au sein d'un <i>Dã</i> coordonné 489
7.1.4	Suppression de constituants au sein d'un <i>Dã</i> à deux arguments 494
7.2	Conclusion 508

Chapitre 8 : Réduction, économie verbale et cohésion	
lexicale	511
8.1 Réduction et économie verbale	513
8.2 Réduction et cohésion lexicale	523
8.3 Conclusion	530
Conclusion	533
Mot de la fin	540
Bibliographie des auteurs consultés	542
Bibliographie du corpus	558

LISTE DES TABLEAUX

Tableau I : Paradigme réductionnel de *rayonnement infrarouge* 530

Tableau II : Paradigme réductionnel de *système à 1 DOF* 530

LISTE DES FIGURES

Fig. 1 Continuum reliant syntagmes libres et syntagmes figés	55
Fig. 2 ST : signe linguistique et unité terminologique	60
Fig. 3 Critère dérivationnel à effet taxinomique	89
Fig. 4 Critère dérivationnel à effet taxinomique – le cas de <i>panneau solaire</i> <i>souple</i>	90
Fig. 5 Rapport triangulaire entre le ST (<i>sã/sé</i>), une notion et un référent	95
Fig. 6 Critère de la “structure” onomasiologique	101
Fig. 7 Structure syntagmatique du ST	125
Fig. 8 “Structure” sémantique du ST	130
Fig. 9 Double binarité du ST simple	141
Fig. 10 Double binarité du ST <i>surcomposé</i>	143
Fig. 11 “Structure” onomasiologique du ST	159
Fig. 12 Triple binarité du ST simple	162
Fig. 13 Triple binarité du ST <i>surcomposé</i>	164
Fig. 14 Axe onomasiologique double du ST	173
Fig. 15 Modèle de figement du ST	181
Fig. 16 Exocentrisme du composé de coordination	189
Fig. 17 Relations triangulaires de ST synonymes	253
Fig. 18 Synonymie et variation par réduction	253
Fig. 19 Effet de la RA sur l’axe onomasiologique double	346
Fig. 20 Continuum réductionnel	381

LISTE DES PRINCIPAUX SIGLES ET ABRÉVIATIONS

A₁, A₂ : premier ou deuxième argument d'un déterminant à deux arguments

Adj : adjectif

AdjNum : adjectif numéral cardinal

AdjOrd : adjectif ordinal

AdjPoss : adjectif possessif

Adjppassé : participe passé adjectivé

Adv : adverbe

ArtDéf : article défini

ArtIndéf : article indéfini

C₁, C₂, C₃ : premier, deuxième ou troisième membre d'un déterminant coordonné

Conj : conjonction de coordination

Dã, dã', dã : déterminant

Dé, dé', dé : déterminé

Inf : infinitif

Jonc : joncteur liant les arguments d'un déterminant à deux arguments

LocPrép : locution prépositionnelle

Lsp : langue de spécialité

MC : mot composé

MF : mot faible

N : nom

NPropre : nom propre

Prép : préposition

RA : reprise anaphorique

RL : réduction à caractère lexical

RRA : règle anaphorique

RRL : règle lexicogène

sã : signifiant

sé : signifié

SL : syntagme libre

SLex : syntagme lexical

ST : syntagme terminologique

*Aan mijn ouders,
voor hun steun en vertrouwen.*

REMERCIEMENTS

Nous tenons à remercier notre directeur de thèse, M. André Clas, pour ses conseils et ses critiques, et aussi pour sa patience bienveillante durant la longue gestation de ce travail. Nous voulons également exprimer notre vive gratitude à ceux et celles qui nous ont encouragée et soutenue tout au long de ce projet : mes parents, Marcel Collet et Maria Kerstens, mes sœurs, Inge et Anouchka Collet, ma compagne de route, et parfois de dérouté, Elspeth Tulloch, et mes amis, Nadia Moulay, Christophe Réthoré, Silvana Sorella et Joanne Akai. Qu'il nous soit également permis de témoigner notre reconnaissance à M. Egan Valentine, pour ses conseils stylistiques, et à Mme Danielle Collignon, pour son support technique toujours offert avec beaucoup d'amabilité. Enfin, il nous faut témoigner toute notre gratitude aux institutions qui ont subventionné ce travail : le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada, et l'Université de Montréal. Sans leur aide précieuse, nous n'aurions pas pu mener à bon terme ce travail.

INTRODUCTION

La syntagmatique constitue le mode de formation de mots de prédilection des langues de spécialité (Lsp). Diverses estimations, telles, par exemple, celles de Goffin (1979) et de Boulanger (1989a), fixent à environ 80 % la proportion des syntagmes terminologiques (ST) dans les Lsp. En raison de cette prépondérance, nous pensons qu'une étude des ST dans leur « habitat naturel », qui est le texte de spécialité, contribuera grandement à la caractérisation à la fois des ST et des Lsp.

Une analyse d'un corpus de textes de plus de 70 titres comprenant des manuels et des articles spécialisés, choisis dans le domaine multidisciplinaire des télécommunications spatiales, nous a révélé qu'il s'établit, dès l'actualisation du ST, une certaine dialectique entre le texte de spécialité et le ST. En effet, dans le texte, le ST remplit essentiellement deux fonctions : une fonction référentielle et une fonction discursive. En tant que terme monoréférentiel, le ST assume, dans le texte de spécialité, la fonction de dénomination d'une notion qui représente un référent dans le système notionnel d'un domaine du savoir. Et, en tant que signe linguistique, peu stable et soumis à un certain nombre de mécanismes discursifs qui perturbent sa linéarité, le ST participe au texte et contribue à sa textualité, plus précisément à sa cohésion. Il convient de préciser que toute unité lexicale est susceptible de remplir, dans le discours, une double fonction référentielle et discursive, que cette unité affecte une forme simple (ex. coup) ou une forme complexe (ex. coup de fil). Cependant, en raison de sa structure interne quelque peu particulière, le ST (ex. station terrienne fixe) présente un comportement discursif qui lui est propre. Notre travail porte principalement sur cette deuxième fonction du ST, sa fonction discursive, qui relève du rapport ST \Leftrightarrow texte de spécialité.

Ce dernier rapport est peu étudié en terminologie, qui, depuis son émergence relativement récente, aux prises avec des problèmes reliés à la dénomination de notions technoscientifiques, s'est sentie davantage concernée par le rapport terme \Leftrightarrow système notionnel, et s'est efforcée, par conséquent, de caractériser le terme, syntagmatique ou autre, essentiellement du point de vue de sa fonction référentielle. Cette approche théorique a conduit à une perception plutôt logiciste du terme, valable à plusieurs égards (*cf.* la monoréférentialité du terme), mais néanmoins trop étroite (*cf.* la bi-univocité du terme), car souvent irréconciliable avec le comportement réel du terme en discours. Même encore aujourd'hui, alors que l'on admet de plus en plus que les Lsp soient avant tout de la « langue » (Condamines 1997), et que les termes soient, par conséquent, avant tout des signes linguistiques, certains auteurs, tels Lotte (1981), mésestiment la fonction discursive du terme, et jugent primordiale l'indépendance contextuelle du terme. Selon les partisans de l'orthodoxie terminologique, il est préférable que le terme ne présente pas un comportement discursif dynamique, c'est-à-dire qu'il ne soit pas influencé par la phrase dans laquelle il se trouve inséré, ni sur le plan de son sens référentiel ou notionnel, ni sur le plan de sa forme, c'est-à-dire de sa linéarité.

Les termes sont des mots et des groupes de mots, et en cette qualité, ils peuvent subir des changements de leur contenu selon l'utilisation qu'on en fait dans un contexte donné. Cependant, un tel changement de la signification du terme "dans le contexte" est un des plus graves défauts de la terminologie, défaut qu'il ne faut en aucun cas permettre. Le contenu notionnel d'un terme est déterminé par la notion que ce terme désigne ; la signification (*la forme et la construction syntaxique aussi* [c'est nous qui soulignons]) ne peut pas dépendre de la phrase dans laquelle le terme est employé, elle doit être déterminée par le système de notions tout entier et par la terminologie de la discipline donnée du domaine du savoir en question. (Lotte 1981 : 6-7)

En réalité, cependant, les termes, particulièrement les ST, ne sont guère, du moins au point de vue de leur linéarité syntagmatique, le seul qui nous intéresse, des unités statiques fermées sur elles-mêmes. En effet, actualisés, les ST s'avèrent fondamentalement instables, en ce sens qu'ils permettent un

certain nombre de manipulations syntaxiques qui altèrent leur linéarité. Autrement dit, actualisés, les ST sont susceptibles de métamorphoses : ils ne se réalisent pas toujours sous leur forme canonique dans le texte de spécialité.

C'est, d'ailleurs, ce comportement discursif très libre qui fait obstacle au découpage, tant manuel qu'automatique, des ST. Lauriston (1993), par exemple, estime que les silences, en cas de découpage automatique, sont attribuables le plus souvent à la discontinuité du ST actualisé ; discontinuité qui résulte de manipulations syntaxiques, telles la coordination de deux ou plusieurs ST et l'insertion d'un élément étranger. D'autres chercheurs, œuvrant dans le domaine du traitement automatique de la langue, particulièrement Jacquemin (1991 et 1996), tentent de pallier ces silences par l'élaboration de programmes, tels le logiciel *FASTR*, qui prennent en compte les modifications, c'est-à-dire les transformations locales et globales, acceptées par les dénominations complexes.

Pour notre part, nous avons choisi d'étudier la dialectique ST \Leftrightarrow texte de spécialité, convaincue qu'il importe, en terminologie, d'élargir l'étude du terme, pour les deux raisons que nous venons d'esquisser, l'une théorique, car visant une meilleure connaissance du terme et des Lsp, et l'autre pratique, car répondant aux besoins des langagiers. En effet, sur le plan théorique, nous pensons que les résultats de notre étude compléteront et rendront plus précises les caractérisations déjà existantes du ST et des Lsp. Et, sur le plan de la pratique et de la mise en application, nous pensons que ces résultats sauront intéresser les terminographes et les concepteurs d'outils d'extraction de termes, d'une part, et les rédacteurs et traducteurs techniques, d'autre part, parce qu'ils renseignent sur le comportement discursif du ST, et complètent les informations, relatives à la fonction référentielle des termes, traditionnellement répertoriées dans les ouvrages terminologiques.

Quant aux mécanismes discursifs, à examiner dans le cadre d'une étude de la fonction discursive du ST, ils sont au nombre de cinq. Nous distinguons la

coordination, la prédication, l'insertion, la dénomination et la réduction. Avant d'aller plus loin, et de présenter les principaux objectifs et l'organisation globale de notre travail, il nous semble opportun de les décrire rapidement.

(a) *Coordination*

La coordination est essentiellement intraphrastique et implique au moins deux ST. Les ST coordonnés n'ont pas à appartenir à la même matrice, c'est-à-dire qu'ils n'ont pas à épouser la même structure de surface. Cependant, une identité, soit au niveau du déterminé (*dé*), soit au niveau du déterminant (*dā*), est nécessaire. La coordination se caractérise par l'effacement du déterminé ou du déterminant commun aux ST qu'elle joint. Plus précisément, selon qu'il y a identité du déterminé ou du déterminant, la coordination de deux ST se réalise par l'effacement du déterminé commun du deuxième ST ou, le cas échéant, par l'effacement du déterminant commun du premier ST, et par l'insertion d'un joncteur, généralement *et*, *ou*, ou une virgule.

En voici deux exemples, tirés de notre corpus. Le premier illustre l'effacement du déterminé commun, et le deuxième celui du déterminant commun.

- transistor bipolaire *ou* à effet de champ ← [transistor_{dé} bipolaire_{dā}]_{ST} ou
[transistor_{dé} à effet de champ_{dā}]_{ST}

Ces amplificateurs, réalisés avec des *transistors bipolaires* (4 GHz) *ou* à *effet de champ* (4 GHz et 12 GHz) avec des technologies semblables à celles indiquées au paragraphe 3.2.2., sont caractérisés par leur bonne linéarité plutôt que par leurs performances de bruit.
(CNES/CNET 1983b : 53)¹

¹ Dans les extraits de notre corpus, nous mettons en italique les syntagmes terminologiques dont la linéarité est modifiée par une opération syntaxique, qui se classe parmi les cinq mécanismes discursifs que nous distinguons.

- faisceau *ou* lobe conformé ← [faisceau_{dé} conformé_{dā}]ST ou [lobe_{dé} conformé_{dā}]ST

L'expression « *faisceau ou lobe conformé* » peut désigner :

- un lobe de contour assez simple (cercle, ellipse) où la directivité en bord de zone de couverture est augmentée au détriment du niveau dans l'axe,
 - un lobe dont le contour à $-x$ dB par rapport au maximum épouse au mieux les limites d'une zone géographique donnée,
 - un lobe qui présente les deux caractéristiques précédentes.
- (CNES/CNET 1983b : 39)

(b) *Prédication*

La prédication est un mécanisme intraphrastique mettant en cause un ST dont les membres sont liés par un rapport prédicatif. Le mécanisme de prédication rend ce rapport explicite. Il dissout la binarité (déterminé + déterminant) du ST en un sujet et un prédicat. Le déterminé est incorporé au sujet, et le déterminant, précédé du verbe, le plus souvent la copule *être*, au prédicat de la phrase.

Exemple :

- [répéteur_{dé} à double changement de fréquence_{dā}]ST → ((répéteur)_{sujet} (être à double changement de fréquence)_{prédicat})Ph

La charge utile comprend deux modules distincts, appelés respectivement module A et module B, comme le montre le schéma de la figure 12.3.

Pour les deux modules A et B, les *répéteurs sont à double changement de fréquence*. (CNES/CNET 1983a : 288)

(c) *Insertion*

L'insertion est essentiellement intraphrastique et intrasyntagmatique. Elle insère dans le corps du ST un élément étranger, tel un adjectif, un adverbe, etc. Notons que l'élément inséré n'a aucune valeur dénominative, car il ne peut correspondre à un trait pertinent de la notion dénommée par le ST.

Exemple :

- onde *convenable* de dispersion ← [onde_{dé} de dispersion_{dā}]ST

La méthode la plus simple pour introduire un certain degré de dispersion de l'énergie porteuse est d'ajouter au signal en bande de base une *onde convenable de dispersion* à basse fréquence, d'amplitude fixe. Parmi les différentes *ondes de dispersion* possibles, citons :

- un signal sinusoïdal,
- un signal sinusoïdal auquel est ajouté un certain pourcentage de l'harmonique 3,
- une onde triangulaire à basse fréquence,
- une bande de bruit à basse fréquence. (CNES/CNET 1982 : 170-171)

(d) *Dénomination*

La dénomination est également intraphrastique et intrasyntagmatique. Elle insère devant le déterminant du ST une expression du type *dit, appelé, etc.* La dénomination a pour fonction de confirmer le statut lexical ou terminologique de la suite syntagmatique.

Exemple :

- satellite *dit* stabilisé trois axes ← [satellite_{dé} stabilisé trois axes_{dā}]ST

Les satellites de télécommunications ont au moins un élément orienté en permanence vers la Terre et sont géostationnaires. Ils tournent donc naturellement, autour de l'axe Nord-Sud, à raison de un tour par jour pour les *satellites dits* « *stabilisés trois axes* » et de plusieurs dizaines de tours par minute pour les satellites stabilisés par rotation (« *spinnés* »). (CNES/CNET 1983b : 155)

(e) *Réduction*

La réduction est un mécanisme intrasyntagmatique tantôt intraphrastique, tantôt interphrastique. Elle implique un seul ST, et une phrase ou plusieurs phrases plus ou moins espacées dans le texte. Elle semble être déclenchée par la fréquence d'utilisation intratextuelle du ST, plus précisément par sa réitération. Elle procède à l'effacement en entier d'un ou de plusieurs constituants du ST réitéré. Nous distinguons deux types de mécanismes réducteurs selon le degré d'autonomie contextuelle dont jouissent leurs produits, notamment la reprise anaphorique et la réduction à caractère lexical. Les produits de la reprise anaphorique présentent un degré d'autonomie contextuelle

presque nul, à l'inverse des produits de la réduction à caractère lexical qui peuvent être exportés tels quels vers d'autres textes (ou contextes) sans qu'il soit nécessaire de recréer le lien réductionnel.

Des deux exemples ci-dessous, le premier illustre la reprise anaphorique, et le deuxième la réduction à caractère lexical :

- service mobile maritime par satellite ↔ service

Le cas considéré est celui du *service mobile maritime par satellite* qui a pour objet d'assurer des télécommunications entre les navires et la terre par l'intermédiaire de satellites ; à terre, les liaisons par satellite aboutissent ou partent de « stations côtières » qui assurent la connexion avec le réseau général de télécommunications. Le premier système de ce *service* à être mis en place utilise les satellites MARISAT des États-Unis. (CNES/CNET 1982 : 250)

- station terrienne fixe ↔ station fixe

L'affectation à la demande correspond à une plus grande généralité du schéma : l'affectation semi-variable correspond à la division du système en sous-systèmes indépendants exploités par plusieurs *stations terriennes fixes*.

La rupture d'une communication peut se faire à l'initiative de la station mobile ou du prolongement terrestre de la communication du côté *station fixe* par l'envoi d'un signal de fin de communication ou le passage à un état en tenant lieu. (CNES/CNET 1983a : 184)

Dans le cadre de ce travail, essentiellement pour des raisons d'espace, il est notre propos de n'examiner et de ne décrire en détail qu'un seul des cinq mécanismes discursifs que nous venons de présenter, notamment la réduction. Ce mécanisme discursif nous intéresse particulièrement, parce qu'il est le seul à être à la fois intraphrastique et interphrastique, textogène et lexicogène. De ce fait, ses effets ne sont pas localisés, c'est-à-dire contenus en un point du texte ; au contraire, ils se propagent à l'échelle du texte, pour éventuellement le déborder.

Au regard de ce mécanisme, l'objectif de notre thèse est quadruple :

- caractériser le ST du point de vue de sa dynamique discursive, c'est-à-dire identifier les traits, inhérents au ST, qui décident de la plasticité du ST et de la grammaticalité d'opérations syntaxiques, telles la suppression de constituants, l'insertion d'éléments étrangers, etc. ;
- fonder sur cette caractérisation notre typologie des mécanismes réducteurs à l'œuvre dans le discours, notamment reprise anaphorique et réduction à caractère lexical ;
- élaborer une description formelle des effacements auxquels procèdent la reprise anaphorique et la réduction à caractère lexical ;
- cerner la valeur discursive de ces effacements, c'est-à-dire examiner de quelle façon ils permettent au ST de remplir sa fonction discursive.

Enfin, en ce qui concerne son organisation, notre travail se divise en deux parties. La première partie, *Vers une définition du syntagme terminologique en fonction de sa dynamique discursive*, se rapporte au premier objectif, et compte trois chapitres : *Processus créateur du syntagme terminologique*, *Traits caractéristiques et distinctifs du syntagme terminologique*, et *Structure interne du syntagme terminologique*. La deuxième partie, *La réduction du syntagme terminologique actualisé*, porte sur les trois objectifs restants, et compte cinq chapitres : *Réduction : néonymie, synonymie ou variation contextuelle*, *Reprise anaphorique et réduction à caractère lexical*, *Description formelle de la reprise anaphorique*, *Description formelle de la réduction à caractère lexical*, et *Réduction, économie verbale et cohésion lexicale*. Les deux parties sont suivies de deux bibliographies, l'une listant les auteurs consultés, et l'autre consacrée à notre corpus de textes, constitué essentiellement de manuels et d'articles, tirés des *Techniques de l'Ingénieur* ou de revues spécialisées, telles *L'Aéronautique* et *l'Astronautique*.

PREMIÈRE PARTIE

**VERS UNE DÉFINITION DU SYNTAGME TERMINOLOGIQUE EN
FONCTION DE SA DYNAMIQUE DISCURSIVE**

INTRODUCTION

Une étude de la dynamique discursive du ST nécessite, à notre avis, au préalable, une définition de cette unité syntagmatique qui est susceptible de se métamorphoser lorsqu'elle se trouve actualisée dans un texte de spécialité. C'est pourquoi la première partie de notre travail, qui se veut la base théorique de la seconde, constitue une réflexion sur la notion de *syntagme terminologique*. Nous nous proposons, plus précisément, de circonscrire la notion de *syntagme terminologique* en adoptant comme cadre de référence pour cette réflexion le comportement discursif du ST. En effet, nous présumons que des traits, inhérents au ST, prédisposent le ST au comportement discursif qui lui est propre. Ce sont, par conséquent, ces traits que nous cherchons à identifier dans les trois chapitres qui constituent cette première partie de notre travail. En revanche, les chapitres de la deuxième partie portent sur le comportement discursif proprement dit de l'unité syntagmatique, et principalement sur les deux mécanismes réducteurs par lesquels se manifeste la dynamique discursive du ST. Bref, la deuxième partie ne traite que de la réduction et de ses procédures, alors que la première vise la caractérisation de l'unité qui permet aux mécanismes réducteurs de modifier sa linéarité. C'est ainsi que notre travail reflète notre conviction que l'étude des mécanismes réducteurs ne peut se faire sans une analyse du ST. En effet, il existe, à notre avis, un rapport de dépendance entre le ST et les mécanismes qui l'altèrent, puisque, tout bien considéré, ce ne peuvent être que les caractéristiques du ST qui décident de la grammaticalité des procédures auxquelles recourent ces mécanismes.

L'objectif des trois prochains chapitres précisé, il convient de signaler, en guise d'entrée en matière, que l'appellation de l'unité terminologique complexe de type syntagmatique (ex. navette_N spatiale_{Adj}, antenne_N réseau_N, satellite_N

dePrép télécommunications_N, etc.) n'est pas sans susciter maints débats. En effet, en ce sens que le recours à *syntagme* pour la désigner fait l'objet d'une vive controverse. D'une part, parce que le terme *syntagme* est hautement polysémique et recouvre des notions différentes dans les travaux des deux principales écoles linguistiques de cette fin de siècle, dont l'une est fonctionnelle et d'inspiration saussurienne et martinettienne et l'autre générativiste et d'inspiration chomskyenne. Ajoutons à cela que la notion générativiste prévaut, depuis la parution, en 1957, de *Syntactic Structures*, sur la notion saussurienne de *syntagme* et la redéfinition de la notion saussurienne par Martinet (1967), qui oppose *syntagme* et *synthème*, n'a pas pu changer cet état de fait. D'autre part, en raison de la prédominance de la notion chomskyenne de *syntagme*, parce que le recours à ce terme pour désigner une unité du lexique est ressenti comme problématique par plusieurs lexicologues et terminologues.

Ainsi, Guilbert (1975), partisan de la thèse générativiste et transformationnelle, soucieux de rendre compte du mode de formation présumé syntaxique de l'unité, appelle l'unité complexe *unité syntagmatique* ou *composé syntagmatique*, mais reconnaît l'inconvénient de recourir à un terme, que l'on a plutôt l'habitude de rattacher au domaine de la syntaxe, pour désigner une unité complexe du lexique qui partage certaines caractéristiques avec l'unité syntaxique et dont il faudra dorénavant la distinguer.

Le choix de cette dénomination fait déjà problème (...) parce que la notion de syntagme, transposée dans le domaine lexical, exige une délimitation par rapport au syntagme de discours. (...) On voit immédiatement que la difficulté consiste, dès lors, à faire le départ entre la structure syntaxique d'énoncé et la structure syntaxique lexicale (...).
(Guilbert 1975 : 249)

Lerat (1990a) exprime un point de vue analogue. Cet auteur préfère réserver le terme *syntagme* à l'unité syntaxique et craint, par ailleurs, que l'utilisation de *syntagme* pour désigner une unité complexe du lexique ne promeuve la marginalisation de la terminologie au sein des différentes disciplines linguistiques.

S'il existe un acquis largement partagé du chomskysme, c'est précisément la structure arborescente des phrases simples, qui s'analysent en syntagmes (groupes syntaxiques fonctionnels jouant le rôle de sujets, objets, etc.), eux-mêmes décomposables en mots, dans lesquels peuvent encore être isolés des morphèmes. (...) C'est donc une mauvaise idée qu'a eue Louis GUILBERT le jour où il a brouillé les cartes terminologiques en parlant de "composition syntagmatique". (...) mieux vaut dire que *corps gras* est un mot (...) et *un corps gras* un syntagme (nominal). De même, parler de "syntagme terminologique" (...) là où il s'agit d'entrées d'articles de dictionnaires, donc hors d'énoncés syntaxiquement construits, ne peut que contribuer à marginaliser la terminologie dans les sciences du langage, alors que les termes sont dans une très large mesure des mots, avec lesquels on forme des phrases et des textes. (Lerat 1990a : 26-27)

Cependant, Lerat (1995) appelle l'unité en question *composé syntagmatique*² malgré ses objections formulées en 1990.

Les composés syntagmatiques

Les langues romanes utilisent couramment des séquences dénominatives telles que *chambre à air*, *clé de sol*, *groupe sanguin*, *dommages et intérêts*, etc. (Lerat 1995 : 50)

C'est peut-être cette controverse qui est à la base de la prolifération de synonymes, outre *syntagme terminologique*, *unité syntagmatique* et *composé syntagmatique*, pour désigner l'unité complexe terminologique. Une trentaine de synonymes ont été recensés par Kocourek (1991a : 136-137). Ils peuvent être répartis *grosso modo* en deux groupes, notamment ceux qui soulignent la genèse présumée syntaxique de l'unité complexe (*syntagme autonome*, *syntagme lexicalisé*, *groupe lexicalisé*, etc.) et ceux qui privilégient l'appartenance au lexique de l'unité (*mot complexe*, *lexie complexe*, *lexème complexe*, etc.)³. Le terme *syntagme terminologique*, et plus brièvement *syntagme*, semble, cependant, l'avoir emporté sur ses concurrents, du moins au Québec. Il se trouve répertorié, défini et donc normalisé dans le *Vocabulaire systématique de la terminologie*

² Remarquons que l'emploi du terme *composé* pour désigner des unités complexes de type syntagmatique est lui aussi controversé et très débattu en linguistique théorique où plusieurs chercheurs (cf. Noailly 1989 ; Corbin 1992a) mettent en question l'inclusion de ces unités dans la classe des composés.

³ Cette répartition reflète aussi, dans une certaine mesure, le débat, en linguistique théorique, sur l'origine de l'unité complexe de type syntagmatique, à savoir si celle-ci est générée par des règles syntaxiques ou lexicales. Cette question sera traitée plus en détail au chapitre 1.

(1985) de l'Office de la langue française. Boulanger (1989a) constate la même tendance en Europe francophone où les terminologues l'utilisent de plus en plus.

Il faut cependant préciser que dans le milieu des praticiens de la terminologie, c'est le terme *syntagme* qui l'emporte, que ce soit en Amérique du Nord ou en Europe. (Boulanger 1989a : 360)

Quant à nous, deux considérations nous ont portée à opter pour *syntagme terminologique*, la première étant, bien évidemment, la prédominance apparente de cette appellation, et la deuxième, la plus décisive, le fait que, par le recours à *syntagme*, cette appellation évoque non seulement la nature syntagmatique de l'unité, mais également la possibilité d'une origine syntaxique. C'est pourquoi nous estimons que l'appellation *syntagme terminologique* convient tout à fait à une étude du comportement discursif du ST. En effet, en ce sens que nous supposons, justement, que le comportement discursif à l'étude est largement fonction des deux traits de l'unité mis en évidence par *syntagme terminologique*, à savoir la forme syntagmatique du ST et son mode de formation, sans doute, syntaxique.

Mais, qu'est, au juste, cette unité complexe dont l'appellation suscite tant de polémiques ? Qu'est-ce qu'un syntagme terminologique ? C'est à cette question que nous proposons une réponse au terme des analyses et réflexions des trois prochains chapitres, au cours desquels nous cherchons à identifier la composante de la langue qui génère le ST, à distinguer les traits qui différencient le ST des autres suites syntagmatiques engendrées par cette même composante de la langue, et à cerner les particularités de la structure interne propre au ST. Il va sans dire que ces trois aspects du ST – son processus créateur, ses traits distinctifs et sa structure interne – sont reliés, en ce sens que l'un ne peut que découler de l'autre. Nous présumons, de plus, que ces trois aspects prédisposent de concert le ST au comportement discursif qui fait l'objet de notre étude. Plus précisément, nous supposons que le processus créateur dote l'unité d'un certain nombre de traits caractéristiques, dont une structure interne particulière, qui

détermine, dans une large mesure, les manipulations permises par l'unité lorsqu'elle se trouve actualisée dans un texte de spécialité.

Ainsi, au premier chapitre, en nous basant sur les travaux de linguistes⁴, tels Darmesteter (1893), Di Sciullo et Williams (1987) et Corbin (1992a), nous argumentons en faveur de l'origine syntaxique du ST. Plus précisément, nous supposons que le ST est généré par des règles syntaxiques puis transféré de la composante syntaxique à la composante lexicale de la langue par un processus de lexicalisation ou de transcatégorisation (*cf.* Corbin 1992a). Nous présumons, de plus, que le ST demeure syntaxiquement transparent (*cf.* Di Sciullo et Williams 1987), c'est-à-dire potentiellement sujet à des opérations syntaxiques, malgré son transfert au lexique. Ceci est confirmé par le comportement discursif du ST, dont l'étude révèle que le ST est effectivement susceptible de permettre un certain nombre de manipulations syntaxiques lorsqu'il se trouve actualisé dans un texte de spécialité.

Au deuxième chapitre, nous nous proposons d'identifier les traits qui distinguent le ST des autres suites syntagmatiques, libres ou lexicales, générées par des règles syntaxiques. Nous cherchons principalement à faire le départ entre ST (ex. orbite de transfert) et syntagmes libres (SL) (ex. (une) robe de soie), car ces deux types de syntagmes sont syntaxiquement transparents. Pour ce qui est des syntagmes lexicaux, non terminologiques, du type *coup de fil*, nous nous contentons de signaler qu'ils sont souvent hautement ou totalement syntaxiquement opaques. Cependant, nous reprenons cette question de l'opacité syntaxique des syntagmes lexicaux au chapitre 3. Quant aux ST et SL, nous montrons qu'ils permettent *grosso modo* les mêmes manipulations syntaxiques. C'est pourquoi ces deux types de syntagmes, à la linéarité similaire, se laissent, en règle générale, difficilement distinguer lorsqu'ils se trouvent insérés dans un

⁴

Nous tenons à mentionner que même si les travaux, qui seront présentés au cours de la première partie de notre thèse, ne traitent pas tous spécifiquement du syntagme terminologique, nous les avons tout de même retenus car nous estimons qu'ils nous renseignent tous, à divers degrés, sur la syntagmatique en terminologie.

même texte. En nous basant sur les écrits de linguistes, tels Bally (1944), Guilbert (1965), Benveniste (1966), Drozd (1979), et Gross (1996), nous proposons un ensemble de six critères primaires et secondaires pour les différencier. Mentionnons que les critères primaires cernent le statut lexical (ou terminologique) du ST, alors que les critères secondaires concernent sa forme, plus précisément sa structure interne.

Au troisième chapitre, nous nous penchons davantage sur la structure interne du ST. Nous sommes persuadée que cette structure, qui compte trois niveaux, contient la clef du comportement discursif quelque peu énigmatique du ST. Par une comparaison avec les structures internes du SL et du syntagme lexical, aux comportements discursifs tantôt semblables tantôt dissemblables, nous souhaitons mettre à nu ces caractéristiques structurales qui décident de la liberté du ST sur le plan discursif. Nous argumentons que le ST, le SL et le syntagme lexical permettent, tous les trois, une analyse de leur structure interne à deux niveaux, dont l'un est syntagmatique et l'autre sémantique. Nous montrons, par le biais d'une analyse contrastive, que le ST et le SL présentent des structures syntagmatique et sémantique fort similaires. Nous supposons que c'est en raison de cette similitude structurale que le ST et le SL sont sujets *grosso modo* aux mêmes opérations syntaxiques. Parmi celles-ci, mentionnons la reprise anaphorique, opération dont il est question dans la deuxième partie de notre travail. Cependant, de par sa fonction dénomminative, le ST greffe sur les deux niveaux syntagmatique et sémantique un troisième niveau structural, onomasiologique, dont le SL est dépourvu. C'est par ce troisième niveau structural que le ST se distingue également de certains syntagmes lexicaux, particulièrement ceux qui sont sémantiquement imprévisibles. En effet, le ST présente une structure interne dont les trois niveaux sont hautement isomorphes, en ce sens que leurs composants se recouvrent parfaitement. En revanche, nous montrons que les trois niveaux syntagmatique, sémantique et

onomasiologique de la structure interne du syntagme lexical sont susceptibles de présenter un isomorphisme en trompe-l'œil, en ce sens que, malgré les apparences, leurs composants ne se recouvrent pas toujours parfaitement. En ce cas, le déséquilibre se situe le plus souvent au niveau onomasiologique, les composants de ce niveau s'ajustant mal à ceux des niveaux syntagmatique et sémantique. Nous montrons que ce déséquilibre structural contribue, lorsque présent, grandement au figement du syntagme lexical, figement qui se traduit généralement par une certaine opacité aux opérations syntaxiques permises par le ST et le SL. Il nous reste à signaler, qu'en raison de son troisième niveau structural, le ST est soumis à un mécanisme discursif, plus précisément à un mécanisme réducteur, auquel ni le SL (puisqu'il est dépourvu d'une "structure" onomasiologique) ni le syntagme lexical (lorsque son troisième niveau structural ne recouvre qu'en apparence les deux précédents) ne peuvent être sujets, notamment la réduction à caractère lexical. Ce dernier mécanisme discursif, qui est potentiellement lexicogène, fait, avec la reprise anaphorique, l'objet de la deuxième partie de notre travail.

Avant d'entamer le premier chapitre où nous examinons le processus créateur du ST, nous tenons à souligner, une dernière fois, que le but des trois prochains chapitres est de monter les assises théoriques de l'étude de la réduction du ST, étude qui constitue la deuxième partie de notre travail.

Chapitre 1

PROCESSUS CRÉATEUR DU SYNTAGME TERMINOLOGIQUE

Si l'on admet que la langue, en tant que système, est constituée de signes et de règles pouvant être organisés en composantes ou sous-ensembles interreliés, tels que syntaxe, morphologie et lexique, on pourrait se demander laquelle de ces composantes régit la formation des unités terminologiques complexes, telles que les syntagmes terminologiques.

L'étude de cette question n'est pas très présente en terminologie, exception faite des travaux de Guilbert, dont le travail le plus récent date cependant de 1975 (nous y reviendrons plus loin), et d'une étude de Kocourek (1991a : 85-91). Ce dernier identifie un mode de formation qu'il situe « entre la syntaxe et la formation lexicale ». Il s'agirait, d'après Kocourek (1991a), d'un mode de formation qui n'est non seulement lexicogène mais également textogène, en ce sens qu'il contribuerait à la textualité du texte. Kocourek (1991a) appelle ce mode de formation *transformation lexicale*, mais tient à distinguer cette « transformation » des transformations générativistes. Il définit ainsi ce mode de formation :

La transformation lexicale est une **transformation** parce qu'une expression source se transforme en une autre nommée cible. Elle est lexicale en raison du résultat, qui comporte une nouvelle unité lexicale (...). La transformation lexicale implique la condensation syntaxique parce que l'expression source (une phrase par exemple) se situe à un niveau syntaxique plus élevé que l'expression cible (une unité lexicale, un syntagme). La phrase source⁵ et le syntagme cible peuvent apparaître successivement dans le même texte, et c'est pourquoi la transformation lexicale est en partie liée à la cohérence textuelle. (Kocourek 1991a : 85)

5

La phrase source peut être réelle, et donc présente dans le corps du texte, ou virtuelle et absente du texte.

Kocourek (1991a) distingue deux types de transformations lexicales : la nominalisation, qui produit des syntagmes nominaux, et l'adjectivation, qui a pour résultat des adjectifs ou des syntagmes adjectivaux.

Dans le cas de la *nominalisation*, une phrase source est transformée en un syntagme nominal cible à l'aide duquel on forme une nouvelle phrase. La nominalisation peut être à source verbale (ex. « L'avion décolle → le décollage de l'avion »)⁶ ou à source adjectivale (ex. « Les fibres sont souples → la souplesse des fibres »). Les deux types de nominalisation résultent en un syntagme nominal constitué d'une tête ou nom régissant (décollage, souplesse) suivi d'une expansion ou complément de nom modificateur (de l'avion, des fibres). Les noms formant les syntagmes nominaux cibles ci-dessus (décollage, avion, souplesse, fibre) sont clairement des unités lexicales. Les syntagmes nominaux cibles, dans leur entièreté, demeurent cependant des syntagmes au sens syntaxique du terme. À tout le moins, c'est le cas des syntagmes nominaux cibles donnés en exemple par Kocourek (1991a : 86-89).

Le deuxième type de transformation lexicale, l'*adjectivation*, consiste en la transformation d'une phrase source en un adjectif ou syntagme adjectival cible, qui est inséré dans une nouvelle phrase. L'adjectivation peut être à source verbale (ex. « La remorque qui se charge 'elle-même' → la remorque autochargeuse ») ou à source nominale (ex. « Les sables contiennent du bitume → les sables bitumineux »). L'adjectivation suit parfois la nominalisation de la phrase source (ex. « Le Soleil rayonne → les radiations du Soleil → les radiations solaires »). L'adjectif obtenu par adjectivation est, évidemment, une unité lexicale, mais il est intéressant de noter que le syntagme nominal, dans lequel l'adjectif est inséré, paraît remplir une fonction dénominative. Il s'ensuit que ce syntagme nominal est susceptible d'acquérir le statut d'unité lexicale. Du moins,

⁶ Dans cette thèse, les exemples mis entre guillemets, « ... », sont empruntés à l'auteur dont nous présentons le travail.

il semble en être ainsi pour « remorque autochargeuse », « sables bitumineux » et « radiations solaires », que l'on pourrait qualifier de syntagmes terminologiques.

La transformation lexicale, dont les produits de forme syntagmatique peuvent ou non être à vocation lexicale, fait appel à la fois à la syntaxe (condensation syntaxique et remaniement de la structure phrastique : l'avion décolle → le décollage de l'avion) et à la morphologie (nominalisation : décoller → décollage ; adjectivation : soleil → solaire). Dépassant le cadre strict de la création des ST, elle ne permet pas d'identifier avec précision la composante de la langue responsable de la formation de ces unités. Cependant, laissant entrevoir la possibilité d'un lien entre création lexicale et production du discours, elle n'est tout de même pas sans renseigner sur l'origine des ST. En effet, certains des syntagmes engendrés par la transformation lexicale sont susceptibles d'être des ST (ex. radiation solaire) et cela semble suggérer que la genèse des ST pourrait être de nature discursive et liée aux mécanismes mis en œuvre par la cohésion textuelle. Quoi qu'il en soit, le lien établi par Kocourek (1991a) entre création lexicale et cohésion textuelle – la transformation lexicale est à la fois un mode de création lexicale et un mécanisme de cohésion textuelle – est hautement intéressant, car cela jette un peu de lumière sur la dialectique terme ↔ texte, qui est au cœur même de notre thèse, ainsi que sur les effets potentiellement créateurs de cette dialectique. En effet, nous montrons, dans la deuxième partie de notre travail, qu'un des mécanismes discursifs que nous distinguons, notamment la réduction à caractère lexical, présente la particularité d'être à la fois textogène et lexicogène.

Exception faite des travaux de Guilbert (1975) et de Kocourek (1991a), la terminologie se livre rarement à des théorisations sur la genèse d'unités terminologiques, telles que les ST. Elle préfère, au contraire, se pencher sur les problèmes posés par la reconnaissance de ces unités complexes. Deux raisons, étroitement liées, semblent expliquer cette attitude, l'une pragmatique, car reliée

à la pratique terminologique, et l'autre plutôt idéologique, car reflétant un raisonnement sous-entendu dans les écrits terminologiques. En effet, dans la pratique, le travail du terminologue (ou terminographe) consiste essentiellement à dresser l'inventaire des termes d'un domaine. Pour faire la récolte de ces unités, généralement de type syntagmatique, le terminographe a à dépouiller une quantité de documents manuellement ou à l'aide d'un outil d'extraction. Pour le seconder dans cette tâche, la terminologie s'est chargée de mettre au point des critères qui ont pour but de faciliter le repérage des termes en contexte. Ces critères, dits critères de découpage, cherchent, le plus souvent, à distinguer ce qui est libre de ce qui ne l'est pas, car dans les textes de spécialité les suites syntagmatiques libres et les suites syntagmatiques non libres, ou terminologiques, se confondent structurellement. On peut supposer que c'est en raison de cette ressemblance, qui rend particulièrement ardu le découpage du ST, que les terminologues concluent, généralement à l'unanimité, à l'origine commune des syntagmes libres et non libres, suites syntagmatiques qui seraient donc toutes les deux générées par des règles syntaxiques identiques ou fort semblables. Cette opinion, prévalente en terminologie, est généralement émise comme un fait, mais est rarement fondée sur un raisonnement théorique étayé. Voici quelques définitions du ST, formulées par des terminologues et illustrant le consensus en terminologie quant à l'origine syntaxique de cette unité complexe :

syntagme terminologique

Terme constitué d'une suite terminologisée de mots liés syntaxiquement et désignant une notion unique. (Boutin-Quesnel *et al.* 1985 : 24)

Le syntagme sera ici défini comme étant (...) un groupe de mots séparés par des blancs et qui sont syntaxiquement liés tout en identifiant une notion unique dans un domaine déterminé du savoir (...). Le syntagme est donc une suite de signifiants discontinus empruntant la physionomie d'une séquence syntaxique à combinaisons variables suivant les groupes de mots et à signifié unique et constant. (Boulangier 1989b : 516)

En terminologie, (...) on appelle communément ces unités des « syntagmes », c'est-à-dire des groupes de mots syntaxiquement liés, séparés par des blancs typographiques, n'ayant qu'un seul sens à la fois dans un contexte donné. (Nakos 1991 : 31)

Ces formations, non physiquement délimitées, s'appellent syntagmes. On désigne par ce vocable un assemblage de mots liés par un rapport syntaxique identifiable : nom+adjectif (affichage intérieur), adjectif+nom (libre service), nom+complément déterminatif (publicité sur le lieu de vente), nom+apposition (rédacteur concepteur), (...). (Dubuc 1992 : 25)

La terminologie n'offrant qu'un consensus non théoriquement édifié de la genèse du ST, il importe de se tourner vers la linguistique théorique pour un raisonnement théorisant plus approfondi sur cette question.

Depuis plus de 100 ans, si on se limite à la linguistique moderne, les linguistes théoriciens tentent d'élaborer une classification des unités lexicales complexes en fonction de leur mode de formation, d'établir les limites de cette classe d'unités, appelées généralement *composés*, et d'identifier la composante de la langue qui les crée.

La notion traditionnelle de *mot composé* (MC) concerne ces unités lexicales complexes, non obtenues par dérivation, dont les constituants sont fixés ensemble par soudure (ex. bonheur) ou par recours au trait d'union (ex. porte-bonheur). Cependant, depuis Darmesteter (1893) et de façon plus importante depuis Bally (1944), elle inclut également les unités complexes de type syntagmatique à degré de figement variable (ex. chemin de fer, verre à bière), jusqu'alors exclues de la classe des composés, et la tendance est de les privilégier au détriment des unités soudées. Maints linguistes contemporains remettent en question l'inclusion des unités syntagmatiques et déplorent le caractère hétéroclite de ce que recouvre, aujourd'hui, la notion de *mot composé*.

Ainsi, Noailly (1989 : 111) se dit « étonnée, et même embarrassée, de l'extension qu'[a] prise ce concept », dont elle constate « qu'on l'[applique] à des suites de longueur indéfinie, de cohésion variable et de nature très disparate ». Elle propose de rétablir les limites de la classe des MC en se basant sur la présence éventuelle d'une déviance sémantique ou syntaxique. À l'aide d'une série d'exemples, elle distingue des unités, telles les coordonnées asyndétiques, qui contreviennent aux règles syntaxiques mais dont le sens n'est pas tout à fait

opaque (ex. point-virgule), et des unités, telles un sous-groupe des subordonnées syntagmatiques, qui respectent la syntaxe mais dont le sens est plutôt opaque (ex. « coup de fil »). Elle préfère réserver l'appellation *mot composé* aux unités déviantes par rapport à la syntaxe, et propose d'appeler *lexie*, d'après Pottier, les unités sémantiquement imprévisibles. Elle estime raisonnable de laisser à la syntaxe, et donc d'éliminer de la classe des composés et des lexies, les unités, telles que « centrale nucléaire », « compte bancaire », « roman feuilleton », « nouvel ordre économique mondial », qui paraissent échapper au critère de déviance syntaxique ou sémantique. Sur le plan sémantique, ces unités, à la syntaxe normale, se caractérisent par l'absence d'altération réciproque des constituants mis en contact, en ce sens que le sémantisme du nom recteur (ex. roman) demeure intact et que seulement l'acceptation des constituants qui le caractérisent (ex. feuilleton) est éventuellement quelque peu particulière. Noailly (1989 : 120) donne comme autre exemple le syntagme « photo d'identité ». Elle juge que « la caractérisation apportée par d'identité dans photo d'identité ne tient pas tant au sémantisme d'identité, qu'à la relation qu'il entretient (par le truchement de de) avec photo dans le groupe photo d'identité (“petit format, et gros plan sur le visage”) ». Ces formations, générées syntaxiquement, ont pour caractéristique, d'après la linguiste, de définir des sous-types (ex. roman feuilleton, photo d'identité) du nom recteur (ex. roman, photo) lorsqu'elles acquièrent une certaine stabilité lexicale. Et c'est ainsi que ces unités peuvent être rapprochées de ce qu'on appelle communément en terminologie *syntagme terminologique*.

À l'instar de la linguistique théorique, les limites éventuelles de la syntagmatique par rapport à celles de la composition ne sont pas clairement établies en terminologie, comme en témoigne, d'ailleurs, l'appellation *composé syntagmatique*. Le critère de distinction, invoqué le plus souvent, mais très controversé, est celui de la présence d'un trait d'union qui serait caractéristique

des composés. Le ST se distinguerait des composés par son aspect superficiel de base, notamment les blancs entre ses constituants. Cette opinion se retrouve, entre autres, chez Boulanger (1989a) et Dubuc (1992) :

Le syntagme est donc un terme. Il s'oppose au terme simple constitué d'un seul mot graphique (ex. (...) infographie) ou de deux mots ou plus reliés par un trait d'union (ex. page-écran (...)) (...).
(Boulanger 1989a : 360)

Pour avoir des mots composés, il faut un assemblage de mots liés par des traits d'union. (Dubuc 1992 : 25)

À cela s'oppose, entre autres, le point de vue de Boissy (1988), qui inclut dans la syntagmatique – qu'il appelle composition syntagmatique – les unités comportant un trait d'union.

Avant d'expliquer ce phénomène, rappelons que la composition syntagmatique repose sur la combinaison de formants catégorématiques parfois reliés par un trait d'union (...); plus communément assemblés par un joncteur (...). (Boissy 1988 : 81)

Il donne en exemple « boucle perception-décision-action », « sonde d'ADN », « code à barres », « carte mère », etc.

Il nous paraît plutôt imprudent d'accorder trop d'importance à la présence éventuelle d'un trait d'union, et de considérer comme indice de composition ce signe typographique qui, il est vrai, témoigne, dans certains cas, du figement avancé d'une unité (ex. arc-en-ciel). En effet, l'application de ce critère risque d'écarter de la classe des ST, des ST légitimes, comme l'illustrent bien les deux extraits suivants, pris dans notre corpus, l'un et l'autre comportant le même ST, mais orthographié différemment :

Dans l'état actuel de la technique, les *antennes-réseaux* à rayonnement direct sont encore difficiles à réaliser sous une forme embarquable sur satellite. (CNES/CNET 1982 : 259)

On distingue trois types d'antennes : les antennes à réflecteurs, les antennes à lentilles, et les *antennes réseaux*. (CNES/CNET 1983b : 18)

Mieux vaut recourir à des critères qui, outre la présence du trait d'union, prennent en considération la configuration syntaxiquement normale du ST, ainsi

que sa structure interne qui détermine son comportement discursif, pour départager les ST et les MC en langue de spécialité. De cette manière, *porte-avions* demeure un MC et *antenne(-)réseau*⁷, avec ou sans trait d'union, un ST. Quant au critère de déviance (ou imprévisibilité) sémantique, proposé par Noailly (1989), pour distinguer entre des suites syntagmatiques, telles que « coup de fil », « chemin de fer », et telles que « centrale nucléaire », « compte bancaire », mentionnons que nous reprenons cette question au chapitre 3, où par l'examen des structures internes différentes des suites sémantiquement prévisibles (ex. compte bancaire) et imprévisibles (ex. coup de fil), nous cherchons à déterminer les frontières de la syntagmatique en terminologie.

À l'absence de consensus sur le contenu de l'étiquette *mot composé* en linguistique théorique, s'ajoute la divergence des points de vue quant à la composante de la langue à laquelle reviendrait le traitement des composés. Deux approches se dessinent, l'une syntaxique et l'autre "lexicaliste". Mentionnons que par approche syntaxique ou "lexicaliste", nous entendons toute approche, quelle que soit l'idéologie linguistique qui la sous-tend, qui argumente en faveur d'un traitement soit syntaxique soit lexical des MC. Dans ce qui suit, nous nous proposons d'examiner l'une et l'autre de ces approches à travers les postulats et points de vue de linguistes, tels Martinet (1967), Guilbert (1975), Di Sciullo et Williams (1987), et Corbin (1992a), pour ne nommer que ceux-là. Cependant, mentionnons que nous sommes partisane de la thèse syntaxique, du moins pour ce qui est des unités syntagmatiques, car elle seule met à notre disposition des outils pour expliquer le comportement discursif des ST. C'est pourquoi nous nous permettons d'accorder une place plus importante aux travaux de linguistes qui optent pour un traitement syntaxique global ou partiel des composés.

7

Les suites asyndétiques de deux noms sont généralement considérées comme des ST en terminologie (cf. Portelance (1989a), Cormier et Rioux (1991), etc.). En linguistique théorique, cependant, certaines classifications les rangent parmi les MC. Nous établissons, au chapitre 3, une distinction entre les suites binominales coordonnées et les suites binominales subordonnées. Seules ces dernières sont considérées dans cette thèse, et les suites binominales coordonnées sont écartées de notre définition du ST en raison de leur structure interne quelque peu déviante.

Nous faisons commencer le débat en 1893, l'année de la parution de la deuxième édition du *Traité de la formation des mots composés* d'Arsène Darmesteter.

1.1 La juxtaposition selon Darmesteter (1893)

Darmesteter (1967 (1893)) opte pour un traitement syntaxique des MC. Il formule, comme suit, l'idée que ces unités ressortissent à la syntaxe :

(...) ce n'est pas, (...), à la partie de la grammaire qui traite *de la formation des mots*, c'est à la syntaxe qu'appartient la composition, et sa théorie rentre tout entière dans celle de la construction de la phrase. Les rapports qui unissent la composition à la syntaxe sont trop évidents pour qu'il soit besoin d'y insister. Un mot composé est une proposition en raccourci, et cela est si vrai que la question de la place du déterminant par rapport au déterminé se ramène au fond à la question de la place de l'attribut dans la phrase. (Darmesteter 1967 : 5)

Darmesteter (1967 : 5) poursuit sa réflexion en se demandant s'il est justifié de réunir dans une même catégorie des formes, telles que « clin d'œil » et « timbre-poste », dont l'une « a ce caractère *formel* d'être *grammaticale* » et l'autre « ce caractère formel d'être *antigrammaticale*, puisque l'usage courant de la langue admet la construction *clin d'œil*, et n'admet que la construction *un timbre de poste* ou *pour la poste* ». Il décide, qu'en raison des modes de formation différents mis en œuvre, il convient de distinguer deux sortes de composition, à savoir la composition apparente ou *juxtaposition* et la composition propre ou *composition elliptique*. La première, la juxtaposition, à la forme syntaxique normale, ne serait, au dire de Darmesteter (1967 : 8), qu'une « simple *réunion* de termes rapprochés par les hasards de l'usage » ; la seconde, la composition proprement dite, serait une « *union* intime de mots » opérée par ellipse.

C'est évidemment la *juxtaposition* qui nous intéresse ici, car, en tant que mode de formation, elle se rapproche de la syntagmatique. Darmesteter (1967 : 9) juge que la juxtaposition « n'a rien de spécial ni de déterminé » et que « comme elle n'est autre chose qu'une réunion de mots faite d'après les règles les plus élémentaires de la syntaxe, seule la plus ou moins apparente fixité que

l'usage donnera à l'un ou l'autre de ces groupements y fera reconnaître un juxtaposé ». En effet, d'après l'auteur, les *juxtaposés* naissent comme des *locutions juxtaposées* et ce sont les forces de « l'usage » et du « temps » qui amènent ces dernières à l'état de juxtaposés en transformant « l'idée double » ou « complexe », évoquée par les sémantismes du déterminé et du déterminant de la locution, en une « image simple ». Ainsi, d'après Darmesteter (1967 : 13), « pomme de terre » serait un juxtaposé, car « il a cessé de présenter à l'esprit cette idée complexe de « pomme (ou fruit semblable à une pomme) recueillie dans la terre » et ne donne plus que l'image simple et une du tubercule connu sous ce nom ». Darmesteter (1967 : 13) reconnaît que cette transition se fait graduellement et appelle *locutions par juxtaposition* les locutions « n'étant pas encore assez simples pour mériter le nom de juxtaposés, mais étant déjà trop simplifiées pour ne pas être considérées comme des locutions spéciales ».

Bref, l'auteur distingue un mode de formation d'unités, structurellement similaires aux ST, qui ressortissent à la syntaxe, qui sont syntaxiquement grammaticales, qui naissent comme des locutions (juxtaposées), et qui, par la fusion des idées véhiculées par leurs constituants, évoluent vers l'état de juxtaposés. Soulignons que pour l'auteur seules les unités évoquant une « image simple » sont à considérer comme des juxtaposés.

1.2 Le mot composé selon Bally (1944)

Bally (1944) élargit la notion traditionnelle de MC, regroupant jusqu'alors surtout des unités complexes, non dérivées, graphiquement continues, reliées par soudure ou par recours au trait d'union, ou graphiquement discontinues et hautement figées, pour y inclure des formes syntagmatiques parfois seulement faiblement figées (ex. « tailleur pour messieurs », « char à quatre roues »). C'est donc Bally (1944), plus que Darmesteter (1893), qui procède à la généralisation

de la notion de *mot composé* par l'inclusion des groupes syntagmatiques et par un certain relâchement du critère de figement.

Bally (1944) s'exprime peu sur la genèse des MC, mais paraît soupçonner une intervention de la syntaxe ainsi qu'une transition de l'état syntaxique à l'état lexical, comme permettent de supposer les extraits suivants qui effleurent le sujet :

Quant aux vrais composés du français, pris dans leur ensemble, ils se rapprochent sensiblement des groupes syntaxiques, dont ils ne sont parfois séparés que par de très fines nuances ; plusieurs des exemples cités en font foi. C'est là une des différences les plus remarquables avec l'allemand, où les composés ont une physionomie beaucoup plus accusée. (Bally 1944 : 98)

Les éléments des mots complexes (...) remontent, eux aussi, aux éléments actualisés de la phrase. On sait p. ex. que les composés sont d'anciens groupes syntaxiques devenus virtuels ; plusieurs portent encore la marque de leur origine (...). (Bally 1944 : 99-100)

Bally (1944) se consacre davantage à l'examen des traits qui permettent aux unités, majoritairement syntagmatiques, de se démarquer et d'acquérir le statut d'unité lexicale. Nous présentons quelques-uns de ces traits, pertinents dans le cadre d'une analyse visant à délimiter la notion de *syntagme terminologique*, au chapitre 2.

1.3 La composition nominale selon Benveniste (1967)

Benveniste (1967), partisan de la thèse syntaxique, avance que les MC sont obtenus par transformation⁸ de structures syntaxiques sources et que, contrairement à la dérivation, la composition nominale ne relève pas de la composante morphologique de la langue, mais de la syntaxe.

(...) on a toujours considéré que la composition nominale relève de la morphologie (...). (...) Mais la considération morphologique laisse sans réponse et à vrai dire ne permet même pas de poser le problème fondamental : quelle est la fonction des composés ? (...) Pour répondre à cette question, il faut, à notre avis, envisager les composés non plus

8

Il est important de ne pas confondre la transformation de Benveniste (1967) avec celle de la grammaire transformationnelle chomskyenne, reprise par Guilbert (1975) (voir 1.4), mais aujourd'hui dépassée.

comme des espèces morphologiques, mais comme des organisations syntaxiques. La composition nominale est une micro-syntaxe. Chaque type de composés est à étudier comme la transformation d'un type d'énoncé syntaxique libre. (Benveniste 1967 : 15)

Le passage de la structure phrastique de l'énoncé source à la structure de mot du MC se fait, selon Benveniste (1967 : 30), – et c'est ici que l'on détecte un faible lien avec Bally (1944 : 99-100) – par le transfert « au *virtuel* [c'est nous qui soulignons] [du] rapport actuel de prédication énoncé par la proposition de fondement ». Ainsi, la fonction du MC serait essentiellement virtualisante. La forme du MC en serait tout à fait indicative, car tout ce qui serait susceptible de rappeler « une situation actuelle », pour reprendre les paroles exactes de Benveniste (1967 : 30), tels la prédication verbale et certains indices de cas, de genre et de nombre, « en est effacé ».

Il convient de remarquer ici que dans un article paru une année auparavant, Benveniste (1966) établit une distinction entre *composés*, *conglomérés*⁹ et *synapsies* et cela, non du point de vue de leur genèse, mais du point de vue de leur lexicalisation. De ces unités complexes, seules les *synapsies* (ex. « machine à vapeur ») sont à rapprocher des ST. À propos des *synapsies*, Benveniste (1966) affirme :

Pour désigner ces grandes unités et pour consacrer le phénomène spécifique qu'elles représentent, un terme nouveau devient nécessaire, qui soit distinct de « composition » (il s'agit précisément de quelque chose d'autre que la composition) (...). (Benveniste 1966 : 91)

Quant aux *composés*, dont il conviendrait de distinguer les *synapsies*, ils sont d'origine savante ou française (ex. « centimètre », « portefeuille »), et résultent, selon Benveniste (1966 : 90), de la conjonction de « deux termes identifiables pour le locuteur (...) en une unité nouvelle à signifié unique et constant ».

⁹ Par *conglomérés*, Benveniste (1966) désigne des unités complexes, comportant généralement plus de deux constituants, qui sont des syntagmes de discours entièrement figés, soudés, tels quels, en un bloc (ex. « décrochez-moi-ça »).

Dans *Fondements syntaxiques de la composition nominale*, Benveniste (1967) définit de la façon suivante les composés nominaux qui relèveraient d'une « micro-syntaxe » transformationnelle :

Nous posons en principe qu'un composé comporte toujours et seulement deux termes. (...) Mais, des deux termes d'un composé, l'un peut être lui-même composé (...). Le composé devenant terme de composé compte pour un seul terme ; il n'y en a toujours que deux dans le composé nouveau. (Benveniste 1967 : 16)

Cette définition se rapproche sensiblement de celle proposée en 1966, et si l'on considère les quelques exemples français¹⁰ de 1967, tels par exemple « oiseau-mouche » et « papier-monnaie », il est permis de supposer que Benveniste (1967) est resté fidèle à la distinction qu'il a établie en 1966. Si tel est le cas, le linguiste ne se serait exprimé que sur l'origine des *composés*, et non sur celle des *synapsies*, qui représentent une sous-classe des ST (voir chapitre 2). Par conséquent, l'hypothèse transformationnelle de Benveniste (1967) ne serait pas concluante pour les ST.

1.4 La composition synaptique selon Guilbert (1975)

Tout comme Benveniste (1967), Guilbert (1975) considère que les unités lexicales complexes sont issues de la composante syntaxique de la langue. Il propose une analyse modélique de la genèse de ces unités et souscrit à l'hypothèse transformationnelle selon laquelle les unités lexicales complexes, telles les ST, constituent l'aboutissement d'une série de transformations effectuées sur des structures phrastiques sous-jacentes.

Le principe de formation de l'unité lexicale synaptique réside, selon l'optique générativiste, dans une relation de détermination issue d'une phrase prédicative dont les éléments sont un syntagme nominal fournissant la base de la formation et un syntagme verbal générant le déterminant :

SN SV
Avion à réaction < [L'avion] [est à réaction].

¹⁰ La plupart des exemples sont tirés de langues indo-européennes anciennes, comme le latin, le grec ancien, l'indo-iranien, le védique, etc.

La transformation s'opère par la relativisation du syntagme verbal :
L'avion [qui est] à réaction et par l'effacement du relatif et de la copule.
 (Guilbert 1975 : 253)

La justification que le linguiste voit au mode de formation avancé est la facilité, voire la « souplesse », avec laquelle la *composition synaptique* « peut épouser (...) le mouvement de construction de la phrase, [car] il est permis, en vertu du principe de base de production de la phrase, d'introduire plusieurs déterminations successives » (Guilbert 1975 : 254). L'auteur donne comme exemple le syntagme, « charrue pour labour à plat à traction animale sans avant-train », rentré depuis dans les annales de la terminologie. Caractéristique de cette « interpénétration entre le discursif et le lexical »¹¹, serait par ailleurs aussi l'aisance avec laquelle le *composé synaptique* accepte l'insertion d'un élément ne faisant pas partie de sa structure mais qui n'en annule pas l'unité (ex. « une voiture de sport *anglaise* » vs « une voiture *anglaise* de sport »). Par conséquent, Guilbert (1975 : 253) juge superflue l'opposition entre syntaxe phrastique et syntaxe lexicale, et souligne que « la puissance d'explication de la grammaire générative est d'offrir un principe unique à la fois pour la génération du syntagme de phrase et celle du syntagme lexical ».

Quoique l'hypothèse transformationnelle soit aujourd'hui désuète¹², la thèse d'une source commune aux syntagmes de discours et aux syntagmes lexicaux lui a survécu, du moins en terminologie, qui se trouve confrontée à la difficile tâche de départager ST et syntagmes libres structurellement fort semblables, comme nous l'avons signalé plus haut.

11 Signalons que la dynamique discursive du ST est également indicative de cette « interpénétration entre le discursif et le lexical ».

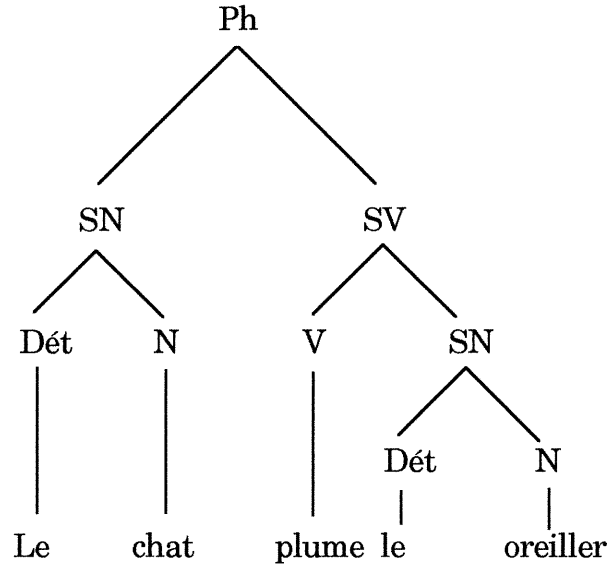
12 Chomsky, lui-même, a remis en question la faisabilité de l'application de l'hypothèse transformationnelle à la formation des unités lexicales complexes et a signalé, en 1970, avec *Remarks on Nominalizations* son abandon de cette hypothèse en faveur de la thèse lexicaliste qui met hors de la composante syntaxique la formation des unités lexicales complexes et la réserve à la composante sémantique.

1.5 La syntagmatique selon Chomsky et ses disciples (Cowper 1992 ; Di Sciullo et Williams 1987)

En grammaire générative, telle qu'elle a été développée par Chomsky et ses disciples à partir des années 50, le *syntagme*, groupement syntaxique, se compose d'une suite d'éléments linguistiques de rang inférieur au sien. Rentrant dans une organisation hiérarchisée, telle que la phrase, il est lui-même le plus souvent un constituant d'une unité de rang supérieur. Le terme *syntagme* est généralement suivi d'un qualificatif qui définit sa catégorie grammaticale. En règle générale, le syntagme appartient à la même catégorie grammaticale que l'élément linguistique qui en est la tête. Un syntagme constitué d'un article indéfini, d'un adjectif, d'un nom et d'un adjectif, comme *un petit chat câlin*, est donc un syntagme nominal. Les constituants du syntagme peuvent s'ordonner autour du nom (syntagme nominal : *SN*), autour du verbe (syntagme verbal : *SV*), autour de l'adjectif (syntagme adjectival : *SA*), autour de la préposition (syntagme prépositionnel : *SP*), etc. Une phrase comme *Le chat plume l'oreiller* peut donc être analysée et représentée comme suit :

$$\begin{aligned} \text{Ph} &\rightarrow \text{SN SV} \\ \text{SN} &\rightarrow \text{Dét N} \\ \text{SV} &\rightarrow \text{V SN} \\ \text{N} &\rightarrow \text{chat, oreiller} \\ \text{V} &\rightarrow \text{plume} \\ \text{Dét} &\rightarrow \text{le} \end{aligned}$$

Nous obtenons la structure hiérarchisée suivante :



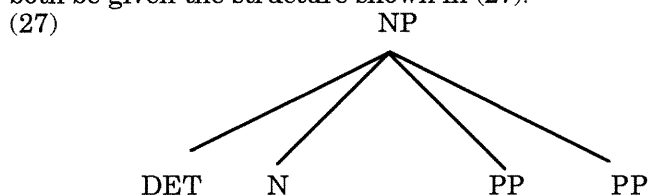
En grammaire générative, la notion de *syntagme* est essentiellement d'ordre syntaxique. La notion de *syntagme terminologique*, par contre, est essentiellement d'ordre lexical, en ce sens que même si on présume que le ST est généré par des règles syntaxiques, l'unité ainsi formée est soumise à des forces qui favorisent sa lexicalisation (cf. la notion de transcatégorisation de Corbin (1992a) (voir 1.6)). Il s'ensuit qu'un ST, tel que *antenne à réflecteur parabolique*, ne peut être un syntagme au sens chomskyen du terme. En effet, la syntaxe de la phrase française type exige, en règle générale, que tout *SN* grammatical constitué d'un nom commun comprenne un article, défini ou indéfini, qui précède le nom, ou tout autre élément qui en marque le genre et le nombre (article partitif, adjectif démonstratif, etc.). Par conséquent, seule une suite comme *une antenne à réflecteur parabolique* peut être considérée comme un *SN* chomskyen. La suite *une antenne à réflecteur parabolique* est donc un *SN* composé d'un *Dét*, *une*, et d'un *N*, *antenne à réflecteur parabolique*. Cependant, dans les écrits des syntacticiens générativistes, les unités lexicales de type syntagmatique sont souvent analysées différemment. En effet, en ce sens que bon nombre de syntacticiens, tels Cowper (1992) par exemple, permettent aux règles d'analyse syntaxique d'accéder à la structure interne de l'unité lexicale

syntagmatique. Voici donc un exemple d'une telle analyse, tiré de Cowper (1992), qui sert d'introduction à la notation X-barre, notation utilisée dans la théorie gouvernement-liage développée par Chomsky et ses disciples depuis le début des années 80 :

Let us look first at the internal structure of the noun phrase. (...) Consider the sentences in (26) below.

- (26) a. I met the member of Parliament with gray hair.
b. *I met the member with gray hair of Parliament.

Under the analysis given in (24), the object noun phrases in (26) would both be given the structure shown in (27).



There is no way to predict that the noun phrase in (26a) is well-formed, while that in (26b) is ungrammatical. The flat structure treats both prepositional phrases as sisters of N. Since they belong to the same syntactic category, their order should be free, as it is with the two prepositional phrases in (28).

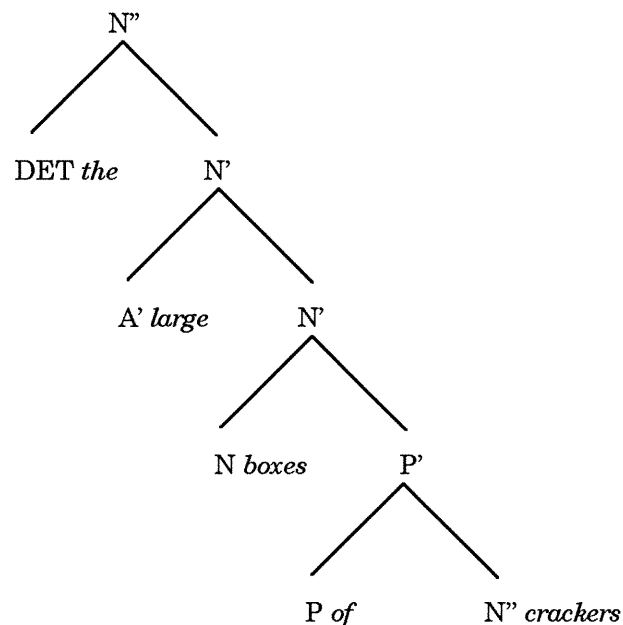
- (28) a. A man [from Paris] [with blue eyes]
b. A man [with blue eyes] [from Paris]

It seems that, in (26), *of Parliament* is more closely tied to the head noun than is *with gray hair*. (Cowper 1992 : 25)

« Member of Parliament » est analysé par Cowper (1992) en un *N*, « member », et un *SP*, « of Parliament ». Cette analyse est-elle valide ? Ne serait-il pas justifié de considérer « member of Parliament » comme une unité lexicale complexe, et de l'analyser plutôt comme un *N* ou lieu d'un *N* suivi d'un *SP* ? En effet, « member of Parliament » semble remplir une fonction dénomminative et entretient une relation privilégiée avec la notion de *député*. « Member of Parliament » ne semble pas tolérer l'insertion. L'insertion est un des tests dont on se sert pour mesurer le degré de figement d'une unité syntagmatique. L'impossibilité de l'insertion est le plus souvent considérée comme un indice de figement. De plus, « member of Parliament » a également fait l'objet de la siglaison et se présente souvent sous la forme de sa variante abrégée *MP*. La siglaison, qui résulte généralement d'une fréquence d'utilisation élevée, peut être interprétée comme un indice du statut lexical de l'unité. Si « member of

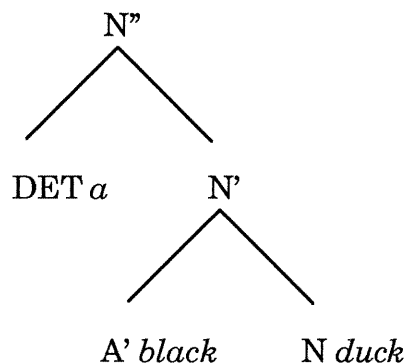
Parliament » est une unité lexicale complexe, comme nous le croyons, l'analyse de Cowper (1992) paraît injustifiée car elle passe du plan syntaxique (représentation de la structure interne du *SN* « the member of Parliament with gray hair ») au plan lexical (représentation de la structure interne du *N* « member of Parliament »). Cette confusion entre suite libre et suite non libre ou lexicalisée, au point de les représenter à l'aide de la même arborescence, peut, cependant, être interprétée comme indicative du sentiment que les mêmes règles syntaxiques génèrent une suite libre, telle que « box of crackers » et une suite non libre, telle que « member of Parliament ».

Quant à la notation X-barre, elle présente l'avantage de mieux refléter les degrés de cohésion liant les membres d'un syntagme chomskyen, et c'est précisément cela que Cowper (1992) souhaitait illustrer à l'aide de « member of Parliament » en soulignant les faiblesses d'une représentation nivelée. L'exemple paraît donc mal choisi, la cohésion observée n'étant pas de nature syntaxique mais de nature lexicale. Voici un autre exemple, tiré de Cowper (1992), représenté en notation X-barre et davantage révélateur des degrés de cohésion internes à un *SN* :



(Cowper 1992 : 35)

Cette arborescence montre assez clairement que l'article défini « the » détermine la suite « large boxes of crackers », que l'adjectif « large » qualifie « boxes of crackers », et donc que la cohésion semble être la plus élevée entre « boxes » et « crackers ». Cependant, du fait que la théorie gouvernement-liage analyse indistinctement des suites comme *black duck* (Adj N) et *black duck* (N) (une espèce de canards), ces deux constructions reçoivent essentiellement la même représentation en notation X-barre si la suite libre n'est pas distinguée de la suite non libre. Voici cette représentation :



Il ressort, de ce qui précède, que les générativistes syntacticiens analysent, dans certains cas, indifféremment les suites syntagmatiques libres (ex. « from Paris », « with blue eyes », « with gray hair », « box of crackers ») et les suites syntagmatiques non libres, lexicalisées ou en voie de lexicalisation (ex. « member of Parliament »). Cette attitude, aucunement fortuite, reflète une approche théorique du lexique qui se base entre autres sur les notions de *listème* et de *syntagme idiomatique listé* proposées par Di Sciullo et Williams (1987).

Di Sciullo et Williams (1987) cherchent à cerner la notion de *mot* et ainsi à mieux déterminer le rapport entre les composantes morphologique et syntaxique de la langue. Ils constatent que la notion de *mot* peut être subdivisée en trois notions voisines correspondant à trois acceptions ou usages différents du terme *mot*, notamment *listème*, *objet morphologique* et *atome syntaxique*. Ces trois

acceptions réfèrent à des unités lexicales qui sont soit générées morphologiquement, soit générées syntaxiquement.

Les *listèmes* sont des unités lexicales qui présentent des propriétés imprédictibles et qui doivent, par conséquent, être mémorisées par le locuteur de la langue. La nature imprédictible de ces unités réside principalement dans leurs caractéristiques formelles et sémantiques qui ne coïncident pas avec les spécifications sémantiques et formelles des règles récursives de la langue.

To the extent that an object does not have the form or interpretation specified by the recursive definitions of the objects of the language, that object and its properties must be "memorized". We have dubbed such memorized objects *listemes*, and this property of being memorized, *listedness*. (Di Sciullo et Williams 1987 : 3)

Les *listèmes* se présentent souvent sous la forme de *syntagmes idiomatiques* construits syntaxiquement et encore soumis à certaines règles syntaxiques. Ils peuvent avoir la configuration d'un *SN*, d'un *SA*, d'un *SP*, d'une *Ph*, etc. Voici les exemples donnés par Di Sciullo et Williams (1987) :

AP	all wet
PP	in the dark about NP
S	the cat has got NP's tongue
N'	that son of a bitch
NP	The Big Apple

(Di Sciullo et Williams 1987 : 6)

Un exemple français de *listème* ou de *syntagme idiomatique listé* serait, selon les auteurs, « timbre-poste » qui serait, malgré son statut lexical, syntaxiquement transparent comme la forme de son pluriel (timbres-poste) l'indiquerait. Un autre exemple français serait l'expression « en voir de toutes les couleurs ». Il ressort des exemples donnés ci-dessus que les *syntagmes idiomatiques listés* peuvent appartenir à n'importe quelle catégorie grammaticale, et qu'ils présentent une structure syntaxique assez régulière qui obéit aux règles de la syntaxe phrastique plutôt qu'aux règles de la morphologie. De plus, selon les auteurs, ils auraient, lorsqu'ils sont insérés dans une phrase, un comportement assez semblable à celui des autres constituants phrastiques.

Les *objets morphologiques*, par contre, sont des unités lexicales, dérivées ou composées, engendrées par la composante morphologique de la langue. Leurs propriétés seraient prédictibles et ils n'auraient donc pas besoin d'être mémorisés ou listés par les locuteurs. Pour qu'un mot complexe soit morphologiquement construit, il est nécessaire, d'après les auteurs, que la tête, c'est-à-dire le constituant qui transmet à l'ensemble ses traits syntaxiques, tels que le genre et la catégorie grammaticale, se situe à droite. Or, en français, la tête des unités lexicales complexes nommées *composés* se trouve, le plus souvent, à gauche (ex. « *timbre-poste* ») ou serait, en quelque sorte, absente, d'après les auteurs, dans des unités comme « *essuie-glace* », dont ils analysent le constituant de gauche comme une tête « *featurally atomic* » (Di Sciullo et Williams 1987 : 81), en ce sens que ses traits ne sont pas transmis à l'ensemble. Les auteurs en concluent que le français, et d'autres langues romanes, l'italien par exemple, ne comportent pas de composés construits morphologiquement¹³.

Essentially we will argue that what have been called compounds in French and Italian are not compounds at all in the sense in which English has compounds but are rather "reanalyzed" phrases.
(Di Sciullo et Williams 1987 : 79)

Pour Di Sciullo et Williams (1987), « *timbre-poste* » serait un *syntagme idiomatique listé* :

(...) listed phrases such as *timbres-poste* (...) we feel such forms have syntactic structure and in fact are not X^0_s ¹⁴ because they are head-initial. (Di Sciullo et Williams 1987 : 82)

et « *essuie-glace* » un *mot syntaxique*.

Les *mots syntaxiques* sont des unités lexicales syntaxiquement construites. Ce sont, cependant, des *atomes syntaxiques*, leur structure interne étant en principe insécable et inaccessible aux règles syntaxiques.

¹³ Pour un refus théoriquement argumenté de ce point de vue, nous renvoyons le lecteur à Corbin (1992a).

¹⁴ X^{\max} correspond à un SN (N''), à un SV (V''), etc., X^0 au N du SN, au V du SV, etc.

Words are “atomic” at the level of phrasal syntax and phrasal semantics. The words have “features”, or properties, but these features have no structure, and the relation of these features to the internal composition of the word cannot be relevant in syntax - this is the thesis of the atomicity of words, or the lexical integrity hypothesis, or the strong lexicalist hypothesis (...). (Di Sciullo et Williams 1987 : 49)

Di Sciullo et Williams (1987) considèrent les *mots syntaxiques* comme des structures ré-analysées issues de règles qui ré-analysent une expression phrastique, c'est-à-dire une séquence construite syntaxiquement, comme un mot. Les *mots syntaxiques* se distinguent des *syntagmes idiomatiques listés* par le fait qu'ils sont syntaxiquement opaques. Les *syntagmes idiomatiques listés*, par contre, sont syntaxiquement transparents : leur structure interne est accessible aux règles de la syntaxe.

These forms are instances of X^0 , insertable in syntax into N positions (*l'essui-glace* [sic] 'the windshield wiper'; *un bon essui-glace* [sic] 'a good windshield wiper'), and thus they differ from the forms discussed in section 1.2 (idioms, or listed syntactic units) such as *take NP to task* and *voir en* [sic] *de toutes les couleurs*, which are listed VPs, insertable only in X^{\max} positions. (Di Sciullo et Williams 1987 : 79)

Les *mots syntaxiques*, tout comme les *syntagmes idiomatiques listés*, sont des *listèmes* dont le signifié serait non compositionnel.

In fact both syntactic words and listed syntactic [sic] phrases are idiomatic, that is, they are listed and have noncompositional meanings. Their difference is structural; the syntactic words are X^0 s and exhibit syntactic atomicity, whereas the listed phrases are X^{\max} s and exhibit syntactic transparency. (Di Sciullo et Williams 1987 : 80)

D'autres exemples français de *mots syntaxiques* seraient, d'après les auteurs : « bon-à-rien » (N ← SA), « arc-en-ciel » (N ← SN)¹⁵, « hors-la-loi » (N ← SP) (Di Sciullo et Williams 1987 : 83).

Selon cette classification des unités lexicales complexes, les ST, qui ont généralement leur tête à gauche¹⁶ (ex. *antenne* à réflecteur parabolique), ne

15 Notons que « arc-en-ciel » est insécable mais se caractérise par une flexion interne (arcs-en-ciel).

16 Certains ST ont leur tête à droite, mais leur configuration demeure syntaxiquement grammaticale et ils sont soumis aux mêmes opérations syntaxiques que les ST majoritaires qui ont leur tête à gauche (ex. troisième *étage* (d'un lanceur)).

peuvent être considérés comme des MC ou *objets morphologiques*. Ils se rangeraient, par contre, parmi les *listèmes* dont ils se rapprochent structurellement, mais dont ils se distinguent sémantiquement, leur sémantisme n'étant généralement pas tout à fait imprévisible (voir chapitre 3). Les ST seraient aussi à rapprocher des *syntagmes idiomatiques listés* plutôt que des *mots syntaxiques* dont la structure interne est inaccessible aux règles syntaxiques. En effet, à la manière des *syntagmes idiomatiques listés*, les ST sont syntaxiquement transparents, en ce sens que, malgré leur statut d'unité lexicale, certaines opérations syntaxiques demeurent possibles. Par exemple, outre la flexion interne (ex. antennes d'émission), les ST permettent la coordination de deux ou plusieurs ST :

Une charge utile de télécommunications comprend deux sous-systèmes :
 - le sous-système antennes, qui regroupe les *antennes d'émission et de réception*, (...). (CNES/CNET 1983b : 12)

l'insertion d'un élément étranger :

- la bande S passant par l'*antenne quasi omnidirectionnelle* qui est montée au sommet du pylône d'antennes du satellite, pendant l'orbite de transfert et en mode de secours en station (liaison montante : 2,2 GHz ; liaison descendante : 2 GHz).
 (Arnim et Baudry 1989 : 45)

et la reprise anaphorique de leur tête :

Le *récepteur à large bande* traversé par toutes les porteuses émises par le sol est un sous-ensemble actif qui présente donc des non-linéarités. Son niveau de sortie sera limité par le rapport C/I compatible avec les exigences de la mission. Comme le niveau d'entrée du *récepteur* a déjà été défini, on obtient ainsi le gain à réaliser par le *récepteur*.
 (CNES/CNET 1983b : 23)

Dans le cadre de cette classification, les ST, syntaxiquement transparents, correspondraient donc à des X^{max} (cf. l'analyse de « member of Parliament » par Cowper (1992)). Un tel traitement présente l'avantage de faire mieux ressortir la transparence syntaxique des *syntagmes idiomatiques listés*, et de rendre compte, de cette manière, de l'« interpénétration entre le discursif et le lexical » dont cette transparence est symptomatique. Cependant, tout en

traçant une frontière nette entre les *mots syntaxiques*, syntaxiquement opaques, et les *syntagmes idiomatiques*, syntaxiquement transparents, cette analyse a pour désavantage d'effacer la frontière entre suites syntagmatiques accidentelles ou libres, qui sont elles aussi des X^{max} , et suites syntagmatiques non libres ou lexicalisées, encore soumises à certaines règles syntaxiques.

1.6 La composition nominale selon Corbin (1992)

Dans le cadre de l'élaboration d'une grammaire associative du lexique, Corbin (1992a : 52), désireuse de remettre la composition nominale « à sa place parmi les autres modes de dénomination dont dispose la langue », est à la recherche de critères permettant d'identifier les « frontières de la composition nominale » et de déceler ainsi lesquelles des unités, nommées MC dans la littérature, sont « traitables dérivationnellement et lesquelles sont traitables syntaxiquement avec lexicalisation ». Elle définit ainsi le MC :

Un mot composé est une unité lexicale complexe construite par des règles lexicales conjoignant des unités lexicales à pouvoir référentiel.
(Corbin 1992a : 28)

Elle juge préférable « de ne pas compter au nombre des unités lexicales relevant d'une opération lexicale de composition les unités qui peuvent être générées sans dommage par d'autres composants de la grammaire » (Corbin 1992a : 50). Ainsi, ne relèveraient pas de la composition nominale, les unités lexicales complexes qui comportent une marque de conjugaison interne, un déterminant ou dont la syntaxe n'est point anormale (ex. « rendez-vous », « je ne sais quoi », « verre à dents »). Ces séquences, parmi lesquelles il conviendrait de ranger les ST, seraient générées syntaxiquement et ensuite lexicalisées. Elle appelle *transcatégorisation* le transfert au lexique des unités non générées lexicalement, c'est-à-dire issues des autres composantes de la langue. En revanche, relèveraient de la composition nominale et seraient générées par des mécanismes dérivationnels, les unités qui ne peuvent être engendrées par les

autres composantes de la langue. Ce serait le cas des séquences *VN* (ex. « appuie-tête »), et de la plupart des séquences *NN* (ex. « timbre-poste »).

Corbin (1992a : 51) range donc parmi les MC les séquences « qui mettent en jeu deux noms dont le premier représente l'hyperonyme du nom construit et le second sous-catégorise cet hyperonyme (*timbre-poste, (...)*) ». Contrairement à Corbin (1992a), et en concordance avec l'opinion prévalente en terminologie, nous préférons, pour notre part, ranger les suites binominales subordonnées parmi les unités lexicales syntagmatiques non générées lexicalement, car elles paraissent soumises aux mêmes opérations syntaxiques, c'est-à-dire aux mêmes mécanismes de la dynamique discursive, que les autres syntagmes lexicalisés, du moins en langue de spécialité. Ainsi, elles permettent, entre autres, la reprise anaphorique de leur tête, comme le montre l'exemple ci-dessous :

On appelle *diode tunnel* une jonction p-n dans laquelle les régions n et p ont des concentrations en impuretés plusieurs milliers de fois supérieures à celles des diodes ordinaires et dont le domaine de passage d'une région à l'autre est environ 100 fois plus mince (jonction abrupte). Cette différence de technologie modifie complètement le comportement de telles *diodes*. (CNES/CNET 1982 : 141)

Par contre, et c'est ici que nous nous écartons de l'idéologie terminologique, nous croyons raisonnable de ranger parmi les MC, ou à tout le moins d'exclure de la classe des ST, les suites binominales coordonnées (ex. émetteur-récepteur) non soumises à ces mêmes opérations. Nous revenons sur cette question, qui concerne les frontières de la syntagmatique en terminologie, au chapitre 3.

1.7 Le syntagme et le syntème selon Martinet (1967)

Comme seul représentant de la thèse "lexicaliste", nous retenons Martinet (1967). Dans *Syntagme et syntème*, cet auteur argumente en faveur du caractère foncièrement lexical des dérivés et des composés, y compris les unités syntagmatiques, et réfute la thèse générativiste, prédominante à l'époque, qui inclut les unités lexicales complexes dans la composante syntaxique en les générant par des transformations. C'est ainsi qu'il précise son point de vue :

(...), que le composé ou le dérivé soit traditionnel ou une création du moment, il représentera toujours le résultat d'un procès distinct de celui qui consiste à produire un énoncé. Ceci a été parfaitement dégagé par la grammaire traditionnelle qui distingue avec la plus grande netteté entre la formation des mots et la syntaxe. (Martinet 1967 : 5)

L'analyse de Martinet (1967) se démarque sensiblement de celles que nous avons présentées plus haut, dont les unes concluent au traitement syntaxique de tous les MC (Darmesteter 1893 ; Bally 1944 ; Guilbert 1975 ; et dans une certaine mesure Benveniste 1967), et les autres, soucieuses de rétablir les frontières de la composition nominale, au traitement morphologique ou lexical des "vrais" MC et au traitement syntaxique des autres types d'unités complexes non obtenues par une opération morphologique ou lexicale de composition (Di Sciullo et Williams 1987 ; Noailly 1989 ; Corbin 1992a).

Partant de la notion saussurienne de *syntagme*¹⁷, qui va du plan lexical (ex. « re-lire ») au plan de la phrase (ex. « s'il fait beau temps, nous sortirons »), Martinet (1967 : 6) estime qu'« il est indispensable de disposer de termes qui nous permettent de distinguer entre les concaténations (*donnerons*) ou les combinaisons (*dominorum*) résultant de la production même de l'énoncé, et celles comme *chemin de fer* ou *indécorable*, qui, traditionnelles ou improvisées, supposent un temps de création distinct du déroulement syntagmatique ». Il nomme *syntagme* toute combinaison d'unités de la langue qui résulte de choix libres du locuteur. Au *syntagme*, il oppose le *synthème*, c'est-à-dire tout groupement d'unités ne relevant pas de choix libres du locuteur et qui se présente sous la forme d'un dérivé ou d'un composé, pris au sens large. Voici les exemples donnés par Martinet (1979 : 185) : « autoroute », « pomme de terre », « général de brigade », « peinture à l'huile », « intéressant », « passoire », « observateur », « avoir

17

Rappelons que pour Saussure (1967 : 170) : « (...) dans le discours, les mots contractent entre eux, en vertu de leur enchaînement, des rapports fondés sur le caractère linéaire de la langue, qui exclut la possibilité de prononcer deux éléments à la fois (...). Ceux-ci se rangent les uns à la suite des autres sur la chaîne de la parole. Ces combinaisons qui ont pour support l'étendue peuvent être appelées *syntagmes*. Le syntagme se compose donc toujours de deux ou plusieurs unités consécutives (par exemple : *re-lire; contre tous; la vie humaine; Dieu est bon; s'il fait beau temps, nous sortirons, etc.* ».

l'air », « finir en queue de poisson », etc. Le *synthème* se composerait, d'après l'auteur, d'unités identifiables formant un tout indissociable et se comportant dans le discours comme une unité simple.

Nous proposons donc de désigner au moyen du terme *synthème* les unités linguistiques dont le comportement syntaxique est strictement identique à celui des monèmes avec lesquels ils commutent, mais qui peuvent être conçus comme formés d'éléments sémantiquement identifiables. (Martinet 1967 : 6)

Le *synthème*, unité complexe dérivée ou composée, présenterait donc cette particularité de se comporter comme un monème unique (ex. chat, table, etc.). En revanche, le ST, groupement non libre qui partage certaines caractéristiques avec le *synthème* – il est insérable dans la position *N* d'un *SN* –, présente, en raison de sa transparence syntaxique considérable, un comportement déviant par rapport à celui du monème. En effet, nonobstant son statut d'unité lexicale, il demeure soumis à certaines opérations syntaxiques qui sont caractéristiques de sa dynamique discursive, telles l'insertion d'un qualificatif, la reprise anaphorique de sa tête, la prédication, etc. En cela, le ST se rapproche plutôt du *syntagme* que du *synthème*, qui aurait un comportement syntaxique identique à celui du monème et devrait, par conséquent, être immuable et totalement opaque aux opérations syntaxiques. De plus, parmi les mécanismes de la dynamique discursive figure la réduction, mécanisme qui est à la fois textogène, car il contribue à la cohésion du texte (voir partie 2), et lexicogène, puisque certains de ses produits sont de nouvelles unités lexicales (voir partie 2). Cela revient à dire que les ST sont potentiellement discursivement générés, qu'ils ne résultent pas forcément d'un « temps de création distinct du déroulement syntagmatique » et qu'ils sont susceptibles de résulter « de la production même de l'énoncé », comme en témoigne l'exemple suivant (particulièrement la deuxième occurrence du ST) :

Et, grâce à des formules empiriques, on en déduit la valeur objective du *rapport signal sur bruit* de l'image.

Par exemple, les systèmes de radiodiffusion par satellite des Plans de 1977 et 1988 ont pris comme objectif de qualité la note 3,5 (dégradation perceptible mais non gênante) ; le *signal sur bruit* qui en résulte (non pondéré et mesuré dans une bande vidéo de 5 MHz pour un signal de type SECAM) est $S/B > 33$ dB. (Giovachini 1992 : E6 160-5)

Ainsi, le ST n'est, à notre avis, ni tout à fait *syntagme*, ni tout à fait *synthème*, mais partage des traits avec chacune de ces notions.

1.8 Conclusion

Nous retenons des analyses de la composition nominale, présentées ci-dessus, que les auteurs, à l'exception de Martinet (1967), optent généralement pour un traitement syntaxique des unités syntagmatiques, telles *pomme de terre*, *coup de fil*, *compte bancaire*, *photo d'identité*, *avion à réaction*, *verre à dents*, etc., qu'ils concluent au traitement syntaxique de tous les MC ou en revanche seulement au traitement syntaxique de certains sous-groupes des MC.

Les unités syntagmatiques, qui relèvent de la syntaxe, présentent toutes, cela va de soi, une configuration syntaxiquement normale. Cependant, du point de vue de leur sémantisme, on distingue celles qui, comme *pomme de terre* et *coup de fil*, sont sémantiquement déviantes (cf. Noailly 1989) et par conséquent plutôt imprévisibles, et celles qui, comme *photo d'identité* et *avion à réaction*, sont sémantiquement plutôt normales et par conséquent assez prévisibles. En effet, en ce sens que, quoiqu'il arrive parfois que le déterminant (ex. d'identité, à réaction) acquière, de par sa relation avec le déterminé, une valeur quelque peu particulière, le sémantisme du déterminé (ex. photo, avion) demeure intact, bien que sa portée soit restreinte par le déterminant : il correspond essentiellement au sémantisme du nom devenu déterminé de l'unité syntagmatique. En cela, ces unités, syntaxiquement normales et sémantiquement peu imprévisibles, se rapprochent sensiblement des ST, et, au fait, également des syntagmes libres, unités phrastiques par définition syntaxiquement normales et sémantiquement

prévisibles. À ce sujet, rappelons que Guilbert (1975) juge superflue toute distinction entre syntaxe phrastique et syntaxe lexicale, et avance qu'une même opération syntaxique génère les syntagmes phrastiques ou libres et les syntagmes de type lexical.

Bien qu'engendrés par la composante syntaxique de la langue, les syntagmes de type lexical, qu'ils présentent ou non une déviance sémantique, appartiennent au lexique et non à la syntaxe. C'est pourquoi la plupart des auteurs, tels Darmesteter (1893) et Bally (1944), conviennent de l'intervention d'un processus de lexicalisation ou de transcatégorisation (*cf.* Corbin 1992a), qui assure le transfert au lexique des syntagmes de type lexical. Cependant, une telle transcatégorisation n'efface point immédiatement toutes les traces de l'origine syntaxique de ces syntagmes. En effet, on constate que bon nombre des syntagmes transférés préservent des traces de leur origine syntaxique, telles la flexion interne, et demeurent, pour un temps au moins, transparents aux règles syntaxiques (*cf.* Di Sciullo et Williams 1987). C'est le cas également des ST qui, outre la flexion interne, permettent que leur linéarité soit modifiée par des opérations syntaxiques, telles la coordination et la reprise anaphorique, opérations également permises par le syntagme libre. Autrement dit, la transparence syntaxique des ST se traduit par une certaine dynamique discursive ; en ce sens que, dans le discours, les ST ne s'avèrent point immuables mais soumis à des opérations syntaxiques qui les rendent discontinus ou qui effacent un ou plusieurs de leurs constituants. Rappelons, à ce sujet, Guilbert (1975), qui affirme à propos de la composition synaptique, dont les produits permettent l'insertion d'éléments étrangers, qu'elle se caractérise par une sorte d' « interpénétration entre le discursif et le lexical ».

La question d'une certaine dialectique entre texte et lexique se retrouve également chez Kocourek (1991a). En effet, rappelons que cet auteur distingue un mode de formation, notamment la transformation lexicale, qui intervient

directement dans le discours et qui s'avère, par conséquent, non seulement lexicogène mais également textogène. Signalons que, pour notre part, nous souscrivons également à l'hypothèse d'un lien entre production du discours et création lexicale, étant donné qu'un des mécanismes de la dynamique discursive des ST, notamment la réduction à caractère lexical, est producteur d'unités, simples ou syntagmatiques, qui ont une valeur terminologique. C'est pourquoi nous maintenons, contre Martinet (1967), qu'il n'est pas à exclure que des unités lexicales, telles les ST, puissent résulter « de la production même de l'énoncé ».

Enfin, il nous reste à souligner que la transparence syntaxique des unités syntagmatiques confirme l'hypothèse de l'origine syntaxique de ces unités et de leur transfert subséquent au lexique par un processus de transcatégorisation. En effet, on sait que seules les unités, formées par des règles syntaxiques, possèdent des structures qui sont accessibles aux règles syntaxiques. Par exemple, seules les unités, qui résultent de l'application de règles syntaxiques, présentent des structures qui permettent la flexion interne (ex. maisons de la culture). En revanche, les unités, issues des autres composantes de la langue, telles la composante morphologique, possèdent des structures qui sont opaques aux règles syntaxiques. Par conséquent, elles interdisent la flexion interne (ex. *maisonsnette), et exigent que la marque du pluriel se place à la finale (ex. maisonnettes).

Pour terminer, il nous semble important de résumer sous forme d'un tableau les principaux points de ce chapitre, tels qu'ils s'appliquent aux ST. Si nous tenons à les mettre ainsi en évidence, c'est parce qu'ils renferment une explication des métamorphoses discursives des ST. En effet, ils identifient un trait caractéristique des ST, qui est une conséquence de l'origine syntaxique des ST et qui a pour effet de prédisposer ces unités à une certaine dynamique discursive, notamment la transparence des ST aux règles syntaxiques. De ce fait, ce résumé constitue également une définition à l'état d'ébauche des ST.

Mentionnons que nous projetons de l'intégrer à la version finale de la définition des ST, que nous proposons dans la conclusion qui clôt la première partie de notre travail. Voici donc résumés les principaux points de ce premier chapitre :

- le ST est potentiellement discursivement généré (*cf.* la transformation lexicale de Kocourek (1991a) et l'effet potentiellement créateur de la réduction de ST actualisés) ;
- le ST est issu de l'application de certaines règles syntaxiques, responsables aussi de la production de syntagmes libres (*cf.* Darmesteter 1893 ; Bally 1944 ; Guilbert 1975 ; Di Sciullo et Williams 1987 ; Corbin 1992a) ;
- le ST ainsi créé est soumis à de multiples mécanismes de lexicalisation qui promouvoient sa transcatégorisation, c'est-à-dire son transfert au lexique (*cf.* Darmesteter 1893 ; Bally 1944 ; Corbin 1992a) ;
- le ST est généralement syntaxiquement transparent, c'est-à-dire encore soumis à certaines opérations syntaxiques, nonobstant son statut d'unité du lexique (*cf.* Di Sciullo et Williams 1987) ;
- le ST présente un comportement discursif qui est fonction de sa transparence syntaxique.

Chapitre 2

TRAITS CARACTÉRISTIQUES ET DISTINCTIFS DU SYNTAGME TERMINOLOGIQUE

Au chapitre précédent, nous avons conclu à l'origine syntaxique du ST. Cependant, il s'agit là d'une origine que le ST partage avec d'autres suites syntagmatiques, les unes des unités phrastiques et les autres des unités du lexique, toutefois sans valeur terminologique. Relevant tous les trois de la composante syntaxique, il n'est guère étonnant que les syntagmes terminologiques (ex. orbite de transfert), les syntagmes libres (ex. (une) robe de soie) et les syntagmes lexicaux (ex. coup de fil) présentent des configurations souvent fort similaires. Puisque, nous cherchons, dans cette première partie de notre travail, à délimiter avec précision la notion de *syntagme terminologique*, il est évident qu'il nous importe de découvrir par quels traits le ST se différencie de ces suites, libres ou lexicales, qui lui ressemblent tant, du moins à première vue. Et c'est précisément cela que nous visons dans ce deuxième chapitre : déceler ce qui est proprement caractéristique du ST.

Pour ce faire, nous allons procéder comme au chapitre précédent, donc par analyse critique des travaux de linguistes qui se sont consacrés à l'étude de l'unité syntagmatique. Cependant, comme nous voulons caractériser le ST en fonction de sa dynamique discursive, il nous semble pertinent de commencer cet examen des traits distinctifs du ST par une brève comparaison des comportements discursifs des syntagmes terminologiques, libres et lexicaux. Nous présumons, en effet, que les ressemblances et les dissemblances sur le plan comportemental pointent vers des traits, qui rapprochent ou bien différencient les types de syntagmes en question. Comme ce sont précisément

ces traits que nous souhaitons isoler, nous nous servons, par la suite, des résultats de cette analyse contrastive pour évaluer les hypothèses, concernant l'identité propre de l'unité syntagmatique, émises par Bally (1944), Benveniste (1966), Drozd (1979) et Gross (1996), pour ne nommer que ces auteurs. Toutefois, à ce sujet, il nous faut préciser que nous ne cherchons à départager ST et SL (syntagmes libres) dans ce chapitre, et que nous remettons au suivant l'étude des facteurs qui prédisposent le ST et le syntagme lexical (S_{Lex}), spécialement celui qui est sémantiquement imprévisible, à des comportements discursifs différents. Par conséquent, nous confronterons les hypothèses, formulées par les auteurs retenus, principalement avec ces résultats de notre analyse contrastive, qui ont trait aux comportements discursifs des ST et des SL.

Entamons, maintenant, sans plus tarder, *l'analyse contrastive des comportements discursifs des ST, SL et S_{Lex}*.

Pour ce qui est du comportement discursif du ST, rappelons que nous avons conclu, au chapitre précédent, que le ST est une unité lexicale syntaxiquement transparente, c'est-à-dire une unité d'origine syntaxique qui, nonobstant son transfert au lexique, demeure sujette à certaines opérations syntaxiques, telles la reprise anaphorique et la coordination, lorsqu'elle est actualisée.

De par cette transparence syntaxique considérable, le ST s'apparente sensiblement au SL, unité phrastique qui est, cela va de soi, régie de façon absolue par les règles de la syntaxe phrastique. En effet, on constate qu'en raison de sa transparence syntaxique, le ST ne partage non seulement avec le SL une certaine configuration mais aussi un certain comportement.

Par exemple, obéissant pour la formation de son pluriel aux mêmes règles que le SL, le ST présente au pluriel une forme qui ne se laisse point distinguer de celle du SL. En effet, c'est la tête du syntagme, terminologique ou libre, qui reçoit

la marque du pluriel ainsi que l'adjectif qui la qualifie, le cas échéant. Comparons, à cet effet, les deux extraits suivants, pris dans notre corpus, l'un comportant un ST au pluriel et l'autre un SL également au pluriel. Les deux syntagmes sont constitués d'un *N* suivi d'un *Adj*.

L'article traite des *détecteurs stellaires* (généralités ; données astrophysiques du problème de la détection des étoiles ; éléments photosensibles ; principaux procédés d'écartométrie) et constitue une synthèse de l'étude bibliographique que l'auteur a effectuée avant d'entreprendre la réalisation du détecteur stellaire de la plate-forme stabilisée pour ballons-sondes, construite pour le CNES. (Sanfourche 1970b : 31)

Des *variations saisonnières* du flux solaire : au niveau de la Terre il varie de $\pm 3,3$ % autour d'une valeur moyenne C_0 du fait de l'excentricité de l'orbite terrestre autour du Soleil. (Audibert et Delpont 1971 : 8)

De plus, du fait de leur transparence syntaxique appréciable, les deux types de syntagmes permettent l'un aussi bien que l'autre la reprise anaphorique de leur tête. Comparons, à cet effet, les deux extraits suivants, le premier comprenant un ST et le deuxième un SL. Les deux syntagmes sont constitués de deux noms joints par la préposition *de*.

Il existe d'autres procédures de mise à poste selon que le satellite est en rotation rapide sur l'*orbite de transfert* ou stabilisé trois axes sur cette *orbite*. (Husson 1985 : 15)

Devant l'évolution rapide des techniques spatiales et des possibilités offertes par les satellites dans le cadre du développement des systèmes de télécommunications, le CNES et le CNET ont été conduits à organiser, à l'intention des ingénieurs et étudiants, un *cours de technologie* sur le thème des télécommunications spatiales. Ce *cours*, qui a donné lieu à une coopération active des ingénieurs de ces deux organismes, s'est tenu au Centre Spatial de Toulouse du 14 au 25 mars 1977. (CNES/CNET 1983a : avant-propos)

Les deux types de syntagmes permettent de même la coordination de deux ou plusieurs suites syntagmatiques, comme le montrent les deux extraits suivants, le premier illustrant la coordination de deux ST, et le deuxième la coordination de deux SL. Notons que dans ces deux extraits la coordination, tant des deux ST que des deux SL, se fait par l'application d'une même règle, notamment celle qui dicte l'effacement du déterminé du deuxième syntagme, si ce déterminé et celui du premier syntagme sont identiques.

Les PIRE à 4 GHz sont de 22 à 25 dBW pour la couverture globale, de 26 dBW pour les *couvertures partielles et semi-globales*.
(CNES/CNET 1983b : 80)

Le souci constant qui a prévalu lors de la rédaction de « télécommunications spatiales » pour équilibrer les *parties théoriques et descriptives* fait que ce livre (...) constituera (...) un précieux outil de travail (...). (CNES/CNET 1983b : VI)

Enfin, les deux types de syntagmes permettent qu'un élément adjectival ou adverbial vienne déterminer un de leurs constituants, comme permettent de le constater les deux extraits suivants :

Rappelons qu'« ECHO II » est sur une *orbite sensiblement polaire*.
(Perrin 1964 : 282)

Le satellite est constitué de deux *ensembles bien distincts* :
- le véhicule (...)
- les équipements de télécommunications (...). (Hollocou 1991 : 45)

Il ressort des extraits ci-dessus que le ST et le SL présentent des comportements discursifs très similaires. Ce mimétisme comportemental amplifie considérablement l'effet de la ressemblance structurelle du ST et du SL, et rend de ce fait particulièrement ardu le découpage (ou la reconnaissance) du ST, lorsque celui-ci se trouve actualisé dans un texte, puisque dans les textes ST et SL se côtoient. Aussi ce mimétisme confirme-t-il l'hypothèse, prédominante en terminologie et à laquelle nous adhérons, d'une origine commune au ST et au SL. Rappelons que cette hypothèse n'est pas sous-tendue d'une réflexion théorique en terminologie, mais qu'elle se traduit, au point de vue terminographique, par la préoccupation d'élaborer des critères de découpage probants.

De ce qui précède, nous déduisons, par ailleurs, que le qualificatif *figé* ne peut être appliqué au ST en son sens absolu. Cependant, c'est précisément ce que font certains auteurs, par exemple Goffin (1979) et Zolondek (1988). Ainsi, selon le premier auteur, il conviendrait de distinguer :

Du point de vue formel, (...) le syntagme libre et le syntagme figé. (...) Le syntagme figé, (...), comporte des éléments qui ne peuvent plus être dissociés ; il est en voie de lexicalisation. (Goffin 1979 : 161)

Cette opposition entre syntagme libre et syntagme figé, quoique sans doute un tantinet trop approximative, nous l'acceptons, sauf, et c'est là que le bât blesse, que Goffin (1979) applique la notion de *syntagme figé* à des suites, telles « aéroglesseur à jupes » et « moteur linéaire à primaire incorporé à la voie », qui du fait de leur transparence syntaxique considérable ne sont point figées. En effet, ces suites terminologiques sont susceptibles de permettre la reprise anaphorique de leur tête lorsqu'elles se trouvent insérées dans un discours : aéroglesseur à jupes → (cet) aéroglesseur ; moteur linéaire à primaire incorporé à la voie → (ce) moteur. Citons à ce sujet Gross (1996), qui juge que la grammaticalité de la reprise anaphorique de la tête d'une unité lexicale est à interpréter comme un indice de moindre figement :

On peut, par ailleurs, (...) procéder à des réductions comme : *clé (anglaise)* ; *joint (de culasse)* ; *simulateur (de vol)* (...). (...)
La possibilité d'effacement est évidemment un indice de moindre figement (...). (Gross 1996 : 47)

S'inspirant de la définition du ST proposée par Boutin-Quesnel *et al.* (1985 : 24)¹⁸, Zolondek (1988) affirme, pour sa part :

(...), nous rattachons donc au syntagme figé le sens suivant : « terme constitué d'une suite [...] de mots liés syntaxiquement et désignant une notion unique ». Le syntagme figé en terminologie est donc un terme complexe. (Zolondek 1988 : 306)

Cependant, selon nous, *figement* suppose immuabilité. Mais rares sont les ST immuables et inaltérables à la manière de certains *SLex*, comme *coup de fil* et *chemin de fer*, dont les éléments ne peuvent guère être dissociés. Par exemple, à la différence des ST, les *SLex coup de fil* et *chemin de fer* ne permettent point la reprise anaphorique de leur tête : *coup de fil* → *(ce) coup ; *chemin de fer* → *(ce) chemin. Ils interdisent de même la coordination : *les coups de fil et de foudre ; *les chemins de fer et d'escalier. Le figement avancé de ces *SLex* semble lié au sémantisme plutôt métaphorique de leur tête (un coup de fil n'est pas un coup ;

18

Nous avons cité la définition du ST proposée par Boutin-Quesnel *et al.* (1985) au chapitre précédent. Remarquons que Boutin-Quesnel *et al.* (1985) appellent l'unité *syntagme terminologique* et non *syntagme figé*.

un chemin de fer n'est pas un chemin), déviance sémantique qui rend entre autres agrammaticale la reprise anaphorique. À ce propos, il convient de citer une deuxième fois Gross (1996), qui estime que la métaphore bloque les propriétés syntaxiques habituelles du mot sur lequel elle s'exerce, et qu'elle a donc pour effet de promouvoir le figement d'une unité complexe lorsqu'un constituant, spécialement la tête, de cette unité fait l'objet d'un emploi métaphorique :

On peut aussi examiner les causes du figement qui dépendent de la langue elle-même (...) : la métaphore, la métonymie. (...) On observera que la métaphore est une opération de substitution sémantique seulement mais que les propriétés syntaxiques du mot-source sont bloquées dans ce passage. (...) On comprend alors pourquoi la création de noms composés par métaphore interdit les opérations syntaxiques habituelles qui sont possibles dans les constructions libres.
(Gross 1996 : 40-41)

Notons, par ailleurs, que les SLex hautement figés et sémantiquement déviants, comme *coup de fil*, se caractérisent, malgré leur insécabilité, par une flexion interne (coups de fil), ce qui signifie qu'ils sont toujours, quoique faiblement, il est vrai, syntaxiquement transparents. En revanche, il existe des suites originellement syntagmatiques, comme *vinaigre* (qui résulte de la soudure en un bloc de "vin aigre"), qui ont perdu toute trace de leur origine syntaxique. De telles suites s'avèrent entièrement syntaxiquement opaques. Le locuteur ne reconnaît plus les différents constituants de la suite syntagmatique, mais considère le tout comme une unité. Par conséquent, la marque du pluriel vient se placer à la fin du bloc (vinaigres et *vinsaignes). De plus, sur le plan sémantique, ces suites ont perdu toute prévisibilité. De là l'acceptabilité d'expressions, comme *vinaigre de vin*, qui ne sont point tautologiques pour le locuteur contemporain. Ces unités originellement syntagmatiques présentent, donc, pour reprendre les paroles de Martinet (1967 : 6), un « comportement syntaxique (...) strictement identique à celui des monèmes ». Rares sont les ST qui, à la manière de *coup de fil*, ne permettent plus la reprise anaphorique de leur tête ou tout autre mécanisme de la dynamique discursive, ou qui, à la manière de *vinaigre*,

sont totalement immuables et syntaxiquement opaques. Par conséquent, les ST ne peuvent être qualifiés de figés, pas plus d'ailleurs qu'ils ne peuvent être qualifiés de libres. Car, nonobstant leur haut degré de transparence syntaxique, les ST ne correspondent point, à la différence des SL, à des assemblages accidentels ou fortuits de constituants.

Enfin, il nous reste à signaler que parmi les SLex on distingue également des unités qui sont hautement syntaxiquement transparentes (ex. roman policier, roman d'espionnage). Ces unités, qui sont par ailleurs sémantiquement prévisibles, présentent un comportement discursif très similaire, voire identique, à celui des ST. Par exemple, à la manière des ST, elles permettent la reprise anaphorique de leur tête : roman policier → (ce) roman ; roman d'espionnage → (ce) roman, de même que la coordination : les romans policiers et d'espionnage. Au fait, de tels SLex se distinguent des ST seulement par leur valeur générale, non terminologique.

Pour résumer, soulignons que nous avons montré que les syntagmes terminologiques et les syntagmes libres présentent des comportements assez similaires, et se confondent par conséquent dans les textes de spécialité. Quant aux syntagmes lexicaux, nous avons indiqué qu'ils se divisent en deux types : le type *roman policier* qui se distingue du ST uniquement par son appartenance à la langue générale, et le type *coup de fil* qui, figé, se distingue du ST par son manque de dynamique discursive. Aussi avons-nous signalé l'existence d'anciens SLex, tels *vinaigre*, qui eux ont atteint une opacité syntaxique totale.

Dans la suite de ce chapitre, notre propos est d'identifier les traits qui permettent de faire le départ entre ST et SL. Les conclusions à ce sujet valent en règle générale également pour les SLex du type *roman policier*, à l'exception bien évidemment de celles qui concernent la valeur terminologique du ST. Nous remettons au chapitre suivant l'examen des facteurs qui déterminent les comportements discursifs des ST et des SLex figés, facteurs qui sont pour la

plupart liés aux structures internes de ces unités. Mentionnons que nous y analysons aussi en détail le rapport, effleuré ici, entre transparence (opacité) syntaxique, déviance sémantique et figement.

Nous tenons également à souligner que, bien que, pour des raisons d'ordre terminographique, la tendance en terminologie soit de privilégier l'étude du rapport ST *vs* SL au détriment de celle du rapport ST *vs* SLex figé, nous sommes d'avis, pour notre part, que les rapports ST *vs* SL et ST *vs* SLex figé sont d'égale importance, et cernent au même degré la notion de *syntagme terminologique*. Plus particulièrement, nous sommes persuadée que la notion de *syntagme terminologique* ne peut être définie sans qu'elle soit délimitée avec précision par rapport à celles de *syntagme libre* et de *syntagme lexical*, spécialement celui qui est figé. En effet, le SL et le SLex figé représentent les pôles entre lesquels se situe le ST, étant donné que le premier se caractérise par une dynamique discursive absolue, et le deuxième par une absence totale (ou quasi totale) de dynamique discursive.

Ce qui précède peut être résumé comme suit :

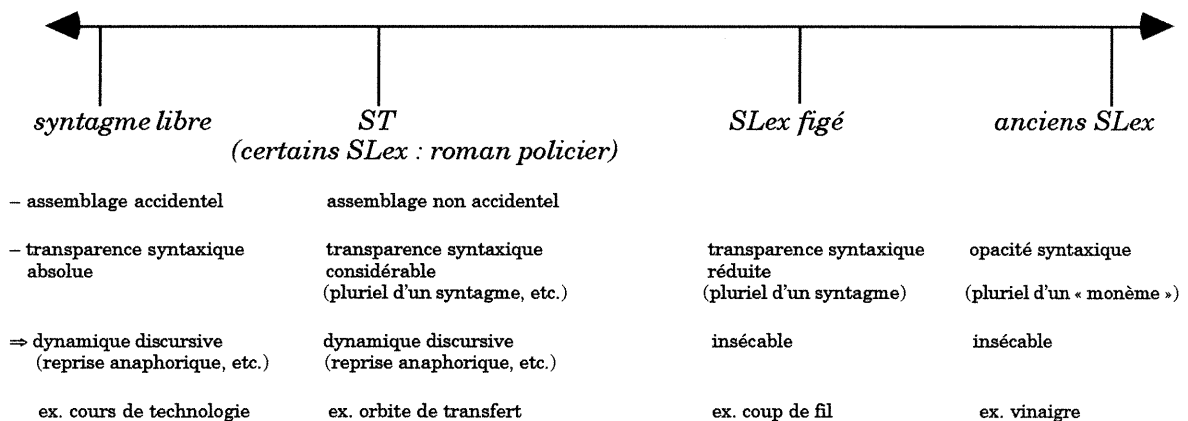


Fig. 1 *Continuum reliant syntagmes libres et syntagmes figés*

Dans les pages qui suivent, nous allons étudier plus en détail la partie gauche de ce continuum. Nous nous proposons, plus particulièrement, de

préciser ce qui sépare ST et SL, ayant déjà identifié dans ce qui précède ce qui les lie, notamment l'identité des configurations syntagmatiques et la similarité des comportements discursifs. Rappelons aussi que nous avons mentionné que cette ressemblance a pour effet de dissimuler le ST actualisé dans le corps du texte, et que, pour assister les terminographes dans leur travail, la terminologie s'efforce d'élaborer des critères pour faciliter le repérage du ST actualisé. Ces critères, dits *critères de découpage*, identifient pour la plupart des traits qui conjointement sont indicatifs du statut, terminologique ou libre, d'une suite syntagmatique. Ce sont ces critères que nous allons maintenant passer en revue. Plus précisément, nous allons examiner les multiples critères de découpage proposés par des chercheurs, tels Guilbert (1965), Hollyman (1966), Drozd (1979), Rey (1979), Sager (1979), Portelance (1989a) et Kocourek (1991a), pour ne nommer que ceux-là. Outre les critères de découpage, conçus spécifiquement pour le ST, nous allons examiner les critères élaborés par des linguistes, tels Bally (1944), Benveniste (1966) et Gross (1996), pour la définition d'unités qui sont apparentées au ST, unités nommées *mots composés* par Bally (1944) et Gross (1996), et *synapsies* par Benveniste (1966). Nous allons vérifier, dans un premier temps, lesquels des critères énoncés par ces trois derniers auteurs s'appliquent au ST. Et ensuite, dans un deuxième temps, nous allons examiner les critères de découpage proprement dits, et vérifier s'ils identifient des traits qui cernent l'essence du ST, c'est-à-dire l'ensemble des propriétés fondamentales qui déterminent la nature propre du ST et le différencient du SL. Enfin, rappelons que pour l'évaluation de tous ces critères, donc aussi bien les critères de découpage que les autres, nous allons nous référer au comportement discursif du ST.

Nous allons commencer notre recherche des traits distinctifs du ST par un examen sur deux plans, l'un sémantique (ou référentiel) et l'autre formel, de la notion de *syntagme virtuel* introduite par Bally (1944).

2.1 Le syntagme virtuel selon Bally (1944)

Bally (1944), qui inclut les unités lexicales syntagmatiques dans la classe des composés, définit de la façon suivante le MC :

Nous appelons composé un syntagme virtuel caractérisés [sic] qui désigne, en la motivant, une idée unique : fr. *pot à eau*, all. *Wassertopf*.
(Bally 1944 : 94)

Cette définition caractérise le MC à la fois sur le plan sémantique, *idée unique*, et sur le plan formel, *syntagme virtuel*. Ci-dessous nous allons examiner dans quelle mesure ces deux critères, l'un sémantique et l'autre formel, s'appliquent au ST. Quant au premier critère, le critère de l'idée unique, remarquons que pour les besoins de l'argumentation nous le qualifions pour le moment de sémantique, d'après Gross (1988), mais qu'il serait sans doute préférable, comme nous le montrons plus loin, de le qualifier de référentiel, d'après Noailly (1989).

Le MC, tel que défini par Bally (1944), exprimerait une *idée unique* et ce serait « par là, [que] le composé diffère du groupe syntaxique, où plusieurs idées sont discernables, comme c'est le cas pour *étouffe rouge*, *bijou précieux* » (Bally 1944 : 94). Le critère de l'idée unique avait déjà été invoqué par Darmesteter (1967 (1893)) au sujet des *juxtaposés*, unités lexicales qui, sur le plan de leur origine et de leur structure, sont à rapprocher des ST.

Ce n'est que du jour où les deux termes, perdant leur signification spéciale, ont cessé de désigner les deux qualités saillantes de l'objet pour devenir la représentation exacte et complète de cet objet, que le mot devient en même temps juxtaposé. L'unité d'image, tel est donc l'important criterium auquel on reconnaît l'existence d'un juxtaposé.
(Darmesteter 1967 : 12)

Le critère de l'idée unique est un critère assez controversé, inacceptable comme tel, sans redéfinition, pour certains linguistes (*cf.* Noailly 1989) et réfuté par d'autres (*cf.* Gross 1988). En effet, ce dernier auteur juge que ce critère, qu'il qualifie de sémantique, ne « fournit pas de principe explicatif » de la composition

nominale, et ne permet point par conséquent de cerner ce phénomène. Le critère de l'idée unique suggère que les MC sont formellement complexes mais n'évoquent à la différence des suites similaires libres qu'une seule idée, qu'une seule image chez le locuteur. Selon Gross (1988) le critère de l'idée unique ne permet de définir ni le composé ni le nom simple, l'un et l'autre pouvant évoquer une seule idée ou plus d'une idée.

La définition par l'« idée unique » est très difficile à manipuler, même dans le cas de noms simples, c'est-à-dire de ceux qui ne comportent pas de blanc. Une [sic] substantif comme *colline* semble correspondre à deux idées simples, comme le suggèrent les définitions du *Lexis* (relief d'altitude modérée) et du *Petit Robert* (petite élévation de terrain). Dès lors, par exemple, que le contenu sémantique de *instituteur* est synonyme de celui de *maître d'école*, on voit qu'une analyse de contenu n'est guère pertinente pour la définition de la composition.
(Gross 1988 : 59)

Mais il semblerait que la pertinence du critère de l'idée unique est largement fonction de la façon dont on interprète l'expression *idée unique*. En effet, cette expression permet au moins deux interprétations différentes, notamment d'une part celle de signifié du MC, et d'autre part celle de référent du MC. Gross (1988) donne à *idée unique* le sens de signifié ou plus précisément de définition de ce signifié, comme permet d'en conclure l'analyse en sèmes de « colline », et se voit obligé, à la suite de l'examen d'une série d'exemples de mots simples (pris au sens d'unités écrites en un bloc qui comprennent les dérivés) et de mots composés, de réfuter ce critère. En revanche, Noailly (1989) argumente en faveur de l'interprétation référentielle de *idée unique*, interprétation qui lui permet de réhabiliter et de maintenir ce critère.

Mais c'est qu'en réalité, Bally comme Martinet¹⁹ ne disent pas exactement ce qu'ils veulent dire. Ce qu'ils ont en tête l'un et l'autre, ce n'est pas tant le sens du mot que ce qu'il représente dans l'univers des choses, son référent donc. Les noms composés ont selon eux cette capacité de correspondre dans le réel, à des objets répertoriés, diligemment reconnus et utilisés, dont ils fournissent une désignation stable, et dont ils permettent donc de parler. (Noailly 1989 : 114)

19

Martinet (1970 : 133) recourt, lui aussi, au critère de l'idée unique pour caractériser les unités lexicales complexes : « Ce qu'il y a de commun à tous les composés et tous les dérivés, c'est d'abord l'unité sémantique [c'est nous qui soulignons] du complexe qui est marquée par le fait que chacun correspond normalement à un choix unique. ».

En cette matière, nous nous rangeons à l'avis de Noailly (1989), car son interprétation rend au critère de l'idée unique tout son pouvoir d'explication. Nous en concluons que le MC, tel que défini par Bally (1944), se distingue de toute suite libre structurellement similaire, par sa capacité de désigner un référent particulier, ou plus précisément, comme dirait un terminologue, par le fait qu'il constitue la dénomination d'une notion.

Enfin, il convient de remarquer que dans un ouvrage ultérieur, la prise de position de Gross (1996) se réconcilie plus facilement avec celle de Noailly (1989). En effet, Gross (1996) liste parmi les traits caractéristiques des MC, tels qu'il les conçoit, leur capacité de désigner une notion ou un concept.

(...), nous définissons comme composés des groupes nominaux :
 – (...) dont le sens global correspond à un concept existant dans la langue (...). (Gross 1996 : 42)

En raison de ce qui précède, nous croyons préférable, pour la caractérisation du ST, de bien distinguer entre *signifié*, *notion* et *référent*. Précisons donc que par *signifié* nous entendons le *sens linguistique* d'une unité, et par *notion* et *référent* le *sens notionnel* ou *référentiel* d'une unité. Cette distinction entre *sens linguistique*, *notionnel* et *référentiel* nous permettra, dans la suite de cette thèse, de rapprocher deux suites syntagmatiques, telles que *filtre à fréquence fixe* et *filtre fixe*, dont l'une est obtenue par la réduction de l'autre, et qui présentent un signifiant (*sā*) et un signifié (*sé*) différents, l'une étant plus analytique et sémantiquement prévisible que l'autre, mais qui correspondent toutes les deux à la même notion, et désignent donc le même référent. Nous postulons qu'en tant que signe linguistique, le ST possède une face *sā* et une face *sé*, et qu'en tant qu'unité terminologique ou terme, il est la dénomination d'une notion, qui fait partie intégrante du système notionnel d'un domaine du savoir, et qui représente notre projection, forgée par abstraction, de la réalité, c'est-à-dire du référent. Ceci peut être résumé comme suit :

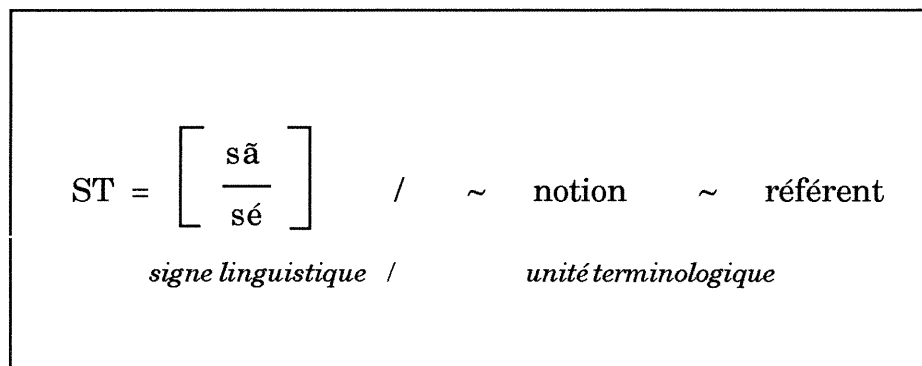


Fig. 2 *ST : signe linguistique et unité terminologique*

Sur le plan formel, le MC, d'après Bally (1944), affecterait la forme d'un *syntagme* :

Le composé est un syntagme (...). (Bally 1944 : 94)

Par syntagme, Bally (1944) entend une suite binaire comprenant un thème, ou *déterminé*, et un propos, ou *déterminant*, qui se trouvent dans un rapport d'interdépendance grammaticale.

Tout ensemble de signes répondant à la formule AZ est dit *syntagme* (...). Il est d'usage, pour les syntagmes réduits, de remplacer « thème » par *déterminé* et « propos » par *déterminant*. (...) Dans toutes les formes d'énonciation, le thème (A) et le propos (Z), le déterminé (t) et le déterminant (t') sont dans un rapport d'interdépendance, de complémentarité, de *conditionnement réciproque*. (...) *Tout syntagme est donc le produit d'une relation d'interdépendance grammaticale établie entre deux signes lexicaux appartenant à deux catégories complémentaires l'une de l'autre*. C'est dans ce sens qu'on peut dire en abrégé : *tout syntagme est binaire*. (Bally 1944 : 102-103)

C'est ainsi que Bally (1944) introduit deux notions complémentaires, notamment *binarité* et *déterminé/déterminant*, qui conviennent à merveille à la description du ST. En effet, le ST s'avère fondamentalement binaire. Il s'analyse invariablement en un déterminé (*dé*) et un déterminant (*dā*), et cela quelle que soit la complexité de sa configuration, comme permettent de le constater les exemples suivants :

- tube_{dé} central_{dā} ;
- charge utile_{dé} globale_{dā} ;

- oscillateur local_{dé} à multiplicateur_{dã} ;
- antenne réseau_{dé} à commande de phase_{dã} ;
- sous-système_{dé} de télémessure, de télécommande et mesure de distance_{dã}.

Cependant, il importe de souligner que tous les syntagmes, qu'ils soient libres, terminologiques ou lexicaux, présentent une telle configuration binaire et se composent d'un *dé* et d'un *dã*. Autrement dit, cette configuration foncièrement binaire constitue un trait caractéristique du ST mais non un trait distinctif.

Enfin, notons que, d'après Bally (1944 : 103), « le rapport syntagmatique exclut (...) la coordination et les groupements qui en dérivent ». Cependant, l'auteur admet l'existence de *composés de coordination*, et donne en exemple « sourd-muet » et « rouge-blanc-bleu ». Nous ne critiquons aucunement l'inclusion de ces formations dans la classe des MC, mais estimons qu'elles échappent à la définition du MC proposée par Bally (1944), étant donné qu'elles ne respectent pas sa définition du syntagme. En effet, le composé de coordination ne présente pas cette binarité si caractéristique du syntagme et ne peut être analysé en un *dé* et un *dã*. Nous démontrons et interprétons plus loin cette absence distinctive de binarité qui est le propre des composés de coordination.

D'après Bally (1944), le MC se distinguerait des suites syntaxiques similaires par le fait qu'il serait un *virtuel*, ou plus précisément un *syntagme virtuel*, c'est-à-dire un syntagme qui ne permet l'actualisation d'aucun de ses constituants²⁰.

(...) le composé est un virtuel ; l'absence de signes d'actualisation l'oppose aux groupes syntaxiques parallèles (...). (Bally 1944 : 94)

20

La question de l'agrammaticalité de libre actualisation des composants du MC a également retenue l'attention de Gross (1996). Nous présentons son point de vue en 2.3.

L'auteur admet que certains MC comprennent un article, mais estime l'article dépourvu de tout pouvoir actualisant lorsqu'il fait partie intégrante du MC.

Le français moderne connaît des composés où un substantif est accompagné de l'article *le, la*, mais celui-ci n'actualise plus ; ainsi *prendre la fuite, pêcher à la ligne* (...). (Bally 1944 : 94)

De même, le ST permet la présence, au sein de sa suite de constituants, d'un ou de plusieurs articles. Ceux-ci ne sont aucunement ou seulement faiblement actualisants, et peuvent faire l'objet d'un effacement, comme en témoignent les extraits suivants, pris dans notre corpus, qui illustrent l'effacement de l'article qui fait partie intégrante du ST *contrôle de l'attitude* :

La mise en position géostationnaire, à partir de la position réelle du satellite sur l'orbite primaire, s'effectue grâce au système propulsif auxiliaire. Ce système est utilisé pour :

– Le *contrôle de l'attitude* du satellite. (...)

Le *contrôle de l'attitude* ne peut bien entendu être fait qu'à condition de pouvoir connaître et mesurer l'attitude. (...)

Le *contrôle d'attitude* du satellite s'effectue selon le schéma suivant : (...). (Poggi 1968 : 20-23)

Contrôle de l'attitude du satellite / de l'instrument

S'il est évident que le contrôle d'orbite n'a de sens que pour le véhicule complet, le *contrôle d'attitude* de l'instrument de la charge payante, réclamant les performances de contrôle cinématique (antennes ou instruments physiques d'analyse), peut être réalisé de deux façons : (...).

(...) Le *contrôle de l'attitude* du satellite reste nécessaire mais peut éventuellement être moins performant. (Lacombe et Havas 1978 : 38)

La nature virtuelle du MC interdirait également, d'après Bally (1944), l'actualisation d'un des constituants du MC par un qualificatif quelconque.

Le caractère virtuel du composé se reconnaît aussi (...) à l'impossibilité de joindre une détermination actualisante à l'un des composants. (Bally 1944 : 94)

C'est ici que le ST s'écarte du MC, tel que défini par Bally (1944). En effet, le ST permet l'insertion d'un qualificatif qui détermine soit, malgré sa position, le ST en entier, soit, conformément à sa position, le constituant auquel il s'est joint. Dans ce dernier cas, l'insertion est à différencier de la dérivation qui signale la création d'un nouveau ST (ex. *antenne directive vs antenne très directive*). Un

exemple du premier type d'insertion est la suite *satellite européen de télécommunications*, où *européen* suit immédiatement la tête du ST, notamment *satellite*, mais qualifie le ST en entier et équivaut à la suite *satellite de télécommunications européen* :

La mise à l'étude d'un programme de développement de *satellites européens de télécommunications* a été envisagée dès 1970 (...).
(CNES/CNET 1983a : 277)

Système à accès véritablement arbitraire et mode de transmission surtout analogique sont des exemples du deuxième type d'insertion, qui contrevient à l'édit de Bally (1944) selon lequel le MC, en tant que virtuel, n'admet qu'un qualificatif vienne déterminer un de ses constituants. En effet, *système à accès arbitraire et mode de transmission analogique* sont des ST. Nonobstant ce statut, ils acceptent tout de même que des adverbes, comme *véritablement* et *surtout*, s'insèrent pour déterminer quelques-uns seulement de leurs constituants, en l'occurrence *arbitraire* et *analogique* :

Seuls les systèmes à adressage par corrélation peuvent permettre de concevoir des *systèmes à accès véritablement arbitraire*.
(CNES/CNET 1983a : 192)

En ce qui concerne l'évolution du système Intelsat, la plus importante conséquence d'Intelsat VI est le passage prévisible d'un *mode de transmission surtout analogique* à un mode numérique.
(CNES/CNET 1983a : 143)

En résumé, Bally (1944) tente de cerner le phénomène de la composition nominale en avançant trois caractéristiques principales : le MC exprimerait une *idée unique*, se présenterait sous la forme d'un *syntagme* et se distinguerait des suites syntaxiques similaires par le fait qu'il serait un *virtuel*. Quoique non conçus pour caractériser le ST, ces trois traits nous renseignent tout de même sur cette unité terminologique. En effet, le ST se reconnaît à sa capacité de désigner un référent précis, représenté par une notion dans un système notionnel, en d'autres termes à sa capacité d'évoquer une *idée unique*. Il affecte, bien sûr, toujours la forme d'un *syntagme*, mais contrairement au MC, tel que

défini par Bally (1944), ne se comporte pas forcément comme un *virtuel*, permettant à l'occasion qu'un de ses constituants soit actualisé, comme sa transparence syntaxique et la relativité de son figement l'y obligent.

2.2 La synapsie selon Benveniste (1966)

Benveniste (1966) appelle *synapsie* une unité lexicale complexe, semblable au ST, dont les constituants sont reliés par des joncteurs, c'est-à-dire par des moyens syntaxiques et non morphologiques.

À la synthèse morphologique des anciens composés se substitue une synapsie nécessairement analytique, et aux termes généralement gréco-latins de la composition traditionnelle, une suite de lexèmes français. Dans la composition savante, la joncture est caractérisée en nombre d'exemples par la finale -o- du premier membre (...) et la relation des membres est donnée par leur séquence. Mais dans la synapsie où tous les éléments sont en principe idiomatiques et de forme libre et dont les membres peuvent être eux-mêmes des synapsies, ils sont reliés par des joncteurs, principalement *de* et *à*, et leur ordre est toujours déterminé + déterminant. (Benveniste 1966 : 92-93)

Benveniste (1966 : 91) rejette le terme de *syntagme* pour désigner ces unités lexicales complexes, jugeant préférable de « laisser à « syntagme » sa désignation propre qui s'applique à n'importe quel groupement, même occasionnel, opéré par des moyens syntaxiques, alors que nous avons ici une unité fixe ». Les exemples donnés par Benveniste (1966) sont les suivants : « asile de nuit », « gardien d'asile de nuit », « chemin de fer »²¹, « valet de chambre », « avion à réaction », « machine à écrire », etc.

Il est clair que les notions de *synapsie* et de *syntagme terminologique* sont très voisines. Elles ne sont cependant pas identiques. Benveniste (1966) caractérise la synapsie par un ensemble de sept traits, dont nous allons tester l'applicabilité au ST. Ces traits sont :

²¹ Notons que dans cette suite d'exemples seule la synapsie « chemin de fer » constitue une « unité fixe », les autres exemples permettant entre autres la reprise anaphorique de leur tête.

(...) 1° la nature syntaxique (non morphologique) de la liaison entre les membres ; – 2° l'emploi de joncteurs à cet effet, notamment *de* et *à* ; – 3° l'ordre déterminé + déterminant des membres ; – 4° leur forme lexicale pleine, et le choix libre de tout substantif ou adjectif ; – 5° l'absence d'article devant le déterminant ; – 6° la possibilité d'expansion pour l'un ou l'autre membre ; – 7° le caractère unique et constant du signifié. (Benveniste 1966 : 91)

À la manière de la synapsie, le ST recourt également à des moyens syntaxiques pour assurer la liaison entre ses membres ou constituants. À cet effet, il ne se sert cependant pas que de joncteurs prépositionnels, tels *à* et *de*, et c'est ainsi que la synapsie en tant que composé prépositionnel²² n'épuise pas toutes les formes pouvant être revêtues par le ST. Les matrices de base de la synapsie sont essentiellement *N Prép N*, *N Prép Inf*, etc. Le ST peut épouser des formes très diverses qui ne contiennent pas nécessairement un joncteur prépositionnel. Les matrices synaptiques, de type *N Prép N*, sont, il est vrai, très nombreuses, mais les matrices épithétiques, de type *N Adj*, ou asyndétiques, de type *NN*, génèrent des unités qui sont également à ranger dans la classe des ST.

Tout comme la synapsie, le ST peut être analysé en un *dé* et un *dã*. Dans le cas de la synapsie, Benveniste (1966) estime que le *dé* précède invariablement le *dã*, l'ordre *dé dã* étant imposé par la présence du joncteur prépositionnel. En revanche, dans le cas du ST, le *dé* ne précède pas toujours le *dã*. En effet, les ST épithétiques, conformément à la grammaire du français, admettent que le *dé* suit le *dã*, comme dans *troisième_{dã} étage_{dé}* (d'un lanceur). Par ailleurs, nous argumentons plus loin que l'identification du *dé* et du *dã* d'un ST peut se faire à l'aide de deux méthodes, l'une grammaticale et l'autre étymologique, dont les résultats ne sont pas forcément les mêmes. En effet, la méthode grammaticale permet essentiellement deux ordres, notamment *dé dã* (ex. *navette_{dé} spatiale_{dã}*) et *dã dé* (ex. *petite_{dã} station_{dé}*). La méthode grammaticale part de la structure syntagmatique du ST. La méthode étymologique, quant à elle, permet au *dã*

22

Martinet (1967) propose d'appeler les *synapsies* de Benveniste (1966) des *composés prépositionnels* et les range dans l'ensemble des *synthèmes*.

d'occuper trois positions différentes au sein du ST. Il peut se placer à l'initiale du ST (ex. *petite_{dā} station terrienne_{dé}*), à la médiane (ex. (*système (auxiliaire_{dā}) de pilotage*)_{dé}), et à la finale du ST (ex. *station terrienne_{dé} mobile_{dā}*). La méthode étymologique tient compte de l'histoire dérivationnelle du ST, et prend pour *dé* la base de la dérivation (ex. *station terrienne*) et pour *dā* l'expansion ajoutée à la base (ex. *mobile*). Lorsque l'on applique les deux méthodes d'analyse au même ST, notamment *système auxiliaire de pilotage*, on constate qu'elles engendrent deux structures différentes, que voici :

- méthode grammaticale [[*dé*_{système} *dā*_{auxiliaire}]*Dé* *Dā*_{de pilotage}]*ST*
- méthode étymologique [[*dé*_{système} *Dā*_{auxiliaire} *dā*_{de pilotage}]*Dé*]*ST*.

Ces deux structures font une lecture différente du ST, *système auxiliaire de pilotage*. La première suggère que le *système auxiliaire* est un *système auxiliaire de pilotage*, alors que selon la deuxième le *système de pilotage* est un *système de pilotage auxiliaire*.

Contrairement aux membres de la synapsie, les constituants du ST ne se présentent pas toujours sous leur forme lexicale pleine. En effet, le ST est susceptible de compter parmi ses constituants des sigles, des symboles lettriques, des chiffres, etc., comme en témoignent les trois exemples suivants tirés de notre corpus : *antenne de TM/TC*, *bande C*, *orbite 12 heures*. La liste des types de constituants, qui composent les ST de notre corpus, est présentée dans la deuxième partie de notre travail. Outre des *N* et des *Adj*, qui sont les constituants les plus habituels, cette liste recense aussi des *NPropres* (ex. *système Doppler* de navigation par satellites), des *Adv* (ex. *propulseur à plasma non pulsé*), etc.

La synapsie n'admet pas la présence d'un article devant le *dā*. En revanche, le ST permet qu'un article introduise le *dā* (ex. *amplificateur de puissance_{dé} à l'état solide_{dā}*), voire qu'un article soit incorporé dans le corps du

dã (ex. mode de propagation_{dé} par diffusion par *les* hydrométéores_{dã}), sans que cela ne brise sa cohésion.

L'un ou l'autre des membres de la synapsie est susceptible de recevoir une expansion. L'unité ainsi formée (synapsie + expansion) constitue une nouvelle synapsie.

Pour la même raison, toujours en français calédonien, la série *bois de fer* → *bois de fer de montagne* → *petit bois de fer de montagne*²³ sera reçue comme un paradigme où la synapsie *bois de fer* engendre deux synapsies successives, chacune dénotant une variété différente de la précédente. (Benveniste 1966 : 94)

De même, le ST peut constituer la base dérivationnelle d'un nouveau ST et pour cela admettre qu'une expansion se joigne à l'un ou l'autre de ses constituants. C'est ainsi que se constituent, à la manière des synapsies, des séries de ST hyponymiques et co-hyponymiques (ex. station terrienne → station terrienne fixe, station terrienne mobile ; service mobile par satellite → service mobile aéronautique par satellite, service mobile maritime par satellite, service mobile terrestre par satellite).

La synapsie se reconnaît, selon Benveniste (1966 : 91), au « caractère unique et constant [de son] signifié ». Dans le cas du ST, et en nous inspirant de Noailly (1989), nous préférons remplacer *signifié* par *réfèrent*. De plus, c'est plutôt le réfèrent qui est constant et non le signifié, si on tient compte des métamorphoses discursives du ST. En effet, comme mentionné plus haut, le ST possède en tant que signe linguistique une face *sã* et une face *sé* ; ces deux faces sont inséparables, et se construisent et se déconstruisent par conséquent conjointement. Il s'ensuit que toute modification du *sã*, qui dans le cas du ST actualisé est rarement constant, touche aussi le *sé*. C'est ainsi, par exemple, que la réduction du ST *satellite maritime de télécommunications* à *satellite maritime* modifie à la fois le *sã* et le *sé* du syntagme initial, le processus réducteur

23

Il s'agit d'un exemple que Benveniste (1966) emprunte à Hollyman (1966), dont nous présentons le travail en 2.5.

débouchant sur un syntagme nouveau au *sã* plus concis et au *sé* moins prévisible. Ce qui demeure constant lors du passage du ST plein au ST réduit, ce n'est pas le *sé* mais le référent. Les deux syntagmes, liés par un rapport réductionnel, désignent exactement la même réalité extralinguistique mais présentent des *sã^s* et des *sé^s* différents.

De cette comparaison des synapsies et des ST, nous concluons que les synapsies constituent plutôt une sous-classe des ST, et que les sept traits qui les caractérisent peuvent être appliqués aux ST mais non sans être nuancés préalablement.

Pour terminer, nous tenons à signaler que les traits 1 à 6, qui concernent un aspect formel de l'unité, ne permettent pas de distinguer d'une manière définitive une synapsie ou un ST d'une suite similaire libre. En effet, une suite similaire libre recourt également à des moyens syntaxiques pour lier ses membres :

Les amplificateurs paramétriques deviennent très fiables et performants, mais laissent maintenant la place aux amplificateurs TEC pour les *stations économiques*. (CNES/CNET 1983a : 18)

Elle est également susceptible de se servir de joncteurs prépositionnels à cet effet :

Le type de station précédent est encore pénalisé par des structures compliquées, de conservation difficile, où l'intervention du personnel est soumise à des aléas : *panned'ascenseur*, tempête. (CNES/CNET 1983a : 9)

Elle s'analyse également en un *dé* et un *dã* formés de constituants qui peuvent se présenter sous leur forme lexicale pleine et dont le choix n'est limité que par le contenu du message à transmettre :

Comme on l'a signalé, les progrès obtenus dans les performances des satellites Intelsat (*doublement_{dé} de capacité_{dã}* à chaque génération) ont entraîné une diversification des types de stations dont on indiquera, ci-après, les caractéristiques principales. (CNES/CNET 1983a : 10)

Elle peut ne pas comprendre un article devant son *dã* :

Le choix du site était lié géographiquement à la recherche de la plus grande durée de visibilité mutuelle de part et d'autre de l'Atlantique, et électriquement à l'absence de parasites dans la zone.
(CNES/CNET 1983a : 7)

Et enfin, elle peut permettre qu'une expansion se joigne à l'un ou l'autre de ses membres. Signalons, cependant, que nous présumons l'inexistence de séries hiérarchiques, hyponymiques ou co-hyponymiques, de syntagmes libres. Nous revenons sur cette question en 2.5.

Quelques heures plus tard, on envoya des commandes destinées à restaurer le système mais une erreur de procédure malencontreuse fut la cause d'un *changement complet d'attitude* du satellite qui exécutant une manœuvre de sauvetage, alla se braquer sur le soleil.
(Bartholomé 1979 : 4)

En revanche, le septième critère, qui, reformulé, stipule que l'on reconnaît la synapsie ou le ST au caractère unique et constant de son référent, paraît plus décisif lorsqu'il s'agit de départager syntagmes libres et non libres. Mentionnons que Benveniste (1966) semble du même avis, puisqu'il affirme que :

C'est toujours et seulement la nature du désigné qui permet de décider si la désignation syntagmatique est ou n'est pas une synapsie : *valet de chambre* en est une, mais non *coin de chambre*. (Benveniste 1966 : 92)

2.3 Le mot composé selon Gross (1996)

Gross (1996) définit de la façon suivante le MC, dont la configuration peut être similaire à celle des groupes (ou syntagmes) nominaux libres, et dont le figement peut être total ou partiel :

(...) nous définissons comme composés des groupes nominaux :
 – dont aucun élément n'est actualisé de façon autonome et, en particulier, dont la détermination interne ne peut faire l'objet d'aucune variation,
 – qui ne constituent pas de prédication interne,
 – entre les éléments desquels on ne peut pas faire d'insertion,
 – dont aucun des éléments ne peut faire l'objet d'une substitution synonymique,
 – et dont le sens global correspond à un concept existant dans la langue et qui pourrait, à l'occasion, être exprimé par un substantif unique.
(Gross 1996 : 42)

Pour que cette définition ne perde rien de sa valeur explicative, il nous faut souligner que Gross (1988 : 62) entend par composition « un certain degré de figement de la relation qui existe entre éléments composants ». En conséquence, il étudie les MC essentiellement du point de vue de leur figement. Son approche peut être qualifiée de comparative, car elle nécessite une analyse des propriétés des groupes nominaux composés par rapport à celles des groupes nominaux ordinaires. Pour vérifier le *degré de figement* des MC, Gross (1988 et 1996) conçoit des batteries de tests adaptés à chaque type formel de MC pouvant être confondu du point de vue de sa forme avec un groupe nominal ordinaire. En revanche, les MC qui ne sont pas structurellement ambigus ne nécessiteraient, d'après l'auteur, aucune définition particulière. Il va sans dire que les distinctions, opérées par Gross (1988 et 1996), sont beaucoup plus fines que ne peuvent l'être les nôtres entre SL, ST (plus SLex du type *roman policier*), et SLex figés.

Dans ce qui suit, nous allons vérifier si les cinq critères définitionnels énumérés ci-dessus valent également pour le ST.

Le premier des critères définitionnels stipule que le MC, quel que soit son degré de figement, se caractérise par « l'absence de libre actualisation des éléments composants » (Gross 1996 : 32). Ce critère se rapproche sensiblement de l'édit de Bally (1944) selon lequel le MC serait un virtuel. Gross (1996) estime qu'il ne peut y avoir composition si ce critère n'est pas satisfait.

(...), on pourrait appeler **locution** tout groupe dont les éléments ne sont pas actualisés individuellement. Nous verrons plus loin que pour qu'on puisse parler de composition, à propos d'une suite quelconque, la condition que nous venons de formuler est nécessaire. (Gross 1996 : 14)

L'auteur illustre ce qu'il entend par « non-actualisation des éléments » (Gross 1996 : 13) en établissant une comparaison entre deux suites syntagmatiques, l'une libre et l'autre non libre, qui sont de configuration identique, notamment *N Adj*. Il les examine d'abord du point de vue de la portée de la détermination (ou de l'actualisation) par l'article indéfini. Il observe que le

substantif « fait » , dans « un fait évident », est déterminé à la fois par l'article indéfini « un » et par l'adjectif « évident ». En revanche, il estime que, dans « un fait divers », le substantif « fait » constitue avec l'adjectif « divers », qui ne le détermine (actualise) pas, une unité lexicale complexe déterminée dans son entièreté par l'article indéfini « un »²⁴. C'est ainsi qu'il précise ce point de vue :

À la différence des groupes nominaux libres, dont chaque élément lexical peut recevoir une actualisation (détermination) autonome, les noms composés ont une détermination globale. On opposera ainsi *un fait évident*, qui est un groupe nominal ordinaire comportant un substantif-tête (*fait*) et dont la détermination est constituée à la fois par l'article *un* et par le modifieur adjectival *évident* au mot composé *un fait divers* où la détermination (l'article indéfini *un*) ne s'applique pas au mot *fait* mais à l'ensemble *fait divers*. L'adjectif *divers* ne participe pas à la détermination du nom *fait* mais constitue avec lui une unité lexicale nouvelle. (Gross 1996 : 32)

Jusqu'ici le comportement du MC, tel que défini par Gross (1996), ne se distingue point de celui du ST. En effet, en ce sens que dans le cas du ST la détermination par l'article, défini ou indéfini, porte également sur l'ensemble du ST. Par exemple, l'article indéfini *un* détermine globalement les ST *moteur liquide*²⁵ et *orbite elliptique* dans *un moteur liquide* et *une orbite elliptique*. Quant aux composants adjectivaux *liquide* et *elliptique*, ils caractérisent la tête nominale du ST mais ne l'actualisent pas, puisqu'ils constituent avec elle une unité à valeur terminologique.

Gross (1996) poursuit sa démonstration en faveur de la thèse de la non-actualisation des éléments composants du MC, en illustrant, à l'aide d'un certain nombre de transformations, qu'à la différence de « évident », l'adjectif « divers », élément composant d'un MC, ne peut être actualisé :

²⁴ Autrement dit, la structure de surface, (article indéfini) *N Adj*, des deux suites syntagmatiques est en quelque sorte trompeuse. La suite « un fait évident » correspond effectivement à un groupe nominal composé d'un article indéfini, d'un substantif et d'un adjectif, là où la suite « un fait divers » correspond plutôt à un groupe nominal composé d'un article indéfini et d'un substantif.

²⁵ Un moteur liquide est un moteur-fusée qui utilise un propergol liquide.

L'adjectif *divers* ne participe pas à la détermination du nom *fait* mais constitue avec lui une unité lexicale nouvelle. Cet adjectif ne peut pas recevoir d'actualisation non plus :

un fait maintenant évident
* *un fait maintenant divers*

un fait de moins en moins évident
* *un fait de moins en moins divers*

un fait tout à fait évident
* *un fait tout à fait divers*

un fait qui a été évident et qui ne l'est plus
* *un fait qui a été divers et qui ne l'est plus.* (Gross 1996 : 32)

C'est ici qu'un certain écart devient perceptible entre le MC, tel que défini par Gross (1996), et le ST. En effet, si nous faisons subir ces mêmes transformations à deux ST, notamment les ST susmentionnés *orbite elliptique* et *moteur liquide*, dont la configuration est identique à celle des exemples de Gross (1996), nous constatons que le premier se comporte comme le syntagme libre « fait évident », et le deuxième comme le MC « fait divers », du moins en ce qui concerne l'actualisation du composant adjectival :

une orbite maintenant elliptique

* un moteur maintenant liquide

une orbite de moins en moins elliptique

* un moteur de moins en moins liquide

une orbite tout à fait elliptique

* un moteur tout à fait liquide

une orbite qui a été elliptique et qui ne l'est plus

* un moteur qui a été liquide et qui ne l'est plus.

De plus, Gross (1996 : 15-17) démontre par l'agrammaticalité des transformations, « *un cordon très bleu », « *un fait très divers », et « *un fait très historique », que les MC à degré de figement décroissant, « cordon(-)bleu », « fait

divers », et « fait historique », ne permettent l'actualisation de leur composant adjectival par un adverbe d'intensité. En revanche, en contexte, il arrive qu'un ST, comme par exemple *orbite elliptique*, admette justement cela, comme en témoigne l'extrait suivant tiré de notre corpus :

Les problèmes de stabilisation sont bien sûr tout autres dans le cas des satellites soviétiques du type MOLNIYA décrivant des *orbites très elliptiques* et mis en place par des lanceurs de grande puissance.
(Bernateau, Bucheton et Dorier 1968 : 62)

Faut-il alors déduire du comportement déviant de *orbite elliptique* que cette suite ne constitue point un ST, c'est-à-dire une unité lexicale complexe (à valeur terminologique) ? Il est effectivement vrai, que sur le plan discursif, elle enfreint le critère de la non-actualisation des éléments composants. Ce critère correspond à la ligne que Gross (1996) trace entre groupes nominaux libres et groupes nominaux contraints.

Pour que nous puissions parler de degrés de figement, il faut que nous soyons en mesure de décider à partir de quel moment il est à l'œuvre, quelle que soit la catégorie concernée. Nous ajoutons ici un (...) critère (...) : on peut parler de suite composée *quand aucun des éléments lexicaux constitutifs ne peut être actualisé* [c'est nous qui soulignons].
(Gross 1996 : 13)

Autrement dit, *orbite elliptique*, en enfreignant le critère de la non-actualisation des éléments composants, ne respecte la frontière posée par Gross (1996) entre groupes nominaux libres et groupes nominaux contraints. Il nous semble toutefois prématuré d'en conclure que *orbite elliptique* n'est point une unité lexicale mais un groupe nominal libre. En effet, bien qu'enfreignant à l'occasion en discours le critère de la non-actualisation des éléments composants, *orbite elliptique* paraît tout de même satisfaire à un des critères de la définition du MC proposée par Gross (1996 : 42), notamment le cinquième et dernier critère. Ce critère stipule que le MC est une dénomination « dont le sens global correspond à un concept existant dans la langue ». Il se trouve que *orbite elliptique* est le nom d'un type particulier d'orbites de satellite, parmi lesquelles on distingue également des *orbites basses*, des *orbites circulaires*, des *orbites*

*hautes*²⁶, etc. De plus, parmi les critères qui permettent de calculer le degré de figement de MC de forme *N Adj*, Gross (1996) mentionne la nature typologisante du composant adjectival :

c) L'adjectif est-il typologisant ?

Quand l'adjectif n'est pas entièrement figé du point de vue syntaxique et sémantique, il peut désigner, après un substantif-tête, une spécification dans le cadre d'une typologie : *casque colonial, casque intégral, casque léger, casque lourd* ; (...); *bolet jaune, bolet moucheté, bolet orangé*, (...). Du point de vue de la compositionnalité, il s'agit d'un cas intermédiaire : la relation entre le nom et l'adjectif n'est pas opaque. L'adjectif désigne alors un trait caractéristique ou saillant de l'objet qui permet de l'identifier parmi d'autres (...). Ces adjectifs peuvent être considérés comme des étiquettes et non des qualités. (Gross 1996 : 51)

L'adjectif *elliptique* semble être typologisant. Il désigne, en effet, un trait saillant du référent et permet, ce faisant, d'identifier ce dernier parmi un certain nombre d'autres référents qui lui sont apparentés (ex. orbite basse, orbite circulaire, orbite haute, etc.). Aussi la relation entre *elliptique* et le substantif *orbite* n'est-elle point opaque, mais prévisible. C'est cette prévisibilité qui autorise les remaniements décrits ci-dessus. Mentionnons que nous argumentons plus loin qu'il existe un rapport inverse entre la prévisibilité sémantique d'une unité et son figement, c'est-à-dire l'immuabilité de sa linéarité. En somme, nonobstant son comportement déviant, *orbite elliptique* ne peut être écarté, à notre avis, de la classe des ST (ou des MC) et rangé parmi les syntagmes ou groupes nominaux libres, car il s'en distingue par sa capacité de dénommer une notion précise et de recourir pour cela à un adjectif typologisant. Il s'ensuit que l'hypothèse de la non-actualisation des éléments composants ne peut rendre compte de tous les ST, dont bon nombre ne sont que très faiblement figés et permettent en discours des transformations qui, il est vrai, les rapprochent plutôt des groupes nominaux ordinaires, comme l'actualisation d'un composant adjectival par un adverbe.

26

Remarquons que les ST *orbite basse, orbite circulaire* et *orbite haute* permettent également l'actualisation de leur composant adjectival par un adverbe en discours, comme en témoigne l'extrait suivant tiré de notre corpus : « Un satellite géostationnaire n'a jamais une *orbite strictement circulaire* dans le plan de l'équateur, (...). » (CNES/CNET 1982 : 224).

Enfin, mentionnons que nous appliquons d'une certaine manière le critère de la non-actualisation lorsque nous refusons le statut de ST à la suite *orbite très elliptique*. Cette suite correspond, selon nous, au ST *orbite elliptique* plus l'adverbe d'intensité *très*. En d'autres termes, nous accordons le statut de ST à la suite qui permet l'actualisation, mais refusons ce statut à la suite qui comprend l'actualisation. Il convient de signaler également que l'adverbe d'intensité peut faire partie intégrante du ST (ex. *très* hautes fréquences).

Le deuxième critère, qui stipule que le « nom composé est une non-prédication » (Gross 1996 : 33), découle du premier :

Le fait que dans le nom composé aucun élément ne puisse être actualisé montre qu'il n'est pas le siège d'une prédication. Un *fait évident* est une prédication, un *fait divers* ne l'est pas : *Nous avons constaté un fait qui est évident*, **Nous avons constaté un fait qui est divers*. (Gross 1996 : 33)

En conséquence, les ST, qui peuvent contrevenir au critère de la non-actualisation des éléments composants, sont également susceptibles de transgressions à ce niveau. En effet, ils peuvent aller jusqu'à permettre que le rapport originellement prédicatif entre les constituants soit concrètement rendu dans le discours par l'insertion d'un verbe, tel *être*, comme en témoignent les extraits suivants pris dans notre corpus :

Pour cela, trois conditions doivent être remplies :
 – sa période de révolution doit être égale à la période de rotation de la Terre,
 – son *orbite doit être circulaire*, (...). (CNES/CNET 1982 : 22)

Dans ce projet, le *satellite est stationnaire* et muni d'antennes à diagrammes laminaires. (Bailly 1973 : 113)

Gross (1996) écarte de la classe des MC les suites syntagmatiques qui permettent une telle transformation prédicative :

a) L'adjectif joue-t-il un rôle syntactico-sémantique par rapport au substantif : est-il ou non le prédicat de ce substantif qui en serait l'argument ?

La réponse est positive dans le cas de *une arme dangereuse* et négative dans *une arme blanche*. Si l'adjectif prédicatif peut être actualisé (*Cette arme est dangereuse*) alors nous sommes en présence d'un groupe nominal ordinaire et l'on ne parlera pas de figement. (Gross 1996 : 50)

Nous sommes d'un avis contraire, du moins pour les exemples de prédication donnés ci-dessus, et pour les mêmes raisons que précédemment. En effet, *orbite circulaire* et *satellite stationnaire* dénomment bel et bien des notions précises et se servent, pour ce faire, de composants adjectivaux typologisants. Ces deux traits suffisent, selon nous, pour leur conférer le statut de ST, donc d'unité du lexique, et cela nonobstant leur haut degré de liberté. Soulignons que tous les ST ne sont pas le siège d'une prédication. Des ST, tels *antenne parabolique*, *corps noir*, *moteur liquide*, etc., se caractérisent par l'absence de lien prédicatif entre leurs constituants.

Le troisième critère interdit l'insertion d'éléments étrangers. Contrairement aux deux précédents, il ne s'agit cependant pas d'une interdiction absolue.

Dans les suites libres, à certains endroits déterminés, il est possible d'insérer des éléments, comme un adjectif ou une relative dans le groupe nominal (*J'ai lu un livre*, *J'ai lu un beau livre*, *J'ai lu un livre qui m'a plu*), (...). Dans les séquences figées, l'insertion d'éléments nouveaux est très réduite. (...) *Il ne faut pas forcer le trait et poser cette propriété comme une règle absolue.* [c'est nous qui soulignons] L'impossibilité d'insertion d'éléments extérieurs met en évidence le phénomène du figement : ce sont des suites qu'il n'est pas au pouvoir du locuteur de modifier (...). (Gross 1996 : 18-19)

Le ST, généralement partiellement ou seulement faiblement figé, permet à la manière des groupes nominaux ordinaires que des éléments soient insérés dans sa suite de constituants, comme en témoignent les exemples déjà présentés (y compris ceux examinés en 2.1 : satellite *européen* de télécommunications *vs* système à accès *véritablement* arbitraire), et le suivant, également tiré de notre corpus :

Compte tenu de la faible largeur angulaire de leur faisceau (environ un dixième de degré), les antennes de stations terriennes ne peuvent pas en général avoir une orientation fixe, mais doivent être pointées en permanence vers le satellite, car les *satellites même* « stationnaires » subissent de légers déplacements (voir chapitres I.2 et I.3). (CNES/CNET 1982 : 95-96)

Le quatrième critère stipule que le MC ne permet la substitution d'un de ses éléments composants par un synonyme. Gross (1996) base cette interdiction sur la constatation suivante :

(...), après le verbe *manger*, on peut avoir la classe des aliments et non pas seulement le mot *steak*. Dans ce cas, il est possible de remplacer un mot soit par un autre de la même classe sémantique soit, hypothèse plus restreinte, par un synonyme. Ces possibilités de substitution dépendent de la nature des prédicats et relèvent de contraintes très générales. Nous observons que, dans les suites figées, cette possibilité de substitution synonymique est exclue. (...) Une suite comme *casser sa pipe* ne peut donner lieu à des variations comme **casser sa bouffarde*, **briser sa pipe* (...). (Gross 1996 : 17-18)

Il nous semble que ce critère s'applique difficilement au ST. En effet, le ST peut permettre l'existence de paradigmes synonymiques, tels {senseur terrestre, détecteur terrestre}, {antenne équidirective, antenne omnidirective, antenne omnidirectionnelle}, {faisceau étroit, pinceau étroit, pinceau fin}, etc. Les membres de ces trois paradigmes synonymiques sont tous des ST au même degré : ils dénomment tous, sans exception, une notion précise et comprennent un adjectif typologisant.

Le cinquième critère stipule que le MC dénomme « un concept existant dans la langue » (Gross 1996 : 42).

(...) le groupe nominal ordinaire est une assertion (...) tandis que le nom composé est une séquence qui réfère à un objet ou à une idée abstraite (...). (Gross 1996 : 33)

Ceci est le seul des cinq critères définitionnels du MC, proposés par Gross (1996), qui n'est point enfreint par le ST.

Il ressort de cette analyse que notre notion de ST et celle de MC, telle que cernée par Gross (1996), ne se recoupent que très partiellement. D'abord, parce que le ST peut présenter un comportement déviant par rapport à celui du MC et permettre des manipulations syntaxiques (actualisation d'un élément composant, transformation prédicative, etc.) que le MC interdit mais que le groupe nominal libre permet. Ensuite, en raison de ce qui précède, parce que le ST peut être moins contraint et présenter un degré de liberté plus élevé que le

MC. En effet, si nous admettons, d'une part, comme Gross (1996 : 17), l'existence « dans les langues, [d']un continuum entre les séquences libres et celles qui sont entièrement contraintes », et si nous posons, d'autre part, comme Gross (1996), que la place d'un groupe nominal contraint dans ce continuum est fonction entre autres des manipulations syntaxiques permises, il s'ensuit que le ST est susceptible de se placer plus près de l'extrémité occupée par les séquences libres que le moins figé des MC. Le ST partage donc essentiellement avec le MC, tel que défini par Gross (1996), sa fonction dénomminative. Il s'en distingue cependant par son degré de liberté qui, dans le cas de suites comme *orbite elliptique* et *orbite circulaire*, peut être assez considérable. L'hypothèse définitionnelle de Gross (1996) paraît par conséquent trop forte pour notre propos, car, refusant le statut de MC aux suites qui ne respectent ses deux premiers critères, elle ne peut rendre compte de tous les ST.

Ceci termine notre présentation des critères proposés par Bally (1944), Benveniste (1966) et Gross (1996) pour la définition d'unités qui ressemblent au ST. Pour résumer, précisons que de tous les critères que nous venons d'examiner seulement deux s'appliquent sans faille au ST, notamment le critère référentiel de l'idée unique (*cf.* Bally 1944 ; Benveniste 1966 ; Gross 1996) et le critère formel qui stipule que l'unité est de forme syntagmatique (*cf.* Bally 1944) et recourt, par conséquent, à des moyens syntaxiques pour assurer la liaison entre ses constituants (*cf.* Benveniste 1966). Autrement dit, il s'agit de deux critères qui ne sont jamais enfreints par le ST, tout ST désignant un référent précis et affectant nécessairement une forme syntagmatique. Cependant, soulignons que le critère formel est très peu distinctif puisqu'il s'applique également au SL. Les autres critères, qui cernent un aspect du comportement de l'unité complexe, sont en règle générale enfreints par le ST, tels les critères qui portent sur la nature virtuelle de l'unité (*cf.* Bally 1944 ; Gross 1996), et tous les critères qui en dérivent, notamment ceux qui interdisent l'insertion d'éléments étrangers

(cf. Gross 1996), la transformation prédicative (cf. Gross 1996), etc. Nous retenons également deux critères qui nous paraissent tant soit peu prometteurs pour la distinction entre SL et ST, notamment le critère qui stipule que l'unité permet l'ajout d'une expansion (cf. Benveniste 1966) et celui qui a trait à la valeur typologisante du déterminant adjectival (cf. Gross 1996). Nous revenons plus loin sur ces deux critères.

Nous allons maintenant poursuivre notre recherche des traits distinctifs du ST et examiner les multiples *critères de découpage*, c'est-à-dire les critères conçus spécialement pour la caractérisation ou pour le repérage du ST. Nous commençons cet examen par une présentation critique des trois *critères de cohésion* proposés par Guilbert (1965).

2.4 Le syntagme lexicalisé (ou transcatégorisé) selon Guilbert (1965)

Guilbert (1965 : 275) estime que la lexicalisation du ST ou « le passage du statut de groupement syntagmatique du discours au statut d'unité lexicale suppose la réalisation d'un certain nombre de conditions » qu'il juge au nombre de trois, notamment « la stabilité du rapport syntagmatique au plan du discours, la stabilité du rapport de signification entre l'unité syntagmatique et un signifié unique, [et] la fréquence d'emploi qui stabilise à la fois le lien syntagmatique et le rapport de signification ».

Le premier *critère de cohésion*, « stabilité du rapport syntagmatique au plan du discours », peut être interprété comme un critère formel qui impose au syntagme, pour qu'il puisse accéder au statut de ST, un *sã* constant, immuable d'actualisation en actualisation²⁷, puisque la lexicalisation, au dire de Guilbert (1965 : 276), « a peu de chances de se produire si les limites de l'unité varient d'un énoncé à l'autre ». Autrement dit, selon le linguiste, le figement d'une unité syntagmatique est à considérer comme un indice de sa lexicalisation. Avec cela

²⁷

Ici, nous entendons par *actualisation* l'utilisation réelle du ST dans un texte de spécialité.

nous ne sommes aucunement en désaccord, mais nous estimons néanmoins qu'une unité peut être lexicalisée tout en étant très peu figée et, par conséquent, fondamentalement instable sur le plan du discours. En d'autres termes, bien qu'il soit vrai qu'une unité figée est par la force des choses une unité lexicalisée, nous sommes d'avis que le rapport entre figement et lexicalisation n'est pas réversible, en ce sens que la lexicalisation d'une unité syntagmatique n'implique point nécessairement le figement absolu ou quasi absolu de cette unité. Par conséquent, nous ne discernons aucune incompatibilité entre la lexicalisation d'une unité, d'une part, et l'instabilité de son rapport syntagmatique, de l'autre. D'ailleurs, les résultats de l'analyse contrastive ci-dessus confirment que cette instabilité n'est pas l'apanage des seuls syntagmes non lexicalisés, c'est-à-dire des SL, mais que les syntagmes qui ont le statut de ST permettent également, en raison de leur transparence syntaxique considérable, une certaine variation de leurs limites. L'objectif principal de ce travail consiste justement à décrire deux mécanismes discursifs qui contribuent grandement à la variation des limites du ST actualisé, notamment la reprise anaphorique et la réduction à caractère lexical. Ces deux mécanismes effacent, lorsque déclenchés, un ou plusieurs constituants de la suite de constituants initiale du ST, et modifient ainsi sa linéarité dans le texte même dans lequel il se trouve employé. Voici un extrait de notre corpus qui illustre cette variation des limites du ST due aux mécanismes de la réduction :

3. LE SERVICE MOBILE AÉRONAUTIQUE PAR SATELLITE

3.1. Particularités du *service*

(...)

3.1.2. Exigence du *service*

Pour la surveillance des zones dépourvues d'infrastructure, le *service aéronautique par satellite* permet d'assurer une surveillance de la zone survolée de façon permanente. (...) Au-delà du *service aéronautique* propre il peut être envisagé une extension des services de transmission de données et de téléphonie à l'usage des passagers.

(CNES/CNET 1983a : 215-218)

Dans l'extrait ci-dessus, le ST plein *service mobile aéronautique par satellite* est d'abord repris anaphoriquement sous sa forme minimale *service* et

ensuite réduit lexicalement à *service aéronautique par satellite* et à *service aéronautique*. On constate que le ST plein et ses variantes discursives réduites apparaissent côte à côte, d'une phrase à l'autre, dans un même texte. Nous en déduisons que le premier critère de cohésion, tel que formulé par Guilbert (1965), convient peu au ST, étant donné qu'il impose au ST une forme immuable et un figement avancé.

Le deuxième *critère de cohésion*, « stabilité du rapport de signification entre l'unité syntagmatique et un signifié unique », se rapproche sensiblement du septième critère proposé par Benveniste (1966) pour la caractérisation des synapsies ainsi que du critère de l'idée unique formulé par Bally (1944). Guilbert (1965 : 276) estime que « l'unité du signifié, à elle seule, n'est pas une condition suffisante » puisque « le signifié unique pourrait (...) linguistiquement s'exprimer par une périphrase quelconque ». C'est pourquoi l'auteur insiste sur la « *permanence* [c'est nous qui soulignons] du rapport de signification entre [une] unité syntagmatique *de forme et d'extension stables* [c'est nous qui soulignons] et un signifié *unique* [c'est nous qui soulignons] » (Guilbert 1965 : 276). Dans le cas du ST, nous croyons préférable, comme expliqué plus haut, de substituer *référent* à *signifié*, étant donné que le ST présente un *sã*, et donc aussi un *sé*, peu stables. Par exemple, nous venons de montrer ci-dessus que le ST, *service mobile aéronautique par satellite*, est susceptible de se métamorphoser d'une réitération à l'autre en *service*, *service aéronautique par satellite* et *service aéronautique*. Ces quatre formes du ST, c'est-à-dire sa forme pleine et ses trois formes réduites, correspondent à autant de *sã*^s et de *sé*^s différents : elles ne sont pas composées du même nombre de constituants et n'ont pas le même sens linguistique car elles ne mettent pas en œuvre les mêmes moyens linguistiques pour évoquer dans le contexte de l'extrait un même référent. En somme, nous avons affaire à une unité lexicale (à valeur terminologique) peu stable dont les différentes métamorphoses discursives sont reliées par la stabilité du sens référentiel. En

conséquence, nous sommes obligée de reformuler comme suit ce deuxième critère de cohésion : *stabilité du rapport de désignation entre l'unité syntagmatique, y compris toutes ses variantes discursives, et un référent unique*. Nous proposons de nommer ce critère, tel que nous venons de le reformuler, *critère de la monoréférentialité* ou *critère monoréférentiel*.

Il nous reste à mentionner que, dans un travail ultérieur, Guilbert (1970) conclut, comme Benveniste (1966), à la primordialité de ce deuxième critère lorsqu'il s'agit de faire le départ entre syntagmes à valeur terminologique et SL :

(...) on ne peut trouver un ensemble de critères formels, décisifs pour différencier l'unité syntagmatique du syntagme nominal formé selon les circonstances du discours. (...) Il apparaît donc que le critère décisif en toutes circonstances est la référence au caractère unique et constant du signifié. (Guilbert 1970 : 120-121)

Le troisième *critère de cohésion*, « fréquence d'emploi qui stabilise à la fois le lien syntagmatique et le rapport de signification », décide, d'après Guilbert (1965 : 277), de « l'intégration permanente du syntagme au lexique de la branche d'activité spéciale, puis, éventuellement, au lexique de la langue ». Il est vrai que la fréquence d'emploi d'une unité est susceptible de promouvoir l'association de telle ou telle suite syntagmatique à tel ou tel référent. Cependant, contrairement à Guilbert (1965), nous sommes d'avis que la fréquence d'emploi peut ne pas stabiliser le lien syntagmatique, mais en revanche promouvoir, d'une part, sur l'axe synchronique, une certaine instabilité de ce lien, et d'autre part, sur l'axe diachronique, son érosion.

Par exemple, si on se place sur l'axe diachronique et que l'on adopte un point de vue sociohistorique, on constate que la fréquence d'emploi, plutôt que d'assurer le figement de la linéarité d'une unité, tend à accélérer l'érosion de cette linéarité. Ce fait a été vérifié par le linguiste-statisticien Zipf (1935) dans le cadre d'une étude portant sur l'économie du langage. Zipf (1935) suppose l'existence d'un lien entre la réduction d'une unité lexicale et le degré d'intégration de son référent dans le quotidien des locuteurs de la langue. Il constate un rapport

inverse, non nécessairement proportionnel, entre la complexité ou la longueur d'une unité et sa fréquence d'emploi ainsi qu'entre la longueur de l'unité et son degré d'intégration dont la fréquence d'emploi est symptomatique :

It would seem that a decrease in the degree of articulation [of meaning] resulting from an increase in relative frequency is accompanied by an increase in the extent to which it is integrated into the basic fabric of experience, either social or individualistic. That is, as a meaningful configuration becomes relatively more frequent, it becomes simultaneously less articulated and more integrated. The magnitude of complexity of a speech-configuration which bears an inverse (not necessarily proportionate) relationship to its relative frequency, reflects also in an inverse (not necessarily proportionate) way the extent to which the category is familiar in common usage. Aside from differences in degree of articulation and integration there seems to be no fundamental difference in meaning between the configuration when elaborately articulated and when abbreviated. (...) The chief difference between configurations of high and low degree of articulatedness, to repeat, is that the latter are more integrated in the collective lives and experiences of the [members] of the speech-group. (...) The more articulated we find a given configuration, the less integrated do we suppose the configuration to be in the collective experience of the group and conversely. (Zipf 1935 : 272-273)

Bref, la thèse sociohistorique, telle qu'énoncée par Zipf (1935), établit sur l'axe diachronique un lien entre la fréquence d'emploi d'une unité et l'érosion de sa forme, et s'oppose ainsi à l'hypothèse guilbertienne selon laquelle la fréquence d'emploi préserve, ou fige, la forme. Pour notre part, nous présumons également un lien de cause à effet entre la fréquence d'emploi d'une unité et son érosion, que ce soit sur le plan de sa forme (ex. chemin de fer métropolitain → métro), ou sur le plan de son sémantisme (ex. vin aigre → vinaigre). Remarquons que, de ces deux exemples, le premier contredit d'une manière manifeste l'hypothèse guilbertienne alors que le deuxième semble la confirmer, quoiqu'à notre avis seulement partiellement. En effet, en ce sens que l'érosion avancée du sémantisme de *vin* et de *aigre* assure, il est vrai, le figement absolu de la suite *vin aigre*, mais non sans en annuler la structure syntagmatique. Il s'ensuit que l'unité résultante, *vinaigre*, est structurellement moins complexe que le syntagme *vin aigre* dont elle dérive, la fréquence d'emploi ayant érodé la structure syntagmatique de la suite originale au point de la transformer en une unité simple. Mentionnons également que nous soupçonnons que le figement

avancé d'unités, telles *coup de fil*, ne résulte pas de la fréquence d'emploi de ces unités, mais d'une caractéristique de leur structure interne, que nous décrivons au chapitre suivant.

Dans le cadre de notre étude du ST et de son comportement discursif, il nous est impossible de retenir *et* l'hypothèse guilbertienne *et* la thèse sociohistorique avancée par Zipf (1935). En effet, bien que, tout comme ce dernier auteur, nous admettions qu'il existe un lien entre la fréquence d'emploi d'une unité et la réduction (ou l'érosion) de sa forme, nous ne pouvons pas recourir à des arguments sociohistoriques, étant donné que les mécanismes, responsables de la réduction du ST, relèvent du discours et sont par conséquent fondamentalement synchroniques. Quant à la thèse guilbertienne, elle s'avère incompatible avec la variation contextuelle du ST. En effet, nous estimons que cette variation structurelle synchronique est, tout comme l'érosion structurelle diachronique, fonction de la fréquence d'emploi de l'unité. Plus précisément, nous sommes d'avis que c'est la répétition du ST d'une phrase à l'autre dans un même texte qui déclenche les mécanismes réducteurs, responsables de la variation discursive du ST, que ces mécanismes soient anaphoriques ou lexicaux. En d'autres termes, nous établissons un lien de cause à effet entre la fréquence d'emploi intratextuelle d'un ST et la variation des limites de sa suite linéaire de constituants. Nous n'entrevoions qu'un seul point de rencontre éventuel avec l'hypothèse guilbertienne qui pose que la fréquence d'emploi favorise le figement. En effet, les ST réduits, particulièrement ceux qui sont issus des mécanismes de la réduction à caractère lexical, sont structurellement plus concis et sémantiquement moins prévisibles que les ST pleins dont ils ont été obtenus par réduction. Si nous admettons qu'il existe un rapport inverse entre le figement d'une unité d'une part et sa prévisibilité sémantique de l'autre, il s'ensuit que le degré de figement des syntagmes, issus des mécanismes de la réduction à caractère lexical, devrait être plus élevé que celui des ST pleins dont ils ont été

dérivés, du moins théoriquement. Cependant, nous sommes portée à croire que ces formes ne sont pas en concurrence. En effet, dans les textes analysés, formes pleines et réduites de ST se côtoient. De plus, il arrive que la même paire réductionnelle figure dans des textes relativement décalés dans le temps. Ainsi, la paire réductionnelle {antenne à réflecteur parabolique, antenne parabolique} est présente à la fois dans deux textes de notre corpus publiés à 12 ans d'intervalle, l'un en 1971 et l'autre en 1983 :

Portable par un seul homme, l'appareil est doté d'une *antenne parabolique* de 30 cm ou d'une antenne du type "short back fire". (...) Réparti en trois sous-ensembles transportables à dos d'homme, l'appareil est équipé d'une *antenne à réflecteur parabolique* de 90 cm ou d'une antenne "short back fire". (sans auteur 1971 : 76)

Le sous-système comprend six *antennes à réflecteur parabolique*, chaque source primaire étant centrée et comprenant un cornet cylindrique à cannelures et un duplexeur de polarisation (fig. 12.6).

(CNES/CNET 1983a : 293)

Elles sont équipées d'*antennes paraboliques* d'un diamètre allant de 14,5 mètres pour la station française de Bercenay-en-Othe à 19 mètres pour la station anglaise de Goonhilly. (CNES/CNET 1983a : 297-298)

Cela étant, nous croyons que ce va-et-vient entre formes pleines et réduites de ST ne signale pas qu'un simple mouvement de figement, mais représente plutôt, comme nous l'argumentons plus loin, une dynamique textuelle visant le renforcement de la cohésion du texte. Nous croyons que cette dynamique est favorisée par la structure syntagmatique du ST dont la nature analytique rappelle le syntagme libre, constituant de phrases, et qu'elle est en rapport avec la fréquence d'emploi intratextuelle du ST.

Pour terminer, il nous semble important de souligner avec insistance que, dans le cadre de cette étude, nous considérons le ST comme une suite syntagmatique monoréférentielle dont le *sã*, et par conséquent aussi le *sé*, ne sont pas forcément constants ou stables. Nous tenons également à répéter que nous supposons un lien de cause à effet entre la fréquence d'emploi d'un ST au sein d'un même texte et la variation de son *sã* et de son *sé* au sein de ce texte. Par conséquent, des trois *critères de cohésion* proposés par Guilbert (1965), nous ne

pouvons retenir que le deuxième, quoique non tel quel puisque non conçu pour une unité instable. Pour le rendre adapté au ST, nous estimons, comme expliqué plus haut, qu'il est nécessaire de le reformuler comme suit : *stabilité du rapport de désignation entre l'unité syntagmatique, y compris toutes ses variantes discursives, et un référent unique*. En revanche, nous sommes obligée d'écarter le premier et le troisième critère de cohésion, car ils s'avèrent incompatibles avec nos hypothèses, notamment que le ST, hautement syntaxiquement transparent, se caractérise, malgré sa lexicalisation, par une instabilité fondamentale de son rapport syntagmatique sur le plan du discours, et que la fréquence d'emploi intratextuelle peut ne pas stabiliser le lien syntagmatique d'une telle unité mais au contraire contribuer à son instabilité.

2.5 Le syntagme, base dérivationnelle, selon Hollyman (1966)

S'inspirant des travaux de Guilbert (1965), Hollyman (1966 : 96-97) se propose de « dégager à la fois des conclusions de M. Guilbert et de [ses] propres réflexions, (...), quelques principes qui permettront d'asseoir sur une base solide l'existence, entre le monème et le groupe syntagmatique, d'une catégorie qu'on peut légitimement en synchronie appeler celle des composés ». Les *composés*, auxquels Hollyman (1966) fait allusion, correspondent à ce que nous nommons *syntagmes terminologiques*. En effet, il s'agit d'unités de forme syntagmatique qui appartiennent au lexique d'une langue de spécialité, notamment celle de la flore et de la faune. En voici quelques exemples : « faux tamanou », « faux tamanou de montagne », « petit bois de fer de montagne », « aigle pêcheur à tête blanche », « bois bouchon de forêt », etc.

Hollyman (1966 : 100) se déclare être à la recherche de critères pour distinguer les syntagmes « qui ne sont que des groupements de monèmes dus au hasard des situations concrètes » de « ceux qui sont assez cohérents pour être considérés comme des composés ». Il reprend les trois *critères de cohésion*

proposés par Guilbert (1965), toutefois sans suivre l'ordre de leur présentation. Il mentionne en premier lieu ce que nous avons nommé *critère de la monoréférentialité* (ou *critère monoréférentiel*), comme pour souligner la primordialité de ce critère. De plus, il croit prudent de nuancer le critère de la stabilité syntagmatique et fait allusion au phénomène de la variation.

De cette façon, on satisfait à une première condition, celle de la stabilité du rapport sémantique entre signifiant et signifié.

En même temps, on remplit une deuxième condition, celle de la stabilité du rapport syntagmatique, car on peut constater l'invariabilité du groupement. (On peut éventuellement ici rencontrer des problèmes de variations discutés plus loin (...).)

Troisièmement, on contrôle la fréquence d'emploi, facteur qui conditionne la stabilité à la fois du rapport sémantique et du rapport syntagmatique. (Hollyman 1966 : 100)

Quant aux variations qui défont le critère de la stabilité syntagmatique, Hollyman (1966 : 104-105) en présente trois, qu'il estime de nature grammaticale, et qui nous intéressent particulièrement, notamment l'alternance de la juxtaposition et de la liaison prépositionnelle (ex. « bois tabou » vs « bois à tabous »), l'alternance de l'emploi et de l'omission de l'article (ex. « herbe à puces » vs « herbe aux puces », « herbe de Soudan » vs « herbe du Soudan ») et la réduction de l'unité syntagmatique à son *dā* (ex. « herbe du Para »/« herbe de Para » vs « para »). Nous revenons plus loin sur ces trois types de variation, qui relèvent dans notre modèle des mécanismes de la réduction à caractère lexical.

Aux trois critères formulés par Guilbert (1965), Hollyman (1966) ajoute entre autres, toujours s'inspirant de Guilbert (1965 : 272-273), un quatrième critère qui sera ultérieurement repris par la plupart des chercheurs, dont Benveniste (1966)²⁸. Ce *critère*, que l'on pourrait qualifier de *dérivationnel*, stipule que la reprise d'une suite syntagmatique comme base dérivationnelle d'une suite syntagmatique plus complexe a pour effet de confirmer l'unité fonctionnelle de la première. Voici les paroles exactes de Hollyman (1966) à ce sujet :

28

Notamment le sixième trait de l'ensemble de sept traits qui caractérisent la synapsie selon Benveniste (1966).

On peut cependant trouver d'autres critères, propres d'ailleurs aux composés. D'abord dans le fait que dans un lexique donné beaucoup des composés sont structurés, en ce sens qu'ils constituent des séries construites sur elles-mêmes : *bois* → *bois de fer* → *bois de fer de montagne* → (*petit bois de fer de montagne*). À condition que la fréquence d'emploi confirme la stabilité syntagmatique et sémantique du groupement, le fait qu'il sert de base à la formation d'un nouveau groupement plus complexe doit être considéré comme un critère valable de son caractère unitaire. (...) Dans le cas cité, *de montagne* confirme l'unité de *bois de fer*, et *petit* confirme l'unité de *bois de fer de montagne*.
(Hollyman 1966 : 101-102)

Nous tenons à souligner que la reprise d'un syntagme au sein d'un autre ne peut constituer un indice du statut lexical du premier que lorsque les deux suites syntagmatiques sont des ST. En effet, l'insertion d'un ST au sein d'un syntagme plus complexe mais libre ne peut confirmer l'unité fonctionnelle du ST, comme le montre l'analyse qui suit de deux extraits de notre corpus. Commençons par citer le premier extrait :

Ces imperfections de filtrage produisent d'une part un brouillage entre répéteurs et d'autre part l'apparition de *produits d'intermodulation supplémentaires* après passage dans l'amplificateur de puissance.
(CNES/CNET 1983b : 25)

Dans cet extrait, le ST *produit d'intermodulation* est suivi du qualificatif *supplémentaire*. La suite résultante, *produit d'intermodulation supplémentaire*, est un syntagme libre qui se caractérise par des degrés de cohésion divers. Le qualificatif *supplémentaire* détermine la suite *produit d'intermodulation* et confirme ainsi l'existence d'un degré de cohésion plutôt élevé entre *produit* et *d'intermodulation*. Cependant, il s'agit là d'un simple fait de discours qui ne peut être que faiblement indicatif du statut lexical de *produit d'intermodulation*, les syntagmes libres d'une certaine complexité se caractérisant en règle générale par des degrés de cohésion inégaux entre leurs constituants. Ainsi, dans le deuxième extrait (extrait que nous reproduisons ci-dessous), *nécessaire* qualifie le syntagme libre *masse de propulsifs* et renforce de ce fait la cohésion entre *masse* et *de propulsifs*. Le syntagme *masse de propulsifs*, malgré son degré de cohésion assez élevé, est néanmoins libre. Voici ce deuxième extrait :

La *masse de propulsifs nécessaire* pour fournir cet incrément de vitesse dépend de la masse du satellite (moteur d'apogée vide) et de l'impulsion spécifique. (CNES/CNET 1983b : 93)

C'est pourquoi nous qualifions ce critère de *dérivationnel*. Il est, en effet, nécessaire que le syntagme de départ, base de la dérivation, et le syntagme d'arrivée, produit de la dérivation, soient tous les deux des ST. C'est ainsi que le critère dérivationnel confirme en quelque sorte la primordialité du critère de la monoréférentialité, qui stipule qu'un lien privilégié doit exister entre la suite syntagmatique, reconnue comme ST, et un référent particulier. Dans un cas de dérivation, les référents du premier ST, base de la dérivation, et du deuxième, produit de la dérivation, sont apparentés mais ne sont pas les mêmes. Dans les deux autres cas mentionnés, le syntagme de départ, terminologique ou libre, et le syntagme d'arrivée, libre, désignent essentiellement le même référent. Lorsqu'il y a dérivation, le référent du ST d'arrivée est en général un sous-type du référent du ST de départ. Autrement dit, le ST de départ (ST₁) correspond en règle générale à l'hyperonyme du ST d'arrivée (ST₂).

Ce qui précède peut être représenté comme suit :

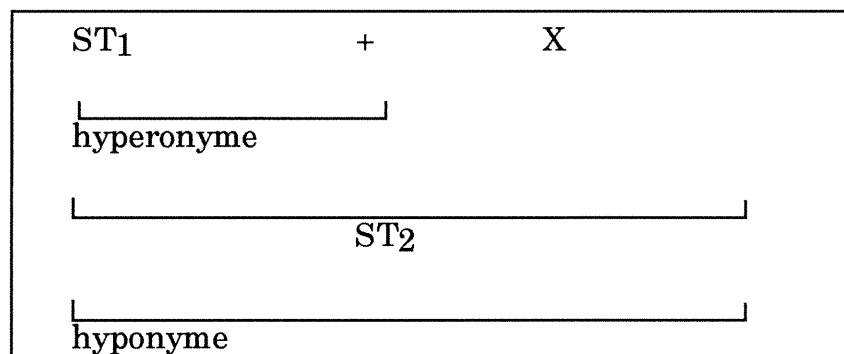


Fig. 3 Critère dérivationnel à effet taxinomique

Si nous appliquons ce principe au ST *panneau solaire souple*, dérivé du ST *panneau solaire*, nous obtenons le schéma suivant :

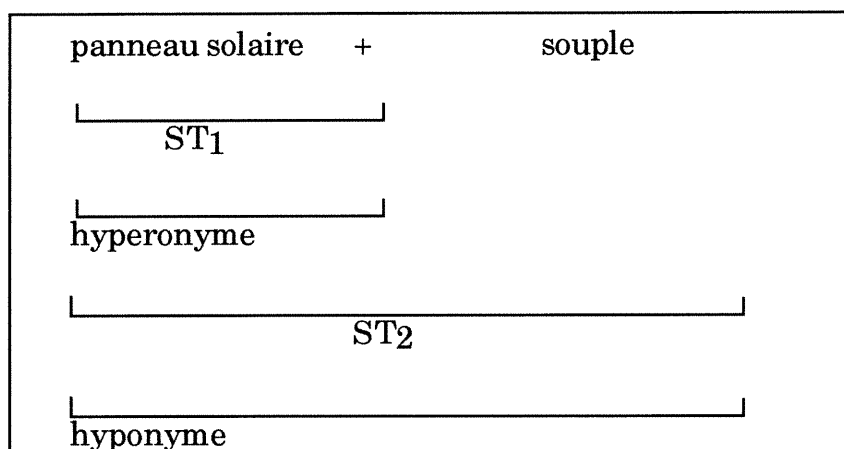


Fig. 4 Critère dérivationnel à effet taxinomique – le cas de *panneau solaire souple*

C'est ainsi que la dérivation, de nature formelle, produit un effet non formel, taxinomique, et favorise la constitution de séries hiérarchisées de ST hyponymiques ou co-hyponymiques à base commune (ex. panneau solaire → panneau solaire déployable, panneau solaire orientable, panneau solaire souple). Hollyman (1966 : 106) estime que ce « fait de structure lexicale » renforce, lorsque réalisé, les trois critères de Guilbert (1965) :

Ces critères [critères de cohésion guilbertiens] peuvent éventuellement se trouver confirmés par des faits de structure lexicale :

- 1) par le rapport hiérarchique des composés formés à partir d'une même base : l'élément ajouté confirme l'unité fonctionnelle du composé déjà existant ; (Hollyman 1966 : 106)

En guise de résumé, nous pouvons conclure que le ST, de nature monoréférentielle, peut donner naissance à d'autres ST, et que des rapports hiérarchiques d'hyperonymie, d'hyponymie et de co-hyponymie s'établissent entre les ST reliés par un tel lien dérivationnel. La forme du ST dérivé sert en pareil cas de support matériel aux dits rapports hiérarchiques, le ST pré-existant représentant l'hyperonyme et les constituants s'y ajoutant rangeant la suite dans l'ensemble des hyponymes de cet hyperonyme.

2.6 Le syntagme terminologique caractérisé

Lors d'une table ronde, tenue à Montréal en août 1978, un groupe de linguistes, dont Boulanger, Drozd, Dubuc, Goffin, Kocourek, Picht, Sager et Vinay, s'est penché sur les problèmes du découpage du terme. Puisque le terme se présente le plus souvent sous la forme d'une suite syntagmatique, les linguistes se sont tout particulièrement intéressés au découpage du ST. Certaines interventions, celles de Boulanger, de Dubuc, de Goffin et de Vinay par exemple, portent essentiellement sur la problématique du repérage du ST en contexte. D'autres interventions, par exemple celles de Drozd, de Picht et de Sager, comportent, rattachée à cette question, une réflexion théorique sur le *terme* et le *non-terme*. En effet, on sait que dans les textes de spécialité les termes et les non-termes se côtoient. Les termes et les non-termes affectant souvent la même forme, par exemple celle d'un syntagme ou d'un mot simple, le dépouillement terminologique de ces textes bute inévitablement sur la difficile question de ce qui constitue l'essence du terme. C'est ce caractère fondamental et permanent, mais obscur et fuyant, qui constitue l'identité propre du terme, et qui, lorsque discerné, permettra de distinguer en définitive le terme, quelle que soit sa forme, du non-terme. Par conséquent, tout en privilégiant l'étude des problèmes posés par le découpage du ST, la table ronde de 1978 vise également à lever un coin du voile qui dissimule l'essence du terme, essence qui est commune à tous les termes, qu'ils soient ou non syntagmatiques.

Dans ce qui suit, notre propos est de faire une synthèse des principaux critères de découpage proposés par les participants. Signalons que nous avons effectué un choix parmi les critères. En effet, nous n'examinons que les critères qui nous paraissent être les plus pertinents, et laissons de côté les autres. Au risque de nous répéter, nous présentons ici des critères qui coïncident avec certains des critères proposés par Bally (1944), Benveniste (1966),

Guilbert (1965) et Hollyman (1966). Ce recoupement est dû essentiellement au fait que les participants à la table ronde se sont inspirés des travaux de leurs prédécesseurs, aucune réflexion ne se faisant dans un vacuum. De plus, nous faisons également intervenir les réflexions, lorsque pertinentes, de linguistes qui n'ont pas participé à la table ronde, tels Guilbert (1967), Rey (1979) et Portelance (1989a), ainsi que les réflexions ultérieures de participants, tels Sager (1990) et Kocourek (1991a). Nous avons regroupé les différents critères en trois catégories, appelées *critères primaires*, *critères secondaires* et *critères tertiaires*, selon l'importance que nous leur accordons. Nous tenons à souligner que cette classification n'est pas celle des linguistes susmentionnés mais la nôtre, et à préciser que l'appellation de bon nombre des critères, qu'ils soient primaires, secondaires ou tertiaires, nous appartient, comme par exemple celle de *critère terminologique*, de *critère monoréférentiel*, ou encore celle de *critère dérivationnel à effet taxinomique*.

Les *critères primaires*, qui sont au nombre de trois, sont interreliés et se recourent. Il s'agit des *critères terminologique*, *notionnel* et *monoréférentiel*. Ces trois critères sont primaires en ce sens qu'ils font appel à des actants dont l'intervention précède en règle générale l'existence même du ST, et c'est en cela que ces critères se rapprochent le plus de l'essence du ST, c'est-à-dire de ce qui a amené le ST à se constituer. Ils sont primaires aussi du point de vue de la séquence de tout acte langagier où le message à transmettre est en règle générale antérieur au choix effectué parmi les ressources formelles de la langue, et où la forme morphologique ou syntagmatique d'une unité est en règle générale postérieure à ce qu'elle représente symboliquement, notamment une notion et un référent. Ils sont primaires parce qu'ils ne tolèrent aucune dérogation. Leur réalisation est indispensable à l'existence même du ST, et pour être plus précis à celle de tout terme, quelle qu'en soit la forme. Ce sont des conditions *sine qua non*. En revanche, les *critères secondaires* dérivent de l'existence du ST. Ils font

allusion à des faits qui ne sont observables que lorsque l'unité existe. Ils concernent principalement la structure interne du ST, c'est-à-dire son *sã*, ainsi que son *sé*. Parmi ces critères, trois seulement sont indispensables, notamment la forme syntagmatique du *sã*, la "structure" binaire du *sé*, et la présence d'une certaine "structure" *onomasiologique* édifiée à la fois par le *sã* et par le *sé*. De ces trois conditions *sine qua non*, les deux premières ne sont que très faiblement distinctives, contrairement à la troisième qui s'établit comme pont entre les critères primaires et secondaires et qui, ce faisant, tend vers l'essence de l'unité. Quant aux *critères tertiaires*, ils ne décrivent point quelque trait linguistique de l'unité syntagmatique. Ils vérifient la fréquence d'emploi de l'unité (*critère fréquentiel*) ou font appel à une comparaison qui fait intervenir une autre unité soit de la même langue (*critère synonymique*) soit d'une autre langue (*critère comparatif*). Élundant pour ainsi dire le ST, ces critères sont dépourvus de tout pouvoir définitionnel.

Nous allons maintenant examiner un à un les critères primaires, secondaires et tertiaires, en commençant par le critère terminologique.

Le *critère terminologique*, *critère primaire* qui gère les critères monoréférentiel et notionnel, stipule que l'identification des ST doit se faire dans le cadre d'une théorie du terme. Selon ce critère, une suite syntagmatique ne peut être un ST que si et seulement si elle satisfait à la définition du terme. Ainsi, la distinction entre ST et SL se ramène, selon l'édict du critère terminologique, à la distinction entre termes et non-termes. Autrement dit, le critère terminologique a pour base l'hypothèse que ce qui oppose le terme au non-terme, oppose également le ST, terme de forme syntagmatique, au SL, non-terme de forme syntagmatique :

Le problème du découpage des unités en terminologie existe surtout au niveau des unités complexes (...). (...) Devant ces unités, le terminologue doit chercher des critères qui vont lui permettre d'effectuer un choix et un découpage où la part de l'arbitraire sera réduite au minimum. (...) La première question qui se pose est celle de la nature de l'unité terminologique : qu'est-ce qu'un terme ? (Rousseau 1979 : 29)

Les critères monoréférentiel et notionnel tentent de cerner ce qui est propre au terme, quelle que soit sa forme. Le *critère monoréférentiel* stipule la nécessité d'un lien privilégié entre l'unité et un référent particulier. En d'autres termes, selon l'édict du critère monoréférentiel, une suite syntagmatique n'est un ST si et seulement si elle est reliée à un référent par une relation de dénomination :

The identification of a term regardless of its complexity can only be made via a theory of reference (...). (Sager 1979 : 41)

Le *critère notionnel* ajoute à ceci que le référent doit être représenté par une notion dans le système notionnel d'un domaine du savoir. Autrement dit, le critère notionnel stipule qu'une unité, syntagmatique ou autre, n'est un terme si et seulement si il y a correspondance avec une notion qui fait partie intégrante du système notionnel d'un domaine du savoir :

Whether any such formation is a term or a syntagmatic unit of discourse depends entirely on the prior existence of an equivalent concept unit in the knowledge structure of the respective discipline. (Sager 1979 : 47)

To decide whether an expression is a terminological unit or not, I think it would be preferable first to find out if the designated concept belongs to ordinary language or to LSP. If it belongs to the latter it is by all means a terminological unit, which must be available in the concept system of the field in question.

Thus, the analysis has not been made in the linguistic, but in the conceptual field. (Picht 1979 : 71)

Unlike the NT [Non-Term], the T [Term] is characterized by a special meaning which I name, according to MORRIS, the cognitive or the concept meaning (Begriffsbedeutung). The concept meaning is constituted on the higher, theoretical level of abstraction of the social consciousness and knowledge. (Drozd 1979 : 120)

Réunis, les trois critères primaires permettent de poser l'hypothèse qu'une suite syntagmatique n'est un terme et donc un ST si et seulement si elle rentre dans une relation triangulaire avec une notion et un référent. Ainsi émerge le célèbre « triadic model of meaning », élaboré par Ogden et Richards (1994 (1923)), lesquels argumentent que la mise en relation des signes linguistiques et des référents se fait par le biais de notions :

(...) we need a theory which connects words with things through the ideas, if any, which they symbolise. (Ogden et Richards 1994 : 12)

Il s'ensuit que le ST est un signe linguistique, constitué d'un *sā* et d'un *sé*, qui, en évoquant une notion, désigne un référent. Nous obtenons le schéma suivant :

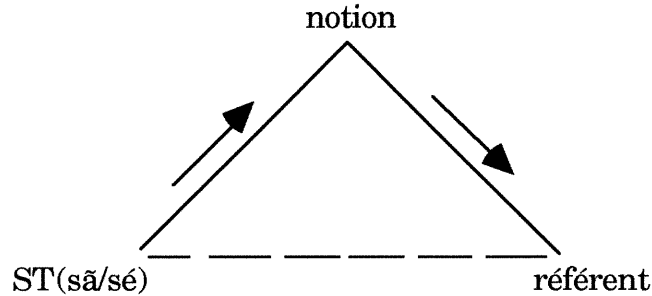


Fig. 5 *Rapport triangulaire entre le ST (sā / sé), une notion et un référent*

Cependant, malgré leur primordialité, les critères primaires ne permettent pas à eux seuls de faire le départ entre syntagmes libres et non libres. Citons à ce sujet Goffin (1979), qui estime que :

Le critère sémantique [nos critères primaires] n'est pas plus pertinent si l'on envisage des séquences à référent unique telles que "véhicule électrique alimenté par circuits inductifs à haute fréquence placés sous la chaussée". (Goffin 1979 : 168)

Ces paroles de Goffin (1979) rappellent celles, citées plus haut, de Guilbert (1965 : 276) qui expriment le même avis, ou encore celles de Guilbert (1967) :

(...) le seul critère sémantique [nos critères primaires] ne suffit pas à décider du caractère lexical – : ainsi *angle de l'orbite par rapport à l'équateur* est une unité, sémantiquement parlant, parce qu'elle désigne une notion précise, mais du point de vue lexical, elle est seulement un segment phraséologique. (Guilbert 1967 : 313)

C'est que les critères primaires ne cernent pas suffisamment un des trois angles du triangle, notamment celui du ST, signe linguistique qui désigne une

notion qui représente un référent dans le système notionnel d'un domaine particulier du savoir. Ce sont les critères secondaires qui pallient cette lacune.

Les *critères secondaires* tentent de déterminer ce qui est propre au *sã* et au *sé* du ST. Ils portent principalement sur la forme du ST ainsi que sur son sémantisme. Les *critères formels* exigent du ST qu'il affecte la forme d'un syntagme et proposent comme tests de figement entre autres la vérification de la présence d'éléments (par exemple, des articles) susceptibles de briser la cohésion de l'unité, la vérification de l'insécabilité de l'unité, et de l'impossibilité d'omission de tout constituant. Au sujet de ce dernier test de figement, il convient de citer Sager (1979), qui maintient que :

Extended term units are different in type from extended word units in that they cannot be freely modified. (...) Extended terms are linguistic representations of essential characteristics whereas in words such collocations are inessential in that they can be omitted without affecting the denotation of the head of the nominal group as a lexeme. (Sager 1979 : 46)

Rappelons que nos données empiriques contredisent cet avis de Sager (1979). En effet, dans le texte, le ST permet bel et bien des effacements de constituants, constituants qui, il est vrai, peuvent être considérés comme des représentations linguistiques de traits notionnels. Qui plus est, nous montrons plus loin que même les effacements, qui ne maintiennent que la tête nominale du ST, laissent intact le rapport dénominatif qui lie l'unité à un référent. Dans un ouvrage ultérieur, cependant, Sager (1990) semble s'écarter de l'avis émis en 1979 et souligne l'importance de la variation contextuelle et de la réduction dans les langues de spécialité :

Variants and other alternative forms (...) to produce reliable evidence for determining the regularities underlying these processes of term variation. Little attention has been paid to the particular case of dynamic use of processes of abbreviation in context. (Sager 1990 : 213)

Des critères formels susmentionnés, seul le premier doit être respecté en tout temps par le ST. La conformité aux modèles syntagmatiques est cependant caractéristique à la fois des ST et des syntagmes libres de sorte qu'en tant que

tel ce critère n'est que très faiblement distinctif. Interviennent, donc, les tests de figement qui servent à gagner quelque certitude quant au statut de ST de l'unité. Mais nous avons déjà montré que des articles peuvent être présents dans le corps du ST, que des qualificatifs peuvent venir se positionner au sein du ST sans que cela ne rompe son unité, et que par réduction, anaphorique ou à caractère lexical, certains des constituants du ST peuvent être effacés sans que cela ne l'anéantisse. Par conséquent, les résultats des tests de figement ne peuvent être absolument concluants. Décidément, les critères formels n'arrivent pas à capter à eux seuls ce qui est propre à cette unité. Mentionnons que la plupart des participants à la table ronde sont de cet avis. Citons par exemple Auger (1979), Dugas (1979) et Goffin (1979) :

(...) il est difficile de distinguer le syntagme lexical du syntagme de discours (assemblage accidentel de mots) en utilisant seulement des critères formels et la difficulté est en rapport direct avec la complexité du segment (...). (Auger 1979 : 12)

Cependant il n'existe aucun critère formel décisif et absolu pour distinguer le syntagme lexicalisé (...) du syntagme nominal formé selon les circonstances du discours ou syntagme occasionnel. (Dugas 1979 : 113)

Le critère formel ne suffit pas à faire le départ entre l'unité synaptique stable, lexicalisée ou en voie de lexicalisation, et l'unité lexicale occasionnelle. (Goffin 1979 : 164)

C'est qu'en tant que signe linguistique, le ST se compose de deux faces inséparables l'une de l'autre, notamment une face *sã* et une face *sé*. Ces deux faces sont inséparables, car indispensables à la constitution de tout signe linguistique, l'absence de l'une ou de l'autre face ayant pour effet d'anéantir le signe. Les critères formels ne renseignent que sur la face formelle du ST. Ils ne s'expriment aucunement sur la face sémantique du ST, c'est-à-dire sur son *sé*, ni sur ce qui joint les deux faces formelle et sémantique du ST, c'est-à-dire sur ce qui réalise l'imbrication de son *sã* et de son *sé*. Cela étant, un recours conjoint à des critères sémantiques s'impose.

Les *critères sémantiques* cherchent à déterminer ce qui est propre au sé du ST. Ils exigent entre autres du ST qu'il possède en tout temps un sé qui s'analyse en deux composants majeurs, notamment un *dé* et un *dã*. Ces deux composants majeurs constituent la "structure" sémantique de base du ST. Citons à ce sujet Dugas (1979) :

(...) ces formes complexes soumises à une analyse "structurelle" présentent une organisation qui respecte la séquence déterminé/déterminant. (Dugas 1979 : 112)

Toutefois, notons que l'expression « séquence déterminé/déterminant », employée par Dugas (1979) ci-dessus, est quelque peu imprécise, en ce sens que le *dã* peut ne pas suivre le *dé*. En effet, nous avons indiqué plus haut que, selon la méthode d'analyse adoptée, le *dã* peut se placer à l'initiale, à la finale ou à la médiane du ST, c'est-à-dire avant ou après le *dé* (ex. *petitedã stationdé*; *antennedé directive dã*), ou au sein du *dé* (ex. (terminal (mobile dã) terrestre) dé).

En raison de l'inséparabilité du *sã* et du sé de tout signe linguistique, nous croyons raisonnable de supposer que la face *sã* et la face sé d'une unité complexe, telle un ST, se construisent simultanément. Plus précisément, nous sommes d'avis que la "structure" sémantique du ST se construit conjointement avec la structure syntagmatique du ST. Un certain isomorphisme semble, en effet, caractériser la structure syntagmatique et la "structure" sémantique de tout ST. Mentionnons que nous examinons en détail l'isomorphisme des deux structures syntagmatique et sémantique au chapitre suivant. Pour le moment, nous nous contentons de signaler que la *structure syntagmatique* réalisée en règle générale par une *tête* accompagnée d'une *dépendance* (ou *expansion*) (ex. *antennetête* ← *directive dépendance*) et la "structure" sémantique réalisée en règle générale par un *dé* et un *dã* (ex. *antennedé directive dã*) se superposent, en ce sens que la tête et la dépendance de la structure syntagmatique coïncident en règle générale avec le *dé* et le *dã* de la "structure" sémantique (ex. *antennetête/dé directive dépendance/dã*). Cependant, ni la structure syntagmatique (tête +

dépendance), ni la “structure” sémantique (*dé* + *dā*), ni leur superposition, qu’elle soit totale ou partielle, ne distinguent le ST du SL. En effet, ce dernier présente également une structure syntagmatique et une “structure” sémantique superposées (ex. (un) petit_{dépendance/dā} chat_{tête/dé}). Il est un signe linguistique tout comme le ST. Mais il n’est pas pour autant une unité lexicale (à valeur terminologique). La différence, selon nous, est à chercher dans la nature des rapports qui se tissent entre le *dé* et le *dā* du ST. Ces rapports ne sont aucunement linéaires mais hiérarchisants. Cela est dû essentiellement à la *fonction de sous-catégorisation* du *dā*²⁹. En effet, le rôle du *dā* consiste moins à apporter quelque information sur le *dé* qu’à exprimer le rapport hyponymique qui lie le ST à son *dé*. Le *dā* du ST est un *modificateur de référence* : il signale que la suite syntagmatique désigne un référent qui n’est pas celui du *dé*, mais qui lui est apparenté par un rapport hiérarchique de sous-catégorisation.

Il convient de mentionner que nous empruntons l’expression *modificateur de référence* à Portelance (1989a). Cette linguiste appelle les *dā*^s des ST des *modificateurs de référence* d’après l’article *Adjectives in English: Attribution and Predication* de Bolinger (1967) :

Toutes ces déterminations nous apparaissent « agir » comme des modificateurs de référence puisque le référent désigné par le syntagme n’est pas le même que le [sic] celui désigné par le substantif [la tête], quoique celui-ci puisse servir de genre comme dans toutes les formations endocentriques. (Portelance 1989a : 133)

Pour des raisons très similaires, Dubuc (1979) propose d’appeler les *dā*^s des ST des *déterminants relationnels* :

(...) il convient de distinguer entre les déterminants relationnels, qui impliquent une relation essentielle et directe entre déterminés et déterminants, et les déterminants accidentels, qui n’ont qu’une valeur de caractérisation ou de qualification. La détermination relationnelle change la signification du déterminé. (Dubuc 1979 : 57)

29

Cf. la valeur typologisante du composant adjectival du MC qui selon Gross (1996 : 51) sert à opérer « une *spécification* [c’est nous qui soulignons] dans le cadre d’une typologie ».

Cependant, nous sommes d'avis que cette terminologie risque de prêter à confusion, car elle rappelle la subdivision des adjectifs en adjectifs qualificatifs et adjectifs de relation. La fonction de sous-catégorisation du *dã* ne se laisse pas ramener à cette distinction, distinction qui convient peu d'ailleurs à la caractérisation des unités syntagmatiques (cf. Gross 1988 : 64-65 ; Portelance 1989a : 117-131). Premièrement, parce que le *dã* peut ne pas être constitué d'un adjectif, bien qu'il soit vrai que sa fonction, quelle que soit la catégorie grammaticale de ses constituants, se rapproche de celle de l'adjectif (cf. Portelance 1989a : 131-132). Deuxièmement, parce que des adjectifs, considérés habituellement comme qualificatifs, tels *petit* et *étroit*, peuvent à eux seuls constituer le *dã* d'un ST. Ainsi, *petite*_{dã} *station terrienne*_{dé} et *faisceau*_{dé} *étroit*_{dã} sont bel et bien des ST, malgré la grammaticalité de certaines transformations indicatives de la fonction qualificative de l'adjectif, comme la transformation prédicative (cf. Gross 1988 : 63-64) : *station terrienne qui est petite*, *faisceau (d'antenne) qui est étroit*. Par conséquent, nous préférons l'appellation de Portelance (1989a) qui présente l'avantage d'être moins ambiguë. En effet, la fonction de sous-catégorisation du *dã*, modificateur de référence, est plus en rapport avec le notionnel (ou l'onomasiologique) qu'avec le linguistique. Citons à ce propos également cette réponse de Picht (1979) à la proposition susmentionnée de Dubuc (1979) :

Thus, the analysis has not been made in the linguistic, but in the conceptual field. It seems to me to be unsafe to make the analysis in the linguistic field to find out whether a determinating element is characterizing or qualifying. (Picht 1979 : 71)

Par le truchement du *dã* sous-catégorisateur, se greffe sur la structure syntagmatique (tête + dépendance) et sur la "structure" sémantique (*dé* + *dã*) du ST, une troisième "structure" qui, elle, est de nature *onomasiologique* (hyperonyme + hyponyme). Ou, dit autrement, nous sommes d'avis que la binarité fondamentale du *sã* et du *sé* du ST sous-tend une binarité

onomasiologique, binarité qui est exprimée à la fois par le *dé* qui correspond le plus souvent à l'hyperonyme du ST – et qui est donc généralement lui-même un terme – et par le *dã* qui range le ST dans l'ensemble des hyponymes de cet hyperonyme.

Dans le cas du ST, *satellite de télécommunications*, cette “structure” onomasiologique binaire se construit comme suit :

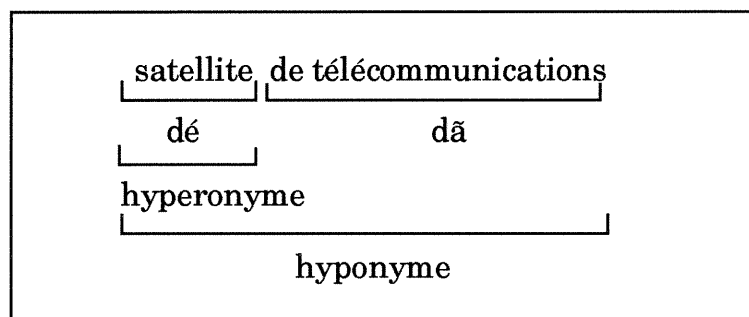


Fig. 6 Critère de la “structure” onomasiologique

De cette présence d’une “structure” onomasiologique, il se dégage que le ST comporte en lui-même l’indice de la place qu’occupe, au sein du système notionnel d’un domaine du savoir, la notion dont il est la représentation linguistique. Citons à ce propos deux participants à la table ronde, notamment Drozd (1979), à qui nous devons l’expression “*structure*” onomasiologique, et Kocourek (1979) :

The onomasiological structure of the T [Term] indicates the relations between the language form structures and the logical structures of the T. (Drozd 1979 : 124)

(...) onomasiological structure is related to, but more complex than motivation: To determine onomasiological structure we must, first, determine the motivation of the term-name and, then, find out whether the motivation corresponds (is parallel) to its concept. If so, the onomasiological structure is adequate. (Kocourek 1979 : 147)

La “structure” onomasiologique, que contient tout ST, n’est cependant pas statique. En effet, elle est fonction du *sã* (structure syntagmatique) et du *sé* (“structure” sémantique) du ST, et ni le *sã* ni le *sé* de l’unité syntagmatique ne sont forcément constants ou stables. Il s’ensuit que toute modification du *sã* entraîne non seulement une modification du *sé*, mais à travers cette dernière

modification, éventuellement aussi une de la “structure” onomasiologique du ST. Drozd (1979) semble d’un avis similaire, du moins en ce qui concerne le caractère non statique de la “structure” onomasiologique, puisqu’il affirme que :

In the theory of linguistics and terminology we have to accept the fact that the parallelity of the onomasiological structure may be endangered or even destroyed – in other words – that the motivation of T [Term] becomes non-transparent (...). (Drozd 1979 : 124)

À ce propos, mentionnons que nous examinons, dans la deuxième partie de notre travail, les effets de la réduction, tant anaphorique que lexicale, sur la “structure” onomasiologique du ST.

Notons, enfin, que le *critère dérivationnel à effet taxinomique*, que nous avons présenté plus haut, découle du *critère de la “structure” onomasiologique*. En effet, toute nouvelle unité syntagmatique doit, pour être admissible à la classe des ST, satisfaire au critère de la “structure” onomasiologique. Il s’ensuit que, dans un cas de dérivation à partir d’un ST pré-existant, le nouveau ST se trouve automatiquement être un hyponyme de la base de la dérivation, le *dã* s’ajoutant à cette base étant nécessairement un modificateur de référence. Drozd (1979) semble lui aussi conscient du rôle de la “structure” onomasiologique dans le processus de création de nouveaux termes, car il maintient que :

The onomasiological structure can be used both in analyzing existing terms and in forming new terms. (Drozd 1979 : 124)

En résumé, nous avons montré que les critères secondaires exigent du ST non seulement qu’il se caractérise par une binarité fondamentale à la fois sur le plan du *sã* et sur celui du *sé* mais aussi, et avant tout, que repose sur cette double binarité une “structure” onomasiologique. Cette dernière “structure” met en évidence le statut lexical et terminologique de l’unité syntagmatique. Elle constitue le point d’ancrage du notionnel et du terminologique. En effet, elle identifie, par le biais des constituants du *dé* et du *dã*, modificateur de référence, du ST, la place qu’occupe celui-ci dans la terminologie d’un domaine particulier du savoir. Ce faisant, elle identifie également la place qu’occupe la notion, dont le ST

est la représentation linguistique, dans le système notionnel sous-jacent à ce même domaine du savoir, l'organisation de la terminologie d'un domaine reflétant *grosso modo* celle de son système notionnel :

(...) the concept meaning is found, stated and analyzed according to the position of the term within the given terminological system. A terminological system is a naming system based on a system of concepts (...). (Drozd 1979 : 121)

La "structure" onomasiologique énonce donc formellement que l'unité se trouve dans un rapport privilégié avec une notion. Elle confirme de la sorte l'existence d'un rapport triangulaire qui associe le ST à une notion qui représente, par abstraction, le référent que désigne l'unité syntagmatique. Et c'est ainsi que les critères secondaires renforcent les critères primaires. Citons, pour conclure, une dernière fois Drozd (1979) :

(...) some essential characteristics of the T [Term], the most important of them being that every T refers to two different systems, that is to the language system and to the system of concepts. (Drozd 1979 : 126)

Quant aux *critères tertiaires*, ils tentent de déterminer le statut terminologique éventuel d'une suite syntagmatique par l'examen de faits qui sont externes au ST. Ils ne visent aucunement à mettre à nu la nature propre du ST. Ils ne décrivent point l'unité syntagmatique, et par conséquent ne sont pas en mesure de la définir. Le plus employé des critères tertiaires est le *critère fréquentiel*. Ce critère vérifie la fréquence d'emploi³⁰ du ST, ou plus précisément, la *fréquence de cooccurrence* (cf. Kocourek 1991a : 150) des constituants de l'unité. Voici ce qu'en disent deux participants à la table ronde, notamment Rousseau (1979) et Goffin (1979) :

Le terminologue doit donc ajouter aux critères formels et aux critères sémantiques [*grosso modo* nos critères primaires et secondaires] un autre instrument qui lui permettra, dans une certaine mesure, de distinguer les unités de discours et les hapax des unités terminologiques lexicalisées ou en voie de lexicalisation.

30

Le rôle éventuel de la fréquence d'emploi dans le processus de figement du ST a été examiné plus haut. Cette question ne sera pas abordée ici.

Cet instrument est l'étude de la fréquence des occurrences d'une unité et de la répartition de ces occurrences dans des sources différentes et représentatives sur le plan du discours de l'ensemble du domaine qui fait l'objet de la recherche. (Rousseau 1979 : 35)

La fréquence relative d'apparition d'une unité complexe dans les textes et sa distribution dans les différentes sources constituent des critères susceptibles d'être pris en considération pour accorder au terme complexe le statut d'unité de traitement lexicographique. (Goffin 1979 : 166)

En revanche, certains linguistes, tels Boulanger (1979) et Rey (1979), mettent en doute le recours au critère fréquentiel. Ils estiment préférable de relativiser l'importance de la fréquence d'emploi d'une unité, et jugent imprudent d'écarter de la classe des ST des suites syntagmatiques plutôt rares, surtout si ces dernières semblent satisfaire aux critères primaires.

Le terme répond à des besoins de dénomination et à eux seuls afin de satisfaire la communication. Par leur relation privilégiée avec le référent, les termes ne comportent pas d'aspect quantitatif (...). La rareté ou la nouveauté du terme ont autant de valeur signifiante en science et en technique (...). Il suffit qu'il y ait un seul besoin pour que le terme apparaisse une seule fois et reste. Le rejettera-t-on sous prétexte que sa fréquence est minimale ? (Boulanger 1979 : 180)

(...) il n'est pas même nécessaire qu'ils [les ST] soient fréquents. Certes, un syntagme fréquent, surtout si sa structure sémantique est imprévisible, est plus facile à sélectionner comme terme : mais ces critères (...) ne sont pas essentiels. Ce qui compte, c'est que l'unité corresponde dans l'usage des spécialistes à une forme généralement acceptée et comprise – ou proposée pour l'être –, et surtout à une définition qui la fasse correspondre à une notion dans un domaine. (Rey 1979 : 94)

Nous sommes également d'avis qu'il est préférable de n'attribuer aucun pouvoir distinctif au critère fréquentiel (*contre* Rousseau 1979). En effet, il nous semble que ce critère mesure une valeur qui, quoiqu'elle concerne l'usage du ST, est néanmoins plutôt indicative de faits qui sont externes au ST et qui le dépassent. Nous pensons ici à des faits, tels le degré d'intégration (*cf.* Zipf 1935) du référent du ST, la place périphérique ou centrale de la notion, représentée linguistiquement par le ST, dans son système notionnel, le sujet du texte ou de l'ensemble de textes dans lesquels figure le ST, etc. Par conséquent, il nous paraît plutôt hasardeux de postuler une corrélation entre la fréquence d'emploi d'une

suite syntagmatique et son statut éventuel de ST. Il s'ensuit que, selon nous, le critère fréquentiel ne peut que confirmer un diagnostic posé après application des critères primaires et secondaires, mais non l'infirmier, car la rareté ne peut enlever à une suite syntagmatique son statut de ST. Autrement dit, nous estimons que, dès lors qu'il est établi qu'une suite syntagmatique rentre dans une relation triangulaire avec une notion et un référent et qu'elle possède, de plus, une "structure" onomasiologique réalisée par un *sã* et par un *sé* fondamentalement binaires, il convient d'accorder le statut de ST à cette suite même si sa fréquence d'emploi s'avère être minimale.

Bien qu'il ne permette de départager les syntagmes libres et non libres, le critère fréquentiel n'est cependant pas dépourvu d'intérêt. En effet, il est un outil des plus commodes lorsqu'il s'agit d'effectuer une sélection parmi les termes, syntagmatiques ou autres, recueillis durant un dépouillement de textes, car il permet de distinguer les termes ou ST rares, ou hapax, des termes ou ST plus courants. Reconnaisant également cette utilité très appréciable du critère fréquentiel, Kocourek (1991a : 150) a cru bon de le reformuler et de le rebaptiser *critère de la récurrence* :

L'incapacité du critère strict de fréquence de saisir la lexicalisation ne devrait tout de même pas décourager ceux qui désirent mettre sur pied des critères plus nuancés relatifs à l'usage des syntagmes. On pourrait envisager un critère de ce que nous appellerions **récurrence**. Ce critère serait basé sur l'exigence, arbitrairement imposée, de fréquence et de répartition minimales, et il serait précisé selon l'objectif visé. Un syntagme serait regardé comme récurrent si l'on pouvait trouver, par exemple, au moins une occurrence dans chacun des textes choisis comme essentiels pour le sujet donné.

La récurrence ne serait pas cependant un critère de lexicalisation : Un syntagme peut être défini et introduit comme appellation d'un concept sans qu'il soit forcément récurrent dans le sens indiqué plus haut. La récurrence serait, néanmoins, très utile comme instrument d'appréciation de l'usage et de différenciation entre les hapax et les termes syntagmatiques bien établis et largement acceptés.

(Kocourek 1991a : 150)

Deux autres critères tertiaires, que nous mentionnons juste à titre d'exemple, sont le *critère synonymique* de Dubuc (1979) :

Quand deux termes apparaissent comme synonymes, si l'on en définit un comme une unité terminologique, l'autre revêt la même propriété. (Dubuc 1979 : 59)

et le *critère comparatif* de Vinay (1979) :

Quand tous les critères s'effacent, il reste le recours à l'équivalence de langue à langue (...). (Vinay 1979 : 96)

Ces critères transfèrent le problème à résoudre – le syntagme à l'étude est-il libre ou s'agit-il d'un ST? – soit à une autre unité de la même langue soit à une unité d'une autre langue. Cela nous paraît plutôt risqué. En effet, il n'existe pas forcément de lien entre le statut terminologique d'un synonyme ou d'un équivalent et celui d'une suite syntagmatique. Rien n'empêche que la suite syntagmatique soit quand même libre, malgré le statut terminologique du synonyme ou de l'équivalent. Nous maintenons que c'est la suite syntagmatique elle-même qui comporte l'indice de son statut (critères secondaires : fonction de sous-catégorisation du *dā*), et par conséquent que ce statut ne peut dépendre que d'elle. S'éloignant considérablement de l'objet à l'étude, notamment le ST, ces deux derniers critères, ne renseignent point sur cette unité et sont, par conséquent, dépourvus de tout pouvoir définitionnel.

De cette analyse des critères de découpage présentés lors de la table ronde de 1978, se dégage l'impossibilité d'isoler un critère de découpage qui à lui seul parvient à cerner le ST. En effet, il semble que le ST ne se laisse définir que par un faisceau de critères tous complémentaires mais hiérarchisables, notamment les six critères primaires et secondaires. Les trois *critères primaires* (*critères terminologique, monoréférentiel et notionnel*) stipulent la nécessité d'une relation de dénomination triangulaire entre la suite syntagmatique, reconnue comme étant éventuellement un ST, une notion et un référent. Ils sont renforcés par les *critères secondaires* (principalement le *critère de la binarité de la structure syntagmatique*, le *critère de la binarité de la "structure" sémantique*, et le *critère de la "structure" onomasiologique*) qui déterminent davantage les caractéristiques

du *sã* et du *sé* d'une suite syntagmatique, qui a le statut de ST. Les six critères primaires et secondaires susmentionnés sont des conditions *sine qua non*. Le non-respect d'un de ces critères a pour effet de priver l'unité du statut de ST. Ils sont par ailleurs interdépendants, l'un renforçant le caractère typologisant de l'autre. En conséquence, c'est seulement de concert qu'ils parviennent à cerner le ST. Et c'est seulement de concert qu'ils le définissent. Enfin, les *critères tertiaires* (essentiellement le *critère fréquentiel*) renseignent sur l'usage qui est effectivement fait du ST. Ils ne correspondent cependant pas à un trait caractéristique de cette unité et ne peuvent par conséquent la définir.

2.7 Conclusion

Nous retenons des analyses contrastives, effectuées au début de ce chapitre, que des différentes suites syntagmatiques issues de la composante syntaxique de la langue, trois au moins partagent, outre leur origine et leur configuration syntagmatique, également un certain comportement discursif. Ces trois types de suites sont le SL, le ST et le SLex du type *roman policier*. De ces trois types de suites, la première est une unité phrastique entièrement libre, alors que les deux autres sont des unités du lexique, hautement syntaxiquement transparentes, qui ne se distinguent que par leur valeur terminologique ou générale. Ces trois suites s'opposent à un quatrième type de suite syntagmatique, notamment le SLex du type *coup de fil*, dont la linéarité interdit toute manipulation syntaxique.

Nous sommes convaincue que les ressemblances et les dissemblances entre les comportements discursifs de ces quatre suites sont attribuables à des traits, qui les rapprochent ou bien les séparent. Par conséquent, nous nous sommes donné pour but, dans ce deuxième chapitre, d'identifier les traits qui sont proprement caractéristiques du ST. Lors de cette recherche, nous avons, par ailleurs, privilégié le rapport ST *vs* SL, la plupart des critères de découpage,

formulés en terminologie, ayant trait à ce rapport. Nous avons remis au prochain chapitre l'examen du rapport ST *vs* SLex (spécialement celui qui est figé). Toutefois, soulignons que, lorsque l'on cherche à définir le ST du point de vue de sa dynamique discursive, ce rapport est aussi important que celui traditionnellement examiné en terminologie.

Au terme d'un examen critique des critères, proposés par des terminologues et des linguistes, pour la caractérisation du ST ou d'unités qui s'apparentent au ST, nous avons identifié six critères primaires et secondaires qui ne sont jamais enfreints par le ST, et qui s'avèrent tout à fait compatibles avec le comportement discursif de ce dernier. Ces critères, qui correspondent à six traits caractéristiques du ST, sont le critère terminologique, le critère monoréférentiel, le critère notionnel, le critère de la binarité de la structure syntagmatique, le critère de la binarité de la "structure" sémantique, et le critère de la "structure" onomasiologique. Selon ces six critères le ST est un signe linguistique à valeur terminologique qui entretient des rapports privilégiés avec une notion et un référent, et dont la linéarité s'analyse en trois structures fondamentalement binaires, notamment une structure syntagmatique (tête + dépendance), une "structure" sémantique (*dé + dā*) et une "structure" onomasiologique (hyperonyme + hyponyme). Rappelons que les trois critères primaires, et particulièrement le critère monoréférentiel, s'étendent à toutes les métamorphoses discursives du ST, c'est-à-dire à toutes ses variantes réductionnelles, qu'elles soient ou non syntagmatiques. Rappelons également que les deux structures syntagmatique et sémantique du ST sont hautement isomorphes, et que c'est par le truchement du *dā*, qui est un modificateur de référence, qu'elles édifient une "structure" de nature onomasiologique, structure qui s'établit comme pont entre le formel et le notionnel, c'est-à-dire entre la configuration syntagmatique du ST et la notion dont il est la représentation linguistique. Enfin, soulignons que tout ST respecte en tout temps ces six

critères primaires et secondaires, qu'il soit simple (ex. panneau solaire) ou complexe, c'est-à-dire dérivé d'un autre ST (ex. panneau solaire souple).

Les six critères primaires et secondaires correspondent à autant de *traits caractéristiques* du ST. Cependant, il convient de préciser qu'ils ne correspondent pas tous à des *traits distinctifs*. En effet, certains de ces six critères primaires et secondaires s'appliquent également aux autres suites syntagmatiques générées par la composante syntaxique de la langue, donc au SL ainsi qu'aux deux types de SLex. Qui plus est, la valeur distinctive des traits varie selon que l'on oppose le ST au SL ou à l'un ou à l'autre des deux types de SLex, puisque ce ne sont point les mêmes traits qui distinguent le ST de tel ou de tel autre des trois types de syntagmes.

Comme mentionné, nous présumons que les traits, qui distinguent le ST de ces syntagmes, sont à l'origine des écarts entre le comportement discursif du ST et celui de ces syntagmes, et inversement, que les traits communs le sont des ressemblances. En d'autres termes, nous sommes d'avis que ces traits renseignent sur le comportement discursif du ST, voire même qu'ils l'expliquent. Par conséquent, il nous faut isoler parmi les six traits, c'est-à-dire parmi les six critères primaires et secondaires, ceux qui distinguent le ST de ces syntagmes, et particulièrement du SL, dont le degré de liberté est absolu, et du SLex du type *coup de fil*, dont le degré de liberté est égal à zéro, c'est-à-dire dont le degré de figement est absolu ou quasi absolu. Quant au SLex du type *roman policier*, il est d'un intérêt moindre, étant donné que son degré de figement coïncide à peu près avec celui du ST.

Dans la suite de cette conclusion, nous allons préciser davantage le rapport ST *vs* SL. Nous allons également décrire brièvement le rapport ST *vs* SLex du type *roman policier*, essentiellement dans le but d'illustrer ce que nous venons d'affirmer à propos de ce genre de suite syntagmatique, notamment qu'elle renseigne peu sur le comportement discursif du ST. Quant au rapport

ST *vs* SLex figé, son examen fait partie des analyses du chapitre suivant, mais nous tenons tout de même à lui consacrer quelques lignes.

Le rapport ST *vs* SL constituant le cœur de ce chapitre, il convient de vérifier en premier lesquels des six critères primaires et secondaires ne s'appliquent qu'au ST et non au SL. Ces critères sont les trois critères primaires et le critère secondaire de la "structure" onomasiologique. En effet, le SL, qui est un assemblage accidentel de mots, ne remplit pas une fonction dénomminative et n'entretient pas de rapports privilégiés avec une notion et un référent. Il respecte, il est vrai, le critère de la binarité de la structure syntagmatique et le critère de la binarité de la "structure" sémantique, mais comprend un *dā* qui n'est pas un modificateur de référence et qui ne sous-catégorise pas le SL à son *dé*. En conséquence, le SL est dépourvu d'une "structure" onomasiologique. Prenons, par exemple, le SL, (*une*) robe_{tête}/dé rouge_{dépendance}/dā. Son *dé* identifie, il est vrai, le genre de référent désigné par le syntagme, mais *rouge*, le *dā*, ne fait que qualifier *robe*. Il ne fait que mettre en évidence une caractéristique accidentelle de *robe*, c'est-à-dire une caractéristique nullement inhérente à *robe* ou à un hyponyme de *robe*. Nous en déduisons que le SL, (*une*) robe rouge, présente bel et bien une structure syntagmatique (tête + dépendance) et une "structure" sémantique (*dé* + *dā*) fondamentalement binaires, mais non une "structure" onomasiologique (hyperonyme + hyponyme). Il convient d'ajouter à cela que l'absence de "structure" onomasiologique signale en règle générale l'absence de valeur dénomminative. Au chapitre suivant, nous examinerons plus en profondeur l'effet des structures syntagmatiques et sémantiques similaires du ST et du SL sur les comportements discursifs de ces deux types de suites, et nous montrerons, par ailleurs, de quelle façon les différences sur le plan onomasiologique contribuent à la bifurcation inévitable des comportements du ST et du SL, comportements du reste pourtant très similaires.

Quant au *rapport ST vs SLex* du type *roman policier*, remarquons que les critères primaires et secondaires s'appliquent tels quels à ce type de SLex, à l'exception bien évidemment d'un des critères primaires, notamment le critère terminologique. Ce critère ne s'applique pas, étant donné que les SLex appartiennent à la langue générale et non à une langue de spécialité. Toutefois, notons que la frontière entre la langue générale et les langues de spécialité n'est nullement étanche, de sorte que des migrations demeurent possibles dans les deux sens. Par exemple, dans le cadre d'une étude terminologique des genres littéraires, le SLex *roman policier* est à inclure comme terme. Se distinguant seulement du ST par sa valeur plutôt générale, ce type de SLex présente un comportement tout à fait similaire à celui du ST. Par exemple, à la manière du ST, ce type de SLex, au *dã* sous-catégorisateur, permet la réduction, tant anaphorique qu'à caractère lexical, de sa linéarité : *roman policier* → (ce) roman ; *roman policier* → policier. Étant aussi semblable au ST, ce type de SLex ne permet guère d'isoler les traits qui déterminent le comportement discursif du ST.

Reste le *rapport ST vs SLex* du type *coup de fil*. Nous le traiterons lors de nos analyses structurales du chapitre suivant. Toutefois, signalons déjà que des six critères primaires et secondaires seul le critère terminologique ne s'applique pas, les SLex étant, comme expliqué ci-dessus, des non-termes de type lexical. Outre cela, et c'est ce que nous montrerons au chapitre suivant, les SLex de ce type se distinguent des ST par le manque d'isomorphisme entre leurs trois structures syntagmatique, sémantique et onomasiologique. Mentionnons que ce manque d'isomorphisme est attribuable essentiellement à la "structure" onomasiologique quelque peu particulière de ces SLex. Ajoutons que nous soupçonnons un lien entre ce manque d'isomorphisme, qui est d'ailleurs le propre des SLex figés, et le figement très avancé de ces suites.

Pour terminer, nous tenons à résumer sous forme d'un tableau les principaux points de ce chapitre, c'est-à-dire les points que nous comptons

intégrer à notre définition du ST. Rappelons que nous proposons cette définition au terme des analyses du chapitre 3. Voici donc résumés les principaux points de ce deuxième chapitre :

- le ST est un signe linguistique peu stable, composé d'une face *sã* et d'une face *sé*, qui ne se laisse cerner que par un faisceau hiérarchisé de six critères primaires et secondaires, notamment :
 - le critère terminologique, critère primaire basé entre autres sur Rousseau (1979), qui stipule que le ST doit satisfaire à la définition du terme, c'est-à-dire appartenir de par sa fonction dénomminative à la terminologie d'une langue de spécialité ;
 - le critère monoréférentiel, critère primaire basé entre autres sur Bally (1944), Benveniste (1966) et Guilbert (1965), qui stipule la nécessité d'un lien privilégié entre le ST et un référent particulier ;
 - le critère notionnel, critère primaire basé entre autres sur Drozd (1979), Picht (1979), et Sager (1979), qui stipule que le référent du ST doit être représenté par une notion dans le système notionnel d'un domaine du savoir ;
 - le critère de la binarité de la structure syntagmatique, critère secondaire basé entre autres sur Bally (1944), qui stipule que le ST présente un *sã* fondamentalement binaire composé d'une tête et d'une dépendance qui se trouvent dans une relation d'interdépendance grammaticale ;

- le critère de la binarité de la “structure” sémantique, critère secondaire basé entre autres sur Bally (1944) et Benveniste (1966), qui stipule que le ST présente un *sé* qui, parallèlement à son *sā*, est également fondamentalement binaire et composé d’un *dé* et d’un *dā* ;
- le critère de la “structure” onomasiologique, critère secondaire basé entre autres sur Drozd (1979), Portelance (1989a) et Gross (1996), qui stipule que le ST se compose d’un *dā*, modificateur de référence, qui a pour fonction d’exprimer le rapport hyponymique qui lie le ST à son *dé* ;
- le ST, qui est tenu de satisfaire en tout temps aux six critères primaires et secondaires, peut, selon le critère dérivationnel à effet taxinomique basé sur Hollyman (1966), constituer le *dé* d’autres ST dont il est l’hyperonyme ;
- le ST partage avec le SL deux de ses critères primaires et secondaires, notamment le critère secondaire de la structure syntagmatique et le critère secondaire de la “structure” sémantique.

Chapitre 3

STRUCTURE INTERNE DU SYNTAGME TERMINOLOGIQUE

Aux deux chapitres précédents, nous avons établi l'identité des règles qui génèrent le ST, et nous avons dressé la liste des traits qui caractérisent cette unité. Plus précisément, nous avons argumenté que l'unité est d'origine syntaxique, et qu'elle se laisse décrire par un ensemble hiérarchisé de six critères, notamment trois critères primaires qui cernent son statut terminologique, et trois critères secondaires qui se rapportent à sa face *sã* (tête + dépendance) et à sa face *sé* (*dé* + *dã*). De plus, nous avons fondé l'hypothèse de l'origine syntaxique du ST sur la transparence plutôt considérable de ce dernier aux règles syntaxiques. En résumé, nous avons montré que le ST est une unité lexicale à valeur terminologique qui est issue de la composante syntaxique de la langue, et qui a cela de particulier que sa linéarité peut être modifiée par des opérations syntaxiques.

Dans ce troisième chapitre, nous allons poursuivre notre réflexion sur la notion de *syntagme terminologique*. Nous cherchons plus particulièrement à délimiter davantage cette notion par le biais d'une analyse de la structure interne de cette unité. À cet effet, nous allons reprendre un à un les trois critères secondaires, introduits au chapitre 2, qui ont trait aux structures syntagmatique, sémantique et onomasiologique du ST, car ces trois structures représentent les trois niveaux de la structure interne du ST. Par l'examen de ces trois niveaux structuraux, nous souhaitons, d'une part, vérifier comment la structure interne du ST favorise la modification de sa suite linéaire de constituants et, d'autre part, dresser les frontières de la syntagmatique en terminologie.

Mentionnons que les deux objectifs de ce chapitre sont liés. En effet, en ce sens qu'une analyse de la structure interne du ST, en vue de l'identification des traits qui prédisposent le ST au comportement qui lui est propre, nécessite inévitablement une comparaison de cette structure avec celle des unités qui sont apparentées au ST, mais dont le comportement s'écarte de façon plus ou moins importante de celui du ST. Étant donné que nous présumons un lien entre la structure interne du ST et le comportement de ce dernier sur le plan discursif, il nous est bien évidemment impossible de retenir comme ST une unité dont la structure interne diffère de celle du ST, différence qui se traduit nécessairement, selon nous, sur le plan discursif, par un comportement différent. Autrement dit, si une unité présente un comportement qui s'écarte de celui du ST, nous supposons que cet écart est dû à une différence de type structural, et nous en déduisons que cette unité ne peut être un ST.

Il nous semble important de préciser davantage pourquoi nous estimons que ce sont certains aspects de la structure interne du ST qui favorisent la dynamique discursive de ce dernier. Autrement dit, pourquoi nous estimons que, de l'ensemble des six critères primaires et secondaires, ce ne sont sans doute que les trois critères secondaires, donc les critères qui évoquent les trois niveaux de la structure interne du ST, qui pointent vers des traits qui régissent le comportement discursif du ST. Et, en revanche, pourquoi nous estimons que les trois critères restants, donc les critères primaires qui établissent le statut du ST, pointent vers des traits qui sont peu déterminants pour le comportement du ST.

Pour ce qui est des *critères primaires*, rappelons que nous avons montré, au chapitre 2, que l'unité lexicale qui se rapproche le plus du ST, à savoir le SLex du type *roman policier*, ne se distingue du ST que par un seul trait : le *trait terminologique*. Cependant, nous avons montré également que, malgré cette différence, les deux unités permettent essentiellement les mêmes manipulations syntaxiques lorsqu'elles se trouvent actualisées dans un discours. Cela prouve, à

notre avis, que le trait terminologique influe peu sur le comportement discursif du ST. Et, nous en déduisons que le ST et le SLex du type *roman policier* présentent, sans doute, des structures internes très similaires, voire identiques ; en somme qu'il s'agit, selon toute probabilité, d'unités de même nature, qui ne se distinguent que par leur "nationalité", c'est-à-dire par leur appartenance à des sous-langages spécifiques, l'un plutôt général, l'autre plutôt spécialisé. Le critère terminologique gère, comme expliqué au chapitre précédent, deux autres critères : le *critère monoréférentiel* et le *critère notionnel*. En raison de ce rapport de dépendance, il nous semble permis de supposer que ces deux derniers critères sont de même peu déterminants pour le comportement du ST.

Quant aux *critères secondaires*, rappelons que nous avons montré que le ST partage avec le SL deux de ses critères secondaires, notamment le *critère de la binarité de la structure syntagmatique* et le *critère de la binarité de la "structure" sémantique*. Nous avons montré, par ailleurs, que ces unités permettent *grosso modo* les mêmes manipulations syntaxiques, telles par exemple la coordination, l'insertion, et la reprise anaphorique. Nous en déduisons que ces deux critères pointent vers des traits qui déterminent très probablement le comportement discursif du ST. En revanche, nous avons montré que le ST se distingue du SL par son *dã*, qui est un modificateur de référence et qui, par sa fonction de sous-catégorisation, dote le ST d'une "structure" *onomasiologique*. Nous en concluons que cette troisième "structure" influe peu en apparence sur les trois opérations syntaxiques susmentionnées, donc la coordination, l'insertion et la reprise anaphorique.

Nous savons que le SLex du type *roman policier* possède, à la manière du ST, une "structure" *onomasiologique*. Mais qu'en est-il du SLex du type *coup de fil*, SLex qui, rappelons-le, n'admet aucune des manipulations syntaxiques permises par le ST, le SL et le SLex du type *roman policier* ? À premier coup d'œil, ce type d'unité respecte les trois critères secondaires du ST. Il présente une

structure syntagmatique et une “structure” sémantique fondamentalement binaires : *coup*_{tête/dé} de *fil*_{dépendance/dā}, et semble comprendre un *dā* modificateur de référence, comme permet d’en juger la série : *coup de fil*, *coup de foudre*, *coup de tête*, *coup de théâtre*, etc. Il ne respecte pas, il est vrai, un des critères primaires, notamment le critère terminologique, mais on sait que les critères primaires sont peu déterminants pour le comportement discursif du ST. En effet, le ST est le seul à respecter le critère terminologique, critère dont dépendent le critère monoréférentiel et le critère notionnel, mais ce nonobstant il permet dans le discours à peu près les mêmes manipulations syntaxiques que le SL et le SLex du type *roman policier*. Décidément, ce ne peut être le critère terminologique qui cause cet écart entre le comportement du ST et celui du SLex figé. Le SLex figé respecte clairement le critère secondaire de la binarité de la structure syntagmatique et le critère secondaire de la binarité de la “structure” sémantique. Comme mentionné ci-dessus, nous soupçonnons que ces deux critères décident du comportement du ST. En effet, vu qu’il s’agit des seuls critères que le ST partage avec le SL, qui est une unité phrastique, soulignons-le, entièrement libre, nous supposons qu’ils pointent, selon toute probabilité, vers des traits, qui favorisent, voire même qui engendrent, la dynamique discursive du ST. Par conséquent, ils ne peuvent être responsables de l’opacité du SLex figé aux opérations syntaxiques. Reste donc le critère secondaire de la “structure” onomasiologique, critère en apparence respecté par le SLex figé. Mais nous savons que le ST et le SLex du type *roman policier* respectent tous les deux ce critère, et qu’ils permettent en outre tous les deux les mêmes opérations syntaxiques. Autrement dit, ce ne peut être la présence d’une “structure” onomasiologique qui bloque la dynamique discursive du SLex figé. Nous en déduisons que seule la nature de cette “structure” onomasiologique peut être responsable de ce blocage. Une comparaison des “structures” onomasiologiques du ST et du SLex figé s’impose donc pour déterminer ce qui réduit d’une façon

aussi importante la transparence syntaxique du SLex figé. Nous effectuerons cette comparaison plus loin dans ce chapitre. Pour le moment, nous nous contentons de signaler que nous pensons que la nature de la “structure” onomasiologique du ST favorise, à l’inverse de celle du SLex figé, une certaine transparence aux mécanismes de la dynamique discursive.

En résumé, nous avons argumenté que les critères primaires influent peu sur le comportement discursif du ST, à la différence des critères secondaires qui pointent vers des traits qui régissent très probablement ce comportement. Des critères secondaires, nous soupçonnons que les critères, qui concernent les structures syntagmatique et sémantique du ST, pointent vers des traits qui sont à l’origine de la dynamique discursive du ST. Autrement dit, nous soupçonnons qu’ils pointent vers des traits qui engendrent cette dynamique discursive. En revanche, nous soupçonnons que le critère de la “structure” onomasiologique pointe vers deux traits, mutuellement exclusifs, qui concernent la nature de la “structure” onomasiologique, et qui exercent deux forces opposées sur les unités lexicales syntagmatiques pourvues d’une telle structure. De ces deux traits, nous soupçonnons que l’un contribue à la dynamique discursive de l’unité, en ce sens qu’il n’y fait aucunement obstacle (cas du ST), alors que l’autre réduit la dynamique discursive de l’unité, en ce sens qu’il y fait obstacle (cas du SLex figé).

Il nous faut expliquer un autre fait, qui nous porte à croire que ce sont les critères secondaires, et non les critères primaires, qui pointent vers des traits qui déterminent le comportement discursif du ST. Ce fait est le suivant : les trois niveaux structuraux, auxquels réfèrent les trois critères secondaires, sont, avec la linéarité du ST, les seuls aspects du ST à être affectés par les mécanismes qui témoignent de sa dynamique discursive. Autrement dit, il nous semble que ces mécanismes ne mettent en jeu que la linéarité du ST et les trois niveaux de sa structure interne, mais laissent intact en tout temps le rapport triangulaire qui lie le ST à une notion et à un référent. En effet, on sait que les opérations

syntaxiques, qui sont symptomatiques de la dynamique discursive du ST, modifient la linéarité du ST actualisé. Cette linéarité est supportée directement par le premier niveau de la structure interne du ST. Par conséquent, les opérations syntaxiques manipulent les composants de ce premier niveau structural, qui est le niveau syntagmatique, lorsqu'elles déplacent ou effacent des constituants (N, Adj, etc.) de la suite linéaire du ST. Les composants du niveau syntagmatique (tête + dépendance) coïncidant avec ceux du niveau sémantique (*dé* + *dã*), toute modification de la structure syntagmatique du ST se répercute nécessairement sur la "structure" sémantique du ST. Les deux structures syntagmatique et sémantique sous-tendant la "structure" onomasiologique du ST, il s'ensuit qu'il n'est pas à exclure qu'une modification impliquant ces deux structures se répercute également sur la "structure" onomasiologique du ST. Par exemple, une opération de réduction procède, en règle générale, par l'effacement aucunement anarchique de certains constituants du ST. Dans le cas d'un ST simple, par exemple le ST *antenne directive*, ces constituants coïncident sur le plan syntagmatique avec la tête ou avec la dépendance du ST, sur le plan sémantique avec le *dé* ou avec le *dã* du ST, et sur le plan onomasiologique avec ce qui identifie l'hyperonyme du ST ou avec ce qui sous-catégorise le ST à cet hyperonyme. Il s'ensuit que l'effacement de la dépendance, *directive*, du ST susmentionné, dépendance qui coïncide avec le *dã* sous-catégorisateur de ce ST, engendre une forme, notamment *antenne*, qui coïncide avec la tête et avec le *dé* du ST réduit, *antenne*_{tête/dé} *directive*, et qui affecte de plus la même forme que l'hyperonyme de ce ST. Cette démonstration montre que les effets de la réduction, mécanisme de la dynamique discursive, se propagent vers les trois niveaux structuraux du ST. En revanche, les suppressions ne dégradent aucunement, à notre avis, la valeur terminologique de la variante réductionnelle du ST : celle-ci demeure un terme. Qui plus est, dans le contexte réductionnel, la variante évoque, à notre avis, la même notion, et par

conséquent le même référent, que le ST dont elle est dérivée. Autrement dit, il nous semble que la réduction n'affecte en rien les critères primaires, critères auxquels non seulement le ST mais également tout terme doit satisfaire en tout temps. Illustrons cela à l'aide d'un extrait de notre corpus, que voici :

En second lieu pour les satellites qui évoluent à de grandes distances de la Terre (plus de 10 000 km), on a vu qu'il était particulièrement intéressant de les équiper d'*antennes directives*. L'axe du faisceau de ces *antennes* doit être dirigé vers le centre de la Terre (...).
(Manuali 1967 : 167)

Cet extrait, qui est une attestation de la paire réductionnelle {antenne directive, antenne}, permet de constater que, dans le contexte réductionnel, *antenne directive* et sa variante réduite *antenne* (précédée de l'adjectif démonstratif) évoquent une même notion et réfèrent à un même référent.

En résumé, nous avons argumenté que les mécanismes de la dynamique discursive manipulent, par le biais des constituants de la suite linéaire du ST, les composants des trois niveaux de la structure interne du ST, sans porter atteinte à la fonction dénomminative de ce dernier. Il convient d'ajouter que nous montrons plus loin dans ce chapitre que certains de ces mécanismes s'appliquent à toute unité, terminologique ou autre, dont la structure interne présente au moins un niveau syntagmatique et un niveau sémantique, mais que leurs effets sont susceptibles de se répercuter sur le niveau onomasiologique, si celui-ci est présent. Et, en revanche, que d'autres mécanismes ne s'opèrent que sur des suites syntagmatiques dotées d'une "structure" onomasiologique.

Dans ce qui suit, nous allons analyser un à un les *trois niveaux* de la *structure interne* du ST. Parallèlement à cette analyse, nous allons procéder à une comparaison des structures internes du ST, du SL et du SLex figé du type *coup de fil*. Comme mentionné ci-dessus, nous visons par le biais de ces analyses structurales un double but. En effet, d'une part, nous voulons mettre en évidence comment le ST se distingue des autres unités syntagmatiques par sa structure

interne et, d'autre part, nous voulons établir comment cette structure interne détermine le comportement du ST sur le plan discursif.

Nous argumentons, plus particulièrement, dans ce chapitre, que le SL, dépourvu d'une fonction dénomminative précise, possède une structure interne fondamentalement binaire, dont les deux niveaux, l'un syntagmatique et l'autre sémantique, sont liés par une relation d'isomorphisme. En revanche, nous argumentons que le SLex figé présente une structure interne qui comprend bel et bien un niveau syntagmatique, un niveau sémantique et un niveau onomasiologique, mais que ces trois niveaux structuraux se caractérisent par un certain déséquilibre.

Nous montrons, de plus, que les différents niveaux de la structure interne régissent le comportement d'une unité sur le plan discursif. Plus précisément, nous montrons que l'interaction des différents niveaux structuraux détermine la grammaticalité d'opérations syntaxiques, dont l'intervention a pour effet d'altérer plus ou moins considérablement la linéarité d'une unité actualisée. À l'aide de nombreux exemples et analyses comparatives, nous montrons que le ST présente une structure interne qui favorise une certaine dynamique discursive. Nous montrons, qu'à la manière du SL mais à la différence du SLex figé, le ST présente une structure interne dont les différents niveaux se caractérisent par un certain *isomorphisme*. Nous montrons que c'est précisément cet isomorphisme qui dote le ST d'une certaine *prévisibilité sémantique*. Nous argumentons que cette prévisibilité va de pair avec une certaine *liberté syntaxique*. Enfin, nous montrons que cette liberté syntaxique est productrice de *dynamique discursive*. Autrement dit, nous allons démontrer que l'architecture de la structure interne du ST est telle, qu'elle dote le ST de degrés de liberté syntaxique et de prévisibilité sémantique suffisamment élevés pour permettre la modification éventuelle de sa linéarité, lorsqu'il se trouve actualisé dans un texte de spécialité.

Avant d'entamer les analyses structurales, il nous reste à décrire l'agencement de ce troisième chapitre, qui se divise en plusieurs sous-points. Aux trois premiers sous-points, nous présentons les trois niveaux de la structure interne du ST, et nous vérifions comment ils interagissent pour faire du ST une unité sémantiquement assez prévisible et syntaxiquement assez libre. Au quatrième sous-point, nous présentons un *modèle de figement* du ST, élaboré en fonction des constats des sous-points précédents, et nous testons son bien-fondé à l'aide d'analyses comparatives de ST, de SLex figés, et d'autres unités qui s'écartent du ST. Mentionnons que ce modèle, augmenté des constats principaux des chapitres 1 et 2, constitue la base de notre définition du ST ; définition dont nous proposons une version finale et condensée dans la conclusion qui termine cette première partie de notre travail.

3.1 Structure syntagmatique

Le ST, issu de règles syntaxiques, affecte une configuration syntaxiquement normale. Il se présente sous la forme d'une suite linéaire de constituants. Parmi ces constituants, il y a des mots forts ou lexicaux (N, Adj, Adv, etc.) et des mots faibles ou grammaticaux (Prép, ArtDéf, ArtIndéf, etc.). Le ST permet de multiples combinaisons de mots lexicaux et grammaticaux, qui sont toutes grammaticales, c'est-à-dire conformes aux modèles syntagmatiques de la langue. Il peut se constituer, par exemple, d'un *N* suivi d'un *Adj* (ex. station terrienne), d'un *N* suivi d'une *Prép* et d'un *N* (ex. antenne à réflecteur), d'un *N* suivi d'une *Prép*, d'un *N* et d'un *Adj* (ex. tube à onde progressive), ou encore d'un *N* suivi d'une *Prép*, d'un *N*, d'une *Prép*, d'un *ArtDéf*, d'un *N* et d'un *Adj* (ex. amplificateur de puissance à l'état solide).

Sous-jacents à cette suite linéaire de constituants, quelle que soit sa complexité, se trouvent des rapports hiérarchiques. En effet, la suite linéaire de

constituants, quelle que soit la combinaison de mots lexicaux et grammaticaux, s'analyse sans exception en une *tête* et au moins une *expansion* ou *dépendance*.

La *tête* du ST régit les traits syntaxiques de l'unité. Elle transmet ses traits au ST et détermine ainsi sa catégorie grammaticale de même que son genre et son nombre, s'il y a lieu. Dans le cas du ST, la tête est habituellement un N^{31} . Elle se situe le plus souvent à l'extrémité gauche de la suite linéaire de constituants :

- $\text{bande}_{\text{tête}}$: n. f. sing. passante ;
- $\text{antenne}_{\text{tête}}$: n. f. sing. à réflecteur ;
- $\text{tube}_{\text{tête}}$: n. m. sing. à onde progressive ;

et exceptionnellement, mais toujours en accord avec la syntaxe du français, à l'extrémité droite de la suite linéaire de constituants :

- $\text{troisième étage}_{\text{tête}}$: n. m. sing. ;
- $\text{très hautes fréquences}_{\text{tête}}$: n. f. plu., etc.

Notons qu'un ST ne peut avoir qu'une seule tête. Par conséquent, même les ST d'une certaine complexité n'attribuent la fonction de tête qu'à un seul constituant nominal, dont les traits syntaxiques sont percolés et transmis à l'ensemble de la suite de constituants :

- $\text{mode}_{\text{tête}}$: n. m. sing. de propagation par diffusion par les hydrométéores ;
- $\text{modulation}_{\text{tête}}$: n. f. sing. par déplacement de phase à deux états, etc.

31

Les termes sont majoritairement des noms, et les ST, par conséquent, des syntagmes nominaux. Otman (1996 : 14) semble lier la prédominance des termes de type nominal à la vocation référentielle de cette catégorie grammaticale : « Le nom est la partie du discours la plus référentielle (par rapport au verbe et à l'adjectif). Les terminologies sont constituées à près de 100% d'unités nominales ». Il convient de remarquer, cependant, que certains terminologues, tels L'Homme (1997 : communication orale), attribuent aujourd'hui également une valeur terminologique au verbe et argumentent, en conséquence, en faveur de la « prise en compte, dans les répertoires lexicographiques (ou terminographiques), des usages auxquels sont soumises les formes verbales spécialisées ».

Quant à l'*expansion*, elle est liée à la tête du ST par un rapport de *dépendance*. Elle peut être simple, constituée par exemple d'un *Adj* ou d'un *N*, ou complexe et exprimée par de multiples combinaisons de mots lexicaux et grammaticaux. Elle se situe le plus souvent à la droite de la tête du ST :

- antenne [directive]_{expansion} ;
- station [Standard B]_{expansion} ;
- répéteur [à double changement de fréquence]_{expansion} ;

et à l'occasion à sa gauche :

- [troisième]_{expansion} étage ;
- [très hautes]_{expansion} fréquences, etc.

Notons que le ST peut comprendre plusieurs expansions. En effet, un ST assez complexe peut se composer d'une tête suivie d'une double, voire d'une triple, expansion. Remarquons qu'en vertu de la nature récursive de la langue, le nombre d'expansions qu'un ST peut contenir est en principe illimité. Cependant, en réalité, les ST à trois expansions ou plus représentent une denrée plutôt rare. Voici des exemples de ST à deux ou à trois expansions :

- station [terrienne]_{expansion}' [mobile]_{expansion}" ;
- volant [d'inertie]_{expansion}' [à palier magnétique]_{expansion}" ;
- générateur [solaire]_{expansion}' [rigide]_{expansion}" [dépliable]_{expansion}", etc.

Les expansions de tels ST complexes sont liées à la tête par divers degrés de cohésion. Ainsi, dans les exemples ci-dessus, la cohésion est la plus forte entre la tête et l'expansion qui la suit immédiatement. Cela est dû au fait que les expansions restantes qualifient la tête et sa première expansion en bloc, et qu'elles renforcent de la sorte la cohésion entre ces deux composants. Par exemple, dans le premier ST ci-dessus, *terrienne* qualifie *station* et *mobile* la suite

station terrienne. Par conséquent, la cohésion est la plus élevée entre *station* et *terrienne*, *mobile* s'appliquant à ces deux constituants comme à une unité.

De ce qui précède, nous concluons que le ST s'analyse, sur le plan de sa *structure syntagmatique*, invariablement en une tête et au moins une expansion. Ceci peut être représenté schématiquement comme suit :

$$ST \rightarrow \text{tête} + \text{expansion}' + \text{expansion}'' + \text{expansion}''' + \dots$$

Fig. 7 *Structure syntagmatique du ST*

3.2 “Structure” sémantique

Ce sous-point, consacré à l'examen de la “structure” sémantique du ST, se sous-divise en deux sous-points. Au premier sous-point, 3.2.1, nous présentons la “structure” sémantique théorique du ST, telle qu'elle se dégage d'une analyse du ST en composants sémantiques. Et au sous-point suivant, 3.2.2, nous vérifions comment cette “structure” sémantique se greffe sur la structure syntagmatique du ST. Mentionnons que nous interprétons comme un indice de moindre figement la présence d'un certain isomorphisme entre ces deux niveaux structuraux du ST. Nous introduisons, en 3.2.2, la notion de *transparence sémantique* pour qualifier tout ST qui présente une structure interne dont les niveaux syntagmatique et sémantique sont hautement isomorphes. La transparence sémantique se classe parmi les facteurs qui déterminent la prévisibilité sémantique et donc le figement du ST. Par conséquent, nous l'incluons dans notre modèle de figement du ST que nous présentons en 3.4.

3.2.1 Analyse du ST en composants sémantiques

La binarité hiérarchisée de la structure syntagmatique du $s\tilde{a}$, $ST_{s\tilde{a}} \rightarrow$ tête expansion, se mire dans le sé du ST. Ce dernier est donc également binaire. Il comprend habituellement deux composants majeurs, notamment un *dé* et un *dã* : $ST_{s\tilde{e}} \rightarrow dé\ dã$ (cf. Bally 1944). Autrement dit, du point de vue sémantique, le ST se scinde en deux composants majeurs et s'articule autour d'une détermination qui réalise la mise en rapport de ces composants en chargeant l'un, le *dã*, de préciser la valeur de l'autre, le *dé*.

Comme la binarité hiérarchisée de la structure syntagmatique, cette détermination fondamentale est sous-jacente à la suite linéaire de constituants du ST, c'est-à-dire sous-jacente à la suite de mots lexicaux et grammaticaux qui composent le ST. Ceux-ci se regroupent donc nécessairement et invariablement en un *dé* et un *dã* :

- [contrôle_{dé} thermique_{dã}]_{ST} ;
- [propulseur_{dé} gaz chaud_{dã}]_{ST} ;
- [éjecteur_{dé} à simple paroi_{dã}]_{ST}, etc.

Il est à noter que les composants sémantiques du ST, c'est-à-dire son *dé* aussi bien que son *dã*, peuvent être simples ou complexes.

Nous considérons comme un *dé simple*, tout *dé*, non réalisé par un syntagme, qui ne peut être analysé à son tour en un *dé* et un *dã*. Un tel *dé* simple peut être constitué d'un terme morphologiquement simple (ex. [bande_{dé} passante_{dã}]_{ST}), ou morphologiquement complexe (ex. [coupleur_{dé} directif_{dã}]_{ST}). Il peut de même être constitué d'un composé de coordination (ex. [compression-extension_{dé} syllabique_{dã}]_{ST}), ou de n'importe quel autre type de composé (ex. [sous-système_{dé} d'alimentation_{dã}]_{ST}). En revanche, nous considérons comme un *dé complexe*, tout *dé* réalisé par une suite syntagmatique,

c'est-à-dire tout *dé* qui permet à son tour une analyse en un *dé* et un *dã* (ex. $[[propulseur_{d\acute{e}}\ ionique_{d\grave{a}}]_{D\acute{e}}\ monobouton_{D\grave{a}}]_{ST}$).

De même, nous considérons comme un *dã simple*, tout *dã* qui ne permet pas une analyse en un *dé* et un *dã*. Un tel *dã simple* peut être réalisé, par exemple, par un constituant de type adjectival (ex. $[couverture_{d\acute{e}}\ globale_{d\grave{a}}]_{ST}$), ou par un constituant de type nominal (ex. $[diode_{d\acute{e}}\ tunnel_{d\grave{a}}]_{ST}$). Il peut se présenter également sous la forme d'un groupe prépositionnel. Si tel est le cas, nous considérons que le *dã* est simple, lorsque le segment du groupe prépositionnel, qui suit immédiatement la préposition, ne peut être analysé en un *dé* et un *dã* (ex. $[amplificateur_{d\acute{e}}\ de\ puissance_{d\grave{a}}]_{ST}$). Enfin, il peut prendre la forme d'une suite à plusieurs mots forts mais non syntagmatique, coordonnée (ex. $[sous-système_{d\acute{e}}\ de\ télémessure\ et\ télécommande_{d\grave{a}}]_{ST}$), ou à deux arguments, exigés par le sémantisme du *dé*, dont le deuxième argument ne détermine point le premier (ex. $[rapport_{d\acute{e}}\ porteuse\ à\ bruit_{d\grave{a}}]_{ST}$) (voir chapitre 7). En revanche, nous considérons comme un *dã complexe*, tout *dã* pouvant être analysé à son tour en un *dé* et un *dã*. Un tel *dã complexe* affecte souvent la forme d'un groupe prépositionnel dont le segment, suivant immédiatement la préposition, permet une analyse en un *dé* et un *dã* (ex. $[amplificateur_{D\acute{e}}\ [à\ fréquence_{d\acute{e}}\ intermédiaire_{d\grave{a}}]_{D\grave{a}}]_{ST}$). Précisons que du point de vue syntagmatique, le *dã complexe*, *à fréquence intermédiaire*, constitue un groupe prépositionnel qui s'analyse en une préposition, *à*, et un groupe nominal, *fréquence intermédiaire*. C'est ce groupe nominal, qui comprend les mots lexicaux à valeur référentielle, que nous analysons en un *dé* et un *dã*. Et c'est ce groupe nominal qui détermine, pour nous, la nature complexe du déterminant, *à fréquence intermédiaire*. Il arrive, en outre, qu'un *dã complexe* prenne la forme d'un groupe adjectival, dont la tête est un participe passé adjectivé, qui n'a pas encore entièrement perdu sa valeur verbale. Nous donnons, en ce cas, le statut de *dé* à cet *Adjppassé*, qui

possède une valeur référentielle, et le statut de *dã* à la partie restante qui le qualifie (ex. [satellite_{Dé} [stabilisé_{dé} trois axes_{dã}]_{Dã}]_{ST}).

Enfin, remarquons qu'en vertu de la "structure" onomasiologique du ST, sur laquelle nous revenons ci-dessous, le *dé* complexe de forme syntagmatique est nécessairement lui-même un ST (ex. [propulseur_{dé} ionique_{dã}]_{ST} vs [[propulseur ionique]_{Dé} monofente_{Dã}]_{ST}). Le *dã* complexe, quant à lui, ne se constitue pas nécessairement d'un segment syntagmatique ayant le statut de ST : il peut être libre. Par exemple, le ST, *orbite 12 heures*, comprend un *dã* complexe, notamment *12 heures*, qui ne correspond pas à un ST. En revanche, le ST, *amplificateur à diode tunnel*, comprend un *dã* complexe, notamment *à diode tunnel*, dont le groupe nominal constitué par *diode tunnel* correspond bel et bien à un ST. À ce sujet, il nous semble important de rappeler que toute suite syntagmatique, même libre, s'analyse sur le plan sémantique en un *dé* et un *dã*, mais que c'est l'interaction entre le *dé* et le *dã* qui confère à une suite syntagmatique le statut éventuel d'unité lexicale à valeur terminologique, lorsqu'elle résulte en une certaine "structure" onomasiologique. Dans les exemples ci-dessus, *diode tunnel* possède une "structure" onomasiologique, alors que *12 heures* en est dépourvu. En effet, *diode tunnel* comprend un *dã*, notamment *tunnel*, qui sous-catégorise *diode tunnel* à *diode*. Il signale que *diode tunnel* est un spécifique de *diode*. Autrement dit, il signale que *diode tunnel* est un hyponyme de *diode*, et que *diode* est son hyperonyme. En revanche, le *dã* complexe, *12 heures*, sous-catégorise bien *orbite 12 heures* à *orbite*, mais est lui-même dépourvu d'une "structure" onomasiologique. Son *dã*, *12*, et son *dé*, *heures*, ne sont pas liés par un rapport de sous-catégorisation, *12 heures* n'étant pas un hyponyme de *heure*, et *heure* n'étant pas l'hyperonyme de *12 heures*.

En résumé, nous avons montré que les composants sémantiques du ST peuvent être simples ou complexes. Répétons qu'à la différence des *dés* et des *dãs*

simples, les *dés* et les *dās* complexes s'analysent, comme le ST qu'ils constituent, en un *dé* et un *dā*.

Dans la suite de notre travail, nous utilisons la graphie **Dé Dā** pour le *dé* et le *dā* immédiats du ST, que ceux-ci soient simples ou complexes :

- [antenne_{Dé} isotrope_{Dā}]_{ST} ;
- [[accès multiple]_{Dé} [à répartition fréquentielle]_{Dā}]_{ST}, etc.

Nous utilisons la graphie **dé dā** pour le *dé* et le *dā* d'un **Dé** ou d'un **Dā** complexe :

- [[panneau_{dé} solaire_{dā}]_{Dé} déployable_{Dā}]_{ST} ;
- [système_{Dé} [de contrôle_{dé} d'attitude_{dā}]_{Dā}]_{ST} ;
- [[charge_{dé} utile_{dā}]_{Dé} [de communications_{dé} maritimes_{dā}]_{Dā}]_{ST}, etc.

Enfin, nous utilisons la graphie **dé' dā'** pour le *dé* et le *dā* d'un **Dé** ou d'un **Dā** à deux enchâssements. Soulignons que le **dé'** et le **dā'** d'un tel **Dé** ou **Dā** sont susceptibles de s'analyser, à leur tour, en un **dé** et un **dā** :

- [modulation_{Dé} [à quatre_{dā'} [états_{dé} de phase_{dā}]_{dé'}]_{Dā}]_{ST} ;
- [[propulseur_{dé} ionique_{dā}]_{dé'} [à bombardement_{dé} électronique_{dā}]_{dā'}]_{Dé} [de mercure]_{Dā}]_{ST}, etc.

De ce qui précède, nous concluons que le ST s'analyse, sur le plan de sa "structure" sémantique, invariablement en un *Dé* et un *Dā*. S'ajoute à cela qu'en vertu de la récursivité de la langue, le *Dé* ou le *Dā* peuvent également être complexes, et s'analyser en un *dé* et un *dā*, lesquels peuvent à leur tour être complexes et s'analyser en un *dé* et un *dā*, etc. Nous obtenons la "structure" sémantique théorique suivante :

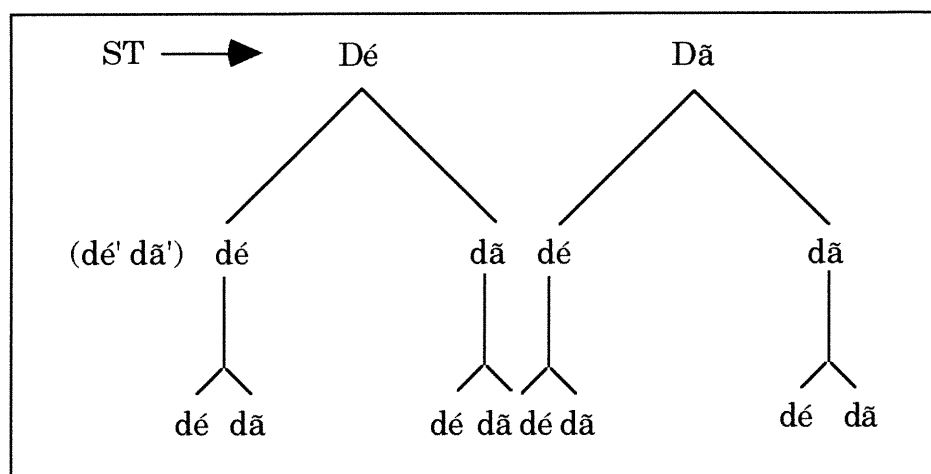


Fig. 8 "Structure" sémantique du ST

Bien entendu, seul le premier niveau de cette "structure", notamment $ST \rightarrow Dé Dã$, est nécessairement réalisé par tous les ST. Les autres niveaux sont facultatifs, les composants majeurs du premier niveau d'analyse se divisant à l'occasion seulement en un *dé* et un *dã*. Soulignons également que les composants de type *dé* et les composants de type *dã* n'ont nullement besoin d'être complexes à la fois, c'est-à-dire que les uns peuvent l'être sans que les autres ne le soient. Notons enfin que le *Dã*, c'est-à-dire le composant qui sous-catégorise le ST, peut se placer à l'initiale, à la médiane ou à la finale du ST. Nous revenons plus loin là-dessus. Voici encore quelques exemples d'analyse de ST tirés de notre corpus :

- [onde_{Dé} porteuse_{Dã}]_{ST} ;
- [senseur_{Dé} R.F._{Dã}]_{ST} ;
- [[oscillateur_{dé} local_{dã}]_{Dé} [à multiplicateur]_{Dã}]_{ST} ;
- [[détecteur_{dé} stellaire_{dã}]_{Dé} [à demi-disque_{dé} tournant_{dã}]_{Dã}]_{ST} ;
- [[[service_{dé} mobile_{dã}]_{dé'} [terrestre]_{Dã} [par satellite]_{dã'}]_{Dé}]_{ST}, etc.

Nous montrons, dans la deuxième partie de notre travail, comment cette "structure" sémantique à niveaux est manipulée par la reprise anaphorique et par la réduction à caractère lexical, qui procèdent à des effacements,

aucunement anarchiques, quand le ST actualisé est réitéré. Ajoutons que nous avons, en partie, élaboré notre description formelle de ces deux mécanismes réducteurs au moyen de cette “structure”. Nous la présentons et commentons également dans la deuxième partie de notre travail.

3.2.2 Transparence sémantique du ST

Dans ce sous-point, nous allons étudier en détail l'imbrication des deux structures, syntagmatique et sémantique, du ST. Nous allons vérifier, plus particulièrement, s'il existe une relation d'isomorphisme entre ces structures, qui sous-tendent toutes les deux la suite linéaire de constituants du ST. Autrement dit, nous allons vérifier jusqu'à quel point les composants syntagmatiques (tête + expansion) et les composants sémantiques (*dé* + *dã*) correspondent à un même découpage de la suite linéaire de constituants du ST. Nous présumons qu'une telle correspondance entre les composants des niveaux syntagmatique et sémantique de la structure interne du ST est à interpréter comme un indice d'une certaine prévisibilité sémantique ; prévisibilité qui promet, selon nous, une certaine liberté syntaxique.

Nous allons d'abord examiner la correspondance *tête/composant de type dé* et ensuite la correspondance *expansion/composant de type dã*. Pour ce qui est des composants sémantiques, précisons que nous partons des composants sémantiques immédiats (*Dé Dã*) du ST. Autrement dit, nous partons du premier niveau de la “structure” sémantique théorique du ST. Répétons que ce premier niveau, $ST \rightarrow Dé Dã$, est nécessairement réalisé par tous les ST, que leur “structure” sémantique réelle comprenne ou non plusieurs niveaux.

- *Correspondance tête / composant de type dé*

Nous avons signalé plus haut que le *déterminé* immédiat (*Dé*) du ST peut être simple ou complexe. Lorsque le *Dé* est simple, il coïncide en règle générale dans son entièreté avec la *tête* du ST :

- station_{tête} + *Dé* terrienne ;
- bande_{tête} + *Dé* de fréquences ;
- troisième étage_{tête} + *Dé*, etc.

En revanche, lorsque le *Dé* est complexe, réalisé par une suite syntagmatique comprenant au moins deux mots forts, il englobe pour ainsi dire la tête du ST, mais ne coïncide plus tout à fait avec elle :

- [station_{tête} terrienne]_{Dé} côtière ;
- [antenne_{tête} réseau]_{Dé} à commande de phase ;
- [accès_{tête} multiple]_{Dé} par répartition dans le temps, etc.

C'est le cas notamment des ST *surcomposés*, c'est-à-dire des ST dont la base dérivationnelle est elle aussi un ST. Un tel ST *surcomposé* comprend habituellement un *Dé* complexe qui s'analyse à son tour en un *dé* et un *dã*. Nous obtenons pour ce type de ST la "structure" sémantique : [[*dé* *dã*]_{Dé} *Dã*]_{ST}. C'est le *dé* du *Dé* qui coïncide en pareil cas avec la tête du ST. Cela est dû au fait que le rôle de déterminé immédiat ou de *Dé* du ST *surcomposé* revient au ST de départ, c'est-à-dire à la base dérivationnelle, et que la tête du ST de départ, qui coïncide en principe avec le *dé* de ce dernier, demeure la tête du *surcomposé*. Ainsi, dans le cas du *surcomposé*, *antenne réseau à commande de phase*, *antenne réseau* correspond au ST de départ du *surcomposé* et assume la fonction de *Dé* de ce dernier. Quant à la tête de *antenne réseau à commande de phase*, elle correspond

à la tête de son ST de départ, *antenne*_{tête/dé} *réseau*, dont elle constitue également le *dé*. Ceci peut être représenté comme suit :

[[*antenne*_{tête} + *dé* *réseau*]_{ST de départ} + *Dé* à *commande de phase*]_{ST surcomposé}.

Il en va de même pour les ST *surcomposés* dont la base dérivationnelle est elle aussi un *surcomposé*, c'est-à-dire pour les ST dont le *Dé* présente un double enchâssement. Un tel ST *surcomposé* présente généralement la "structure" sémantique suivante : [[*dé* *dã*]_{dé'} *dã*]_{Dé} *Dã*]_{ST}. C'est le *dé* du *dé'* du *Dé* qui coïncide, en pareil cas, avec la tête du ST *surcomposé*. Les raisons à cela sont identiques à celles évoquées ci-dessus, puisque l'on a affaire à un processus de détermination récursif. En effet, le rôle de déterminé immédiat ou de *Dé* d'un tel ST doublement *surcomposé* revient tout naturellement à son ST de départ, qui s'avère également *surcomposé*. On sait que cela signifie que ce *Dé* complexe est lui-même dérivé d'un ST, lequel constitue sa base dérivationnelle et de ce fait son déterminé, plus précisément son *dé'*. Ce *dé'* étant complexe, mais non *surcomposé*, ce ne peut être que sa tête, en conséquence son *dé*, qui assume le rôle de tête du ST *surcomposé* tout entier. Ainsi, nous obtenons la structure suivante pour le ST *surcomposé*, *propulseur ionique à bombardement électronique de mercure* :

[[*propulseur*_{tête} + *dé* *ionique*]_{ST de départ} + *dé'* à *bombardement électronique*]_{ST de départ surcomposé} + *Dé* *de mercure*]_{ST surcomposé}.

Cette structure montre que *propulseur*, le *dé* et la tête de *propulseur ionique*, constitue la tête du ST *surcomposé* tout entier. Quant à la suite *propulseur ionique*, elle constitue la base dérivationnelle et donc le déterminé (plus précisément le *dé'*) de *propulseur ionique à bombardement électronique*. Et cette dernière suite constitue la base dérivationnelle et donc le déterminé

immédiat ou *Dé* du ST *surcomposé*, *propulseur ionique à bombardement électronique de mercure*.

Bref, on constate que la *tête* et le *déterminé* immédiat (*Dé*) du ST coïncident parfaitement seulement lorsque le *Dé* est simple. Dans les autres cas, *tête* et *Dé* ne se recouvrent que partiellement, la *tête* du ST ne coïncidant en principe qu'avec un seul des constituants d'un *Dé* complexe, notamment le constituant nominal qui correspond au *dé* de ce *Dé* ou le constituant nominal qui correspond au *dé* du *dé* de ce *Dé*. Il importe, cependant, de souligner avec insistance que correspond à la *tête* de la structure syntagmatique du ST toujours un composant de type *dé*, quel que soit le statut de ce dernier, *Dé* ou *dé* de *Dé*, au niveau de la "structure" sémantique de l'unité.

- *Correspondance expansion / composant de type dā*

Plus haut, nous avons signalé que le *déterminant* immédiat (*Dā*) du ST, déterminant qui sous-catégorise le ST à son *Dé*, peut être simple, constitué d'un seul mot fort ou d'une suite à plusieurs mots forts mais non syntagmatique, ou complexe, c'est-à-dire réalisé par un syntagme comprenant au moins deux mots forts, dont l'un a le statut de *dé* et l'autre de *dā*. Qu'il soit simple ou complexe, on constate que le *Dā* coïncide généralement avec la partie *expansion* de la structure syntagmatique du ST :

- amplificateur [paramétrique]_{expansion} + *Dā* ;
- oscillateur [à quartz]_{expansion} + *Dā* ;
- orbite [des satellites géostationnaires]_{expansion} + *Dā* ;
- antenne [à couverture pinceau fin]_{expansion} + *Dā*, etc.

Ces quatre exemples montrent, par ailleurs, que la partie *expansion* de la structure syntagmatique et la partie *Dā* de la "structure" sémantique coïncident parfaitement lorsque le ST est simple, c'est-à-dire non *surcomposé*.

En revanche, lorsque le ST est un *surcomposé*, la coïncidence formelle de ces deux parties est d'une nature quelque peu particulière, quoiqu'elle demeure intégrale. On sait qu'un tel ST *surcomposé* s'analyse sur le plan sémantique en deux composants immédiats, notamment un *Dé*, qui est lui-même un ST, et un *Dã*. On sait également que, selon le nombre d'enchâssements, la "structure" sémantique d'un tel *surcomposé* correspond soit à, $[[\text{dé } \text{dã}]_{\text{Dé}} \text{Dã}]_{\text{ST}}$, dans le cas d'un ST à deux enchâssements (ex. code binaire naturel), soit à, $[[[\text{dé } \text{dã}]_{\text{dé}' \text{dã}'}]_{\text{Dé}} \text{Dã}]_{\text{ST}}$, dans le cas d'un ST à trois enchâssements (ex. propulseur ionique à bombardement électronique de mercure). Les exemples qui suivent montrent que les expansions de la structure syntagmatique d'un ST, présentant l'une ou l'autre de ces "structures" sémantiques, ne coïncident non seulement avec la partie *Dã* du ST, mais également avec la partie *dã* du *Dé* (ou avec le *dã'* et avec le *dã* du *dé* du *Dé*) du ST :

- $[\text{code}_{\text{dé}} \text{ binaire}_{\text{expansion}'} + \text{dã}]_{\text{Dé}} \text{ naturel}_{\text{expansion}''} + \text{Dã}$;
- $[\text{matrice}_{\text{dé}} \text{ de commutation}_{\text{expansion}'} + \text{dã}]_{\text{Dé}} \text{ hyperfréquence}_{\text{expansion}''} + \text{Dã}$;
- $[[\text{propulseur}_{\text{dé}} \text{ ionique}_{\text{expansion}'} + \text{dã}]_{\text{dé}'} [\text{à bombardement électronique}]_{\text{expansion}''} + \text{dã}]_{\text{Dé}} [\text{de mercure}]_{\text{expansion}'''} + \text{Dã}$, etc.

Ainsi, dans les trois exemples ci-dessus, les expansions *binaires*, *de commutation*, *ionique* et *à bombardement électronique* coïncident avec des *dã*^s qui font partie du *Dé* du *surcomposé*. Les expansions *naturel*, *hyperfréquence* et *de mercure*, quant à elles, coïncident avec la partie *Dã* du ST *surcomposé*.

On peut en conclure que la partie *expansion* et la partie *Dã* du ST coïncident parfaitement seulement lorsque le *Dé* du ST est simple, c'est-à-dire lorsque le ST n'est pas *surcomposé*. Sinon, on constate que la partie *expansion* du ST dépasse la partie *Dã* du ST pour coïncider avec une partie de son *Dé*. Cependant, que le ST soit simple ou *surcomposé*, la coïncidence des expansions

avec des composants de type *dã* s'avère intégrale dans les deux cas. En effet, on constate que correspond à toute expansion de la structure syntagmatique du ST invariablement un composant de type *dã*, qu'il soit de statut *Dã* ou *dã* de *Dé*, au sein de la "structure" sémantique du ST.

Il convient d'étudier plus en détail la coïncidence formelle quelque peu particulière des structures syntagmatique et sémantique d'un ST *surcomposé*. La partie *expansion* d'un tel ST couvre, comme nous venons de le constater, à la fois la partie *Dã* et la partie *dã* du *Dé* du ST. Nous tenons à préciser que cela est dû au fait qu'en cas de *surcomposition*, lorsque sur le plan syntagmatique la tête du ST est suivie de plus d'une expansion, l'analyse en composants sémantiques immédiats, donc en *Dé* et en *Dã*, est largement tributaire des divers *degrés de cohésion* qui lient les expansions de la structure syntagmatique à la tête du ST. Plus haut, nous avons mentionné que le degré de cohésion le plus élevé se situe en règle générale entre la tête et l'expansion qui la suit immédiatement. Or, il s'avère que le *Dé* d'un ST à plus d'une expansion coïncide justement avec les composants syntagmatiques entre lesquels la cohésion est la plus élevée. C'est dire donc qu'il coïncide habituellement avec la tête du ST suivie au moins de sa première expansion. Quant au *Dã*, il coïncide en règle générale avec l'expansion restante, qui qualifie en bloc les composants qui la précèdent. Illustrons cela à l'aide du ST *code binaire naturel*. Ce *surcomposé* s'analyse, sur le plan syntagmatique, en une tête, *code*, suivie de deux expansions, notamment *binaire*, qui qualifie *code*, et *naturel*, qui qualifie la suite *code binaire*. Il s'ensuit que le degré de cohésion le plus élevé se situe entre les deux premiers constituants : *code* et *binaire*. Ce sont également ces deux constituants, donc la tête et sa première expansion, qui, sur le plan sémantique, assument le rôle de *Dé* du ST. Quant au *Dã*, il coïncide avec la deuxième expansion, c'est-à-dire avec *naturel*. En somme, on constate que le premier niveau de la "structure" sémantique d'un ST *surcomposé*, notamment le niveau ST \rightarrow *Dé(dé dã) Dã*, respecte le plus

souvent les degrés de cohésion qui relient les différents composants de la structure syntagmatique d'un tel ST.

Cependant, il convient de rappeler, à ce sujet, que nous estimons que l'identification des composants sémantiques immédiats d'un *surcomposé* peut se faire selon deux méthodes, l'une grammaticale et l'autre étymologique. La *méthode grammaticale* construit la "structure" sémantique d'un *surcomposé* en fonction des divers degrés de cohésion qui existent entre les composants de sa structure syntagmatique. La *méthode étymologique*, quant à elle, élabore la "structure" sémantique d'un *surcomposé* en fonction de l'histoire dérivationnelle de ce dernier.

Nous avons signalé, au chapitre précédent, que ces deux méthodes d'analyse sont susceptibles d'engendrer des "structures" sémantiques différentes, lorsqu'elles sont appliquées à un même ST *surcomposé*, tel par exemple *système auxiliaire de pilotage*. Nous tenons à souligner qu'un éventuel écart entre l'analyse grammaticale et l'analyse étymologique est sans conséquence pour la coïncidence formelle des composants syntagmatiques et sémantiques d'un tel *surcomposé*. Cette coïncidence est respectée par les structures générées par les deux méthodes d'analyse, quoiqu'elle diffère légèrement d'une structure à l'autre. En effet, les structures issues des deux méthodes d'analyse jumellent, en règle générale, lorsqu'elles diffèrent, les expansions de la structure syntagmatique du ST avec des déterminants de statut différent. Notons qu'une telle différence d'analyse se répercute également sur le découpage du *Dé* du ST analysé, car c'est au niveau du choix du *dā* (ou du *dā'*) du *Dé* que les deux structures s'opposent le plus souvent. Cependant, elles respectent invariablement la correspondance *tête/composant de type dé*.

Pour illustrer ce respect, par les deux méthodes d'analyse, de la correspondance *tête/composant de type dé* et *expansion/composant de type dā*,

nous allons reprendre les deux “structures” sémantiques, l’une grammaticale et l’autre étymologique, du ST *surcomposé*, *système auxiliaire de pilotage* :

- structure grammaticale [[dé/tête_{système} dā/expansion’_{auxiliaire}]Dé
Dā/expansion”_{de pilotage}]ST
- structure étymologique [[dé/tête_{système} Dā/expansion’_{auxiliaire}
dā/expansion”_{de pilotage}]Dé]ST.

On constate que la structure générée par la méthode grammaticale fait correspondre *système auxiliaire* au syntagme de départ et donc au *Dé* du ST, et considère *de pilotage* comme le *Dā* qui se joint au syntagme de départ pour constituer avec lui le ST, *système auxiliaire de pilotage*. Dans cette structure, *système* constitue la tête à la fois du syntagme de départ, *système auxiliaire*, et du ST. Cette tête est suivie de deux expansions, notamment *auxiliaire*, qui a le statut de *dā* du syntagme de départ, et *de pilotage*, qui a le statut de *Dā* du ST.

En revanche, la structure issue de la méthode étymologique considère *système de pilotage* comme le ST de départ et donc comme le *Dé* du *surcomposé*, et attribue la fonction de *Dā* du *surcomposé* à *auxiliaire*. Dans cette structure, *système* est la tête à la fois du ST de départ, *système de pilotage*, et du *surcomposé*. Cette tête est suivie de deux expansions : *auxiliaire*, qui a le statut de *Dā* du ST *surcomposé*, et *de pilotage*, qui a le statut de *dā* du ST de départ.

À la différence de la méthode grammaticale, la méthode étymologique retrace, comme nous venons de le mentionner, l’histoire dérivationnelle du ST *surcomposé*. Elle attribue la fonction de *Dā* du *surcomposé* au(x) constituant(s) qui sous-catégorise(nt) le ST à son *Dé*, et exige de ce dernier qu’il corresponde à un ST attesté. Elle vérifie la présence d’un rapport hyperonymique entre le ST, qui constitue le *Dé* du *surcomposé*, et le *surcomposé*. Elle tient compte, en d’autres termes, de la “structure” onomasiologique du ST et des rapports hiérarchiques qui s’établissent entre les ST d’un même domaine du savoir. Ce faisant, elle

permet, contrairement à la méthode grammaticale, que le *Dã* se place à la médiane du ST *surcomposé* ; autrement dit, qu'il s'insère dans le corps du *Dé* de ce *surcomposé*.

La méthode grammaticale, quant à elle, part uniquement de la structure syntagmatique du *surcomposé* (tête + expansions), et base son analyse sur les divers degrés de cohésion qui existent entre la tête et les expansions du ST. Elle ne prévoit, par conséquent, que deux places pour le *Dã*, notamment à la droite ou à la gauche du *Dé* du *surcomposé*.

Cependant, il nous semble important de souligner que, malgré ces différences procédurales, les deux méthodes d'analyse génèrent le plus souvent la même "structure" sémantique, étant donné que cette "structure" suit dans la majorité des cas les degrés de cohésion du niveau syntagmatique. Comparons, par exemple, les résultats des analyses grammaticales et étymologiques des ST *station terrienne fixe* et *guide d'onde ouvert* :

- méthode grammaticale [[dé_{station} dã_{terrienne}]Dé Dã_{fixe}]ST
 - méthode étymologique [[dé_{station} dã_{terrienne}]Dé Dã_{fixe}]ST
- et
- méthode grammaticale [[dé_{guide} dã_{d'onde}]Dé Dã_{ouvert}]ST
 - méthode étymologique [[dé_{guide} dã_{d'onde}]Dé Dã_{ouvert}]ST.

En effet, les deux méthodes d'analyse n'engendrent des "structures" sémantiques différentes que dans les cas, relativement rares, où le *Dã* sous-catégorisateur se trouve à la médiane du ST. Comparons, par exemple, les résultats des analyses grammaticales et étymologiques des ST *service mobile aéronautique par satellite* et *service mobile maritime par satellite* :

- méthode grammaticale $[[[d\acute{e}_{service} d\tilde{a}_{mobile}]d\acute{e}' d\tilde{a}'_{a\acute{e}ronautique}]D\acute{e} D\tilde{a}'_{par\ satellite}]ST$
 - méthode étymologique $[[[d\acute{e}_{service} d\tilde{a}_{mobile}]d\acute{e}' D\tilde{a}'_{a\acute{e}ronautique} d\tilde{a}'_{par\ satellite}]D\acute{e}]ST,$
- et
- méthode grammaticale $[[[d\acute{e}_{service} d\tilde{a}_{mobile}]d\acute{e}' d\tilde{a}'_{maritime}]D\acute{e} D\tilde{a}'_{par\ satellite}]ST$
 - méthode étymologique $[[[d\acute{e}_{service} d\tilde{a}_{mobile}]d\acute{e}' D\tilde{a}'_{maritime} d\tilde{a}'_{par\ satellite}]D\acute{e}]ST.$

Les exemples ci-dessus montrent qu'en pareil cas une analyse grammaticale demeure possible, mais qu'elle passe sous silence les informations onomasiologiques qu'une analyse étymologique parvient à mettre en relief.

Les ST dont le *Dã* sous-catégorisateur se place à la médiane sont, en somme, des ST dont la lecture grammaticale et la lecture étymologique ne coïncident pas. La lecture grammaticale se limitant aux niveaux syntagmatique et sémantique, et la lecture étymologique s'efforçant de repérer le *Dã* sous-catégorisateur, nous estimons qu'un écart entre ces deux lectures constitue un indice de l'existence d'un troisième niveau structural, notamment un niveau onomasiologique, qui se greffe sur les niveaux syntagmatique et sémantique de la structure interne du ST.

Enfin, mentionnons que c'est la méthode étymologique que nous avons retenue pour l'analyse de notre corpus, essentiellement parce qu'elle tient compte des trois niveaux structuraux du ST. De même, l'analyse en composants sémantiques des exemples présentés dans ce chapitre est faite selon la méthode étymologique, sauf indication du contraire.

- *Structure interne doublement binaire du ST*

Il ressort des analyses de l'imbrication des deux niveaux syntagmatique et sémantique de la structure interne du ST, que la binarité hiérarchisée de la structure syntagmatique, $ST_{s\tilde{a}} \rightarrow \text{tête expansion}$, et la binarité hiérarchisée de la "structure" sémantique, $ST_{s\acute{e}} \rightarrow \text{dé } d\tilde{a}$, sont pleinement isomorphes seulement lorsque le ST est simple, c'est-à-dire non *surcomposé*. Sous-jacente à la suite linéaire de constituants d'un tel *ST simple* se trouve, comme nous l'avons constaté, une structure interne doublement binaire dont les composants du niveau syntagmatique et les composants du niveau sémantique coïncident parfaitement.

La structure interne doublement binaire du ST simple peut être représentée comme suit :

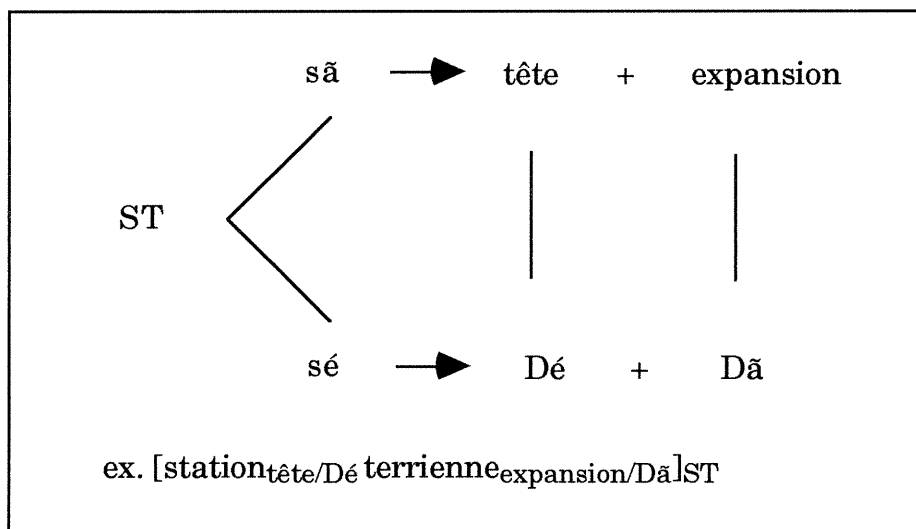


Fig. 9 *Double binarité du ST simple*

En revanche, nous avons constaté un isomorphisme d'une nature quelque peu différente lorsque le ST est un *surcomposé*. Dans ce cas, comme dans celui du ST simple, la tête coïncide avec un composant de type *dé* et les expansions avec des composants de type *dã*. Cependant, tête et *Dé* ne se recouvrent plus intégralement. En effet, le *Dé* d'un tel ST *surcomposé* coïncide avec le ST qui

constitue sa base dérivationnelle. Par conséquent, il englobe la tête de la structure syntagmatique, car celle-ci n'est généralement réalisée que par un seul constituant ; constituant qui, rappelons-le, peut être une unité morphologiquement simple ou complexe, un composé de coordination ou tout autre type de composé. C'est ainsi, par exemple, que le *Dé* du ST *surcomposé*, *accès multiple par répartition temporelle*, correspond au ST, *accès multiple*, alors que sa tête correspond à son premier constituant nominal, notamment *accès*. Quant à la partie *expansion* de la structure syntagmatique d'un tel ST *surcomposé*, elle recouvre non seulement son *Dã* mais également, comme nous l'avons souligné, la partie *dã* de son *Dé*. C'est ainsi, si nous reprenons le même exemple, que la partie *expansion* du *surcomposé*, *accès multiple par répartition temporelle*, englobe à la fois le *Dã*, *par répartition temporelle*, de ce dernier et le *dã*, *multiple*, de son *Dé*, *accès multiple*. Il convient de rappeler que nous avons démontré qu'il existe un parallélisme entre cet état de fait et les divers degrés de cohésion qui relient les expansions à la tête de la structure syntagmatique. Nous avons, en effet, démontré que ces degrés de cohésion déterminent largement le découpage de la suite linéaire de constituants du *surcomposé* en composants sémantiques. Rappelons également que nous avons montré que dans les cas relativement rares où un *surcomposé*, tel *système auxiliaire de pilotage*, permet deux lectures différentes, l'une grammaticale et l'autre étymologique, la correspondance *tête / composant de type dé* et *expansion / composant de type dã* est entièrement respectée par les deux lectures.

Illustrons, une dernière fois, la structure interne doublement binaire d'un ST *surcomposé*. Prenons le ST à deux enchâssements, *panneau solaire déployable*. Ce ST s'analyse, conformément aux divers degrés de cohésion qui régissent les rapports entre sa tête et ses expansions, en un *Dé* complexe, *panneau solaire*, et un *Dã* simple, *déployable*. C'est son premier constituant, *panneau*, donc le *dé* de son *Dé*, qui constitue sa tête. Les constituants restants,

notamment *solaire* et *déployable*, respectivement le *dã* de son *Dé* et son *Dã*, constituent ses expansions.

La structure interne doublement binaire du ST *surcomposé* peut être représentée comme suit :

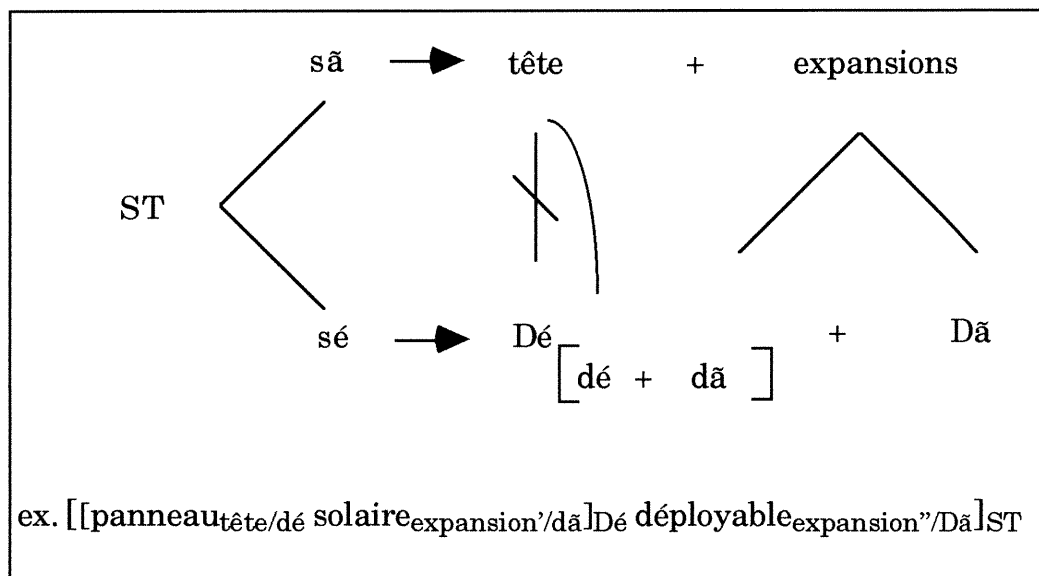


Fig. 10 Double binarité du ST surcomposé

Nous concluons des analyses précédentes de la structure interne du ST qu'une double binarité syntagmatique et sémantique caractérise la structure interne de tout ST, que celui-ci soit simple ou *surcomposé*. Plus précisément, nous concluons de ces analyses que tout ST possède une structure interne doublement binaire, réalisée par une binarité de nature syntagmatique (*tête + expansion*) sur laquelle se greffe une binarité de nature sémantique (*dé + dã*). Nous avons constaté, de plus, qu'il existe une relation d'isomorphisme entre les binarités des niveaux syntagmatique et sémantique. En effet, quelle que soit la complexité du ST, nous avons constaté que correspond à la *tête* de la structure syntagmatique invariablement un composant sémantique de type *dé*, et à l'*expansion* de la structure syntagmatique invariablement un composant sémantique de type *dã*. Une telle coïncidence des composants syntagmatiques et sémantiques est caractéristique de suites subordonnées. Par conséquent, nous

en concluons que le ST est un *subordonné*. De l'isomorphisme des structures syntagmatique et sémantique du ST, c'est-à-dire du fait que sa structure syntagmatique suggère jusqu'à un certain point sa "structure" sémantique, nous concluons, par ailleurs, provisoirement, que le ST est une *unité sémantiquement transparente*.

- *Subordination et transparence sémantique*

Il importe de bien distinguer les deux notions que nous venons d'introduire, notamment *subordination* et *transparence sémantique*. Soulignons que par *subordination*, nous entendons la coïncidence formelle des composants des deux niveaux syntagmatique et sémantique de la structure interne d'une unité, et par *transparence sémantique*, le fait que transparait au travers la structure syntagmatique d'une unité sa "structure" sémantique. Autrement dit, par *subordination* nous entendons la relation d'isomorphisme qui lie les structures syntagmatique et sémantique d'une unité, et par *transparence sémantique* nous entendons l'effet produit par une telle relation d'isomorphisme. De plus, remarquons que la *subordination* n'est fonction que des deux niveaux syntagmatique et sémantique d'une unité ; contrairement à la *transparence sémantique* qui, elle, est tributaire également de tout niveau structural que vient se greffer sur les deux niveaux précédents. En effet, nous montrons plus loin que tout niveau structural supplémentaire est susceptible soit de renforcer la transparence sémantique d'une unité, soit de la neutraliser. Autrement dit, nous montrons qu'il existe des unités syntagmatiques à plus de deux niveaux structuraux, qui sont subordonnées, mais qui ne sont pas sémantiquement transparentes.

Il nous semble important d'insister sur la nature fondamentalement structurale de la notion de *transparence sémantique*. Cette transparence résulte, répétons-le, du caractère isomorphe des niveaux de la structure interne d'une

unité, en l'occurrence pour le moment seulement ceux syntagmatique et sémantique. Plus précisément, répétons qu'elle résulte du fait que correspond à la *tête* de la structure syntagmatique toujours un composant de type *dé*, qu'il soit de niveau *dé* ou *Dé*, et à la partie *expansion* de la structure syntagmatique un ou plusieurs déterminants, qu'ils soient de niveau *dã* ou *Dã*.

Il s'ensuit qu'un ST simple, tel *bande de fréquences*, constitue une unité sémantiquement transparente, car les composants des niveaux syntagmatique et sémantique de sa structure interne se superposent parfaitement :

[bande_{tête/Dé} de fréquences_{expansion/Dã}]ST.

Un ST *surcomposé* constitue de la même façon une unité sémantiquement transparente, quoique le chevauchement de son niveau syntagmatique et de son niveau sémantique soit quelque peu différent. En effet, un tel ST complexe respecte invariablement la correspondance *tête/composant de type dé* et *expansion/composant de type dã*. Considérons, par exemple, l'analyse structurale du *surcomposé*, *station terrienne mobile* :

[[station_{tête/dé} terrienne_{expansion'/dã}]Dé mobile_{expansion"/Dã}]ST.

Enfin, les quelques ST, tels *système auxiliaire de pilotage*, dont le *Dã* sous-catégorisateur se situe à la médiane, sont également sémantiquement transparents. Ils respectent tous la correspondance *tête/composant de type dé* et *expansion/composant de type dã*. De plus, ils permettent tous une analyse en composants sémantiques selon la méthode grammaticale, c'est-à-dire selon les degrés de cohésion existant entre les composants de leur structure syntagmatique :

[[système_{tête/dé} auxiliaire_{expansion'/dã}]Dé de pilotage_{expansion"/Dã}]ST.

En effet, ce n'est du moment où l'on vérifie leur rang au sein du système de termes, que l'on s'aperçoit de l'emplacement à la médiane du *Dã* :

[[système_{tête}/dé[auxiliaire]_{expansion}'/Dã de pilotage_{expansion}"/dã]Dé]ST.

Bref, nous maintenons, pour le moment, que tout ST constitue une unité sémantiquement transparente, et cela quels que soient le degré de complexité du ST et l'emplacement de son *Dã* sous-catégorisateur.

La *transparence sémantique*, qui est, soulignons-le, une caractéristique structurale du ST, se classe, comme nous l'argumentons plus loin, parmi les facteurs qui augmentent la *prévisibilité sémantique* du ST. Mentionnons que par *prévisibilité sémantique*, nous entendons le rapport entre le *sens linguistique* du ST et son *sens référentiel* ou *notionnel*. La *prévisibilité sémantique* va généralement de pair avec une certaine *liberté syntaxique*. Par conséquent, il nous semble permis de supposer que la *transparence sémantique* augmente également le degré de *liberté syntaxique* du ST. Au fait, signalons que nous estimons que la *transparence sémantique* est génératrice de *liberté syntaxique*, et donc de *dynamique discursive*. Soulignons, en outre, que nous estimons qu'elle en constitue une condition *sine qua non*. Soulignons, en d'autres termes, que nous estimons qu'il ne peut y avoir *liberté syntaxique* ni *dynamique discursive* sans *transparence sémantique*.

Dans la suite de ce sous-point, nous allons examiner le rapport *transparence sémantique* ↔ *liberté syntaxique*. Quant au rapport *transparence sémantique* ↔ *prévisibilité sémantique*, mentionnons qu'il fait l'objet du sous-point 3.4.

Pour l'examen du rapport *transparence sémantique* ↔ *liberté syntaxique*, nous allons d'abord comparer les structures internes du ST et du SL, et ensuite les structures internes du ST et du composé de coordination. Par la première analyse comparative, nous souhaitons démontrer que la *transparence*

sémantique engendre une certaine liberté syntaxique. Et, par la deuxième, que l'absence de transparence sémantique se traduit par un degré de liberté syntaxique nul ou presque nul.

Pour ce qui est des structures internes du ST et du SL, rappelons que le *SL* est une unité syntagmatique entièrement libre. Par conséquent, nous estimons que toute ressemblance structurale entre le ST et le SL ne peut que correspondre à une caractéristique qui favorise une certaine liberté syntaxique. Signalons que nous souhaitons démontrer que le SL possède une structure interne sémantiquement transparente, c'est-à-dire qu'il se constitue, à la manière du ST, de deux niveaux structuraux, l'un syntagmatique et l'autre sémantique, liés par une relation d'isomorphisme. Si tel est effectivement le cas, nous estimerons avoir trouvé un indice sûr de l'existence d'un rapport direct entre transparence sémantique et liberté syntaxique.

Nous avons déjà signalé au sujet du SL, qu'il permet une analyse de sa structure interne à deux niveaux, l'un syntagmatique (*tête + expansion*) et l'autre sémantique (*dé + dā*). Vérifions ci-dessous s'il existe entre ces deux niveaux structuraux une relation d'isomorphisme, telle celle qui caractérise la structure interne du ST. Considérons, à cet effet, les analyses structurales suivantes de SL, dont la structure syntagmatique comprend une ou plusieurs expansions :

- [variation_{tête/Dé} saisonnière_{expansion/Dā}]SL ;
- [cours_{tête/Dé} de technologie_{expansion/Dā}]SL ;
- [[changement_{tête/dé} complet_{expansion'/dā}]Dé d'attitude_{expansion"/Dā}]SL ;
- [[domaine_{tête/dé} d'investigations_{expansion'/dā}]Dé [pratiquement infini]_{expansion"/Dā}]SL, etc.

Il ressort des analyses structurales des deux premiers SL, notamment *variation saisonnière* et *cours de technologie*, que les composants syntagmatiques et sémantiques de SL à une expansion sont liés par la même relation

d'isomorphisme que les composants syntagmatiques et sémantiques de ST simples. Et, des analyses structurales des deux derniers SL, notamment *changement complet d'attitude* et *domaine d'investigations pratiquement infini*, il ressort que les composants syntagmatiques et sémantiques de SL à plus d'une expansion sont liés par une relation d'isomorphisme qui est tout à fait semblable à celle qui lie les composants syntagmatiques et sémantiques de ST *surcomposés*. Cependant, il convient de remarquer que les SL à plus d'une expansion ne permettent qu'un seul type de lecture sémantique, notamment la lecture grammaticale qui suit les degrés de cohésion entre les composants de la structure syntagmatique. La lecture étymologique, permise par les ST *surcomposés*, s'avère impossible, étant donné que les SL ne comprennent pas un déterminant sous-catégorisateur.

Bref, les quatre analyses structurales ci-dessus montrent que le SL possède effectivement, à la manière du ST, une structure interne doublement binaire dont les niveaux syntagmatique et sémantique sont hautement isomorphes.

Nous en concluons que le SL est nécessairement, comme le ST, une unité syntagmatique subordonnée et sémantiquement transparente. Cependant, le SL ne comprenant pas un déterminant sous-catégorisateur, sa structure interne ne compte que deux niveaux, contrairement à celle du ST qui, comme nous le savons, en compte trois. Par conséquent, les structures internes du ST et du SL ne sont pas identiques. En effet, elles ne se recoupent que partiellement. Mais c'est ce recouvrement partiel, plus précisément la nature subordonnée et sémantiquement transparente de la structure interne commune du ST et du SL, qui explique, selon nous, pourquoi le ST actualisé permet un certain nombre de manipulations syntaxiques, également permises par le SL.

À ce sujet, rappelons qu'au chapitre précédent nous avons montré à l'aide d'extraits de notre corpus que les deux types de syntagmes permettent l'un aussi

bien que l'autre la *reprise anaphorique* de leur tête, l'*insertion* d'un élément adjectival ou adverbial, et la *coordination* de deux ou plusieurs suites syntagmatiques. Nous allons reprendre un à un les exemples du chapitre précédent, et montrer que ces trois opérations syntaxiques altèrent de la même façon la linéarité d'un ST et d'un SL. Autrement dit, nous allons montrer que ces opérations suivent les mêmes règles dans les deux cas. Nous commençons la démonstration par la reprise anaphorique.

Reprise anaphorique

- [orbite_{tête/Dé} de transfert_{expansion/Dā}]ST ↔ orbite_{RA}
- [cours_{tête/Dé} de technologie_{expansion/Dā}]SL ↔ cours_{RA}

Ces deux exemples montrent que la reprise anaphorique s'effectue dans le cas du SL, *cours de technologie*, comme dans celui du ST, *orbite de transfert*, par l'application d'une même règle, notamment celle qui dicte l'effacement de l'expansion ou du déterminant du syntagme.

Passons maintenant à l'insertion.

Insertion

- orbite *sensiblement* polaire ← [orbite_{tête/Dé} polaire_{expansion/Dā}]ST
- ensemble *bien* distinct ← [ensemble_{tête/Dé} distinct_{expansion/Dā}]SL

Les deux exemples ci-dessus montrent que l'insertion d'un élément adverbial s'effectue dans le cas du SL, *ensemble distinct*, comme dans celui du ST, *orbite polaire*, par l'application d'une même règle, notamment celle qui exige que l'on place l'adverbe devant l'adjectif qui constitue le déterminant ou l'expansion du syntagme.

Enfin, terminons la démonstration par un examen de la coordination.

Coordination

- couvertures partielles *et* semi-globales

←

[couvertures_{tête/Dé} partielles_{expansion/Dā}]ST et [couvertures_{tête/Dé}
semi-globales_{expansion/Dā}]ST

- parties théoriques *et* descriptives

←

[parties_{tête/Dé} théoriques_{expansion/Dā}]SL et [parties_{tête/Dé}
descriptives_{expansion/Dā}]SL

Les deux exemples ci-dessus montrent que la coordination, tant des deux ST (*couverture partielle et couverture semi-globale*) que des deux SL (*partie théorique et partie descriptive*), se fait par l'application d'une même règle, notamment celle qui dicte l'effacement de la tête ou du déterminé du deuxième syntagme, si cette tête ou ce déterminé et la tête ou le déterminé du premier syntagme sont identiques.

Il se dégage de cette démonstration que la reprise anaphorique, l'insertion et la coordination recourent effectivement aux mêmes règles pour modifier la linéarité d'un ST ou d'un SL.

Le ST et le SL n'ayant pas tout à fait la même structure interne, nous en concluons que cette différence structurale est sans importance pour les trois opérations syntaxiques en question. En effet, elles semblent s'appliquer à toute suite syntagmatique qui est sémantiquement transparente, et dont la structure interne comprend au moins deux niveaux. Le ST comptant trois niveaux structuraux, nous en déduisons que son troisième niveau structural ne bloque aucunement sa transparence aux règles suivies par ces trois opérations. Cela

nous porte à croire, et nous revenons plus loin là-dessus, que le troisième niveau structural du ST préserve très probablement la transparence sémantique des deux premiers niveaux structuraux du ST.

On peut supposer, par ailleurs, que les trois opérations syntaxiques ne sont pas sans affecter le troisième niveau structural du ST. Autrement dit, on peut supposer que leurs effets se propagent à travers toute la structure interne du ST. Sur vérification, on constate, en effet, que le produit de la reprise anaphorique du ST, *orbite de transfert*, s'avère être un homographe de l'hyperonyme de ce ST, notamment *orbite*. Quant à l'adverbe, *sensiblement*, qui est venu s'insérer dans le corps du ST, *orbite polaire*, on constate qu'il qualifie le déterminant, *polaire*, de ce ST, toutefois sans produire un effet de sous-catégorisation. Et, enfin, on constate que les deux ST, *couverture partielle* et *couverture semi-globale*, qui font l'objet d'une opération de coordination, s'avèrent être des hyponymes du même hyperonyme, notamment *couverture*. Mentionnons que, dans la deuxième partie de notre travail, nous examinons plus en détail les effets des mécanismes réducteurs, dont ceux de la reprise anaphorique, sur le troisième niveau structural du ST.

En résumé, nous venons de montrer que le SL présente, à la manière du ST, une structure interne doublement binaire et sémantiquement transparente. Nous venons de montrer également que le ST et le SL permettent, l'un aussi bien que l'autre, que leur linéarité soit modifiée par des opérations syntaxiques, telles la reprise anaphorique, l'insertion et la coordination. Nous sommes d'avis, et il nous semble important de le souligner avec insistance, que cette similarité sur les deux plans de la structure et du comportement constitue un indice fiable de la nature favorable du *rapport transparence sémantique ↔ liberté syntaxique*.

Passons maintenant à la comparaison des structures internes du ST et du composé de coordination. Nous souhaitons démontrer que l'absence de transparence sémantique, due à un déséquilibre des structures syntagmatique

et sémantique, altère profondément le comportement d'une unité sur le plan du discours.

Le *composé de coordination* (ex. émetteur-récepteur), à première vue syntagmatique et auquel bon nombre de terminologues, tels Portelance (1989) et Cormier et Rioux (1991), accordent le statut de ST, ne permet aucune des manipulations syntaxiques décrites ci-dessus. En raison de cette différence de comportement, nous présumons que ce type d'unité présente une structure interne qui s'écarte de celle, doublement binaire et sémantiquement transparente, du ST et du SL.

On constate que le premier nom d'une telle suite binominale assume généralement la fonction de tête. Il transmet, en effet, ses traits de genre et de nombre à l'ensemble de la suite : un *point*_{n.m. sing.}-virgule, de même un *émetteur*_{n.m. sing.}-récepteur. Cependant, la hiérarchie apparente de la structure syntagmatique ne semble point se refléter dans la "structure" sémantique. En effet, au lieu d'être hiérarchisée, la "structure" sémantique d'une telle suite binominale paraît plutôt nivelée, le deuxième nom ne précisant la valeur du premier. Nous en déduisons que cette "structure" sémantique ne peut être le produit d'une relation de détermination s'établissant entre deux composants, notamment un déterminé et un déterminant. Une analyse de la suite en un déterminé et un déterminant s'avère, en effet, impossible : **point*_{Dé}-virgule_{Dā}, car un point-virgule est à la fois *point* et *virgule*, de même **émetteur*_{Dé}-récepteur_{Dā}, car un émetteur-récepteur est à la fois *émetteur* et *récepteur*. Nous en concluons que nous avons affaire à une "structure" sémantique qui, puisqu'elle est nivelée, ne peut être isomorphe avec la structure syntagmatique, apparemment hiérarchisée, sur laquelle elle se greffe. Citons, à ce sujet, Noailly (1984) :

On a l'impression d'un disparate curieux entre l'équilibre logique des termes et leur hiérarchisation syntaxique : N2 y a un statut grammatical d'adjectif épithète alors que son importance sémantique dans le groupe est égale à celle de N1. (Noailly 1984 : 166-167)

L'absence d'une véritable relation d'isomorphisme entre les niveaux syntagmatique et sémantique dote le composé de coordination d'une transparence sémantique en trompe-l'œil. Cette transparence sémantique en trompe-l'œil diminue la prévisibilité sémantique du composé de coordination. En effet, on constate que l'interprétation sémantique suggérée par la structure syntagmatique est erronée : un point-virgule n'est pas une sorte de point, et un émetteur-récepteur n'est pas une sorte d'émetteur. La prévisibilité sémantique moindre du composé de coordination s'accompagne d'un degré de figement plus élevé. Dans le cas d'une binominale coordonnée, cet effet de figement se traduit par une transparence syntaxique plutôt réduite. Celle-ci se limite à la formation du pluriel : points-virgules, de même émetteurs-récepteurs. Une binominale coordonnée ne permet, du reste, aucun des mécanismes syntaxiques et discursifs qui s'appliquent au ST. Elle interdit à chacun de ces mécanismes de venir modifier sa linéarité, car toute perturbation de sa linéarité risque d'entraîner sa dissolution.

Ainsi, on constate qu'une binominale coordonnée interdit la reprise anaphorique de sa tête : *point-virgule → (ce) point, puisqu'un point-virgule n'est pas un point, de même *émetteur-récepteur → (cet) émetteur, puisqu'un émetteur-récepteur n'est pas un émetteur. De cette agrammaticalité de la reprise anaphorique, nous déduisons que la reprise anaphorique de la tête d'une unité n'est possible que lorsque la tête de la structure syntagmatique coïncide avec un composant sémantique de type *dé*, donc, en somme, que lorsque les deux structures syntagmatique et sémantique sont hautement isomorphes. Nous en déduisons, en d'autres termes, qu'il est nécessaire que l'unité soit subordonnée et sémantiquement transparente. Mentionnons que nous ajoutons à ceci, plus loin, une troisième condition, notamment l'endocentrisme de la suite syntagmatique.

Ces mêmes observations valent également pour l'insertion et la coordination. Ces deux mécanismes discursifs sont de même interdits par une

binominale coordonnée. Par exemple, une telle binominale interdit l'insertion d'un élément adjectival ou adverbial devant son deuxième constituant nominal : *un point *sensiblement* virgule, *un émetteur *sensiblement* récepteur. Elle interdit également la liaison par une conjonction de coordination, telle *et*, à une unité subordonnée qui comprend la même tête que la sienne : *émetteur-récepteur et de télémésure.

Cette résistance à la mise en œuvre des mécanismes de la dynamique discursive est une conséquence de la structure interne plutôt difforme du composé de coordination. Autrement dit, nous sommes d'avis, et nous tenons à le souligner avec insistance, que cette résistance signale qu'un déséquilibre entre les structures syntagmatique et sémantique a pour effet de réduire considérablement la liberté syntaxique d'une unité. Elle signale, soulignons-le, que l'absence de transparence sémantique engendre un degré de figement qui est nettement supérieur à celui du ST moyen.

Les constats à propos du composé de coordination confirment notre hypothèse selon laquelle l'absence de transparence sémantique annule toute liberté syntaxique, et par conséquent toute possibilité de dynamique discursive. Autrement dit, ces constats confirment qu'il ne peut y avoir dynamique discursive sans transparence sémantique.

Au sujet du composé de coordination, il nous reste à signaler que nous ne lui accordons point le statut de ST. Sa structure interne déviante rend sa suite linéaire agrammaticale du point de vue syntagmatique, et favorise, en outre, un comportement discursif fort différent de celui du ST. Cependant, mentionnons que le composé de coordination peut faire partie intégrante du ST sans que cela ne porte atteinte à la structure interne doublement binaire et sémantiquement transparente du ST. Considérons, par exemple, l'analyse structurale suivante du ST *compression-extension syllabique*, dont le *Dé* est un composé de coordination : [compression-extension_{tête/Dé} syllabique_{expansion/Dā}]ST. Enfin, signalons que,

parmi les suites binominales, les suites subordonnées et sémantiquement transparentes sont largement majoritaires. Par conséquent, les suites binominales sont, pour la plupart, des ST. Considérons, par exemple, le ST *antenne*_{tête}/*Dé* *réseau*_{expansion}/*Dã*ST.

Ceci termine notre examen du *rapport transparence sémantique* \leftrightarrow *liberté syntaxique*. Répétons que nous avons démontré que la transparence sémantique prédispose une unité syntagmatique, telle un ST, à une certaine liberté syntaxique. En d'autres termes, nous avons démontré que ce sont bel et bien les deux critères secondaires de la binarité de la structure syntagmatique et de la binarité de la "structure" sémantique qui pointent vers des traits qui prédisposent le ST à un comportement assez libre sur le plan discursif. Précisons que ces traits sont au nombre de deux, notamment la transparence sémantique de l'unité qui résulte de la nature subordonnée de l'unité, c'est-à-dire de la correspondance tête/composant de type *dé* – expansion/composant de type *dã*.

Dans le sous-point qui suit, nous allons examiner le troisième niveau structural du ST. Nous allons vérifier, plus particulièrement, s'il existe une relation d'isomorphisme entre la "structure" onomasiologique du ST et la structure doublement binaire et sémantiquement transparente sur laquelle elle se greffe. Signalons qu'un tel isomorphisme est indispensable au maintien de la transparence sémantique des deux premiers niveaux structuraux du ST.

3.3 "Structure" onomasiologique

Au chapitre précédent, nous avons défini la "structure" onomasiologique du ST comme un rapport onomasiologique hiérarchisant qui s'établit entre le ST et son déterminé. Nous avons expliqué que ce rapport hiérarchisant résulte de la fonction de sous-catégorisation du déterminant ; composant sémantique à propos duquel nous avons mentionné également qu'il est essentiellement un modificateur de référence. Bref, nous avons argumenté que les composants de la

“structure” sémantique constituent les briques de la “structure” onomasiologique du ST.

À ceci, il convient maintenant d’ajouter une précision, notamment que la “structure” onomasiologique résulte de l’interaction des *composants sémantiques immédiats* du ST, que celui-ci soit simple ou *surcomposé*. En effet, quelle que soit la complexité du ST, on constate que le troisième niveau structural du ST est invariablement réalisé par le *Dé*, qui a pour fonction d’identifier l’hyperonyme du ST, et par le *Dã*, qui a pour fonction de ranger le ST dans l’ensemble des hyponymes de cet hyperonyme. Considérons, par exemple, les analyses suivantes de ST simples et de ST *surcomposés* :

- [orbite_{Dé/hyperonyme de transfert}Dã/sous-catégorisateur]ST/hyponyme ;
- [satellite_{Dé/hyperonyme stabilisé trois axes}Dã/sous-catégorisateur]ST/hyponyme ;
- [[antenne contre-rotative]_{Dé/hyperonyme mécanique}Dã/sous-catégorisateur]ST/hyponyme ;
- [[moteur fusée]_{Dé/hyperonyme à poudre}Dã/sous-catégorisateur]ST/hyponyme, etc.

Reprenons une à une ces quatre analyses.

On constate que *orbite*, le *Dé* du ST simple, *orbite de transfert*, identifie l’hyperonyme de *orbite de transfert*, et que le *Dã*, *de transfert*, signale que le ST tout entier désigne un hyponyme de cet hyperonyme, notamment une orbite temporaire d’un véhicule spatial permettant la transition entre une orbite et une autre. Il en va de même pour le ST simple, *satellite stabilisé trois axes*. On constate que le *Dé*, *satellite*, identifie l’hyperonyme de ce ST, et que *stabilisé trois axes*, le *Dã*, signale que *satellite stabilisé trois axes* désigne un type particulier de satellite, notamment un satellite non stabilisé par rotation, à la manière d’une toupie, mais par trois roues tournantes, situées sur trois axes mutuellement orthogonaux au satellite, appelés axes de lacet, de roulis et de tangage. Quant au ST *surcomposé*, *antenne contre-rotative mécanique*, notons que le *Dé* complexe,

antenne contre-rotative, identifie l'hyperonyme de ce ST, notamment une antenne, utilisée sur des satellites stabilisés par rotation, qui permet d'obtenir un faisceau radioélectrique fixe par rapport à la Terre malgré la rotation du satellite ; et que *mécanique*, le *Dã*, signale qu'il s'agit d'un type particulier d'antenne contre-rotative, notamment une telle antenne équipée d'un système de pointage mécanique. Enfin, notons que *moteur fusée*, le *Dé* complexe de *moteur fusée à poudre*, identifie l'hyperonyme de ce *surcomposé*, notamment un moteur à réaction utilisé sur des véhicules spatiaux, et que *à poudre*, le *Dã*, signale qu'il s'agit d'un type particulier de moteur fusée, notamment un tel moteur engendrant un déplacement par la combustion d'un propergol solide.

On peut conclure de ces quatre analyses que les ST simples et les ST *surcomposés* construisent de la même façon leur troisième niveau structural.

Cependant, il convient de remarquer que les ST *surcomposés*, qui sont, rappelons-le, des ST dérivés d'un autre ST, se distinguent des ST simples par le fait qu'ils se composent d'un *Dé* qui possède lui aussi une "structure" onomasiologique. Il s'ensuit que la "structure" onomasiologique des *surcomposés* comprend, selon le nombre d'enchâssements, un ou plusieurs niveaux d'analyse supplémentaires. En effet, en ce sens que la "structure" onomasiologique d'un ST à deux enchâssements identifie non seulement l'hyperonyme immédiat de ce ST, mais par le biais du *dé* du *Dé* également son générique. Et, que la "structure" onomasiologique d'un ST à trois enchâssements identifie au moins trois notions superordonnées à celle représentée linguistiquement par le ST, notamment l'hyperonyme immédiat du ST, l'hyperonyme de l'hyperonyme immédiat et le générique du ST.

Reprenons, pour illustrer la "structure" onomasiologique à niveaux d'un ST à deux enchâssements, un à un les deux *surcomposés* donnés en exemple ci-dessus, notamment *antenne contre-rotative mécanique* et *moteur fusée à poudre*.

On constate que *contre-rotative*, le *dā* du *Dé* de *antenne contre-rotative mécanique*, sous-catégorise *antenne contre-rotative* à *antenne*, et que *mécanique*, le *Dā* de ce *surcomposé*, sous-catégorise *antenne contre-rotative mécanique* à *antenne contre-rotative*. En conséquence, *antenne*, le *dé* du *Dé*, identifie le générique de ce *surcomposé*, et *antenne contre-rotative*, le *Dé*, son hyperonyme immédiat. Autrement dit, cette “structure” onomasiologique quelque peu complexe signale que parmi les antennes il y a des antennes contre-rotatives, et parmi les antennes contre-rotatives des antennes contre-rotatives mécaniques. Nous obtenons la “structure” onomasiologique suivante :

[[antennedé/générique contre-rotative_{dā/sous-catégorisateur}]*Dé*/hyperonyme immédiat
mécanique_{Dā/sous-catégorisateur}]*ST*/hyponyme.

Il en va de même pour le *surcomposé*, *moteur fusée à poudre*. *Fusée*, le *dā* du *Dé*, sous-catégorise *moteur fusée* à *moteur*, et à *poudre*, le *Dā*, sous-catégorise *moteur fusée à poudre* à *moteur fusée*. Il s’ensuit que *moteur*, le *dé* du *Dé*, identifie le générique de ce *surcomposé*, et *moteur fusée*, le *Dé*, son hyperonyme immédiat. Cette “structure” onomasiologique signale, en d’autres termes, que parmi les moteurs il y a des moteurs fusées, et parmi les moteurs fusées des moteurs fusées à poudre. Cette structure peut être représentée comme suit :

[[moteurdé/générique fusée_{dā/sous-catégorisateur}]*Dé*/hyperonyme immédiat à
poudre_{Dā/sous-catégorisateur}]*ST*/hyponyme.

Il nous reste à illustrer la “structure” onomasiologique à niveaux d’un *surcomposé* à trois enchâssements. Prenons, pour ce faire, le *ST propulseur ionique à bombardement électronique de mercure*. On constate que *ionique*, le *dā* du *dé*, sous-catégorise *propulseur ionique* à *propulseur*, que à *bombardement électronique*, le *dā* du *Dé*, sous-catégorise *propulseur ionique à bombardement électronique* à *propulseur ionique*, et enfin que *de mercure*, le *Dā*, sous-catégorise

propulseur ionique à bombardement électronique de mercure à *propulseur ionique à bombardement électronique*. Par conséquent, *propulseur*, le *dé* du *dé*, identifie le générique du ST, *propulseur ionique*, le *dé* du *Dé*, un superordonné du ST, et *propulseur ionique à bombardement électronique*, le *Dé*, l'hyperonyme immédiat du ST. Cette "structure" onomasiologique complexe signale, en d'autres termes, que parmi les propulseurs il y a des propulseurs ioniques, parmi les propulseurs ioniques des propulseurs ioniques à bombardement électronique, et parmi ces derniers des propulseurs ioniques à bombardement électronique de mercure. Nous obtenons la "structure" onomasiologique suivante :

[[[*propulseur*_{dé/générique} *ionique*_{dā/sous-catégorisateur}]_{dé'/superordonné} [*à bombardement électronique*]_{dā'/sous-catégorisateur}]_{Dé/hyperonyme immédiat} [*de mercure*]_{Dā/sous-catégorisateur}]_{ST/hyponyme}.

Des analyses précédentes de ST simples et de ST *surcomposés*, nous concluons que le ST possède une "structure" onomasiologique théorique qui, tout comme sa "structure" sémantique théorique, comprend plusieurs niveaux. Nous représentons cette structure théorique à niveaux comme suit :

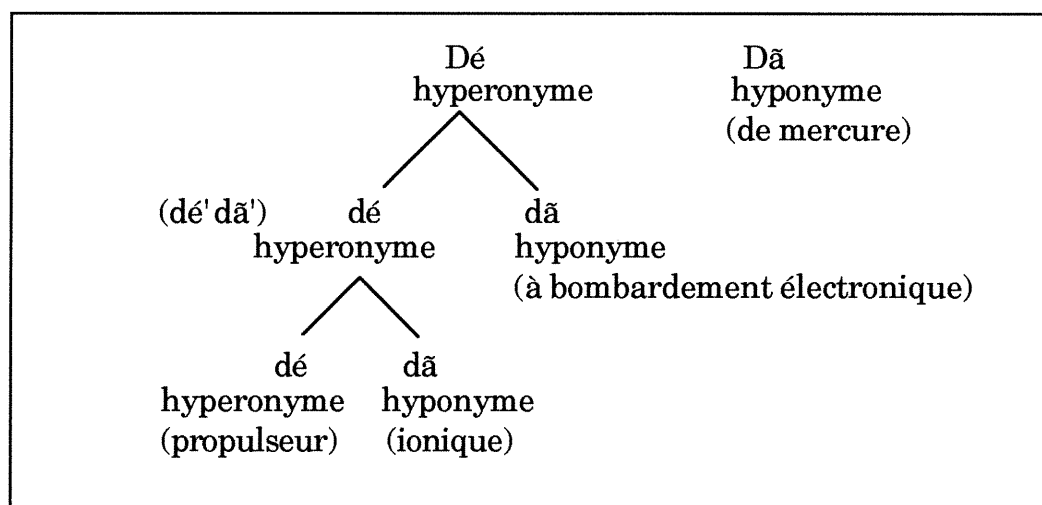


Fig. 11 "Structure" onomasiologique du ST

Seul le premier niveau de cette structure théorique est obligatoirement réalisé par tous les ST. Les autres niveaux, qui résultent d'un processus de sous-catégorisation récursif, sont facultatifs.

Il convient de remarquer également que la structure interne des composants de type *dã* ne contribue pas à l'architecture de la "structure" onomasiologique, que ces composants existent ou non de façon autonome en tant que ST. Leur seule contribution, d'une grande importance il est vrai, est de sous-catégoriser le ST, dont ils constituent le *Dã*, à son *Dé*. C'est ainsi, par exemple, que la "structure" onomasiologique du ST, *réflecteur^{Dé}/hyperonyme parabolique^{Dã}/sous-catégorisateur*, n'influe point sur celle du ST, *antenne à réflecteur parabolique*, dont *réflecteur parabolique* constitue le *Dã* sous-catégorisateur. En effet, l'architecture de la "structure" onomasiologique de *antenne à réflecteur parabolique* s'avère la même que celle de *antenne parabolique*, dont le *Dã* est simple et par conséquent dépourvu d'une "structure" onomasiologique. Comparons les "structures" onomasiologiques de ces deux ST, dont le deuxième est une réduction du premier :

[antenne^{Dé}/hyperonyme à réflecteur
parabolique^{Dã}/sous-catégorisateur]ST/hyponyme

vs

[antenne^{Dé}/hyperonyme parabolique^{Dã}/sous-catégorisateur]ST/hyponyme.

On constate que ces deux structures signalent, l'une aussi bien que l'autre, que l'on distingue parmi les antennes des antennes équipées d'un réflecteur de forme parabolique.

La "structure" onomasiologique résultant, comme nous venons de le montrer, de l'interaction des composants de la "structure" sémantique, structure qui, elle, est soutenue par les composants de la structure syntagmatique, il nous semble permis d'en déduire que la "structure" onomasiologique respecte sans nul

doute l'isomorphisme des deux structures, l'une syntagmatique et l'autre sémantique, qui l'étayent. Vérifions ci-dessous cette hypothèse, d'abord pour les ST simples et ensuite pour les ST *surcomposés*.

Pour l'examen de l'imbrication des trois niveaux structuraux du ST simple, nous allons reprendre les deux ST simples, donnés en exemple ci-dessus, notamment *orbite de transfert* et *satellite stabilisé trois axes*.

On constate que *orbite*, le premier constituant nominal de *orbite de transfert*, identifie l'hyperonyme de ce ST, et qu'il assume en outre les deux fonctions de tête et de *Dé*. On constate également que *de transfert*, le groupe prépositionnel qui suit immédiatement le premier constituant nominal, assume à la fois les fonctions d'expansion, de *Dã* et de composant sous-catégorisateur. Il s'ensuit que nous obtenons pour *orbite de transfert* une structure triplement binaire, que nous représentons comme suit :

[*orbite*_{tête/Dé/hyperonyme} de *transfert*_{expansion/Dã/sous-catégorisateur}]ST/hyponyme.

Quant à *satellite stabilisé trois axes*, sa structure interne n'est point différente de celle, triplement binaire, de *orbite de transfert*. En effet, on constate que le premier constituant nominal, notamment *satellite*, identifie l'hyperonyme de ce ST, et assume en outre les fonctions de tête et de *Dé* ; et que *stabilisé trois axes*, le segment complexe qui suit immédiatement *satellite*, assume les trois fonctions d'expansion, de *Dã* et de composant sous-catégorisateur. Par conséquent, nous obtenons pour *satellite stabilisé trois axes*, la structure, triplement binaire, suivante :

[*satellite*_{tête/Dé/hyperonyme}
*stabilisé trois axes*_{expansion/Dã/sous-catégorisateur}]ST/hyponyme.

Il ressort de ces deux analyses que le ST simple possède une structure interne triplement binaire, dont les trois niveaux structuraux sont parfaitement

isomorphes. On constate, en effet, que les composants du niveau syntagmatique coïncident parfaitement avec ceux du niveau sémantique, et que ces derniers construisent conjointement le troisième niveau structural du ST.

Nous représentons, comme suit, la structure interne triplement binaire du ST simple :

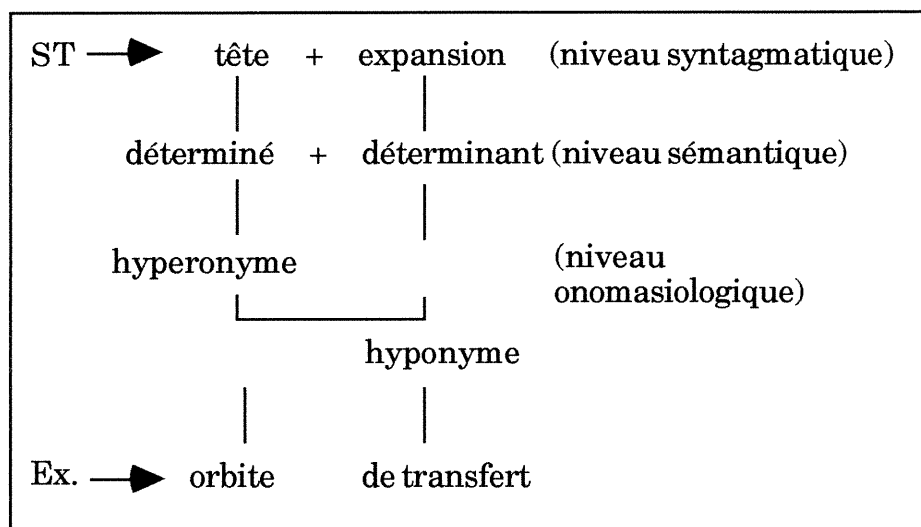


Fig. 12 Triple binarité du ST simple

Vérifions maintenant s'il existe une relation d'isomorphisme similaire entre les composants des trois niveaux structuraux d'un ST *surcomposé*, ST dont le troisième niveau structural identifie, outre l'hyperonyme, également le générique du ST. Pour ce faire, nous allons reprendre les deux *surcomposés* des analyses précédentes, notamment *antenne contre-rotative mécanique* et *moteur fusée à poudre*.

On constate que *antenne*, le premier constituant nominal et la tête de *antenne contre-rotative mécanique*, identifie le générique de ce ST et assume en outre la fonction de *dé* de son *Dé*. On constate que le *Dé* identifie, par le biais de *contre-rotative*, la première expansion qui assume la fonction de *dã* sous-catégorisateur du *Dé*, l'hyperonyme immédiat du ST. Et, enfin, on constate que *mécanique*, la deuxième expansion, assume les deux fonctions de *Dã* et de

composant sous-catégorisateur du ST tout entier. Par conséquent, nous obtenons pour le *surcomposé*, *antenne contre-rotative mécanique*, la structure triplement binaire suivante :

$$\begin{aligned} & \text{[[antenne}_{\text{tête/dé/générique}} \\ & \text{contre-rotative}_{\text{expansion'}/\text{d}\tilde{\text{a}}/\text{sous-catégorisateur}}\text{]Dé/hyperonyme immédiat} \\ & \text{mécanique}_{\text{expansion''}/\text{D}\tilde{\text{a}}/\text{sous-catégorisateur}}\text{]ST/hyponyme.} \end{aligned}$$

Le *surcomposé*, *moteur fusée à poudre*, possède de même une structure interne triplement binaire. En effet, on constate que *moteur*, son premier constituant nominal, identifie son générique, et assume de plus les deux fonctions de tête du ST et de *dé* du *Dé*. On constate que le *Dé*, *moteur fusée*, identifie l'hyperonyme immédiat du ST, et qu'il a recours, pour ce faire, à *fusée*, la première expansion du ST, qui assume les deux fonctions de *dã* et de composant sous-catégorisateur du *Dé*. Enfin, on constate que *à poudre*, la deuxième expansion, constitue le *Dã* et le composant sous-catégorisateur du ST tout entier. Il s'ensuit que nous obtenons pour *moteur fusée à poudre* la structure triplement binaire suivante :

$$\begin{aligned} & \text{[[moteur}_{\text{tête/dé/générique}} \text{ fusée}_{\text{expansion'}/\text{d}\tilde{\text{a}}/\text{sous-catégorisateur}}\text{]Dé/hyperonyme} \\ & \text{immédiat à poudre}_{\text{expansion''}/\text{D}\tilde{\text{a}}/\text{sous-catégorisateur}}\text{]ST/hyponyme.} \end{aligned}$$

Il convient de préciser que tout ST *surcomposé*, quel que soit le nombre de ses enchâssements, possède une telle structure interne triplement binaire et hautement isomorphe. Considérons, par exemple, pour conclure cet examen de l'isomorphisme des trois niveaux structuraux d'un ST *surcomposé*, l'analyse suivante de la structure interne du ST à trois enchâssements, *propulseur ionique à bombardement électronique de mercure* :

[[[propulseur_{tête/dé/générique}
ionique_{expansion'/dã/sous-catégorisateur}]d'_{superordonné} [à bombardement
électronique]_{expansion"/dã'/sous-catégorisateur}]D_é/hyperonyme immédiat
[de mercure]_{expansion"/Dã/sous-catégorisateur}]ST/hyponyme.

Il ressort des analyses de la structure interne des ST, *antenne contre-rotative mécanique, moteur fusée à poudre et propulseur ionique à bombardement électronique de mercure*, que le ST *surcomposé* possède, à la manière du ST simple, une structure interne dont les trois niveaux sont hautement isomorphes. En effet, outre la correspondance tête/composant de type *dé* et expansion/composant de type *dã*, on constate que les composants de type *dé* identifient invariablement des notions superordonnées à celle dénommée par le ST, et que les composants de type *dã* remplissent invariablement la fonction de composant sous-catégorisateur.

La structure interne triplement binaire du ST *surcomposé* peut être représentée comme suit :

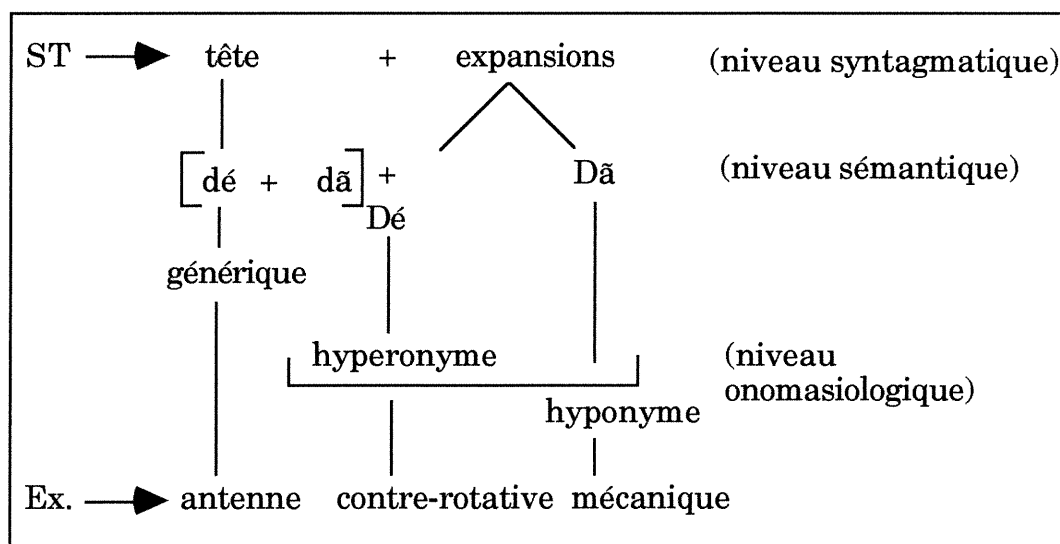


Fig. 13

Triple binarité du ST surcomposé

Des analyses précédentes, nous concluons, et nous tenons à le souligner avec insistance, qu'une triple binarité, syntagmatique, sémantique et onomasiologique, caractérise la structure interne de tout ST, que celui-ci soit simple ou *surcomposé*. Plus précisément, nous concluons que tout ST possède une structure interne ternaire, réalisée par une binarité de nature syntagmatique (*tête + expansion*), sur laquelle se greffe une binarité de nature sémantique (*dé + dā*), qui, elle, construit une binarité de nature onomasiologique (*hyperonyme + dā sous-catégorisateur = hyponyme*). Nous avons constaté, de plus, que par les correspondances tête/déterminé/superordonné et expansion/déterminant/sous-catégorisateur, chacune de ces binarités est liée aux deux autres par une relation d'isomorphisme. Nous en concluons que le ST est effectivement une *unité sémantiquement transparente*. En effet, son troisième niveau structural respecte l'isomorphisme des deux niveaux sur lesquels il se greffe ; en conséquence, transparait, au travers la structure syntagmatique du ST, sa "structure" sémantique, et au travers cette dernière, sa "structure" onomasiologique. Enfin, au sous-point précédent, nous avons déduit de l'isomorphisme des niveaux syntagmatique et sémantique que le ST est un *subordonné*. De l'isomorphisme des niveaux sémantique et onomasiologique, plus particulièrement du fait que les composants de type *dé* identifient des notions superordonnées à celle dénommée par le ST, il se dégage maintenant que le ST est également un *endocentrique*.

Il convient de préciser davantage ce que nous entendons par *endocentrisme*. Soulignons donc que cette caractéristique est, pour nous, le propre de toute unité du lexique qui s'articule autour d'une relation de détermination pleinement prise en charge par sa suite linéaire de constituants, et dont la binarité sémantique, édifiée par une binarité syntagmatique, traduit une binarité notionnelle sous-jacente. Quant aux unités purement syntaxiques, dépourvues d'une "structure" onomasiologique, nous estimons qu'elles présentent

un endocentrisme d'une nature quelque peu différente. En effet, leur *Dã* n'exprimant qu'une caractéristique accidentelle de leur *Dé*, ce dernier ne peut évoquer une notion superordonnée à celle à propos de laquelle le syntagme fait une assertion. Par conséquent, *Dé* et syntagme réfèrent à une seule et même notion. C'est cette identité des notions, désignées par le syntagme lui-même et par un de ses composants, qui détermine, pour nous, la nature endocentrique du SL. En résumé, on peut dire que l'endocentrisme du SL annonce celle du ST, unité dont la structure interne reprend les deux niveaux structuraux du SL, mais qui, par la fonction de sous-catégorisation de son *Dã*, ajoute un niveau supplémentaire à sa structure interne et altère de cette façon profondément l'essence de l'endocentrisme de cette structure interne.

Il est à noter que la *nature endocentrique* du ST contribue à la *liberté syntaxique* du ST, étant donné que c'est elle qui consolide la *transparence sémantique* de ses deux premiers niveaux structuraux. En effet, comme nous venons de l'expliquer, le ST doit son endocentrisme à l'isomorphisme de son niveau sémantique et de son niveau onomasiologique, soit à la correspondance *dé/superordonné* et *dã/sous-catégorisateur*. Cette correspondance respecte le parallélisme des niveaux syntagmatique et sémantique, soit la correspondance *tête/dé* et *expansion/dã* (à l'origine de la nature subordonnée du ST), et étend de la sorte au troisième et dernier niveau structural du ST la transparence sémantique des niveaux précédents. Il en résulte une transparence sémantique intégrale qui, tributaire de la nature subordonnée et endocentrique du ST, garantit un degré de liberté syntaxique suffisamment élevé pour que le ST actualisé soit susceptible d'une certaine dynamique discursive.

On sait que l'absence de transparence sémantique, due à un déséquilibre entre les niveaux syntagmatique et sémantique, engendre un degré de figement, nettement supérieur à celui du ST, qui rend agrammaticaux les mécanismes de la dynamique discursive. C'est ce que nous avons constaté lors de notre examen

de la structure interne du composé de coordination ; unité complexe dont les niveaux syntagmatique et sémantique ne sont point isomorphes. Nous nous proposons d'examiner, maintenant, les conséquences de l'absence d'isomorphisme entre les deux niveaux sémantique et onomasiologique d'une unité lexicale. Pour ce faire, nous allons comparer les structures internes du ST et du SLex figé du type *coup de fil*, unité lexicale dont la liberté syntaxique s'avère extrêmement réduite. Par cet examen, nous souhaitons mettre en évidence l'importance de l'isomorphisme de tous les niveaux structuraux d'une unité. Plus précisément, nous souhaitons montrer que sans un isomorphisme global, il ne peut y avoir liberté syntaxique et, par ce fait même, dynamique discursive.

Le SLex figé du type *coup de fil*, qui, comme nous l'avons montré au chapitre précédent, tolère mal toute perturbation de sa linéarité, est une unité syntagmatique de type subordonné. Il se constitue, à la manière du ST, de deux niveaux structuraux, l'un syntagmatique et l'autre sémantique, liés par une relation d'isomorphisme. Considérons, par exemple, les analyses suivantes des SLex figés *coup de fil* et *rat de bibliothèque* :

- [*coup*_{tête/Dé} de *fil*_{expansion/Dā}] SLex figé ;
- [*rat*_{tête/Dé} de *bibliothèque*_{expansion/Dā}] SLex figé.

Ce n'est que par son troisième et dernier niveau structural que le SLex figé se démarque du ST. De par l'isomorphisme des deux niveaux structuraux sur lesquels il se greffe, ce troisième niveau dote le SLex figé d'un endocentrisme en trompe-l'œil. En effet, résultant de l'interaction des composants du niveau précédent, il ne maintient qu'en apparence le parallélisme des structures syntagmatique et sémantique. Il n'identifie point un superordonné de l'unité, car la valeur métaphorique du déterminé le rend impossible. Et, quoique le déterminant soit en quelque sorte un modificateur de référence, vu sa

participation au processus métaphorique de substitution sémantique, la sous-catégorisation apparente qu'il produit n'est qu'illusion, puisque, tout compte fait, un *coup de fil* n'est pas une sorte de *coup* et un *rat de bibliothèque* n'est pas une sorte de *rat*. Il s'en dégage que, contrairement à une unité endocentrique, le SLex figé ne construit point, par le biais de l'interaction de son déterminé et de son déterminant, une sorte de définition *per proximum genus et differentiam* de son référent. Par conséquent, le SLex figé n'est point un endocentrique, mais un *exocentrique*, qui par le recours à la métaphore, parvient à dénommer une notion qui n'est nommée explicitement par aucun de ses constituants.

Ne respectant qu'en apparence la correspondance *dé/superordonné* – *dā/sous-catégorisateur*, le troisième niveau structural du SLex figé neutralise la transparence sémantique qui résulte du parfait isomorphisme de ses deux premiers niveaux structuraux. Le parallélisme perturbé des trois niveaux structuraux réduit considérablement la prévisibilité sémantique du SLex figé. L'écart entre son sens linguistique et son sens référentiel ou notionnel est important : un *coup de fil* n'est pas un coup fait avec du fil mais un appel téléphonique, et un *rat de bibliothèque* n'est pas une variété de rat qui élit domicile dans les bibliothèques de la ville, mais une personne qui a toujours le nez dans les livres. Cette imprévisibilité sémantique s'accompagne d'un effet de figement ; figement qui se traduit par une transparence syntaxique réduite. Celle-ci se limite à la formation du pluriel : coups de fil ; rats de bibliothèque. Du reste, la structure interne déviante du SLex figé interdit, à la manière de celle du composé de coordination, la plupart des manipulations syntaxiques permises par le ST.

Ainsi, on constate que la nature exocentrique du SLex figé interdit la reprise anaphorique : **coup de fil* → (ce) coup, de même **rat de bibliothèque* → (ce) rat. De cette interdiction, nous déduisons que, dans le cas d'une unité lexicale, la reprise anaphorique n'est grammaticale que lorsque l'élément repris coïncide

avec un composant de type *dé* qui évoque une notion superordonnée à celle dénommée par l'unité. Nous en déduisons, en d'autres termes, que la reprise anaphorique n'est grammaticale que lorsque la structure interne de l'unité lexicale se caractérise par un isomorphisme global, isomorphisme dont résulte une transparence sémantique intégrale maintenue d'un niveau structural à l'autre. Dans le cas d'une unité syntagmatique, cela revient à dire que l'unité doit être à la fois subordonnée et endocentrique.

Ces mêmes observations valent également pour l'insertion et la coordination, deux autres manipulations syntaxiques qu'interdit, à la manière du composé de coordination, le SLex figé. On constate, en effet, que ce dernier ne tolère ni l'insertion d'un élément étranger (ex. *rat *invétéré* de bibliothèque), ni la coordination par une conjonction, telle *et*, à une autre unité qui comporte la même tête que la sienne (ex. *rats de bibliothèque et de cave).

Du comportement déviant du SLex figé, nous déduisons, et nous tenons à le souligner avec insistance, que l'absence d'un isomorphisme global, et donc de transparence sémantique, constitue un véritable obstacle aux mécanismes de la dynamique discursive. Ajoutons que nous écartons de la classe des ST toute unité syntagmatique qui, comme le SLex figé, présente une structure interne déviante, et par conséquent aussi un comportement discursif divergent.

Il nous reste à préciser, au sujet de la métaphore, qui constitue au fond une intervention de la composante sémantique de la langue, qu'elle ne produit pas le même effet de figement lorsqu'elle modifie uniquement le sémantisme d'un ou de plusieurs constituants d'un composant de type *dã*. La valeur métaphorique d'un tel *dã* fige, il est vrai, jusqu'à un certain point, le rapport entre ce *dã* et son *dé*, mais ne porte aucunement atteinte à l'isomorphisme global de la structure interne de l'unité. Cet isomorphisme est préservé, car un *dã* à valeur métaphorique demeure apte à remplir la fonction de composant sous-catégorisateur. Par conséquent, un déterminant à valeur métaphorique

peut faire partie intégrante d'un ST. Considérons, par exemple, le ST, *corps noir*, qui dans le domaine de la physique désigne un corps idéal parfaitement absorbant. Ce syntagme simple, à la structure interne triplement binaire, [corpStête/Dé/hyperonyme noir_{expansion}/Dā/sous-catégorisateur]ST/hyponyme, n'admet point l'insertion d'un adverbe d'intensité, tel *très* : *corps très noir. Cependant, il permet toujours la reprise anaphorique de sa tête, comme permet d'en juger l'extrait suivant tiré de notre corpus :

Dans le cas du *corps noir*, (...), l'énergie rayonnée ne dépend que de la température du *corps* et de la fréquence considérée.
(Maral *et al.* 1982 : 34)

L'interdiction de l'insertion, qui est une conséquence du rapport non prédicatif entre *corps* et *noir*, constitue un indice de figement (*cf.* Gross 1996). La grammaticalité de la reprise anaphorique, par contre, signale que ce figement demeure relatif. Nous en déduisons que la métaphore ne produit un effet de figement important et durable que lorsqu'elle détruit la correspondance *dé*/superordonné – *dā*/sous-catégorisateur.

Par l'examen de la structure interne du SLex figé, nous avons démontré, qu'à la différence du ST, cette unité comporte un troisième niveau structural qui fait obstacle aux mécanismes de la dynamique discursive, car sa nature dissymétrique invalide la transparence sémantique des deux niveaux syntagmatique et sémantique. Nous en concluons que c'est effectivement l'interaction des trois niveaux structuraux d'une unité syntagmatique, telle le ST, qui détermine la grammaticalité d'un certain nombre d'opérations syntaxiques qui altèrent la linéarité d'une unité actualisée. Ces opérations se divisent en deux groupes. Il convient de distinguer les opérations susceptibles de s'appliquer à des unités dont la structure interne est minimalement doublement binaire, et celles qui ne s'appliquent qu'à des unités dont la structure interne est triplement binaire. Parmi les opérations syntaxiques du premier groupe, citons la reprise

anaphorique, la coordination, l'insertion et la prédication, et parmi celles du deuxième groupe, la réduction à caractère lexical et la dénomination.

Il importe de consacrer quelques lignes aux opérations syntaxiques du deuxième groupe. La réduction à caractère lexical et la dénomination, opérations dont il a été peu question jusqu'à présent, rappellent par leur façon de procéder deux opérations du premier groupe, notamment la reprise anaphorique et l'insertion.

La *réduction à caractère lexical* supprime, tout comme la reprise anaphorique, certains constituants de l'unité, mais produit, ce faisant, un effet onomasiologique particulier qui dote l'unité réduite d'un haut degré d'autonomie contextuelle. Il s'ensuit qu'à la différence des produits de la reprise anaphorique, la coréférentialité du ST plein et de l'unité réduite dépasse largement les confins du contexte réductionnel (ex. satellite artificiel → satellite ; satellite de communications maritimes → satellite maritime).

Quant à la *dénomination*, elle introduit, tout comme l'insertion, un élément étranger dans le corps de l'unité. Cependant, contrairement à l'insertion, elle ne remplit point une fonction de qualification. Elle n'exprime point quelque nuance, ni n'apporte quelque information supplémentaire non exprimée par les constituants de l'unité. Son but, en revanche, est métalinguistique, notamment signaler que le déterminant de l'unité est un modificateur de référence qui remplit une fonction de sous-catégorisation. Pour ce faire, la dénomination insère devant le déterminant de l'unité des expressions, telles *dit*, *appelé*, etc. Considérons, par exemple, l'extrait suivant tiré de notre corpus :

Pour les mesures de distance, on emploie le plus souvent la *modulation dite* « à tons ». (CNES/CNET 1983b : 203)

La grammaticalité de la réduction à caractère lexical et de la dénomination dépend, d'une part, de la présence d'une "structure" onomasiologique et, d'autre part, de la nature subordonnée et endocentrique de

l'unité qui la comporte. Par conséquent, elles sont interdites non seulement par le SL, mais également par le SLex figé et le composé de coordination. Le SL les interdit parce qu'il est dépourvu d'une "structure" onomasiologique : *robe dite rouge ; *robe rouge → rouge, de même *robe rouge → robe, puisque séparément *rouge* et *robe* ne peuvent référer à une robe qui est rouge. Le composé de coordination les interdit parce qu'il n'est pas subordonné : *émetteur dit récepteur ; *émetteur-récepteur → récepteur, de même *émetteur-récepteur → émetteur, puisque *émetteur* et *récepteur* ne peuvent à eux seuls véhiculer le sens référentiel et notionnel de *émetteur-récepteur*. Enfin, le SLex figé les interdit parce qu'il est fondamentalement exocentrique : *table dite ronde ; *table ronde → rond(e), de même *table ronde → table, puisque *table ronde* ne désigne point une table qui est ronde.

Outre de contribuer, par la préservation de la transparence sémantique, à la prévisibilité sémantique et à la liberté syntaxique du ST, la "structure" onomasiologique détermine également les rapports paradigmatiques entre ST et monoterme d'un même domaine du savoir. En effet, on sait, qu'en raison du troisième niveau structural, tout ST, qu'il soit simple ou *surcomposé*, se trouve automatiquement être un hyponyme du terme, simple ou syntagmatique, dont il est dérivé par l'ajout d'un *Dã*, car ce dernier remplit nécessairement une fonction de sous-catégorisation. Par conséquent, le ST se situe sur un *axe onomasiologique double*, qui est déterminé horizontalement par la correspondance *dé/superordonné – dã/sous-catégorisateur*, et verticalement par les rapports paradigmatiques avec les autres termes, simples ou syntagmatiques, dont le ST est dérivé ou dont il constitue une base de dérivation.

Cet axe onomasiologique double peut être représenté comme suit :

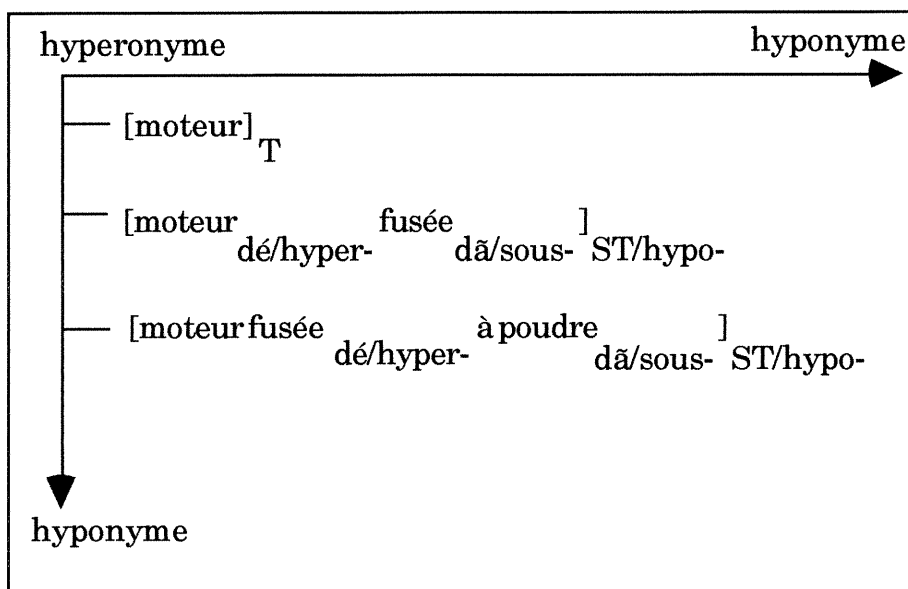


Fig. 14 Axe onomasiologique double du ST

L'axe onomasiologique double, qui résulte de la "structure" onomasiologique du ST et plus particulièrement de la fonction de sous-catégorisation du *Dā*, régit un des mécanismes discursifs auquel seul le ST est sujet, notamment la réduction à caractère lexical³². Nous montrons, dans la deuxième partie de notre travail, de quelle façon cet axe détermine les effacements effectués par ce mécanisme réducteur.

Avant de conclure, il nous reste à mentionner que la notion hyperonymique évoquée par le *Dé* a généralement un des trois statuts suivants : elle peut être un hyperonyme intrasystémique, un hyperonyme extrasystémique, ou un primitif terminologique. *L'hyperonyme intrasystémique* se situe en dedans du système notionnel de la notion dénommée par le ST. C'est le cas, par exemple, de *antenne* par rapport à *antenne directive*, ou de *propergol* par rapport à *propergol liquide*. *L'hyperonyme extrasystémique*, quant à lui, se situe en dedans d'un système notionnel qui n'est pas celui de la notion dénommée par le ST, mais qui lui est connexe. C'est le cas, par exemple, de *satellite* par rapport à *satellite artificiel*, ou de *navette* par rapport à *navette spatiale*. Enfin, le *primitif*

³² Ici, nous faisons bien évidemment abstraction du SLex du type *roman policier*, dont le comportement est identique à celui du ST, mais dont il ne sera plus question dans la suite de cette thèse.

terminologique évoque une notion très générique qui n'appartient à aucun système notionnel en particulier. *Dispositif, ensemble, service, système, sous-système, etc.*, sont des primitifs terminologiques.

Ces trois statuts influent sur la fonction de sous-catégorisation du *Dã*. Lorsque le *Dé* désigne un hyperonyme intrasystémique, le *Dã* est un sous-catégorisateur pur. Il ne fait que mettre en évidence qu'il existe entre le ST et son *Dé* un rapport hiérarchique de type hyponymique. Pour ce faire, il spécifie un ou plusieurs traits notionnels qui réduisent le champ d'application du ST par rapport à celui du *Dé*. *Liquide*, par exemple, signale que *propergol liquide* désigne un type particulier de *propergol*, notamment une telle substance, mais à l'état liquide, dont la combustion est génératrice d'énergie cinétique. En revanche, lorsque l'hyperonyme désigné par le *Dé* est extrasystémique, le *Dã* remplit outre sa fonction de sous-catégorisation, également une fonction de transfert (cf. Guilbert 1965). Il supprime les quelques traits notionnels non pertinents de l'hyperonyme, et assure de la sorte l'intégration de ce dernier au système notionnel du ST. *Artificiel*, par exemple, transfère *satellite* du domaine de l'astronomie à celui des techniques spatiales, en signalant que le ST, créé par l'adjonction de *artificiel* à *satellite*, désigne un corps conçu par l'humain qui, tel un corps céleste, gravite sur une orbite autour d'une planète. Mentionnons que de tels ST correspondent le plus souvent à des notions hyperonymiques dans le nouveau système notionnel, leur *Dã* les sous-catégorisant à une notion qui est située en dehors de ce système. Enfin, lorsque le *Dé* est un primitif terminologique au sens notionnel indéterminé, le *Dã* sous-catégorise le ST à ce *Dé* en situant celui-ci dans un système notionnel précis. Pour ce faire, il nomme soit de façon explicite le système notionnel en question (ex. système *d'antenne, système de télécommunications spatiales*), soit spécifie la finalité du primitif dans le système notionnel qui l'accueille (ex. dispositif *de concentration des conversations, procédé d'étalement de spectre par codage*), soit décrit avec

précision un trait caractéristique que revêt le primitif dans ce système notionnel (ex. système à volets mobiles, mécanisme yoyo).

Dans la deuxième partie de notre travail, nous montrons comment la réduction à caractère lexical exploite le rapport, décrit ci-dessus, entre la notion hyperonymique évoquée par le *Dé* et le rôle du *Dā* sous-catégorisateur, afin de préserver d'une réduction à l'autre le sens notionnel du ST plein, non réduit.

Ceci termine notre examen de la "structure" onomasiologique du ST. Soulignons que nous avons montré que le troisième et dernier niveau structural du ST préserve, par la correspondance déterminé/superordonné – déterminant/sous-catégorisateur, l'isomorphisme des deux premiers niveaux structuraux du ST. Cet isomorphisme global, qui est le propre d'une unité subordonnée et endocentrique, rend le ST entièrement sémantiquement transparent : sa structure syntagmatique suggère sa "structure" sémantique, et cette dernière sa "structure" onomasiologique. Nous avons montré que cette transparence sémantique intégrale dote le ST d'un degré de liberté syntaxique qui est nettement supérieur à celui d'unités dont les niveaux structuraux sont en déséquilibre. En somme, nous avons montré, dans ce sous-point, que les trois niveaux de la structure interne du ST régissent, en effet, conjointement le comportement discursif du ST. Nous avons montré, en d'autres termes, que ce sont bel et bien les trois critères secondaires, formulés au chapitre précédent, qui pointent vers des traits qui prédisposent le ST à une certaine dynamique discursive. Ces traits, générateurs de liberté syntaxique, sont au nombre de trois, notamment la transparence sémantique intégrale de l'unité, qui résulte de la nature subordonnée et endocentrique de l'unité, c'est-à-dire de la première correspondance, tête/déterminé – expansion/déterminant, ainsi que de la deuxième, déterminé/superordonné – déterminant/sous-catégorisateur.

Nous voici arrivée à la fin de notre examen des trois niveaux structuraux du ST. Nous avons suggéré, à quelques reprises, lors de cet examen, qu'il existe

un lien entre le figement syntaxique et la prévisibilité sémantique. C'est ce lien que nous allons examiner dans le sous-point qui suit. Nous y argumentons que la prévisibilité sémantique et le figement syntaxique sont deux grandeurs variables, largement déterminées par la structure interne d'une unité, et liées par un rapport inverse. Plus précisément, nous identifions, dans ce quatrième sous-point, un ensemble de paramètres qui fixent de concert les degrés de figement syntaxique et de prévisibilité sémantique d'une unité syntagmatique. Mentionnons que nous rangeons parmi ces paramètres, la transparence sémantique et les deux caractéristiques structurales dont elle est tributaire, notamment la nature subordonnée et endocentrique de la structure interne d'une unité.

3.4 Prévisibilité sémantique et figement du ST

La triple binarité syntagmatique, sémantique et onomasiologique du ST ne caractérise point le ST que sur le seul plan structural. En effet, nous estimons que ses effets dépassent le purement structural pour influencer aussi sur la compréhensibilité ou sur la *prévisibilité sémantique* du ST. Et cela, à notre avis, plutôt favorablement.

La *prévisibilité sémantique* concerne le rapport entre le *sens linguistique* de l'unité tel que suggéré par ses constituants et son *sens référentiel* ou *notionnel*. Nous présumons qu'elle est fonction d'un ensemble de cinq paramètres, que voici :

- le nombre de traits notionnels explicités par les constituants de l'unité ;
- la configuration syntaxiquement normale de la suite linéaire de constituants, étayée par une structure interne triplement binaire ;
- la nature subordonnée de l'unité ;
- la nature endocentrique de l'unité ; et
- la transparence sémantique intégrale de l'unité.

Ces cinq paramètres déterminent, selon nous, conjointement le degré de prévisibilité sémantique d'une unité syntagmatique. Il s'ensuit que notre hypothèse gagne en précision lorsqu'elle est reformulée comme suit : la prévisibilité sémantique d'une unité syntagmatique est fonction du nombre de traits notionnels exprimés de façon explicite par cette unité, dont les constituants se combinent en une suite linéaire syntaxiquement normale étayée par une structure interne triplement binaire, dont la nature subordonnée, résultant de la correspondance tête/déterminé – expansion/déterminant, et la nature endocentrique, résultant de la correspondance déterminé/superordonné – déterminant/sous-catégorisateur, concourent à la doter d'une transparence sémantique intégrale, ses "structures" sémantique et onomasiologique transparaissant au travers sa structure syntagmatique.

Il convient de vérifier le bien-fondé de cette hypothèse. Pour ce faire, nous allons appliquer les cinq paramètres à la paire de ST *antenne à réflecteur parabolique* et *antenne parabolique*. On sait que ces deux suites, syntaxiquement grammaticales, partagent un même sens référentiel. Elles désignent un même référent. Qu'en est-il, cependant, de leur sens linguistique ? Possèdent-elles un même degré de prévisibilité sémantique ?

On constate que la suite, *antenne à réflecteur parabolique*, comprend un mot faible, *à*, et trois mots forts à valeur référentielle, notamment *antenne*, *réflecteur* et *parabolique*. Les trois mots forts identifient des traits notionnels saillants, respectivement le genre de référent, un élément de ce référent et la forme de cet élément. Quant au mot faible, *à*, il marque le passage à la partie *Dã* de l'unité. Il signale plus précisément que l'unité comprend un *Dé* simple, *antenne*, et un *Dã* complexe, *à réflecteur parabolique*. On constate que les composants sémantiques coïncident parfaitement avec les composants de la structure syntagmatique, et qu'ils construisent de plus conjointement la "structure" onomasiologique de l'unité :

[antenne_{tête/Dé/hyperonyme} à réflecteur
parabolique_{expansion/Dä/sous-catégorisateur}]ST/hyponyme.

De l'isomorphisme global de la structure interne de l'unité, nous déduisons qu'elle est à la fois subordonnée et endocentrique, et par conséquent également entièrement sémantiquement transparente. Les constituants de l'unité se combinant en un syntagme dont la structure simule celles de ses niveaux sémantique et onomasiologique, nous obtenons, pour cette unité, un sens linguistique qui correspond *grosso modo* à : une sorte d'antenne qui est munie d'un réflecteur de forme parabolique. Ce sens linguistique est assez proche du sens référentiel ou notionnel tel que cerné par l'AFNOR dans la norme NF C01 – 062 (Vocabulaire électrotechnique - Groupe 62- Antennes) :

Antenne constituée par un réflecteur hertzien dont la surface est une portion d'un paraboloïde de révolution, et par une source primaire placée au foyer ou en son voisinage. (NF C01 – 062 1972 : 24)

Nous en concluons que *antenne à réflecteur parabolique* se caractérise par un haut degré de prévisibilité sémantique, l'écart entre son sens linguistique et son sens notionnel ou référentiel étant peu considérable.

En revanche, la suite, *antenne parabolique*, est constituée de deux mots forts, notamment *antenne* et *parabolique*, qui identifient deux traits notionnels saillants : le genre de référent et la forme d'un élément de ce référent. L'élément de forme parabolique n'est plus identifié explicitement. Il s'ensuit que le sens linguistique de cette unité correspond *grosso modo* à : une sorte d'antenne de forme parabolique. On constate un écart plutôt considérable entre le sens linguistique suggéré par les constituants de l'unité et son sens référentiel ou notionnel. Cependant, en raison de l'identification explicite de la classe d'objets dont fait partie le référent, la prévisibilité de la suite ne peut être nulle. En effet, sa mention explicite indique la présence d'une "structure" onomasiologique. On sait qu'une "structure" de ce genre est sous-tendue par la double binarité du ST,

et qu'elle en maintient la transparence sémantique. Il s'ensuit que nous avons affaire à une unité qui possède une structure interne dont les différents niveaux sont hautement isomorphes :

[antenne_{tête/Dé/superordonné}
parabolique_{expansion/Dã/sous-catégorisateur}]ST/hyponyme.

Nous en concluons que la suite, *antenne parabolique*, est sémantiquement moins prévisible que la suite, *antenne à réflecteur parabolique*, mais prévisible tout de même, car elle n'est pas sans renseigner sur la notion qu'elle dénomme. En effet, par la deuxième correspondance, déterminé/superordonné – déterminant/sous-catégorisateur, qui maintient l'isomorphisme de la première correspondance, tête/déterminé – expansion/déterminant, *antenne parabolique* reflète la notion, dont elle est une représentation linguistique, par une définition à deux éléments minimaux : *antenne*, le genre, et *parabolique*, l'espèce.

Le bien-fondé de notre hypothèse maintenant établi, car nous venons de montrer que les cinq paramètres permettent en effet de mesurer la prévisibilité sémantique d'une unité syntagmatique, il convient d'identifier les conditions qui doivent être remplies pour qu'une telle unité soit minimalement sémantiquement prévisible. Ces conditions sont les suivantes : pour être minimalement sémantiquement prévisible, il est nécessaire qu'une unité syntagmatique explicite par le biais de ses constituants un minimum de deux traits notionnels, et que sous-jacente à sa suite linéaire de constituants se trouve une structure interne triplement binaire et sémantiquement transparente, de sorte que par les deux correspondances, tête/déterminé – expansion/déterminant et déterminé/superordonné – déterminant/sous-catégorisateur, un des deux traits notionnels identifie l'hyperonyme de la notion dénommée par l'unité, et l'autre range cette notion dans l'ensemble des hyponymes de cet hyperonyme. On sait que tout ST satisfait à ces conditions, étant donné que tout ST possède une

structure interne triplement binaire et sémantiquement transparente par laquelle l'unité construit une sorte de définition à deux éléments minimaux (*genre, espèce*) de la notion qu'elle dénomme. Par conséquent, tout ST est sémantiquement prévisible, quoique les degrés de prévisibilité sémantique varient d'un ST à l'autre en fonction du nombre de traits notionnels évoqués par les constituants.

Il importe de vérifier maintenant s'il existe, comme nous l'avons parfois suggéré, un lien entre le caractère sémantiquement prévisible du ST et son degré de figement. On sait que ce degré est faible, étant donné que le ST est hautement syntaxiquement transparent, et que son comportement discursif témoigne d'une certaine instabilité. Il s'ensuit que, s'il y a un lien, il s'agit nécessairement d'un rapport inverse.

Parmi les cinq paramètres qui déterminent le degré de prévisibilité sémantique du ST, on constate qu'il s'en trouve quatre qui, d'après les résultats de nos analyses des sous-points précédents, prédisposent le ST à une certaine dynamique discursive, dynamique qui est symptomatique d'un faible degré de figement. Ces paramètres sont : la structure interne, triplement binaire, sous-jacente à la configuration syntaxiquement normale du ST, la nature subordonnée et endocentrique du ST, et sa transparence sémantique intégrale. Quant au nombre de traits notionnels exprimés de façon explicite par les constituants, nous avons comme but de montrer ci-dessous que le degré de figement d'un ST monte lorsque certains constituants, qui évoquent des traits notionnels, sont effacés.

Il apparaît, donc, que le degré de figement est fonction du même ensemble de paramètres que le degré de prévisibilité sémantique. Ce recoupement des paramètres ne permet, à notre avis, qu'une seule interprétation, notamment qu'il existe effectivement un lien entre la prévisibilité sémantique du ST et son degré de figement. Plus précisément, ce recoupement indique que les degrés de

prévisibilité sémantique et de figement syntaxique résultent largement des mêmes caractéristiques structurales du ST, et qu'ils présentent, par ailleurs, des valeurs inverses, un haut degré de prévisibilité sémantique allant, dans le cas du ST, de pair avec un faible degré de figement. Nous nous disons donc d'accord avec Gross (1996) lorsqu'il affirme que :

Ce qu'il faut observer et avoir constamment à l'esprit, c'est que le figement sémantique et le figement syntaxique sont deux aspects d'un même phénomène qu'il convient de ne pas séparer de façon artificielle. Tout sens compositionnel se traduit par une liberté syntaxique de même niveau et réciproquement. (Gross 1996 : 8)

Nous sommes maintenant en mesure de construire, à l'aide de l'ensemble des paramètres qui fixent à la fois les degrés de prévisibilité sémantique et de figement syntaxique du ST, un *modèle de figement* du ST. Voici ce modèle :

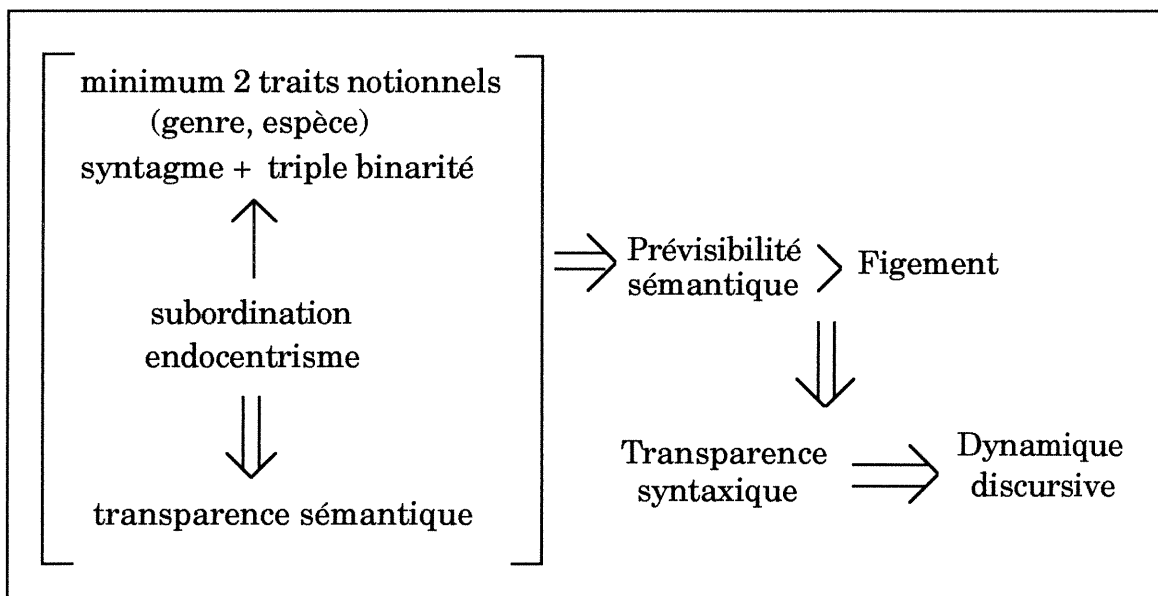


Fig. 15 *Modèle de figement du ST*

Ce modèle indique que le ST présente un degré de figement syntaxique, qui est nettement inférieur à son degré de prévisibilité sémantique, vu qu'il reflète la notion dénommée par un minimum de deux traits saillants (genre, espèce), et qu'il exprime ces traits par ses constituants, qui s'agencent en une suite linéaire syntaxiquement normale, soutenue par une structure interne triplement binaire,

dont l'isomorphisme global, caractéristique d'une unité subordonnée et endocentrique, fait transparaître au travers sa structure syntagmatique la "structure" sémantique sur laquelle se fonde sa "structure" onomasiologique. Le modèle signale, par ailleurs, que c'est ainsi que le ST parvient à préserver, malgré sa transcatégorisation, une part substantielle de la transparence syntaxique, qui est le propre de toute unité générée par des règles syntaxiques. En effet, on sait que le ST emprunte au SL, unité de même origine mais entièrement libre, la double binarité qui constitue la base de sa structure interne. On sait également qu'en vue de sa fonction dénomminative, le ST greffe sur cette double binarité une "structure" onomasiologique, mais non sans s'assurer qu'elle respecte l'isomorphisme des deux structures qui l'étayent. Par sa seule présence, cette "structure" onomasiologique limite la liberté de la double binarité à laquelle elle s'ajoute. Cependant, ses composants s'ajustant parfaitement à ceux des deux autres structures, elle permet néanmoins au ST de maintenir un ensemble de traits qui sont caractéristiques d'une unité syntaxique libre, c'est-à-dire d'une unité dont la transparence syntaxique est absolue, et ainsi de demeurer hautement transparent aux règles et opérations syntaxiques. Ces traits, générateurs de liberté syntaxique et de prévisibilité sémantique, sont au nombre de trois, notamment subordination, endocentrisme et transparence sémantique intégrale. Il est à noter que ces trois traits correspondent aux paramètres les plus décisifs de notre modèle de figement, étant donné que dépend de leur réalisation la capacité des constituants de s'organiser en une suite grammaticale, et d'évoquer la notion dénommée par une définition à deux éléments minimaux : genre, espèce. Enfin, le modèle signale que la transparence syntaxique considérable du ST est à l'origine de la dynamique discursive, qui est caractéristique du ST actualisé.

Tout écart des paramètres, listés dans le modèle ci-dessus, a pour conséquence de réduire plus ou moins considérablement la prévisibilité

sémantique d'une unité et d'amplifier son degré de figement. Parmi les écarts possibles, mentionnons l'absence de transparence sémantique due à une transgression du paramètre de subordination ou d'endocentrisme, la non-conformité aux modèles syntagmatiques, l'incapacité des traits notionnels de combler les deux parties, *genre* et *espèce*, d'une définition minimale, et l'insuffisance du nombre de traits notionnels.

Le composé de coordination et le SLex du type *coup de fil* réunissent chacun plusieurs de ces écarts.

Le *composé de coordination*, unité en apparence seulement syntagmatique, explicite, il est vrai, par le biais de ses constituants un nombre suffisant de traits notionnels, mais en raison du caractère déviant de sa structure interne, particulièrement la dissymétrie de ses structures syntagmatique et sémantique, ces traits notionnels n'évoquent que des caractéristiques d'égale importance d'un référent non identifié. Plus précisément, ils ne combleront que la partie *espèce* d'une définition à deux éléments minimaux. Le déséquilibre des structures syntagmatique et sémantique – déséquilibre, pour nous, incompatible avec le statut de syntagme –, rend le composé de coordination sémantiquement non transparent et également, comme nous le montrons plus loin, fondamentalement exocentrique (quoique son exocentrisme diffère de celui du SLex figé). Vu qu'il ne respecte qu'en partie un des cinq paramètres de notre modèle, le composé de coordination possède un degré de prévisibilité sémantique inférieur à celui du ST, et un degré de figement syntaxique nettement supérieur à celui du ST. Par conséquent, il est fortement opaque aux règles syntaxiques (exception faite de la flexion interne), et immuable lorsqu'actualisé.

Quant au SLex figé, il doit son figement avancé au non-respect d'au moins trois paramètres de notre modèle, dont celui fixant le nombre des traits notionnels. En effet, le SLex figé ne reflète qu'en apparence la notion qu'il

dénomme par une définition à deux éléments minimaux, car les traits notionnels, que ses constituants semblent évoquer, ne comblent en réalité ni la partie *genre*, ni la partie *espèce*, d'une telle définition. Cet exocentrisme, dû à la valeur métaphorique des constituants, se traduit par un déséquilibre entre les "structures" sémantique et onomasiologique, déséquilibre qui anéantit la transparence sémantique des structures syntagmatique et sémantique, liées par un isomorphisme total. La transparence sémantique n'étant pas maintenue d'un niveau structural à l'autre, le SLex figé possède inévitablement, malgré sa configuration syntaxiquement normale et le respect du paramètre de subordination, un degré de prévisibilité sémantique de beaucoup inférieur à celui du ST, et un degré de figement syntaxique de beaucoup supérieur à celui du ST. Par conséquent, il est, comme le composé de coordination, fortement opaque aux règles syntaxiques (bien qu'il admette la flexion interne), et fondamentalement immuable sur le plan discursif.

Il se dégage de cet examen des écarts dont font preuve certaines unités du lexique que, si l'on modifie un des paramètres de notre modèle de figement, le degré de prévisibilité sémantique devient moindre et le degré de figement syntaxique plus important. Dans ce qui suit, nous allons appliquer cela au comportement discursif du ST. Plus particulièrement, nous allons examiner les effets de deux mécanismes qui effacent soit des mots forts du ST actualisé, soit des mots faibles. Il va sans dire que si l'on efface des mots forts, on supprime des traits notionnels, et que si l'on efface des mots faibles, on comprime le modèle syntagmatique du ST. Par conséquent, c'est surtout au niveau des deux premiers paramètres de notre modèle que les effets de ces deux mécanismes se font sentir. Cependant, lorsque les modifications apportées à la linéarité du ST sont de taille, les trois paramètres restants sont, en règle générale, également touchés. Examinons, sans plus tarder, ces deux types de modifications et leurs effets éventuels sur les paramètres de notre modèle.

- *Effacement de mots forts*

L'effacement de mots forts relève des mécanismes de la *réduction*. Pour l'examen de ses effets sur la prévisibilité sémantique et le figement syntaxique du ST, il importe de distinguer entre la *reprise anaphorique* (RA) et la *réduction à caractère lexical* (RL). Ces deux mécanismes réducteurs effacent l'un comme l'autre des mots forts, mais suivent des règles différentes et modifient, par conséquent, différemment la structure interne du ST. Ce sont essentiellement les effacements effectués par la réduction à caractère lexical qui produisent un effet de figement durable par la diminution de la prévisibilité sémantique. Par conséquent, il nous semble justifié de ne traiter ici que ces effacements et leurs effets. Nous allons, de plus, nous limiter à deux cas, notamment l'effacement du *dé* du *Dã* d'un ST simple, et l'effacement du *Dé* d'un ST simple. Nous remettons à la deuxième partie de notre travail, qui est entièrement consacrée à la réduction, l'étude détaillée des nombreux effacements effectués par la reprise anaphorique et la réduction à caractère lexical.

La paire {antenne à réflecteur parabolique, antenne parabolique}, déjà examinée, constitue un exemple du premier cas : effacement du *dé* du *Dã* d'un ST simple. On constate que la RL procède à l'effacement du mot fort, *réflecteur*, qui est la représentation linguistique d'un trait notionnel saillant, pour dériver *antenne parabolique* de la suite *antenne à réflecteur parabolique*. Notons que cet effacement entraîne également, pour des raisons évidentes de grammaticalité, la chute de la préposition, *à*. La non-expression au niveau syntagmatique du trait notionnel véhiculé par *réflecteur* rend *antenne parabolique* sémantiquement moins prévisible que *antenne à réflecteur parabolique*. Quant au figement de *antenne parabolique*, notons que cette suite constitue, pour reprendre les paroles de Gross (1996 : 33), « une non-prédication », étant donné l'agrammaticalité de la suite, *l'antenne est parabolique. Cela est dû au fait que *parabolique* qualifie seulement en apparence *antenne*. Le rapport non prédicatif entre les

constituants interdit, entre autres, l'actualisation du *Dā*, *parabolique*, par un adverbe d'intensité : *antenne *très* parabolique. Une telle interdiction constitue un indice de figement (cf. Gross 1996). Cependant, l'effet de figement produit par l'effacement de *réflecteur* ne peut être important, vu que la suite résultante n'enfreint aucun des cinq paramètres de notre modèle. En effet, quoique *antenne parabolique* exprime un trait notionnel de moins que son étymon réductionnel, l'unité est d'une configuration syntaxiquement normale, et possède, de plus, une structure interne triplement binaire et sémantiquement transparente, qui lui permet de faire coïncider les deux traits préservés avec les parties *genre* et *espèce* d'une définition minimale. Par conséquent, le degré de figement de *antenne parabolique* ne s'élève que modestement, si bien que dans le discours la suite demeure sujette à un certain nombre de manipulations syntaxiques, dont la reprise anaphorique de sa tête :

À la fréquence porteuse de 4 000 MHz, ceci implique une *antenne parabolique* de trois mètres de diamètre. Le faisceau de cette *antenne* aurait un angle d'ouverture de 1°8 (formule 20) et il illuminerait une zone légèrement plus grande que la France (figure 70).
(Manuali 1967 : 196)

La paire {moteur à propergol liquide, moteur liquide} est un autre exemple de la règle réductionnelle : [Dé [MF dé dā]_{Dā}]_{ST} ↔ [Dé [∅ ∅ dā]_{Dā}]_{RL}. On constate que l'effacement de *propergol* supprime le trait notionnel exprimé par ce mot fort, et entraîne, pour les mêmes raisons de grammaticalité que précédemment, la chute de la préposition, *à*. La suite résultante, *moteur liquide*, s'avère, en raison du trait notionnel manquant, sémantiquement moins prévisible que son étymon réductionnel, *moteur à propergol liquide*. Elle comporte, par ailleurs, un indice certain de figement, notamment le rapport non prédicatif entre ses constituants. Nonobstant l'agrammaticalité de la transformation prédicative (*le moteur est liquide), on constate, cependant, que le figement de la suite demeure relatif. En effet, quoiqu'elle ne tolère l'insertion d'un adverbe d'intensité, tel *très*, (*moteur *très* liquide), elle permet tout de même

la reprise anaphorique de sa tête (un moteur liquide → (ce) moteur). Cette transparence aux règles de la reprise anaphorique est une conséquence directe du fait que *moteur liquide* satisfait à tous les critères d'une unité minimalement prévisible et libre. Sa configuration, conforme au modèle syntagmatique *N Adj*, augmentée d'une structure interne triplement binaire et sémantiquement transparente, fait obstacle à un figement absolu, et assure de ce fait la grammaticalité d'un ensemble d'opérations syntaxiques, dont la reprise anaphorique, la coordination (les moteurs liquides *et* à poudre), et la dénomination (les moteurs *dits* liquides).

En résumé, la règle, [Dé [MF dé dā]_{Dā}]_{ST} ↔ [Dé [∅ ∅ dā]_{Dā}]_{RL}, qui supprime le trait notionnel exprimé par le *dé* du *Dā*, ne produit qu'un faible effet de figement, étant donné qu'elle engendre une suite syntaxiquement normale, qui possède, comme son étymon réductionnel, une structure interne triplement binaire et sémantiquement transparente. Autrement dit, cette règle engendre une nouvelle unité qui respecte, à la manière de son étymon réductionnel, tous les paramètres de notre modèle de figement, bien que ses constituants explicitent moins de traits notionnels.

La paire réductionnelle {onde porteuse, porteuse} constitue un exemple du deuxième cas : effacement du *Dé* d'un ST simple. On constate que la RL procède à l'effacement du mot fort, *onde*, pour dériver du ST, *onde porteuse*, l'unité graphiquement simple, *porteuse*. Notons que l'effacement de *onde* entraîne, pour des raisons de grammaticalité, la nominalisation de *porteuse*. Cette nouvelle unité ne respecte aucun des paramètres de notre modèle. Par le seul trait notionnel qu'elle maintient, elle ne comble que la partie *espèce* d'une définition à deux éléments minimaux. Précisons qu'il lui est possible d'évoquer le trait *espèce*, *qui porte l'information (à transmettre)*, seulement parce qu'étant générée discursivement son étymologie est connue des locuteurs :

Ce type de démodulateur (...). Il est composé d'un limiteur pour éliminer les variations d'amplitude de l'onde porteuse (...). La cellule de désaccentuation est amovible pour adapter le démodulateur aux différents types de porteuses à démoduler. (CNES/CNET 1983a : 93)

De plus, par sa forme graphiquement simple, elle enfreint le paramètre de la configuration syntagmatique. Étant non syntagmatique, elle est forcément dépourvue d'une structure interne triplement binaire. Sans une telle structure interne, elle ne peut être ni subordonnée, ni endocentrique. Et, par conséquent, elle ne peut être sémantiquement transparente.

Nous en déduisons que la règle réductionnelle, [Dé Dã]_{ST} ↔ [∅ Dã]_{RL}, est susceptible de générer une unité graphiquement simple qui, ne satisfaisant à aucun des paramètres de notre modèle, est imprévisible, sans le support du contexte réductionnel, et entièrement figée.

La paire {circuit échantillonneur-bloqueur, échantillonneur-bloqueur}³³ est également issue de la règle réductionnelle, [Dé Dã]_{ST} ↔ [∅ Dã]_{RL}. On constate que la règle procède à l'effacement du *Dé*, *circuit*, pour dériver *échantillonneur-bloqueur* du ST, *circuit échantillonneur-bloqueur*. La nouvelle unité étant un composé de coordination, elle ne respecte qu'en partie le premier paramètre de notre modèle de figement, et enfreint tous les autres. En effet, *échantillonneur-bloqueur* maintient un nombre suffisant de traits notionnels, notamment les deux fonctions essentielles du circuit. Mais ces traits ne peuvent combler que la partie *espèce* d'une définition minimale, car c'est *circuit*, l'ancien *Dé*, qui est porteur du trait *genre*. Il nous semble permis, par conséquent, de considérer la nouvelle unité, *échantillonneur-bloqueur*, comme le *Dã* d'un *Dé* non exprimé, c'est-à-dire comme une unité qui s'articule autour d'une relation de détermination – relation qui fait nécessairement appel à un *Dé* et à un *Dã* – qui présente cette particularité d'être extérieure à la suite linéaire de constituants,

33

Nous empruntons cet exemple à Feyry-Miannay (1984 : 41). D'après cette linguiste, l'échantillonneur-bloqueur est employé, en informatique, dans le système d'acquisition de données pour assurer l'isolement entre la sortie du circuit intégré et la capacité de mémorisation.

car un des deux membres de la relation, notamment le *Dé*, n'est plus pris en charge par les constituants non effacés de *échantillonneur-bloqueur*. Le *Dé* non exprimé étant porteur du trait *genre*, car identifiant un superordonné de l'étymon réductionnel, nous en déduisons que l'unité réduite, *échantillonneur-bloqueur*, n'est plus endocentrique, comme son étymon réductionnel, mais *exocentrique*.

Nous obtenons, pour ce composé de coordination, une structure interne qui est sensiblement différente de celle du ST, dont il est dérivé. La tête du composé, *échantillonneur*, coïncide avec le premier constituant du *Dã* coordonné de l'ancien ST, mais ce constituant ne peut assumer, sur le plan sémantique, la fonction de *Dé*, ni identifier, sur le plan onomasiologique, un superordonné du composé, pas plus d'ailleurs que le deuxième constituant, *bloqueur*, ne peut assumer la fonction de *Dã* sous-catégorisateur. Par conséquent, *échantillonneur-bloqueur* n'est, contrairement à son étymon réductionnel, ni subordonné, ni endocentrique, ni sémantiquement transparent.

La figure 16, ci-dessous, représente la structure interne fortement déséquilibrée de *échantillonneur-bloqueur*. Elle montre que, subséquent à l'effacement de *circuit*, *échantillonneur* assume la fonction de *tête* de l'unité réduite, mais que les "structures" sémantique et onomasiologique de cette nouvelle unité, quoiqu'isomorphes, s'avèrent *virtuelles*, puisqu'elles sont seulement partiellement prises en charge par les constituants non effacés :

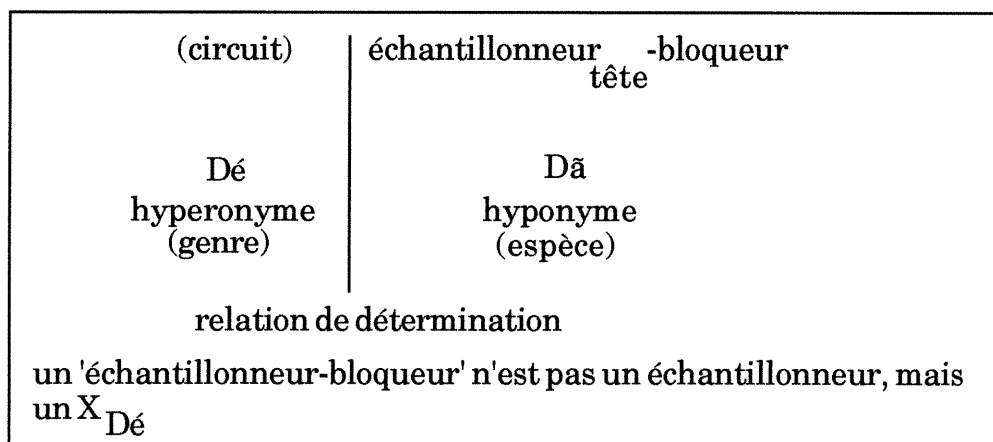


Fig. 16 Exocentrisme du composé de coordination

Nous en concluons que la règle, $[D\acute{e} D\grave{a}]_{ST} \leftrightarrow [\emptyset D\grave{a}]_{RL}$, est susceptible de g nerer une unité graphiquement complexe, mais non syntagmatique, qui, ne satisfaisant à aucun des paramètres de notre modèle, est nettement moins pr visibile et plus figé que le ST, qui constitue son étymon réductionnel.

Ceci termine notre examen des effets de l'effacement de *mots forts* sur les différents paramètres de notre modèle de figement. Soulignons que des deux règles examinées, la première, $[D\acute{e} [MF d\acute{e} d\grave{a}]_{D\grave{a}}]_{ST} \leftrightarrow [D\acute{e} [\emptyset \emptyset d\grave{a}]_{D\grave{a}}]_{RL}$, ne produit qu'un faible effet de figement par la diminution de la prévisibilité sémantique, étant donné qu'elle maintient tous les paramètres de notre modèle, tout en modifiant la valeur initiale du paramètre qui fixe le nombre des traits notionnels. Et, en revanche, que la deuxième, $[D\acute{e} D\grave{a}]_{ST} \leftrightarrow [\emptyset D\grave{a}]_{RL}$, produit un effet de figement important par la diminution de la prévisibilité sémantique, vu qu'elle ne maintient aucun des paramètres de notre modèle de figement, que ses produits évoquent ou non un nombre suffisant de traits notionnels.

Examinons maintenant les effets éventuels de l'effacement de *mots faibles* sur notre modèle de figement, et en particulier sur le paramètre qui se rapporte à la forme syntagmatique de l'unité.

- *Effacement de mots faibles*

L'effacement de mots faibles, sans que cela ne résulte de l'effacement d'un ou de plusieurs mots forts, est un cas particulier de la *réduction à caractère lexical*. Nous présentons, dans la deuxième partie de notre travail, l'ensemble des effacements relevés dans notre corpus. Ici, nous allons nous limiter à deux types d'effacements, régis par les règles : $[D\acute{e} [MF X]_{D\grave{a}}]_{ST} \leftrightarrow [D\acute{e} [\emptyset X]_{D\grave{a}}]_{RL}$ et $[D\acute{e} [MF C_1 Conj C_2]_{D\grave{a}}]_{ST} \leftrightarrow [D\acute{e} [\emptyset C_1 \emptyset C_2]_{D\grave{a}}]_{RL}$. La première règle dicte l'effacement du mot faible (MF), généralement une préposition, qui introduit le *D * du ST, et la deuxième l'effacement de la conjonction de coordination (Conj),

liant les deux membres d'un *Dã* coordonné, précédé de l'effacement du mot faible introduisant ce *Dã*.

La paire {antenne en réseau, antenne réseau} est un exemple de la première règle réductionnelle. On constate que l'effacement du mot faible, *en*, transforme le modèle syntagmatique, $N_1 \text{ Prép } N_2$, en un modèle binominal de forme, $N_1 N_2$. Cette transformation augmente la cohésion de l'unité, c'est-à-dire le degré de figement syntaxique, quoique seulement très modestement. En effet, la transformation n'enfreint aucun des paramètres de notre modèle. Ils sont tous maintenus par la nouvelle linéarité de forme, $N_1 N_2$. La chute de la préposition, *en*, entraîne, il est vrai, la perte d'une information de type grammatical, information qui a pour fonction de préciser la nature du lien (appartenance, finalité, configuration, etc.) entre le *Dé* et le *Dã* du ST, mais ne supprime aucun trait notionnel. Les traits notionnels demeurent au nombre de deux. Ils identifient la classe d'objets dont fait partie le référent, ainsi que la disposition caractéristique de certains éléments, notamment les éléments rayonnants, de ce référent. Ils sont explicités par les mots forts, *antenne* et *réseau*. Ces deux mots forts sont en mesure de combler à eux seuls les deux parties, *genre* et *espèce*, d'une définition minimale, car ils sont soutenus par une structure interne triplement binaire et sémantiquement transparente ; l'unité réduite, *antenne réseau*, étant, comme son étymon réductionnel, *antenne en réseau*, syntaxiquement normale, subordonnée et endocentrique :

[*antenne*_{tête/Dé/superordonné} *réseau*_{expansion/Dã/sous-catégorisateur}]ST/hyponyme.

Il s'ensuit que *antenne réseau* demeure, malgré la perte d'une information grammaticale, minimalement sémantiquement prévisible et libre. Par conséquent, ce ST binominal est susceptible de permettre, lorsqu'il se trouve actualisé dans un texte de spécialité, un certain nombre de manipulations syntaxiques, dont l'éliision de sa tête :

Néanmoins, pour les télécommunications spatiales, des investigations sont régulièrement menées afin d'évaluer les coûts et les performances de ces *antennes réseau*, compte tenu de l'évolution de la technologie (...). (...) Indépendamment de ces considérations technologiques, nous allons traiter dans ce paragraphe deux applications des *réseaux* en techniques spatiales : le rayonnement de faisceaux multiples et de diagrammes de forme adaptée, notamment pour la réjection de brouilleurs.
(Combes 1986 : E7 590-18)

La paire {sous-système de télémessure et télécommande, sous-système télémessure-télécommande} constitue un exemple de la deuxième règle réductionnelle : [Dé [MF C₁ Conj C₂]_{Dã}]_{ST} ↔ [Dé [∅ C₁ ∅ C₂]_{Dã}]_{RL}. On constate que l'effacement de la préposition, suivi de celui de la conjonction de coordination, augmente la cohésion du *Dã*, et de ce fait la cohésion du *ST* tout entier, mais ne modifie, du reste, aucun des paramètres. En effet, malgré la perte des informations grammaticales véhiculées par *de* et par *et*, tous les paramètres sont maintenus. L'unité réduite, qui affiche une nouvelle linéarité, notamment *N₁ N₂ N₃*, explicite un même nombre de traits notionnels. *Sous-système* signale qu'il s'agit d'un des multiples sous-systèmes d'un satellite, alors que *télémessure* et *télécommande* identifient les deux fonctions principales de ce sous-système, notamment transmettre au sol des informations concernant le fonctionnement du satellite, et recevoir les signaux de commande venus du sol pour initialiser les manœuvres qui ne sont pas effectuées automatiquement à bord du satellite. On constate que l'unité demeure conforme aux modèles syntagmatiques de la langue, et qu'elle possède une structure interne triplement binaire et sémantiquement transparente, vu qu'elle est subordonnée (malgré la nature coordonnée du *Dã*) et endocentrique :

[sous-système_{etête}/Dé/superordonné
[télémessure-télécommande]_{expansion/Dã/sous-catégorisateur}]_{ST/hyponyme}.

Par le biais de cette structure, l'unité trinominale reflète, comme son étymon réductionnel, la notion dénommée par une définition à deux éléments minimaux : *sous-système*, le genre, et *télémessure-télécommande*, le *Dã* coordonné,

l'espèce. Par conséquent, elle demeure minimalement prévisible et libre, et susceptible d'une certaine dynamique discursive lorsqu'elle est actualisée.

En résumé, les deux règles, $[Dé [MF X]_{D\bar{a}}]_{ST} \leftrightarrow [Dé [\emptyset X]_{D\bar{a}}]_{RL}$ et $[Dé [MF C_1 Conj C_2]_{D\bar{a}}]_{ST} \leftrightarrow [Dé [\emptyset C_1 \emptyset C_2]_{D\bar{a}}]_{RL}$, transforment le modèle syntagmatique initial du ST, sans que cela ne se traduise par une transgression au niveau des paramètres. Nous n'avons pas besoin de souligner, dès lors, que leur effet de figement n'est que minime, nonobstant la perte de quelques informations grammaticales portées par les mots faibles supprimés.

Il ressort de cet examen des règles réductionnelles qui, par la suppression de mots forts ou de mots faibles, changent la valeur initiale des deux premiers paramètres de notre modèle (nombre de traits notionnels, modèle syntagmatique), que, si la valeur initiale d'un de ces paramètres est modifiée, il en résulte, sans exception, un effet de figement, aussi minime soit-il ; et que cet effet de figement est d'autant plus marqué, quand ces suppressions modifient, en outre, indirectement la valeur d'un ou de plusieurs autres paramètres, spécialement les paramètres de subordination, d'endocentrisme et de transparence sémantique.

Ceci conclut ce quatrième sous-point. Répétons que nous avons montré que des caractéristiques de la structure interne du ST, particulièrement les trois caractéristiques (*subordination + endocentrisme \Rightarrow transparence sémantique*) regroupées sous forme de paramètres dans notre modèle de figement, et deux autres caractéristiques, qui en dérivent et qui ont trait à la linéarité du ST (sa *grammaticalité* au point de vue syntagmatique, et sa capacité de caractériser la notion dénommée par deux traits notionnels saillants du type *genre* et *espèce*), concourent à investir le ST d'une prévisibilité sémantique très prononcée et, à l'inverse, d'un figement syntaxique plutôt faible. Répétons également que l'importance du figement, résultant d'une modification apportée à la linéarité syntagmatique du ST, dépend de l'effet de cette modification sur la structure

interne du ST, c'est-à-dire selon qu'elle en maintient ou non les caractéristiques essentielles (subordination, endocentrisme, transparence sémantique). En effet, en ce sens que la perte de ces caractéristiques (généralement au moins deux) se traduit par un effet de figement considérable, alors que leur préservation empêche le figement de monter au delà d'un certain degré. Rappelons, toutefois, que la perte des caractéristiques essentielles ôte à l'unité le statut de ST.

3.5 Conclusion

Il importe de retenir de ce chapitre que, sous-jacente à la suite linéaire de constituants du ST, se trouve une structure interne, qui permet une analyse à trois niveaux : syntagmatique, sémantique et onomasiologique. Ces trois niveaux structuraux sont fondamentalement binaires, en ce sens que chacun d'eux se décompose en deux composants majeurs. La *structure syntagmatique* comporte, sans exception, une *tête* suivie d'une ou de plusieurs *expansions*. La "*structure*" *sémantique* s'analyse, sans exception, en deux composants immédiats, nommés *Dé* et *Dã*, qui peuvent se dédoubler en cas de récursivité. Enfin, la "*structure*" *onomasiologique* se constitue à partir des composants immédiats de la "*structure*" sémantique. Elle identifie, par le biais du *Dé*, l'*hyperonyme* du ST, et signale, par le biais du *Dã*, que le ST est un *hyponyme* de cet hyperonyme. En cas de récursivité, lorsque le ST comporte deux, ou plus rarement, trois enchâssements, la "*structure*" onomasiologique identifie jusqu'à trois notions superordonnées à celle dénommée par le ST.

Les trois niveaux de cette triple binarité sont hautement isomorphes. Leurs composants opèrent un découpage similaire de la suite linéaire de constituants du ST, quelle qu'en soit la complexité. Par conséquent, correspond à la tête de la structure syntagmatique toujours un composant sémantique de type *dé*, et à l'expansion toujours un composant sémantique de type *dã*. De plus, des deux composants sémantiques, le déterminé évoque invariablement une

notion hyperonymique alors que le déterminant sous-catégorise invariablement la suite syntagmatique à cette notion hyperonymique.

Les deux correspondances, tête/déterminé – expansion/déterminant et déterminé/superordonné – déterminant/sous-catégorisateur, dont l'une maintient l'isomorphisme de l'autre, sont caractéristiques d'une unité *subordonnée* et *endocentrique*. Une unité lexicale présentant ces deux correspondances est, par ailleurs, *sémantiquement transparente*, car sa structure syntagmatique simule ses deux "structures" sémantique et onomasiologique.

Ces trois traits caractéristiques sont largement responsables de la *prévisibilité sémantique* et du faible *figement syntaxique* du ST. D'une part, ils permettent au ST de construire une définition *per proximum genus et differentiam* de la notion qu'il dénomme. Ses constituants, jamais moins de deux mots forts, comblent, soutenus par la triple binarité de la structure interne, sans difficulté, les deux parties, *genre* et *espèce*, d'une telle définition. D'autre part, les deux correspondances, à la base de ces traits, font obstacle au figement du ST. Elles permettent au ST de préserver une bonne part de la *transparence syntaxique*, qui revient à toute unité générée par des règles syntaxiques. En effet, on sait qu'une unité syntagmatique libre, pleinement transparente aux règles syntaxiques, réunit également, quoique différemment, ces trois traits caractéristiques. La structure interne d'un tel syntagme libre ne résulte, à la différence de celle du ST, que d'une seule correspondance, notamment tête/déterminé – expansion/déterminant. Le ST base sa structure interne sur cette correspondance, qui décide de la *grammaticalité* de sa linéarité, et y ajoute une deuxième, qui en consolide l'isomorphisme. La deuxième correspondance, caractéristique de la structure interne du ST, rend non absolue la liberté syntaxique, propriété distinctive, de la première. Elle en maintient tel quel le caractère subordonné, mais transforme son endocentrisme, toutefois sans l'annuler. L'endocentrisme du ST se construit, contrairement à celui du SL, au

niveau de la deuxième correspondance, absente de la structure interne du SL, et ce transfert assure le maintien de la transparence sémantique d'un niveau à l'autre de la structure interne du ST. Par conséquent, le ST possède une structure interne qui rend sa linéarité très accessible aux règles syntaxiques, car elle recrée quelques-unes des caractéristiques structurales d'une unité libre, notamment subordination, endocentrisme et transparence sémantique.

Ces trois traits, et deux autres qui en dérivent, notamment la conformité aux modèles syntagmatiques, et la capacité de la suite de refléter la notion dénommée par une définition à deux éléments minimaux, *genre* et *espèce*, constituent les différents paramètres de notre *modèle de figement*. Ce modèle met en évidence le rapport inverse entre la prévisibilité sémantique du ST et son faible figement syntaxique. Il signale que la transparence du ST aux règles syntaxiques est fonction de ce rapport inverse. Et, enfin, que cette transparence syntaxique engendre une certaine dynamique discursive. En somme, le modèle montre que l'interaction des trois niveaux de la structure interne du ST autorise un comportement discursif assez libre.

Toute unité, issue de règles syntaxiques, qui ne respecte pas ce modèle, se range en dehors de la classe des ST. C'est le cas d'au moins trois types d'unités, notamment SL, SLex figés et composés de coordination.

Le SL, unité phrastique dépourvue d'une fonction dénomminative, ne construit point, en raison de l'absence de la correspondance déterminé/superordonné – déterminant/sous-catégorisateur, une définition à deux éléments minimaux, *genre* et *espèce*, de la notion à propos de laquelle il fait une assertion. La correspondance structurale manquante laisse, par ailleurs, absolue la liberté syntaxique générée par la seule correspondance qui constitue sa structure interne, notamment la correspondance tête/déterminé – expansion/déterminant. Cette correspondance soumet le SL à un ensemble de manipulations syntaxiques, également permises par le ST qui comprend cette

même correspondance, notamment reprise anaphorique, coordination, insertion et prédication, mais interdit la réduction à caractère lexical et la dénomination, opérations permises par le ST, qui nécessitent une deuxième correspondance du type déterminé/superordonné – déterminant/sous-catégorisateur.

Le *SLex figé*, en revanche, remplit une fonction dénomminative, toutefois sans construire une définition minimale de la notion dénommée. Sa suite linéaire est grammaticale, puisque subordonnée, comme le signale la correspondance tête/déterminé – expansion/déterminant. Les constituants de ses composants sémantiques, cependant, ont une valeur métaphorique. Par conséquent, le *Dé* ne peut identifier une notion superordonnée. Quant au *Dã*, il demeure un modificateur de référence, mais ne peut remplir une fonction de sous-catégorisation, car la valeur métaphorique du *Dé* s’y oppose. L’absence d’un véritable isomorphisme entre la “structure” sémantique et la “structure” onomasiologique constitue une transgression du paramètre d’endocentrisme, et rend le *SLex figé* sémantiquement non transparent. Cette dissymétrie réduit à zéro la liberté syntaxique caractéristique de sa première correspondance, et engendre un degré de prévisibilité sémantique inversement proportionnel à son degré de figement syntaxique, fort élevé. Ce rapport, le contraire de celui qui caractérise le ST, résulte en une transparence syntaxique minimale (flexion interne), qui fait obstacle aux mécanismes de la dynamique discursive.

Enfin, le *composé de coordination* remplit une fonction dénomminative tout en ne comblant que la partie *espèce* d’une définition minimale. Sa suite linéaire n’est qu’en apparence syntagmatique, car non soutenue par une correspondance du type tête/déterminé – expansion/déterminant. De plus, si on considère le composé de coordination comme le déterminant d’un déterminé non exprimé, on constate qu’il est fondamentalement exocentrique, le déterminé non exprimé comblant la partie *genre* d’une définition minimale. Les transgressions au niveau des paramètres de subordination et d’endocentrisme rendent le composé de

coordination inapte à respecter le paramètre de la transparence sémantique. L'absence de transparence sémantique produit, comme pour le SLex figé, un degré de figement syntaxique inversement proportionnel à son degré de prévisibilité sémantique, plutôt bas. Ce rapport, également le contraire de celui qui caractérise le ST, limite la transparence syntaxique du composé de coordination à la grammaticalité de la flexion interne. Nous n'avons pas besoin de souligner que cette transparence syntaxique extrêmement réduite bloque les mécanismes de la dynamique discursive.

Il nous reste à préciser que, dans la deuxième partie de notre travail, nous décrivons les mécanismes réducteurs, qui modifient la linéarité du ST actualisé, en fonction de leurs effets sur la correspondance déterminé/superordonné – déterminant/sous-catégorisateur, caractéristique distinctive de la structure interne du ST. Nous nous servons, à cet effet, de trois outils présentés dans ce chapitre, notamment (1) la *structure sémantique théorique à niveaux* du ST, (2) l'*axe onomasiologique double*, qui résulte de la "structure" onomasiologique du ST, et qui reflète les rapports hiérarchiques parallèles entre les composants du ST et entre ST et monoterme d'un même domaine du savoir, et (3) l'interaction entre *la nature intrasystémique, extrasystémique ou primitive de l'hyperonyme* évoqué par le déterminé et *la fonction de sous-catégorisation* du déterminant.

Pour terminer cette conclusion, il nous semble important de résumer sous forme d'un tableau les principaux points de ce chapitre. Nous reprenons ces points, de façon condensée, dans notre définition du ST, que nous proposons ci-après. Voici ce tableau :

• sous-jacente à la suite linéaire du ST, se trouve une structure interne ternaire, dont chaque niveau est fondamentalement binaire. Elle comprend :

- une structure syntagmatique composée d'une tête et d'au moins une expansion ;
 - une "structure" sémantique composée d'au moins un déterminé et un déterminant ;
 - une "structure" onomasiologique qui se sert du déterminé pour identifier l'hyperonyme du ST, et du déterminant pour ranger le ST dans l'ensemble des hyponymes de cet hyperonyme ;
- les trois niveaux de la structure interne sont hautement isomorphes. Cet isomorphisme donne naissance à deux correspondances, qui déterminent conjointement les caractéristiques structurales essentielles du ST :
- tête/déterminé – expansion/déterminant : la première correspondance, qui est à l'origine de la nature subordonnée du ST ;
 - déterminé/superordonné – déterminant/sous-catégorisateur : la deuxième correspondance, qui est à l'origine de la nature endocentrique du ST ;
 - les deux correspondances jumelées sont à l'origine de la transparence sémantique du ST ;

- les trois caractéristiques structurales essentielles déterminent deux autres traits caractéristiques du ST :
 - la conformité de sa suite linéaire aux modèles syntagmatiques de la langue (c'est-à-dire la grammaticalité de sa suite linéaire au point de vue syntagmatique) ;
 - la capacité du ST de construire à l'aide de ses constituants une définition à deux éléments minimaux (genre, espèce) de la notion dénommée ;
- les cinq traits, qui résultent de l'interaction des trois niveaux de la structure interne du ST, dotent le ST d'un degré de figement syntaxique inversement proportionnel à son degré de prévisibilité sémantique, fort élevé ;
- le faible degré de figement se traduit par une transparence considérable aux règles syntaxiques ;
- l'importance de la transparence syntaxique prédispose le ST à une certaine dynamique discursive lorsqu'actualisé.

CONCLUSION

Dans cette première partie de notre travail, nous nous sommes donné pour but de jeter les bases théoriques de l'étude de la réduction du ST actualisé, mécanisme discursif dont traitent les chapitres de la deuxième partie. Plus précisément, nous nous sommes proposé de caractériser le ST du point de vue de sa dynamique discursive, estimant que des traits, inhérents au ST, sont à l'origine de la liberté de ce dernier sur le plan discursif.

Face à cette problématique, nous avons adopté une stratégie à trois étapes : (1) identifier la composante de la langue qui crée le ST ; (2) comparer le ST aux autres unités générées par cette même composante, afin d'identifier les traits qui sont proprement caractéristiques du ST ; enfin, (3) isoler parmi ces traits ceux qui, par leur action commune, prédisposent le ST aux métamorphoses discursives à l'étude.

Au *premier chapitre*, consacré à la première des trois étapes, nous avons argumenté que le ST est issu de la *composante syntaxique* de la langue, et que son temps de création peut coïncider avec celui de la production de l'énoncé. Nous avons noté que, suite à sa *transcatégorisation*, la linéarité du ST demeure transparente aux règles syntaxiques. Nous avons établi un lien entre cette *transparence syntaxique* et la dynamique discursive du ST, les mécanismes altérant la linéarité d'un ST actualisé effectuant des opérations de type syntaxique.

Au *deuxième chapitre*, consacré à la deuxième des trois étapes, nous avons comparé le ST aux autres unités, libres ou lexicales, générées par des règles syntaxiques. Nous avons constaté, qu'en dépit de leur origine commune, ces unités ne sont pas syntaxiquement transparentes au même degré.

Le *SL*, unité phrastique entièrement libre, se caractérise par une transparence absolue aux règles syntaxiques. Les *SLex*, en revanche, se divisent en deux groupes : ceux qui, comme *roman policier*, sont aussi syntaxiquement transparents que le *ST*, et ceux qui, comme *coup de fil*, n'acceptent que la flexion interne et bloquent, de ce fait, les mécanismes de la dynamique discursive.

Afin d'expliquer ces différences, et surtout l'importance de la transparence syntaxique du *ST*, nous nous sommes mise à la recherche des traits qui caractérisent le *ST*. Dans le cadre de cette recherche, nous avons jugé bon de nous pencher surtout sur le rapport *ST vs SL*. D'une part, parce que le *ST* et le *SL* sont tous les deux hautement syntaxiquement transparents, quoique non au même degré, et que le *mimétisme comportemental*, qui en est la conséquence, suggère l'existence de traits communs à ces deux unités, l'une un assemblage accidentel de mots, et l'autre une unité du lexique. D'autre part, parce que ce rapport est au cœur des débats en terminologie, et que la plupart des critères de découpage s'y rapportent, *ST* et *SL* se confondant dans les textes de spécialité.

Au terme de cette recherche, nous avons conclu que le *ST* est un signe linguistique, à valeur terminologique, qui respecte, en tout temps, un ensemble hiérarchisé de six critères, qui se répartissent en trois critères primaires et trois critères secondaires. Les *critères primaires*, nommés *critères terminologique*, *monoréférentiel* et *notionnel*, établissent le statut terminologique du *ST*. Ils stipulent qu'un rapport triangulaire lie le *ST* à une notion et à un référent. Quant aux *critères secondaires*, ils précisent la nature des faces *sã* et *sé* du *ST*. Le *critère de la structure syntagmatique* stipule que le *ST* possède un *sã*, fondamentalement binaire, qui se décompose en une tête et une expansion : $ST_{sã} \rightarrow \text{tête expansion}$. Le *critère de la "structure" sémantique* stipule que le *ST* possède, parallèlement à son *sã*, un *sé* fondamentalement binaire composé d'un déterminé et d'un déterminant : $ST_{sé} \rightarrow \text{dé dã}$. Enfin, le *critère de la "structure" onomasiologique* met en évidence la fonction dénomminative du *ST*, et confirme, ce faisant, les trois

critères primaires. Il stipule que le déterminant du ST est un *modificateur de référence* chargé d'une *fonction de sous-catégorisation*.

De ces six critères primaires et secondaires seulement deux s'appliquent au SL, notamment ceux ayant trait aux deux structures syntagmatique et sémantique. Nous avons décidé, par conséquent, qu'il convient de les examiner davantage, jugeant qu'ils sont, selon toute probabilité, à l'origine de la transparence syntaxique, aussi bien du SL que du ST.

Au *troisième chapitre*, consacré à la dernière des trois étapes, nous avons repris un à un les trois critères secondaires. Nous avons jugé bon de reprendre également le critère secondaire de la structure onomasiologique, estimant qu'une différence au niveau de cette structure, commune aux ST et aux SLex, décide, sans doute, de la transparence syntaxique très réduite caractéristique de certains SLex. Nous avons, cependant, écarté les trois critères primaires, trouvant qu'ils ne peuvent être à l'origine de la transparence syntaxique du ST. Premièrement, parce qu'ils valent pour toute unité terminologique, qu'elle soit ou non issue de la composante syntaxique. Deuxièmement, parce que le critère terminologique, qui gère les critères monoréférentiel et notionnel, ne s'applique pas aux SLex, non-termes de type lexical, mais, qu'en dépit de leur statut lexical différent, certains SLex s'avèrent néanmoins aussi transparents aux règles syntaxiques que le ST. Et, troisièmement, parce que les mécanismes de la dynamique discursive ne manipulent, lorsqu'ils déplacent ou effacent des constituants, que les composants des trois niveaux structuraux du ST, mais laissent intact en tout temps le rapport triangulaire qui lie le ST à une notion et à un référent.

Au terme d'un examen approfondi des trois critères secondaires, qui représentent les trois niveaux de la structure interne du ST, nous avons conclu que, sous-jacente à la *suite linéaire* de tout ST, se trouve une *structure interne*

ternaire dont chaque niveau est fondamentalement binaire, et lié aux deux autres par une relation d'isomorphisme.

Du fait que les composants des trois niveaux analysent d'une façon similaire la suite linéaire du ST, nous avons noté qu'ils établissent deux *correspondances structurales* : *tête/déterminé – expansion/déterminant*, et *déterminé/superordonné – déterminant/sous-catégorisateur*.

Nous avons argumenté que ces deux correspondances régissent de concert le comportement discursif du ST, en ce sens que leur interaction autorise l'intervention des mécanismes discursifs qui altèrent la linéarité du ST actualisé.

La première des deux correspondances décide, comme nous l'avons souligné, de la *grammaticalité* de la suite linéaire du ST. Elle constitue, par ailleurs, à elle seule la structure interne du SL, unité phrastique entièrement transparente aux règles syntaxiques. Elle dote le SL de trois caractéristiques fondamentales, notamment *subordination*, *endocentrisme* et *transparence sémantique*. Nous avons noté que le ST construit son *caractère subordonné* au niveau de cette première correspondance, mais confie la construction de son *caractère endocentrique* à la deuxième, absente de la structure interne du SL. Par conséquent, l'endocentrisme du ST s'avère non pas nivelé comme celui du SL, qui par le biais de son déterminé et de son déterminant n'évoque et ne qualifie qu'une seule et même notion, mais hiérarchisé, en ce sens que le ST se sert de ces mêmes composants pour évoquer au moins deux notions, l'une l'hyperonyme de l'autre, et qu'il élabore ainsi une sorte de définition à deux éléments minimaux, *genre* et *espèce*, de la notion qu'il dénomme. Enfin, nous avons noté que la relation d'isomorphisme, entre les deux correspondances, permet au ST de transmettre à la deuxième correspondance la transparence sémantique, ébauchée par la première. Pleinement *sémantiquement transparent*, le ST parvient à évoquer par sa seule structure syntagmatique, à la fois sa "structure" sémantique et sa "structure" onomasiologique.

En résumé, nous avons constaté que l'architecture de la structure interne du ST est telle, qu'elle lui permet de maintenir, quoique non telles quelles, les trois caractéristiques structurales fondamentales d'un SL. Nous avons souligné que cette structure interne particulière favorise de la sorte la *prévisibilité sémantique* du ST, tout en empêchant son *figement* de franchir un certain seuil ; figement qu'elle amorce, cependant, timidement par le biais de la deuxième correspondance, qui témoigne de la fonction dénomminative du ST, et qui rend non absolue la liberté syntaxique, propriété de la première. Nous avons montré que ce faible degré de figement rend la linéarité du ST très accessible aux règles syntaxiques. Et, enfin, que cette *transparence syntaxique* considérable autorise l'intervention des mécanismes de la *dynamique discursive*.

Les analyses structurales de deux unités lexicales, dont la linéarité s'apparente à celle du ST, mais dont le comportement s'écarte de celui du ST, ont confirmé l'exactitude de ces observations. En effet, en ce sens que ces analyses ont mis en évidence l'importance de la *transparence sémantique* pour la *transparence syntaxique*, et, donc, la *dynamique discursive*. La transparence sémantique résulte à la fois de la nature subordonnée et de la nature endocentrique d'une unité syntagmatique. Dans le cas d'une unité lexicale, par conséquent, elle nécessite la présence des deux correspondances qui constituent la structure interne d'un ST. Les deux unités examinées, notamment le composé de coordination et le SLex du type *coup de fil*, possèdent des structures internes qui sont déficientes de ce point de vue. La structure interne du *composé de coordination* ne comprend point la première correspondance, soit tête/déterminé – expansion/déterminant. Et, la structure interne du *SLex figé* ne comprend point la deuxième, soit déterminé/superordonné – déterminant/sous-catégorisateur. L'absence de transparence sémantique, due au caractère coordonné de l'un et exocentrique de l'autre, produit, dans les deux cas, un effet de figement considérable par la diminution de la prévisibilité sémantique. Ce figement,

nettement supérieur à celui du ST, rend la linéarité des deux unités peu accessible aux règles syntaxiques : elles n'admettent que la flexion interne. Syntaxiquement opaques, elles se voient, l'une comme l'autre, obligées d'interdire les mécanismes de la dynamique discursive. Et, par conséquent, elles ne se métamorphosent point lorsqu'actualisées.

Bref, les analyses structurales du composé de coordination et du SLex figé ont permis de vérifier que ce sont, en effet, les trois niveaux de la structure interne du ST, évoqués par les trois critères secondaires, qui sont à l'origine de la dynamique discursive du ST. Elles ont confirmé que le ST doit la transparence syntaxique, nécessaire à sa dynamique discursive, à ces trois niveaux, vu qu'ils recréent conjointement les caractéristiques structurales fondamentales d'une unité libre, notamment *subordination + endocentrisme* \Rightarrow *transparence sémantique*.

Pour terminer, récapitulons que nous avons argumenté, dans les trois chapitres de cette première partie, (1) que le ST est une unité d'origine syntaxique, dont le temps de création peut coïncider avec celui de la production de l'énoncé, (2) qui se trouve dans un rapport triangulaire privilégié avec une notion et un référent, rapport qui décide de sa valeur terminologique, (3) qui possède, sous-jacente à sa suite linéaire de constituants, une structure interne ternaire, dont les trois niveaux, syntagmatique, sémantique et onomasiologique, sont fondamentalement binaires et reliés par une relation d'isomorphisme, (4) qui, par les deux correspondances structurales, propres à sa structure interne, notamment tête/déterminé – expansion/déterminant et déterminé/superordonné – déterminant/sous-catégorisateur, parvient à recréer quelques-unes des caractéristiques fondamentales d'un syntagme libre : *subordination + endocentrisme* \Rightarrow *transparence sémantique*, et (5) qui s'avère, de ce fait, hautement prévisible et à l'inverse seulement faiblement figé, ce qui lui permet

de demeurer hautement transparent aux règles syntaxiques, malgré son transfert au lexique.

Les cinq points du paragraphe précédent définissent le ST. Nous tenons à les reproduire sous forme d'un encadré, jugeant à propos que la première partie de notre travail s'achève sur une version condensée de cette définition à cinq volets, qui caractérise le ST du point de vue de sa dynamique discursive, et qui constitue l'aboutissement de nos réflexions sur la notion de *syntagme terminologique*.

Le syntagme terminologique défini

Le ST est une unité d'origine syntaxique, dont le temps de création peut coïncider avec celui de la production de l'énoncé, qui se trouve dans un rapport triangulaire privilégié avec une notion et un référent, et qui possède, sous-jacente à sa suite linéaire de constituants, une structure interne triplement binaire qui, par les deux correspondances tête/déterminé – expansion/déterminant et déterminé/superordonné – déterminant/sous-catégorisateur, recrée quelques-unes des caractéristiques fondamentales du syntagme libre, notamment subordination, endocentrisme et transparence sémantique, caractéristiques qui le dotent d'un degré de prévisibilité sémantique nettement supérieur à son degré de figement syntaxique, et qui lui permettent ainsi de demeurer hautement transparent aux règles syntaxiques, nonobstant son transfert au lexique.

DEUXIÈME PARTIE

LA RÉDUCTION DU SYNTAGME TERMINOLOGIQUE ACTUALISÉ

INTRODUCTION

Cette deuxième partie de notre travail est entièrement consacrée à un des mécanismes discursifs qui permettent au ST de se métamorphoser dans le texte de spécialité, notamment la réduction.

Avant de présenter les principaux objectifs et l'organisation globale de cette deuxième partie, il nous semble important de préciser ce que nous entendons par *réduction*.

Nous définissons la réduction, comme suit :

La réduction est un mécanisme intrasyntagmatique et intratextuel qui, par la suppression d'un ou de plusieurs constituants, transforme globalement un syntagme tout en préservant le sens référentiel ou notionnel de celui-ci.

Cette définition, que nous compléterons à la fin de cette partie, est en partie basée sur les travaux de Harris (1991) et de Jacquemin (1991), sur lesquels nous revenons plus loin. Il n'est pas inutile ici de l'étoffer, donc d'expliquer sommairement ses composantes principales, qui sont au nombre de trois, notamment (1) mécanisme intrasyntagmatique, (2) mécanisme intratextuel, et (3) préservation du sens notionnel.

La *réduction* est un mécanisme *intrasntagmatique*. À ce titre, elle requiert toujours une source de type syntagmatique, mais son résultat peut être graphiquement simple, c'est-à-dire non syntagmatique. Elle est sanctionnée par la structure interne ternaire du ST, structure dont elle exploite certaines

caractéristiques, particulièrement la *correspondance déterminé/superordonné-déterminant/sous-catégorisateur*, qui place le ST sur un *axe onomasiologique double*. La réduction supprime en entier un ou plusieurs constituants d'un ST actualisé. Ces constituants peuvent être des mots faibles, ou des mots forts, qui, au sein de la structure interne du ST, remplissent les fonctions de tête/déterminé/superordonné ou d'expansion/déterminant/sous-catégorisateur. Nous appelons *paire réductionnelle* deux formes d'un même syntagme présentes dans un même texte et liées par un *rapport réductionnel*. Pour la représenter, nous mettons les deux formes entre parenthèses, comme suit : {X, Y}, où X, le premier membre de la paire, correspond au syntagme qui subit la réduction, et Y, le deuxième membre, à son résultat. Nous n'avons pas besoin de souligner que X et Y doivent, sur le plan de leur linéarité, respecter deux conditions : X doit compter plus de constituants que Y, et tous les constituants de Y doivent être contenus dans X.

La *réduction* est un mécanisme *intratextuel*. Nous présumons qu'elle est mise en branle par des déclencheurs purement textuels, dont le plus caractéristique est la *réitération* de la source syntagmatique, c'est-à-dire la répétition de ce syntagme d'une phrase à l'autre au sein d'un même texte. À ce propos, toutefois, il importe de formuler une mise en garde, notamment qu'il serait faux d'en déduire que la forme réduite suit dans tous les cas la forme pleine – la situation inverse, de type *cataphorique*, se rencontre également en discours –, ou que les suppressions se font de manière graduelle en cas de réductions successives. Quant au rapport réductionnel, créé par la réduction entre la source et sa variante réduite, il peut être de nature *intraphrastique* ou *interphrastique*. Par conséquent, la distance séparant les deux membres d'une paire réductionnelle est variable, et peut aller de quelques mots, à quelques phrases, voire à quelques pages.

Enfin, la réduction préserve le *sens notionnel* ou *référentiel* de la source syntagmatique, en ce sens qu'elle prend soin de le transmettre à la variante réduite, dont le *sens linguistique* s'écarte, cependant, de celui de la source. Elle assure la *coréférentialité* des deux membres d'une paire réductionnelle de deux façons. Elle exploite soit le *contexte réductionnel*, et se sert à cette fin d'*indices contextuels*, soit met à profit la triple binarité de la source, et parsème d'*indices structuraux* la structure interne de la variante. Parmi les indices contextuels, qui environnent la paire réductionnelle, particulièrement la variante réduite, citons par exemple l'emploi d'un adjectif démonstratif immédiatement devant la variante. Quant aux indices structuraux, qui font partie intégrante de la variante réduite, mais résultent d'une manipulation particulière de la structure interne de la source, il est difficile de les énumérer, car ils correspondent plutôt à un mécanisme. Nous les examinons en détail plus loin dans cette deuxième partie au moment d'établir une typologie des mécanismes réducteurs à l'œuvre dans le discours de spécialité.

Les deux extraits qui suivent, et que nous allons analyser, illustrent les caractéristiques principales de la réduction.

Extrait 1 :

C'était également l'objet de la Conférence administrative mondiale des Radiocommunications qui s'est tenue en 1985 pour débattre de l'utilisation de l'*orbite des satellites géostationnaires* et de la planification des services spatiaux utilisant cette *orbite*. (Brillaud 1988 : E7 570-11)

Extrait 2 :

La masse de carburant nécessaire à cette circularisation est approximativement équivalente à celle du satellite une fois en *orbite géostationnaire* : ainsi, un satellite de 2 000 kg au lancement ne pèse plus qu'environ 1 000 kg en *orbite géostationnaire*.

Un satellite mis en orbite basse lors du lancement a besoin, quant à lui, de deux moteurs pour rejoindre l'*orbite des satellites géostationnaires*, un moteur de périégée pour le placer sur une orbite de transfert et un moteur d'apogée. (Brillaud 1988 : E7 570-2)

Le *premier extrait*, ou *contexte réductionnel*, contient la paire réductionnelle {orbite des satellites géostationnaires, orbite}. Les membres de cette paire réductionnelle sont liés par le rapport réductionnel suivant :

$$[\text{orbite}_{D\acute{e}/\text{superordonné des satellites géostationnaires}_{D\grave{a}/\text{sous-catégorisateur}}]$$

$$\leftrightarrow$$

$$[\text{orbite}_{D\acute{e}/\text{superordonné } \emptyset_{D\grave{a}/\text{sous-catégorisateur}}],$$

où le signe, \emptyset , identifie le ou les constituants supprimés, et où la flèche à double tête, \leftrightarrow , se veut à la fois le signe d'une mise en relation et le reflet de la réalité textuelle où la forme réduite précède, comme mentionné, à l'occasion la forme pleine.

Ce rapport indique que la réduction transforme le syntagme, *orbite des satellites géostationnaires*, en l'unité simple, *orbite*, par la suppression des constituants qui correspondent au *D \grave{a}* sous-catégorisateur de ce syntagme, notamment *des satellites géostationnaires*.

Au niveau du contexte réductionnel, on constate, par ailleurs, que la réduction est intraphrastique, que la forme réduite suit la forme pleine du ST réitéré, et que l'adjectif démonstratif, qui la précède, témoigne de sa coréférentialité avec cette forme pleine.

Quant au *deuxième extrait*, tiré du même texte, il renferme la paire {orbite des satellites géostationnaires, orbite géostationnaire}. Les membres de cette paire, dont le premier, le syntagme transformé par la réduction, est identique à celui de la paire précédente, sont liés par le rapport réductionnel suivant :

$$[\text{orbite}_{D\acute{e}/\text{superordonné} [\text{des satellites}_{d\acute{e}} \text{géostationnaires}_{d\grave{a}}]_{D\grave{a}/\text{sous-catégorisateur}}]$$

$$\leftrightarrow$$

$$[\text{orbite}_{D\acute{e}/\text{superordonné} [\emptyset \emptyset_{d\acute{e}} \text{géostationnaire}_{d\grave{a}}]_{D\grave{a}/\text{sous-catégorisateur}}].$$

Ce rapport signale que la réduction dérive la suite syntagmatique, *orbite géostationnaire*, du syntagme, *orbite des satellites géostationnaires*, par la suppression du *dé* du *Dã* sous-catégorisateur de ce dernier. La chute de *satellites* entraîne, de plus, pour que la suite résultante soit grammaticale, deux autres remaniements, notamment la suppression de *des* et l'accord en genre et en nombre du *dã* adjectival préservé avec *orbite*, le *Dé*.

Au niveau du contexte réductionnel, on constate que la réduction est interphrastique, et que la forme réduite précède la forme pleine du ST réitéré. Outre un indice contextuel, notamment la proximité de la forme non réduite, la coréférentialité de la forme pleine et de la forme réduite est mise en évidence, cette fois-ci, par un constituant que les deux formes ont en commun, et que la réduction promeut au statut de *Dã* sous-catégorisateur, notamment *géostationnaire*. Ce constituant confirme, à la fois par sa présence et par son nouveau statut, que la forme réduite désigne une même sorte d'orbite que la forme pleine du ST réitéré, notamment une orbite de satellite, située dans le plan de l'équateur à une distance de 36 000 km au-dessus de l'équateur, sur laquelle un satellite se déplace à une vitesse égale à la vitesse de rotation de la Terre, de sorte qu'il apparaît immobile pour tout point de la Terre.

Il ressort des deux extraits examinés qu'un même ST, par exemple *orbite des satellites géostationnaires*, peut faire l'objet de plusieurs réductions au sein d'un même texte, et que ces réductions assurent à l'intérieur du contexte réductionnel la coréférentialité des formes pleine et réduites du ST qu'elles transforment. Cependant, les deux formes réduites, relevées dans les extraits ci-dessus, ne sont pas de même nature. Elles se distinguent par un trait latent, qui concerne la portée de leur coréférentialité avec la forme pleine du ST réitéré, c'est-à-dire leur capacité de désigner le référent de la forme pleine dans un contexte autre que le contexte réductionnel. De ce point de vue, *orbite géostationnaire* nous semble investi d'une plus grande *autonomie contextuelle* que

orbite. En effet, en ce sens qu'il est évident que *orbite* ne peut évoquer le référent de *orbite des satellites géostationnaires* que dans le contexte réductionnel, étant donné l'existence de plusieurs autres sortes d'orbites. La coréférentialité de *orbite* avec *orbite des satellites géostationnaires* repose entièrement sur des indices de type contextuel, tels la présence d'un adjectif démonstratif. Par conséquent, elle ne se réalise que lorsque *orbite* et *orbite des satellites géostationnaires* cooccurrent au sein d'un même contexte régi par un rapport réductionnel. En revanche, le sémantisme de *orbite géostationnaire* paraît suffisamment fort pour admettre un emploi autonome. La coréférentialité de *orbite géostationnaire* avec *orbite des satellites géostationnaires* repose davantage sur des indices de type structural, tels la promotion de *géostationnaire* au statut de *Dā* sous-catégorisateur. Par conséquent, elle ne nécessite point en tout temps la cooccurrence de *orbite géostationnaire* et de *orbite des satellites géostationnaires* au sein d'un même contexte réductionnel. Il s'ensuit que *orbite géostationnaire* est susceptible de transcender l'environnement contextuel immédiat, car, contrairement à *orbite*, son emploi post-réductionnel ne semble exiger la remise en évidence du rapport réductionnel. Nous en concluons qu'il convient de distinguer deux types de réductions, qui s'opposent par le *degré d'autonomie contextuelle* dont jouissent leurs produits. Nous qualifions de *reprise anaphorique* le premier type de réduction, qui engendre des paires réductionnelles du genre {*orbite des satellites géostationnaires*, *orbite*}, et de *réduction à caractère lexical*, le deuxième.

Pour terminer cette analyse, remarquons que les extraits, dont le deuxième précède en réalité le premier, montrent que les deux types de réductions se relaient en discours, où ils sont susceptibles de transformer le même syntagme, en l'occurrence *orbite des satellites géostationnaires*. Ce dernier se réalise dans les deux extraits sous trois formes différentes, notamment, et selon leur ordre d'apparition dans le texte, *orbite géostationnaire*, sa forme issue

d'une réduction à caractère lexical, *orbite des satellites géostationnaires*, sa forme pleine, et *orbite*, sa forme minimale générée par reprise anaphorique. Nous argumentons, vers la fin de cette partie, que ces trois formes constituent le *paradigme réductionnel* de *orbite des satellites géostationnaires*.

Dans les cinq chapitres que compte cette deuxième partie, nous nous proposons, par rapport à la réduction, mécanisme discursif par excellence, un triple but, que voici :

- établir sur des bases solides notre typologie des mécanismes réducteurs à l'œuvre dans le discours, et pour cela identifier le mécanisme qui dote les produits de la réduction à caractère lexical et de la reprise anaphorique de degrés d'autonomie contextuelle différents ;
- élaborer une description formelle sous forme de règles des effacements auxquels procèdent la reprise anaphorique et la réduction à caractère lexical ;
- cerner la finalité discursive de la reprise anaphorique et de la réduction à caractère lexical, c'est-à-dire préciser comment le ST participe par le biais de ces deux mécanismes à la production d'un discours.

Ainsi, au chapitre 4, le premier de cette partie, qui sert d'introduction aux chapitres qui lui font suite, nous avons comme but de préciser le cadre théorique général de notre analyse par le biais d'un examen de la littérature, peu abondante, qui a trait à la réduction. Nous argumentons, plus particulièrement, qu'en sa qualité de mécanisme contextuel de variation, la réduction ne peut admettre des interprétations qui font intervenir des facteurs extralinguistiques ou diachroniques, contraires à sa discursivité. Nous plaidoyons, par voie de conséquence, en faveur d'une analyse purement intralinguistique et synchronique, convaincue que seule une analyse, qui s'approprie les principaux traits caractéristiques du mécanisme à l'étude, dont à la fois la finalité et les déclencheurs sont intratextuels, est apte à en capter et à en évaluer adéquatement la dimension discursive. Les volets théoriques et descriptifs de

notre analyse, qui font l'objet des autres chapitres, et dont les uns se rapportent à la typologie et à la finalité des mécanismes réducteurs, et les autres aux règles réductionnelles, auront tous pour base la nature fondamentalement intratextuelle, intralinguistique et synchronique de la réduction, mise à nu dans ce chapitre.

Au chapitre 5, entièrement consacré à une comparaison de la reprise anaphorique et de la réduction à caractère lexical, nous étudions les deux mécanismes réducteurs du point de vue de leur intratextualité et des stratégies qu'ils mettent en œuvre afin d'assurer la coréférentialité de leurs produits. Nous y argumentons que les deux mécanismes partagent une certaine discursivité, plus précisément qu'ils sont activés par un même ensemble de déclencheurs intratextuels, qui sont susceptibles par ailleurs de participer à la coréférentialité des variantes réduites. Toutefois, nous montrons également que la contribution de ces indices à la coréférentialité des variantes est différente selon que celles-ci sont anaphoriques ou lexicogènes. En effet, la coréférentialité des variantes anaphoriques requiert la participation de ces indices de type contextuel, contrairement à celle lexicogène, qui peut s'en passer, mais s'en sert généralement à titre de renfort. Nous montrons que la part plutôt restreinte des indices contextuels dans la coréférentialité des variantes lexicogènes provient du fait que celles-ci comportent habituellement des indices structuraux de coréférentialité. Les règles lexicogènes s'efforcent, en effet, de préserver des aspects particuliers de la triple binarité de la source syntagmatique (essentiellement de la deuxième correspondance, déterminé/superordonné – déterminant/sous-catégorisateur), qui, au niveau de la variante réduite, sont susceptibles de se transformer en indices de coréférentialité. En revanche, les aspects préservés par les règles anaphoriques ne peuvent être interprétés comme des indices structuraux de coréférentialité, car, hors contexte, ils risquent d'induire en erreur. En somme, dans ce chapitre, nous argumentons que la

différence fondamentale entre la reprise anaphorique et la réduction à caractère lexical, notamment l'autonomie ou la dépendance contextuelle des variantes réduites, est directement imputable aux règles d'effacement suivies par ces deux mécanismes réducteurs.

Aux chapitres 6 et 7, nous présentons, sous la forme d'une grammaire réductionnelle, l'ensemble des règles, relevées dans notre corpus, qui régissent la reprise anaphorique et la réduction à caractère lexical. Nous montrons que la reprise anaphorique procède toujours selon le même principe de base, qui se résume comme suit : effacement en entier de tous les constituants qui occupent la moitié droite de la deuxième correspondance, déterminé/superordonné – déterminant/sous-catégorisateur. En revanche, nous montrons que la réduction à caractère lexical procède à des effacements divers, qui sont largement fonction de la complexité de la structure interne de la source, et de la façon dont les constituants se répartissent sur cette structure ternaire. Un même but relie, cependant, ces effacements fortement hétérogènes, notamment la création d'indices structuraux de coréférentialité.

Au chapitre 8, le dernier chapitre de cette partie et de notre travail, nous tâchons de cerner la finalité discursive des effacements effectués par la reprise anaphorique et la réduction à caractère lexical. Nous proposons deux hypothèses qui se complètent : une, fondée sur les travaux de Zipf (1965), qui fait appel aux lois de l'économie verbale, et une deuxième, basée entre autres sur les recherches de Halliday et Hasan (1976), qui fait intervenir certains principes de la cohésion lexicale. Nous argumentons que la réduction, tant anaphorique que lexicale, s'inscrit dans une recherche générale, de la part de celui qui produit le texte, d'un équilibre entre les efforts d'encodage et de décodage, équilibre qui n'est atteint que lorsque le texte fait preuve d'une certaine cohésion. Plus précisément, nous émettons l'avis que l'effet plutôt inflationniste de la réduction, notamment la cohabitation au sein d'un texte de plusieurs formes d'un même ST, signale que la

réduction, tant anaphorique que lexicale, est à interpréter comme un cas particulier d'un mécanisme de cohésion lexicale, notamment la réitération par répétition. Dans le cadre de cette hypothèse, nous argumentons, de plus, qu'il convient de considérer le ST comme une unité potentiellement paradigmaticque, qui remplit sa fonction discursive en se réalisant dans le texte soit sous sa forme pleine, soit sous une ou plusieurs formes réduites générées par reprise anaphorique ou par réduction à caractère lexical.

Enfin, pour conclure notre thèse, nous reprenons notre définition du ST, proposée suite aux analyses de la première partie. Nous l'augmentons des principaux constats de cette deuxième partie, parmi lesquels il convient de citer la nature paradigmaticque du ST, laquelle est une conséquence de la triple binarité de ce dernier.

Chapitre 4

RÉDUCTION : NÉONYMIE, SYNONYMIE OU VARIATION CONTEXTUELLE

Comme mentionné dans l'introduction, nous avons comme but, dans ce quatrième chapitre, de jeter les bases de notre analyse de la réduction, dont nous présentons les quatre volets, deux de nature théorique et deux de nature descriptive, dans les quatre chapitres qui suivent. Afin d'arrêter les assises théoriques de notre analyse, nous allons procéder comme aux chapitres 1 et 2 de la partie précédente, et soumettre à un examen critique les écrits, peu nombreux, qui portent sur la variation, en général, et sur la réduction, en particulier, en langue de spécialité. Il va sans dire que cet examen nous permettra également de situer notre analyse par rapport à celles, le plus souvent très sommaires, qui existent dans la littérature terminologique.

Plus précisément, nous argumentons, dans ce chapitre, que la *réduction syntagmatique* présente, en sa qualité de *mécanisme contextuel de variation*, trois traits caractéristiques fondamentaux : elle est *intratextuelle*, et de ce fait également *synchronique* et *intra-linguistique*. Nous émettons l'avis qu'une analyse adéquate de la réduction doit faire siens ces trois traits, qui découlent de la nature discursive du mécanisme à l'étude, et adopter, par conséquent, une *approche empirique, et non normative, de type textuel*, c'est-à-dire orientée vers la dimension discursive de l'emploi des termes. Nous montrons que les analyses des quelques auteurs, qui abordent la question de la réduction, s'avèrent le plus souvent inaptés à capter la dimension discursive de la réduction, parce qu'elles s'inscrivent dans des études plus générales, portant sur la néonymie ou sur la synonymie, qui donnent préséance à la fonction référentielle du terme aux

dépens de sa fonction discursive. Par conséquent, elles comportent des interprétations qui sont en désaccord avec le caractère intratextuel, synchronique et intralinguistique de la réduction. De plus, se rangeant pour la plupart dans l'*approche systémique* à dominante *normative*, elles désapprouvent généralement la réduction, qu'elles tiennent pour une source importante d'imprécision en langue de spécialité. Cependant, nous montrons également que, malgré leurs lacunes et faiblesses, la plupart des analyses reconnaissent, implicitement ou explicitement, l'existence de deux mécanismes réducteurs, qui rappellent notre opposition reprise anaphorique (RA) *versus* réduction à caractère lexical (RL), et dont l'un est généralement qualifié de *contextuel*, et l'autre, selon l'auteur, de *non contextuel* (Duquet-Picard 1986), de *néonymique* (Alber-Dewolf 1984), ou de *lexical* (Kocourek 1991a). Seulement cette distinction est rarement fondée sur un raisonnement théorique étayé. En effet, les auteurs se contentent généralement de signaler l'existence d'au moins deux mécanismes, qui s'opposent par leur potentiel lexicogène, sans s'interroger sur la source de cette différence. Enfin, le travail de Hope (1984) excepté, aucune des analyses ne fournit une description formelle de la réduction basée sur l'observation empirique des occurrences de paires réductionnelles dans les textes de spécialité.

Les grandes lignes de ce chapitre esquissées, il nous reste à mentionner qu'il se divise en quatre sous-points : le premier (4.1), un bref exposé de la situation de l'étude de la réduction et des autres mécanismes de la dynamique discursive en terminologie contemporaine ; le deuxième (4.2), un examen des écrits, peu nombreux, qui portent sur la variation contextuelle en langue de spécialité ; le troisième (4.3), un examen de la littérature, également peu abondante, qui se rapporte à la réduction des ST, considérée ou non comme une forme de variation contextuelle ; et enfin le quatrième (4.4), la conclusion.

4.1 L'étude de la réduction et de la dynamique discursive en terminologie contemporaine

Le rapport *ST* \Leftrightarrow *texte de spécialité*, dont relèvent la *réduction* et les autres mécanismes de la *dynamique discursive*, s'avère, jusqu'à ce jour, peu étudié en terminologie. En effet, à notre connaissance, il n'existe qu'une seule étude empirique de la *réduction* syntagmatique, notamment celle de Hope (1984), résumée dans Sager (1990 : 213-215). Il s'agit, cependant, d'une étude portant sur la langue de spécialité anglaise. En ce qui concerne la langue de spécialité française, un petit nombre d'auteurs font allusion au phénomène de la réduction, tels, par exemple, Guilbert (1970 et 1975), Portelance (1989a) et Kocourek (1991a), pour ne nommer que ceux-là. Toutefois, les analyses sommaires de ces auteurs n'associent pas la réduction des ST au phénomène de la *variation contextuelle* et, par conséquent, n'explorent pas la dynamique discursive de ce mécanisme. Quant aux autres mécanismes de la dynamique discursive, *l'insertion* et la *coordination*, par exemple, ils semblent surtout constituer un objet d'intérêt pour les concepteurs d'outils d'extraction automatique de termes, tels le groupe de chercheurs constitué par Daille, Habert, Jacquemin et Royauté (1996).

Le très petit nombre d'études du rapport *ST* \Leftrightarrow *texte de spécialité* surprend quelque peu à un moment où de plus en plus de terminologues reconnaissent « l'insuffisance de la position terminologique (...) qui suppose que – puisque le terme est un invariant sémantique³⁴ – son contexte est sans intérêt » (Kocourek 1991b : 73), et appellent de ce fait à « la complémentarité [jadis rejetée] de *l'approche systémique* et de *l'approche textuelle* » (Kocourek 1991b : 73). Cette tendance, qui se traduit par une certaine prise en

34

Rappelons que nous avons argumenté aux chapitres 2 et 3 que le ST possède un sens notionnel (ou référentiel) stable, mais un sens linguistique fondamentalement instable, car fonction des moyens linguistiques mis en œuvre, c'est-à-dire des constituants qui composent la linéarité syntagmatique du ST, et des rapports qui les régissent. Nous y revenons plus loin.

considération de l'environnement contextuel du terme, se reflète, entre autres, dans l'immense intérêt suscité, aujourd'hui, par la *collocation*, unité phraséologique réalisant la mise en discours du terme (cf. L'Homme 1998).

Des deux approches, jugées complémentaires, l'une privilégie, dans son étude du terme, le *rapport terme* \Leftrightarrow *système notionnel*, et l'autre le *rapport terme* \Leftrightarrow *texte de spécialité*.

L'*approche systémique*, la plus ancienne et la plus habituelle en terminologie, s'occupe principalement de la *fonction référentielle* du terme. Pour mieux la cerner, elle étudie les rapports entre les termes d'un domaine, les notions qu'ils dénomment, et le système que les liens entre ces notions construisent. D'idéologie *normative*, sa préoccupation majeure est de formuler des principes qui favorisent, voire garantissent, l'efficacité du terme en tant que dénomination d'une notion. Ainsi, elle exige, entre autres, qu'il se constitue entre le terme et la notion qu'il dénomme une correspondance de type bi-univoque. Elle juge indispensable à la *bi-univocité* de la correspondance terme = notion, *l'indépendance contextuelle* du terme sur les deux plans référentiel et formel. Par conséquent, elle désapprouve la *variation contextuelle*, qu'elle estime nuisible au bon fonctionnement du terme, car portant atteinte à la bi-univocité de la correspondance terme = notion. Lotte (1981 : 3-7), par exemple, range parmi les principales exigences imposées au terme, outre la *monosémie* et un certain nombre de propriétés systématisantes, telles la *précision* et la *concision*, « l'indépendance du terme par rapport au contexte » :

(...) la signification [du terme] (la forme et la construction syntaxique aussi) ne peut pas dépendre de la phrase dans laquelle le terme est employé (...). (Lotte 1981 : 6)

L'*approche textuelle*, en revanche, laquelle rompt avec les traditions terminologiques représentées par l'approche systémique, s'occupe avant tout de la *dimension discursive* du terme, c'est-à-dire du fonctionnement et des fonctions du terme en situation discursive. Fondamentalement *non normative*, elle ne

cherche point à formuler des principes de bonne formation, mais s'intéresse, au contraire, au comportement linguistique et discursif réel du terme. Par conséquent, elle base son étude des termes sur l'observation et l'analyse de leurs occurrences dans les textes. À la fois *descriptive* et *empirique*, elle ne stigmatise point un comportement lorsqu'il s'avère contraire aux principes normatifs de l'approche systémique, mais tente de l'expliquer. Par conséquent, elle ne condamne point la *variation contextuelle*, mais argumente qu'il conviendrait de nuancer la pertinence de certains principes normatifs, tels la bi-univocité de la correspondance terme = notion. Plus précisément, elle juge que la variation contextuelle, plutôt que de résulter d'une certaine nonchalance de la part du spécialiste du domaine, répond sans doute à des besoins communicatifs, et ne peut par conséquent nuire à l'efficacité dénominative du terme. À ce sujet, il convient de citer Bowker (1998), qui affirme que :

(...) an expert does not choose a term based on principles of univocity or grammatical correctness, but rather based on factors such as the purpose or the focus of the communication situation at hand.
(Bowker 1998 : 494)

Il s'ensuit que selon cette terminologue :

(...) meeting the needs of effective specialist communication (...) can only be achieved by adopting a more descriptive approach to research into term formation, i.e., by studying the actual functioning of terms in specialized discourse. (Bowker 1998 : 490)

Pour sa part, Sager (1990), un partisan de la complémentarité des approches systémique et textuelle, attribue le rapprochement actuel de ces deux approches à la disponibilité sans cesse croissante, pour la collecte terminologique, de grands corpus de textes sur support informatique. Il note, de plus, que dans le contexte de ce rapprochement, qui conduit à l'abandon graduel de certains principes normatifs de l'approche systémique, tels la bi-univocité, le terme se voit restituer sa nature propre d'unité du lexique, traditionnellement occultée, voire même censurée, par l'approche systémique, mais respectée par

l'approche textuelle, qui étudie le comportement linguistique et discursif réel du terme.

Modern terminological theory accepts the occurrence of synonymic expressions and variants of terms and rejects the narrowly prescriptive attitude of the past which associated one concept with only one term. (...) Terminology now adopts a corpus-based approach to lexical data collection. By being studied in the context of communicative situations, terms are no longer seen as separate items in dictionaries or part of a semi-artificial language deliberately devoid of any of the functions of other lexical items. (Sager 1990 : 58)

Cependant, nonobstant le climat actuel de conciliation entre les partisans des approches systémique et textuelle, l'approche systémique demeure la perspective dominante en terminologie. En effet, mis à part un petit nombre d'exceptions, la plupart des études privilégient, jusqu'à ce jour, la fonction référentielle du terme aux dépens de sa fonction discursive. De plus, quoiqu'elles se distancient généralement du principe normatif de la bi-univocité, elles se livrent, quelquefois encore, à des jugements de valeur sur la forme et le comportement du terme. Quant à l'approche textuelle, elle gagne surtout du terrain dans la branche computationnelle de la terminologie, qui se trouve aux prises avec les multiples métamorphoses discursives du ST. C'est du moins ce qui s'est dégagé d'une recherche bibliographique sur le comportement discursif du ST, d'une part, et sur la réduction syntagmatique, de l'autre.

La prédominance de l'approche systémique a été notée également par des linguistes théoriciens qui étudient les particularités de la composition nominale. Gross (1996), par exemple, soutient que, bien que les unités syntagmatiques constituent l'essentiel du vocabulaire spécialisé :

(...) les travaux de terminologie n'ont pas apporté d'éclairage nouveau sur le phénomène de la composition nominale, parce que la perspective dominante considère les composés comme des termes correspondant à une structuration préalable des concepts du domaine, c'est-à-dire de l'extralinguistique et que le comportement proprement linguistique des unités ne fait pas l'objet d'une investigation particulière. (Gross 1996 : 27)

La *réduction* et les autres mécanismes de la dynamique discursive relevant du rapport ST \Leftrightarrow texte de spécialité, et nécessitant, par conséquent, pour une description et une analyse adéquates, une *approche de type textuel*, c'est-à-dire une approche *empirique et non normative* qui tient compte de la *dimension discursive* du terme, la prédominance de l'approche systémique a d'importantes conséquences pour l'étude du comportement discursif du ST, en général, et de sa réduction, en particulier. En effet, en ce sens, qu'elle se traduit, dans les deux cas, par un manque flagrant d'études sérieuses. À notre avis, cette situation est d'autant plus fâcheuse que les ST, qui constituent la majorité des termes en langue de spécialité, possèdent tous, comme argumenté au chapitre 3, une structure interne qui les prédispose tout naturellement à une certaine variation.

La quasi-absence d'études de la dynamique discursive du ST est confirmée et regrettée par des chercheurs, comme Sager (1990), Bowker (1998), et Daille, Habert, Jacquemin et Royauté (1996), qui se penchent sur la variation contextuelle en langue de spécialité.

Ainsi, au moment de présenter les recherches de Hope (1984), que nous examinons plus loin, Sager (1990) note l'importance de la variation en langue de spécialité, et déplore le peu d'intérêt manifesté par la communauté terminologique pour les mécanismes discursifs à la base de cette variation, tels la réduction :

Observation of usage permits the division and categorisation of linguistic variants of terms by text types. It is known that the longest and most complex terms occur in lists and schedules, where their meaning is not supported by context; it is equally known that the greatest degree of concentration or abbreviation occurs in heavily situation-conditioned texts, where the context makes ambiguity impossible. (...) Relatively little serious research exists into these complex processes. (...) *Little attention has been paid to the particular case of dynamic use of processes of abbreviation in context* [c'est nous qui soulignons]. (Sager 1990 : 213)

Bowker (1998), pour sa part, déplore la rareté d'études terminologiques du comportement discursif du ST, dans une étude de la classification multidimensionnelle, proposée comme source probable d'un type particulier de variation contextuelle, notamment celui qui se caractérise par l'inversion des composants remplissant la fonction de *dã* (ex. « colour flatbed scanner » vs « flatbed colour scanner ») :

It is hoped that observation of usage will lead to a better understanding of the motivation behind the creation of linguistic variants and the role that they play in specialist communication *because to date, relatively little serious research exists into these complex processes* [c'est nous qui soulignons]. (Bowker 1998 : 490)

Enfin, dans le domaine de l'extraction automatique, Daille, Habert, Jacquemin et Royauté (1996) imputent l'inexistence, en terminologie, d'une description linguistique précise des métamorphoses discursives du ST à la prédominance de l'approche systémique :

Within the long linguistic tradition of research about idiomaticity, there is general agreement on the scalar dimension of this phenomenon. (...) Between phrases following the general rules of syntax and frozen sequences allowing no variation at all, there is a whole range of possibilities. Moreover, totally frozen phrases seem rather exceptional³⁵. Surprisingly, however, research in terminology and sublanguages develops a rather different analysis. *Terms, which can be thought of as "domain idioms", are supposed to be labels for precise concepts within a sublanguage and, as such, not prone to variation* [c'est nous qui soulignons]. (Daille *et al.* 1996 : 197-198)

Au fait, les seules études des métamorphoses discursives du ST, résultant de coordinations, d'insertions, etc., que nous avons repérées, sont de la main de ce dernier groupe de chercheurs. Nous n'incluons pas Bowker (1998), quoiqu'elle se range dans l'approche textuelle, parce qu'elle attribue la variation qu'elle observe, notamment l'inversion des composants de type *dã* d'un ST *surcomposé*, c'est-à-dire d'un ST à au moins deux enchâssements, à un *mécanisme onomasiologique* : la classification multidimensionnelle. Par *classification*

³⁵

Gross (1988 : 70) estime, par exemple, que « (...) les composés totalement figés, ceux qui ne prêtent matière à aucune variation, ne représentent que 10 % des groupes nominaux qui, à un titre ou un autre, n'ont pas toutes les propriétés habituelles des structures dont ils relèvent ».

multidimensionnelle, elle entend la possibilité de classer un ensemble d'objets, concrets ou abstraits, selon plus d'une dimension, c'est-à-dire selon plus d'un trait saillant :

We use the term *multidimensionality* to describe the phenomenon of classification that occurs when *more than one* characteristic can be used to distinguish between things, and hence those things can be classified in more than one way. A *dimension* represents one particular way of classifying a group of things; a classification with more than one dimension is said to be *multidimensional*. (Bowker 1998 : 489)

La classification multidimensionnelle se manifeste, entre autres, au niveau linguistique, par la variabilité de l'ordre des deux *dã*^s d'un ST *surcomposé* à deux enchâssements, l'un et l'autre possédant tantôt le statut de *Dã* (ex. [[*colour*]_{Dã} [*flatbed*_{dã} scanner_{dé}]_{Dé}]), tantôt le statut de *dã* du *Dé* (ex. [[*flatbed*]_{Dã} [*colour*_{dã} scanner_{dé}]_{Dé}]), selon que la dimension qu'ils évoquent correspond ou non à l'optique retenue par l'auteur du texte. Voici les paroles exactes de Bowker (1998) à ce sujet :

(...) we [hypothesize] that when an author uses a compound term to describe a particular concept, the structure of that term is often influenced by the dimension that is considered most significant to the discussion at hand. For example, if a particular scanner has the characteristics of having a flatbed design and a colour scanning capability, the author who is primarily concerned with the scanner's colour capability will refer to the concept as a *colour flatbed scanner*, while the author who is primarily interested in the scanner's design will refer to the same concept as a *flatbed colour scanner*. (Bowker 1998 : 490)

En revanche, Daille, Habert, Jacquemin et Royauté (1996) étudient, comme nous, des *mécanismes syntaxiques* susceptibles de modifier *au sein même d'un texte* la linéarité d'un ST. Cependant, les recherches de ce groupe de chercheurs se situant dans le domaine de l'extraction automatique, la notion de *variation contextuelle*, qui les guide, est quelque peu différente de la nôtre.

Dans le sous-point qui suit, nous allons confronter ces deux notions de *variation contextuelle*, dans le but de circonscrire davantage la nôtre, laquelle réunit plusieurs mécanismes, dont la réduction.

4.2 Dynamique discursive et variation contextuelle

Pour nous, dans le cadre de ce travail, la *variation contextuelle* se limite à la *dynamique discursive* du ST, c'est-à-dire aux cinq mécanismes syntaxiques, qui transforment la linéarité d'un syntagme, sans que cela ne change son *sens référentiel* ou *notionnel*. Ces cinq mécanismes sont, rappelons-le, l'*insertion* d'un élément étranger, la *dénomination*, la *prédication*, la *coordination* et la *réduction*. Le sens référentiel ou notionnel de la source est toujours transmis tel quel par chacun de ces mécanismes, quoiqu'ils modifient tous, il est vrai, le *sens linguistique* de la source, tel qu'il se dégage des constituants de la linéarité de cette source, et des rapports qu'ils contractent entre eux. Il s'ensuit que la source et ses variantes désignent invariablement une seule et même notion, mais mettent en œuvre des moyens linguistiques différents pour le faire. Et, c'est ce que nous tenons à souligner avec insistance, notamment que notre notion de *variation contextuelle* se fonde sur la *coréférentialité* absolue de la *source* et de ses *variantes*, les unes des transformations de l'autre.

Il nous faut remarquer ici que le principe de coréférentialité, que nous venons de formuler, ne circonscrit qu'une partie de notre notion de *variation contextuelle*, notamment la partie *variation*. Quant à la nature *contextuelle* de la variation, et de la réduction en particulier, elle fait l'objet du chapitre 5, où nous nous proposons, entre autres choses, d'identifier les principaux déclencheurs intratextuels de la RA et de la RL, et du chapitre 8, où nous cherchons à cerner la finalité textogène de la variation par réduction. Cependant, nous abordons également, quoique brièvement seulement, la question de la contextualité de la variation plus loin dans ce chapitre, au moment de commenter les faiblesses d'analyses qui considèrent la réduction, non comme un mécanisme contextuel de variation, mais comme un mécanisme néonymique ou synonymique.

Il découle de notre *principe de coréférentialité* que les cinq mécanismes discursifs, six si on tient compte de la distinction RA *vs* RL, ne peuvent posséder, à côté de leurs *propriétés transformationnelles*, des *propriétés dérivationnelles*. Car, comme argumenté au chapitre 2, pour une unité syntagmatique, *dérivation* signifie : restreindre l'ensemble des référents du dérivé ($\text{Référents}_{\text{dérivé}}$) à un sous-ensemble des référents de la base ($\text{Référents}_{\text{base}}$) par l'érection d'une filiation hyperonymique entre cette base et le dérivé. Il s'ensuit qu'une base et son dérivé ne peuvent être absolument coréférentiels, étant donné que le *rapport référentiel* qui les lie, notamment $\text{Référents}_{\text{dérivé}} \subset \text{Référents}_{\text{base}}$, en est un *d'inclusion*, qui se lit comme suit : tous les référents du dérivé sont des référents possibles de la base, mais tous les référents de la base ne sont pas des référents du dérivé. Un tel rapport d'inclusion sur le plan référentiel indique, en règle générale, que le résultat de la transformation est un terme à part entière, membre d'une nouvelle relation triangulaire : *terme* \rightarrow *notion* \rightarrow *référent*, et non simplement une forme différente de la source, nouveau membre de la relation triangulaire de cette source : $(\text{source} + \text{variantes})_{\text{terme}} \rightarrow \text{notion} \rightarrow \text{référent}$. Dans ce travail, nous ne considérons que ce dernier cas, et écartons tout mécanisme syntaxique qui, par l'ajout d'un *Dã* sous-catégorisateur, établit entre la suite syntagmatique qu'il modifie et le résultat de cette modification le rapport, $\text{Référents}_{\text{dérivé}} \subset \text{Référents}_{\text{base}}$, qui est le signe d'une *dérivation néonymique*.

Comme le *Dã* sous-catégorisateur peut se placer à l'initiale, à la médiane ou à la finale du ST, les mécanismes néonymiques, que nous excluons de la variation contextuelle, peuvent se partager en deux types, notamment *insertions* et *juxtapositions*. Pour nous, les insertions et les juxtapositions néonymiques sont des *dérivations*, et non des variations, parce qu'elles créent de nouveaux termes. Elles sont à distinguer des insertions et des juxtapositions non néonymiques qui actualisent, par l'ajout d'un élément étranger, un ou plusieurs constituants du ST, ou le ST en entier, sans ériger un rapport hyperonymique

entre le ST et la suite résultante. Nous revenons plus loin sur ces deux mécanismes non néonymiques, dont le premier seulement, donc l'insertion, constitue, à notre avis, une véritable variation. Les deux exemples, qui suivent, notamment *satellite maritime de télécommunications* et *station terrienne mobile*, illustrent l'insertion et la juxtaposition néonymiques.

La paire dérivationnelle, {satellite de télécommunications, satellite *maritime* de télécommunications}, résulte d'une *insertion néonymique*. La filiation hyperonymique, qui la sous-tend, se reflète dans le rapport,

$$\text{Référents}_{\text{satellite maritime de télécommunications}} \subset \text{Référents}_{\text{satellite de télécommunications}},$$

lequel s'interprète comme suit : tous les satellites maritimes de télécommunications sont des satellites de télécommunications, mais tous les satellites de télécommunications ne sont pas des satellites maritimes de télécommunications, l'ensemble, $\text{Référents}_{\text{satellite de télécommunications}}$, comprenant également les satellites de service fixe, etc. Pour plus de clarté, précisons que les satellites maritimes appartiennent au service mobile, et qu'ils assurent les communications avec des navires en mouvement de par le monde.

La paire dérivationnelle, {station terrienne, station terrienne *mobile*}, quant à elle, est le résultat d'une *juxtaposition néonymique*. L'ajout du *Dā* sous-catégorisateur, *mobile*, établit entre *station terrienne* et son dérivé, *station terrienne mobile*, le rapport référentiel,

$$\text{Référents}_{\text{station terrienne mobile}} \subset \text{Référents}_{\text{station terrienne}},$$

lequel s'interprète comme suit : toutes les stations terriennes mobiles sont des stations terriennes, mais toutes les stations terriennes ne sont pas des stations terriennes mobiles, l'ensemble, $\text{Référents}_{\text{station terrienne}}$, comprenant également les stations terriennes fixes, etc.

À la différence des membres d'une paire dérivationnelle, {base, dérivé}, les deux membres d'une *paire*, {source, variante}, issue d'un mécanisme qui n'a que des propriétés transformationnelles, ne sont pas liés par un rapport d'inclusion, tel que $*\text{Référents}_{\text{variante}} \subset \text{Référents}_{\text{source}}$. Les modifications apportées à la linéarité et à la structure interne de la source par un *mécanisme purement transformationnel*, qu'il s'agisse d'une *coordination*, d'une *réduction*, ou encore d'une *prédication*, ne sont pas de nature à provoquer en aval du niveau onomasiologique de la source l'apparition d'un niveau onomasiologique supplémentaire. Par conséquent, une source et sa variante s'avèrent toujours coréférentielles, car, en l'absence d'une nouvelle filiation hyperonymique, l'ensemble des référents de la variante ($\text{Référents}_{\text{variante}}$) demeure identique à l'ensemble des référents de la source ($\text{Référents}_{\text{source}}$). Un mécanisme purement transformationnel se distingue, donc, d'une transformation ayant des propriétés dérivationnelles, par le type de rapport qui s'établit entre le syntagme, qu'il modifie, et le résultat de cette modification. Ce rapport n'en est pas un d'inclusion, mais de coréférentialité : $\text{Référents}_{\text{variante}} = \text{Référents}_{\text{source}}$. C'est cette coréférentialité qui décide du caractère foncièrement *non néonymique* d'une simple transformation. En effet, en ce sens que le produit d'une telle opération ne peut pas être un nouveau terme, mais seulement une forme différente d'un terme déjà existant, vu qu'en raison de sa coréférentialité, il ne peut pas entrer de lui-même en une relation privilégiée avec une notion et un ensemble de référents : $*\text{variante} \rightarrow \text{notion} \rightarrow \text{référent}$, mais est tenu de se joindre, à titre de nouveau membre, à la relation triangulaire de la source, laquelle se réécrit comme suit : $(\text{source} + \text{variantes})_{\text{terme}} \rightarrow \text{notion} \rightarrow \text{référent}$. Remarquons que la partie gauche de cette relation, $(\text{source} + \text{variantes})_{\text{terme}}$, signale qu'il n'existe plus une *correspondance* de type *bi-univoque* entre le terme et la notion qu'il dénomme, la forme canonique du terme se métamorphosant, en discours, en un certain nombre de variantes. Enfin, soulignons que, malgré sa nature non

néonymique, un mécanisme purement transformationnel peut être *lexicogène*, c'est-à-dire produire des variantes à haut degré d'autonomie contextuelle. Cependant, ces variantes demeurent des membres à part entière de la relation triangulaire de la source, $(source + variantes)_{terme} \rightarrow notion \rightarrow référent$, vu qu'elles respectent, sans exception, le rapport : $Référents_{variante} = Référents_{source}$.

Tous les *mécanismes discursifs* que nous distinguons, la *RA* et la *RL* incluses, sont des *transformations* pures, qui établissent entre la variante et sa source le rapport de coréférentialité, $Référents_{variante} = Référents_{source}$, qui signale que la variante possède, nonobstant sa *linéarité* et son *sens linguistique* différents, un même *sens notionnel* que la source. L'*insertion* non néonymique, la *dénomination*, la *prédication* et la *coordination* érigent ce rapport de coréférentialité, en reprenant intégralement dans la variante, sans suppression ou ajout de traits notionnels, la correspondance déterminé/superordonné – déterminant/sous-catégorisateur de la source. Rappelons que cette correspondance place le ST sur un axe onomasiologique double ; en d'autres termes, qu'elle identifie la place occupée par la notion, dénommée par le ST, dans son système notionnel. Nous montrons ci-après comment ces quatre mécanismes parviennent à transférer cette correspondance. Quant à la *RA* et la *RL*, elles suppriment le plus souvent des traits notionnels, et maintiennent, par conséquent, rarement comme telle la correspondance déterminé/superordonné – déterminant/sous-catégorisateur de la source. Nous montrons, au prochain chapitre, comment elles parviennent néanmoins à respecter le *principe de coréférentialité*, central à notre notion de *variation contextuelle*, grâce à des *indices structuraux et contextuels de coréférentialité*.

Dans la suite, nous allons vérifier, pour chacun des mécanismes discursifs, à l'exception de la *RA* et de la *RL*, de quelle façon ils reproduisent, au niveau de la structure interne de la variante, la correspondance déterminé/superordonné –

déterminant/sous-catégorisateur de la source. Nous allons en premier examiner le cas de l'insertion non néonymique.

L'insertion non néonymique, c'est-à-dire l'insertion qui ne produit pas de nouveaux termes, rend la linéarité de la source discontinue, sans perturber l'ordre de ses constituants. Elle introduit dans le corps de la source un élément étranger, qui identifie une des multiples qualités qu'un référent particulier de la source peut posséder, mais qui ne sont pas inhérentes à l'ensemble des référents de la source, et qui ne sont donc pas pertinentes du point de vue notionnel. Comme l'élément inséré ne représente pas un trait notionnel pertinent, susceptible de sous-catégoriser le résultat de l'insertion à la source, il ne peut devenir un constituant permanent de la linéarité de la source. Par conséquent, la correspondance déterminé/superordonné – déterminant/sous-catégorisateur de cette dernière n'est pas remaniée, c'est-à-dire réorganisée de la façon suivante en : *[dé [X]_{Dã/sous-catégorisateur} dã]_{Dé/superordonné}, mais est maintenue, en ce sens qu'on la retrouve intégralement dans la variante, quoiqu'interrompue par l'élément étranger, comme suit : [D_{é/superordonné} [X] D_{ã/sous-catégorisateur}]. Par exemple, on sait qu'un satellite de télécommunications peut être de fabrication européenne, allemande, française, canadienne, etc. Il est possible de donner cette information, qui n'a aucune valeur notionnelle, en insérant l'adjectif, *européen*, *allemand*, *français* ou *canadien*, entre le *Dé/superordonné*, *satellite*, et le *Dã/sous-catégorisateur*, *de télécommunications*, du ST, *satellite de télécommunications*. Les suites résultantes, *satellite européen de télécommunications*, *satellite allemand de télécommunications*, *satellite français de télécommunications*, et *satellite canadien de télécommunications*, véhiculent toutes un sens linguistique différent, qui s'écarte d'ailleurs aussi de celui de la source. Cependant, elles possèdent toutes un même sens notionnel, celui de *satellite de télécommunications*, vu qu'elles s'analysent toutes en : [satellite_{Dé/superordonné} [X] de télécommunications_{Dã/sous-catégorisateur}]. Par

conséquent, le principe de coréférentialité est respecté, puisque ces variantes par insertion n'actualisent que des qualités en puissance des référents de la source.

La *dénomination*, quant à elle, rend également discontinue la linéarité de la source par l'introduction d'un élément étranger. Cependant, cet élément n'identifie point une qualité accidentelle d'un référent particulier de la source, mais renseigne sur la valeur terminologique de la source. En effet, en ce sens qu'il confirme que la suite syntagmatique, dont il rompt la linéarité, constitue bel et bien la dénomination d'une notion. Chargé d'une fonction métalinguistique, notamment la mise en évidence de la relation, $\text{source}_{\text{terme}} \rightarrow \text{notion} \rightarrow \text{référent}$, il n'est pas besoin de souligner que l'élément inséré, généralement *dit* ou *appelé*, ne peut provoquer un remaniement de la correspondance déterminé/superordonné – déterminant/sous-catégorisateur de la source. Celle-ci se retrouve, donc, telle quelle dans la variante, quoique séparée par l'élément métalinguistique, comme suit : [Dé_{superordonné} [X] Dã_{sous-catégorisateur}]. Considérons, par exemple, la suite, *réflexion dite spéculaire*, une variante par dénomination du ST, *réflexion spéculaire*. On constate que l'élément métalinguistique, *dite*, est venu se placer entre le *Dé* et le *Dã* du ST, sans changer l'ordre des deux constituants, *réflexion* et *spéculaire*. De plus, mettant simplement en évidence la fonction de sous-catégorisation du *Dã* de la source, *dite* s'insère entre le *Dé/superordonné*, *réflexion*, et le *Dã/sous-catégorisateur*, *spéculaire*, sans modifier leur valeur, c'est-à-dire sans faire de ce *Dé* et de ce *Dã* le *dé* et le *dã* d'un nouveau **Dé/superordonné*, **réflexion spéculaire*, composant d'un nouveau ST, hyponyme de la source, qui s'analyserait comme suit :

*[réflexion_{dé} [dite]_{Dã/sous-catégorisateur} spéculaire_{dã}]_{Dé/superordonné}.

Il s'ensuit que, quoique le sens linguistique de *réflexion dite spéculaire* diffère de celui de *réflexion spéculaire*, vu qu'il véhicule des informations de type

métalinguistique, le sens notionnel des deux suites demeure identique. Il renvoie, plus précisément, au type de réflexion que l'on obtient lorsque le corps, rencontré par les ondes réfléchies, se comporte comme un miroir parfait.

Le troisième mécanisme, qui respecte le principe de coréférentialité, notamment la *prédication*, dissout la correspondance déterminé/superordonné – déterminant/sous-catégorisateur d'une source, dont les membres sont liés par un rapport prédicatif. Il incorpore le déterminé/superordonné au sujet d'une suite phrastique, qui rend ce rapport explicite, et le déterminant/sous-catégorisateur, précédé du verbe, le plus souvent *être*, au prédicat de cette suite phrastique. Par conséquent, le déterminé/superordonné et le déterminant/sous-catégorisateur de la source se retrouvent comme tels dans la variante par prédication, mais non plus à titre de composants d'un même groupe nominal. En effet, en ce sens que le déterminé/superordonné s'insère dans le groupe nominal sujet de la variante par prédication, et le déterminant/sous-catégorisateur dans le groupe verbal de la variante par prédication. Le statut, *superordonné*, et le statut, *sous-catégorisateur*, du *Dé* et du *Dã* de la source, ne sont, cependant, pas touchés par cette transformation, qui recrée les mêmes rapports hiérarchiques que ceux qui caractérisent les trois niveaux de la structure interne de la source. Par conséquent, la source et sa variante par prédication demeurent coréférentielles, la variante n'étant qu'une simple paraphrase de la source. Considérons, par exemple, la variante par prédication contenue dans :

Le satellite étant stabilisé par rotation, chaque cellule solaire disposée sur sa peau décrit un cône ou un cylindre dont l'axe est confondu avec celui du satellite. (Audibert et Delpont 1971 : 8)

On constate que le déterminé/superordonné, *satellite*, de la source, *satellite stabilisé par rotation*, constitue avec l'article défini, *le*, le groupe nominal sujet de la variante par prédication, et que le déterminant/sous-catégorisateur, *stabilisé par rotation*, constitue avec le participe présent de la copule, *être*, le groupe verbal prédicat de la variante par prédication. La copule, *être*, ramène à la

surface le rapport prédicatif qui lie le *Dã*, *stabilisé par rotation*, au *Dé*, *satellite*, mais n'ajoute aucune information, qui serait pertinente au point de vue notionnel. Par conséquent, la source, *satellite stabilisé par rotation*, et sa variante, *le satellite étant stabilisé par rotation*, sont coréférentielles, quoiqu'elles évoquent le référent, qu'elles ont en commun, par des moyens linguistiques différents, l'une à l'aide d'un terme affectant la forme d'un syntagme ou groupe nominal (non introduit par un article), et l'autre à l'aide d'une suite phrastique s'analysant en un groupe nominal sujet et un groupe verbal prédicat.

Enfin, la *coordination* unit les ensembles référentiels des ST, qu'elle joint par l'intermédiaire d'élisions et de joncteurs (Conj), tels *et*, *ou*, ou une virgule. Pour que deux ST (ST^1 , ST^2) puissent faire l'objet d'une coordination, ils doivent dénommer des notions connexes. Cette parenté onomasiologique est exprimée, au niveau de la structure interne des deux ST, par le déterminé/superordonné ou par le déterminant/sous-catégorisateur, dont l'un ou l'autre doit être commun aux ST visés par la coordination. Si les ST possèdent un même déterminé/superordonné, ils dénomment en règle générale des co-hyponymes d'un même hyperonyme. Dans ce cas, la coordination supprime le *Dé* du ST^2 , mais préserve son *Dã*. Afin de reconstruire, au niveau de la variante, la correspondance déterminé/superordonné – déterminant/sous-catégorisateur partiellement élidée du ST^2 , le *Dé* du ST^1 assume, suite à cette élosion, la fonction de déterminé/superordonné pour les deux ST, comme suit :

[Dé^{superordonné}ⁱ Dã_{sous-catégorisateur}] ST^1 Conj [\emptyset^i Dã_{sous-catégorisateur}] ST^2 .

La coréférentialité de la variante par coordination avec ses deux ST-sources est ainsi assurée. En revanche, lorsque les ST, visés par la coordination, possèdent un même déterminant/sous-catégorisateur, ils dénomment des notions, qui appartiennent à des séries hyperonymiques différentes, mais qui partagent un même trait notionnel saillant, notamment celui identifié par le *Dã*. Si tel est le

cas, la coordination supprime le *Dã* du ST¹, mais préserve le *Dé* de ce dernier. Afin de garantir la coréférentialité de la variante par coordination avec ses deux ST-sources, le *Dã* du ST² assume, suite à cette élision, la fonction de déterminant/sous-catégorisateur pour les deux ST, comme suit :

[Dé_{superordonné} ∅ⁱ]_{ST¹} Conj [Dé_{superordonné} Dã_{sous-catégorisateur}ⁱ]_{ST²}.

Considérons, par exemple, les variantes par coordination, *trajets montant et descendant* et *stations et centre de contrôle*. La première variante, tirée de l'extrait :

La régénération améliore le bilan de liaison car les taux d'erreurs sur les *trajets montant et descendant* s'ajoutent, au lieu des inverses des rapports porteuse à bruit. (CNES/CNET 1982 : 253)

joint deux ST, *trajet montant* (ST¹) et *trajet descendant* (ST²), hyponymes d'un même hyperonyme, notamment *trajet*. On constate que, suite à l'élision du *Dé*, *trajet*, du ST², le *Dé*, *trajet*, du ST¹ transmet ses traits de déterminé/superordonné au ST², partiellement élidé, afin de garantir la coréférentialité de la suite sans élision, *trajet montant et trajet descendant*, avec la suite qui comporte l'élision, *trajets montant et descendant*, comme suit :

[trajets_{Dé/superordonné}ⁱ montant_{Dã/sous-catégorisateur}]_{ST¹} et [∅ⁱ descendant_{Dã/sous-catégorisateur}]_{ST²}.

La marque du pluriel confirme que *trajets* se rapporte effectivement à la fois au *Dã/sous-catégorisateur*, *montant*, et au *Dã/sous-catégorisateur*, *descendant*. Quant à la deuxième variante, *stations et centre de contrôle*, tirée de l'extrait :

Stations et centre de contrôle peuvent être situés sur un même site géographique, mais ce n'est pas le cas général : ils sont alors reliés par un réseau spécifique de télécommunications. (CNES/CNET 1983b : 228)

elle illustre la coordination de deux ST, *station de contrôle* (ST¹), au pluriel dans l'extrait, et *centre de contrôle* (ST²), qui s'inscrivent dans des séries hyperonymiques différentes, mais dont les référents effectuent une même

fonction, notamment celle évoquée par le déterminant/sous-catégorisateur, *de contrôle*, commun aux deux ST. La coordination efface le *Dã, de contrôle*, du ST¹. Ensuite, pour assurer la coréférentialité, elle voit à ce que les traits de déterminant/sous-catégorisateur du *Dã, de contrôle*, du ST² soient percolés au ST¹, dont seul le *Dé* subsiste après l'élision, comme suit :

[stations_{Dé/superordonné} \emptyset^i]_{ST¹} et [centre_{Dé/superordonné} de
contrôle_{Dã/sous-catégorisateur}ⁱ]_{ST²}.

En résumé, nous avons montré que l'*insertion* non néonymique, la *dénomination*, la *prédication* et la *coordination* sont des *mécanismes transformationnels*, qui assurent la coréférentialité de la variante avec sa source, exprimée par le rapport, $Référents_{variante} = Référents_{source}$, en rétablissant, au niveau de la structure interne de la variante, la correspondance déterminé/superordonné – déterminant/sous-catégorisateur de la source. Par conséquent, toutes les variantes par insertion non néonymique, dénomination, prédication ou coordination respectent, malgré leurs linéarités et sens linguistiques différents, le principe de coréférentialité, sur lequel se fonde notre notion de *variation contextuelle*. Comme mentionné, la *RA* et la *RL* sont également des mécanismes contextuels de variation, parce qu'elles établissent entre la variante réductionnelle et sa source un même rapport de coréférentialité, quoique par des moyens différents. Nous examinons ces moyens au chapitre suivant.

Avant de poursuivre et de présenter les recherches de Daille, Habert, Jacquemin et Royauté (1996) sur la variation en langue de spécialité, il nous semble important de répéter que, pour nous, une suite, issue de la transformation d'un ST, n'est une *variante* de ce ST, à condition qu'elle respecte notre *principe de coréférentialité*, et qu'un *mécanisme syntaxique*, qui transforme

un ST en discours, n'est un *mécanisme contextuel de variation*, à condition qu'il ne possède aucune propriété dérivationnelle.

Contrairement à notre notion de *variation*, celle manipulée par les quatre chercheurs susmentionnés, donc par Daille, Habert, Jacquemin et Royauté (1996), n'exige point de la *source* et de sa *variante* qu'elles soient coréférentielles, mais leur impose, tout de même, une certaine *parenté onomasiologique*. Les chercheurs précisent, en effet, que pour eux :

(...) a variant of a term is an utterance which is semantically and conceptually related to an original term. (Daille *et al.* 1996 : 201)

Cette définition, considérablement plus large que la nôtre, permet aux quatre chercheurs d'inclure dans l'ensemble des *variantes* possibles d'un ST les *dérivés hyponymiques* de ce ST, et de ranger parmi les mécanismes syntaxiques, à la base de la *variation* en langue de spécialité, les *mécanismes dérivationnels*, qui engendrent ces dérivés hyponymiques que nous excluons, notamment *l'insertion* et la *juxtaposition néonymiques*.

Cet écart, par rapport à notre notion de *variation*, découle, selon nous, des préoccupations de ces chercheurs, qui visent à incorporer la *variation terminologique* dans des *traitements automatiques*. Ainsi, ils se penchent, entre autres, sur la variation, afin de construire des *logiciels d'acquisition terminologique*, tels *FASTR* (Jacquemin 1991 et 1996), qui non seulement prennent en compte la variation, mais en tirent parti. Par exemple, *FASTR* décompose, à l'aide d'un ensemble de métarègles et d'un lexique de référence, les variantes des termes de ce lexique, reconnues dans un corpus de textes, afin d'en extraire de nouveaux *termes-candidats*.

Candidate terms are acquired by extracting variants of reference terms through *FASTR* (FAst Syntactic Term Recognizer), a unification-based partial parser. (...) term acquisition by considering existing term lists and the local variants of these terms within corpora. As term variants generally involve more than one term, they can be exploited in a process of non massive incremental acquisition. For example, if *viral hepatitis* is a known term, *viral and autoimmune hepatitis* is a variant of this term (a coordination) which displays *autoimmune hepatitis* as a candidate term. (Jacquemin 1996 : 425-426)

À des fins d'acquisition terminologique, lorsqu'il s'agit de repérer des termes-candidats pour enrichir des lexiques existants, il va sans dire qu'il est avantageux de ne pas restreindre la notion de *variation* à la coréférentialité absolue de la source et de sa variante, mais de prendre en considération toutes les suites qui sont liées à la source par une parenté onomasiologique quelconque, c'est-à-dire de considérer indifféremment comme *variations* à la fois *transformations* et *dérivations*. Premièrement, du point de vue théorique, parce que faire correspondre, dans le contexte de l'acquisition terminologique, la variation à notre principe de coréférentialité, risquerait de conduire au non-repérage, aucunement souhaitable, de suites *bona fide*, telles les dérivés hyponymiques, dont la linéarité reprend en principe celle de l'hyperonyme. Et, deuxièmement, du point de vue pratique, parce que les suites, issues de *transformations* ou de *dérivations*, affectent souvent des linéarités identiques ou très similaires (ex. satellite *européen* de télécommunications vs satellite *maritime* de télécommunications), et qu'il peut être difficile pour un non-spécialiste du domaine de distinguer entre elles, alors que, pour une machine, c'est tout simplement impossible, du moins jusqu'à ce jour.

C'est, d'ailleurs, un argument, similaire au deuxième que nous venons de proposer, que les quatre chercheurs invoquent, lorsqu'ils émettent l'avis qu'un dérivé est une sorte de variante. Les chercheurs argumentent, plus précisément, que les mécanismes purement transformationnels, tels la coordination, suivent de simples *règles de variation*, alors que les mécanismes, qui sont susceptibles de posséder des propriétés dérivationnelles, tels l'insertion, suivraient des règles d'un type particulier, appelées *règles de production*, qui constitueraient, d'après eux, un sous-groupe des règles de variation :

The production rules applying to unary or binary terms which yield a ternary term are also variation rules. *Given a unary or binary term and a production rule, a non-expert in the domain is not able to decide whether the complex nominal phrase obtained is a genuine term or just a term variant.* [c'est nous qui soulignons] (...) production rules are (...) a subset

of variation rules, the structures produced by transformation and/or production rules are called term variants. All these occurrences, when extracted from a corpus, correspond to variants of initial terms, some of which may acquire the status of new terms. (Daille *et al.* 1996 : 205)

Quant aux mécanismes syntaxiques, étudiés par Daille, Habert, Jacquemin et Royauté (1996), ils se divisent, conformément à la notion de *variation* de ces chercheurs, en deux groupes, le premier suivant des règles de variation, et le deuxième des règles de production³⁶. En effet, les quatre chercheurs distinguent, d'une part, des mécanismes, tels la *coordination* et la *permutation*, qui préservent dans tous les cas le sens référentiel ou notionnel de la source et, de l'autre, des mécanismes, tels l'*insertion* et la *juxtaposition*, qui ne transmettent pas toujours tel quel le sens notionnel de la source, mais sont susceptibles d'ériger entre la source et sa variante une nouvelle filiation hyperonymique :

Syntactic variations can be (...) divided into variations which preserve concepts and variations which involve a shift of meaning. For example, a term and its permutation variant such as *blood cell* and *cell of blood* refer to the same concept, while a term and its substitution [insertion] variant such as *blood cell* and *blood mononuclear cell* refer to different concepts (the modified term denotes a more specific concept). (Daille *et al.* 1996 : 198)

Les deux premiers mécanismes susmentionnés, c'est-à-dire la *coordination* et la *permutation*, sont des transformations pures. Ils ne créent donc pas de nouveaux termes. Les suites qu'ils engendrent peuvent, néanmoins, comporter des termes-candidats. Les suites syntagmatiques, issues d'une *coordination*, sont susceptibles de comprendre un terme-candidat, parce qu'elles joignent, comme expliqué plus haut, un minimum de deux ST, qui dénomment des notions connexes. Quant aux suites syntagmatiques, issues d'une *permutation*, elles reprennent en ordre inversé les constituants d'une source binominale

³⁶ Il convient de mentionner que, quoique, dans leurs écrits, les chercheurs se consacrent à la description et à l'analyse d'opérations de type syntaxique, ils incluent dans la variation également des opérations de morphologie flexionnelle et dérivationnelle : « We identify three categories of variations: (1) inflectional variation, (2) syntactic variation, and (3) morphoderivational variation. Each of these variations leads to a particular problem for term recognition. » (Daille *et al.* 1996 : 211).

asyndétique, entre lesquels s'insère une préposition, généralement *of* dans le cas d'une source anglaise. Voici un exemple d'une permutation tiré de Daille *et al.* (1996 : 223) : « *mode of transmission* ← *transmission mode* ». On constate que la permutation transforme la source binominale, *transmission mode*, qui a sa tête à droite, en une suite qui s'articule autour de la préposition *of*, et dont la tête se trouve à gauche, notamment la variante, *mode of transmission*. Les chercheurs notent que la permutation est souvent suivie d'une insertion dans les textes de spécialité. La combinaison de ces deux mécanismes est plus favorable à l'acquisition d'un nouveau ST, comme permet de le constater l'exemple suivant, tiré de Jacquemin (1996 : 429) :

Variation	Meta-rule and associated variant	Acquisition
(...)		
Permutation (31 meta-rules)	$X_2 X_3 \rightarrow X_3 P_4 X_5 X_2$ control center → center for disease control	$X_5 X_2$ disease control

Il nous faut remarquer que, contrairement à l'anglais, les permutations sont exceptionnelles, en français, dans le cas du ST binominal asyndétique, $N_1 N_2$, (ex. satellite relais), car, comme le groupe nominal ordinaire, celui-ci a le plus souvent sa tête à gauche. Il s'ensuit que l'insertion d'une préposition, par exemple *de*, ne peut provoquer, dans le cas du binominal asyndétique français, un déplacement de la tête. Celle-ci ne permute pas, suite à une telle insertion, avec sa dépendance, mais demeure du côté gauche du syntagme (ex. *satellite *de* relais). C'est, d'ailleurs, pour cette raison que nous n'avons pas inclus la permutation dans nos mécanismes de la dynamique discursive.

Les deux derniers mécanismes, étudiés par les quatre chercheurs, en revanche, donc l'*insertion* et la *juxtaposition*, sont susceptibles de posséder, comme expliqué plus haut, des propriétés dérivationnelles. Par conséquent, ils peuvent engendrer des suites qui constituent des termes à part entière. Les chercheurs distinguent deux types d'*insertions*, notamment des *substitutions* et

des *modifications*. La substitution, généralement de nature néonymique, transforme, en les fusionnant, deux termes en un seul (ex. « wideband cable + submarine cable → wideband submarine cable »)³⁷. La modification, quant à elle, insère entre les constituants d'un terme un adjectif ou un adverbe (ex. « plasma density + low → plasma *low* density »). Notons que, de ces deux types d'insertions, nous n'admettons que la modification, à condition qu'elle soit non néonymique. Les chercheurs distinguent, de plus, et suivant le même principe, deux types de *juxtapositions*, notamment des *surcompositions* et des *modifications*. La surcomposition crée, comme la substitution, un nouveau terme à partir de l'union de deux termes existants, toutefois sans modifier la linéarité d'aucun de ces deux termes (ex. « [earth-station] [antenna] »). Il importe de distinguer la surcomposition de notre notion de *ST surcomposé*, qui s'applique à tout ST dont la structure onomasiologique identifie plus d'un hyperonyme, c'est-à-dire à tout ST dont le *Dé* est complexe, composé lui-même d'un *dé* et d'un *dã*. Il s'ensuit que, pour nous, *earth-station antenna*, n'est pas un *ST surcomposé*, puisqu'il n'identifie qu'un seul hyperonyme, notamment *antenna*. Enfin, la modification (par juxtaposition) adjoint à la linéarité d'un terme un adjectif ou un adverbe (ex. « interfering [earth-station] »). Mentionnons que, pour nous, la juxtaposition, même lorsque non néonymique, ne constitue pas un véritable mécanisme de variation, parce qu'elle ne transforme pas la linéarité de la source. En effet, en ce sens qu'elle ne la perturbe pas, en la dissolvant, ou en la rendant discontinue, mais qu'elle la laisse telle quelle, intacte.

Pour compléter ce survol des mécanismes syntaxiques, étudiés par Daille, Habert, Jacquemin et Royauté (1996), il nous faut mentionner que dans des écrits antérieurs les chercheurs font également allusion à la *réduction* comme source de variation.

³⁷

Les quatre exemples, qui suivent, sont tirés de Daille *et al.* (1996 : 220-235).

Daille (1995) consacre un paragraphe entier aux *variantes elliptiques* résultant, le plus souvent, d'après l'auteure, de l'élision du *Dã* du ST. Voici les paroles exactes de Daille (1995) à ce propos :

Un terme peut être évoqué par une forme elliptique où une ou plusieurs de ses unités lexicales non grammaticales ont disparu. Pour les termes de base [ST ne comptant que deux mots forts], c'est principalement l'élément de queue qui disparaît : *débit* sera employé à la place de *débit binaire*. (Daille 1995 : 108)

Dans ce paragraphe, que nous venons de reproduire, Daille (1995) évoque la règle réductionnelle, [Dé Dã] ↔ [Dé ∅], qui est suivie principalement par la RA (ex. *antenne plate* ↔ *antenne*), mais parfois également par la RL, lorsque certaines conditions sont satisfaites au niveau du *Dé* (ex. *satellite artificiel* ↔ *satellite*), toutefois sans distinguer entre ces deux types de mécanismes réducteurs, dont les résultats, même lorsqu'issus de règles réductionnelles identiques, s'opposent par leur degré d'autonomie contextuelle. Il convient de remarquer également que la réduction par effacement de mots forts ne se laisse pas ramener à cette règle, très courante, qui correspond au principe d'effacement de base de la RA.

En outre, dans le même article, la chercheuse liste parmi les variantes de type morphosyntaxique, l'effacement des mots faibles, articles ou prépositions, qui introduisent le *Dã* d'un ST :

– simplification de la structure du terme binaire par l'effacement de la préposition *ou/et* du déterminant [article] qui apparaît à l'intérieur de celui-ci : *tension d'hélice* = *tension hélice*. (Daille 1995 : 108)

Autrement dit, l'auteure évoque la règle, [Dé [MF X]_{Dã}] ↔ [Dé [∅ X]_{Dã}], que nous considérons comme un cas particulier de la RL, parce qu'elle transfère telle quelle à la variante, sans suppression d'aucun trait notionnel, la correspondance *Dé*/superordonné – *Dã*/sous-catégorisateur de la source.

Jacquemin (1991), quant à lui, propose, s'inspirant des transformations harrissiennes (cf. Harris 1991), qui sont au nombre de trois, notamment permutations, insertions et réductions, la définition suivante de la réduction :

– Les **réductions**, des transformations globales, modifient ou suppriment des mots dans la chaîne. (Jacquemin 1991 : 58)

En annexe, il liste la métarègle t' suivante, qui simule la suppression de la préposition, \grave{a} , d'un ST de forme, $N_1 \grave{a} N_2$:

(...) la transformation t' d'élision s'applique sur la règle r' :
 t' : $\langle N_1 \rangle \grave{a} \langle N_2 \rangle \rightarrow \langle N_1 \rangle \langle N_2 \rangle$
 r' : $\langle \text{signaux CF} \rangle$
 \rightarrow signaux \grave{a} $\langle \text{courte fréquence} \rangle$, $\underline{\langle N \rangle}$ \grave{a} $\underline{\langle N \rangle}$
 $t'(r')$: $\langle \text{signaux CF} \rangle$
 \rightarrow signaux $\langle \text{courte fréquence} \rangle$, $\underline{\langle N \rangle} \underline{\langle N \rangle}$. (Jacquemin 1991 : 69)

Notons que la métarègle, t' : $\langle N_1 \rangle \grave{a} \langle N_2 \rangle \rightarrow \langle N_1 \rangle \langle N_2 \rangle$, part du modèle syntagmatique, c'est-à-dire de la matrice, du ST, sans se soucier de la structure interne qui est sous-jacente à cette suite linéaire de constituants.

Deux ans plus tard, Habert et Jacquemin (1993) listent, parmi les variations, qui, selon leur dire, sont « monnaie courante au sein des noms composés », la réduction :

(...) les coordinations, imbrications et *élisions* [c'est nous qui soulignons] qui sont monnaie courante au sein des "noms composés".
 (Habert et Jacquemin 1993 : 39)

Enfin, Habert, Jacquemin *et al.* (1995) examinent la paire de syntagmes, {angine de poitrine instable, angine instable}, qui correspondrait dans notre modèle à une RL, afin d'illustrer ce qu'ils entendent par *élision de sous-langage*. Ils précisent que :

En corpus, nous parlons d'élision de sous-langage lorsqu'une séquence sert d'abréviation à une plus longue, qui représente la forme canonique. Par exemple, l'arbre élémentaire correspondant à *angine instable* se rencontre directement comme sous-arbre d'arbres dérivés (...), mais il résulte également de la simplification de *angine de poitrine instable*, où *de poitrine* est considéré comme un modifieur de *angine* et est enlevé (...).
 (Habert *et al.* 1995 : 12-13)

Les chercheurs ajoutent, sans autres explications, que « ce type d'élisions pose de redoutables problèmes de reconnaissance automatique » (Habert *et al.* 1995 : 13).

Il se dégage de ces quelques extraits que les quatre chercheurs incluent bel et bien dans leur notion de *variation la réduction syntagmatique*, mais sans élaborer, sans doute en raison de leur champ d'activité, l'extraction automatique, une typologie des mécanismes réducteurs à l'œuvre dans le discours spécialisé, c'est-à-dire sans faire le départ entre mécanismes lexicogènes et non lexicogènes, le produit d'un mécanisme non lexicogène, tel la RA, constituant généralement un terme (ex. amplificateur à fréquence intermédiaire ↔ (cet) amplificateur).

Ceci termine notre présentation des recherches, peu nombreuses, sur la variation en langue de spécialité. Cette présentation nous a permis de préciser davantage notre notion de *variation contextuelle*, qui se fonde, répétons-le, sur la coréférentialité de la source et de ses variantes. Rappelons également qu'en vertu de notre principe de coréférentialité, les variantes s'insèrent, nécessairement et invariablement, dans la relation triangulaire, qui lie la source à une notion et à un ensemble de référents, comme suit :

$$(source + variantes)_{terme} \rightarrow notion \rightarrow référent.$$

Dans le sous-point qui suit, nous allons présenter et commenter les écrits, également peu nombreux, qui portent sur la *réduction syntagmatique* en langue de spécialité. Toutefois, en raison de la prédominance de l'approche systémique, les études, tant théoriques que descriptives, de ce mécanisme transformationnel, qui intègrent pleinement sa dimension discursive, se font, jusqu'à présent, plutôt rares en terminologie. En effet, le travail de Hope (1984) excepté, les quelques analyses sommaires, que nous avons repérées, celles de Guilbert (1970 et 1975), d'Alber-Dewolf (1984), de Duquet-Picard (1986) et de Lethuillier (1989), par exemple, ont généralement pour dominante la perspective référentielle de l'approche systémique, et s'avèrent de ce fait lacunaires au niveau de la dynamique discursive du mécanisme à l'étude. Cependant, en dépit de cette pénurie d'analyses qui saisissent pleinement la dimension discursive de la

réduction, il nous semble tout de même à propos d'examiner la littérature peu abondante qui fait mention de la réduction, si ce n'est que pour tracer avec plus de précision le cadre théorique général de notre analyse, dont nous présentons le premier volet au chapitre suivant. En guise d'introduction à ce chapitre, donc, nous nous proposons de vérifier, pour chacun des auteurs retenus, et en commençant par Hope (1984), l'approche dominante, le nombre et le type des mécanismes réducteurs distingués, les facteurs déclencheurs avancés, et les jugements, favorables ou défavorables, portés sur cette source de variation contextuelle.

4.3 Réduction, synonymie et néonymie

Alors que, comme mentionné, « la terminologie commence [petit à petit] à prendre en compte la dimension discursive de l'emploi des termes » (Otman 1996 : 6), il n'existe, à notre connaissance, qu'un seul travail, qui se range dans *l'approche textuelle*, – seule approche à prendre en considération le rapport *ST* \Leftrightarrow *texte de spécialité* –, et qui soit entièrement consacré à la réduction, notamment celui de Hope (1984). Il s'agit, cependant, d'un travail non publié, dont Sager (1990 : 213-215) résume les constats principaux.

Dans l'introduction à son travail, lequel se veut *empirique et non normatif*, Hope (1984) se propose de dépouiller deux textes, situés dans le domaine du génie automobile, afin de se renseigner sur la structure interne et sur la longueur maximale des ST, et afin d'étudier la réduction, en contexte, de la forme canonique, c'est-à-dire de la forme pleine, d'un ST à une ou plusieurs formes réduites :

In the second part of the thesis [mémoire de maîtrise], two technical texts describing the dismantling and assembly of motor vehicles are examined, partly to elicit information on general terminological issues such as *the maximum length of compound terms, and their internal structure* [c'est nous qui soulignons], and partly to examine the phenomenon of how compound terms are represented, *in the same text in which they appear* [c'est nous qui soulignons], by shorter forms.
(Hope 1984 : ii)

Il importe de s'attarder sur les deux segments que nous venons de mettre en italique.

Du premier, nous déduisons que Hope (1984) soupçonne un lien entre la réduction syntagmatique et deux caractéristiques du ST : sa structure interne et sa longueur. Plus loin, Hope (1984 : viii) ajoute, en effet, les précisions suivantes quant aux objectifs de son analyse textuelle, notamment, d'une part, déterminer pour chaque longueur de ST les règles réductionnelles qui s'appliquent (« examination of reduction-types in specific term-length groups ») et, de l'autre, percevoir les rapports entre la structure de la forme canonique et celle de la variante réduite (« correspondence between long terms' structural patterns and the structure of their associated reduced forms »).

Dans le cadre de notre étude, nous préférons ne pas adopter cette démarche double, axée à la fois sur la structure interne et la longueur du ST, essentiellement parce que nous hésitons à admettre l'existence d'un lien entre la longueur, plus ou moins importante, du ST et la réduction. Pour ce qui est de la *structure interne* du ST, laquelle se constitue, selon nous, de trois niveaux fondamentalement binaires et reliés par une relation d'isomorphisme, nous n'avons, cela va de soi, aucune objection à formuler. Sa part dans le processus de réduction est assez évidente. En effet, c'est elle qui autorise, comme démontré dans la première partie de notre travail, la réduction en discours du ST actualisé, la grammaticalité de l'élosion de constituants étant garantie par la triple binarité du ST. Nous montrons, en outre, au prochain chapitre, que la réduction tire parti de cette triple binarité afin d'engendrer des variantes réduites à haut degré d'autonomie contextuelle. Quant à la *longueur* du ST, en revanche, que l'on a l'habitude de qualifier d'encombrante, son rôle dans la réduction du ST ne se laisse pas délimiter aussi aisément. En effet, quoique la supposition traditionnelle, qu'elle rende l'élosion de constituants souhaitable afin d'augmenter la maniabilité du ST, semble tout à fait plausible à première vue, il s'avère, en

réalité, difficile de quantifier la longueur à partir de laquelle la réduction s'imposerait. De même, il s'avère hasardeux de présumer un lien entre le modèle syntagmatique du ST, qui est la mesure de sa longueur, et l'application d'une règle réductionnelle en particulier. Pour ces deux raisons, que nous allons développer ci-après, il nous semble prudent et donc préférable de conclure que la longueur du ST ne commande, ni ne gouverne la réduction.

Premièrement, nous croyons que la longueur du ST ne réclame l'application d'une règle réductionnelle, parce que tous les ST, quelle qu'en soit la longueur, permettent l'élision de constituants. Par exemple, tous les ST, aussi bien les ST minimaux à deux mots forts (N Adj, N₁ Prép N₂, etc.), que les ST complexes, *simples* ([Dé Dã]_{ST}) ou *surcomposés* ([[dé dã]_{Dé} Dã]_{ST}), à plus de deux mots forts (N Adj₁ Adj₂, N₁ Prép₁ Adj N₂ Prép₂ N₃, etc.), admettent au moins la reprise anaphorique de leur tête ou de leur *Dé*, lorsque celui-ci englobe la tête. Considérons, à titre d'illustration, les quatre paires réductionnelles suivantes, générées par reprise anaphorique, dont les deux premières comportent des ST à la forme canonique minimale, et les deux dernières des ST à la forme canonique complexe, le premier un ST *simple* et le deuxième un ST *surcomposé* : {revêtement froid, revêtement}, {satellite à défilement, satellite}, {répéteur à double changement de fréquence, répéteur}, {station terrienne fixe, station terrienne}. En revanche, on sait que des unités de même longueur, mais à structure interne différente, bloquent, comme nous l'avons montré au chapitre 3, la réduction, même en situation de réitération. C'est le cas, on s'en souvient, des composés de coordination (ex. émetteur-récepteur → *émetteur *vs* diode tunnel → diode), et des SLex figés (ex. table ronde → *table *vs* corps noir → corps).

Deuxièmement, nous croyons que la longueur du ST ne gouverne la suppression de constituants, parce que des unités, affichant le même modèle syntagmatique, mais dont les constituants, appartenant aux mêmes catégories grammaticales, se répartissent différemment sur les trois niveaux de la

structure interne sous-jacente, se réduisent autrement. Prenons, par exemple, les ST, *antenne à réflecteur parabolique* et *guide d'onde ouvert*, qui se constituent, à la surface, d'après la même matrice, notamment $N_1 \text{ Prép } N_2 \text{ Adj}$. Ces deux ST, à la longueur identique, présentent, cependant, des comportements réductionnels différents, parce que le déterminé/superordonné de l'un s'exprime à l'aide du seul N_1 correspondant à *antenne*, alors que celui de l'autre, notamment *guide d'onde*, nécessite pour son expression la suite de constituants, $N_1 \text{ Prép } N_2$. Par conséquent, la reprise anaphorique de l'un épouse toujours la forme de *antenne*, alors que l'autre en possède deux : *guide d'onde* et *guide*. Les deux dernières paires réductionnelles, données en exemple plus haut, notamment {répéteur à double changement de fréquence, répéteur}, {station terrienne fixe, station terrienne}, montrent également que ce n'est pas la longueur initiale du ST, mais la structure interne de ce dernier, qui décide de la linéarité et de la complexité structurale de la variante réduite, et du nombre de réductions, en l'occurrence de reprises anaphoriques, possible : toujours une dans le cas d'un ST *simple*, qu'il soit ou non minimal, et deux ou trois, selon le nombre d'enchâssements, dans le cas d'un ST *surcomposé*. En effet, à la manière de *guide d'onde*, la reprise anaphorique, *station terrienne*, peut encore être réduite à *station*.

De ce qui précède, nous concluons, d'une part, qu'il ne semble pas y avoir de longueur minimale qui enclencherait le processus de réduction. En effet, tous les ST, tant minimaux que complexes, se réduisent, alors que des unités, de longueur comparable, refusent l'élimination de constituants. Et, de l'autre, nous en concluons que seule la structure interne du ST, et non sa longueur, prend une part active au processus de réduction. C'est, en effet, elle qui autorise la réduction lorsque, sur le plan textuel, certaines conditions sont satisfaites, telles la réitération du ST. Et, c'est également elle qui, secondée à l'occasion par les constituants (nous pensons ici à leur capacité de se nominaliser, etc.), décide de

la nature et du nombre des règles réductionnelles qui peuvent s'appliquer sur une unité, à en juger du comportement réductionnel différent, par exemple, de *répéteur à double changement de fréquence* qui, sa longueur nonobstant, est un ST simple, et de *station terrienne fixe* qui, quoique moins long, est un ST surcomposé.

D'où, d'ailleurs, l'importance pour une description formelle de la réduction de se baser, compte tenu de l'insignifiance du rôle de la longueur, sur la structure interne du ST, dont la complexité accrue ne se traduit pas nécessairement par une longueur plus importante, c'est-à-dire par une suite linéaire de constituants plus longue, et de ne pas se limiter à la matrice du ST, c'est-à-dire au modèle syntagmatique de ce dernier, qui reflète sa longueur, mais dont les constituants peuvent se répartir de façons diverses sur les trois niveaux de sa triple binarité, et provoquer par conséquent des comportements réductionnels différents (ex. N₁ Prép N₂ Adj : antenne_{Dé} à réflecteur parabolique_{Dā} vs guide d'onde_{Dé} ouvert_{Dā}). Nous reprenons cette question au chapitre 6, où nous commentons et justifions le formalisme de notre grammaire réductionnelle, laquelle s'organise autour de trois niveaux analytiques d'ordre de généralité décroissant. Mentionnons que les niveaux intermédiaire et inférieur de notre grammaire partent, respectivement, de la correspondance déterminé/superordonné – déterminant/sous-catégorisateur, et du modèle syntagmatique du ST. Il n'est pas besoin de souligner qu'une règle intermédiaire (ex. [Dé Dā]_{ST} ↔ [Dé ∅]_{RA}) regroupe, en principe, plusieurs règles de niveau inférieur (ex. N Adj ↔ N).

Enfin, du deuxième segment, mis en italique, qui précise que les formes canoniques et les variantes réduites se côtoient au sein du texte, nous concluons que Hope (1984) estime, comme nous, que la *réduction* est un *mécanisme intratextuel*, c'est-à-dire un mécanisme qui se manifeste à l'intérieur du texte, et qui est mis en branle par des facteurs textuels. Nous identifions quelques-uns de ces facteurs textuels, dont le principal est la réitération du ST, au chapitre 5.

Au paragraphe, que nous venons de commenter, Hope (1984) ajoute la précision suivante, qui souligne davantage encore la similarité de nos points de vue quant à la nature intratextuelle de la réduction, et de nos objectifs quant à l'étude de la réduction :

The overall aim of the text-analysis is to account for the loss of certain constituents of compound terms when such terms are shortened in context. (Hope 1984 : ii)

Hope (1984), cité dans Sager (1990), émet l'hypothèse, à laquelle nous souscrivons, que la variation terminologique comble un besoin sur le plan discursif, c'est-à-dire que la réduction constitue une stratégie de communication :

(...) this technique or communication strategy (...). (...) The questions surrounding the existence and use of variants can be expressed as a number of hypotheses:
1. There is a need for lexical/terminological variation and this is variously strongly expressed in different text types. (Sager 1990 : 214)

Cependant, dans ce contexte, et sans doute en raison de leur coréférentialité, Hope (1984) estime que les *variantes par réduction* sont des *synonymes* de leurs sources :

Any one term can have a number of context-conditioned synonyms, of which abbreviated forms are a subset. (Sager 1990 : 214)

À ce sujet, il nous faut souligner que, pour nous, les *variantes par réduction* ne constituent point des synonymes de leurs sources, mais des *formes différentes* de ces *sources*, vu qu'elles résultent de la transformation de la linéarité (et de la structure interne) de ces dernières, et qu'en raison de leur coréférentialité elles s'ajoutent nécessairement aux relations triangulaires qui lient ces sources à une notion et à un ensemble de référents. Un synonyme, en revanche, résulte, selon nous du moins, comme la forme pleine de n'importe quel ST d'ailleurs, d'un processus de création distinct. Il n'est pas la transformation coréférentielle d'un ST pré-existant. Par conséquent, il établit, de son propre chef, une relation triangulaire avec une notion et un ensemble de référents, quoiqu'il soit vrai qu'il en partage la moitié droite avec l'unité dont il est le synonyme. De plus, si sa

structure interne le permet, il peut être lui-même sujet à un certain nombre de mécanismes, susceptibles d'altérer sa linéarité en discours. Les variantes, générées par ces mécanismes, s'ajoutent, dans ce cas, à la moitié gauche de sa relation triangulaire.

Par exemple, *détecteur solaire* et *senseur solaire* sont des ST synonymes. Ils établissent tous les deux une relation triangulaire avec la même notion et avec le même ensemble de référents, comme suit :

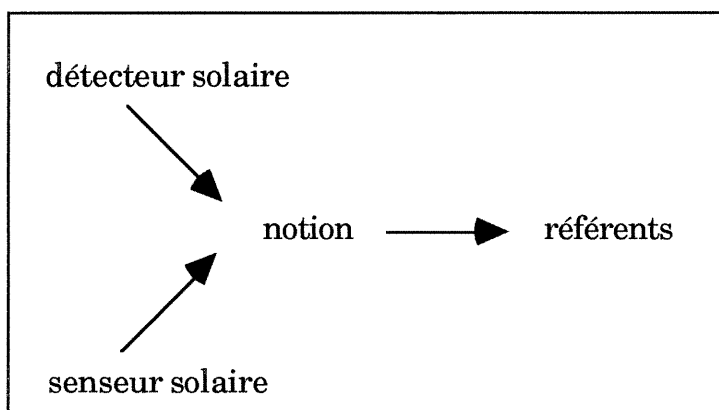


Fig. 17 *Relations triangulaires de ST synonymes*

Ces deux ST synonymes admettent, cela va sans dire, l'un comme l'autre, l'application d'une règle réductionnelle en discours. Lorsqu'ils font l'objet d'une règle anaphorique, les variantes, *détecteur* et *senseur*, générées par la règle, s'ajoutent, suite à leur création, à la moitié gauche des relations triangulaires de leurs sources respectives, comme suit :

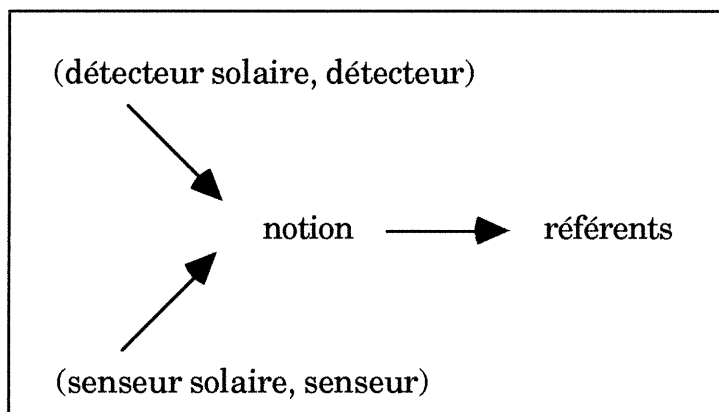


Fig. 18 *Synonymie et variation par réduction*

Bref, il importe, à notre avis, de bien distinguer la *variation par réduction* de la *synonymie*, étant donné qu'il s'agit de deux phénomènes linguistiques différents, l'un d'ordre *transformationnel* et l'autre essentiellement d'ordre *sémantique*, que l'on a tendance à rapprocher seulement parce que les unités, que l'un engendre et que l'autre réunit, présentent la caractéristique d'être coréférentielles avec d'autres unités. Dans le cas de la *variation par réduction*, cependant, ces unités sont des *formes différentes*, mais *coréférentielles*, d'un *ST pré-existant*, alors que dans celui de la *synonymie*, il s'agit d'*unités coréférentielles* provenant d'*étymons différents*.

Il nous reste à mentionner, à ce propos, que Hope (1984) distingue deux types de synonymes, susceptibles tous les deux de résulter d'une réduction, notamment des *synonymes absolus* et des *synonymes contextuels* :

The means available for alternate designation are :
 – the use of absolute or true synonyms (...).
 – the use of contextual synonyms in the form of the generic for the specific(...).(…)
 In either case the synonym may be created by a process of abbreviation.
 (Sager 1990 : 214-215)

Il n'est pas besoin de souligner que cette distinction rappelle notre opposition RA *vs* RL, la RL se rapprochant de la synonymie absolue, et la RA de la synonymie contextuelle, qui substitue au spécifique un générique. Nous y revenons au chapitre 8.

Enfin, Hope (1984) élabore, suite au dépouillement de son corpus, une *description formelle* des réductions observées dans les textes analysés. Il s'agit de *règles chiffrées*, dont quelques-unes ont été reprises par Sager (1990) :

Pattern: 1-2-3-4 ⇒ 2-3-4 ⇒ 4
 (...)
 gearbox final drive sprocket ⇒ final drive sprocket ⇒ sprocket
 (...)
 Pattern: 1-2-3-4 ⇒ 1-3-4 ⇒ 4
 exhaust valve lifter cable ⇒ exhaust lifter cable ⇒ cable
 (Sager 1990 : 215)

Une description de ce genre, qui fait le décompte des constituants supprimés sans même les identifier, est insuffisante, pour nous, eu égard au rôle de la structure interne du ST dans le processus de réduction. Il ressort, par ailleurs, de ces deux exemples, que Hope (1984) intègre dans une même règle mécanismes lexicogènes et mécanismes anaphoriques. En effet, dans les deux règles, la moitié gauche correspond à un mécanisme lexicogène, c'est-à-dire à une RL, et la moitié droite à un mécanisme anaphorique, donc à une RA. On peut en conclure qu'une règle réductionnelle de Hope (1984) simule le *paradigme réductionnel* d'un ST, c'est-à-dire l'ensemble constitué par la forme pleine d'un ST et ses différentes formes réduites.

Pour résumer, soulignons que le travail de Hope (1984), sur la réduction en langue de spécialité anglaise, est le seul qui se situe dans l'*approche textuelle*, et qui estime à sa juste valeur la dimension discursive de la réduction. Cependant, à la différence de Hope (1984), nous hésitons à établir un rapport entre la longueur du ST et sa réduction. Il semble, en effet, que cette longueur, plus ou moins importante, n'ordonne ni ne gouverne la réduction. De plus, pour des raisons théoriques, nous préférons ne pas considérer la variation par réduction comme une forme de synonymie, comme le suggère Hope (1984).

Les autres analyses repérées, moins élaborées que celle de Hope (1984), se rangent toutes dans l'*approche systémique*, laquelle donne priorité à la *fonction référentielle* du terme. Elles se partagent en deux groupes : celles qui s'inscrivent dans des études plus générales portant sur la *néonymie*, et celles qui abordent la question de la réduction dans le cadre d'études de la *synonymie*. Parmi les analyses du premier groupe, il convient de citer celles de Guilbert (1970 et 1975), de Natanson (1978 et 1979), de Lotte (1981), d'Alber-Dewolf (1984), de Portelance (1989a) et de Kocourek (1991a), et parmi les analyses du deuxième groupe, celles de Duquet-Picard (1986) et de Lethuillier (1989).

Puisqu'elles embrassent une approche qui méconnaît la dimension discursive de l'emploi des termes, les analyses susmentionnées regorgent d'interprétations, communément admises en terminologie, mais qui sont contraires aux caractéristiques fondamentales du mécanisme à l'étude. Ces caractéristiques, qui dérivent de la *discursivité* de la réduction, sont au nombre de trois. En effet, en tant que source de *variation contextuelle*, la réduction n'est non seulement *intratextuelle*, mais également foncièrement *synchronique* et *intralinguistique*.

La réduction est un mécanisme *intratextuel*. On sait qu'elle se manifeste à l'intérieur du texte, où elle établit un lien réductionnel entre la forme pleine ou canonique d'un ST et une ou plusieurs formes réduites. On sait également qu'elle est mise en branle par des déclencheurs textuels. Parmi ces derniers, nous avons déjà identifié la réitération du ST, c'est-à-dire l'emploi répété d'un ST au sein d'un même texte. Enfin, la réduction tend à un but qui concerne le texte, notamment, comme nous l'argumentons au chapitre 8, le renforcement de la cohésion, et ainsi également de la textualité, du texte. Le caractère intratextuel de la réduction décide de ses deux autres caractéristiques. En effet, cette intratextualité fondamentale rend la réduction purement *intralinguistique*, puisqu'à la fois les déclencheurs et la finalité de ce mécanisme se situent dans le texte, et *synchronique*, puisque son déroulement suit le flux du texte.

Les analyses des auteurs précités, qu'elles s'inscrivent dans des études de la néonymie ou de la synonymie, ne reconnaissent pas, en règle générale, le caractère intratextuel de la réduction. Par conséquent, elles avancent des hypothèses qui s'accordent mal également avec les deux autres caractéristiques de la réduction, notamment sa nature synchronique et intralinguistique. Par exemple, certaines de ces analyses situent la réduction sur un axe diachronique, et proposent des déclencheurs de type extralinguistique, qui font résulter la réduction de changements survenus sur le plan du référent. D'autres encore,

ignorant la finalité textogène de la réduction, s'inspirent des édits normatifs de l'approche systémique pour déprécier la réduction, qu'elles jugent à tort nocive à la fonction première du terme : celle d'être la dénomination univoque d'une notion.

Dans la suite, nous allons passer en revue ces analyses, en commençant par celles du premier groupe, qui, contrairement à nous, tiennent pour *néonymiques* les résultats de la *réduction syntagmatique*. Rappelons, à ce sujet, que nous avons argumenté, en 4.2, qu'un néonyme ne respecte pas notre principe de coréférentialité, mais suit, au contraire, le rapport référentiel suivant : $Référents_{dérivé} \subset Référents_{base}$. En premier, nous allons commenter les analyses de Guilbert (1970 et 1975).

Dans son explication de la réduction, plus particulièrement de la *réduction à caractère lexical*, Guilbert (1975) se sert tantôt de *critères de type sémantique*, que nous acceptons, tantôt de *critères sociohistoriques*, donc *extralinguistiques*, que nous refusons, selon que l'élément supprimé remplissait, au niveau de la forme canonique de l'unité, la fonction de déterminé ou de déterminant.

La suppression du déterminé, c'est-à-dire la réduction de l'unité à son déterminant, s'explique, d'après l'auteur, par « le pouvoir de désignation » du déterminant par rapport au déterminé, lequel n'a, le plus souvent, selon son dire, qu'une « valeur générale » :

Le type d'abréviation de composé le plus répandu consiste à réduire le composé formé du syntagme N + adj. au second terme adjectif : *un travailleur mensuel* > *un mensuel*, *la répétition générale* > *la générale*, *une voiture automobile* > *une automobile*, *une machine locomotive* > *une locomotive*. On remarque que le terme maintenu est le déterminant (...). Le pouvoir de désignation se situe dans le déterminant et non dans la base à valeur générale. Cette vocation du déterminant à représenter le syntagme découle du fait de sa fonction et non de sa place.
(Guilbert 1975 : 273)

Nous sommes plutôt d'accord avec cette explication intralinguistique qui, quoiqu'elle ne fasse aucune mention de l'intratextualité de la réduction, a le mérite de présumer un rapport entre l'indépendance contextuelle de la variante réduite et la fonction particulière du déterminant, sous-catégorisateur et

modificateur de référence, au niveau de la structure interne de la source. Toutefois, *contre* Guilbert (1975), il nous faut remarquer que, selon les données dont nous disposons, et que nous présentons au chapitre 7, la règle réductionnelle, $[D\acute{e} D\grave{a}]_{ST} \leftrightarrow [\emptyset D\grave{a}]_{RL}$, qui gère la règle spécifique, $N \text{ Adj} \leftrightarrow \text{Adj}_{(\text{nominalis}\acute{e})}$, commentée par l'auteur, ne dicte qu'un des multiples effacements pratiqués par la réduction à caractère lexical. En effet, pour la suppression de composants de type *dé* ou *dã*, nous avons dénombré au total 32 règles synthétiques ou intermédiaires et 105 règles spécifiques.

En revanche, la suppression du déterminant, c'est-à-dire la réduction de l'unité à son déterminé, suivant la règle $[D\acute{e} D\grave{a}]_{ST} \leftrightarrow [D\acute{e} \emptyset]_{RL}$, s'expliquerait, dans une certaine mesure, d'après Guilbert (1975), par les évolutions se produisant dans le monde extralinguistique :

Il peut arriver que l'unité syntagmatique de forme nom + adj. se réduise à la base : *voiture automobile* > *voiture*. L'abréviation n'est plus, alors, d'essence seulement syntagmatique ; son apparition implique que l'évolution intervenue sur le plan du référent interdise toute ambiguïté, le mode de locomotion le plus répandu étant celui de l'automobile. (Guilbert 1975 : 274)

Contrairement à Guilbert (1975), nous sommes convaincue que la réduction lexicogène d'une unité à son déterminé n'est pas plus que son pendant, la réduction lexicogène d'une unité à son déterminant, imputable à des facteurs extralinguistiques. Ces deux principes réductionnels, autorisés par la structure interne du ST, répondent, à notre avis, aux mêmes déclencheurs intratextuels, tels la réitération du ST, et la présence, dans le texte, de pointeurs, c'est-à-dire d'items lexicaux ou grammaticaux qui identifient l'élément à supprimer. Quant à l'indépendance contextuelle de la variante réduite, lorsque cette dernière est issue de l'élimination du déterminant de la forme canonique, elle résulte exceptionnellement, selon nous, de la nature du déterminé/superordonné, lequel provient, par exemple, d'un autre domaine ou sous-domaine. Nous y revenons au chapitre 5.

Il importe de noter, également, que cette explication, par essence diachronique, qui établit un lien entre la réduction syntagmatique et les

changements survenus sur le plan extralinguistique du référent, prend pour acquis que la forme réduite se substitue, suite à sa création, à la forme canonique, laquelle tomberait en désuétude. Il va sans dire qu'une telle explication, valable peut-être pour une infime partie des composés ou syntagmes réduits, ne peut rendre compte de la présence, au sein d'un même texte, de paires réductionnelles lexicogènes, telles que {étage propulsif, étage}, {lanceur spatial, lanceur}, {satellite artificiel, satellite}, etc., issues du principe réductionnel, dont cette explication est censée fournir le motif. Autrement dit, cette explication est en contradiction avec la coexistence synchronique, au sein d'un même texte, et parfois au sein de plusieurs textes plus ou moins espacés dans le temps, de la forme canonique du ST et de sa forme réduite, issue de la règle qui ampute le déterminant. Considérons, par exemple, le cas de la paire, {satellite artificiel, satellite}, présente dans quatre textes couvrant une période de 23 ans, le premier datant de 1969, le deuxième de 1983, le troisième de 1986, et le quatrième de 1992 :

Parmi les disciplines mises en œuvre par la construction et le lancement des *satellites artificiels*, il en est une qui porte le nom de contrôle thermique. (...) Assurer le contrôle thermique d'un *satellite* c'est assurer à l'ensemble de ses équipements, durant toute la vie active prévue pour le *satellite*, des températures leur permettant de fonctionner dans les meilleures conditions. (Delpont 1969b : 68)

L'orbite d'un *satellite artificiel* est une ellipse dont le plan passe par le centre de la Terre et qui obéit aux lois de la mécanique céleste, en particulier aux trois lois de Kepler. La troisième permet de déterminer la période de révolution T du *satellite* en fonction du demi grand axe a de son orbite elliptique ou de son altitude (...). (Fontolliet 1983 : 404)

Les missions confiées aux *satellites artificiels* nécessitent la présence à leur bord de sources d'énergie. (...) Or, en trente ans, les besoins énergétiques ont considérablement évolué pour les *satellites* (...). (Ziliani 1986 : 15)

Elle convient donc particulièrement bien à l'utilisation de *satellites* car d'une part, le *satellite* étant placé haut dans le ciel (élévation généralement supérieure à 20°), il n'y a pratiquement pas d'obstacles sur le trajet des ondes (...). En fait, l'utilisation de *satellites artificiels* pour la transmission de signaux télévisés a déjà depuis longtemps été expérimentée (...). (Giovachini 1992 : E6 160-2)

Bref, il apparaît que les considérations de type diachronique et extralinguistique, qui relient l'effacement de tel ou tel constituant d'un ST à un facteur extralinguistique situé sur un axe diachronique, sont incompatibles avec le manque apparent de concurrence entre les membres d'une paire réductionnelle lexicogène, telle {satellite artificiel, satellite}. Nous pensons que seule une théorie purement synchronique et intralinguistique, qui respecte l'intratextualité de la réduction, est en mesure d'interpréter correctement cette cooccurrence et cette non-compétitivité.

Enfin, Guilbert (1975) qui, étudiant la néonymie, se consacre surtout à l'explication de règles réductionnelles de type lexicogène, suivies donc par la *réduction à caractère lexical*, mentionne brièvement la *reprise anaphorique*. Il dissocie, cependant, ce mécanisme non lexicogène de la réduction, et propose une explication purement linguistique et transformationnelle (au sens chomskyen de l'époque), que voici :

Le rôle du terme base

(...)

La fonction syntaxique de nom sujet permet aussi de rendre compte du fait que la reprise anaphorique de l'unité globale peut se faire avec le seul élément base : « *l'orientation professionnelle* », *cette orientation*. (Guilbert 1975 : 257)

Une autre allusion à la reprise anaphorique figure dans Guilbert (1970), où ce dernier liste et commente les caractéristiques principales des dérivés syntagmatiques, à savoir, entre autres, la liberté de leurs éléments constituants :

L'opposition entre la dérivation (ou composition) lexématique et la dérivation syntagmatique réside dans le fait que le noyau de l'unité synaptique garde son autonomie en tant qu'élément disjoint. Cette liberté se traduit par le fait qu'il sert d'élément anaphorique, de pronom pour l'ensemble de l'unité synaptique complexe (cette charrue) reprend (la charrue pour labour [à] plat à traction animale sans avant-train) alors que le lexème construit *formalisation* ne peut être repris que par la même unité répétée (cette formalisation) ou par le pronom *elle* (*la*, *lui*). (Guilbert 1970 : 119)

Les remarques, contenues dans ce deuxième extrait, sont en accord avec ce que nous avons observé dans la première partie de notre travail.

Pour terminer cette présentation de Guilbert (1970 et 1975), nous tenons à souligner avec insistance que nous jugeons insatisfaisante toute explication mixte, tantôt intralinguistique, tantôt extralinguistique, tantôt synchronique, tantôt diachronique, de la réduction. Nous sommes convaincue que toutes les règles réductionnelles, qu'elles suppriment ou qu'elles préservent le *Dā*/sous-catégorisateur de la source, et qu'elles soient anaphoriques ou lexicogènes, s'appliquent, lorsque sur le plan du texte certaines conditions, propices à la réduction, se réalisent, telles, par exemple, la répétition du ST, et la présence de pointeurs ou d'autres éléments assurant la restructurabilité de la forme canonique en contexte.

De ce fait, il nous est également impossible de nous ranger à l'avis de Portelance (1989a), qui rejoint la pensée de Guilbert (1975), du moins pour ce qui est de l'intervention de *facteurs extralinguistiques*. Portelance (1989a), qui s'intéresse à la *néonymie* syntagmatique, aborde la question de la réduction brièvement lors d'un examen des effets de l'insertion d'un nouveau terme dans une série pré-existante de ST à noyau (c'est-à-dire tête ou déterminé) identique. Dans ce contexte, la terminologue estime que la *réduction lexicogène* d'une unité par l'élimination d'un ou de plusieurs déterminants, le seul principe réductionnel dont elle fait mention, constitue le reflet linguistique d'évolutions se produisant dans le monde extralinguistique. Par exemple, à propos du terme *cigarette filtre*, elle affirme que :

La cigarette filtre s'oppose à la cigarette à bout uni (ou sans filtre). Lors de l'apparition de ce référent sur le marché de consommation, il n'y a que la cigarette sans filtre que l'on nomme tout simplement cigarette. On introduit ensuite une deuxième cigarette avec comme particularité l'ajout d'un bout filtre : *cigarette* devient alors une appellation générique qui regroupe deux référents : cigarette à bout uni et cigarette à bout filtre. Les habitudes de consommation évoluant, le deuxième type de

cigarette devient le produit le plus répandu si bien que c'est souvent le générique qui le désigne alors qu'il faut généralement apporter des précisions lorsque l'on désire une *cigarette sans filtre*, expression qui remplace maintenant dans l'usage *cigarette à bout uni*.
(Portelance 1989a : 146)

Portelance (1989a) en conclut que la réduction procède à la *suppression* d'une *information* devenue *non différentielle* sur le plan référentiel ou notionnel :

Chaque détermination [c'est-à-dire déterminant d'un ST] constitue une caractéristique différentielle, une information, qui, ajoutée à un noyau, identifie une notion parmi un ensemble de notions. Lorsque la caractéristique n'est plus différentielle, la détermination devenant inutile tombe. Le mécanisme en jeu dans la réduction des syntagmes s'articule à partir d'un système vectoriel implicite/explicite.
(Portelance 1989a : 195)

Cette définition de la réduction syntagmatique, trop statique pour notre propos, car, étant située sur l'axe diachronique, elle ne peut refléter la dynamique discursive du mécanisme à l'étude, et trop restrictive, car ne faisant aucun cas de la suppression du déterminé, n'est néanmoins pas sans intérêt pour nous. En effet, en dépit du fait que le critère diachronique et extralinguistique de la nature différentielle/non différentielle des informations véhiculées par les déterminants ne permet pas de rendre compte de la cooccurrence textuelle d'une forme canonique et de ses formes réduites, cette définition offre, à condition qu'on la transpose sur l'axe synchronique du texte, une explication partielle de la reprise anaphorique et de la réduction à caractère lexical, mécanismes qui, comme nous l'avons mentionné, sont fonction de certains facteurs textuels, tels la reconstructibilité de la forme canonique en contexte, où l'élément supprimé demeure présent implicitement. En effet, en ce sens que, dans le cas des ST réduits en contexte, les *dã^s*, élidés par une règle anaphorique ou lexicogène, identifient, leur élision nonobstant, des traits notionnels, qui sont toujours tout aussi pertinents au point de vue référentiel, et de ce fait pleinement différentiels. C'est au niveau du texte seulement que ces informations deviennent non différentielles, grâce à une certaine mise en situation fournie par le contexte, qui environne la paire réductionnelle. Reprenons, par exemple, la paire, {satellite

artificiel, satellite}, issue de l'élosion lexicogène du *Dā*, *artificiel*. Ce dernier pointe vers un trait notionnel, qui, malgré sa suppression, demeure actuel dans le monde extralinguistique, car il y différencie toujours l'engin, fabriqué par l'humain, du corps céleste au comportement orbital similaire, dénommé *satellite naturel*. D'ailleurs, notons que cette dernière dénomination syntagmatique possède la même variante réduite que *satellite artificiel*, notamment *satellite*, étant donné qu'elle est susceptible de permettre la même élosion lexicogène de son *Dā* sous-catégorisateur en discours, grâce entre autres à l'indication de domaine normalement fournie par le contexte.

À propos de la présence implicite des éléments élidés, signe de l'érosion de leur nature différentielle à l'endroit particulier du texte où est employée la variante réduite (voir 5.1), il nous faut mentionner que Lotte (1981), qui, comme nous l'avons indiqué plus haut, juge primordiale l'*indépendance contextuelle* du terme, se base justement, à notre grand étonnement d'ailleurs, sur ce principe, et donc sur la reconstructibilité en contexte de la forme canonique, pour admettre deux exceptions à sa proscription de toute variation, exceptions qui concernent la *reprise anaphorique* :

Un écart par rapport au principe de l'indépendance du terme à l'égard du contexte n'est permis que dans deux cas :

1. Lorsqu'on sait de quelle notion il s'agit, on peut omettre les éléments déterminants du terme. Si un livre est consacré en entier aux moteurs à carburateur, il est inutile de répéter ce terme à chaque fois ; on peut se contenter du terme générique « moteur ».
2. L'utilisation répétée mais nécessaire du terme générique peut entraîner des lourdeurs stylistiques ; il convient alors de rejeter les éléments déterminants du terme et de les remplacer normalement par les démonstratifs correspondants (ce, cette ; le, la ... en question, etc.). (Lotte 1981 : 7)

Cependant, l'auteur est d'avis que :

Dans ces cas, il n'y a pas de changement de la signification ou de la forme du terme, mais un simple remplacement de la notion spécifique par la notion générique. (Lotte 1981 : 7)

Contrairement à Lotte (1981), la coréférentialité du ST et de sa reprise anaphorique signale, selon nous, que, même dans le cas de la réduction par

reprise anaphorique, il y a changement de forme, notamment réduction de la forme pleine du ST à sa tête ou à son déterminé, dont la linéarité coïncide, en principe, avec celle du terme générique ou de l'hyperonyme. Considérons, pour s'assurer du bien-fondé de cette conviction, l'analyse de l'extrait suivant, lequel contient à la fois l'hyperonyme proprement dit et la reprise anaphorique du ST, *affaiblissement en espace libre* :

Lorsque les gains d'antenne sont fixés, l'*affaiblissement*(hyperonyme) varie comme : $22 + 20 \log_{10} (D/\lambda)$ qui est l'*affaiblissement en espace libre*(forme canonique) c'est-à-dire l'*affaiblissement*(hyperonyme) entre deux antennes isotropes. La figure 2.2 donne les variations de cet *affaiblissement*(RA) en fonction de la fréquence pour la distance $D = 36\ 000$ km correspondant à l'altitude des satellites stationnaires ; il est très important et augmente avec la fréquence.
(Pares *et al.* 1975 : 18-19)

Il se dégage de cette analyse que seule la reprise anaphorique, et non l'hyperonyme, est coréférentielle à proprement parler avec la forme canonique du ST. Cette coréférentialité est tributaire, à notre avis, du rapport réductionnel, qui se charge de relier, plus précisément de co-indexer à l'aide d'indices contextuels de coréférentialité, tels l'adjectif démonstratif, *cet*, la forme canonique, *affaiblissement en espace libre*, et *affaiblissement*, sa reprise anaphorique. En effet, en ce sens que *cet* renvoie, à notre avis, aux constituants élidés de la forme canonique, constituants qui demeurent ainsi présents au niveau de la variante réduite, quoique de façon implicite seulement. Nous revenons sur la fonction de l'adjectif démonstratif au chapitre suivant.

Comme Lotte (1981), Alber-Dewolf (1984 : 38) porte un jugement plutôt défavorable sur la réduction, « *mode de formation néonymique* [qu'elle juge toutefois] essentiel pour la création de termes nouveaux ».

Cette terminologie nomme la réduction, *abréviation syntagmatique*. Elle propose la définition suivante, qui est en accord avec la nôtre (à condition que l'on précise que le « sens d'origine » est le sens notionnel ou référentiel d'origine), bien qu'elle ne reconnaisse la nature intratextuelle de la réduction :

L'abréviation syntagmatique consiste à supprimer un ou plusieurs constituants d'une UTC [unité terminologique complexe], laissant cependant intact son sens d'origine. (Alber-Dewolf 1984 : 35)

La terminologue distingue deux *types* majeurs d'*abréviation syntagmatique* : l'*ellipse contextuelle* et l'*ellipse néonymique*. L'*ellipse contextuelle* rappelle notre *reprise anaphorique*. Il s'agit, d'après Alber-Dewolf (1984 : 36), d'ellipses qui « sont le produit d'une abréviation syntagmatique occasionnelle », et qui « restent sémantiquement dépendantes du contexte ». À l'ellipse contextuelle s'oppose l'*ellipse néonymique*, qui, selon Alber-Dewolf (1984 : 37), « se caractérise par son autonomie, c'est-à-dire son indépendance par rapport au contexte sur le plan sémantique ».

Il va sans dire que nous sommes entièrement d'accord avec cette typologie. Cependant, à notre grande déception, Alber-Dewolf (1984) ne cherche point à la justifier, c'est-à-dire à identifier et à décrire le mécanisme, responsable des degrés d'autonomie différents des ellipses contextuelles et néonymiques.

La terminologue s'avère, de plus, être une adepte de Natanson (1978 et 1979). Pour ce dernier, le recours à la réduction s'impose lorsque la longueur du ST risque de nuire à l'efficacité de la communication. Ce raisonnement nonobstant, il juge important de formuler la mise en garde suivante, à laquelle Alber-Dewolf (1984 : 38) adhère, mais que nous rejetons :

L'abus de telles ellipses peut conduire à l'apparition de termes imprécis, surtout indésirables dans les textes scientifiques et techniques.
(Natanson 1979 : 86)

Fidèle à la pensée de Natanson (1978 et 1979), Alber-Dewolf (1984) identifie, essentiellement pour l'ellipse néonymique, la seule ellipse qui l'intéresse, deux facteurs déclencheurs, notamment la *fréquence d'emploi* du ST, et la *longueur* supposément encombrante du ST, facteur que nous avons rejeté plus haut en faveur de la structure interne du ST, qui ne cause mais autorise et régit le processus de réduction. Voici ses paroles exactes :

L'ellipse néonymique est un procédé couramment utilisé en Lsp pour réduire des UTC longues et encombrantes. La fréquence d'occurrence d'une UTC favorise ce procédé (...). Alber-Dewolf (1984 : 37)

Au fait, la terminologie avance une autre explication traditionnelle de la *réduction, diachronique* dans une certaine mesure mais *non extralinguistique*, qui suppose que ce mécanisme procède à l'élision d'un ou de plusieurs constituants d'un ST, lorsque ce dernier atteint une certaine *fréquence d'emploi*, et que son *ampleur* entre en conflit avec les exigences de l'*économie verbale*. Quoique tout à fait plausible à première vue, le gommage de constituants permettant, en effet, de réaliser des économies, nous argumentons au chapitre 8, qu'une théorie intralinguistique, qui ne fait intervenir que les forces de l'économie verbale, sans tenir compte de la dimension discursive de la réduction, est également insatisfaisante, car trop faible. En effet, tout comme les théories diachroniques et extralinguistiques dans la lignée de Guilbert (1975), une telle théorie ne peut rendre compte ni de la cooccurrence textuelle des formes pleine et réduites, ni de l'absence apparente de concurrence entre les différentes formes d'un même ST. Par conséquent, elle ne peut que passer sous silence l'effet plutôt inflationniste de la réduction, effet qui semble contraire à l'économie verbale. En d'autres termes, elle se trouve également forcée à conjecturer que la forme réduite supplante, après une brève coexistence, dans l'usage, la forme canonique. Et c'est, d'ailleurs, ce que fait Alber-Dewolf (1984) :

Il faut noter qu'il arrive souvent que les deux formes, la forme longue et la forme elliptique coexistent jusqu'à ce que la forme elliptique devienne une UT [unité terminologique] lexicalisée et autonome, c'est-à-dire une ellipse néonymique. (Alber-Dewolf 1984 : 38)

Il nous reste à mentionner qu'Alber-Dewolf (1984) distingue quatre types d'*ellipse néonymique*, dont nous n'en acceptons que deux, notamment l'*ellipse transpositionnelle* et l'*ellipse qualificative*. L'ellipse transpositionnelle procède à l'effacement du déterminé, et ensuite à une transposition (ex. code binaire → binaire). L'ellipse qualificative, quant à elle, préserve le déterminé, mais efface un

ou plusieurs déterminants (ex. orbite 24 heures circulaire → orbite 24 heures). Les deux autres ellipses néonymiques, qui ne sont pas, pour nous, des réductions, sont l'*ellipse transformationnelle* et l'*ellipse universionnelle*. La première, l'*ellipse transformationnelle*, effectue toutes sortes de remaniements sémantiques, syntaxiques et morphologiques, parmi lesquels il convient de mentionner la permutation. Alber-Dewolf (1984 : 40) cite l'exemple de « absorption of light → light absorption ». La deuxième, l'*ellipse universionnelle*, fait d'une unité complexe une unité graphiquement simple. Alber-Dewolf (1984 : 41) inclut dans ce type d'ellipse entre autres la création de mots-valises (ex. « demi-décamètre télescopique → télescomètre »), et le remplacement de l'unité complexe par une unité graphiquement simple, qui peut être un emprunt (ex. « 1-phenyl-2 3-dimethyl-4-dimethyl-amino pyrazol-on → pyramidon »).

Enfin, à la façon d'Alber-Dewolf (1984), Kocourek (1991a) distingue deux types d'ellipse, qu'il appelle respectivement *ellipse contextuelle* et *ellipse lexicale*. L'*ellipse contextuelle* correspond à notre *reprise anaphorique*. L'auteur précise qu'elle permet de créer des liens entre les phrases constitutives d'un texte ; qu'elle contribue, en d'autres termes, à la cohésion du texte technoscientifique. À l'*ellipse contextuelle*, s'oppose, cependant, l'*ellipse lexicale*, que l'auteur range parmi les modes de formation lexicale en langue de spécialité. Kocourek (1991a : 161) affirme que l'*ellipse lexicale* « crée de nouvelles unités lexicales », par la suppression « [d']un ou [de] plusieurs mots constitutifs du syntagme ». Il maintient, en outre, que « dans le système lexical de la langue technoscientifique, qui n'admet pas volontiers la réduction de précision », l'*ellipse du régissant*, c'est-à-dire du déterminé, serait préférée et préférable à l'*ellipse du modificateur*, donc du déterminant. Il deviendra clair au chapitre 7 que nos données empiriques ne corroborent aucunement cette opinion.

Les analyses sommaires de Duquet-Picard (1986) et de Lethuillier (1989), dans le cadre de réflexions sur la *synonymie* en langue de spécialité, ajoutent peu à ce qui précède.

Duquet-Picard (1986 : 97) estime, comme Natanson (1978 et 1979) et Alber-Dewolf (1984), que la réduction « consiste à éliminer d'un syntagme certains de ses composants dans un but d'*économie linguistique* [c'est nous qui soulignons] ». Elle précise, à la page suivante, que « les dénominations syntagmatiques à plusieurs composants (souvent difficiles à manipuler dans le discours) provoquent chez l'utilisateur le besoin de recourir à des formes plus brèves, plus concises, parfois *au détriment de la précision du terme fondée sur la relation notion --- dénomination* [c'est nous qui soulignons] ». Inutile de repreciser que nous jugeons une telle explication à la fois insatisfaisante et trop faible, car en désaccord avec la finalité textogène de la réduction.

La terminologie distingue, en outre, à la manière d'Alber-Dewolf (1984) et de Kocourek (1991a), deux types d'ellipse : l'*ellipse contextuelle*, qui se rapproche de notre *reprise anaphorique*, et l'*ellipse non contextuelle*, qui s'apparente à notre *réduction à caractère lexical*. Elle estime qu'en vertu de sa valeur non lexicogène, l'*ellipse contextuelle* n'a pas à être incluse dans une série synonymique, ni même à être répertoriée dans les ouvrages de référence terminologiques :

D'un usage justifié en contexte, l'ellipse contextuelle ne peut être qualifiée de terme (...) et, à cet égard, ne peut être recueillie par le terminographe au nombre des dénominations d'une série synonymique.
(Duquet-Picard 1986 : 99)

L'*ellipse non contextuelle*, en revanche, qui constituerait, au dire de la terminologie, un terme à part entière, serait à considérer, en fonction de la règle réductionnelle dont elle est issue, soit comme une *variante*, soit comme un *synonyme*, de sa source. Duquet-Picard (1986) estime, par exemple, que les formes réduites, issues de règles, qui dictent l'effacement des mots faibles introduisant le déterminant, constituent des variantes de leurs sources. La

terminologie attribue le même statut aux formes réduites, résultant de la suppression d'un ou de plusieurs déterminants, sans que cela n'entraîne des modifications de type morphologique. Par contre, les autres formes réduites, qui sont le produit d'élisions et de remaniements morphologiques, constituent, pour la terminologie, de véritables synonymes. Il s'ensuit que, dans le modèle de Duquet-Picard (1986 : 207- 208), les formes réduites, « essieu tandem », « adresse d'instruction » et « mémoire à tores », ont le statut de variantes des formes canoniques suivantes, « essieu en tandem », « adresse de l'instruction » et « mémoire à tores de ferrite », alors que la forme réduite, « séparateur », résultat d'une élision et d'une nominalisation, est revêtu de celui de synonyme de la forme canonique, « caractère séparateur ».

Il nous faut rappeler, à ce propos, que nous considérons indifféremment comme variantes toutes les formes réduites, qu'elles résultent de reprises anaphoriques ou de réductions à caractère lexical, et que les règles, dont elles sont issues, effectuent ou non des nominalisations. De plus, *contre* Duquet-Picard (1986), nous argumentons, au chapitre 8, qu'il conviendrait d'inclure, dans les ouvrages terminologiques, les *paradigmes réductionnels* des ST, car, puisque ces paradigmes listent l'ensemble des formes réduites d'un ST, générées discursivement par RA ou par RL, ils renferment des informations précieuses, pour un traducteur ou rédacteur technique, relatives au comportement discursif de ces unités.

Enfin, Lethuillier (1989), le dernier auteur dont nous commentons les réflexions, se penche brièvement sur la réduction syntagmatique, lors d'un examen de la *synonymie de forme* (ex. « pompe à chaleur » *vs* « thermopompe »), catégorie qu'il oppose à la *synonymie de fond*, dont les membres évoquent des traits notionnels différents d'une même classe d'objets, concrets ou abstraits. Cet auteur porte une opinion assez défavorable sur la *réduction lexicogène*, plus particulièrement sur la réduction par élision de *dã^s*, d'après une règle du type,

[[dé dā]_{Dé Dā}]_{ST} ↔ [[dé ø]_{Dé Dā}]_{RL}. En effet, l'auteur juge sévèrement ce type de réduction, parce qu'elle porterait, selon lui, de façon presque imperceptible, atteinte à la motivation du terme, en rapprochant du déterminé un déterminant, en réalité, assez éloigné de ce dernier sur le plan notionnel. Voici les paroles exactes de Lethuillier (1989) :

L'ellipse conduit à des synonymes moins opaques en apparence que la siglaison ou la réduction à une forme monolithique pure et simple par fusion. Néanmoins, du fait qu'elle gomme une série de caractères fondant des classes spécifiques intermédiaires, son effet sur la motivation des termes est pernicieux. Les termes deviennent faussement transparents.

Ce type de réduction est hypocrite. Il nous laisse croire à un rapport direct entre le déterminé et le déterminant, alors que ce dernier peut se trouver à une « bonne distance » (en nombre de classes spécifiques intermédiaires) de la classe générique représentée par le noyau syntagmatique. (Lethuillier 1989 : 445-446)

Il va sans dire que nous ne pouvons nier que la réduction supprime des traits notionnels, et qu'en conséquence, elle est susceptible d'agrandir l'écart entre le sens linguistique d'un ST et son sens notionnel. En effet, on s'en souvient que c'est exactement ce que nous avons constaté, au chapitre 3, au moment de tester notre modèle de figement/prévisibilité sémantique du ST. Ce nonobstant, nous ne pouvons nous dire d'accord avec Lethuillier (1989), et qualifier de « pernicieux », ou d'« hypocrite » ce type de réduction. Cela nous est impossible, entre autres, parce qu'il s'agit d'un mécanisme discursif, et que, du fait de son intratextualité, les éléments élidés demeurent présents dans le texte : ils y figurent explicitement au niveau de la forme canonique, et implicitement au niveau de la forme réduite. Sur le plan du texte, donc, il n'y a, et il convient de le souligner, aucune perte d'information. De plus, à l'intérieur de leurs paradigmes réductionnels (voir chapitre 8), les formes réduites (ex. antenne parabolique_{RL} et antenne_{RA}) pointent vers les éléments élidés de la forme canonique (ex. antenne à réflecteur parabolique), lesquels demeurent donc connus.

Pour résumer ce sous-point, la plupart des auteurs, de Hope (1984) à Lethuillier (1989), établissent, malgré le caractère incomplet et parfois inadéquat de leurs analyses, une *caractérisation*, qui oppose deux mécanismes réducteurs, l'un lexicogène et l'autre non lexicogène. Seulement les auteurs n'étaient pas cette caractérisation. Ils se contentent de l'esquisser tout simplement, en faisant allusion, le plus souvent, à la plus grande *contextualité* du *mécanisme non lexicogène*. Un des auteurs, à savoir Kocourek (1991a), signale même, et c'est à retenir, que la réduction non lexicogène contribue à la cohésion du texte technoscientifique. Pour ce qui est du *mécanisme lexicogène*, en revanche, les auteurs, Hope (1984) excepté, n'en reconnaissent pas, en règle générale, la dimension discursive. Ils le classent, en conséquence, parmi les *mécanismes néonymiques* à la disposition des langues de spécialité, les *produits* desquels s'avèrent *synonymiques* parfois avec des unités pré-existantes. De plus, les auteurs interprètent, en général, différemment les deux règles lexicogènes élémentaires : $[D\acute{e} D\grave{a}]_{ST} \leftrightarrow [\emptyset D\grave{a}]_{RL}$ et $[D\acute{e} D\grave{a}]_{ST} \leftrightarrow [D\acute{e} \emptyset]_{RL}$. En effet, on a vu que la première, qui supprime le déterminé/superordonné, ne soulève, contrairement à la deuxième, aucune objection chez la plupart des auteurs. Elle est vue d'un bon œil, et jugée tributaire de *facteurs intralinguistiques*, tels le *pouvoir de désignation du déterminant* (cf. Guilbert 1975), et les exigences de *l'économie verbale* (cf. entre autres Alber-Dewolf 1984). La deuxième, par contre, qui procède au gommage du déterminant/sous-catégorisateur, est soupçonnée par plusieurs (cf. entre autres Lethuillier 1989) de nuire à la précision du terme, quoiqu'elle réponde également, admettent la plupart (cf. entre autres Duquet-Picard 1986), à la loi du moindre effort. Pour justifier l'indépendance contextuelle de ses produits, donc, des auteurs, tels Guilbert (1975) et Portelance (1989a), se sentent obligés d'invoquer des *facteurs extralinguistiques*. On suppose, en d'autres termes, que ce sont les évolutions, survenues dans le monde extralinguistique, qui rendent la présence de tel ou tel déterminant

superflue, parce que le trait, qu'il identifie, ne serait plus différentiel sur le plan notionnel ou référentiel. Enfin, la majorité des auteurs, à l'exception de Hope (1984), placent la réduction lexicogène sur un *axe diachronique*. Ils se représentent la forme réduite comme une rivale de la forme canonique, et conjecturent l'élimination inévitable de cette dernière, suite à une brève coexistence dans l'usage.

Quant à nous, nous distinguons également, on le sait, deux mécanismes réducteurs, l'un lexicogène, la *réduction à caractère lexical*, et l'autre non lexicogène, la *reprise anaphorique*. Cependant, nous les classons tous les deux parmi les mécanismes discursifs à la base de la *variation contextuelle* en langue de spécialité, les produits desquels ne sont ni des **néonymes*, ni des **synonymes*, mais des *métamorphoses coréférentielles* d'une source syntagmatique transformée. Par conséquent, nous devons rejeter les *explications *extralinguistiques* et **diachroniques* du mécanisme lexicogène, car elles sont irréconciliables avec la dimension discursive de ce dernier. De plus, en raison de cette discursivité partagée, nous estimons que les deux mécanismes nécessitent un seul et même *traitement*. Pour être adéquat, ce dernier doit se fonder, selon nous, sur la *discursivité* des mécanismes à l'étude, et avoir pour point de départ *l'observation empirique, c'est-à-dire en contexte, des paires réductionnelles*. Il doit, en outre, assimiler les traits essentiels que les deux mécanismes ont en commun, notamment la *nature intratextuelle, intralinguistique* et *synchronique* de leurs procédures. Nous croyons que seul un traitement de ce genre, qui situe à la fois les déclencheurs et la finalité de la réduction dans le texte, est en mesure d'interpréter de façon juste, c'est-à-dire sans la trahir, la coexistence pacifique, au sein du texte, de la forme canonique, de ses reprises anaphoriques, et de ses réductions lexicogènes à plus grande autonomie contextuelle. Enfin, pour ce qui est de la thèse intralinguistique de *l'économie verbale*, avancée par les auteurs, nous devons également la réfuter, pour le moment, parce que, sous sa forme

actuelle, elle ne respecte guère la nature intratextuelle et synchronique des mécanismes réducteurs.

4.4 Conclusion

Dans ce chapitre, nous avons tâché de nous situer par rapport aux études, peu nombreuses et parfois plus ou moins pertinentes, vu la prédominance de l'*approche systémique*, consacrées, en tout ou en partie, à la variation contextuelle ou à la réduction en langue de spécialité.

Lors de l'analyse de cette littérature peu abondante, nous avons précisé que la *réduction*, tant *anaphorique* que *lexicogène*, relève, selon nous, du *discours*, et qu'elle constitue, en sa qualité de mécanisme discursif, une source importante de *variation contextuelle*. Nous avons souligné que, contrairement à Daille, Habert, Jacquemin et Royauté (1996), dans le domaine de l'extraction automatique, notre notion de *variation contextuelle* se fonde sur la *coréférentialité* absolue de la *variante* avec sa *source syntagmatique*. Nous avons expliqué que nos mécanismes contextuels de variation, de l'insertion non néonymique à la réduction, ne peuvent posséder, pour cette raison, que des *propriétés purement transformationnelles*. En effet, les transformations pures ne produisent aucun effet **dérivationnel*, et érigent, de ce fait, invariablement entre la variante et la source un rapport de coréférentialité, tel que $Référents_{variante} = Référents_{source}$. Nous avons montré que nos mécanismes contextuels de variation, à l'exception de la réduction, établissent un tel rapport de coréférentialité en reprenant intégralement dans la variante, sans ajout ou suppression de traits notionnels, la correspondance déterminé/superordonné – déterminant/sous-catégorisateur de la source. La réduction supprimant, en règle générale, des traits notionnels, nous avons mentionné qu'elle érige ce rapport de coréférentialité autrement. Elle se sert, à cet effet, avons-nous précisé, d'*indices contextuels et structuraux de coréférentialité*, que nous examinons au chapitre 5. Nous avons argumenté, qu'en

vertu du *rapport transformationnel de coréférentialité* qui se constitue entre la variante et sa source, la variante est à considérer comme une forme différente de sa source. Nous avons ajouté qu'à titre de *métamorphose discursive*, la variante relève tout naturellement de la relation triangulaire, qui signale que sa source est la dénomination d'une notion, qui identifie un ensemble de référents parmi d'autres. Pour refléter la dynamique discursive de la source, c'est-à-dire sa capacité de se transformer en discours, cette relation se réécrit, avons-nous mentionné, comme suit : $(source + variantes)_{terme} \rightarrow notion \rightarrow référents$. Nous nous sommes basée sur cette relation pour conclure, *contre* Guilbert (1975) et Hope (1984), par exemple, que la variante par réduction, même si elle est lexicogène, ne constitue ni un **néonyme*, ni un **synonyme*. En effet, nous avons émis l'opinion, qu'en syntagmatique, un néonyme est le résultat d'une opération, qui, par l'ajout d'un *Dã* sous-catégorisateur, crée, entre une base, simple ou syntagmatique, et son dérivé, une filiation hyperonymique, qui se traduit sur le plan notionnel et référentiel par un rapport d'inclusion, tel que : $Référents_{dérivé} \subset Référents_{base}$. Nous avons souligné qu'en vertu de ce rapport, le néonyme établit, de son propre chef, une relation privilégiée avec une notion, qui est un hyponyme de celle dénommée par la base, et un ensemble de référents, comme suit : $(néonyme)_{terme} \rightarrow notion \rightarrow référents$. Quant à un synonyme, il ne résulte pas, avons-nous argumenté, de la transformation de l'unité, à laquelle il se trouve lié par un rapport de coréférentialité. Par conséquent, le synonyme établit également, de son propre chef, une relation privilégiée avec une notion et un ensemble de référents, mais, en vertu de sa coréférentialité avec une autre unité, il partage la moitié droite de cette relation avec cette autre unité, comme suit :

$$\begin{array}{l} (synonyme)_{terme} \rightarrow \\ \phantom{(synonyme)_{terme} \rightarrow} \rightarrow . \\ (synonyme)_{terme} \rightarrow \end{array}$$

Outre l'édification infaillible d'un rapport transformationnel de coréférentialité, nous avons argumenté qu'un mécanisme contextuel de variation possède, sans exception, trois caractéristiques essentielles, qui dérivent de sa discursivité. En effet, un tel mécanisme est invariablement *intratextuel*, *synchronique* et *intralinguistique*. Nous avons souligné que la réduction, tant anaphorique que lexicogène, réunit également ces trois caractéristiques. Elle est intratextuelle, puisqu'elle se produit dans le texte, et que ses déclencheurs ainsi que sa finalité sont du domaine du texte. Elle est synchronique, puisqu'elle coïncide avec le moment de production de l'énoncé, en l'occurrence du texte. Et, elle est intralinguistique, puisqu'elle est entièrement conditionnée par des facteurs textuels, et orientée vers un but textuel.

Enfin, nous avons émis l'opinion que la réduction, tant anaphorique que lexicogène, nécessite un *traitement empirique de type textuel*, c'est-à-dire basé sur l'observation en contexte de paires réductionnelles, lequel intègre les trois caractéristiques fondamentales d'un mécanisme contextuel de variation. Nous avons illustré le bien-fondé de cette opinion, en identifiant les points faibles d'analyses, dans l'approche systémique, qui situent la réduction, en dehors du texte, sur un axe diachronique, soumis éventuellement à des facteurs extralinguistiques. Nous avons montré que de telles analyses s'avèrent incompatibles, en général, avec la cohabitation, au sein du texte, de la forme canonique, et de ses variantes réduites.

Pour terminer, il ne nous reste qu'à lister les principaux points de ce chapitre à l'intérieur d'un encadré. Ces points, qui évoquent le cadre théorique général de notre étude, seront ultérieurement repris dans notre définition de la réduction, dont nous avons déjà proposé une version provisoire, ou ajoutés, si pertinents, à notre définition du syntagme terminologique.

Voici donc résumés les principaux points de ce quatrième chapitre :

- la réduction est un mécanisme contextuel de variation ;
- un tel mécanisme est purement transformationnel, c'est-à-dire qu'il ne possède aucune propriété dérivationnelle, et établit, par conséquent, invariablement entre la variante et sa source syntagmatique le rapport de coréférentialité, $\text{Référents}_{\text{variante}} = \text{Référents}_{\text{source}}$;
- en vertu de l'existence d'un rapport transformationnel de coréférentialité entre la variante et la source, la variante, même lexicogène, n'est ni un néonyme, ni un synonyme, mais une forme différente de la source ;
- la variante relève, de ce fait, de la relation triangulaire, qui confirme la valeur dénomminative de la source. Pour inclure la variante, cette relation se réécrit comme suit : $(\text{source} + \text{variantes})_{\text{terme}} \rightarrow \text{notion} \rightarrow \text{référents}$;
- la réduction possède, comme tout mécanisme contextuel de variation, trois caractéristiques fondamentales : elle est intratextuelle, intralinguistique et synchronique.

Chapitre 5

REPRISE ANAPHORIQUE ET RÉDUCTION À CARACTÈRE LEXICAL

Dans ce cinquième chapitre, nous voulons établir sur des bases solides notre *typologie des mécanismes réducteurs* à l'œuvre dans le discours de spécialité. Pour ce faire, nous allons considérer les deux mécanismes que nous distinguons, notamment la *reprise anaphorique* et la *réduction à caractère lexical*, de deux points de vue, qui se complètent, l'un la *discursivité partagée* de la RA et de la RL, et l'autre la portée, seulement en ou également hors contexte, de la *coréférentialité* des *variantes réduites* par rapport à leurs *sources*. Ces deux angles nous permettront, d'une part, de réunir sous un même dénominateur les deux mécanismes réducteurs, et, de l'autre, d'opérer une distinction en fonction du potentiel lexicogène des variantes réduites.

En d'autres termes, nous nous proposons, dans les pages qui suivent, d'approfondir l'étude des deux aspects, identifiés au chapitre précédent, qui font de la réduction, qu'elle soit anaphorique ou lexicogène, un *mécanisme contextuel de variation*. Le premier de ces deux aspects, qui concerne la *contextualité* de la réduction, est, rappelons-le, l'*intratextualité* fondamentale des procédures réductionnelles, caractéristique responsable, par ailleurs, du caractère foncièrement synchronique et intralinguistique de la réduction, et le deuxième, le respect du principe de coréférentialité, véritable condition *sine qua non* pour la *variation*, par l'édification d'un *rapport transformationnel de coréférentialité* entre la variante réduite et sa source syntagmatique.

Étant donné ce but, ce chapitre se divise en trois sous-points, numérotés de 5.1 à 5.3.

Le premier, 5.1, traite de l'intratextualité de la RA et de la RL. Il porte plus particulièrement sur les déclencheurs intratextuels, qui provoquent l'élosion de tel ou tel constituant d'un ST actualisé. Nous y argumentons que la RA et la RL, autorisées toutes les deux par la structure interne du ST, n'interviennent dans le texte que du moment où un certain nombre de conditions se réalisent sur le plan du texte. Mentionnons déjà que nous estimons au nombre de quatre ces conditions, qui sont, selon nous, (1) la réitération du ST, (2) la présence, à proximité de la variante, de pointeurs, (3) la diminution du poids informatif du ST ou de quelques-uns de ses constituants en particulier, et (4) la restructurabilité *in situ* des constituants élidés. Pour ce qui est de la finalité textogène des procédures réductionnelles, finalité qui se dégage d'ailleurs des déclencheurs intratextuels, rappelons que nous préférons remettre son examen au dernier chapitre de notre travail, pour conclure notre étude du ST et de sa dynamique discursive.

Quant au deuxième sous-point, 5.2, il a pour objet les stratégies employées par les deux mécanismes réducteurs afin d'ériger des rapports de coréférentialité plus ou moins durables entre les variantes et leurs sources syntagmatiques. Nous y montrons comment ces stratégies, qui transparaissent également au travers l'action conjointe des déclencheurs identifiés en 5.1, dotent les produits de la RA et de la RL de degrés d'autonomie contextuelle différents.

Enfin, pour terminer ce chapitre, nous résumons, au troisième sous-point, 5.3, nos argumentations des sous-points 5.1 et 5.2 dans le but de bien faire ressortir comment elles s'emboîtent, les déclencheurs, présentés en 5.1, jouant en effet un rôle dans l'établissement du rapport de coréférentialité, étudié en 5.2, et la robustesse de ce dernier ayant en effet un impact sur le comportement en discours de la variante, car gérant, par exemple, l'espacement dans le texte de la variante et de la source.

Le programme de ce chapitre présenté, il ne nous reste à mentionner que nos argumentations des sous-points 5.1 et 5.2 seront appuyées de nombreux exemples de paires et de contextes réductionnels, et de règles d'effacement.

5.1 Déclencheurs intratextuels de la reprise anaphorique et de la réduction à caractère lexical

Au chapitre précédent, nous avons établi que le rôle de la *longueur* du ST dans le processus de réduction ne se laisse que difficilement cerner, comparé à celui de la *structure interne*. Par prudence, nous avons décidé, par conséquent, qu'il convient d'écarter de nos considérations sur la réduction la longueur du ST, dont l'unité de mesure est le *constituant* (N, Adj, Prép, etc.). En revanche, en nous référant au chapitre 3, nous avons retenu la structure interne du ST, dont les trois niveaux se décomposent en *composants*, chargés de fonctions précises, qui par leur action commune, n'entraînent, mais autorisent et régissent la réduction. Autrement dit, le rôle de la structure interne dans le processus de réduction ne concorde pas, selon nous, avec celui d'un déclencheur, qui demande l'exécution d'une règle réductionnelle, mais plutôt avec celui d'une instance, du ressort du ST même, qui sanctionne la réduction, c'est-à-dire les élisions commandées par la règle, lorsque le ST se trouve actualisé dans une suite phrastique, qui favorise le gommage de constituants. Nous croyons, donc, que les véritables déclencheurs ne relèvent pas du ST, mais se situent dans le texte, plus précisément dans le contexte, qui renferme à la fois la forme canonique et la variante réduite du ST. Nous présumons, par ailleurs, que les deux mécanismes réducteurs, c'est-à-dire aussi bien le mécanisme anaphorique que le mécanisme lexicogène, répondent dans une large mesure à des *déclencheurs textuels* de même nature, et cela nonobstant la différence de robustesse qui oppose les rapports de coréférentialité qu'érigent leurs règles.

Dans ce sous-point, nous nous proposons de déceler ces déclencheurs, enfouis dans le texte, qui sont susceptibles d'entraîner des effacements, à condition que la structure interne de l'unité, visée par les effacements, n'y fasse aucunement obstacle. L'objectif des pages suivantes s'énonce, donc, comme suit : identifier les caractéristiques de suites phrastiques, qui font en sorte que celles-ci se prêtent particulièrement bien à la réduction, anaphorique ou lexicogène, du ou des ST qu'elles actualisent. Pour réaliser cet objectif, nous allons analyser et comparer quatorze suites phrastiques, ou *contextes réductionnels*, tirées de notre corpus, dont les sept premières renferment des paires réductionnelles, issues de règles anaphoriques, et les sept dernières des paires réductionnelles, issues de règles lexicogènes.

Ces quatorze suites phrastiques sont :

Pour la *reprise anaphorique* :

- (1) Le *système auxiliaire de pilotage* prévu sur le 3^e étage est un système à gaz froid (azote comprimé) dont la logique sera probablement intégrée dans l'ensemble des équipements de guidage de l'étage.
Le *système* fera basculer l'ensemble 3^e étage + véhicule P.A.S. de 40° environ en tangage et de 10° environ en lacet. Puis il maintiendra l'attitude ainsi acquise avec un cycle limite dont les caractéristiques sont : (...). (Poggi 1968 : 21)
- (2) De nombreux pays à grande superficie qui ne disposaient pas de *réseau de télécommunications* ont pu se doter rapidement d'un *réseau* complet grâce aux satellites. (Brillaud 1988 : E7 570-4)
- (3) Après avoir défini l'*orbite keplerienne* et les paramètres permettant de décrire cette *orbite* et la position du satellite sur celle-ci, ce chapitre présente les différentes forces perturbatrices, leur ordre de grandeur et leurs effets. (CNES/CNET 1982 : 12)
- (4) Dès 1962, les États-Unis, conscients du potentiel offert par ces nouvelles technologies spatiales, prenaient l'initiative de développer un *réseau international de télécommunications par satellites*. Désireux de mettre en place un tel *réseau* le plus rapidement possible, le président Kennedy signait, le 31 août 1962, le « Communications Satellite Act » (...). (CNES/CNET 1983a :126)
- (5) Cet article décrit les paramètres techniques fondamentaux de la *radiodiffusion par satellite*, présente les aspects réglementaires qui lui sont associés et, au travers des projets existants, analyse les facteurs technico-économiques nécessaires à une réussite de ce type de *radiodiffusion*. (Giovachini 1992 : E6 160-2)

- (6) Le multiplex en fréquence est constitué de la juxtaposition, côte à côte, dans le spectre des fréquences, des *voies téléphoniques*, un espace de 4 kHz étant réservé à chaque *voie*. (Pares *et al.* 1975 : 42)
- (7) La connaissance de l'orbite parcourue et de l'attitude du satellite (fixée par la direction de son *axe de rotation*) permet de calculer en chaque point de l'orbite et pour toute position instantanée du satellite en rotation autour de son *axe* :
- les flux solaire et albédo reçus par les panneaux du satellite,
 - les courants instantanés délivrés par les panneaux en tenant compte : (...). (Audibert et Delpont 1971 : 10)

Pour la *réduction à caractère lexical* :

- (1) Quatre *bandes de fréquences* sont allouées au satellite Intelsat V : 14 et 6 GHz pour la réception ; 11 et 4 GHz pour l'émission. (...) [28 lignes de texte] Après avoir amplifié les signaux en provenance des antennes, ils translatent leur fréquence dans la *bande* 4 GHz et assurent ensuite une amplification supplémentaire de ces signaux avant de les transmettre aux T.O.P.. (Duigou 1977 : 4-5)
- (2) – les absorbeurs solaires qui absorbent la partie visible du spectre solaire, mais réfléchissent les *rayonnements infrarouge* [sic], comme les dorures,
– les réflecteurs solaires qui, à l'inverse, absorbent les *infrarouges*, donc le flux terrestre, et réfléchissent le flux solaire (par exemple, la peinture blanche ou la silice métallisée). (CNES/CNET 1983b : 189-190)
- (3) – Le démodulateur à contre-réaction de fréquence
Il réalise la même opération que le démodulateur précédent avec un *filtre à fréquence fixe* mais avec une transposition en fréquence qui ramène toujours la bande utile dans la bande du *filtre fixe* en utilisant comme oscillateur local pour le changement de fréquence un modulateur de fréquence attaqué par le signal issu du discriminateur de fréquence (fig. 7.8). (CNES/CNET 1982 : 167)
- (4) Le *service fixe par satellite* est un service de radiocommunications entre des stations terriennes situées en des points fixes déterminés. (Brillaud 1988 : E7 570-4)
Aujourd'hui, l'augmentation de la puissance des satellites du *service fixe* et l'amélioration considérable des performances des amplificateurs de réception à transistors permettent aux satellites du *service fixe* distribuant des canaux de télévision de fournir un service analogue. (Brillaud 1988 : E7 570-5)
- (5) Soit l'orientation du moment cinétique est réalisé [sic] autour d'un seul axe, on parle alors de *système 1 DOF* (one degree of freedom : un degré de liberté du moment cinétique).
Soit l'orientation du moment cinétique est réalisé [sic] autour de deux axes orthogonaux – on parle de *système 2 DOF*.
(...) [13 lignes de texte]
Les *systèmes à 2 DOF* ont connu une certaine popularité parmi les candidats à des missions futures sophistiquées.
(...) [12 lignes de texte]
Ce sont les *systèmes à 1 DOF* qui sont la solution de compromis la plus réaliste.
(...) [7 lignes de texte]

Parmi toutes les mécanisations de la *1 DOF* candidates, celle qui utilise deux volants d'inertie inclinés en V de part et d'autre de l'axe tangage a été choisie.

(...) [28 lignes de texte]

Le *système à 1 DOF* permet aussi d'orienter l'axe de visée du satellite autour de l'axe de roulis.

(...) [14 lignes de texte]

En général, le *système 1 DOF* permet de réaliser n'importe quel mouvement du satellite en roulis (...). (Lacombe et Havas 1978 : 45)

- (6) La communication avec des *terminaux mobiles terrestres* en mouvement de par le monde est un problème difficile ; en effet, ces stations mobiles sont de petite taille et de performances limitées, et sont de plus placées dans un environnement difficile. Ce peut être, par exemple, un bateau tanguant et roulant dans un grain de force 10, ou l'« Eurocrate » de l'an 2000 transportant son terminal personnel dans son porte-documents.

La partie la plus critique de la liaison entre un satellite et un *terminal mobile* est la liaison aller, du satellite vers le *terminal* ; l'antenne du *mobile* a en effet une faible directivité entraînant une mauvaise sensibilité en réception. Ceci doit être compensé par des satellites ayant une PIRE élevée, ainsi qu'un bon facteur de mérite G/T en réception, dans la bande de fréquence concernée par la liaison avec le *mobile* (Bande L, soit 1 à 2 GHz). (...) Un marché est en train de se révéler pour des services faisant usage de *terminaux mobiles* petits, économiques et simples à utiliser. (Roger *et al.* 1989 : 35)

Fig. 7 Pinceaux fins pour *mobiles terrestres* Européens [sic]

(Roger *et al.* 1989 : 37)

- (7) Cette condition ne doit pas être perdue de vue dans le cas d'antennes à faible gain (doublet, *yagi*, etc.). (CNES/CNET 1982 : 73)

Ce ralentissement peut être obtenu soit par un enroulement du fil comme dans l'antenne hélice, soit par une suite régulière d'éléments comme dans l'*antenne yagi* ou l'antenne cigare, (...).

(CNES/CNET 1982 : 87)

Pour l'analyse de ces quatorze contextes réductionnels, particulièrement pour l'identification des *déclencheurs* qu'ils recèlent, nous allons partir de la *théorie transformationnelle* de Harris (1991), et nous référer également, s'il y a lieu, aux écrits de Halliday et Hasan (1976), de Patry (1985), et de Dressler (1986), dans le domaine de l'*analyse du discours*.

Comme nous l'avons mentionné au chapitre précédent, Harris (1991) propose une classification des transformations syntactiques en trois catégories : permutations, insertions et réductions. Bien que principalement élaborée pour la phrase, la théorie harrissienne, spécialement la partie se rapportant aux réductions, convient, selon nous, à notre propos, étant donné que le ST ne se réduit que lorsqu'il se trouve combiné à d'autres items, mots lexicaux ou grammaticaux, qui s'organisent en des suites phrastiques, et que certaines des

conclusions relatives à la réduction phrastique devraient être transposables, par voie de conséquence, à la réduction syntagmatique. D'ailleurs, comme Harris (1991 : 95), qui affirme qu'une « reduction or other transformation cannot take place before the conditions specified for it are satisfied, i.e. are in the sentence », nous sommes d'avis que la réduction, tant anaphorique que lexicogène, d'un ST ne se réalise, à condition que la suite phrastique, qui l'actualise, présente quelques-unes ou toutes les caractéristiques, dont nous cherchons à dresser l'inventaire.

Quant aux conditions qui, d'après Harris (1991), doivent être remplies au niveau de la phrase, pour qu'une réduction phrastique du type, par exemple, de « John phoned and wrote » de « John phoned and John wrote » (Harris 1991 : 79) ne devienne possible, l'auteur en mentionne deux, de nature élémentaire, qui agissent, d'après lui, de concert, sur l'unité ou la séquence phrastique, qui court ainsi la chance de faire l'objet d'une réduction. Ces deux conditions basiques, qui ne sont pas sans intérêt pour nous, sont, d'une part, une fréquence d'occurrence élevée, dont l'auteur ne quantifie cependant pas davantage la valeur numérique, et, d'autre part, un poids informatif plutôt faible, dû, par exemple, à la nature attendue de l'occurrence. Il convient de citer les paroles exactes de l'auteur :

Reductions are made in particular circumstances. The necessary but not sufficient condition is that the word or sequence being reduced have exceptionally high frequency of occurrence, or contribute little or no information at the point it occupies in the making of the sentence. Only rarely is reduction occasioned by absolute high frequency independently of the sentential environment (...). (Harris 1991 : 83-84)

Nous pensons que ces deux conditions de base, qui sous-tendent la réduction phrastique, s'appliquent également à la réduction syntagmatique, qu'elle soit anaphorique ou lexicogène. Plus précisément, nous soupçonnons que la réduction, tant anaphorique que lexicogène, est quasi inévitable, dès qu'un ST se trouve actualisé dans un contexte, qui réunit au moins ces deux conditions. Un contexte, donc, dans lequel le ST est employé plus d'une fois, mais où ses

occurrences non initiales, si on fait abstraction des cas de type cataphorique, s'avèrent, au contraire, porteuses d'un poids informatif quelque peu amoindri.

Nous allons vérifier cette hypothèse à l'aide des quatorze contextes réductionnels, que nous venons de lister ci-dessus. Mais avant de procéder à cette vérification, il importe de nous exprimer plus clairement sur cette hypothèse, qui se fonde sur la supposition que les deux conditions, formulées par Harris (1991) au sujet de la réduction phrastique, sont transférables au type de réduction qui nous intéresse. Donc, afin de mieux orienter notre analyse textuelle, nous allons d'abord préciser les fonctions, dont nous supposons chargées ces deux conditions, que nous transposons à la réduction des ST. En particulier, nous allons nous attarder sur leur interaction, car c'est elle qui débouche, selon nous, sur des gommages aucunement anarchiques, et toujours reconstituables, de constituants.

La première condition, avancée par Harris (1991), relative à la fréquence d'occurrence d'un segment phrastique ou d'une unité, s'applique à la réduction des ST, on le sait, sauf que, dans le cas de la réduction syntagmatique, une fréquence d'occurrence minimale et réelle de deux (2) semble largement suffisante. En effet, il deviendra clair lors de notre analyse textuelle que, dans ce type de réduction, ce n'est pas la fréquence d'occurrence du ST à l'échelle du texte qui est en cause, ni une fréquence d'occurrence abstraite dont le calcul approximatif se fonde sur une quelconque intuition linguistique, mais la *réitération*, c'est-à-dire la répétition concrète du ST à l'intérieur du contexte réductionnel, lequel peut se constituer d'une seule phrase.

Qu'en est-il, cependant, de la deuxième condition, énoncée par Harris (1991), qui concerne l'apport en information d'une occurrence en un point précis du texte ?

Au sujet du contenu informatif d'une unité ou d'un segment, il est communément admis, dans le domaine de l'analyse du discours, que la répétition

l'érode, et donc l'abaisse. Dressler (1986 : 57), par exemple, estime que la *réitération* « (...) has the disadvantage (...) of reducing informativity ». Et, il ajoute que pour atténuer cette *érosion de l'information* véhiculée par une unité « (...) techniques are often used in which forms recur with somewhat different content, or *content recurs with different forms* (c'est nous qui soulignons) » (Dressler 1986 : 57). Il nous semble, par conséquent, permis de postuler qu'il existe, selon toute probabilité, un lien de cause à effet entre la réitération du ST et ses métamorphoses discursives par réduction, la transformation de la linéarité du ST par l'effacement de quelques-uns de ses constituants faisant sans doute contre-poids à la baisse du contenu informatif du ST occasionnée par sa réitération.

Toutefois, il ne s'agit là que d'une explication partielle de l'apparente réaction en chaîne *réitération* \Rightarrow *réduction*. En effet, quoique l'hypothèse de l'affaiblissement du poids informatif offre une explication assez plausible de la réduction, c'est-à-dire pourquoi un ST réitéré n'est pas repris tel quel, elle ne renseigne point sur la *directivité*, dont font preuve, en discours, les *règles réductionnelles*, qui visent toujours un ou plusieurs constituants en particulier. La question suivante s'impose, donc : qu'est-ce qui imprime, dans le discours, une certaine directivité aux règles réductionnelles ? Plus précisément, quels sont les éléments textuels, qui leur font préférer l'effacement de tel ou tel constituant au lieu de tel autre, surtout lorsque la structure interne du ST admet différents types d'effacements, anaphoriques ou lexicogènes ? Harris (1991), qui fait reposer sa deuxième condition sur la *théorie de l'information*, donne quelques éléments de réponse à cette question :

In the sequence of symbols that constitutes any language-like message, each sequential choice of a symbol (out of the total set of symbols) is a contribution to the information in the message. In a given environment of symbols, the more expected (i.e. likely) a particular choice is, the less that choice contributes to the information in the message. In the extreme case, a choice that is determinate from the environment contributes no

information in that environment. In such a case, if such a symbol is omitted (with evidence that it has been omitted), it can be reconstructed from the environment: we can say that the choice had been made (by virtue of the environing symbols) but zeroed – i.e. its physical shape is zero, so that it cannot be seen except by inference from the environment. (Harris 1991 : 84)

On peut en déduire que le ou les constituants, visés par une règle réductionnelle, sont, selon toute probabilité, de tous les constituants du ST réitéré, ceux qui, en ce point précis du texte, apportent le moins d'information, parce que leur présence, même implicite, est dans une large mesure déductible du contexte. Entièrement *reconstructibles in situ*, ils peuvent, par conséquent, être supprimés, c'est-à-dire réduits à zéro (\emptyset).

Nous verrons, lors de notre analyse textuelle, que cette *reconstructibilité* est, généralement, assurée de deux façons, notamment par la présence obligatoire, dans le contexte réductionnel, de la *forme canonique* du ST réduit, vu la condition de *réitération*, et aussi par la présence éventuelle d'items lexicaux ou grammaticaux, qui se comportent comme des *pointeurs*, en ce sens qu'ils indiquent le ou les constituants à supprimer.

À propos de ces pointeurs, il nous faut préciser qu'ils agissent de manière différente, selon qu'ils sont de statut grammatical ou lexical. En effet, les *pointeurs grammaticaux*, tels l'*article défini* et l'*adjectif démonstratif* par exemple, pointent vers les constituants à supprimer, en évoquant, généralement, l'existence d'un *rapport présuppositionnel* entre le segment, c'est-à-dire la variante réduite, qu'ils introduisent, et un antécédent, en principe la forme canonique du ST réitéré, situé ailleurs, le plus souvent plus haut, dans le contexte réductionnel. Du fait que leur référence peut être orientée vers le ST-source dans son intégralité ou au contraire vers quelques-uns seulement de ses constituants, on les retrouve de manière très régulière dans des contextes, qui renferment une reprise anaphorique. Les *pointeurs lexicaux*, quant à eux, récupèrent, le plus souvent, les informations véhiculées par tel ou tel constituant du ST réitéré, et rendent la présence de ce constituant ainsi redondante au

niveau de la variante réduite du ST. De simples unités lexicales, on les retrouve surtout dans des contextes, qui contiennent une réduction à caractère lexical, mais de façon irrégulière seulement. En somme, ces deux types de pointeurs favorisent l'effacement de constituants de deux façons, soit en témoignant d'une forte probabilité d'occurrence, soit en compromettant la pertinence d'une occurrence. Dans l'un comme dans l'autre cas, ils ont pour effet de réduire le *poids informatif* du ou des constituants qu'ils visent, constituants qui risquent par voie de conséquence d'être supprimés.

Il nous semble permis d'en conclure que les *pointeurs*, tant grammaticaux que lexicaux, contribuent, selon toute probabilité, grandement à la *directivité* des *règles réductionnelles* en discours. À ce sujet, précisons que nous avons pour objectif de montrer, par le biais des quatorze contextes réductionnels que nous avons retenus, que les pointeurs abaissent effectivement davantage, par leur simple présence à proximité de la reprise d'un ST, le poids informatif d'un ou de plusieurs constituants de ce dernier, (ST dont le poids informatif global se trouve déjà affaibli, en principe, par la réitération), et qu'ils sollicitent ainsi, parmi les règles réductionnelles admises par ce ST, l'intervention de celle qui efface le ou les constituants dont l'apport en information s'avère le plus diminué.

Enfin, en l'absence de pointeurs, surtout lexicaux, nous verrons que la *thématique du contexte* prend quelquefois la relève, et imprime une certaine directivité aux règles, le plus souvent lexicogènes, en ce cas.

Pour résumer cette partie, nous soupçonnons que la *réduction syntagmatique* résulte de l'interaction tantôt de trois tantôt de quatre *déclencheurs textuels*, dont trois, à savoir la réitération, l'amointrissement du poids informatif, et la restructurabilité *in situ*, interviennent également dans la réduction de type phrastique, étudiée par Harris (1991).

Il nous faut souligner qu'un rapport causal relie les quatre déclencheurs, que nous distinguons, les uns aux autres. En effet, en ce sens que deux parmi

eux, notamment la *réitération* du ST et la présence dans le contexte réductionnel de *pointeurs*, causent ou assurent les deux autres, notamment la *diminution du poids informatif* du ST en entier ou de quelques-uns de ses constituants en particulier, et la *reconstructibilité in situ* des constituants élidés.

Pour ce qui est de la *diminution du poids informatif*, notons que les deux déclencheurs dont elle résulte, donc la *réitération* et la présence de *pointeurs* à proximité de la variante, agissent de façon similaire, mais concentrent leurs effets sur des parties différentes du ST actualisé. En effet, la *réitération* porte, en général, on le sait, sur le ST en entier. (*En général*, car il arrive qu'elle vise, en outre, un ou plusieurs constituants du ST, comme dans le contexte (3) – réduction à caractère lexical, que nous analysons ci-après.) Elle a pour effet secondaire de diminuer le poids informatif global du ST, et de favoriser ainsi l'intervention de mécanismes, tels la réduction, qui ont pour fonction d'empêcher une reprise intégrale mais redondante de ce dernier. Les *pointeurs*, quant à eux, procèdent à une *réitération* partielle, tantôt implicite tantôt explicite, du ST. Ils renvoient, comme mentionné, soit à la première occurrence du ST et à quelques-uns de ses constituants en particulier, soit reprennent, sous une autre ou sous la même forme, un ou plusieurs constituants du ST. Dans l'un comme dans l'autre cas, ils favorisent la suppression de ces constituants, car, par leur simple présence, ils en compromettent sensiblement l'apport en information au niveau de l'occurrence non initiale du ST.

Ces deux déclencheurs, dont l'un provoque donc l'application d'une règle réductionnelle indéterminée, et dont l'autre imprime à la règle sollicitée une certaine directivité, assurent, en outre, de concert la *reconstructibilité in situ*, au niveau de la variante réduite, de la forme canonique du ST réitéré. Il s'ensuit que chaque contexte réductionnel comporte sans exception, en son sein, sous la forme du ST plein, obligatoirement présent, et d'un ou de plusieurs *pointeurs*,

dont la présence est facultative, la preuve matérielle de l'intervention d'une règle réductionnelle.

Enfin, vu la *reconstructibilité in situ* des constituants élidés, ce qui garantit la récupérabilité des informations dont ces constituants sont porteurs, nous postulons, comme Harris (1991), qu'en discours du moins, les constituants élidés ne sont point totalement absents de la variante réduite, mais s'y réalisent, au contraire, sous leur forme minimale, qui est \emptyset .

Bien que les conditions, que nous venons de formuler, concernant l'apport en information et la *reconstructibilité in situ* doivent être satisfaites en tout temps, il nous faut préciser que la part que se taillent la réitération et les pointeurs, surtout lexicaux, dans le processus réducteur, risque de varier d'un contexte à l'autre. Par exemple, dans les contextes qui se prêtent à une réduction lexicogène du ST réitéré, il peut arriver que la réitération partielle du ST par un pointeur lexical soit plus décisive que le réemploi de ce ST, spécialement lorsque le pointeur reprend fidèlement le mot fort à supprimer, et que l'écart textuel entre la forme canonique et la variante est appréciable. Le contexte lexicogène (4), que nous analysons plus loin, présente une telle situation, qui s'écarte de celle prototypique où l'usure, causée par la réitération du ST, se fait davantage sentir.

À ce propos, ajoutons qu'en 5.3, eu égard aux situations non prototypiques rencontrées en 5.1 et 5.2, nous concluons qu'il n'y a point de cloisons étanches séparant la réduction phrastique de celle syntagmatique, et cette dernière de l'emploi plus ou moins autonome de variantes réduites, c'est-à-dire sans le rétablissement du rapport réductionnel. Nous croyons, au contraire, probable l'existence en discours d'un *continuum réductionnel*, qui permet (1) à une reprise anaphorique de se combiner à une réduction phrastique, (2) aux règles anaphoriques d'apparaître dans des contextes non présuppositionnels, qui annoncent la réduction à caractère lexical, et (3) aux pointeurs lexicaux de venir

en aide aux variantes réduites, qui font l'objet d'un emploi quasi autonome, sans activer des effacements lexicogènes.

Revenons, maintenant, aux quatorze contextes réductionnels, que nous avons listés ci-dessus. Par le biais de leur analyse, nous voulons illustrer le bien-fondé de nos suppositions quant à la nature discursive de la réduction, mécanisme dont les remaniements n'accompagnent et ne reflètent point, à notre avis, des évolutions sur le plan extralinguistique du référent, mais s'accordent et s'harmonisent, au contraire, avec des caractéristiques précises de l'environnement contextuel, dans lequel ils se produisent. Plus particulièrement, nous souhaitons montrer à l'aide de ces quatorze contextes comment, dans le discours de spécialité, l'interaction des quatre déclencheurs textuels, dont nous venons de tracer les grandes lignes, conduit à des gommages non arbitraires de constituants. Notons, à ce sujet, qu'il nous faudra faire particulièrement attention aux pointeurs, car du fait qu'ils dirigent les effacements, ils décident également, dans une large mesure, de leur nature, qui est soit anaphorique soit lexicogène.

En premier, nous allons nous pencher sur les sept contextes, qui illustrent le cas de la reprise anaphorique.

- *Reprise anaphorique*

(1) Le *système auxiliaire de pilotage* prévu sur le 3^e étage est un système à gaz froid (azote comprimé) dont la logique sera probablement intégrée dans l'ensemble des équipements de guidage de l'étage.

Le *système* fera basculer l'ensemble 3^e étage + véhicule P.A.S. de 40° environ en tangage et de 10° environ en lacet. Puis il maintiendra l'attitude ainsi acquise avec un cycle limite dont les caractéristiques sont : (...). (Poggi 1968 : 21)

Le *contexte réductionnel* (1) comporte deux paires réductionnelles, issues de deux *règles anaphoriques* (RRA) différentes : la paire, {système auxiliaire de pilotage, système}, issue de la RRA, $[[\text{dé} [\text{D}\tilde{\text{a}}] \text{d}\tilde{\text{a}}]_{\text{D}\tilde{\text{e}}}]_{\text{ST}} \leftrightarrow [[\text{dé} [\emptyset] \emptyset]_{\text{D}\tilde{\text{e}}}]_{\text{RA}}$, et la paire, {3^e étage, étage}, issue de la RRA, $[\text{D}\tilde{\text{a}} \text{D}\tilde{\text{e}}]_{\text{ST}} \leftrightarrow [\emptyset \text{D}\tilde{\text{e}}]_{\text{RA}}$.

Le ST, *système auxiliaire de pilotage*, la source de la première paire, est employé trois fois dans le contexte réductionnel : une première fois, sous sa forme canonique, une deuxième fois, sous la forme réduite, *système*, et une troisième fois, remplacé par le pronom personnel, *il*. La progression graduelle, forme canonique → forme canonique moins *dã^s* → pronominalisation, très caractéristique dans le cas d'une suite de *réitérations à valeur anaphorique*, met en œuvre deux moyens de réitération, distincts du point de vue des règles suivies pour la reprise, mais semblables du point de vue de la désambiguïsation, laquelle est impossible sans recours à l'unité réitérée.

En effet, les deux moyens de réitération, la *reprise anaphorique* et la *pronominalisation*, exploitent, en vue de la reprise d'une unité, des propriétés différentes de cette unité. La *reprise anaphorique* se sert invariablement de la forme canonique de l'unité, c'est-à-dire de sa suite de constituants et de la triple binarité sous-jacente, dont elle ne préserve, en règle générale, que le *Dé* (à l'occasion uniquement le *dé* du *Dé*, ou le *dé* du *dé* du *Dé*), et efface le *Dã* (parfois également le *dã* du *Dé*, et le *dã* du *dé* du *Dé*). En revanche, la *pronominalisation* substitue à la forme canonique de l'unité un pronom, qui ne reprend que deux traits mineurs de cette dernière, notamment son genre et son nombre.

En ce qui concerne leur *désambiguïsation*, cependant, ces deux moyens de réitération procèdent d'une façon tout à fait similaire. En effet, ils réfèrent tous les deux à un *antécédent*, c'est-à-dire une unité de sens précis déjà employée à un autre endroit dans le texte, en l'occurrence la forme canonique de l'unité qu'ils répètent. Il va sans dire que la présence de cet antécédent, le plus souvent plus haut dans le texte, est obligatoire, car en l'absence de ce dernier ni la reprise anaphorique, ni le pronom, ne peuvent être interprétés correctement.

De ce point de vue, le cas du pronom personnel, *il*, est très clair. On sait que la fonction de ce type de pronom, comme de tout pronom d'ailleurs, est de se substituer à un antécédent connu, c'est-à-dire identifiable à l'aide du contexte.

Dans le cas présent, cet antécédent, dont dépend l'interprétation juste de *il*, est *système auxiliaire de pilotage*, qui constitue, comme lui, le groupe sujet de la phrase qui l'actualise. Entre parenthèses, mentionnons que *système*, c'est-à-dire la deuxième occurrence du ST réitéré, ne constitue pas, malgré les apparences, le véritable antécédent de *il*, car pour rétablir le sens exact de ce dernier, on ne peut pas s'arrêter à *système*, mais il est nécessaire de remonter jusqu'à la première occurrence du ST réitéré, donc jusqu'à *système auxiliaire de pilotage*.

La reprise anaphorique, *système*, se comporte d'une façon analogue. En effet, comme le pronom *il*, qui véhicule une *présupposition* explicite, en ce sens que son interprétation nécessite forcément le recours à quelque chose d'autre que lui-même, la reprise anaphorique, *système*, renvoie à un antécédent, en l'occurrence *système auxiliaire de pilotage*, auquel elle se trouve donc également liée par un *rapport présuppositionnel*.

Comme pour *système auxiliaire de pilotage* ← *il*, ce rapport est à la fois mis en évidence et renforcé par l'identité des fonctions syntaxiques de *système* et de *système auxiliaire de pilotage*, lesquels constituent tous les deux le groupe sujet de leurs phrases respectives. Dans le contexte réductionnel, en outre, la présupposition, véhiculée par *système*, est signalée et mise en relief par l'*article défini*, *le*, qui détermine *système*, et qui, lorsque qu'il est chargé d'une valeur anaphorique, sert de façon caractéristique à introduire une reprise lexicale. En effet, au sujet des différents emplois de l'article défini, Halliday et Hasan (1976 : 3) maintiennent entre autres que « one of the functions of the definite article is to signal identity of reference with something that has gone before ». Ils ajoutent :

The definite article has no content. It merely indicates that the item in question IS specific and identifiable; that somewhere the information necessary for identifying it is recoverable. (...) (...), the source of identification may lie in the text (...). In this case there are again two possibilities: reference forward [cataphoric reference], and reference backward [anaphoric reference]. (...) There is a commonly held belief that

the typical function of *the* is the anaphoric one: that it invariably specifies by reference back in the text. Indeed it has sometimes been referred to as the 'second mention article'.
(Halliday et Hasan 1976 : 71-73)

On peut en déduire que la fonction de l'article défini est d'indiquer, dans ce contexte, que *système* évoque un système dont il a été question précédemment ; en somme, de signaler que les informations, permettant de désambiguïser *système*, se situent plus haut dans le texte. De par sa valeur anaphorique, donc, la référence de l'article défini, *le*, est orientée vers la première occurrence du ST réitéré, plus particulièrement vers les *dã*^s de ce ST, qui ne sont plus exprimés au niveau de sa deuxième occurrence, mais demeurent néanmoins indispensables à sa désambiguïstation.

Au point de vue réductionnel, cela signifie que *le* rend possible la chute des constituants de type *dã*, qui sont *auxiliaire* et *de pilotage*, car, puisque sa référence porte sur la première occurrence du ST, la suite, *le système*, qu'il constitue avec la RA, *système*, se lit et s'interprète forcément comme suit : "le système, c'est-à-dire le système auxiliaire de pilotage mentionné ci-dessus". Donc, étant donné que *le* renvoie à la première occurrence du ST, renvoi qui garantit, en cas d'élosion, la récupérabilité des informations dont les *dã*^s sont porteurs, ces *dã*^s n'ont plus besoin d'être exprimés concrètement au niveau de la deuxième occurrence, et y figurent, par conséquent, pour éviter toute redondance, sous leur forme minimale, qui est \emptyset . Il est permis d'en conclure que l'article défini, *le*, remplit dans ce contexte la fonction d'un *pointeur grammatical*. En effet, étant donné son orientation vers la première occurrence du ST, il a pour effet d'affaiblir considérablement *l'apport en information* des *dã*^s au niveau de la deuxième occurrence du ST, et rend ainsi souhaitable, quoique non obligatoire, leur suppression.

La deuxième paire réductionnelle, à savoir {3^e étage, étage}, résulte d'une interaction identique de la *réitération* et de l'*article défini* en tant que *pointeur*

grammatical. En effet, l'article défini, *le*, qui introduit, dans le contexte réductionnel, la deuxième occurrence de 3^e étage, notamment *étage*, possède une valeur anaphorique, et signale que *étage* est la reprise d'un antécédent, mentionné plus haut. De cet antécédent, *le* rappelle la présence d'un constituant de type *Dã*, qui précise la nature de l'étage, la suite *le + étage* signifiant "le 3^e étage dont il a été question précédemment". Pour éviter une redondance certaine, ce constituant, 3^e donc, n'est plus exprimé de façon explicite. Sa *reconstructibilité in situ* est, d'ailleurs, entièrement garantie par l'article défini et la proximité de 3^e étage.

Pour terminer l'analyse de ce premier contexte, il nous faut attirer l'attention sur le fait que la nature du *rapport réductionnel*, de type *interphrastique* pour {système auxiliaire de pilotage, système}, et de type *intraphrastique* pour {3^e étage, étage}, n'influe point sur l'interaction de la réitération et du pointeur grammatical. En effet, dans les deux cas, *le* annule, de par sa valeur anaphorique, la nécessité d'un réemploi des constituants de type *dã* au niveau de la deuxième occurrence du ST réitéré, constituants que la RRA sollicitée supprime donc.

* * *

(2) De nombreux pays à grande superficie qui ne disposaient pas de *réseau de télécommunications* ont pu se doter rapidement d'un *réseau* complet grâce aux satellites. (Brillaud 1988 : E7 570-4)

Le *contexte réductionnel* (2) comporte la paire réductionnelle, {réseau de télécommunications, réseau}, issue de la RRA, [Dé *Dã*]_{ST} ↔ [Dé \emptyset]_{RA}. On constate que les deux membres de la paire apparaissent de façon très rapprochée dans le contexte réductionnel, séparés par 6 à 7 mots³⁸ à peine, et que ce dernier ne compte qu'une seule phrase.

³⁸

Par *mot* nous entendons ici toute suite de caractères comprise entre deux espaces, ou entre d'autres séparateurs, tels l'apostrophe.

Quant à la reprise anaphorique, *réseau*, elle est introduite par l'article indéfini, *un*, qui confirme, dans ce contexte, l'existence d'un rapport présuppositionnel entre *réseau* et son antécédent, *réseau de télécommunications*. En effet, quoique l'emploi de l'article indéfini coïncide normalement « avec la première mention d'une notion quelconque dans un discours donné » (Patry 1985 : 119), *un* n'a pas ici la valeur indéterminée (cf. *Une* femme [= dont on ignore l'identité] frappa à la porte) ou générale (cf. *Une* antenne en hélice [= n'importe laquelle] est constituée par un conducteur en forme d'hélice), qui est caractéristique de son emploi type. Au contraire, dans ce contexte, *un* signale, sans apporter plus de précision, que le segment qu'il détermine, notamment *réseau (complet)*, constitue un représentant distinct d'un référent, déjà introduit de façon générale dans le texte, en l'occurrence par *réseau de télécommunications*. En somme, *un* indique que *réseau* réfère à un réseau de télécommunications, considéré de façon distincte, mais qui ne sera pas décrit davantage à cet endroit du texte (ou dans le reste du texte).

Il est permis d'en conclure que l'article indéfini, *un*, joue, dans ce contexte, le rôle d'un *pointeur grammatical*. En effet, de par sa valeur anaphorique³⁹, peu commune et plutôt délicate, il pointe vers l'occurrence initiale de *réseau de télécommunications*, et particulièrement vers les constituants, absents de *réseau (complet)*, qui remplissent la fonction de déterminant/sous-catégorisateur, *un réseau (complet)* signifiant “un représentant distinct mais complet des réseaux de télécommunications dont il s'est agi plus haut”. Cette référence a pour effet de rendre la présence de ces constituants superflue au niveau de la deuxième occurrence du ST, et imprime, de ce fait, une directivité plus précise à la règle réductionnelle, à l'intervention de laquelle la *réitération* du ST fait appel. Sous l'influence de *un*, donc, cette règle prend la forme d'une RRA, qui ampute le *Dā* du

39

Dans une certaine mesure *un* est à la fois anaphorique et cataphorique dans ce contexte, car orienté à la fois vers l'antécédent, *réseau de télécommunications*, et vers le qualificatif, *complet*, qui suit *réseau*, la reprise anaphorique.

ST réitéré, *Dã* par ailleurs facilement *reconstructible* grâce entre autres à la proximité de la forme canonique du ST.

* * *

- (3) Après avoir défini l'*orbite keplerienne* et les paramètres permettant de décrire cette *orbite* et la position du satellite sur celle-ci, ce chapitre présente les différentes forces perturbatrices, leur ordre de grandeur et leurs effets. (CNES/CNET 1982 : 12)

Le *contexte réductionnel* (3) renferme la paire réductionnelle, {orbite keplerienne, orbite}, issue de la RRA, [Dé *Dã*]_{ST} ↔ [Dé \emptyset]_{RA}. Il se constitue, cette fois aussi, d'une seule phrase, qui contient de façon très rapprochée les deux occurrences du ST réitéré.

On constate que la reprise anaphorique, *orbite*, est introduite, cette fois-ci, par l'*adjectif démonstratif*, *ce(tte)*. L'adjectif démonstratif est le représentant prototypique des *pointeurs grammaticaux à valeur anaphorique* dont dispose la langue. Il signale de façon très caractéristique qu'il existe un *rapport présuppositionnel* entre l'élément qu'il introduit et un antécédent, mentionné à un autre endroit dans le texte. Dans le cas présent, cet antécédent est *orbite keplerienne*, dont le *Dã*, *keplerienne*, s'est vu amputer au niveau de la reprise anaphorique, par suite de la présence de *cette*.

Du reste, il nous faut souligner que l'effacement de *keplerienne* est plutôt obligatoire dans ce contexte, son maintien risquant de résulter en une phrase boiteuse, mal formée. En revanche, dans les deux premiers contextes, contenant les pointeurs grammaticaux, *le* et *un*, l'effacement des *dã*^s est préférable, mais non nécessaire, pour l'harmonie générale du texte.

Il importe, à ce niveau de ce sous-point, de consacrer quelques lignes au *domaine de référence* d'une reprise anaphorique introduite par un pointeur grammatical, tel un adjectif démonstratif, c'est-à-dire le segment phrastique couvert par la référence anaphorique d'un pointeur de ce type et d'une reprise. Le plus souvent, le *domaine de référence* d'une reprise anaphorique précédée d'un

adjectif démonstratif coïncide de manière parfaite avec l'antécédent de la reprise anaphorique, donc avec le ST-source. C'est le cas d'ailleurs de *orbite keplérienne* ← *cette orbite* ci-dessus. Cependant, dans des contextes, dans lesquels l'antécédent syntagmatique se trouve entouré d'éléments qui renseignent sur son référent, il peut arriver que le domaine de référence dépasse la première occurrence intégrale du ST réitéré pour englober également les autres éléments de la phrase qui la qualifient. Par exemple, dans le contexte qui suit, le domaine de référence de la suite adjectif démonstratif + reprise anaphorique, en l'occurrence de *ce couple*, couvre non seulement l'antécédent lexical, *couple perturbateur*, la forme canonique du ST réitéré, mais également les autres éléments phrastiques, qui détaillent *couple perturbateur*, à savoir *principal* et *résulte de la pression solaire* :

Le principal *couple perturbateur* résulte de la pression solaire et ce *couple* évolue avec la variation annuelle de déclinaison du soleil.
(Maral *et al.* 1982 : 171)

En effet, *ce couple* signifie : “le couple perturbateur principal, dont il a été question précédemment, et qui résulte de la pression solaire”. Notons, par ailleurs, que l'effacement du *Dā*, *perturbateur*, n'y est point nécessaire pour obtenir une phrase bien formée, l'effacement des éléments phrastiques étant amplement suffisant.

L'étendue variable du domaine de référence d'une reprise anaphorique constitue, à notre avis, une autre preuve de la discursivité fondamentale d'une telle réduction, qui est donc bien plus qu'une simple substitution d'une unité plus courte, et supposément plus maniable, à un ST à la longueur plus ou moins encombrante. En effet, cette variabilité montre qu'elle ne résulte non seulement de la dynamique du texte (réitérations, pointeurs grammaticaux, etc.), mais qu'elle en tire également son sens. Par conséquent, ce dernier peut être purement lexical, et rien de plus, ou pleinement textuel, et ajouter au sens lexical de l'antécédent les éléments contextuels pertinents. Toutefois, dans ce dernier cas,

il va sans dire que la réduction n'est plus purement syntagmatique, mais se rapproche de celle phrastique, étudiée par Harris (1991). Nous revenons là-dessus en 5.2.1, au moment d'examiner le rapport de coréférentialité anaphorique.

* * *

- (4) Dès 1962, les États-Unis, conscients du potentiel offert par ces nouvelles technologies spatiales, prenaient l'initiative de développer un *réseau international de télécommunications par satellites*. Désireux de mettre en place un tel *réseau* le plus rapidement possible, le président Kennedy signait, le 31 août 1962, le « Communications Satellite Act » (...). (CNES/CNET 1983a :126)

Le *contexte réductionnel* (4) renferme la paire, {réseau international de télécommunications par satellites, réseau}, issue de la RRA, $[[\text{dé} [\text{Dā}] \text{dā}]_{\text{Dé}}]_{\text{ST}}$ \leftrightarrow $[[\text{dé} [\emptyset] \emptyset]_{\text{Dé}}]_{\text{RA}}$. Le *rapport réductionnel* est *interphrastique* dans ce contexte, les deux membres de la paire figurant dans deux phrases adjacentes.

L'existence d'un *rapport présuppositionnel* entre la reprise anaphorique, *réseau*, et un antécédent, situé plus haut dans le texte, notamment *réseau international de télécommunications par satellites*, est annoncée, cette fois-ci, par *(un) tel*, qui détermine *réseau*. En effet, doté d'une valeur anaphorique, *(un) tel* signale que *réseau* est la reprise d'un antécédent, dont on ne mentionnera cependant plus les propriétés caractéristiques à cet endroit du texte. Ces caractéristiques, auxquelles, au niveau de la première occurrence du ST réitéré, le *Dā*, *international*, et le *dā* complexe du *Dé*, *de télécommunications par satellites*, font référence, sont évoquées de façon implicite par *(un) tel*, qui rappelle, voire simule, la fonction de détermination et de sous-catégorisation de ces composants, étant donné que cet indéfini admet la lecture : "(un) ... de ce genre". Pour éviter une redondance gênante, donc, cette évocation entraîne au niveau de la reprise du ST la chute à la fois du *Dā* et du *dā* complexe du *Dé*.

Bref, c'est sous l'influence de *(un) tel*, que la réduction, favorisée par la *réitération* du ST, prend la forme d'une RRA, qui gomme les constituants du *Dā*

et du *dā* complexe du *Dé de réseau international de télécommunications par satellites*. Vu qu'il simule la fonction des constituants supprimés de la reprise, (*un*) *tel* se distingue des *pointeurs grammaticaux* des contextes précédents, notamment *le*, *un* et *ce*, qui renvoient uniquement à l'antécédent de la reprise anaphorique.

Enfin, quoique le *domaine de référence* de *un tel réseau* coïncide parfaitement avec son antécédent, *réseau international de télécommunications par satellites*, il nous faut signaler que le domaine de référence d'une reprise anaphorique introduite par *tel* possède, comme celui d'une reprise anaphorique introduite par *ce*, une étendue variable, c'est-à-dire une étendue dont les bornes se déplacent, c'est-à-dire se rapprochent ou s'éloignent, en fonction des caractéristiques du contexte réductionnel. Par exemple, dans le contexte qui suit, le domaine de référence de la suite, *de telles surfaces*, ne se limite pas au ST, *surface dichroïque*, qu'elle reprend partiellement, mais couvre complètement la première phrase de ce contexte, qui non seulement comprend l'antécédent, mais en outre le définit :

Une *surface dichroïque* est réfléchissante dans une certaine bande de fréquences et transparente dans une bande de fréquences nettement différente. De telles *surfaces* sont constituées par un réseau de métallisations périodiques sur un substrat diélectrique, dont le motif élémentaire est souvent formé par deux dipôles croisés.
(Combes 1986 : E7 590-21)

La reprise, *de telles surfaces*, signifie, en effet, “des surfaces du genre décrit ci-dessus, c'est-à-dire des surfaces dichroïques qui sont réfléchissantes dans une certaine bande de fréquences et transparentes dans une bande de fréquences nettement différente”.

L'élasticité du domaine de référence de *ce* et *tel* résulte, à notre avis, de la capacité de ces pointeurs d'étendre leur renvoi aux éléments phrastiques, qui qualifient le ST-source sans en faire partie intégrante. Ils se distinguent, de ce point de vue, de pointeurs grammaticaux, tels l'article défini et indéfini par exemple, qui font généralement en sorte que le domaine de référence de la reprise

anaphorique coïncide parfaitement avec l'antécédent lexical, c'est-à-dire le ST-source. Ils signalent, par ailleurs, de cette façon, la présence, dans le continuum réductionnel, dont nous présumons l'existence, d'une zone mixte, où réductions syntagmatiques, spécialement anaphoriques, et réductions phrastiques s'entremêlent. Cette zone, ni purement syntagmatique, ni purement phrastique, doit son existence, nous le pensons du moins, au fait que la RA est admise par tout syntagme, sémantiquement transparent, qui se constitue minimalement d'une structure syntagmatique et d'une "structure" sémantique isomorphes, donc aussi par les syntagmes libres, au sens large, même saussurien, du terme (ex. le satellite_{tête/dé} Intelsat V_{expansion/dã} → ce satellite_{tête/dé} Ø_{expansion/dã} ; Durant les années soixante, les satellites_{GN/sujet} étaient stabilisés par rotation_{GV/prédictat} → Pour maintenir leur position par rapport à la Terre, ces satellites_{GN/sujet} Ø_{GV/prédictat} tournaient très rapidement sur eux-mêmes à la façon d'une toupie).

* * *

- (5) Cet article décrit les paramètres techniques fondamentaux de la *radiodiffusion par satellite*, présente les aspects réglementaires qui lui sont associés et, au travers des projets existants, analyse les facteurs technico-économiques nécessaires à une réussite de ce type de *radiodiffusion*. (Giovachini 1992 : E6 160-2)

Le *contexte réductionnel* (5) comporte la paire réductionnelle, {radiodiffusion par satellite, radiodiffusion}, issue de la RRA, [Dé Dã]_{ST} ↔ [Dé Ø]_{RA}. L'écart entre les deux membres de la paire est un tantinet plus important que dans le contexte précédent, mais le *rapport réductionnel* est *intraphrastique*.

La reprise anaphorique, *radiodiffusion*, est introduite, dans ce contexte, par une expression, notamment *ce type de*, qui signale qu'un *rapport présuppositionnel* lie *radiodiffusion* à un antécédent, situé plus haut dans le texte, notamment *radiodiffusion par satellite*. Ce *pointeur*, l'expression *ce type de*

donc, se démarque des pointeurs des contextes précédents, à l'exclusion toutefois de *un(e) tel(le)/de tel(le)s*, en ce qu'il renvoie, on ne peut plus clair, à ce qui sous-catégorise le ST réitéré. En effet, *ce type de* remplit, de façon très caractéristique, une double fonction, laquelle consiste, d'une part, à indiquer que l'unité, qu'il détermine, constitue la reprise partielle d'un antécédent, employé ailleurs dans le texte, et, d'autre part, à simuler la fonction de quelques-uns des constituants de cet antécédent, qui sont absents de la reprise anaphorique, la fonction de ces constituants étant bien évidemment la *fonction de sous-catégorisation*. Cela étant, la suite *ce type de* + reprise anaphorique, en l'occurrence *ce type de radiodiffusion*, n'admet qu'une seule lecture, notamment qu'elle réfère à un *hyponyme* de *radiodiffusion*, hyponyme déjà identifié à un autre endroit dans le texte. Il s'ensuit que le réemploi des constituants du *Dã* *sous-catégorisateur*, au lieu d'être inutile car redondant, risque fort d'être agrammatical dans le cas présent, la suite, *ce type de radiodiffusion par satellite*, faisant forcément référence à un type particulier de radiodiffusion par satellite, antécédent qui est cependant absent du contexte réductionnel.

On peut en conclure que, sous peine de faux sens, la suppression des constituants du *Dã* n'est plus optionnelle après *ce type de*, mais plutôt obligatoire. C'est d'ailleurs en cela que ce cinquième contexte se démarque des deux premiers surtout, où la réduction, quoique stylistiquement souhaitable pour éviter des redondances, demeure facultative, la répétition exacte de la forme canonique ne pouvant être mal interprétée.

* * *

(6) Le multiplex en fréquence est constitué de la juxtaposition, côte à côte, dans le spectre des fréquences, des *voies téléphoniques*, un espace de 4 kHz étant réservé à chaque *voie*. (Pares *et al.* 1975 : 42)

Le *contexte réductionnel* (6) comporte la paire réductionnelle, {voie téléphonique, voie}, issue de la RRA, très courante, [Dé Dã]_{ST} ↔ [Dé Ø]_{RA}. Le

rapport réductionnel est *intraphrastique*, et l'écart entre les deux membres de la paire minime.

Quant à la reprise anaphorique, *voie*, elle est introduite, cette fois-ci, par l'adjectif indéfini, *chaque*, qui confirme l'existence d'un *rapport présuppositionnel* entre *voie* et un antécédent, devant nécessairement être au pluriel, notamment *voies téléphoniques*. En effet, *chaque* signale que *voie* renvoie à un ensemble de voies, dont la nature a été précisée plus haut, et dont *voie* constitue un représentant considéré à part, *chaque voie* signifiant "chacune des voies téléphoniques mentionnées ci-dessus". De par sa nature anaphorique, donc, *chaque* témoigne, dans ce contexte, d'une très forte probabilité d'occurrence de *téléphonique* après *voie*, ce qui a pour effet de réduire considérablement l'*apport en information* de ce constituant à cet endroit du texte.

On peut en conclure que *chaque* joue, dans ce contexte, le rôle d'un *pointeur grammatical*, qui favorise, sans toutefois la rendre obligatoire, la suppression de *téléphonique* au niveau de la deuxième occurrence de *voie téléphonique*. La *reconstructibilité in situ* de ce *Dã* est d'ailleurs également assurée par *chaque*, de concert avec la forme canonique du ST réitéré.

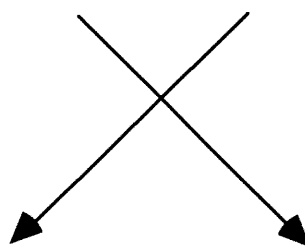
* * *

- (7) La connaissance de l'orbite parcourue et de l'attitude du satellite (fixée par la direction de son *axe de rotation*) permet de calculer en chaque point de l'orbite et pour toute position instantanée du satellite en rotation autour de son *axe* :
- les flux solaire et albédo reçus par les panneaux du satellite,
 - les courants instantanés délivrés par les panneaux en tenant compte :
- (...). (Audibert et Delpont 1971 : 10)

Enfin, le *contexte réductionnel* (7) – le dernier pour la reprise anaphorique – renferme la paire réductionnelle, {axe de rotation, axe}, issue de la même RRA que la plupart des autres paires, notamment [Dé Dã]_{ST} ↔ [Dé Ø]_{RA}. On constate que l'écart phrastique, séparant les deux membres de la paire, est peu important, et que le *rapport réductionnel* est *intraphrastique*.

À part ces quelques ressemblances, ce dernier contexte rompt sensiblement avec les six précédents. En effet, d'une part, on constate que les *structures phrastiques*, renfermant *axe de rotation* et sa variante réduite, *axe*, sont fortement *dissymétriques*, l'une une incidente, mise entre parenthèses, qui clôt le groupe sujet, et l'autre une partie de la principale, qui précède l'énumération des compléments d'objets directs, et qui remplit la fonction d'un complément circonstanciel de manière. D'autre part, on constate que, pour pallier ce manque de parallélisme sur le plan phrastique, tous les constituants du ST réitéré, c'est-à-dire aussi bien les mots forts de son *Dã* sous-catégorisateur que ceux de son *Dé* superordonné, participent à sa deuxième occurrence, mais de façon croisée, c'est-à-dire disposés en forme de *chiasme*, comme suit :

(...) la direction de son axe de rotation (...)



(...) satellite en rotation autour de son axe (...).

Il en résulte que la reprise, *axe*, est précédée d'une unité lexicale, qui reprend, sous la même forme, un constituant de la forme canonique du ST-source, notamment *rotation*. Ce constituant, le *Dã* du ST-source (si on fait abstraction de la préposition *de*), étant suppléé par cette unité lexicale de forme identique, il est inutile de le réemployer au niveau de la reprise, et par conséquent il se voit supprimer par la RRA à cet endroit (suppression qui entraîne la chute de *de* pour des raisons de grammaticalité). On peut en conclure que *axe* est accompagné, dans ce contexte, d'un *pointeur lexical*, qui répète tel quel le *Dã* de sa source, et en favorise ainsi l'effacement (ainsi que celui de *de*). En somme, c'est grâce principalement à ce pointeur que la réduction se présente, dans ce

contexte, malgré la valeur anaphorique très faible, sinon inexistante, de la reprise, sous la forme d'une RRA, qui gomme le *Dã sous-catégorisateur* du ST réitéré.

Quant à la *reconstructibilité in situ*, c'est-à-dire au niveau de la reprise, de la forme canonique, elle n'est non seulement rendue possible par la proximité de *axe de rotation*, mais également par le *pointeur lexical*, qui, il convient de le souligner, contribue au fait que la variante ne véhicule guère de présupposition.

Ce contexte, très différent des six précédents, car la reprise ne renvoie pas à la première occurrence du ST, annonce la réduction à caractère lexical. Au fait, il se situe à cheval sur les deux mécanismes réducteurs qui nous intéressent. En effet, par l'absence d'un véritable rapport présuppositionnel entre la reprise et la forme canonique, contenues dans des structures phrastiques fortement dissymétriques, et par son recours à un *pointeur lexical* qui, par le biais d'un chiasme, réitère seul le *Dã* de la forme canonique, ce contexte se rapproche de ceux qui contiennent une réduction à caractère lexical. En dépit de ces ressemblances, néanmoins, la règle, activée par le pointeur lexical, n'est point lexicogène. Il s'agit en effet d'une RRA, car il est évident que le produit de cette règle, à savoir *axe*, ne pourra, suite à sa génération, désigner seul, c'est-à-dire sans le support du rapport réductionnel, $\text{axe}_{D\acute{e}} \text{ de rotation}_{D\grave{a}} \leftrightarrow \text{axe}_{D\acute{e}}$, le référent de sa source, *axe de rotation* (voir 5.2).

* * *

Pour conclure, il ressort de l'analyse de ces sept premiers contextes que, dans le cas de la *reprise anaphorique*, un *contexte réductionnel type*, inter- ou intraphrastique, réunit un ensemble de caractéristiques, dont la plus décisive est la présence d'un *pointeur grammatical*, qui révèle le caractère anaphorique de la reprise, car c'est lui qui imprime aux effacements, réclamés par la *réitération*, une directivité précise. En effet, possédant lui-même une valeur anaphorique, le

pointeur grammatical, qu'il se présente sous la forme d'un démonstratif, d'un article, ou encore d'expressions, telles *ce type de*, *ce genre de*, etc., signale invariablement l'existence d'un *rapport présuppositionnel* entre la *reprise anaphorique* et un *antécédent*, en principe la première occurrence du ST réitéré, en pointant vers cette première occurrence, et en particulier vers les constituants de type *dā* de celle-ci, c'est-à-dire son *Dā*, plus éventuellement le *dā* de son *Dé*, et le *dā* du *dé* de son *Dé*, s'il s'agit d'un *surcomposé* à deux ou à trois enchâssements. Par ce renvoi, qui exclut toute perte d'information, le pointeur grammatical active, parmi les règles, anaphoriques et lexicogènes, admises par la structure interne du ST, celle, anaphorique, qui ampute le *Dā*, et parfois également le *dā* du *Dé*, et le *dā* du *dé* du *Dé*.

L'analyse montre, par ailleurs, qu'il existe deux grands groupes de pointeurs grammaticaux, qui se distinguent par la précision de leur renvoi aux *dās* du ST réitéré.

D'une part, il y a le groupe des *adjectifs démonstratifs*, *adjectifs indéfinis*, et *articles définis* et *indéfinis* (*ce*, *le*, *un*, *chaque*, etc.), dont la référence anaphorique porte globalement sur la première occurrence du ST. Malgré cette référence globale, qui ne se limite pas aux constituants de type *dā*, ces pointeurs affaiblissent néanmoins *l'apport en information* des dits *dās*, étant donné que leur orientation vers la forme non réduite du ST garantit la *reconstructibilité in situ* de ces constituants en cas d'élosion. L'effacement des *dās* demeure, cependant, largement optionnel après ces pointeurs, *ce* excepté (surtout dans les cas types où le domaine de référence n'accueille aucun élément phrastique), leur réemploi risquant seulement d'être quelque peu redondant.

De l'autre, il y a le groupe constitué par les expressions, *ce type de*, *ce genre de*, *ce mode de*, etc., et dans une certaine mesure également par *tel*, dont la référence vise les *dās* *sous-catégorisateurs* à l'exclusion des *dés* *superordonnés*. Ces pointeurs vont jusqu'à annuler *l'apport en information* des *dās*, étant donné qu'ils

effectuent, en outre, la fonction de sous-catégorisation. Par conséquent, l'effacement des *dās* n'est plus optionnel après ces pointeurs, mais plutôt obligatoire, leur réemploi risquant de résulter en une double sous-catégorisation, qui rendrait impossible la coréférentialité avec la première occurrence du ST.

Il importe de rappeler également que chacun de ces deux groupes de pointeurs comporte des membres, tels *ce* et *tel* par exemple, dont la référence anaphorique est susceptible, suivant les caractéristiques du contexte, de ne pas se borner au ST-source ou à sa partie sous-catégorisante, mais d'embrasser, en outre, les éléments phrastiques, qui renseignent sur le référent du ST-source.

De cette analyse, il s'est dégagé, du reste, que la *reconstructibilité in situ* des constituants élidés, assurée généralement par le pointeur grammatical et la première occurrence du ST, est cruciale pour la RA, vu que dépend d'elle la récupérabilité des informations véhiculées par ces constituants, faute de quoi la réduction serait tout à fait inacceptable, car générant une forme impossible à désambiguïser.

Enfin, pour terminer, nous avons constaté que dans des contextes, qui annoncent la réduction à caractère lexical, vu qu'ils ne communiquent guère de présupposition à la reprise, une RRA peut occasionnellement être appelée par un *pointeur lexical*, qui, situé dans l'environnement immédiat de la reprise, pointe vers le *Dā* du ST réitéré, dont il provoque donc la chute au niveau de la reprise.

Penchons-nous maintenant sur les sept derniers contextes, qui contiennent des réductions lexicogènes.

- *Réduction à caractère lexical*

- (1) Quatre *bandes de fréquences* sont allouées au satellite Intelsat V : 14 et 6 GHz pour la réception ; 11 et 4 GHz pour l'émission. (...) [28 lignes de texte] Après avoir amplifié les signaux en provenance des antennes, ils translatent leur fréquence dans la *bande* 4 GHz et assurent ensuite une amplification supplémentaire de ces signaux avant de les transmettre aux T.O.P.. (Duigou 1977 : 4-5)

Le *contexte réductionnel* (1) comporte la paire réductionnelle, {bande de fréquences, bande}, issue de la *règle lexicogène* (RRL), [Dé Dã]_{ST} ↔ [Dé ∅]_{RL}, qui, bien qu'elle supprime le déterminant/sous-catégorisateur, engendre une variante réduite qui, exportée vers un contexte non réductionnel, demeure coréférentielle avec sa source (voir 5.2). On constate que le *rapport réductionnel* est de type *interphrastique*, et que l'écart entre la variante réduite, *bande*, et la forme canonique du *ST réitéré*, *bande de fréquences*, est important. Nous l'avons établi à 28 lignes de texte.

La variante réduite, *bande*, est accompagnée d'un groupe nominal complément, *4 GHz*, qui la détermine, et qui figure également dans la première phrase du contexte réductionnel, où il identifie une des quatre bandes de fréquences allouées au satellite Intelsat V. Ce groupe nominal, qui est venu se placer à l'endroit du *Dã* absent, signale que ce *Dã*, *de fréquences*, peut être considéré comme une variable, ou une inconnue, dont il vient préciser la valeur réelle, et du coup également l'identité de la bande. *4 GHz* correspond, en effet, à la fréquence nominale centrale du trajet descendant (satellite → Terre) (allant généralement de 3,7 à 4,2 GHz) de la *bande C*, la première bande qui a été utilisée pour les communications commerciales par satellite. Mentionnons, entre parenthèses, que la fréquence nominale centrale du trajet montant (Terre → satellite) (allant en principe de 5,9 à 6,4 GHz) est 6 GHz, dans le cas de la bande C, et que les deux autres fréquences énumérées dans la première phrase, notamment 14 et 11 GHz, correspondent aux fréquences nominales centrales des trajets montant et descendant d'une autre bande de fréquences, utilisée couramment en télécommunications spatiales, la *bande Ku*.

Il est permis d'en conclure que *4 GHz* remplit dans ce contexte la fonction d'un *pointeur lexical*, qui non seulement récupère, sous une autre forme, les informations véhiculées par le *Dã* du *ST réitéré*, mais y ajoute, en plus, quelques précisions. Réduisant donc de façon considérable *l'apport en information* de de

fréquences à cet endroit du texte, *4 GHz* en favorise la suppression par le biais de la règle lexicogène, [Dé Dã]_{ST} ↔ [Dé ∅]_{RL}, qui, à l'instar d'une règle anaphorique, gomme tous les constituants du *Dã sous-catégorisateur*.

Toutefois, si la réduction, dans ce contexte, ne peut être qualifiée d'anaphorique, c'est parce que la variante résultante, *bande*, ne véhicule non seulement aucune *présupposition*, mais est en outre pleinement *exportable* (voir 5.2). Cette exportabilité, de même que l'absence de toute présupposition, qualités qui justifient d'ailleurs l'écart phrastique appréciable entre *bande* et *bande de fréquences*, se trouvent confirmées par l'article défini, *la*, qui introduit *bande*. En effet, la référence de *la* n'est pas anaphorique, mais *cataphorique*, dans le cas présent, car orientée vers le *pointeur lexical*, *4 GHz*, qui suit immédiatement *bande*. Et, grâce entre autres à la présence de *4 GHz*, – la nature du *Dé* préservé y étant aussi pour beaucoup (voir 5.2) –, on constate qu'il n'est point nécessaire de remonter jusqu'à la première occurrence du ST réitéré, donc jusqu'à *bande de fréquences*, pour rétablir le sens exact de la variante lexicogène, *bande*.

* * *

- (2) – les absorbeurs solaires qui absorbent la partie visible du spectre solaire, mais réfléchissent les *rayonnements infrarouge* [sic], comme les dorures,
 – les réflecteurs solaires qui, à l'inverse, absorbent les *infrarouges*, donc le flux terrestre, et réfléchissent le flux solaire (par exemple, la peinture blanche ou la silice métallisée). (CNES/CNET 1983b : 189-190)

Le *contexte réductionnel* (2) comporte la paire réductionnelle, {rayonnement infrarouge, infrarouge}, issue de la RRL, [Dé Dã]_{ST} ↔ [∅ Dã]_{RL}, qui efface le *Dé* superordonné. L'écart entre les deux membres de la paire est minime, à peine 12 mots, bien que le *rapport réductionnel* soit *interphrastique*, *rayonnement infrarouge* et *infrarouge* figurant dans deux propositions distinctes.

Ces deux propositions sont antonymiques. Elles identifient deux familles de revêtements, utilisés sur les satellites pour le contrôle thermique, qui

réagissent de façon contraire aux rayonnements infrarouges en provenance de la Terre, ainsi qu'au flux solaire. En effet, la première, comprenant la forme canonique du *ST réitéré*, traite des *absorbeurs solaires*, qui réfléchissent les rayonnements infrarouges, mais absorbent le flux solaire. La deuxième, comportant la variante lexicogène, traite des *réflecteurs solaires*, qui, en revanche, absorbent les rayonnements infrarouges, mais réfléchissent le flux solaire. Outre cette relation antonymique, centrée sur la réaction opposée de deux familles de revêtements à deux rayonnements de nature distincte, la réduction lexicogène, *infrarouge*, est suivie d'un *pointeur lexical*, qui récupère son *Dé* absent, notamment *flux*. De concert avec *terrestre*, ce pointeur lexical apporte deux précisions à propos de *infrarouge* : il en évoque le *genre* (ou le *superordonné*), et en indique l'origine. Par conséquent, la désambiguïsation de *infrarouge*, variante qui ne véhicule aucune *présupposition*, peut se faire sans recours à la forme canonique du *ST réitéré*.

Il est permis d'en conclure que l'intervention de la RRL, qui préserve le *Dã* au détriment du *Dé*, est favorisée, dans le cas présent, par l'action conjointe du contexte réductionnel et du pointeur lexical, *flux* : le contexte, articulé autour d'une relation antonymique, mettant l'emphase sur la nature du rayonnement, telle qu'identifiée par le *Dã*, et le pointeur lexical, orienté vers le *Dé* de ce *Dã*, diminuant l'*apport en information* de ce *Dé* au niveau de la deuxième occurrence du *ST*.

* * *

(3) – Le démodulateur à contre-réaction de fréquence

Il réalise la même opération que le démodulateur précédent avec un *filtre à fréquence fixe* mais avec une transposition en fréquence qui ramène toujours la bande utile dans la bande du *filtre fixe* en utilisant comme oscillateur local pour le changement de fréquence un modulateur de fréquence attaqué par le signal issu du discriminateur de fréquence (fig. 7.8). (CNES/CNET 1982 : 167)

Le *contexte réductionnel* (3) renferme la paire, {filtre à fréquence fixe, filtre fixe}, issue de la RRL, [Dé [MF dé dã]_{Dã}]_{ST} ↔ [Dé [ø ø dã]_{Dã}]_{RL}, qui efface le *dé*

d'un *Dã complexe*, et également, quoique pour des raisons de grammaticalité seulement, le mot faible introducteur du *Dã*. Le *rapport réductionnel* est *intraphrastique*, et les deux membres de la paire ne sont séparés que par 16 mots.

La variante lexicogène, *filtre fixe*, n'est pas accompagnée d'un véritable pointeur lexical dans ce contexte, de dimensions peu importantes, constitué d'un titre et d'une seule phrase complexe. En effet, il est difficile d'isoler, dans le voisinage immédiat de la variante, une unité, qui pointe clairement vers le *dé* du *Dã* de *filtre à fréquence fixe*. En revanche, on constate que le terme, *fréquence*, absent de *filtre fixe*, ainsi que la notion qu'il dénomme, sont nettement prédominants dans le contexte réductionnel. *Fréquence* y est employé 5 fois (si on exclut du compte la forme canonique du *ST réitéré*) au sein d'autres ST, tels *transposition en fréquence*, *modulateur de fréquence*, *discriminateur de fréquence*, etc. De plus, 3 autres termes, qui entourent la variante, véhiculent implicitement cette même notion de *fréquence*. C'est le cas notamment de *bande utile*, de *bande*, et de *oscillateur local*. Mentionnons, entre parenthèses, que l'emploi autonome de *bande*, c'est-à-dire sans son *Dã*, dans ce contexte fortement imprégné de la notion de *fréquence*, confirme le statut lexicogène, que nous lui avons attribué ci-dessus. *Filtre à fréquence fixe* étant le seul ST à faire l'objet d'une *réitération* dans ce contexte, on peut supposer que la chute de *fréquence*, le *dé* de son *Dã*, au niveau de sa reprise, n'est pas accidentelle, mais une conséquence de la fréquence d'occurrence, explicite et implicite, particulièrement élevée de *fréquence*.

Bref, il apparaît que la mobilisation de la RRL, qui supprime le *dé* (plus le mot faible introducteur) d'un *Dã complexe*, découle, dans le cas présent, de la dynamique du contexte réductionnel, lequel ne réitère non seulement un ST, en l'occurrence *filtre à fréquence fixe*, mais reprend également maintes fois, sous sa

forme physique ou à l'aide d'autres termes, un constituant de ce ST, notamment le *dé* de son *Dã*, ou la notion dont ce *dé* est porteur, à savoir *fréquence*.

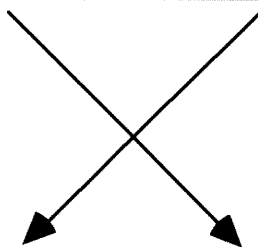
* * *

- (4) Le *service fixe par satellite* est un service de radiocommunications entre des stations terriennes situées en des points fixes déterminés.
(Brillaud 1988 : E7 570-4)
Aujourd'hui, l'augmentation de la puissance des satellites du *service fixe* et l'amélioration considérable des performances des amplificateurs de réception à transistors permettent aux satellites du *service fixe* distribuant des canaux de télévision de fournir un service analogue.
(Brillaud 1988 : E7 570-5)

Le *contexte réductionnel* (4) comporte la paire, {service fixe par satellite, service fixe}, issue de la RRL, $[[\text{dé } [Dã] \text{ dã}]_{Dé}]_{ST} \leftrightarrow [[\text{dé } [Dã] \emptyset]_{Dé}]_{RL}$, qui efface tous les constituants du *dã* d'un *Dé complexe*. Le *rapport réductionnel* est *interphrastique*, et l'écart entre les deux membres de la paire considérable : 85 lignes de texte⁴⁰.

Quant à la variante lexicogène, *service fixe*, elle figure deux fois dans la même phrase, accompagnée du même *pointeur lexical*, notamment *satellite(s)*. Celui-ci reprend tel quel le mot fort qui constitue le *dã* du *Dé* de *service fixe par satellite*, ST dont le *Dã* se situe à la médiane. Puisque *satellite(s)* se place immédiatement devant la deuxième (ainsi que devant la troisième) occurrence du ST, nous obtenons, comme pour le contexte anaphorique (7) ci-dessus, un *chiasme*, formé cette fois-ci d'un croisement de tous les mots forts de *service fixe par satellite* :

Le service fixe par satellite est (...)



des/aux satellites du service fixe (...).

40

Lorsque la variante réduite figure plusieurs fois dans le contexte réductionnel, la nature du rapport réductionnel est déterminée par la distance séparant de la source la première occurrence de la variante.

Ce chiasme, qui déplace en quelque sorte vers la gauche un constituant de droite, a pour effet de rendre absolument redondant le réemploi après *service fixe de par satellite*. De ce fait, il promeut, au niveau de la deuxième et de la troisième occurrence du ST, par le biais de *satellite(s)*, devenu pointeur lexical, de toutes les règles réductionnelles, anaphoriques et lexicogène, admises par la structure interne de *service fixe par satellite*, l'intervention de celle, lexicogène, qui gomme le *dã* du *Dé* complexe.

La variante lexicogène, *service fixe*, ainsi obtenue, n'est chargée d'aucune *présupposition*. Elle peut, en effet, être désambiguïsée, sans aucune difficulté, sans recours à la forme canonique du ST, employée 85 lignes plus tôt. Il nous faut souligner, également, qu'en raison de l'importance de cet écart, la réitération du *dã* du *Dé* par *satellite(s)* est plus déterminante pour la réduction observée que le réemploi du ST. Quant à la *reconstructibilité in situ* du composant élidé, elle est assurée par *satellite(s)*, et malgré l'importance de l'écart phrastique également par la première occurrence du ST. Cependant, il est clair que, contrairement à une reprise de type anaphorique, la désambiguïsation de *service fixe* ne requiert aucunement la reconstruction exacte de la forme canonique, car, grâce entre autres au pointeur lexical, cette variante lexicogène est pleinement interprétable dans son contexte immédiat.

Pour résumer, l'intervention de la règle lexicogène, $[[\text{dé} [\text{Dã}] \text{dã}]_{\text{Dé}}]_{\text{ST}} \leftrightarrow [[\text{dé} [\text{Dã}] \emptyset]_{\text{Dé}}]_{\text{RL}}$, est favorisée, dans ce contexte, par un pointeur lexical, qui, au moyen d'un chiasme, s'approprie la forme du mot fort du *dã* du *Dé* du *ST* réitéré, *dã* dont la règle supprime tous les constituants, c'est-à-dire aussi bien le mot fort que le mot faible introducteur.

* * *

- (5) Soit l'orientation du moment cinétique est réalisé [sic] autour d'un seul axe, on parle alors de *système 1 DOF* (one degree of freedom : un degré de liberté du moment cinétique).
 Soit l'orientation du moment cinétique est réalisé [sic] autour de deux axes orthogonaux – on parle de *système 2 DOF*.
 (...) [13 lignes de texte]
 Les *systèmes à 2 DOF* ont connu une certaine popularité parmi les candidats à des missions futures sophistiquées.
 (...) [12 lignes de texte]
 Ce sont les *systèmes à 1 DOF* qui sont la solution de compromis la plus réaliste.
 (...) [7 lignes de texte]
 Parmi toutes les mécanisations du *1 DOF* candidates, celle qui utilise deux volants d'inertie inclinés en V de part et d'autre de l'axe tangage a été choisie.
 (...) [28 lignes de texte]
 Le *système à 1 DOF* permet aussi d'orienter l'axe de visée du satellite autour de l'axe de roulis.
 (...) [14 lignes de texte]
 En général, le *système 1 DOF* permet de réaliser n'importe quel mouvement du satellite en roulis (...). (Lacombe et Havas 1978 : 45)

Le *contexte réductionnel* (5) comporte trois paires réductionnelles différentes. Les deux premières paires, {système à 1 DOF, système 1 DOF} et {système à 2 DOF, système 2 DOF}, résultent de l'application de la même RRL, qui n'efface que le mot faible introducteur du *Dã*, notamment [Dé [MF X]_{Dã}]_{ST} ↔ [Dé [Ø X]_{Dã}]_{RL}. La troisième paire, {système à 1 DOF, 1 DOF}, résulte de l'application de la RRL, qui supprime le *Dé*, mais préserve tous les constituants du *Dã*, excepté son mot faible introducteur, notamment [Dé [MF X]_{Dã}]_{ST} ↔ [Ø [Ø X]_{Dã}]_{RL}. Le *rapport réductionnel* est *interphrastique* pour les trois paires, plusieurs lignes de texte séparant chaque variante réduite de la forme canonique du *ST réitéré*, qu'elle la suit ou précède.

Les variantes, *système 1 DOF* et *système 2 DOF*, font toutes les deux l'objet d'un emploi cataphorique, qui est symbolique, dans ce contexte, de leur statut lexicogène. *Système 1 DOF* figure deux fois dans le contexte réductionnel, précédant à sa première occurrence de 32 lignes de texte la forme canonique, *système à 1 DOF*, et suivant à sa deuxième occurrence de 15 lignes de texte la deuxième occurrence de cette même forme canonique. Quant à la variante, *système 2 DOF*, elle n'est employée qu'une seule fois dans le contexte

réductionnel, et cela 13 lignes au-dessus de la forme canonique, *système à 2 DOF*. Les deux variantes ne sont pas accompagnées de pointeurs. On peut supposer, par conséquent, que l'utilisation, tantôt de la forme réduite, tantôt de la forme canonique, se fait en réponse à la dynamique du texte, lequel pèse le pour et le contre des deux systèmes à 1 DOF et à 2 DOF utilisés pour le contrôle d'attitude et d'orbite d'un satellite, et se voit obligé, vu ce thème, de réitérer à plusieurs reprises *système à 2 DOF*, et particulièrement *système à 1 DOF*, dont le référent l'emporte en popularité sur le 2 DOF.

Au cours d'une de ces réitérations, *système à 1 DOF* se métamorphose en *1 DOF*. Cette variante lexicogène s'insère dans une phrase, qui comporte un *pointeur lexical*, notamment *mécanisation(s)*, lequel récupère la notion de *système*, détaillée ensuite par la deuxième moitié de la phrase : « (...) celle qui utilise deux volants d'inertie inclinés en V de part et d'autre de l'axe tangage (...) ». Il s'agit donc d'une phrase hautement propice au gommage du *Dé superordonné* (suivi pour des raisons de grammaticalité de la chute de la préposition du *Dã*) du ST qu'elle réitère.

Enfin, les trois variantes, *système 1 DOF*, *1 DOF* et *système 2 DOF*, qu'elles résultent uniquement de la réitération ou de l'interaction à la fois de la réitération et d'un pointeur lexical, sont facilement *reconstructibles in situ*, car elles figurent toutes, avec leurs sources respectives, sur la même page.

* * *

- (6) La communication avec des *terminaux mobiles terrestres* en mouvement de par le monde est un problème difficile ; en effet, ces stations mobiles sont de petite taille et de performances limitées, et sont de plus placées dans un environnement difficile. Ce peut être, par exemple, un bateau tanguant et roulant dans un grain de force 10, ou l'« Eurocrate » de l'an 2000 transportant son terminal personnel dans son porte-documents. La partie la plus critique de la liaison entre un satellite et un *terminal mobile* est la liaison aller, du satellite vers le *terminal* ; l'antenne du *mobile* a en effet une faible directivité entraînant une mauvaise sensibilité en réception. Ceci doit être compensé par des satellites ayant

une PIRE élevée, ainsi qu'un bon facteur de mérite G/T en réception, dans la bande de fréquence concernée par la liaison avec le *mobile* (Bande L, soit 1 à 2 GHz). (...) Un marché est en train de se révéler pour des services faisant usage de *terminaux mobiles* petits, économiques et simples à utiliser. (Roger *et al.* 1989 : 35)

Fig. 7 Pinceaux fins pour *mobiles terrestres* Européens [sic]
(Roger *et al.* 1989 : 37)

Le *contexte réductionnel* (6) renferme un ST, notamment *terminal mobile terrestre*, qui se transforme, au fur et à mesure que le texte progresse, en *terminal mobile* (employé deux fois), *mobile* (également employé deux fois), et *mobile terrestre* (employé une fois à plus d'une page de distance de sa source). La première variante est générée par la règle lexicogène, $[[\text{dé} [\text{Dā}] \text{dā}]\text{Dé}]_{\text{ST}} \leftrightarrow [[\text{dé} [\text{Dā}] \emptyset]\text{Dé}]_{\text{RL}}$, qui supprime le *dā* du *Dé*. La deuxième variante a deux origines possibles, soit la RRL, $[[\text{dé} [\text{Dā}] \text{dā}]\text{Dé}]_{\text{ST}} \leftrightarrow [[\emptyset [\text{Dā}] \emptyset]\text{Dé}]_{\text{RL}}$, qui la dérive de *terminal mobile terrestre* en effaçant le *dé* et le *dā* du *Dé* de ce dernier, soit la RRL, $[\text{Dé} \text{Dā}]_{\text{ST}} \leftrightarrow [\emptyset \text{Dā}]_{\text{RL}}$, qui la dérive directement de la variante, *terminal mobile*, par la suppression du *Dé* de celle-ci. Dans le contexte réductionnel, cette deuxième analyse semble la plus plausible, vu la proximité de *terminal mobile*, qui n'est séparé de la première occurrence de *mobile* que par 12 mots, parmi lesquels figure *terminal*, reprise anaphorique de *terminal mobile*. À ce sujet, il importe de préciser qu'une variante syntagmatique, qui respecte notre définition du ST, est elle aussi capable de métamorphoses. Enfin, la troisième variante est le produit de la RRL, qui ne supprime que le *dé* du *Dé* de *terminal mobile terrestre* : $[[\text{dé} [\text{Dā}] \text{dā}]\text{Dé}]_{\text{ST}} \leftrightarrow [[\emptyset [\text{Dā}] \text{dā}]\text{Dé}]_{\text{RL}}$. Quant au *rapport réductionnel* des différentes paires, il est *interphrastique* pour {terminal mobile terrestre, terminal mobile} et {terminal mobile terrestre, mobile terrestre}, mais *intraphrastique* pour {terminal mobile, mobile}, quoique les deux membres de cette paire figurent dans deux propositions bien distinctes, faisant partie cependant de la même phrase.

Le déclencheur principal dans ce petit bout de texte, consacré au service mobile par satellite, et traitant particulièrement des terminaux mobiles

terrestres, est évidemment la *réitération*. Les variantes, toutes lexicogènes, ne sont pas accompagnées de véritables pointeurs lexicaux. On peut en conclure que les métamorphoses discursives de *terminal mobile terrestre*, qui font suite à son premier emploi introducteur, résultent, qu'elles soient de première ou de deuxième génération, essentiellement de la fréquence d'occurrence élevée de ce ST ; donc, qu'elles se font en harmonie avec la dynamique du texte, afin de combattre l'usure du poids informatif de *terminal mobile terrestre*, usure que risque d'accélérer une réitération intégrale, mot pour mot.

Au sujet de la première occurrence de *terminal mobile*, il convient de noter, par ailleurs, qu'elle suit un paragraphe, qui explore le côté "terrestre" des terminaux mobiles, c'est-à-dire les situations et environnements dans lesquels ils sont utilisés. L'emphase, mise par ce paragraphe, sur *terrestre*, est susceptible d'avoir favorisé, au niveau de la première réitération de *terminal mobile terrestre*, la chute de son constituant, *terrestre*. Quant à la première occurrence de *mobile*, il importe de souligner qu'elle figure dans une phrase, qui traite d'une des difficultés majeures que le service mobile a à surmonter, notamment une mauvaise sensibilité en réception au niveau du mobile, due entre autres à la petitesse de son antenne. D'où l'importance de la répétition de *mobile*, c'est-à-dire de sa préservation au détriment de *terminal*, dans la proposition de cette phrase, qui établit un lien entre la précarité du trajet satellite → terminal mobile, et la faible directivité de l'antenne du mobile, conséquence de sa petite taille. Enfin, mentionnons que l'écart important entre *mobile terrestre* et sa source confirme le caractère lexicogène de cette variante, c'est-à-dire son aptitude à un emploi autonome.

* * *

- (7) Cette condition ne doit pas être perdue de vue dans le cas d'antennes à faible gain (doublet, *yagi*, etc.). (CNES/CNET 1982 : 73)
 Ce ralentissement peut être obtenu soit par un enroulement du fil comme dans l'*antenne hélice*, soit par une suite régulière d'éléments comme dans l'*antenne yagi* ou l'*antenne cigare*, (...).
 (CNES/CNET 1982 : 87)

Le *contexte réductionnel* (7) – le dernier que nous examinons dans ce sous-point – comporte la paire, {*antenne yagi*, *yagi*}, issue de la RRL, qui efface tous les constituants du *Dé* du ST, notamment [Dé Dã]_{ST} ↔ [Ø Dã]_{RL}.

Ce contexte se situe à la limite de la réduction, considérée comme une transformation discursive. La *réitération*, son déclencheur principal, n'y est peu ou pas à l'œuvre, ou son effet n'est, tout au plus, que très faiblement perceptible, pour deux raisons. D'abord, parce que la distance séparant *antenne yagi* et sa variante, *yagi*, est considérable. Ils apparaissent, en effet, espacés d'un peu plus de 14 pages. Ensuite, parce que la variante lexicogène, *yagi*, y fait l'objet d'un emploi cataphorique, quoique non toute seule, mais en compagnie d'un *pointeur lexical*, qui reprend son *Dé* absent, notamment *antenne(s)*, et assure à lui seul, vu l'éloignement de la source, la désambiguïsation de *yagi*. Cependant, il y a une forte chance que le non-initié, qui n'est à la recherche de déclencheurs réductionnels, ne saura reconnaître en *antenne(s)* un *pointeur lexical*, et ne verra, par conséquent, en *yagi* une variante réduite de *antenne yagi*.

Cet emploi quasi autonome de *yagi* n'est possible, cela est évident, grâce à la valeur lexicogène très prononcée de cette variante. Aussi montre-t-il, selon nous, que le *paradigme réductionnel* de *antenne yagi*, {*antenne yagi*, *yagi*_{RL}, *antenne*_{RA}}, a été intériorisé par l'auteur, qui semble employer tout de suite la variante réduite, au lieu de la dériver dans le texte de *antenne yagi* par le biais de la RRL, très connue, qui lui a donné naissance, et qui ne conserve que le *Dã sous-catégorisateur*. Nous revenons sur cette question au chapitre 8.

Pour conclure, il ressort de l'analyse de ces sept derniers contextes que la *réduction à caractère lexical* se manifeste lorsque, dans le voisinage de la première occurrence du ST (si on fait abstraction des cas cataphoriques) ou de ses occurrences subséquentes, un certain nombre de conditions sont satisfaites, qui, entièrement déterminées par la dynamique du texte, sont sans rapport avec la réalité extralinguistique du référent, c'est-à-dire le fait qu'il soit en vogue ou au contraire démodé. Comme pour la reprise anaphorique, les principales conditions sont la réitération, l'emploi de pointeurs, l'érosion du poids informatif du ST, ou d'un ou de plusieurs de ses constituants en particulier, et la reconstructibilité du ou des constituants élidés. À la différence de la reprise anaphorique, cependant, les pointeurs, employés de façon irrégulière d'ailleurs, sont majoritairement de type lexical, et non grammatical, et la reconstruction exacte de la forme canonique n'est plus tout à fait indispensable à la désambiguïsation de la variante réduite. Notons, de plus, que les effacements lexicogènes, réclamés par les déclencheurs, ne sont pas pour la plupart obligatoires, mais, pour éviter des redondances nuisibles à l'équilibre général du texte, seulement hautement souhaitables.

Les sept contextes montrent que le ST, qui sera modifié par une règle lexicogène, peut se faire *réitérer* à quelques mots à peine de sa première occurrence ou, au contraire, à une distance assez appréciable de celle-ci, allant de quelques phrases à plusieurs pages. Dans le premier cas, l'effet sur *l'apport en information* du ST est tout à fait évident, alors que dans l'autre, il devient de moins en moins perceptible. Lorsque plutôt imperceptible, l'emploi de la variante lexicogène à la place de la forme canonique suggère, à notre avis, que l'auteur puise directement dans sa connaissance du paradigme réductionnel du ST réduit. Comme mentionné, nous revenons là-dessus au chapitre 8.

Quant à la directivité des règles, elle peut résulter, d'après nos contextes, de l'emploi de *pointeurs lexicaux* dans le voisinage immédiat de la variante, ou de

la thématique du texte. Les pointeurs lexicaux, dont l'emploi est facultatif, possèdent en général un contenu, identique ou voisin, à celui d'un des composants (de type *dé* ou *dā*) du ST, dont ils visent les constituants et diminuent, par conséquent, l'*apport en information*. Le gommage des constituants du composant permet, en ce cas, d'alléger une structure, autrement fort redondante. En l'absence de pointeurs lexicaux, ou le cas échéant de concert avec eux, la directivité peut résulter de la thématique du texte, qui oblige, par exemple, à un *emploi répété* du ST, majoré éventuellement par la *répétition* d'un ou de plusieurs de ses constituants. Dans ce cas, également, les effacements touchent les constituants du composant dont l'apport en information s'avère compromis.

Pour ce qui est de la *reconstruction in situ* du composant élidé, elle est assurée par la présence obligatoire, dans le texte, de la forme non réduite du ST, conséquence de sa réitération à une ou plusieurs reprises, ainsi que par l'emploi de pointeurs lexicaux, juste devant ou derrière la variante. Cependant, à des fins de désambiguïsation, cette reconstruction n'a plus besoin d'être exacte. En effet, elle n'a plus à recouvrer la forme précise des constituants du composant supprimé, mais peut se limiter à une simple reconstitution du contenu de ces derniers. Ce découplage de la reconstruction de la forme et du contenu, donc en termes plus précis du *signifiant* et du *signifié*, est symptomatique de la valeur lexicogène de cette réduction, dont les produits ne véhiculent aucune présupposition. En effet, la désambiguïsation, qui repose sur le recouvrement plus ou moins complet du *sé* du composant élidé, est généralement possible à l'endroit même où la variante est employée, sans retour à la forme non réduite du ST. Il y a au moins deux raisons à cela. Premièrement, la nature du contexte, qui englobe la variante, et lequel renferme, par exemple, des pointeurs lexicaux, ou d'autres éléments, porteurs d'un *sé* proche de celui du composant élidé. Et deuxièmement, la nature même de la structure interne de la variante, structure qui se constitue de ce qui subsiste, suite aux effacements, de la structure interne

de la source, et laquelle indique, en général, sans équivoque, comme nous le démontrons au sous-point qui suit, que la variante est un isotope de la source au point de vue onomasiologique. Par conséquent, à la différence de la reprise anaphorique, dont les produits, fortement présuppositionnels, doivent se placer, au moins à leur première occurrence, dans le voisinage immédiat de la forme non réduite du ST, une réduction lexicogène peut se placer, même à sa première occurrence, à une distance assez appréciable de sa source, distance qui ne se mesure plus, en ce cas, en mots, mais en phrases, voire même en pages. Enfin, il est évident que la reconstruction du *sã* des constituants du composant élidé exige toujours, à la différence du recouvrement du *sé*, que l'on remonte à la forme non réduite du ST, la valeur lexicogène de la réduction n'y pouvant absolument rien.

Ceci termine ce sous-point consacré à la discursivité partagée de la reprise anaphorique et de la réduction à caractère lexical. Par l'identification des principaux déclencheurs de la RA et de la RL, nous avons voulu démontrer que les formes réduites, tant anaphoriques que lexicogènes, ne sont pas de simples substitutions générées hors contexte, mais que leurs linéarités, devant nécessairement être admises par la structure interne de leurs sources, dérivent au contraire de la dynamique du texte, avec laquelle elles s'accordent donc.

Entamons, maintenant, le prochain sous-point, consacré entièrement à l'étude des stratégies, mises en œuvre par la RA et la RL, afin d'établir entre la variante et la source syntagmatique un rapport de coréférentialité plus ou moins durable, capable ou non de franchir d'importants écarts phrastiques, voire même de subsister seul sans le contexte réductionnel.

5.2 Le rapport de coréférentialité des variantes anaphoriques et lexicogènes

Comme mentionné, ce sous-point traite des *stratégies réductionnelles*, suivies par les deux mécanismes réducteurs qui nous intéressent, afin d'ériger

entre la variante réduite et la source syntagmatique le rapport de coréférentialité, $Référents_{variante} = Référents_{source}$, qui constitue, rappelons-le, la clef de voûte de notre notion de *variation contextuelle*. Du fait que la RA et la RL suppriment le plus souvent des traits notionnels, notamment ceux véhiculés par les constituants, visés par les règles réductionnelles, qui ne sont des mots faibles, il leur est impossible d'ériger ce rapport à la façon des autres transformations contextuelles, telles l'insertion non néonymique et la prédication par exemple, qui rétablissent dans ce but intégralement au niveau de la variante, sans ajout ou suppression d'aucun trait notionnel, la correspondance *déterminé/superordonné* – *déterminant/sous-catégorisateur* de la source (voir chapitre 4).

Afin d'identifier les stratégies dont usent la RA et la RL dans le but d'ériger le rapport, $Référents_{variante} = Référents_{source}$, obligatoire, nous allons adopter, aux sous-points 5.2.1 et 5.2.2, qui sous-divisent ce sous-point, deux approches différentes, mais complémentaires, l'une textuelle et l'autre structurale.

En effet, en 5.2.1, par le biais d'une *approche textuelle*, c'est-à-dire en nous servant principalement des contextes anaphoriques et lexicogènes analysés au sous-point précédent, nous avons pour objectif de faire l'inventaire des moyens, textuels ou autres, à la disposition de la RA et de la RL pour signaler que leurs produits désignent le même référent que le ST-source. Cette approche nous permettra de vérifier nos soupçons à ce sujet, notamment que la RA et la RL recourent sans doute à deux stratégies différentes, dont l'une exploite surtout le contexte réductionnel, et l'autre, nous le pensons du moins, la triple binarité du ST-source.

En revanche, au sous-point suivant, 5.2.2, nous adoptons une *approche structurale*. Nous y avons comme but de déduire d'un examen des principales règles anaphoriques et lexicogènes, déjà rencontrées pour la plupart dans les quatorze contextes analysés en 5.1, de quelle façon les effacements des RRA et des RRL obligent la RA et la RL à suivre deux stratégies différentes, l'une

érigeant un rapport de coréférentialité éphémère reposant entièrement sur des *indices contextuels*, et l'autre, au contraire, un rapport de coréférentialité durable, exportable sans exiger le rétablissement du rapport réductionnel, grâce aux *indices structuraux*, dont se trouve parsemée, suite à sa dérivation du ST-source, la structure interne de la variante.

5.2.1 Indices contextuels et structuraux de coréférentialité

Au sous-point précédent, nous avons argumenté que la RA et la RL répondent, sur le plan du texte, essentiellement à des déclencheurs de même nature ; la seule différence se situant, selon nous, au niveau des *pointeurs*, qui, grammaticaux ou lexicaux, ont pour tâche commune d'orienter les règles réductionnelles vers des constituants précis du ST-source. En effet, nous avons constaté que les *pointeurs de type grammatical*, tels l'adjectif démonstratif par exemple, sollicitent le plus souvent des règles anaphoriques, à la différence des *pointeurs de type lexical*, qui mobilisent principalement, mais non uniquement, des règles lexicogènes. Il s'est dégagé, en outre, que les pointeurs grammaticaux signalent, en règle générale, contrairement aux pointeurs lexicaux, qu'il existe un *rapport présuppositionnel* entre la variante réduite, qu'ils introduisent, et un antécédent, en principe la forme canonique du ST-source, situé ailleurs dans le texte. Ce renvoi au ST-source, caractéristique d'une reprise anaphorique, mais absent d'une réduction lexicogène, est symptomatique à notre avis du fait que la RA et la RL transfèrent sans doute différemment à la variante le sens notionnel ou référentiel de la source.

Dans la suite de ce sous-point, nous voulons identifier les moyens, textuels ou autres, auxquels recourent la RA et la RL afin d'effectuer ce transfert. Pour ce faire, nous allons nous référer, comme mentionné, aux quatorze contextes analysés ci-dessus, en 5.1. Nous allons d'abord nous pencher sur les moyens employés par la RA, et ensuite sur ceux mis en œuvre par la RL.

- *Reprise anaphorique*

En 5.1, nous avons constaté, qu'exception faite du contexte (7), qu'il nous faut traiter à part, car il appelle une RRA sans être réellement anaphorique, tous les contextes anaphoriques analysés contiennent, placés immédiatement devant la variante, des *pointeurs grammaticaux*, dont la référence, de nature anaphorique, est tournée vers la première occurrence du ST réitéré⁴¹. Par cette référence, qui est soit globale soit partielle, – visant seulement les *dã^s* sous-catégorisateurs –, nous avons vu que ces pointeurs signalent que des informations, gommées de la variante mais cruciales pour obtenir une lecture exacte, sont récupérables ailleurs dans le texte à l'endroit indiqué, c'est-à-dire au niveau de la première occurrence du ST-source, laquelle est de forme canonique, non réduite, comprenant donc tous les constituants effacés de la variante.

On peut en conclure que la variante anaphorique n'indique pas elle-même qu'elle véhicule le même sens notionnel (ou référentiel) que le ST-source, mais confie cette tâche à un pointeur grammatical, qui confirme que la variante et le ST-source partagent bel et bien le même référent, en les reliant par une opération de *co-indexation*, comme suit : $ST-source^i \leftarrow variante\ anaphorique^i$. En effet, grâce à cette co-indexation, devient récupérable, au niveau de la source, la partie sous-catégorisante, supprimée par la RRA, mais indispensable pour déterminer l'emplacement de la variante dans son système notionnel. Cette partie manquante, une fois récupérée, prouve de manière irréfutable que la variante anaphorique est à considérer comme une transformation coréférentielle de sa source syntagmatique. Commune aux deux formes, canonique et anaphorique, du ST réitéré, comme le déterminé non effacé d'ailleurs, elle les situe, en effet, l'une comme l'autre, au même endroit sur l'axe onomasiologique

⁴¹ Nous nous permettons de faire abstraction ici des cas de type cataphorique, plutôt rares, où la reprise issue d'une RRA précède la forme non réduite du ST-source. Le même raisonnement s'applique dans ce cas, mais en sens inverse, la référence du pointeur portant toujours sur la première occurrence intégrale du ST, qui n'est cependant plus initiale.

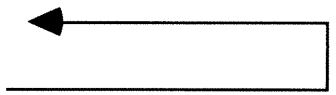
vertical (*cf.* chapitre 3 ; 5.2.2), précédées en amont des mêmes hyperonymes, et suivies en aval des mêmes hyponymes.

Autrement dit, le *rapport de coréférentialité* obligatoire entre la variante anaphorique et le ST-source ne résulte pas, malgré le maintien du *Dé* (ou du *dé* du *Dé*, ou du *dé* du *dé* du *Dé*), de caractéristiques inhérentes à la variante, mais est érigé par un élément étranger, qui est du domaine du texte, notamment un *pointeur grammatical*. Ce dernier assure la restauration de la correspondance *Dé/superordonné – Dã/sous-catégorisateur* de la variante, en rattachant cette dernière, en réponse au caractère fortement présuppositionnel de la reprise, à la source, laquelle comporte intégralement la partie manquante, qui est composée du *Dã sous-catégorisateur* (et éventuellement du *dã* du *Dé*, et du *dã* du *dé* du *Dé*).

Les contextes anaphoriques, examinés en 5.1, confirment ce que nous venons d'argumenter, donc que le *pointeur grammatical*, qu'il pointe vers le ST-source dans son ensemble, ou au contraire principalement vers les constituants de type *dã*, signale, en les co-indexant, que la variante possède effectivement, malgré sa linéarité différente, le même sens notionnel (ou référentiel) que la source.

Par exemple, dans le contexte anaphorique (3) :

(3) Après avoir défini l'*orbite keplerienne*ⁱ et les paramètres permettant de décrire **cette orbite**ⁱ et la position du satellite sur celle-ci, ce chapitre présente les différentes forces perturbatrices, leur ordre de grandeur et leurs effets.
(CNES/CNET 1982 : 12)



le *pointeur grammatical*, *ce(tte)*, dont la référence porte globalement sur la première occurrence du ST réitéré, édifie la coréférentialité de *orbite* et de *orbite keplerienne* par le biais d'une opération de co-indexation. En effet, grâce à la co-indexation de *orbite* et de *orbite keplerienne*, *ce(tte)* rend possible la récupération, au niveau de *orbite keplerienne*, du *Dã*, *keplerienne*, absent de

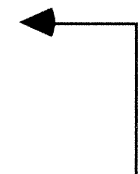
orbite, mais indispensable pour déterminer le *poids onomasiologique* de *orbite* dans ce contexte, c'est-à-dire où *orbite* se situe précisément sur l'axe onomasiologique vertical. Il importe de noter, en outre, que le rapport de coréférentialité repose entièrement et exclusivement sur la co-indexation de ses deux membres par le pointeur grammatical, *ce(tte)*, en réponse au caractère fortement présuppositionnel de la reprise.

Il en va de même pour le contexte (5), où le pointeur grammatical, *ce type de*, dont la référence vise essentiellement le *Dã sous-catégorisateur* du ST-source, établit la coréférentialité de *radiodiffusion*, la variante qu'il détermine, et de *radiodiffusion par satellite*, le ST-source. En effet, conformément à la nature présuppositionnelle de la reprise, *ce type de* rattache *radiodiffusion* à *radiodiffusion par satellite* au moyen d'une co-indexation, et garantit de la sorte la récupérabilité du *Dã, par satellite*, manquant de *radiodiffusion*. Il apparaît, en outre, que *ce type de* est seul responsable de l'existence de ce rapport de coréférentialité. Voici l'analyse de ce contexte :

(5) Cet article décrit les paramètres techniques fondamentaux de la *radiodiffusion par satellite*¹, présente les aspects réglementaires qui lui sont associés et, au travers des projets existants, analyse les facteurs technico - économiques nécessaires à une réussite de **ce**

type de radiodiffusion¹.

(Giovachini 1992 : E6 160-2)



Les contextes anaphoriques (1), (2), (4) et (6) permettent une analyse similaire. En effet, les pointeurs grammaticaux qu'ils recèlent, notamment *le*, *un*, *tel* et *chaque*, co-indexent de la même façon la variante, qu'ils introduisent, et le ST-source, dont celle-ci constitue une transformation. De plus, dans ces quatre contextes également, les pointeurs grammaticaux érigent seuls cette coréférentialité. Voici les analyses de deux de ces contextes. D'abord le contexte (1), qui comporte le pointeur grammatical, *le* :

(1) Le *système auxiliaire de pilotage*ⁱ prévu sur le *3^e étage*ⁱⁱ est un système à gaz froid (azote comprimé) dont la logique sera probablement intégrée dans l'ensemble des équipements de guidage de l'*étage*ⁱⁱ.

Le *système*ⁱ fera basculer l'ensemble 3^e étage + véhicule P.A.S. de 40° environ en tangage et de 10° environ en lacet. (Poggi 1968 : 21)

et ensuite le contexte (4), qui renferme le pointeur grammatical, *un tel* :

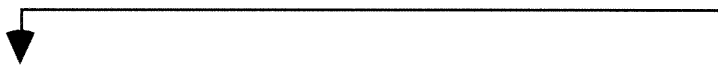
(4) Dès 1962, les États-Unis, conscients du potentiel offert par ces nouvelles technologies spatiales, prenaient l'initiative de développer un *réseau international de télécommunications par satellites*ⁱ. Désireux de mettre en place **un tel** *réseau*ⁱ le plus rapidement possible, le président Kennedy signait, le 31 août 1962, le « Communications Satellite Act » (...).

(CNES/CNET 1983a :126)

Bien que la coréférentialité de la variante anaphorique se limite d'ordinaire au ST-source, comme dans les contextes (1) à (6), il peut arriver qu'elle incorpore d'autres éléments phrastiques, qui se trouvent dans le voisinage immédiat du ST-source, et le qualifient. Cela se produit lorsque, comme constaté en 5.1, le *domaine de référence* du pointeur grammatical, par exemple *ce* ou *tel*, suivi de la reprise anaphorique, dépasse la première occurrence du ST-source, pour inclure tous les éléments du contexte, qui ne font pas partie intégrante du ST-source, mais le détaillent, en identifiant, par exemple, des caractéristiques accidentelles de son référent. Le rapport de coréférentialité s'enrichit alors de tous les éléments phrastiques compris dans le domaine de référence élargi. Notre principe de coréférentialité n'est aucunement enfreint en ce cas, la restauration de la correspondance *Dé/superordonné – Dã/sous-catégorisateur* de la variante n'étant pas entravée, mais se récrit exceptionnellement comme suit :

*Référents*_{variante} = *Référents*_{source} (plus qualificatifs), car on peut argumenter que ces éléments phrastiques, généralement liés aux constituants de type *dã* par le contenu ou par une quelconque parenté au point de vue fonctionnel, puisqu'ils renseignent sur le référent du ST-source, toutefois sans sous-catégoriser ce dernier, sont également ranimés au niveau de la variante par le pointeur grammatical, qui est chargé de rappeler le ou les *dã*^s élidés. Autrement dit, que l'on est en présence d'une réduction, qui n'est plus purement syntagmatique, mais se rapproche de celle phrastique, le rapport de coréférentialité incorporant des éléments phrastiques, qui décrivent le référent du ST-source, et donc également de la variante.

Par exemple, dans le contexte qui suit, aussi analysé en 5.1 :

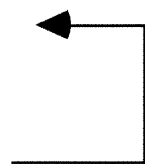


[Le principal *couple perturbateur*ⁱ résulte de la pression solaire]ⁱ et [*ce couple*ⁱ]^j évolue avec la variation annuelle de déclinaison du soleil.
(Maral *et al.* 1982 : 171),

l'adjectif démonstratif, *ce*, co-indexe *couple* et *couple perturbateur*, mais inclut dans le rapport de coréférentialité, ainsi établi, également les autres éléments qui qualifient *couple perturbateur* sans en faire partie, à savoir *principal* et *résulte de la pression solaire*, le domaine de référence phrastique de *ce couple* englobant la première occurrence du ST réitéré, et tous les éléments qui la déterminent. On constate, par ailleurs, que *ce* est seul à établir cette coréférentialité quelque peu spéciale, ne se limitant pas au ST-source, quoique la suite de la phrase, à partir de *évolue*, y contribue également modestement par le maintien du thème *soleil / solaire*.

Le contexte suivant, examiné de même en 5.1, permet une analyse similaire :

[Une *surface dichroïque*ⁱ est réfléchissante dans une certaine bande de fréquences et transparente dans une bande de fréquences nettement différente.]^j [De *telles surfaces*ⁱ] sont constituées par un réseau de métallisations périodiques sur un substrat diélectrique, dont le motif élémentaire est souvent formé par deux dipôles croisés.
(Combes 1986 : E7 590-21)



Le rapport de coréférentialité, établi par *de telles* entre *surfaces* et *surface dichroïque*, y est également enrichi d'éléments phrastiques. En effet, du fait que le domaine de référence de *de telles surfaces* couvre la première phrase tout entière, le rapport de coréférentialité s'étend aux éléments phrastiques, qui paraphrasent *dichroïque*, à savoir *est réfléchissante dans une certaine bande de fréquences et transparente dans une bande de fréquences nettement différente*. Du reste, on constate une fois de plus que le pointeur grammatical indique seul cette coréférentialité.

On peut en conclure, qu'en fonction des frontières du domaine de référence, la coréférentialité d'une reprise anaphorique peut être purement lexicale, c'est-à-dire se restreindre au ST-source, ou phrastique, c'est-à-dire intégrer les éléments phrastiques, qui apportent des informations supplémentaires à propos du référent du ST-source. Soulignons, une fois de plus, que la possibilité d'une coréférentialité augmentée d'éléments phrastiques n'est non seulement symptomatique de la discursivité fondamentale de la reprise anaphorique, mais signale également, selon nous, que l'on se trouve, en ce cas, à la limite de la réduction syntagmatique, sans doute à cheval sur la réduction syntagmatique et la réduction phrastique.

Que le rapport de coréférentialité anaphorique accueille ou non des éléments phrastiques autres que le ST-source, il semble qu'il doit son existence, dans l'un comme dans l'autre cas, principalement sinon uniquement au pointeur grammatical, qui l'érige par le biais d'une opération de co-indexation. Par

conséquent, il est extrêmement précaire, car, ne pouvant être reproduit par la variante anaphorique seule, il nécessite toujours le rétablissement du rapport réductionnel. En effet, en ce sens que la variante anaphorique ne peut désigner le référent du ST-source (détaillé éventuellement par des éléments phrastiques) que lorsqu'elle se trouve rattachée à ce dernier par un pointeur grammatical. Autrement dit, il s'agit d'un rapport de coréférentialité tout à fait éphémère, aucunement exportable vers un contexte, qui ne comprenne la forme canonique du ST-source, ou ne se serve d'un pointeur grammatical pour relier la variante à cette forme non réduite. Mentionnons qu'en 5.2.2 ci-après, nous nous penchons sur la structure interne de la variante anaphorique, telle que dérivée par les RRA, dans le but de déceler ce qui cause l'incapacité de ce type de variante à signifier elle-même sa coréférentialité avec le ST-source ; incapacité qui l'oblige donc à s'entourer d'*indices contextuels de coréférentialité*, particulièrement d'*indices de co-indexation*, afin d'éviter une lecture erronée.

Outre sa précarité, conséquence de sa dépendance absolue d'indices contextuels, le rapport de coréférentialité, spécialement celui entre la première occurrence de la variante et la source, s'avère extrêmement fragile, incapable d'enjamber d'importantes distances textuelles. Cela est dû au fait qu'un écart appréciable, de plus d'un paragraphe ou de plus d'une page par exemple, risque d'incapaciter le pointeur grammatical, de sorte qu'il ne pourra accomplir comme il faut sa tâche de co-indexation. Dans de telles circonstances, la reprise anaphorique est évidemment agrammaticale, car incapable d'ériger un rapport de coréférentialité qui ne laisse pas de place au doute, un échec de co-indexation, ou une co-indexation diversement interprétable, faisant forcément obstacle à la localisation de la source, et empêchant de ce fait la récupération des informations nécessaires à la désambiguïsation de la variante. C'est pourquoi la variante anaphorique est tenue de se placer à proximité de la source, par exemple dans une phrase adjacente, ou dans la même phrase en la suivant de

près de quelques mots à peine, et cela surtout à sa première occurrence. Quant aux occurrences subséquentes de la variante, elles sont, en principe, désambiguïsables par ricochet, c'est-à-dire en remontant dans le texte de l'une à l'autre jusqu'à la source.

Restent les quelques cas où une RRA est activée par un *pointeur lexical*, au lieu d'un *pointeur grammatical*, comme dans le contexte (7) :

- (7) La connaissance de l'orbite parcourue et de l'attitude du satellite (fixée par la direction de son *axe de rotation*) permet de calculer en chaque point de l'orbite et pour toute position instantanée du satellite en **rotation** autour de son *axe* :



- les flux solaire et albédo reçus par les panneaux du satellite,
- les courants instantanés délivrés par les panneaux en tenant compte : (...). (Audibert et Delpont 1971 : 10)

Dans ce contexte, qui se démarque des six autres par le fait que la reprise n'ait guère un caractère présuppositionnel, on constate que le rapport de coréférentialité ne résulte point d'une opération de co-indexation, mais est érigé par *rotation*, le *pointeur lexical*, qui récupère le *Dā*, élidé de la variante. Le rapport de coréférentialité ainsi établi se rapproche, comme nous le verrons ci-dessous, de celui lexicogène, en ce qu'il ne nécessite aucunement le concours du ST-source. Il s'ensuit que la variante pourrait éventuellement se placer à une distance plus importante de ce dernier, quoique jamais sans le *pointeur lexical*. En effet, purement contextuel, car non reproductible par la variante, *axe*, seule, le rapport de coréférentialité demeure tout aussi précaire que celui construit par un *pointeur grammatical*. À ce propos, mentionnons que dans le sous-point qui suit, nous montrons que ce manque de robustesse du rapport de coréférentialité, qu'il se fonde sur des *pointeurs grammaticaux* ou *lexicaux*, est directement imputable à la RRA, qui a engendré la variante.

Pour résumer, nous avons argumenté que, pour ériger le rapport, $Référents_{variante} = Référents_{source}$, obligatoire, la RA laisse de côté la variante, et se sert exclusivement d'*indices contextuels de coréférentialité*, c'est-à-dire d'indices

qui participent au *contexte réductionnel*, et se placent généralement dans le voisinage immédiat de la variante. En effet, nous avons montré que la RA exploite, à cet effet, principalement les *pointeurs grammaticaux*, qui ont pour tâche évidente de co-indexer la variante réduite et la source syntagmatique, en accord avec le caractère présuppositionnel de la reprise. Cette co-indexation permet la récupération au niveau de la source des constituants de type *dã*, élidés de la variante, mais indispensables à l'établissement de sa coréférentialité avec la source, car seuls permettant la reconstruction de sa correspondance *déterminé/superordonné – déterminant/sous-catégorisateur*. Dans des contextes non présuppositionnels, du reste, qui annoncent la réduction à caractère lexical, nous avons vu que les RRA exploitent, dans ce but, les *pointeurs lexicaux*, qui les ont activées. Puisque les pointeurs lexicaux récupèrent eux-mêmes, par le sens ou par la forme, les constituants omis de la variante, ils parviennent généralement à signaler la coréférentialité de la variante sans qu'il soit nécessaire de la rattacher à la source. Dans l'un comme dans l'autre cas, cependant, c'est-à-dire que le concours du ST-source soit ou non requis, le rapport de coréférentialité anaphorique s'avère hautement précaire, car reposant uniquement sur des indices contextuels.

Penchons-nous, maintenant, sur le rapport de coréférentialité lexicogène, et tâchons d'identifier les moyens, textuels ou autres, qui l'érigent.

- *Réduction à caractère lexical*

En 5.1, nous avons constaté que les variantes, contenues dans les sept contextes lexicogènes analysés, ne véhiculaient, à la différence de celles anaphoriques, aucune présupposition, c'est-à-dire qu'elles étaient pleinement interprétables à l'endroit même où elles figuraient dans le texte, sans nécessiter un retour au ST-source. En accord avec cette absence absolue de toute présupposition, nous avons vu, par ailleurs, qu'aucune des variantes n'était

introduite par un pointeur grammatical. Elles étaient, au contraire, accompagnées parfois de *pointeurs lexicaux*, comme dans les contextes (1) et (4) par exemple, ou apparaissaient seules, sans pointeurs apparents, mais soutenues éventuellement par l'environnement contextuel, comme dans les contextes (3), (5) et (6), entre autres.

De ces quelques constats, il nous semble permis de tirer trois conclusions concernant le rapport de coréférentialité lexicogène. Ci-après nous allons vérifier les deux dernières, qui sont provisoires, contrairement à la première, qui est évidente, et ne nécessite, par conséquent, aucun examen. En effet, premièrement, il est clair que les rapports de coréférentialité, présents dans ces sept contextes, ne peuvent résulter d'opérations de co-indexation. De telles opérations ne sont effectuées que par des pointeurs grammaticaux, indices contextuels qui sont généralement porteurs, par ailleurs, d'un message tout à fait incompatible avec la situation dans ces contextes, notamment que les informations, permettant la désambiguïsation de la variante, ne sont pas disponibles sur place. Deuxièmement, nous pensons que ces rapports de coréférentialité, qui ne dépendent pas du concours du ST-source, et ne sont pas toujours attribuables à des pointeurs, sont moins fragiles et sans doute moins précaires que ceux érigés par la RA. Et troisièmement, il nous semble que la possibilité d'une coréférentialité, qui ne requiert pas, contrairement à celle anaphorique, la reconstruction, mot pour mot, à l'aide du ST-source ou de pointeurs, de la correspondance *Dé/superordonné* – *Dã/sous-catégorisateur*, indique que la variante est capable de signifier elle-même, par le biais de sa structure interne sans doute, qu'elle désigne le même référent que le ST-source. Autrement dit, qu'elle comporte, selon toute probabilité, des *indices structuraux*, qui érigent une coréférentialité, qui n'est plus purement contextuelle en ce cas, mais exportable.

Pour vérifier le bien-fondé de ces deux dernières déductions, nous allons en premier examiner le cas de *bande*, variante lexicogène dérivée de *bande de fréquences*, que nous avons rencontrée, en 5.1, dans les contextes réductionnels (1) et (3).

On se souvient que, dans le contexte (1), *bande* est accompagné d'un *pointeur lexical*, notamment *4 GHz*, qui s'est mis à la place, réservée, avant l'application de la RRL, au *Dã* sous-catégorisateur :

- (1) Quatre *bandes de fréquences* sont allouées au satellite Intelsat V : 14 et 6 GHz pour la réception ; 11 et 4 GHz pour l'émission. (...) [28 lignes de texte] Après avoir amplifié les signaux en provenance des antennes, ils translatent leur fréquence dans la *bande 4 GHz* et assurent ensuite une



amplification supplémentaire de ces signaux avant de les transmettre aux T.O.P.. (Duigou 1977 : 4-5)

Ce pointeur, *4 GHz* donc, récupère de façon indirecte, car il est doté d'un *sé* et d'un *sã* différents, le contenu du *Dã* évincé, qui est *de fréquences*. Il confirme de la sorte que *bande* possède bel et bien le même sens notionnel (ou référentiel) que *bande de fréquences*, la forme canonique du ST, employée 28 lignes plus haut. Donc, *4 GHz* est l'*indice contextuel* qui établit, dans ce contexte, la coréférentialité, assez robuste vu l'écart textuel, de *bande* et de *bande de fréquences*. Mais, chose étonnante, il n'y parvient non seulement sans rattacher *bande* à *bande de fréquences*, mais également sans restaurer fidèlement la partie sous-catégorisante manquante de *bande*, vu qu'il s'en distingue à la fois par son *sã* et par son *sé*, ce dernier véhiculant, toutefois, implicitement la notion de *fréquence*.

Reprenons, maintenant, le contexte (3), fortement imprégné de la notion de *fréquence*. *Bande* y figure seul sans source ni pointeur apparents :

- (3) – Le démodulateur à contre-réaction de fréquence
Il réalise la même opération que le démodulateur précédent avec un *filtre à fréquence fixe* mais avec une transposition en fréquence qui ramène toujours la bande utile dans la **bande** du *filtre fixe* en utilisant comme oscillateur local pour le changement de fréquence un modulateur de fréquence attaqué par le signal issu du discriminateur de fréquence (fig. 7.8). (CNES/CNET 1982 : 167)

Cet emploi autonome de *bande*, quoique toujours étayé par le contexte, signale, de façon indéniable, que la coréférentialité de cette variante est exportable, c'est-à-dire reproductible sans qu'il soit nécessaire de rétablir le rapport réductionnel, c'est-à-dire sans qu'il soit nécessaire de restaurer de façon intégrale (*sé + sã*), à l'aide du ST-source ou de pointeurs lexicaux, les constituants du *Dã* élidés de la variante. Autrement dit, que *bande* ne nécessite aucun indice contextuel de coréférentialité, autre qu'une indication de domaine toujours fournie par le contexte, pour maintenir le sens notionnel (ou référentiel) de *bande de fréquences*. Il s'agit, en somme, d'une coréférentialité solide, qui tolère non seulement que *bande* et *bande de fréquences* soient très espacés dans le contexte réductionnel, mais qui, en outre, ne se désintègre lorsque *bande* est ôté du contexte réductionnel, et que rien ne permet plus la restauration de sa correspondance *Dé/superordonné – Dã/sous-catégorisateur* originale.

Cette solidité ne peut provenir, à notre avis, que de *bande* même. Plus précisément, nous soupçonnons que *bande* comporte en lui-même un indice, que la RRL lui a transmis lors de sa dérivation de *bande de fréquences*, et qui assure par la suite en tout temps sa coréférentialité avec *bande de fréquences*. Un *indice structural*, en somme, qui relève de la *structure interne* à la fois de *bande* et de *bande de fréquences*, *bande* n'étant que le résultat d'une manipulation permise par la structure interne de *bande de fréquences*, notamment l'effacement de son *Dã sous-catégorisateur*, comme effectué par la RRL : $[D\acute{e} D\grave{a}]_{ST} \leftrightarrow [D\acute{e} \emptyset]_{RL}$, et qui est attribuable, sans nul doute, à une caractéristique particulière du *Dé superordonné*. Nous identifions cette caractéristique en 5.2.2.

Les variantes, comprises dans les autres contextes, qu'elles s'y trouvent seules ou accompagnées de pointeurs lexicaux, sont, comme *bande*, elles-mêmes porteuses d'indices de coréférentialité. Il est inutile de les examiner ici une à une, étant donné que nous allons analyser chacune des RRL, qui leur ont donné naissance, au sous-point suivant, dans le but de mettre à nu le mécanisme, dont

se sert la réduction à caractère lexical, afin d'équiper ses variantes d'*indices structuraux de coréférentialité*, indices qui rendent accessoire la restauration de la correspondance *Dé/superordonné* – *Dã/sous-catégorisateur* originale. Il nous semble suffisant donc de n'examiner ici que les variantes, *filtre fixe*, *terminal mobile*, *mobile terrestre*, et *mobile*, qui figurent dans leurs contextes réductionnels respectifs sans pointeurs lexicaux.

La variante lexicogène, *filtre fixe*, rencontrée dans le contexte (3), déjà reproduit ci-dessus, ne comporte plus le *dé* du *Dã* de sa source syntagmatique, *filtre à fréquence fixe*, qui la précède, notons-le, de 16 mots à peine. L'absence de ce composant, réalisé au niveau de la source par le constituant nominal, *fréquence*, est compensée par le contexte où prédomine nettement la notion de *fréquence*. Il apparaît donc que la coréférentialité de *filtre fixe* et de *filtre à fréquence fixe* est suggérée, dans ce contexte, par deux indices, à savoir d'une part leur proximité, donc le peu de distance qui les sépare et qui permet une reconstruction intégrale (*sé* + *sã*) du composant manquant, et d'autre part, comme pour *bande*, le thème même de ce contexte, qui décrit le fonctionnement d'un démodulateur à contre-réaction de fréquence. Cependant, *filtre fixe*, constituant une non-prédication (cf. chapitre 3), un filtre fixe n'étant pas un filtre qui est fixe, on peut supposer que cette coréférentialité est reproductible par la variante même dans un autre contexte, situé dans le même domaine, celui des télécommunications, mais qui ne reconstitue plus le rapport réductionnel. Donc, que *filtre fixe*, dont *fixe*, élevé au statut de *Dã sous-catégorisateur*, détaille en réalité un nom absent, est susceptible d'admettre un emploi autonome, c'est-à-dire sans que source ni pointeur lexical ne raniment le *dé* absent du *Dã*.

Quant aux variantes lexicogènes, *terminal mobile*, *mobile terrestre* et *mobile*, rencontrées dans le contexte (6), elles dérivent, on s'en souvient, de deux sources différentes, l'une une réduction de l'autre : *terminal mobile* et *mobile terrestre* de *terminal mobile terrestre*, dont le *Dã sous-catégorisateur* se situe à la

médiane, et *mobile* de *terminal mobile*. La coréférentialité de ces variantes, *mobile terrestre* excepté, semble relever, à première vue du moins, des mêmes indices, créés par la dynamique du texte, donc la proximité de leurs sources respectives, ce qui permet la restauration complète (*sã + sé*) du composant supprimé, et la thématique du contexte :

- (6) La communication avec des ***terminaux mobiles terrestres*** en mouvement de par le monde est un problème difficile ; en effet, ces stations mobiles sont de petite taille et de performances limitées, et sont de plus placées dans un environnement difficile. Ce peut être, par exemple, un bateau tanguant et roulant dans un grain de force 10, ou l'« Eurocrate » de l'an 2000 transportant son terminal personnel dans son porte-documents.

La partie la plus critique de la liaison entre un satellite et un ***terminal mobile*** est la liaison aller, du satellite vers le *terminal* ; l'antenne du ***mobile*** a en effet une faible directivité entraînant une mauvaise sensibilité en réception. Ceci doit être compensé par des satellites ayant une PIRE élevée, ainsi qu'un bon facteur de mérite G/T en réception, dans la bande de fréquence concernée par la liaison avec le ***mobile*** (Bande L, soit 1 à 2 GHz). (...) Un marché est en train de se révéler pour des services faisant usage de ***terminaux mobiles*** petits, économiques et simples à utiliser. (Roger *et al.* 1989 : 35)

Fig. 7 Pinceaux fins pour ***mobiles terrestres*** Européens [sic]
(Roger *et al.* 1989 : 37)

Cependant, *terminal mobile* et *mobile*, réductions de première et de deuxième génération de *terminal mobile terrestre*, ayant l'une comme l'autre maintenu le *Dã sous-catégorisateur*, *mobile*, on peut supposer que ces deux variantes contribuent également elles-mêmes à cette coréférentialité, étant donné que *mobile* en fait par la force des choses des isotopes de *terminal mobile terrestre* sur l'axe onomasiologique vertical, c'est-à-dire des items qui entretiennent des relations identiques avec les autres items situés sur cet axe, lequel identifie les hyperonymes et les hyponymes du ST-source. Il s'agit, en somme, selon nous, d'une coréférentialité, tributaire d'un indice structural, mais confirmée par des indices contextuels, et qui devrait être exportable, de ce fait, sans nécessiter le rétablissement du rapport réductionnel.

La variante, *mobile terrestre*, laquelle se constitue de même de l'ex-*Dã sous-catégorisateur*, *mobile*, confirme cette hypothèse, que nous tâcherons de démontrer, nous tenons à le mentionner, en 5.2.2 ci-après. En effet, à plus d'une

page de *terminal mobile terrestre*, sa source, cette variante fait l'objet d'un emploi presque autonome (seul obstacle important : la présence, facilement retraçable, et donc éliminatoire, de la forme canonique du ST-source), car elle y apparaît dans un contexte, le titre d'une figure, qui, trop limité, ne renseigne ni sur son étymologie, ni n'érige sa coréférentialité. Cet emploi confirme nos soupçons, notamment que la coréférentialité d'une variante réduite, qui a préservé le *Dã sous-catégorisateur* de la source, est solide et durable, c'est-à-dire apte à supporter d'importants écarts textuels, d'une part, et à exister sans le support du rapport réductionnel, de l'autre.

Les variantes lexicogènes, *bande et mobile terrestre*, et dans une moindre mesure, *filtre fixe, terminal mobile et mobile*, signalent, de par leur comportement dans ces quelques contextes, que nos deux déductions provisoires, concernant la robustesse et l'origine véritable du rapport de coréférentialité lexicogène, sont fondées. Une démonstration plus poussée de la présence d'indices structuraux demeure, cependant, nécessaire. Nous la ferons, comme mentionné, au prochain sous-point.

Avant de conclure, il nous reste à attirer l'attention sur une autre caractéristique, qui différencie le rapport de coréférentialité lexicogène de celui anaphorique. En effet, il s'agit d'une coréférentialité, qui est purement lexicale, c'est-à-dire d'une coréférentialité, qui n'accueille à aucun moment des éléments phrastiques, mais se limite en tout temps au ST-source. Cette caractéristique dérive, selon nous, de deux particularités propres à la réduction à caractère lexical. Premièrement, le fait que ce mécanisme réducteur n'est admis que par des unités, qui se constituent d'une structure interne triplement binaire (*cf.* chapitre 3), et que, contrairement à la reprise anaphorique, il ne transforme donc des syntagmes libres. Et, deuxièmement, le fait qu'il ne communique aucune présupposition aux variantes qu'il engendre, et que ces dernières ne

renvoient, donc, à aucun moment, au ST-source par le biais de pointeurs grammaticaux, comme *tel*, par exemple.

Pour résumer, nous avons argumenté que le rapport de coréférentialité lexicogène repose principalement sur des *indices structuraux*, lesquels relèvent de la structure interne de la variante, telle que dérivée par une règle lexicogène de celle de la source, bien qu'il arrive souvent que cette coréférentialité soit soulignée en discours par des *indices contextuels*, qui, toutefois, ne co-indexent jamais la variante et la source. Parmi ces indices, créés par la dynamique du texte, il convient de rappeler ceux, que nous avons rencontrés dans nos contextes, notamment la présence d'un pointeur lexical, la proximité du ST-source et la thématique du contexte.

Cependant, pour exister, nous avons vu que le rapport lexicogène de coréférentialité ne semble nullement avoir besoin de ces indices contextuels, une simple indication de domaine, fournie par le contexte, étant généralement suffisante pour confirmer que la lecture, suggérée par les indices structuraux, est exacte. Largement indépendant d'indices contextuels, donc, car reposant sur des indices structuraux, qui rendent secondaire la restauration de la correspondance, *Dé/superordonné – Dã/sous-catégorisateur*, originale, nous avons constaté que le rapport de coréférentialité lexicogène est à la fois solide et durable. En effet, grâce à cette indépendance, nous avons vu que la variante peut se placer, à l'intérieur du texte, à une bonne distance de sa source, voire même se séparer carrément de cette dernière, c'est-à-dire couper le cordon ombilical qui les rattache, et réapparaître seule, sans la source, dans un autre texte, qui traite d'une thématique analogue.

Dans le sous-point qui suit, nous avons pour objectif de montrer que ces *emplois* subséquents *quasi autonomes*, encore étayés par un pointeur lexical par exemple, ou *autonomes*, sans source ni pointeur lexical, sont possibles, parce que le *poids onomasiologique* de la variante lexicogène, c'est-à-dire la place qu'elle

occupe dans son système notionnel, est calculable au moyen des *indices structuraux*, qui particularisent sa structure interne, structure qui ne se compose que des composants non effacés de la source, quoique promus éventuellement à de nouvelles fonctions.

5.2.2 Degrés d'autonomie contextuelle des variantes anaphoriques et lexicogènes

Ce sous-point porte principalement sur la *robustesse* du rapport de coréférentialité, robustesse qui décide du *degré d'autonomie contextuelle* de la variante réduite, lequel décroît rapidement, comme constaté en 5.2.1, lorsque la coréférentialité repose exclusivement sur des indices de co-indexation, ou sur d'autres indices contextuels, tels un pointeur lexical. Son objectif est la mise à nu du mécanisme responsable de la plus grande *autonomie contextuelle* de la *variante lexicogène*, grâce à laquelle cette variante, une fois créée par réduction, peut s'émanciper, c'est-à-dire découpler son emploi de celui de la forme canonique du ST-source, sans pour autant se substituer à elle.

Pour réaliser cet objectif, il sera nécessaire d'examiner de plus près les fonctions des composants (tête ou expansion, déterminé ou déterminant, superordonné ou sous-catégorisateur) de la triple binarité de la source, qui se trouvent maintenus, et non éliminés, suite à l'effacement de tel, ou de tel autre, constituant de la linéarité de la source. Car, comme cette triple binarité, particulièrement sa deuxième correspondance, *déterminé/superordonné – déterminant/sous-catégorisateur*, décide de la valeur terminologique et du poids onomasiologique de la source, et comme la structure interne, sous-jacente à la linéarité de la variante, se constitue, pour l'essentiel, des composants non supprimés de cette triple binarité, il est évident que l'éventuelle autonomie contextuelle de la variante ne peut provenir que des fonctions des composants reçus en héritage de la source.

Plus précisément, nous soupçonnons que les composants, préservés par les *RRL*, parviennent invariablement à établir, entre la variante et sa source, une *relation d'isotopie onomasiologique*. Comme signalé plus haut, nous pensons, en effet, que ces composants construisent, au niveau de la variante, des *indices structuraux de coréférentialité*, c'est-à-dire des indices qui garantissent la non-ambiguïté du *rapport variante ↔ source* dans n'importe quel contexte, que ce dernier comporte ou non la forme canonique du ST-source, vu qu'ils font de la variante un isotope du ST-source sur l'axe vertical de l'axe onomasiologique double.

En revanche, nous soupçonnons que les composants, maintenus par les *RRA*, sont incapables d'établir une telle relation d'isotopie onomasiologique entre la variante et sa source. Cependant, sans indices structuraux de coréférentialité, la variante ne peut être coréférentielle avec sa source qu'à l'intérieur des limites du contexte réductionnel, à condition toutefois que ce dernier comprenne des indices qui signalent et confirment cette coréférentialité. Autrement dit, nous soupçonnons que les *RRA* rendent, par l'effacement de certains composants, foncièrement dépendant du contexte le *rapport variante ↔ source*, lequel nécessite par conséquent, pour empêcher toute lecture ambiguë ou erronée, à proximité de la paire réductionnelle, et particulièrement de la variante réduite, la présence d'au moins un *indice contextuel de coréférentialité*. Les indices les plus caractéristiques, en ce cas, sont, comme nous l'avons constaté ci-dessus, les *indices de co-indexation*.

Pour vérifier le bien-fondé de ces soupçons, nous allons reprendre une à une les règles anaphoriques et lexicogènes, que nous avons identifiées lors de l'analyse des 14 contextes en 5.1. Au besoin, nous comptons nous servir également d'autres règles réductionnelles, recueillies lors du dépouillement de notre corpus. Pour chacune des règles, nous allons vérifier si les composants maintenus bâtissent ou non des *indices structuraux de coréférentialité*,

c'est-à-dire si ces composants permettent ou non de calculer le *poids onomasiologique* de la variante, lequel doit être identique à celui du ST-source. Dans ce but, nous allons manipuler trois outils, introduits au chapitre 3 : (1) la correspondance *déterminé/superordonné* – *déterminant/sous-catégorisateur*, (2) l'*axe onomasiologique double*, et (3) le statut *intrasystémique*, *extrasystémique* ou *primitif* de l'hyperonyme identifié par le *déterminé*.

Avant de poursuivre, il importe de rappeler brièvement ce que sont pour nous l'axe onomasiologique double et les trois statuts possibles du déterminé.

L'*axe onomasiologique double* est, comme expliqué au chapitre 3, un axe qui comporte deux bras, l'un horizontal et l'autre vertical. Le bras horizontal reflète les rapports onomasiologiques internes du ST, tels que déterminés par sa deuxième correspondance. Quant au bras vertical, il représente les rapports onomasiologiques paradigmatiques, le plus souvent parallèles à ceux de l'axe horizontal, que le ST entretient avec les autres termes, simples ou syntagmatiques, de son domaine.

Pour ce qui est du statut du déterminé, plus précisément de l'hyperonyme qu'il désigne, rappelons qu'il est *intrasystémique* lorsque l'hyperonyme appartient au même domaine notionnel que le ST, *extrasystémique* lorsque l'hyperonyme provient d'un autre domaine, le plus souvent connexe à celui du ST, et *primitif* lorsqu'il s'agit d'une notion hyperonymique très générale n'appartenant à aucun domaine en particulier, telle celle désignée par *système*, par exemple, bien commun à un nombre élevé de domaines.

Enfin, pour l'examen des composants transmis à la variante par les règles réductionnelles, anaphoriques et lexicogènes, rencontrées pour la plupart en 5.1, particulièrement de leur capacité de suggérer la coréférentialité de la variante, nous allons suivre l'ordre de présentation des sous-points précédents. Nous allons donc d'abord nous pencher sur les effacements effectués par les règles anaphoriques, et ensuite sur ceux, très différents, des règles lexicogènes.

- *Reprise anaphorique*

Comme constaté au chapitre 3, la *reprise anaphorique* est un mécanisme discursif, capable de modifier la linéarité de tout syntagme, terminologique ou libre, qui est le produit d'une relation hiérarchique s'établissant sur le plan syntagmatique entre une tête et au moins une expansion, et sur le plan sémantique entre un déterminé et au moins un déterminant. Il s'agit, plus précisément, d'un mécanisme discursif qui reprend, lorsque les conditions identifiées en 5.1 sont satisfaites, la tête ou le déterminé de tout syntagme, terminologique ou libre, qui est un subordonné endocentrique, dont les composants des niveaux syntagmatique et sémantique se recouvrent de façon plus ou moins parfaite.

Lorsque le syntagme-source, terminologique ou libre, ne comprend qu'un seul déterminant, la RA supprime, en règle générale, tous les constituants, qui composent ce *déterminant*, et ne préserve que le ou les constituants, qui composent le *déterminé*, comme suit :

- [tube_{tête/dé} de gel moussant_{expansion/dā}]SL ↔ [tube_{tête/dé} ∅_{expansion/dā}]RA ;
- [antenne_{tête/dé} à faisceaux multiples_{expansion/dā}]ST ↔ [antenne_{tête/dé} ∅_{expansion/dā}]RA.

Lorsque le syntagme-source, terminologique ou libre, possède plus d'un déterminant, chacun des déterminants peut faire l'objet d'un effacement. Cependant, les comportements réductionnels du ST et du SL bifurquent dans ce cas, ST et SL ne permettant plus les mêmes effacements. En effet, si le syntagme-source est un ST, les RRA sont tenues de tenir compte de la hiérarchie des déterminants. Ainsi, nous verrons, au chapitre 6, qu'il ne leur est permis de procéder à l'effacement d'un déterminant de niveau inférieur, à

condition que le ou les déterminants de niveau supérieur soient déjà élidés, ou soient également inclus dans l'effacement :

- *[[propulseur_{tête/dé} ionique_{expansion'/dã}]Dé monobouton_{expansion''/Dã}]ST
 ↔ [[propulseur_{tête/dé} Ø_{expansion'/dã}]Dé monobouton_{expansion''/Dã}]RA, *us*
- [[propulseur_{tête/dé} ionique_{expansion'/dã}]Dé monobouton_{expansion''/Dã}]ST ↔
 [[propulseur_{tête/dé} Ø_{expansion'/dã}]Dé Ø_{expansion''/Dã}]RA.

Cette contrainte provient, nous y revenons au chapitre 6 également, de la deuxième correspondance du ST, absente du SL, qui est susceptible de conférer à l'effacement d'un déterminant de niveau inférieur, non accompagné de l'élision du ou des déterminants de niveau supérieur, un caractère lexicogène. D'ailleurs, dans l'exemple ci-dessus, la RA agrammaticale est, en fait, une RL.

En revanche, lorsque le syntagme est un SL, les RRA agissent librement, sans aucune contrainte. Par exemple, le SL, *(une) vieille assiette ramenée de Belgique*, permet les effacements suivants : *cette Ø assiette Ø*, *cette vieille assiette Ø*, *cette Ø assiette ramenée de Belgique*. Les frontières d'un SL n'étant pas fixes, on peut supposer que, pour la troisième élision, la RA ne considère que la suite syntagmatique, *(une) vieille assiette*, dont elle ne garde que la tête.

Que le syntagme-source soit libre ou terminologique, à un ou à plusieurs déterminants, au point de vue de la *coréférentialité*, l'effet des RRA est à peu près le même. En effet, en ce sens que le résultat est à chaque fois une forme réduite qui n'est à même de ré-évoquer seule le référent précis de sa source. Cependant, l'endocentrisme des SL et des ST étant de nature différente, l'un nivellé et l'autre hiérarchisé, la reprise anaphorique d'un SL respecte, en général, le *poids onomasiologique* de sa source, contrairement à celle d'un ST, qui remonte généralement vers un niveau onomasiologique supérieur.

En effet, lorsque le syntagme-source est un SL à un ou à plusieurs déterminants, nous obtenons, comme dans les exemples ci-dessus, une reprise

anaphorique, qui, bien qu'elle ne précise plus une ou plusieurs caractéristiques accidentelles de son référent, conserve tout de même le poids onomasiologique du syntagme-source, vu que le déterminé de ce dernier ne dénomme point une notion superordonnée à celle à laquelle le syntagme tout entier fait allusion. Cependant, du fait que le ou les déterminants, quoique point sous-catégorisateurs, c'est-à-dire porteurs d'un trait notionnel distinctif susceptible de créer en aval du déterminé un niveau onomasiologique hyponymique, n'explicitent non plus une caractéristique inhérente à l'ensemble des référents possibles du déterminé, c'est-à-dire une caractéristique pertinente, car distinctive, et incluse de ce fait dans la notion dénommée par ce déterminé, mais en identifient, au contraire, une des plus secondaires, dans les exemples ci-dessus un des multiples usages des tubes dans le domaine des cosmétiques, ou l'âge et la provenance d'une assiette, il est évident que, malgré le respect du poids onomasiologique, la reprise, qui correspond à la tête ou au déterminé du syntagme-source, ne peut à elle seule ré-évoquer le ou les caractéristiques accidentelles, qui individualisent le référent désigné par ce syntagme-source. Pour que la reprise puisse rappeler ces qualités non distinctives, elle requiert, en effet, le concours d'un indice contextuel, tel *ce* ou *le* par exemple, et plus rarement *un tel* ou *ce type de*, vu la fonction purement qualifiante et non sous-catégorisante des déterminants d'un SL, qui ranime au niveau de la reprise le ou les déterminants élidés, et en indique, en outre, la présence ailleurs dans le texte.

En revanche, lorsque le syntagme-source est un *ST*, à un ou à plusieurs déterminants, les constituants de type *dé*, qu'ils soient intrasystémiques, extrasystémiques ou primitifs, identifient, étant donné le troisième niveau onomasiologique du *ST*, absent du *SL*, un *superordonné* du *ST*-source, qui est lui aussi un terme.

Il s'ensuit que la reprise anaphorique d'un *ST simple*, à un déterminant, comme *antenne* de *antenne à faisceaux multiples* ci-dessus, obtenue par

l'effacement en entier du déterminant sous-catégorisateur, entre inévitablement et invariablement en collision avec un superordonné de ce ST, dans le cas présent *antenne*, lequel possède en principe la même linéarité. Autrement dit, nous obtenons, en règle générale, une variante, qui, constituée du seul déterminé/superordonné de la source, ne permet plus de recalculer le poids onomasiologique de cette dernière, mais risque, au contraire, si rien n'empêche cette lecture, de référer à une notion située plus haut sur l'axe onomasiologique vertical.

À notre connaissance, il n'existe qu'une seule exception à cette règle, qu'il nous faut mentionner déjà par souci de précision. Il s'agit des ST simples constitués d'un *Dé de type extrasystémique* et d'un *Dã de transfert*, tels *satellite artificiel* par exemple, dont le *Dé*, après l'élimination du *Dã*, s'avère généralement représentatif, dans le domaine notionnel d'accueil, du poids onomasiologique du ST-source, car capable de faire sien le contenu du *Dã*, lorsque celui-ci est absent. Nous reviendrons sur cette exception.

Pour exister, donc, la coréférentialité de la variante d'un ST simple, dont le *Dã* a été amputé, exige, dans la majorité des cas, la présence dans le texte d'un indice, tel un indice de co-indexation, qui bloque la lecture justifiée par la linéarité de la variante, en suggérant la présence implicite d'un sous-catégorisateur, retrouvable ailleurs dans le texte.

Il en va de même pour les reprises anaphoriques d'un *ST surcomposé*, à deux ou à plusieurs déterminants, dont le *Dé* et le *dé* sont généralement intrasystémiques ou primitifs, tel par exemple *propulseur ionique monobouton* ci-dessus. En effet, l'effacement du *Dã*, *monobouton*, génère une variante dont la linéarité est identique à celle de l'hyperonyme immédiat de ce ST, notamment *propulseur ionique*. Et, l'effacement du *dã*, *ionique*, suite au gommage du *Dã*, *monobouton*, engendre une variante, notamment *propulseur*, dont la forme est identique à celle de *propulseur*, hyperonyme à la fois de *propulseur ionique* et de

propulseur ionique monobouton. Nous obtenons des variantes, donc, qui, ôtées du contexte réductionnel, ou insérées dans un texte sans aucun indice contextuel de coréférentialité, sont incapables de véhiculer le sens notionnel ou référentiel de leur syntagme-source.

En termes plus généraux, si nous nous référons à l'axe onomasiologique double des ST, on constate que chaque effacement par une RRA d'un déterminant sur l'axe onomasiologique horizontal entraîne, vu le troisième niveau onomasiologique du ST, sur l'axe onomasiologique vertical, si rien dans le contexte réductionnel ne s'y oppose, et si le déterminé/superordonné n'est extrasystémique, un changement de rang vers le haut. Il s'ensuit que pour un ST théorique à trois enchâssements, il est possible d'observer, sur l'axe onomasiologique vertical, le mouvement ascendant et récursif suivant, suite à la suppression l'un après l'autre, sur l'axe horizontal, des trois $d\tilde{a}^s$ du ST, d'abord du $D\tilde{a}$, ensuite du $d\tilde{a}'$ et enfin du $d\tilde{a}$:

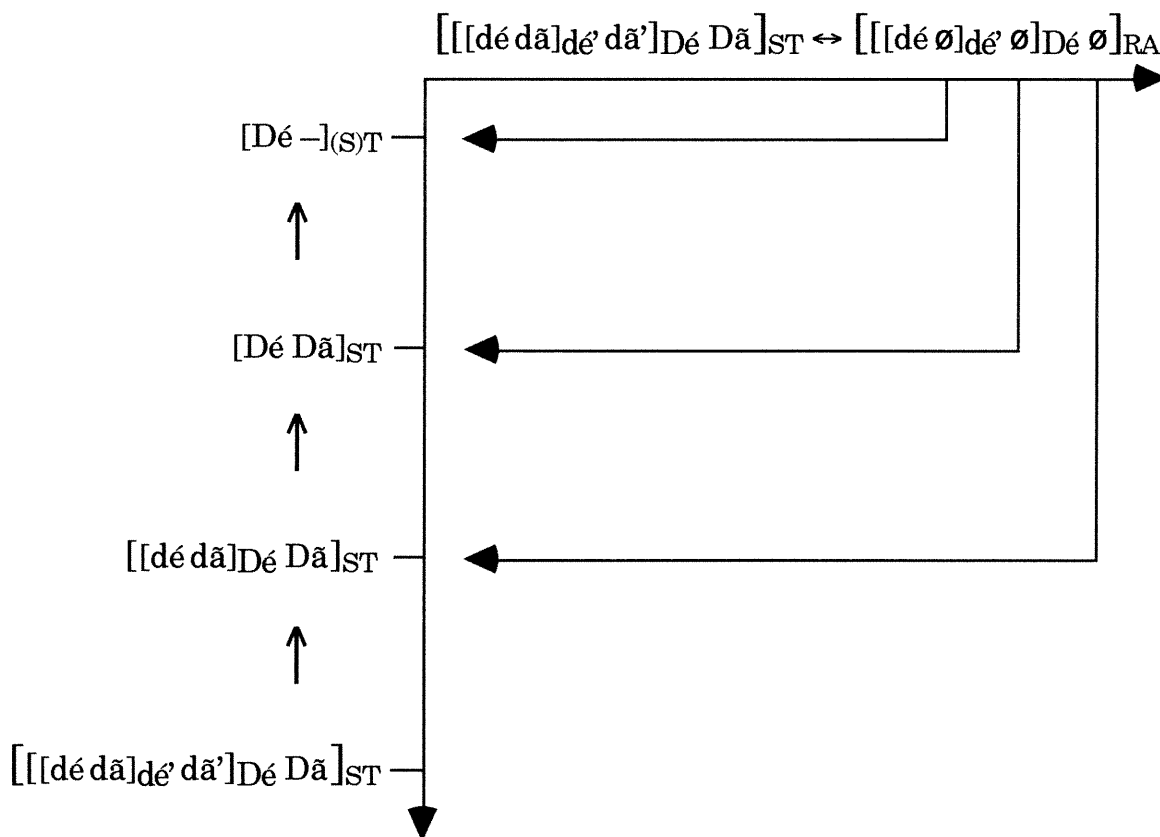


Fig. 19

Effet de la RA sur l'axe onomasiologique double

Cette figure montre que les trois reprises anaphoriques possibles d'un ST à trois enchâssements dont le *Dã* se situe à la finale, à savoir (1) $[[[\text{dé } \text{dã}]_{\text{d'é}} \text{dã}']_{\text{D'é}} \emptyset]_{\text{RA}}$, (2) $[[[\text{dé } \text{dã}]_{\text{d'é}} \emptyset]_{\text{D'é}} \emptyset]_{\text{RA}}$, et (3) $[[[\text{dé } \emptyset]_{\text{d'é}} \emptyset]_{\text{D'é}} \emptyset]_{\text{RA}}$, correspondent sur l'axe onomasiologique vertical à des hyperonymes de ce ST, à savoir (1) $[[[\text{dé } \text{dã}]_{\text{D'é}} \text{Dã}]_{\text{ST}}$, (2) $[\text{D'é } \text{Dã}]_{\text{ST}}$ et (3) $[\text{D'é } -]_{(\text{ST})}$. On peut en conclure que les composants préservés par les trois RRA, qui ont engendré ces variantes, à savoir (1) $[[[\text{dé } \text{dã}]_{\text{d'é}} \text{dã}']_{\text{D'é}} \text{Dã}]_{\text{ST}} \leftrightarrow [[[\text{dé } \text{dã}]_{\text{d'é}} \text{dã}']_{\text{D'é}} \emptyset]_{\text{RA}}$, (2) $[[[\text{dé } \text{dã}]_{\text{d'é}} \text{dã}']_{\text{D'é}} \text{Dã}]_{\text{ST}} \leftrightarrow [[[\text{dé } \text{dã}]_{\text{d'é}} \emptyset]_{\text{D'é}} \emptyset]_{\text{RA}}$, et (3) $[[[\text{dé } \text{dã}]_{\text{d'é}} \text{dã}']_{\text{D'é}} \text{Dã}]_{\text{ST}} \leftrightarrow [[[\text{dé } \emptyset]_{\text{d'é}} \emptyset]_{\text{D'é}} \emptyset]_{\text{RA}}$, ne permettent point de recalculer le poids onomasiologique de la source, poids que doivent posséder les trois variantes dans leur contexte réductionnel. Autrement dit, les trois RRA créent des variantes absolument dépourvues d'indices structuraux de coréférentialité, c'est-à-dire d'indices qui, puisqu'ils situent la source et ses variantes au même niveau sur l'axe onomasiologique vertical, érigent entre ces différentes formes du ST-source une relation d'isotopie onomasiologique stable. En l'absence de ce genre d'indices, seuls les indices contextuels, particulièrement les indices de co-indexation, sont capables de signaler que les variantes véhiculent, en dépit de la lecture émanant de leur structure interne, le même sens notionnel (ou référentiel) que la source.

Reprenons maintenant une à une les RRA rencontrées en 5.1. Ces règles sont au nombre de trois : $[\text{D'é } \text{Dã}]_{\text{ST}} \leftrightarrow [\text{D'é } \emptyset]_{\text{RA}}$, $[\text{Dã } \text{D'é}]_{\text{ST}} \leftrightarrow [\emptyset \text{ D'é}]_{\text{RA}}$, et enfin $[[\text{dé } [\text{Dã}] \text{dã}]_{\text{D'é}}]_{\text{ST}} \leftrightarrow [[\text{dé } [\emptyset] \emptyset]_{\text{D'é}}]_{\text{RA}}$.

La première, la plus fréquente, est responsable, on s'en souvient, des paires réductionnelles suivantes : {réseau de télécommunications, réseau}, {orbite keplerienne, orbite}, {radiodiffusion par satellite, radiodiffusion}, {voie téléphonique, voie}, et enfin {axe de rotation, axe}.

Pour toutes les paires repérées, on constate que l'effacement du *Dã* sous-catégorisateur, *de télécommunications*, *keplerienne*, *par satellite*,

téléphonique ou *de rotation*, génère une variante, *réseau*, *orbite*, *radiodiffusion*, *voie* ou *axe*, dont la forme entre en conflit avec celle d'un superordonné du ST-source, à savoir *réseau*, *orbite*, *radiodiffusion*, *voie* ou *axe*.

Il apparaît, par ailleurs, que les *Dés superordonnés* maintenus sont de deux types, soit *intrasystémiques*, tels par exemple *orbite* et *radiodiffusion*, soit *primitifs*, tels par exemple *réseau*, quoique ce ne soit pas un représentant prototypique de cette classe de déterminés.

Aucun des *Dés superordonnés* n'est à proprement parler *extrasystémique*. À première vue, *radiodiffusion* pourrait l'être dans le domaine des télécommunications spatiales, mais, dans le contexte anaphorique (5), le pointeur grammatical, *ce type de*, signale clairement qu'il s'agit d'un intrasystémique, l'emphase étant mise sur la sous-catégorisation de la notion de *radiodiffusion*. En effet, en ce sens que l'objectif du texte, dans lequel s'insère cette variante, et qui situe le ST-source, *radiodiffusion par satellite*, dans un domaine notionnel précis, est, comme l'indique *ce type de* d'ailleurs, de décrire les caractéristiques d'un type particulier de radiodiffusion, à savoir celui qui se sert d'un émetteur-récepteur embarqué sur un satellite au lieu d'un réseau d'émetteurs et de réémetteurs terrestres. Le point de vue qui prime, donc, n'est pas celui spatial, évoqué par le *Dã* sous-catégorisateur, *par satellite*, mais celui du domaine notionnel de la radiodiffusion. Et, à l'intérieur de ce domaine, le *Dé*, *radiodiffusion*, de *radiodiffusion par satellite*, est évidemment un *intrasystémique*. Bref, les apparences nonobstant, *radiodiffusion par satellite* est bel et bien constitué d'un *Dé* intrasystémique et d'un *Dã*, qui est un sous-catégorisateur pur. Il s'agit, en effet, d'un ST dont le *Dé* est révélateur du domaine notionnel, et non pas le *Dã*. Dans le cas d'un ST comprenant un *Dé* extrasystémique, au contraire, c'est, de façon très caractéristique, le *Dã* sous-catégorisateur, chargé d'une fonction de transfert, qui identifie le domaine notionnel.

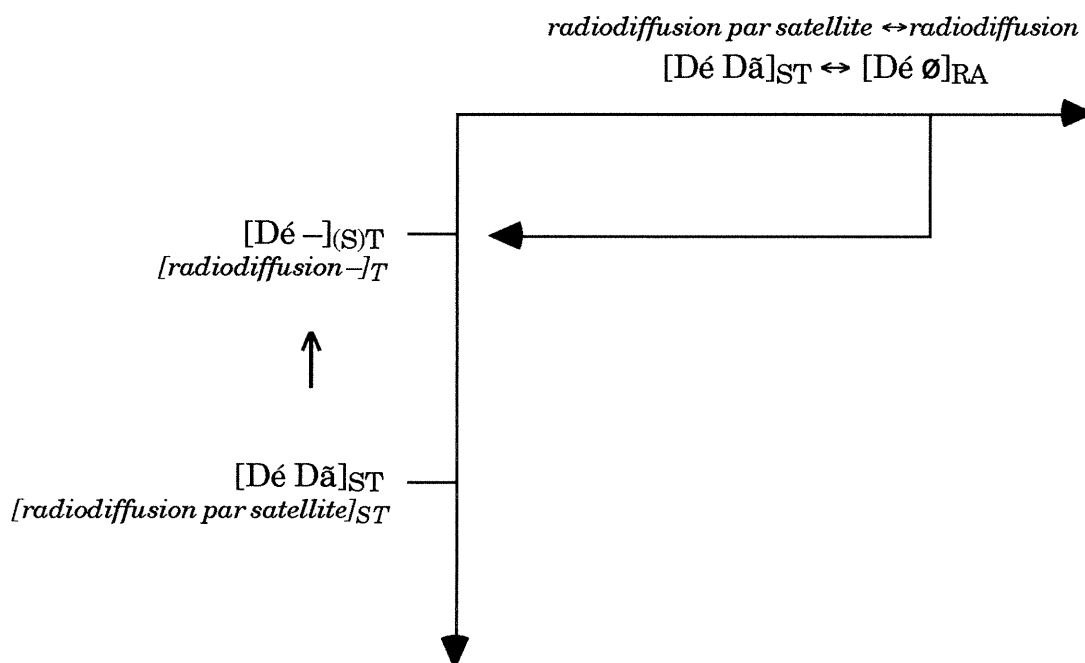
Qu'ils soient primitifs, au contenu notionnel plutôt indéterminé, ou intrasystémiques, au contenu notionnel plus précis, tous les *Dé*^s superordonnés préservés sont, sans exception, incapables de se transformer au niveau des variantes répertoriées en indices structuraux de coréférentialité, car ils pointent forcément, de par leur nature, si rien dans le contexte réductionnel ne désamorce cette lecture, vers un superordonné du ST-source.

En effet, l'effacement du *Dã* sous-catégorisateur, qui, lorsqu'il est lié à un *Dé* de type *primitif*, identifie généralement le domaine notionnel d'accueil du primitif, ou la finalité de ce dernier dans ce domaine, résulte, en général, en une suite, qui, constituée du seul *Dé* superordonné du ST, ne se confond non seulement avec le véritable superordonné, le plus souvent à caractère très générique, de ce dernier, mais ne comporte plus, en outre, aucun indice de domaine. C'est le cas, dans une certaine mesure, de *réseau* suite à l'élosion de *de télécommunications* ci-dessus. Mais des exemples plus caractéristiques, issus de la même RRA, seraient, sans doute, des paires, telles {module de propulsion, module} et {unité de télémessure digitale, unité}, également rencontrées dans notre corpus.

En revanche, lorsque le *Dé* superordonné est un *intrasystémique*, la suite, obtenue après l'élosion du *Dã* sous-catégorisateur, demeure représentative du domaine du ST-source, mais s'avère néanmoins inapte à maintenir le poids onomasiologique du ST-source, puisqu'elle affiche généralement une linéarité qui ne se laisse aucunement distinguer de celle du superordonné. C'est le cas, entre autres, de {orbite keplerienne, orbite} et de {radiodiffusion par satellite, radiodiffusion} ci-dessus.

Plus loin, au moment d'examiner les RRL repérées en 5.1, nous montrons que seul l'hyperonyme *extrasystémique* est en mesure de suggérer le poids onomasiologique du ST dont il constitue le *Dé*, car, étant importé, transfert réalisé par le *Dã*, il fait en principe intervenir au moins deux domaines notionnels.

Par voie de conséquence, dans tous les cas où le *Dé* superordonné est un *intrasystémique* ou un *primitif*, la règle réductionnelle, $[D\acute{e} D\grave{a}]_{ST} \leftrightarrow [D\acute{e} \emptyset]$, provoque, sur l'axe onomasiologique vertical, le mouvement ascendant suivant, que seul un indice contextuel de coréférentialité, tel un indice de co-indexation, ou un pointeur lexical, – cas de {axe de rotation, axe} dans le contexte réductionnel (7) –, peut neutraliser :

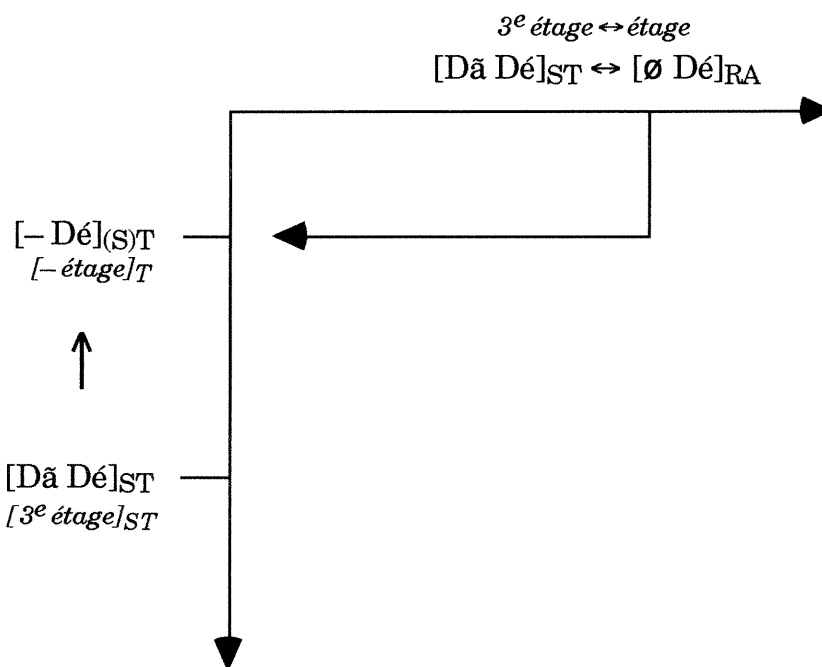


La deuxième RRA, $[D\grave{a} D\acute{e}]_{ST} \leftrightarrow [\emptyset D\acute{e}]_{RA}$, se constitue de deux parties, identiques à celles de la première, $[D\acute{e} D\grave{a}]_{ST} \leftrightarrow [D\acute{e} \emptyset]_{RA}$, mais dont les composants sont disposés dans un ordre inverse. Elle est responsable de la paire, {3^e étage, étage}, repérée dans le contexte anaphorique (1).

Le ST-source de cette paire se distingue de ceux, modifiés par la première règle, par la position initiale de son *Dā* sous-catégorisateur. Du reste, cependant, les mêmes observations s'appliquent. En effet, comme pour les paires issues de la première RRA, on constate que l'effacement du *Dā* initial, 3^e, engendre une variante, *étage*, dont la linéarité entre en collision avec celle d'un superordonné du ST-source, à savoir *étage*.

Quant au *Dé* superordonné maintenu, il est *intrasystémique* dans *3^e étage*, bien qu'il ait été originellement importé dans le domaine notionnel de la propulsion spatiale pour y désigner chaque élément propulseur détachable d'une fusée. Le processus de transfert une fois achevé, cependant, un extrasystémique acquiert généralement le statut d'un intrasystémique dans tous les ST qui l'accueillent à titre de *Dé*/superordonné, car, pleinement transféré, il est investi d'un contenu nouvel, remanié en fonction du domaine d'accueil, dont la pertinence est confirmée, en règle générale, par le *Dã*/sous-catégorisateur, qui l'accompagne, et qui n'effectue plus à ce moment une fonction de transfert. Pour fermer cette parenthèse, *satellite*, le *Dé* extrasystémique de *satellite artificiel*, offre un autre exemple de cette évolution vers le statut de *Dé* intrasystémique. En effet, dans son domaine d'accueil, *satellite* devient intrasystémique dans des ST, tels *satellite stationnaire*, *satellite passif*, *satellite météorologique*, *satellite à défilement*, etc., lesquels sont des hyponymes, nous n'avons point besoin de le souligner, de *satellite (artificiel)*.

Par conséquent, la variante anaphorique, *étage*, constituée du seul *Dé* intrasystémique de *3^e étage*, s'avère, à part sa capacité de fournir une indication de domaine, aussi délicate qu'elle soit, totalement inapte à signaler elle-même qu'elle véhicule, dans le contexte réductionnel, le sens notionnel de sa source. Sur l'axe onomasiologique vertical, en effet, l'élosion de *3^e* entraîne un mouvement ascendant vers l'hyperonyme de *3^e étage*, que seul un indice contextuel de coréférentialité peut annuler en indiquant la présence plus haut dans le texte du *Dã* absent. Ce mouvement, suite au gommage de *3^e* sur l'axe horizontal, peut également être représenté comme suit :



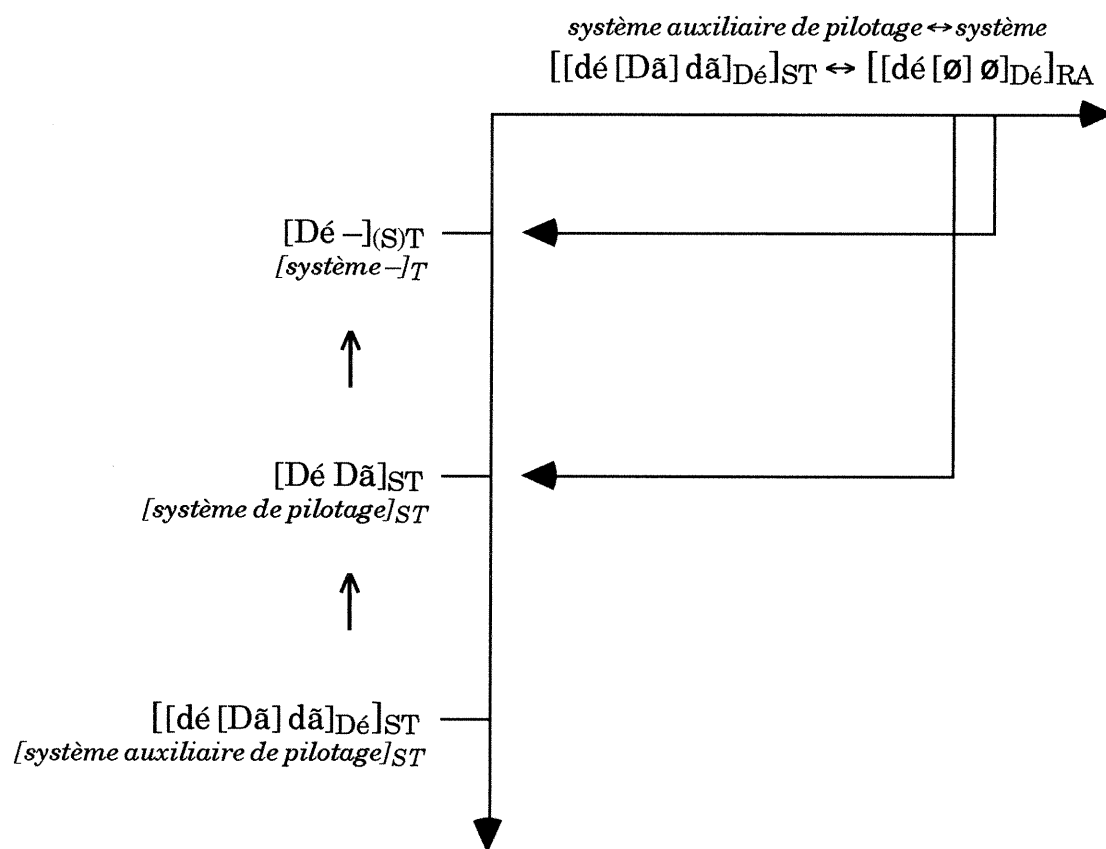
La troisième et dernière RRA que nous examinerons ici, à savoir $[[\text{dé} [D\tilde{a} \text{ d}\tilde{a}]_{D\tilde{e}}]_{ST} \leftrightarrow [[\text{dé} [\emptyset \emptyset]_{D\tilde{e}}]_{RA}$, modifie la linéarité de ST *surcomposés*, dont le $D\tilde{a}$ sous-catégorisateur se trouve placé à la médiane. Elle se distingue des deux autres RRA commentées par sa récursivité, laquelle fait suivre l'effacement du $D\tilde{a}$ sous-catégorisateur de celui du $d\tilde{a}$ du $D\tilde{e}$ pour ne maintenir, enfin, que le dernier composant qui reste : le $d\tilde{e}$ du $D\tilde{e}$. Elle est responsable des paires, {système auxiliaire de pilotage, système} et {réseau international de télécommunications par satellites, réseau}, repérées respectivement dans les contextes anaphoriques (1) et (4).

Pour les deux paires, on constate que l'effacement des déterminants de statut $D\tilde{a}$ et $d\tilde{a}$ résulte en une variante, *système* ou *réseau*, dont la forme est identique à celle d'un superordonné du ST-source, notamment *système* ou *réseau*.

Le $d\tilde{e}$ non effacé du $D\tilde{e}$, est, quant à lui, dans les deux cas, de type *primitif*, et donc incapable de se transformer au niveau de la variante en un indice structural de coréférentialité.

Bref, il s'agit, une fois de plus, de variantes, qui nécessitent le concours d'indices contextuels de coréférentialité afin de signaler, qu'en dépit des

apparences, elles sont porteuses du même sens notionnel que le ST-source. Les effacements du *Dã* et du *dã* du *Dé* sur l'axe onomasiologique horizontal sont, en effet, de nature à produire, sur l'axe onomasiologique vertical, un mouvement ascendant vers deux superordonnés du ST-source, le premier un hyponyme du deuxième, si rien dans le contexte réductionnel n'infirmes la lecture, suggérée à tort par la linéarité de la variante, laquelle est susceptible de donner à cette dernière la valeur du deuxième superordonné, terme que seul un passage obligatoire par le premier superordonné rend accessible sur l'axe vertical. Comme pour les deux autres RRA, ce mouvement récursif peut également être représenté comme suit :



Pour résumer, les *RRA*, qui amputent invariablement la partie sous-catégorisante du ST-source, c'est-à-dire le *Dã*, et parfois également le *dã* du *Dé*, et le *dã* du *dé* du *Dé*, et ne maintiennent que la partie superordonnée, c'est-à-dire le *Dé*, ou parfois seulement le *dé* du *Dé*, ou le *dé* du *dé* du *Dé*,

engendrent des variantes dont la linéarité entre inévitablement, en raison du troisième niveau onomasiologique du ST, en collision avec un superordonné du ST-source. De ce fait, ces effacements, effectués sur l'axe onomasiologique horizontal, sont susceptibles d'entraîner, comme constaté, sur l'axe onomasiologique vertical, un mouvement ascendant vers le superordonné du ST-source, dont la linéarité se confond avec celle de la variante anaphorique. Ce mouvement ascendant, qui ne se produit que lorsque la partie superordonnée conservée est de type intrasystémique ou primitif, nécessite, par voie de conséquence, pour sa neutralisation obligatoire dans le contexte réductionnel, où la variante anaphorique doit posséder le même poids onomasiologique que le ST-source, l'intervention d'*indices contextuels de coréférentialité*, indices de co-indexation ou pointeurs lexicaux, qui signalent la présence implicite d'une partie sous-catégorisante, identique à celle du ST-source.

Passons, maintenant, à l'examen des RRL, qui, contrairement aux RRA, créent des *indices structuraux de coréférentialité*, lesquels bloquent, sans exiger le concours d'indices de type contextuel, sur l'axe onomasiologique vertical, même dans les cas où la variante affiche une linéarité identique à celle d'un superordonné du ST-source, le mouvement ascendant, caractéristique de la reprise anaphorique.

- *Réduction à caractère lexical*

Au chapitre 3, nous avons constaté que la *réduction à caractère lexical* ne transforme des syntagmes, subordonnés et endocentriques, qui remplissent une fonction de dénomination. À la différence de la reprise anaphorique donc, il s'agit d'un mécanisme discursif, qui ne supprime des constituants de syntagmes, tels les ST, dont la linéarité est étayée par une structure interne triplement binaire, c'est-à-dire par une structure comptant, outre les deux niveaux syntagmatique et sémantique, un niveau onomasiologique, qui transmet à cette structure tout

entière la transparence sémantique des deux premiers niveaux, en maintenant l'isomorphisme des composants de ces niveaux, grâce à la correspondance déterminé/superordonné – déterminant/sous-catégorisateur.

Dans les passages de textes technoscientifiques qui satisfont aux conditions identifiées en 5.1, ce mécanisme réducteur est susceptible de procéder à des effacements variés, dont la nature est largement fonction de la relation existant entre la *matrice* ou le *modèle syntagmatique* du ST et sa *triple binarité*. En effet, contrairement à la RA, qui suit un principe d'effacement très régulier, la RL réunit un très grand nombre de règles, à la productivité parfois assez restreinte, qui s'alignent sur des principes d'effacement divers. Ces règles, dont les effacements dépendent à un haut degré de la façon dont les constituants de la linéarité du ST réitéré se répartissent sur les composants de ses trois niveaux, syntagmatique, sémantique et onomasiologique, s'efforcent invariablement de maintenir des constituants, et donc des composants, qui demeurent révélateurs du poids onomasiologique du ST-source. À l'encontre des règles anaphoriques donc, elles effectuent des transformations, qui visent la création, au niveau de la structure interne de la variante, d'*indices structuraux*, qui sont en mesure de recréer le poids onomasiologique du ST-source, en dépit de l'absence de tel ou tel composant. Du fait qu'ils situent, malgré les effacements sur l'axe horizontal, et, qui plus est, sans laisser de place au doute, la variante et le ST-source au même endroit sur l'axe onomasiologique vertical, ces indices créent de façon caractéristique entre la variante et le ST-source une *relation d'isotopie onomasiologique stable*, c'est-à-dire une relation qui ne cesse point d'exister hors contexte, lorsque plus aucun indice contextuel ne la soutient. Ils procurent ainsi aux variantes lexicogènes un *haut degré d'autonomie contextuelle*, lequel autorise, en dehors du contexte réductionnel, des emplois autonomes ou quasi autonomes, c'est-à-dire sans le ST-source mais éventuellement secondés par des indices contextuels, tels un pointeur lexical.

Parmi les effacements lexicogènes, qui n'entraînent, grâce aux indices structuraux qu'ils construisent, aucun mouvement sur l'axe onomasiologique vertical, citons l'effacement, à l'instar de la RA, de tous les constituants du $D\tilde{a}$, l'effacement de tous les constituants du $D\acute{e}$, l'effacement partiel du $D\tilde{a}$, l'effacement partiel du $D\acute{e}$, et enfin l'effacement de mots faibles seuls. Les RRL, repérées lors de l'analyse des sept contextes lexicogènes en 5.1, offrent des exemples de chacun de ces cinq principes d'effacement. Elles se regroupent sous ces cinq principes comme suit :

- effacement intégral du $D\tilde{a}$:
 - $[D\acute{e} D\tilde{a}]_{ST} \leftrightarrow [D\acute{e} \emptyset]_{RL}$;
- effacement intégral du $D\acute{e}$:
 - $[D\acute{e} D\tilde{a}]_{ST} \leftrightarrow [\emptyset D\tilde{a}]_{RL}$;
 - $[D\acute{e} [MF X]_{D\tilde{a}}]_{ST} \leftrightarrow [\emptyset [\emptyset X]_{D\tilde{a}}]_{RL}$;
- effacement partiel du $D\tilde{a}$:
 - $[D\acute{e} [MF d\acute{e} d\tilde{a}]_{D\tilde{a}}]_{ST} \leftrightarrow [D\acute{e} [\emptyset \emptyset d\tilde{a}]_{D\tilde{a}}]_{RL}$;
- effacement partiel du $D\acute{e}$:
 - $[[d\acute{e} [D\tilde{a}] d\tilde{a}]_{D\acute{e}}]_{ST} \leftrightarrow [[d\acute{e} [D\tilde{a}] \emptyset]_{D\acute{e}}]_{RL}$;
 - $[[d\acute{e} [D\tilde{a}] d\tilde{a}]_{D\acute{e}}]_{ST} \leftrightarrow [[\emptyset [D\tilde{a}] d\tilde{a}]_{D\acute{e}}]_{RL}$;
- effacement de mots faibles seuls :
 - $[D\acute{e} [MF X]_{D\tilde{a}}]_{ST} \leftrightarrow [D\acute{e} [\emptyset X]_{D\tilde{a}}]_{RL}$.

Dans la suite, nous allons montrer, pour chacune de ces RRL, comment elles réussissent à équiper les variantes qu'elles engendrent d'indices structuraux, indices qui placent ces variantes de façon permanente, c'est-à-dire aussi bien en dedans qu'en dehors du contexte réductionnel, sur l'axe vertical, à l'endroit occupé par le ST-source. Il nous faut, cependant, également formuler une mise en garde à ce sujet, notamment que les scénarios, présentés par les variantes rencontrées en 5.1, n'épuisent guère toutes les possibilités offertes par

ces règles, dont la complexité contraste fortement avec la relative simplicité des RRA. Mentionnons aussi, avant d'entamer cette démonstration, que nous présentons, au chapitre 7, une grammaire commentée listant toutes les RRL recueillies dans notre corpus, mais regroupées de façon légèrement différente que ci-dessus sous les différents principes réducteurs recensés.

La première règle lexicogène, [Dé *Dã*]_{ST} ↔ [Dé ∅]_{RL}, efface, à la manière de la règle anaphorique correspondante, [Dé *Dã*]_{ST} ↔ [Dé ∅]_{RA}, tous les constituants, mots forts et mots faibles, du *Dã sous-catégorisateur* du ST-source. Elle est responsable de la paire réductionnelle, {bande de fréquences, bande}, repérée dans le contexte lexicogène (1), dont les deux membres désignent, l'un comme l'autre, tout ensemble de fréquences comprises entre deux fréquences extrêmes.

Le ST-source de cette paire, que l'on pourrait à tort prendre pour le résultat d'une reprise anaphorique, se constitue d'un *Dé*, qui ne renvoie pas dans le domaine notionnel du ST, celui des télécommunications, à un hyperonyme, signe qu'il s'agit selon toute probabilité d'un *extrasystémique*. Le domaine d'emprunt le plus probable, du moins selon nous, semble être celui de la physique, qui comprend la notion de *spectre de bandes*, c'est-à-dire d'un *spectre*, la distribution d'une grandeur (rayonnement, lumière, etc.) en fonction d'un paramètre (longueur d'onde, fréquence, etc.), dont le fond n'est pas continu, mais divisé en *bandes*, constituées d'ensembles de lignes se regroupant en fonction d'une caractéristique commune. Quant au *Dã*, il est plus que le *Dé*, révélateur du domaine notionnel du ST, et particulièrement d'un sous-domaine, celui des fréquences de transmission, caractéristique qui fait soupçonner une *fonction de transfert*.

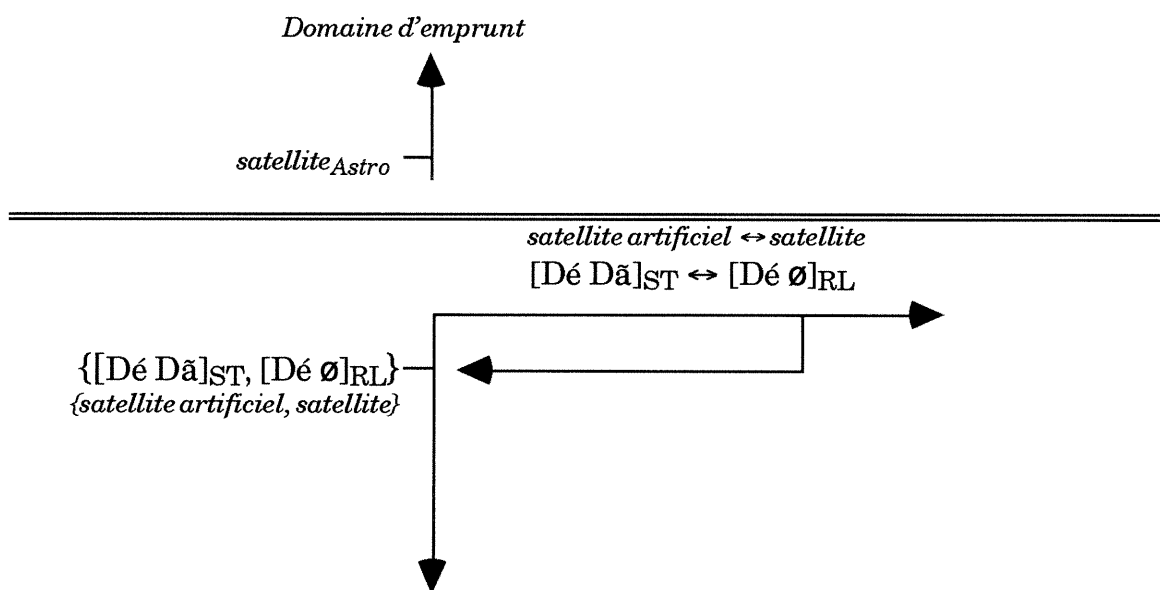
Vu la nature particulière de son *Dé* et de son *Dã*, *bande de fréquences* dénomme dans son ensemble, à la façon typique des ST comprenant un *Dé* extrasystémique, une notion qui est hyperonymique dans son domaine notionnel.

De ce fait, l'effacement du *Dã*, *de fréquences*, engendre une variante, *bande*, dont la linéarité, quoique celle d'un superordonné du ST, n'entre pas, sur l'axe onomasiologique vertical du moins, en collision avec celle d'un terme hyperonymique. L'absence de conflit entre la linéarité de la variante et celle d'un hyperonyme intrasystémique permet à la variante, constituée du seul *Dé* extrasystémique, d'absorber le contenu du *Dã* supprimé, c'est-à-dire de l'ajouter à son contenu en éliminant simultanément de celui-ci les éléments qui ne sont plus pertinents dans le domaine notionnel d'accueil, celui des télécommunications. Et, suite à ce remaniement causé par la réduction, on obtient une variante, *bande*_{2-Télécom}, homonyme d'un terme appartenant à un domaine notionnel connexe, *bande*_{1-Phys}, mais qui dans le domaine notionnel d'accueil véhicule, sans ambiguïté aucune, le sens notionnel du ST, dont elle constitue une transformation. Des ST, hyponymes de *bande* (*de fréquences*), dans lesquels *bande* s'avère intrasystémique, tels *bande passante*, *bande utile*, *bande C*, *bande Ku*, etc., confirment d'ailleurs la capacité de *bande* d'assimiler le contenu de *de fréquences*. Notons, enfin, que la création d'une telle homonymie provoque généralement l'apparition d'une nouvelle notion générique, extrasystémique aux domaines des homonymes, et dont le contenu se constitue en principe d'après la relation d'intersection : $homonyme_1 \cap homonyme_2$, ou, s'il y a plus de deux homonymes, situés dans des domaines connexes, et partageant, à l'exception du premier (qui n'est pas syntagmatique à l'origine), un même *Dé* extrasystémique, d'après la relation d'intersection théoriquement infinie : $homonyme_1 \cap homonyme_2 \dots \cap homonyme_n$. Dans le cas présent, donc, se crée une nouvelle notion générique, probablement *bande*_{3-Gén}, qui ne se range ni dans le domaine de la physique, ni dans celui des télécommunications, et dont le contenu, géré par la relation d'intersection : $bande_{1-Phys} \cap bande_{2-Télécom}$, se limite aux traits appartenant à la fois à *bande*_{1-Phys} et à *bande*_{2-Télécom}.

Une autre paire réductionnelle très connue, issue de cette RRL, à laquelle nous avons déjà fait allusion à plusieurs reprises, est {satellite artificiel, satellite}, paire appartenant au domaine des techniques spatiales, que l'on pourrait également à tort prendre pour le résultat d'une reprise anaphorique, si on se contentait de se fier aux apparences. Pour cette paire, on constate que l'effacement du *Dã*, *artificiel*, entraîne la génération d'une variante, *satellite*, dont la linéarité, identique à celle d'un superordonné du ST, n'entre pas, sur l'axe onomasiologique vertical du moins, en conflit avec un terme hyperonymique intrasystémique possédant la même linéarité. Par conséquent, dans le domaine notionnel d'accueil seulement, auquel le *Dã*, *artificiel*, l'a transféré à partir du domaine de l'astronomie, *satellite* s'avère en mesure d'incorporer au sien le contenu de *artificiel*, tout en gommant quelques-uns de ses anciens traits, tels *corps céleste* par exemple, devenus incompatibles. Suite à cette assimilation, nous obtenons une variante, *satellite*_{2-TechSpa}, qui, comme son homonyme, *satellite*_{1-Astro}, désigne un corps gravitant sur une orbite autour d'une planète, mais conçu par l'humain. Comme signalé, des ST, hyponymes de *satellite* (*artificiel*), au sein desquels *satellite* se comporte comme un *Dé* intrasystémique, tels par exemple *satellite rotatif*, *satellite stabilisé trois axes*, etc., confirment l'existence de cette homonymie. Et, enfin, l'apparition de *satellite*_{1-Astro} et de *satellite*_{2-TechSpa} a pour conséquence inéluctable la constitution d'une nouvelle notion générique, *satellite*_{3-Gén}, extrasystémique aux domaines des deux homonymes, dont le contenu, ayant pour modèle la relation d'intersection : $satellite_{1-Astro} \cap satellite_{2-TechSpa}$, ne spécifie ni le trait, *naturel*, ni le trait, *artificiel*, opposant *satellite*_{1-Astro} et *satellite*_{2-TechSpa}.

En résumé, l'absence exceptionnelle de mouvement sur l'axe onomasiologique vertical, malgré le gommage du *Dã sous-catégorisateur* sur l'axe horizontal, est due, pour les exemples examinés, à l'*indice structural* suivant : l'inexistence, vu la nature *extrasystémique* du *Dé*, d'un hyperonyme

intrasystémique, et de là la possibilité pour le *Dé* d'intégrer dans le sien le contenu du *Dã*, qui, chargé du *transfert* du *Dé*, possède un contenu qui neutralise les quelques traits du *Dé*, n'ayant pas cours dans le domaine notionnel d'accueil. Le blocage de tout mouvement sur l'axe vertical par cet indice structural complexe peut être représenté sous forme de schéma comme suit :



La deuxième RRL, $[Dé Dã]_{ST} \leftrightarrow [∅ Dã]_{RL}$, ne préserve que le *Dã* sous-catégorisateur, et efface intégralement le *Dé* superordonné. Cette règle est responsable des paires suivantes, repérées respectivement dans les contextes lexicogènes (2), (6) et (7) : {rayonnement infrarouge, infrarouge}, {terminal mobile, mobile} et {antenne yagi, yagi}.

Pour les trois paires, on constate que l'effacement du *Dé* superordonné, généralement de type *intrasystémique* ou *primitif*, mais rarement *extrasystémique*, – les ST, comprenant un tel *Dé*, suivant habituellement la RRL commentée ci-dessus –, résulte en une variante, qui, constituée du seul *Dã* sous-catégorisateur, n'entre pas en collision avec aucun superordonné sur l'axe onomasiologique vertical, dont les rapports paradigmatiques reflètent, rappelons-le, ceux internes du ST. L'absence de collision permet au *Dã*, à condition toutefois que l'élimination du *Dé* n'érode trop son caractère

sous-catégorisateur, d'incorporer dans le sien le contenu du *Dé*. (Nous revenons sur cette condition concernant le *Dã* tout de suite ci-après.) Le contenu du *Dé* ajouté au sien, le *Dã*, seul composant de la variante réduite, se trouve porteur d'un contenu qui, à la façon du ST-source, signale que la variante se range dans l'ensemble des hyponymes d'un hyperonyme connu, mais qui n'est cependant plus identifié de façon explicite. La nominalisation d'un *Dã* adjectival nominalisable, comme *infrarouge* ou *mobile* ci-dessus, opération qui transmet à ce *Dã*, suite au gommage du *Dé*, le genre, masculin ou féminin, de ce dernier, nous semble confirmer que le *Dã* absorbe effectivement le contenu du *Dé*. Et, enfin, tout mouvement sur l'axe vertical s'avérant bloqué, grâce entre autres à ce nouvel contenu, une relation d'isotopie onomasiologique stable peut s'établir entre la variante et le ST-source.

Clarifions, maintenant, la condition, formulée ci-dessus, ayant trait au pouvoir sous-catégorisateur du *Dã*. Celui-ci doit demeurer entier suite au gommage du *Dé*, c'est-à-dire pleinement indicatif du poids onomasiologique du ST-source, donc de la place occupée par ce dernier sur l'axe onomasiologique vertical. Pour cela, il importe généralement que le rapport sous-catégorisateur, établi par le *Dã*, soit d'une nature qui se prête particulièrement bien à ce type de réduction, c'est-à-dire permettant qu'il se crée, dans la plupart des cas, entre la variante (ex. hélice) et la source (ex. antenne hélice), une relation, qui, dans les situations les plus caractéristiques, s'apparente à une relation *pars pro toto*, la *partie* (ex. hélice), identifiée par le *Dã*, évoquant le *tout* (ex. antenne), identifié par le *Dé*, en isolant un trait distinctif de ce dernier, tel, par exemple, sa configuration, sa manière de fonctionner, sa manière d'être, etc.

De plus, si tel est le cas, c'est-à-dire si le rapport sous-catégorisateur est de cette nature, le pouvoir sous-catégorisateur du *Dã* s'avère, en général, suffisamment robuste pour tolérer une collision d'un deuxième type, c'est-à-dire se produisant ailleurs que sur l'axe onomasiologique vertical. En effet, bien que

l'effacement du *Dé* ne cause en principe aucune collision avec un superordonné, intrasystémique ou primitif, il peut arriver que la linéarité de la variante, surtout d'un ST simple possédant un *Dã* de type *nominal* (introduit ou non par un mot faible), se trouve être identique à celle d'un terme déjà existant dans le domaine notionnel du ST-source, ou dans un de ses sous-domaines.

En cas de collision en dehors de l'axe vertical, au moins deux scénarios sont possibles, le premier de beaucoup le plus fréquent, dont l'issue est entièrement déterminée par la nature du rapport sous-catégorisateur. Premièrement, cette collision, par exemple celle de *transistor*, de *amplificateur à transistor*, avec *transistor*, ou celle de *apogée*, de *moteur d'apogée*, avec *apogée*, entraîne, mais à première vue seulement, car due en réalité à la nature du rapport sous-catégorisateur, la dissolution du pouvoir sous-catégorisateur du *Dã*, et s'oppose ainsi à sa capacité d'absorber le contenu du *Dé*. Ou, deuxièmement, la collision, par exemple celle de *réseau*, de *antenne réseau*, avec *réseau*, ou celle de *balise*, de *signal-balise*, avec *balise*, n'annule guère le caractère sous-catégorisateur du *Dã*, et par conséquent n'empêche point ce dernier d'incorporer dans le sien le contenu du *Dé*. À ce propos, nous n'avons pas besoin de souligner que le premier scénario interdit inévitablement, contrairement au second, l'application de la RRL, $[D\acute{e} D\tilde{a}]_{ST} \leftrightarrow [\emptyset D\tilde{a}]_{RL}$, ou de sa "consœur", $[D\acute{e} [MF X]_{D\tilde{a}}]_{ST} \leftrightarrow [\emptyset [\emptyset X]_{D\tilde{a}}]_{RL}$, sur laquelle nous revenons ci-dessous, car il rend impossible le respect de notre principe de coréférentialité.

Cette réaction opposée des *Dã^s* à ce deuxième type de collision ne provient pas, à notre avis du moins, de la nature 'intrasystémique' (cas de *transistor* et de *apogée*), 'primitive' (cas de *réseau*), ou 'extrasystémique' (cas de *balise* – domaine d'origine : l'aviation) de la notion dénommée par le terme concurrent, mais est due, croyons-nous, à la nature du rapport sous-catégorisateur, plus précisément au type de trait que le *Dã* active pour établir entre le *Dé*, qu'il soit intrasystémique ou primitif, et le ST une filiation hyperonymique.

En effet, si le trait, précisé par le *Dã*, désigne un référent exploité par le *Dé*, il semble que l'effacement du *Dé*, accompagné ou non d'une collision, annule le plus souvent le pouvoir sous-catégorisateur du *Dã*, et de ce fait la grammaticalité de la RRL : *propulseur à liquide ↔ liquide, *amplificateur à transistor ↔ transistor, *antenne à réflecteur ↔ réflecteur, etc. Il en va de même, si le trait, spécifié par le *Dã*, se rapporte à un lieu, c'est-à-dire à l'endroit où le référent du *Dé* exerce sa fonction. L'effacement du *Dé*, qu'il provoque ou non une collision, réduit, dans ce cas, le plus souvent, à zéro le pouvoir sous-catégorisateur du *Dã* pour bloquer ainsi automatiquement l'effacement lexicogène du *Dé* : *station de navire ↔ navire, *station de Terre ↔ Terre, *station sol ↔ sol, *moteur d'apogée ↔ apogée, etc.

Par contre, si le trait, isolé par le *Dã*, évoque une caractéristique du référent désigné par le *Dé*, telle sa configuration, sa manière de fonctionner, sa manière d'être, etc., il y a une forte chance que la collision éventuelle avec un terme, qui n'est pas un hyperonyme, ne portera pas atteinte au pouvoir sous-catégorisateur du *Dã*, et par conséquent n'empêchera point la RRL de s'appliquer. Bon nombre de paires, issues de la RRL à l'étude, qui ne sont pas sujettes à une telle collision, telles, par exemple, {antenne hélice, hélice}, {code binaire, binaire}, {propergol liquide, liquide}, {propergol solide, solide}, etc., renferment un rapport sous-catégorisateur de ce genre. Par conséquent, on peut supposer, qu'une paire, telle {antenne réseau, réseau}, dont les deux membres désignent, l'un comme l'autre, une antenne constituée d'un ensemble d'éléments rayonnants identiques regroupés d'une façon particulière, demeure grammaticale, malgré la collision avec *réseau*, hyperonyme primitif dans le domaine des télécommunications, parce qu'elle se constitue d'après un modèle couramment exploité par cette RRL. Il en va de même pour la paire, {signal-balise, balise}, dont les deux membres désignent, l'un comme l'autre, des signaux émis en permanence par un satellite pour permettre le pointage et la

poursuite exacts par les stations terriennes, et dont le deuxième membre, *balise*, heurte, pour ainsi dire, le terme, *balise*, qui peut également se rapporter à l'émetteur utilisé dans ce contexte⁴².

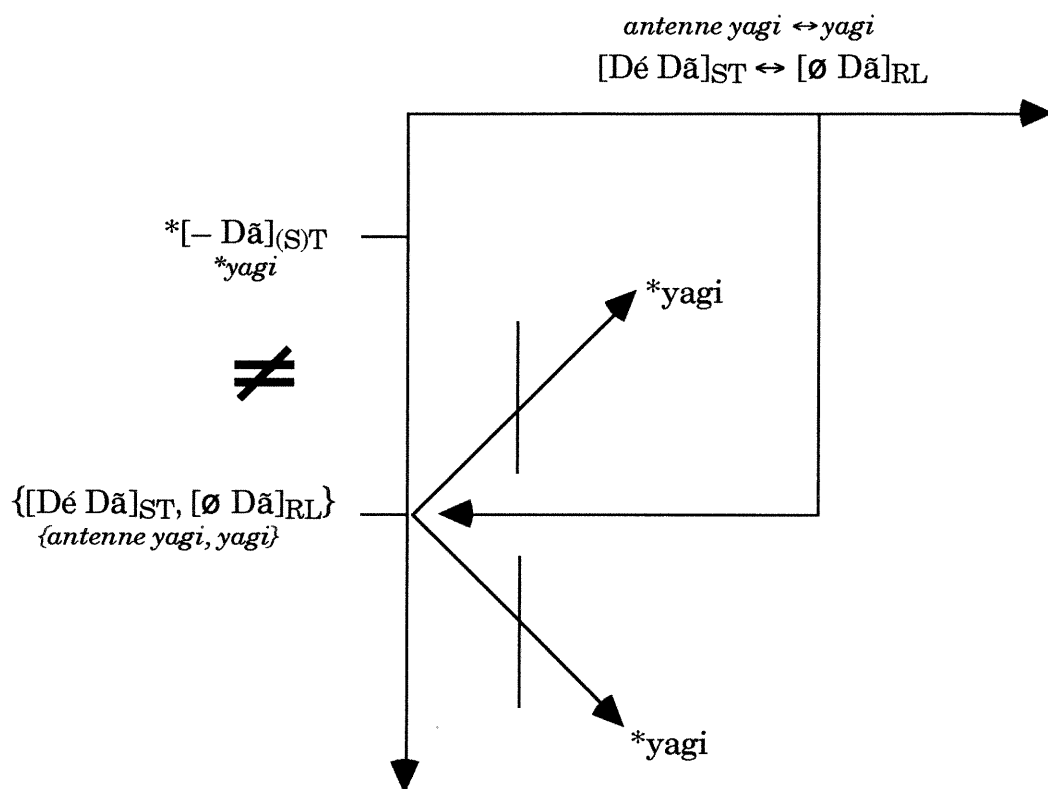
Bref, une collision avec un terme pré-existant, qui n'est pas un hyperonyme, ne semble s'opposer à la grammaticalité de la RRL, si le rapport sous-catégorisateur en est un qui se prête particulièrement bien à ce type de réduction, et est, de ce fait, présent dans de nombreuses autres paires générées par cette réduction. Parmi ces rapports, citons l'évocation d'un trait distinctif du *Dé* par le *Dã*, dont nous avons déjà donné des exemples ci-dessus, et aussi l'identification de la fonction du *Dé* par le *Dã*, comme dans les paires : {phase transfert, transfert}, {revêtement superisolation, superisolation}, etc.

Pour résumer, il ressort des exemples commentés qu'une *relation d'isotopie onomasiologique stable* s'établit généralement entre les deux membres d'une paire issue de la règle lexicogène, [Dé Dã]_{ST} ↔ [Ø Dã]_{RL}, grâce à l'*indice structural* suivant : l'absence de collision sur l'axe vertical avec un superordonné de forme identique, et de là la possibilité pour le *Dã* d'absorber le contenu du *Dé*, à condition toutefois que son pouvoir sous-catégorisateur demeure intact après l'élosion du *Dé*, c'est-à-dire ne soit pas annulé par la nature inadéquate du rapport sous-catégorisateur, de sorte que même une collision, ailleurs que sur l'axe vertical, avec un terme pré-existant, qui n'est pas un hyperonyme du ST-source, ne risque point de s'opposer à cette absorption de traits.

Ce qui précède peut être représenté sous forme de schéma comme suit, pour la paire, {antenne yagi, yagi}, dont le deuxième membre, *yagi*, évite à la fois la collision interdite sur l'axe onomasiologique vertical, et celle, avec un terme non hyperonymique, se produisant de temps à autre ailleurs, dans le domaine notionnel de la source, ou dans un de ses sous-domaines :

42

Voici, pour illustrer leur coréférentialité, le contexte réductionnel de *signal-balise* et de *balise* tiré de Fontolliet (1983 : 413-416) : « D'autre part, le satellite émet en permanence des *signaux-balises* (...). (...) Un servo-mécanisme de poursuite automatique est asservi aux *balises* émises par le satellite. »



La troisième RRL, [Dé [MF X]_{Dã}]_{ST} ↔ [Ø [Ø X]_{Dã}]_{RL}, responsable de la paire, {système à 1 DOF, 1 DOF}, repérée dans le contexte lexicogène (5), suit le même principe réducteur que la deuxième, à savoir celui qui consiste dans l'effacement intégral du *Dé*, intrasystémique ou primitif. Les ST, admettant cette RRL, possédant, cependant, à la différence de ceux transformés par la RRL, [Dé Dã]_{ST} ↔ [Ø Dã]_{RL}, un *Dã* nominal ou syntagmatique, introduit par un mot faible, tel une préposition, l'effacement intégral du *Dé* ne se limite pas à ce composant, mais entraîne, pour des raisons de grammaticalité évidentes, la variante devant nécessairement se ranger dans la catégorie grammaticale de la source, la chute d'un constituant du *Dã*, notamment le mot faible rattachant ce dernier au *Dé*. Outre cette incursion distinctive dans le *Dã*, rendue nécessaire par la matrice du ST, cette RRL préserve, comme sa "consœur", dans sa totalité, la partie sous-catégorisante du ST, le mot faible n'étant pas en tant que tel porteur d'un trait notionnel, seulement d'une information de type grammatical, qui aide à préciser la nature du lien, c'est-à-dire du rapport sous-catégorisateur, établi par

le *Dã* pour signaler que le ST est à considérer comme un hyponyme du *Dé*. Par voie de conséquence, la règle est soumise à la même condition ayant trait à la solidité du pouvoir sous-catégorisateur du *Dã* suite à l'élision du *Dé*, et construit par une manipulation analogue de la structure interne de la source, au niveau de la variante, un indice structural de même nature. En effet, l'*indice structural*, qui garantit une *relation d'isotopie onomasiologique stable*, se constitue, grâce à cette règle également, parce que la partie sous-catégorisante maintenue n'est guère érodée par le gommage du *Dé*, et s'avère, de plus, en mesure d'incorporer dans le sien le contenu du *Dé*, vu qu'il ne se trouve, sur l'axe onomasiologique vertical, aucun hyperonyme possédant une linéarité identique.

Par exemple, *1 DOF*, la variante repérée, formée de la seule partie forte de l'ancien *Dã* de sa source, *système à 1 DOF*, affiche une linéarité, qui, de toute évidence, n'est pas celle de son superordonné, *système*, et laquelle absorbe, en outre, sans trop de difficulté, le contenu de ce *Dé* primitif, qu'est *système*, étant donné que l'effacement de ce *Dé* ne diminue point, aussi peu soit-il, le pouvoir sous-catégorisateur de l'ex-*Dã*, (*à*) *1 DOF*.

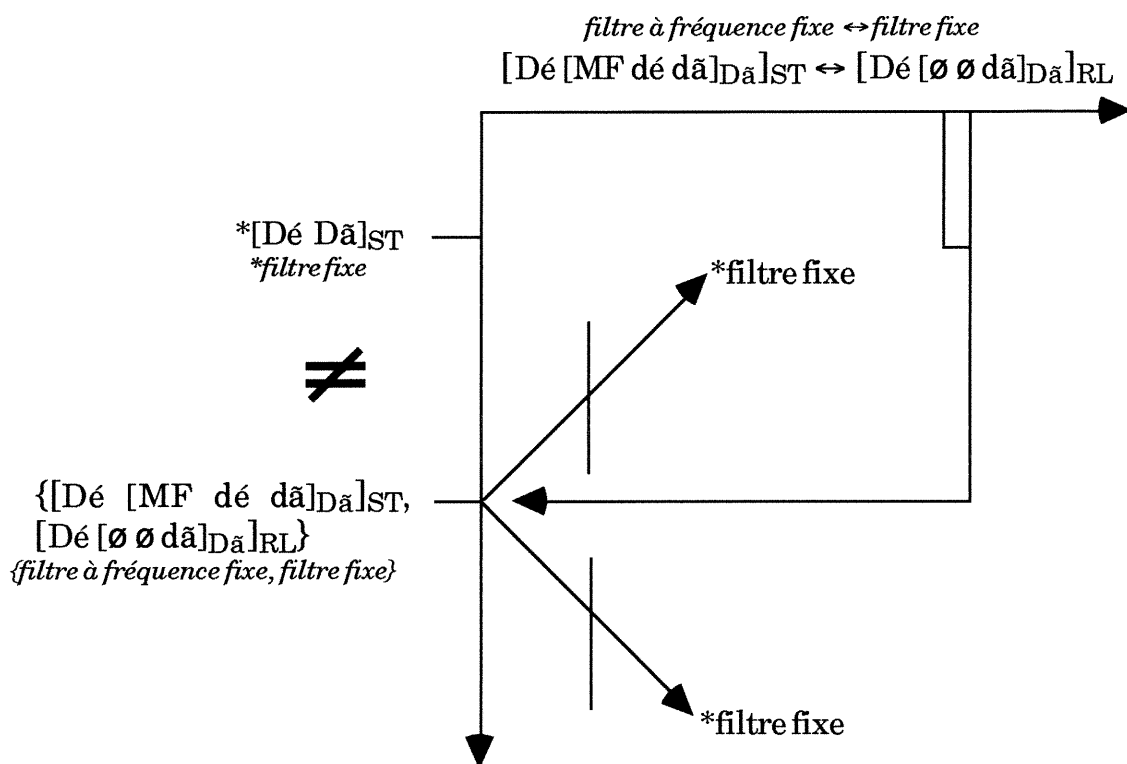
La quatrième RRL, [Dé [MF dé dã]_{Dã}]_{ST} ↔ [Dé [∅ ∅ dã]_{Dã}]_{RL}, efface le *dé* d'un *Dã* syntagmatique. Cet effacement partiel du *Dã* sous-catégorisateur entraîne, en règle générale, lorsque le *dã* maintenu est de type adjectival, mais peu nominalisable, la chute du mot faible rattachant au *Dé* l'ex-*Dã* complexe. La paire, {filtre à fréquence fixe, filtre fixe}, contenue dans le contexte lexicogène (3), doit son existence à cette RRL, qui, contrairement aux trois précédentes, dote la variante d'une structure interne, qui reprend entièrement ou partiellement les deux composants sémantiques immédiats du ST-source : ST → *Dé Dã*.

Nous obtenons, par voie de conséquence, une variante syntagmatique, analysable à son tour en un *Dé* et un *Dã*, et dont la triple binarité signale, à la manière de celle de la source, qu'il existe un rapport hyperonymique entre le *Dé* et la suite associant à ce *Dé* un *Dã*. Qui plus est, du fait que le *Dé* et le *Dã* de la

variante correspondent, d'une part, à l'ex-*Dé* du ST-source, transmis tel quel sans aucun remaniement, et, de l'autre, au *dã* de l'ex-*Dã*, transformé en un composant immédiat, et élevé ainsi au statut de *Dã*, la juxtaposition de ces deux composants épouse une linéarité, qui n'est pas, en règle générale, celle d'aucun autre terme sur l'axe onomasiologique vertical. Outre d'éviter une collision avec un hyperonyme, le deuxième membre de paires réductionnelles, telles {filtre à fréquence fixe, filtre fixe} et {antenne à couverture globale, antenne globale}, {relais de faisceau hertzien, relais hertzien}, ou encore {étage à propergol solide, étage solide}, évite le plus souvent également tout conflit avec les termes de son domaine ou sous-domaine, qui ne se trouvent pas placés sur l'axe vertical. L'absence de collision aussi bien ailleurs que sur l'axe vertical, ainsi que la promotion au statut de *Dã sous-catégorisateur* du *dã* du *Dã* concourent à un seul et même résultat : l'établissement d'un *rapport d'isotopie onomasiologique stable* entre la variante et sa source.

Bref, la règle lexicogène, [*Dé* [MF *dé* *dã*]_{Dã}]_{ST} ↔ [*Dé* [∅ ∅ *dã*]_{Dã}]_{RL}, construit l'*indice structural* suivant, lequel établit une coréférentialité durable entre les parties gauche et droite de cette règle : le transfert intégral du *Dé*, d'un côté, et la promotion du *dã* du *Dã* au statut de *Dã*, de l'autre, lesquels forment de concert un nouveau syntagme, analysable à son tour en un *Dé superordonné* et un *Dã sous-catégorisateur*, dont la linéarité est telle qu'elle évite des collisions fatales avec des termes, rassemblés ou non sur l'axe onomasiologique vertical.

Ce qui précède peut être résumé sous forme de schéma comme suit pour la paire, {filtre à fréquence fixe, filtre fixe} :



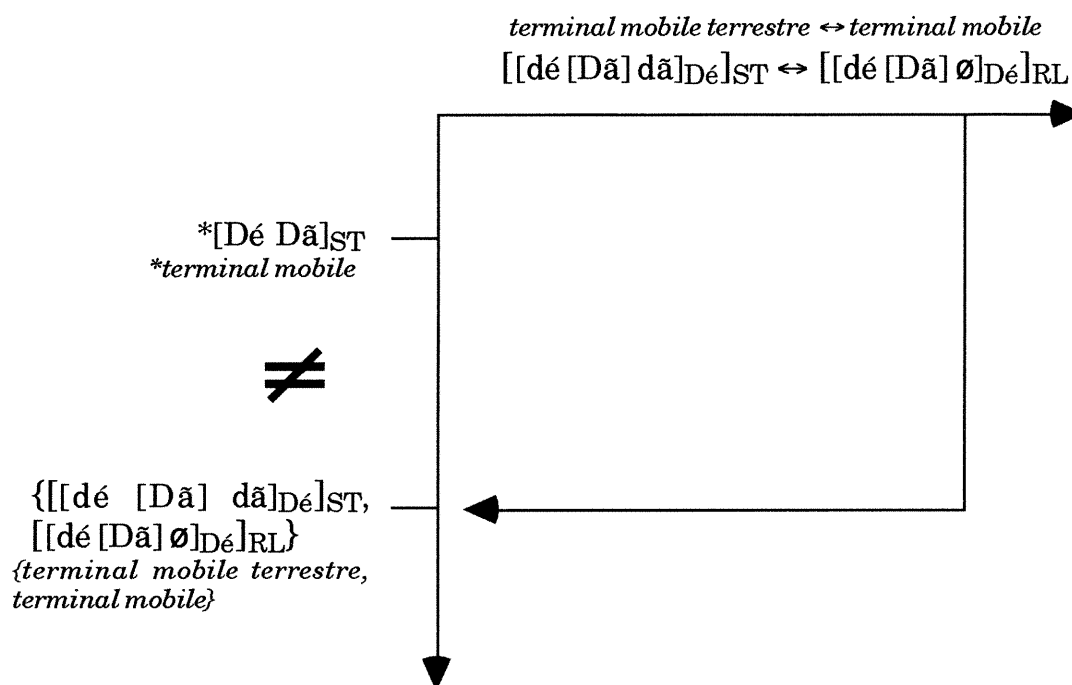
La cinquième RRL, $[[dé [D\tilde{a}] d\tilde{a}]_{D\tilde{e}}]_{ST} \leftrightarrow [[dé [D\tilde{a}] \emptyset]_{D\tilde{e}}]_{RL}$, efface le $d\tilde{a}$ d'un *Dé* syntagmatique, et préserve tel quel le *D\tilde{a}* sous-catégorisateur, lequel se trouve placé à la médiane. Comme la règle précédente, elle produit par le maintien d'un des deux composants immédiats de la source, $ST \rightarrow Dé D\tilde{a}$, et par l'effacement partiel de l'autre, une variante de forme syntagmatique, c'est-à-dire une variante qui est analysable à son tour en un *Dé* superordonné et un *D\tilde{a}* sous-catégorisateur. Elle est responsable des paires suivantes, repérées respectivement dans les contextes lexicogènes (4) et (6) : {service fixe par satellite, service fixe} et {terminal mobile terrestre, terminal mobile}.

Les variantes, telles *service fixe* et *terminal mobile*, générées par cette règle, se constituent d'un *Dé*, qui est en réalité l'ancien *dé* du *Dé* de la source, et d'un *D\tilde{a}*, lequel provient directement de la source, sans avoir subi aucune modification. Autrement dit, ces variantes se forment par la juxtaposition l'un à côté de l'autre de l'ancien superordonné de la base dérivationnelle, $[dé d\tilde{a}]_{D\tilde{e}}$, de la source, et du sous-catégorisateur, $[dé d\tilde{a}]_{D\tilde{e}} D\tilde{a}$ (ici : $[dé [D\tilde{a}] d\tilde{a}]_{D\tilde{e}}$), responsable

de l'ajout d'une filiation hyponymique en aval de cette base. Le seul composant manquant est celui chargé de la signalisation de l'existence d'un niveau de sous-catégorisation intermédiaire entre l'ex-dé et le *Dã*, [dé *dã*]_{Dé} *Dã* (ici : [dé [Dã] *dã*]_{Dé}). Par voie de conséquence, et malgré la suppression du sous-catégorisateur de l'ex-Dé, ce qui a pour effet, mais à première vue seulement, de rapprocher d'un hyperonyme un hyponyme en réalité davantage éloigné de ce dernier, les variantes, issues de cette RRL, se placent sur l'axe onomasiologique vertical, essentiellement grâce au maintien du *Dã* sous-catégorisateur de la source, exactement au même endroit que celle-ci. De plus, par le biais de leurs linéarités, qui se distinguent normalement de celles des autres termes situés sur cet axe, les variantes rendent manifeste leur capacité d'absorber, à l'intérieur de leur domaine notionnel seulement, cela va sans dire, le niveau de sous-catégorisation dorénavant inexprimé.

En somme, la RRL, [[dé [Dã] *dã*]_{Dé}]_{ST} ↔ [[dé [Dã] ∅]_{Dé}]_{RL}, construit en règle générale, comme pour les exemples rencontrés en 5.1, l'*indice structural* suivant, qui signale que la variante est un isotope de la source sur l'axe onomasiologique vertical : le transfert à la variante du *Dã* sous-catégorisateur de la source, et la promotion au statut de *Dé* du *dé* du *Dé* de la source, lesquels bâtissent de concert une variante syntagmatique, dont la linéarité, qui ne connaît aucune collision sur l'axe vertical, confirme que le *Dã* est effectivement en mesure de reconstruire au niveau de la variante le *poids onomasiologique* de la source, c'est-à-dire le niveau de sous-catégorisation de cette dernière, malgré l'absence de l'ex-*dã* du *Dé*.

Comme pour les autres variantes, on observe, par conséquent, sur l'axe vertical, suite aux remaniements sur l'axe horizontal, l'ajout d'un nouvel item à l'endroit où se trouve placée la source :



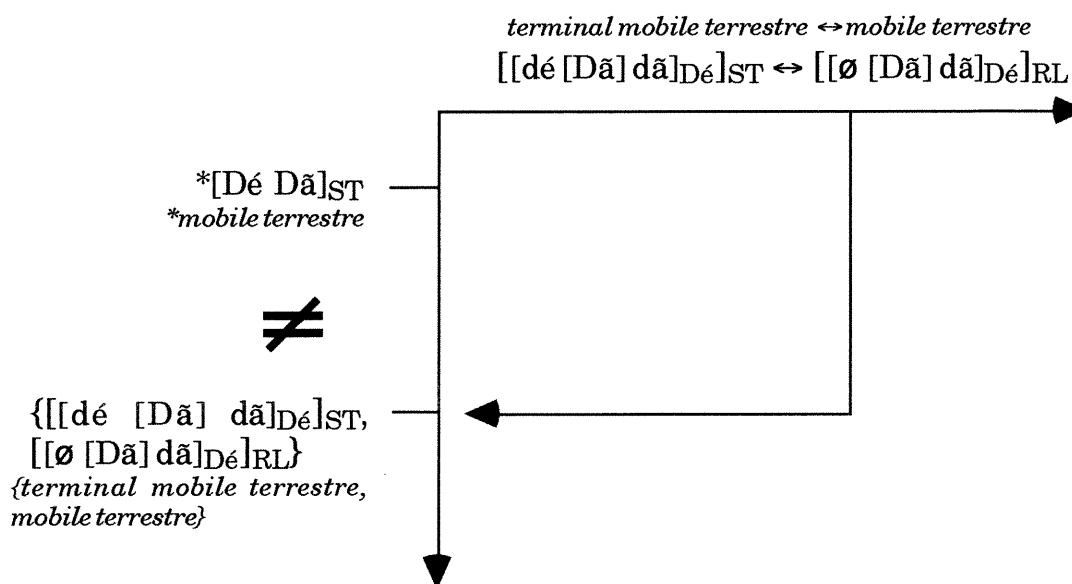
La sixième RRL, $[[\text{dé} [\text{Dã}] \text{dã}]_{\text{Dé}}]_{\text{ST}} \leftrightarrow [[\emptyset [\text{Dã}] \text{dã}]_{\text{Dé}}]_{\text{RL}}$, efface le *dé* d'un *Dé* syntagmatique, et maintient le *Dã* *sous-catégorisateur*, qui se trouve placé à la médiane. La suite résultante est de forme syntagmatique, comprenant donc comme la source la deuxième correspondance, *Dé/superordonné* – *Dã/sous-catégorisateur*, caractéristique des dénominations sémantiquement transparentes. La paire, {terminal mobile terrestre, mobile terrestre}, que renferme le contexte lexicogène (6), est issue de cette règle.

Cette RRL assez rare, – la paire, {terminal mobile terrestre, mobile terrestre}, est la seule à la suivre dans notre corpus –, remanie, plus encore que les règles précédentes, en profondeur la triple binarité du ST-source. Ainsi, on constate que, bien qu'elle n'efface aucun constituant du *Dã* de la source, elle ne laisse pas non plus tout à fait tel quel ce composant, qui identifie le niveau de sous-catégorisation de la source. En effet, au niveau de la variante, ce *Dã*, adjectival en l'occurrence, semble acquérir, suite à sa nominalisation qui signale l'absorption de l'ancien *dé*, le statut de *Dé*. Et, du fait de ce changement de fonction, le *dã* transféré de l'ex-*Dé* n'a d'autre choix, semble-t-il, que d'adopter au niveau de la variante la fonction de *Dã*. Malgré cette inversion plutôt inhabituelle

des fonctions de *Dé* et de *Dã*, la variante, dont la linéarité se distingue de celles des autres termes réunis sur l'axe onomasiologique vertical, parvient tout de même à indiquer, sans trop de difficulté, qu'elle possède le même poids onomasiologique que la source. Une *relation d'isotopie onomasiologique stable* est, en effet, en mesure de s'installer entre la variante et la source, parce que l'ex-*Dã* nominalisé arrive à ajouter au sien le contenu du *dé* (de l'ancien *Dé*) supprimé par la RRL. *Mobile*, devenu *Dé*, contient donc *terminal*, et *terrestre*, devenu *Dã*, se rapporte, suite à cette transformation, toujours davantage à *terminal*, dorénavant intégré dans le contenu de *mobile*, qu'au contenu de *mobile* propre, étant donné que les *mobiles terrestres* ne s'opposent pas, dans la réalité, à des mobiles d'un autre type, c'est-à-dire non terrestres, à la différence des terminaux ou stations bien sûr.

En résumé, la RRL, $[[\text{dé} [\text{Dã}] \text{dã}]_{\text{DÉ}}]_{\text{ST}} \leftrightarrow [[\emptyset [\text{Dã}] \text{dã}]_{\text{DÉ}}]_{\text{RL}}$, construit l'*indice structural* suivant, qui assure en permanence la coréférentialité de ses deux moitiés : le maintien du *Dã sous-catégorisateur* de la source, et du *dã sous-catégorisateur* de la base dérivationnelle de celle-ci, lesquels rétablissent de concert au niveau de la variante, malgré l'inversion de leurs fonctions, – le *Dã* devenant *Dé* et le *dã* (du *Dé*) devenant *Dã* –, et par le biais d'un remaniement de leur contenu, – le *Dã* devenu *Dé* absorbant le contenu du *dé* éliminé –, le niveau de sous-catégorisation de la source.

Il s'ensuit que l'on n'observe aucun mouvement sur l'axe vertical, après les effacements sur l'axe horizontal, juste l'ajout d'une variante au rang occupé par la source. Ceci peut être représenté sous forme d'un schéma comme suit :

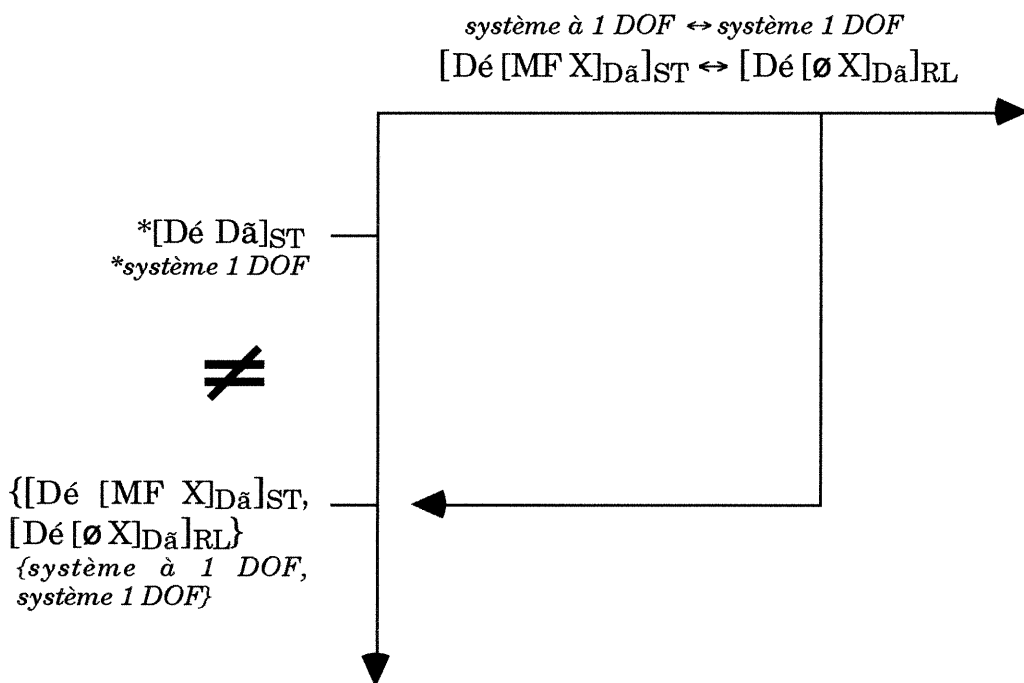


Enfin, la septième RRL, $[\text{D}\acute{\text{e}} [\text{MF X}]_{\text{D}\tilde{\text{a}}}]_{\text{ST}} \leftrightarrow [\text{D}\acute{\text{e}} [\emptyset \text{X}]_{\text{D}\tilde{\text{a}}}]_{\text{RL}}$, la dernière que nous examinons dans ce chapitre, n'efface que le mot faible qui rattache au *Dé* le *Dã* sous-catégorisateur. Elle est responsable des paires, {système à 1 DOF, système 1 DOF} et {système à 2 DOF, système 2 DOF}, repérées l'une comme l'autre dans le contexte lexicogène (5).

Cette règle, que nous considérons comme un cas particulier de la RL, se démarque sensiblement des six précédentes. En effet, le mot faible qu'elle cible n'étant point, comme déjà signalé, porteur d'un trait notionnel, cette RRL transfère, contrairement aux autres règles, intégralement à la variante, c'est-à-dire sans qu'aucun trait notionnel ne soit supprimé, la correspondance *Dé/superordonné–Dã/sous-catégorisateur* de la source. Par conséquent, nous n'avons pas besoin d'ajouter que la structure interne de la variante permet de recalculer fidèlement le poids onomasiologique de la source.

Bref, la RRL, $[\text{D}\acute{\text{e}} [\text{MF X}]_{\text{D}\tilde{\text{a}}}]_{\text{ST}} \leftrightarrow [\text{D}\acute{\text{e}} [\emptyset \text{X}]_{\text{D}\tilde{\text{a}}}]_{\text{RL}}$, assure l'établissement d'une *relation d'isotopie onomasiologique stable* entre ses deux moitiés, grâce à la construction de l'*indice structural* suivant : la restauration mot pour mot, à l'exception du mot faible liant le *Dã* au *Dé*, de la deuxième correspondance de la source au niveau de la variante.

Sur l'axe onomasiologique vertical, par conséquent, aucun mouvement vers le haut n'est observé suite à l'effacement du mot faible sur l'axe horizontal, la variante produite par cet effacement se joignant simplement à la source sur cet axe. L'absence caractéristique de changement de rang ou d'échelon peut, comme pour les autres règles, être représentée comme suit :



Pour résumer, les *RRL* procèdent à des effacements divers, qui sont tous largement mais non entièrement déterminés par la façon dont les constituants de la linéarité du *ST*-source se répartissent sur les composants de la triple binarité qui la soutient. Parmi les autres facteurs déterminants, tantôt de type grammatical, c'est-à-dire relevant des constituants, tantôt de type plutôt sémantique, c'est-à-dire découlant de la deuxième correspondance, citons la capacité d'un constituant adjectival de se nominaliser, la nature extrasystémique du *Dé*, ou encore la nature du rapport sous-catégorisateur, lequel établit, par exemple, entre le *Dé* et le *Dã* une sorte de relation *pars pro toto*. De façon très caractéristique, cependant, les *RRL* exécutent, leur pluralité nonobstant, chacun de leurs effacements en suivant une seule et même

stratégie, dont le but unique est la création de variantes ayant un haut degré d'*autonomie contextuelle*. Cette stratégie se résume comme suit : construire au niveau des variantes des *indices structuraux de coréférentialité* en transmettant à ces dernières des constituants, et donc des composants, qui sont à même de reconstituer à eux seuls le *poids onomasiologique* du ST-source. De cette approche structurale, la seule possible, découle, il importe de le souligner, la multiplicité observée des indices structuraux, car, comme les effacements effectués par les RRL, ces derniers sont également hautement, mais non seulement, fonction de la façon dont la matrice du ST-source et sa triple binarité s'imbriquent. Enfin, grâce à ces indices, qui font partie intégrante des structures internes transformées, les variantes, aux linéarités habituellement différentes de celles des autres termes situés sur l'axe onomasiologique vertical, se prêtent sans difficulté à des emplois autonomes ou quasi autonomes, c'est-à-dire encore étayés par des indices contextuels, tels des pointeurs lexicaux.

5.3 Conclusion

Il convient de retenir de ce chapitre, dans lequel nous avons tâché d'élaborer une typologie des mécanismes réductionnels, anaphorique et lexicogène, que, quoique ces mécanismes, sources importantes de *variation contextuelle*, partagent une certaine *discursivité*, ils produisent des variantes qui s'opposent diamétralement par leur *coréférentialité*, soit éphémère soit durable, avec le ST-source.

Pour ce qui est de leur *discursivité*, nous avons argumenté que la RA et la RL, autorisées mais non activées par la structure interne du ST, répondent à au moins quatre *déclencheurs intratextuels*, qui mobilisent parmi les règles réductionnelles, anaphoriques et lexicogènes, admises par la structure interne du ST, celle qui s'harmonise le mieux avec la dynamique du contexte. Ces déclencheurs, qui montrent que les variantes réduites sont bien plus que de

simples substituts plus courts de termes à la longueur plus ou moins encombrante, sont, d'après nous, (1) la *réitération* du ST, ainsi que (2) la présence de *pointeurs*, *grammaticaux* ou *lexicaux*, à proximité de la variante, lesquels assurent de concert (3) l'érosion du poids informatif du ST ou de quelques-uns de ses constituants en particulier, et (4) la *reconstructibilité in situ* des constituants élidés, qui, quoique réduits à leur forme minimale, \emptyset , demeurent présents de façon implicite dans le contexte réductionnel. À ces quatre principaux déclencheurs, dont les *pointeurs* surtout impriment une certaine *directivité* aux *effacements*, et décident donc de leur nature soit anaphorique soit lexicogène, s'en ajoutent de temps à autre d'autres, capables également de favoriser l'intervention de telle règle plutôt que de telle autre. Parmi ces déclencheurs secondaires, citons la *thématique* du contexte, susceptible de prendre la relève des pointeurs dans le cas d'une réduction lexicogène. Enfin, bien que les deux types de *pointeurs* activent des règles différentes, les pointeurs *grammaticaux* de façon systématique des *règles anaphoriques*, et les pointeurs *lexicaux* majoritairement, mais non uniquement, des *règles lexicogènes*, les quatre déclencheurs principaux interagissent, dans les contextes prototypiques surtout, de façon largement similaire pour mobiliser tantôt une RRA, tantôt une RRL. Nous n'avons rencontré que deux exceptions majeures, qui font soupçonner l'existence d'un *continuum réductionnel* en discours. Premièrement, dans les contextes anaphoriques, à la limite extrême de la réduction syntagmatique, il peut arriver qu'un pointeur grammatical, tel *ce* ou *tel*, appelle une RRA qui ne supprime non seulement la partie sous-catégorisante du ST réitéré, mais également un ensemble d'éléments phrastiques qui qualifient le ST. Deuxièmement, dans les contextes lexicogènes non prototypiques, qui, en raison d'un écart textuel appréciable entre le ST-source et la variante, laissent présager la possibilité d'un emploi autonome ou quasi autonome, il peut arriver que la part de la réitération dans le processus réducteur soit moindre, ou à peine

perceptible. Rappelons, par ailleurs, que la mobilisation de RRA par des pointeurs lexicaux dans des contextes non présuppositionnels semble également symptomatique de la haute probabilité d'un tel continuum. Plus loin dans cette conclusion, nous proposons une représentation schématique de ce continuum, qui relie, selon nous, par des chevauchements multiples, la réduction phrastique à l'emploi autonome de variantes réduites en passant par les deux mécanismes, anaphorique et lexicogène, que nous distinguons.

Quant au *rapport de coréférentialité* obligatoire entre les variantes réductionnelles et les ST-sources, $Référents_{variante} = Référents_{source}$, il s'est dégagé de tous les contextes réductionnels examinés, que les déclencheurs, particulièrement la *réitération*, laquelle garantit la présence de la forme canonique du ST-source, et les *pointeurs*, soit participent à son établissement ou sinon en confirment la présence. En effet, il s'est avéré que le *rapport de coréférentialité anaphorique* repose exclusivement sur des *indices contextuels*, tels les *pointeurs grammaticaux*, qui par une *opération de co-indexation*, $ST-source^i \leftarrow variante\ anaphorique^i$, en accord avec le caractère fortement présuppositionnel de la reprise, rattachent la variante au ST-source pour permettre ainsi la récupération de la partie sous-catégorisante effacée mais toujours nécessaire à la désambiguïsation de la variante. Dans les contextes transitionnels, dépourvus de présupposition, et donc de pointeurs grammaticaux, mais renfermant néanmoins une règle anaphorique, ce sont généralement les *pointeurs lexicaux*, responsables de l'intervention de la RRA, qui établissent exceptionnellement cette coréférentialité. Et enfin, dans les cas où le *domaine de référence* du pointeur grammatical et de la variante comprend outre le ST-source également des éléments phrastiques, le rapport de coréférentialité s'élargit en conséquence pour se récrire : $Référents_{variante} = Référents_{source} (plus\ qualificatifs)$. Le *rapport de coréférentialité lexicogène*, en revanche, quoique généralement confirmé par des indices contextuels, tels la forme canonique du ST-source, la

présence d'un pointeur lexical, ou la thématique du contexte, ne nécessite point, à la différence de celui anaphorique, le concours d'indices contextuels chargés de la restauration mot pour mot, au niveau de la variante, de la correspondance, *Dé/superordonné – Dã/sous-catégorisateur*, de la source. Il s'ensuit que cette coréférentialité, qui repose en grande partie sinon totalement sur la variante, est généralement exportable, c'est-à-dire reproductible sans qu'il soit nécessaire de rétablir le rapport réductionnel. Cette durabilité et cette solidité du rapport lexicogène de coréférentialité, qualités qui l'opposent diamétralement à celui anaphorique, au contraire hautement précaire et fragile, c'est-à-dire point exportable et tolérant difficilement un espacement important, de plusieurs lignes par exemple, entre la reprise anaphorique et sa source, permettent, comme constaté, non seulement à la variante lexicogène de s'éloigner considérablement de sa source dans le texte, mais également de découpler son emploi de cette dernière.

D'une analyse des principales RRA et RRL, il est ressorti que la *contextualité absolue* du rapport de coréférentialité anaphorique et, en revanche, l'*autonomie contextuelle* de celui lexicogène sont directement imputables à la façon dont ces règles manipulent la triple binarité du ST-source. En effet, il s'est avéré que les RRA, admises par des unités sémantiquement transparentes possédant une double ou une triple binarité, qui effacent de façon systématique la partie sous-catégorisante du ST-source, génèrent inévitablement une variante dont la linéarité est identique à celle d'un superordonné de la source. Comme constaté, cette collision est susceptible de provoquer sur l'*axe onomasiologique vertical* un déplacement vers un rang supérieur, celui du superordonné notamment, s'il n'y a rien dans le contexte réductionnel qui n'annule la lecture, **variante = superordonné*, apparemment justifiée par la linéarité de la variante. De là, donc, la nécessité inéluctable d'*indices contextuels*, tels les *indices de co-indexation*, qui bloquent une telle lecture, en flagrant désaccord avec notre

principe de coréférentialité, en signalant la présence implicite d'un sous-catégorisateur, récupérable ailleurs dans le texte. Comme montré, seuls les ST constitués d'un *Dé extrasystémique* et d'un *Dã de transfert* échappent aux effets, néfastes à une coréférentialité exportable, de l'éliision du *Dã sous-catégorisateur*. Contrairement aux *Dés* intrasystémiques et primitifs, en effet, les *Dés* extrasystémiques, en principe hyperonymiques dans leur domaine notionnel d'accueil, sont en mesure d'incorporer dans le leur le contenu du *Dã* élidé. Quant aux *RRL*, admises seulement par des unités sémantiquement transparentes possédant une triple binarité, elles effectuent une grande variété d'effacements, déterminés dans une large mesure par la façon dont les constituants se regroupent en un *Dé superordonné* et un *Dã sous-catégorisateur* simples ou syntagmatiques. Malgré leur grande diversité, cependant, ces effacements tendent systématiquement à un seul et même but : la génération de variantes capables de signaler à elles seules par le biais de leurs composants, devenus *indices structuraux de coréférentialité*, qu'elles demeurent porteuses du sens notionnel ou référentiel du ST-source. Par conséquent, même en l'absence d'indices contextuels de coréférentialité, ces effacements ne provoquent aucun déplacement sur l'axe onomasiologique vertical, la variante lexicogène indiquant elle-même qu'elle y occupe le même rang que le ST-source. Et, c'est en raison de ce fait, évidemment, que ces variantes se prêtent particulièrement bien à des emplois autonomes ou quasi autonomes.

Pour terminer, il nous semble important de résumer les points principaux de ce chapitre d'abord sous forme d'un tableau, qui reprend à la fois ce qui réunit et sépare les deux mécanismes réducteurs à l'étude, et ensuite sous forme d'un continuum, qui met en évidence les points de contact entre la réduction phrastique, anaphorique et lexicogène et l'emploi autonome de variantes réduites.

Voici en premier le tableau, qui résume notre *typologie réductionnelle*. Cette typologie sera reprise sous une forme concise dans notre définition de la réduction syntagmatique, dont nous avons déjà proposé une version provisoire plus haut. Nous donnerons la version définitive de cette définition dans la conclusion, qui terminera cette deuxième partie de notre travail.

Typologie réductionnelle

	RA	RL
<i>Déclencheurs intratextuels</i>	<p>– <i>réitération</i> du ST-source ;</p> <p>– usage très régulier de <i>pointeurs grammaticaux</i>, tels <i>ce</i> et <i>le</i>, et usage exceptionnel de <i>pointeurs lexicaux</i> ;</p> <p>– <i>érosion</i> du poids informatif du ST-source, et surtout des constituants visés par les <i>pointeurs</i> ;</p> <p>– <i>reconstructibilité in situ</i> des constituants élidés grâce à la présence de la forme pleine du ST-source, et aux <i>pointeurs</i>.</p> <p>(Pour la <i>désambiguïsation</i>, la reconstruction du <i>sã</i> et du <i>sé</i> est nécessaire.)</p>	<p>– <i>réitération</i> du ST-source ;</p> <p>– usage irrégulier de <i>pointeurs lexicaux</i> (de temps à autre la <i>thématique</i> du contexte dirige les effacements) ;</p> <p>– <i>érosion</i> du poids informatif du ST-source, et surtout des constituants visés par les <i>pointeurs</i>, (ou ciblés par la <i>thématique</i> du contexte) ;</p> <p>– <i>reconstructibilité in situ</i> des constituants élidés grâce à la présence de la forme pleine du ST-source et/ou aux <i>pointeurs</i> (et parfois grâce au contexte).</p> <p>(Pour la <i>désambiguïsation</i>, le recouvrement du <i>sé</i> seul est suffisant.)</p>

<p>Règles réduction- nelles</p>	<ul style="list-style-type: none"> – admises par des unités constituées d'une double ou d'une triple binarité ; – principe d'effacement unique, quelle que soit la matrice du ST-source : suppression du ou des sous-catégorisateurs ; – génération d'une variante dont la linéarité entre en collision avec celle d'un superordonné du ST-source, intrasystémique ou primitif ; – conséquence : les effacements sur l'axe onomasiologique horizontal entraînent un déplacement vers le rang du superordonné sur l'axe onomasiologique vertical, sauf indication du contraire dans le contexte réductionnel ; – donc : absence d'<i>indices structuraux de coréférentialité</i>. Les composants de la variante ne permettent point de recalculer le poids onomasiologique de la source. 	<ul style="list-style-type: none"> – admises par des unités constituées d'une triple binarité ; – principes d'effacement multiples déterminés pour une large part par la façon dont s'imbriquent la matrice du ST-source et sa triple binarité ; – génération d'une variante dont la linéarité n'entre généralement pas en collision avec celle d'un superordonné, intrasystémique ou primitif, du ST-source ; – conséquence : les effacements sur l'axe horizontal ne provoquent aucun déplacement sur l'axe vertical, même lorsque la variante est ôtée du contexte réductionnel ; – donc : présence d'<i>indices structuraux de coréférentialité</i>. Les composants de la variante permettent de recalculer fidèlement le poids onomasiologique de la source.
--	--	--

<p>Rapport de coréférentialité</p>	<p>– exige des <i>indices contextuels de coréférentialité</i>, tels des <i>indices de co-indexation</i>, c'est-à-dire des <i>pointeurs grammaticaux</i>, tels <i>ce</i>, qui rattachent la variante au ST-source en accord avec la <i>nature présuppositionnelle</i> de la reprise ;</p> <p>– <i>fragile</i>, incapable de franchir de grandes distances textuelles, étant donné que le syntagme-source participe habituellement au rapport de coréférentialité ;</p> <p>– purement contextuel, et donc <i>éphémère</i>.</p>	<p>– ne requiert aucun indice contextuel de coréférentialité, mais est souvent confirmé par de tels indices (<i>pointeurs lexicaux</i>, <i>thématique du contexte</i>, etc.) ;</p> <p>– <i>robuste</i>, capable d'enjamber d'importants écarts dans le texte, étant donné que la coréférentialité repose sur la variante ;</p> <p>– <i>exportable</i>, sans que le rapport réductionnel n'ait à être rétabli.</p>
---	--	---

Enfin, pour clore ce chapitre, nous obtenons, en tenant compte de cette typologie, et des situations non prototypiques rencontrées en 5.1 et 5.2, le *continuum réductionnel* suivant :

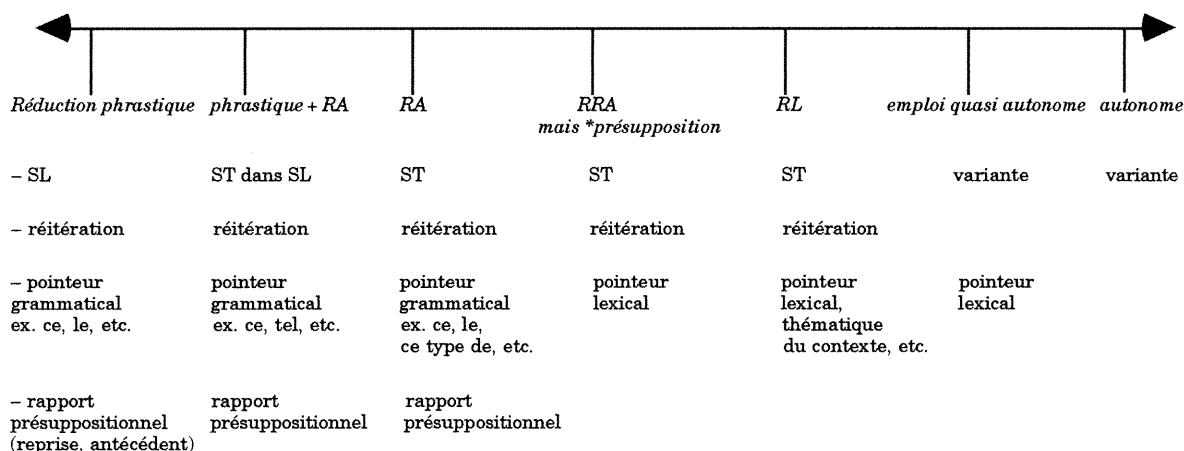


Fig. 20

Continuum réductionnel

Chapitre 6

DESCRIPTION FORMELLE DE LA REPRISE ANAPHORIQUE

Ce sixième chapitre porte entièrement sur notre *grammaire réductionnelle*, et particulièrement sur la partie se rapportant à la *reprise anaphorique*. Il se divise en trois sous-points. Au premier, 6.1, nous présentons et expliquons le formalisme que nous avons retenu pour notre grammaire, aussi bien pour la partie consacrée aux effacements anaphoriques que pour celle ayant trait aux effacements lexicogènes. Au second, 6.2, nous listons et commentons à l'aide de ce formalisme toutes les règles anaphoriques, que nous avons recueillies dans notre corpus. Et, enfin, au troisième, 6.3, nous énumérons, en guise de conclusion, les caractéristiques principales des effacements passés en revue dans ce chapitre.

6.1 Grammaire réductionnelle

Les bases théoriques, sur lesquelles se fonde notre grammaire, ont été exposées aux chapitres précédents. Elles correspondent en particulier à nos réflexions des chapitres 3 et 5, consacrés à la structure interne ternaire du ST, et à la façon dont celle-ci, grâce essentiellement à sa deuxième correspondance, non seulement autorise des effacements, mais décide également de la robustesse de la coréférentialité de la variante.

La *structure interne* jouant, comme argumenté dans ces chapitres, un rôle capital dans le processus réducteur, elle constitue le point de départ de notre grammaire. Celle-ci décrit les effacements répertoriés d'abord du point de vue de la *deuxième correspondance*, et détaille ensuite leurs effets sur la *linéarité* du ST. Elle s'articule, en outre, autour de *trois niveaux analytiques* d'ordre de généralité

décroissant. Le premier de ces niveaux, le plus général, énonce le *principe réducteur* sans tenir compte de l'emplacement du *Dã* sous-catégorisateur. Le deuxième reprend le principe réducteur, et le transcrit en symboles, qui représentent fidèlement la deuxième correspondance, *Dé/superordonné – Dã/sous-catégorisateur*, du ST. Et, le troisième, enfin, regroupe sous ces symboles les combinaisons de constituants, c'est-à-dire les *matrices*, qui admettent les effacements dictés par le principe réducteur.

Il importe de décrire plus en détail ces trois niveaux, qui participent à la description de chaque principe réducteur, et constituent de ce fait le corps de notre grammaire.

Au *premier niveau*, donc, tout principe réducteur est évoqué par une définition, qui n'est point formelle, mais phrastique. De façon générale, cette définition décrit les effacements, prescrits par le principe réducteur, en identifiant avec précision les *composants* de type *dé* ou *dã*, qui interviennent dans la transformation, sans toutefois mentionner l'emplacement, à l'initiale, à la médiane ou à la finale, du *Dã*. Quant aux pendants onomasiologiques, *superordonné* ou *sous-catégorisateur*, des *dés* et *dã^s*, ils ne sont pas nommés expressément. On sait comment ils recouvrent les composants du niveau sémantique (*cf.* 3.3), et par conséquent nous avons jugé cette information superflue.

Voici un exemple d'une définition. Elle paraphrase un principe réducteur qui dicte un effacement anaphorique.

Effacement de tous les constituants du Dã du ST, et préservation de son Dé.

À l'occasion, une définition identifie outre les composants de type *dé* ou *dã* également des *constituants*. Ceux-ci sont habituellement faibles, c'est-à-dire point porteurs de traits notionnels.

Par exemple, dans la définition qui suit, il est fait mention du mot faible reliant les composants de type *dé* et *dã* :

Effacement de tous les constituants du Dé du ST, préservation de tous les constituants du Dã, excepté le mot faible introducteur.

À ce sujet, il nous faut remarquer que les mots faibles, spécialement ceux qui rattachent le *Dã* au *Dé*, échappent en quelque sorte à la deuxième correspondance, dont ils relient les deux moitiés, superordonné et sous-catégorisateur, auxquelles des mots forts surtout donnent corps. Par conséquent, il est parfois nécessaire de les nommer, surtout lorsqu'ils sont isolés par le principe réducteur.

Enfin, lorsque le *déterminant* du ST est d'un type particulier, soit *coordonné* (ex. sous-système de *télémessure et télécommande*), soit à deux arguments vu la nature du déterminé (ex. rapport *signal à bruit*), la définition identifie au besoin les parties du déterminant impliquées dans la transformation. Ces parties ne peuvent être qualifiées de *dé* ou de *dã*, car les déterminants coordonnés ou à deux arguments présentent une structure interne déviante, qui ne respecte notre définition du *syntagme*, unité toujours analysable en un *dé* et un *dã*. Du point de vue de la "structure" sémantique du ST, donc, ces déterminants, assez rares, sont *simples*, non décomposables (cf. 3.2.1).

Considérons, par exemple, la définition suivante d'un principe réducteur, qui dicte l'effacement des mots faibles précédant le deuxième et le troisième membre d'un *Dã* coordonné, mais la préservation de la conjonction de coordination, élément qui est au fond un constituant de type faible :

Préservation de la conjonction de coordination mais effacement des mots faibles introduisant le deuxième et le troisième membre du Dã coordonné.

Quant à l'ordre de présentation des principes réducteurs, nous avons jugé préférable de l'adapter aux types d'effacements qu'effectuent les deux mécanismes réducteurs. Nous l'esquissons et le justifions dans les paragraphes qui accompagnent les deux parties de notre grammaire, l'une faisant l'objet de ce chapitre et l'autre du chapitre suivant.

Au *deuxième niveau*, celui intermédiaire, cette description phrastique du principe réducteur est traduite en une formule ou règle, qui tient compte des particularités de la structure interne du ST-source, telles l'emplacement de son *Dã* sous-catégorisateur. Puisque celui-ci peut occuper trois places au sein du ST, un maximum de trois (3) *règles* intermédiaires ou *synthétiques* se regroupent généralement sous chaque définition. Toutefois, si le *Dã* est décomposable, et que son déterminant secondaire (*dã'* ou *dã*) ou tertiaire (*dã*) se place tantôt à l'initiale (ex. *Dã* → *dã'* [*dé dã*]*dé*) tantôt à la finale (ex. *Dã* → [*dé dã*]*dé dã'*) par exemple, il peut arriver que plus d'une règle synthétique soit nécessaire pour la même position du *Dã*. Dans notre grammaire, seul le principe 22, présenté au chapitre 7, qui dicte un effacement lexicogène, exige deux règles synthétiques pour la même position du *Dã*, notamment celle finale.

De façon générale, les règles synthétiques rementionnent chaque participant à la transformation, composant, partie de composant, ou constituant, identifié par la définition. La plupart des règles commentées dans les chapitres précédents sont du niveau intermédiaire.

Considérons, à titre d'exemple, les trois règles qui suivent. Elles sont des traductions de la première définition citée ci-dessus.

$$[D\tilde{a} \text{ Dé}]_{ST} \leftrightarrow [\emptyset \text{ Dé}]_{RA}$$

$$[[\text{dé} [D\tilde{a}] d\tilde{a}]_{D\tilde{e}}]_{ST} \leftrightarrow [[\text{dé} [\emptyset] d\tilde{a}]_{D\tilde{e}}]_{RA}$$

$$[D\tilde{e} D\tilde{a}]_{ST} \leftrightarrow [D\tilde{e} \emptyset]_{RA}$$

On constate que la première règle s'applique aux ST dont le *Dã* se situe à l'initiale, la deuxième à ceux dont le *Dã* se trouve à la médiane, et la troisième à ceux dont le *Dã* se place à la finale. Cet ordre de présentation des règles synthétiques est celui que nous avons retenu pour tous les principes réducteurs traités dans notre grammaire.

La flèche à double tête, \leftrightarrow , placée entre les deux moitiés de chaque règle, indique que la règle peut être lue de gauche à droite, ou de droite à gauche. La règle permet ainsi à la fois la génération et la reconstruction de la variante. Et, elle reflète également, de cette façon, la réalité textuelle où la variante réduite peut faire l'objet d'un emploi cataphorique.

Quant aux crochets, $[]$, ils sont de longueur variable. Ils identifient de cette façon, assistés des symboles utilisés pour *déterminé* (*Dé*, *dé* et *dé'*) et *déterminant* (*Dã*, *dã*, *dã'*), les différents niveaux de la "structure" sémantique du ST (cf. 3.2.1).

Enfin, il peut arriver qu'une portion d'une règle, spécialement celle qui identifie un mot faible, soit en *italique*, comme dans la règle qui suit :

$$[D\tilde{e} [MF MF \text{ dé } d\tilde{a}]_{D\tilde{a}}]_{ST} \leftrightarrow [D\tilde{e} [\emptyset \emptyset \emptyset d\tilde{a}]_{D\tilde{a}}]_{RL}$$

L'italique indique que le deuxième mot faible peut être absent. Nous avons retenu cette notation pour les mots faibles, articles ou adjectifs possessifs, qui accompagnent parfois une préposition (ex. stabilisation sur *les* trois axes), ou se trouvent intégrés à elle (ex. orbite *des* satellites géostationnaires). Il n'est pas besoin de souligner que cette notation, qui nous a permis de combiner des règles, allège notre grammaire.

La liste qui suit contient tous les symboles employés dans les règles synthétiques, dont bon nombre sont déjà connus. Quant à ceux dont nous avons fait aucune mention jusqu'à présent, ils seront expliqués en temps et lieu, le plus souvent au moment de leur premier emploi dans la grammaire.

Liste des symboles

∅ : forme minimale du composant ou constituant supprimé

A₁, A₂ : premier ou deuxième argument d'un déterminant, sous-catégorisant un déterminé, tel *rapport*, qui exige un déterminant à deux arguments

C₁, C₂, C₃ : premier, deuxième ou troisième membre d'un déterminant coordonné

Conj : conjonction de coordination

Dã, dã', dã : déterminant

Dé, dé', dé : déterminé

Jonc : joncteur liant les arguments d'un déterminant à deux arguments

MF : mot faible

RA : reprise anaphorique

RL : réduction à caractère lexical

ST : syntagme terminologique

X : partie restante d'un composant après le ou les mots faibles

Au *troisième niveau*, se regroupent sous chaque règle synthétique un nombre théoriquement infini de *règles spécifiques*. Celles-ci décomposent chaque participant à la transformation en un certain nombre de constituants, mots lexicaux ou grammaticaux, qui forment la matrice du ST ou de la variante. Chacun de ces constituants est représenté par l'étiquette de sa catégorie grammaticale. Des informations supplémentaires sont parfois données en indice. Par exemple, si la réduction entraîne la nominalisation d'un adjectif, cela est noté

comme suit : Adj(nominalisé). Si elle a pour effet d'adjectiver un nom, comme suit : N(adjectivé).

Par exemple, sous la règle synthétique, [Dé Dā]_{ST} ↔ [Dé ∅]_{RA}, se trouvent listées dans notre grammaire en ordre alphabétique plusieurs dizaines de règles spécifiques, telles :

N Adj ↔ N

N Adj₁ Adj₂ ↔ N

N Adj₁ Adj₂ ↔ N Adj₁

N₁ Adj N₂ ↔ N₁

N₁ N₂ Adj ↔ N₁

N₁ N₂ Adj ↔ N₁ N₂

La moitié gauche de chacune de ces règles correspond à la matrice du ST, et la moitié droite à la matrice de la variante réduite. La moitié gauche est reprise sous chaque règle et projetée sur la moitié gauche de la règle synthétique, laquelle reflète la structure interne du ST, particulièrement sa deuxième correspondance. Cette projection est réalisée à l'aide de la *méthode étymologique*, commentée au chapitre 3, qui, pour l'identification des composants sémantiques, retrace l'histoire dérivationnelle du ST. Elle prend la forme d'une analyse linéaire. Pour la règle, N₁ Adj N₂ ↔ N₁, citée ci-dessus, par exemple, la projection s'écrit : ((N₁)Dé (Adj N₂)Dā)_{ST}. Les parenthèses, qui sont de longueurs différentes, remplissent une double fonction. Elles indiquent comment les composants sémantiques découpent la matrice du ST, qu'elles délimitent d'ailleurs. Et, elles identifient les différents niveaux de sa "structure" sémantique.

Nous effectuons cette projection pour deux raisons. Premièrement, pour justifier le classement de chacune des règles sous telle ou telle règle synthétique. Et deuxièmement, pour illustrer la validité du principe organisationnel de notre grammaire, qui part de la structure interne du ST, et non de la linéarité de

celui-ci. Rappelons qu'une telle organisation s'impose à notre avis parce que le comportement réductionnel du ST est largement déterminé par sa deuxième correspondance, et par la façon dont ses constituants se répartissent sur celle-ci.

Reprenons, par exemple, les deux dernières règles citées, qui se classent, rappelons-le, sous la règle synthétique, $[Dé D\bar{a}]_{ST} \leftrightarrow [Dé \emptyset]_{RA}$. Pour ces règles, dont les moitiés droites seules sont différentes, la projection révèle que les composants de la deuxième correspondance opèrent un choix différent parmi les trois constituants, deux nominaux et un adjectival, qui forment la matrice du ST, identique pour les deux moitiés gauches. Voici ces analyses :

$$N_1 N_2 Adj \leftrightarrow N_1$$

$$\text{où : } ((N_1)Dé (N_2 Adj)D\bar{a})_{ST}$$

$$N_1 N_2 Adj \leftrightarrow N_1 N_2$$

$$\text{où : } ((N_1 N_2)Dé (Adj)D\bar{a})_{ST}$$

Elles montrent que les différences entre les matrices des variantes réduites, l'une simple, N_1 , et l'autre syntagmatique, $N_1 N_2$, sont dues au fait que le *Dé* du premier ST est simple, exprimé par N_1 , et le *Dé* du deuxième ST, qui est un *surcomposé*, complexe, exprimé par $N_1 N_2$.

Il en va de même pour la deuxième et la troisième règle de la liste, qui se rangent sous la même règle synthétique. La projection découvre, pour chacune d'elles, en dessous des matrices identiques, également des composants sémantiques immédiats, qui découpent différemment la suite linéaire de constituants. Voici ces deux analyses :

$$N Adj_1 Adj_2 \leftrightarrow N$$

$$\text{où : } ((N)Dé (Adj_1 Adj_2)D\bar{a})_{ST}$$

$$N Adj_1 Adj_2 \leftrightarrow N Adj_1$$

$$\text{où : } ((N Adj_1)Dé (Adj_2)D\bar{a})_{ST}$$

Elles permettent de remarquer d'un seul coup d'œil que les linéarités des variantes réduites sont différentes, pour ces deux règles également, parce que le *Dé* du ST, que la première règle modifie, est simple, exprimé par *N*, alors que le *Dé* du ST, que la deuxième modifie et qui est un *surcomposé*, est complexe, exprimé par *N Adj1*.

En somme, la projection de la moitié gauche de la règle spécifique sur celle de la règle synthétique nous permet de visualiser un fait complexe. En effet, que des règles spécifiques effectuant en apparence des transformations différentes sur une même matrice, l'une supprimant par exemple deux de ses constituants, et l'autre n'en amputant qu'un seul, peuvent en réalité être gérées par un même principe réducteur, et donc manipuler les mêmes composants de la deuxième correspondance, en l'occurrence ceux immédiats. La projection nous permet de démontrer, en d'autres termes, d'une façon probante, que le principe de classement qui s'impose pour les règles spécifiques ne peut être la matrice du ST, mais celui retenu, à savoir la deuxième correspondance. Un classement basé sur la matrice seule risque, en effet, comme le montrent les analyses, de séparer des règles, qui mériteraient cependant d'être groupées ensemble, à cause de ressemblances et de différences trompeuses au niveau de la linéarité du ST et de la variante. Pour éviter une telle perte d'informations, qui conduit d'ailleurs à une description peu appropriée de la réduction, car passant inévitablement sous silence ce qui la régit, notamment la deuxième correspondance du ST, dont les composants peuvent découper différemment une même matrice, il est nécessaire de classer les règles spécifiques en fonction de la structure interne du ST, et plus particulièrement en fonction du principe réducteur selon lequel cette structure est transformée.

Finalement, outre l'analyse de la moitié gauche en composants sémantiques, chaque règle spécifique est suivie d'un ou de deux exemples de

paires réductionnelles trouvées dans notre corpus. Pour la règle, $N \text{ Adj} \leftrightarrow N$, citée ci-dessus, notre grammaire donne les exemples suivants :

$N \text{ Adj} \leftrightarrow N$

où : ((N)Dé (Adj)Dã)ST

**ex. amplificateur paramétrique \leftrightarrow amplificateur
propulseur ionique \leftrightarrow propulseur**

La liste qui suit contient les symboles utilisés pour la transcription des règles synthétiques en règles spécifiques. Elle identifie tous les types de constituants rencontrés dans les ST de notre corpus.

Liste des symboles

Adj : adjectif

AdjNum : adjectif numéral cardinal

AdjOrd : adjectif ordinal

AdjPoss : adjectif possessif

Adjpassé : participe passé adjectivé

Adv : adverbe

ArtDéf : article défini

ArtIndéf : article indéfini

Conj : conjonction de coordination

Inf : infinitif

LocPrép : locution prépositionnelle

N : nom

NPropre : nom propre

Prép : préposition

Sigle : sigle

SymbChiff : chiffre ayant une valeur symbolique

SymbLett : lettre ayant une valeur symbolique

Ceci termine ce sous-point consacré au formalisme de notre grammaire réductionnelle. Le sous-point qui suit renferme la première partie de notre grammaire. Il commence par une introduction ayant trait entre autres à l'ordre de présentation des principes réducteurs, et dresse ensuite l'inventaire des effacements effectués par la reprise anaphorique.

6.2 Règles anaphoriques

Comme constaté aux chapitres précédents, les effacements de la reprise anaphorique portent invariablement sur la partie sous-catégorisante du ST. Par conséquent, ils amputent toujours au moins le *Dã* du ST, que celui-ci soit simple (ex. réflecteur *déployable* ↔ réflecteur) ou complexe, c'est-à-dire syntagmatique (ex. amplificateur à *faible bruit* ↔ amplificateur). Cependant, lorsque le ST est issu d'un processus de sous-catégorisation récursif, c'est-à-dire lorsqu'il est un *surcomposé*, d'autres effacements demeurent possibles suite à la suppression du composant immédiat. En effet, selon le nombre de sous-catégorisations supplémentaires, les effacements peuvent encore porter sur le *dã* du *Dé* (ex. antenne contre-rotative mécanique ↔ antenne contre-rotative ↔ antenne), ou sur le *dã'* du *Dé* et le *dã* du *dé* du *Dé* (ex. service mobile terrestre par satellite ↔ service mobile par satellite ↔ service mobile ↔ service). Dans ce cas, toutefois, les effacements ont à respecter une contrainte. En effet, il leur est interdit de sauter un niveau de sous-catégorisation. En d'autres termes, ils ne peuvent accéder à un déterminant de niveau inférieur sans avoir supprimé celui du ou des niveaux supérieurs (ex. *(station_{dé} terriennedã)Dé (de navire)Dã ↔ station de navire). Au moins trois scénarios sont possibles lorsque les effacements ne respectent pas cette contrainte. Premièrement, la variante, bien qu'agrammaticale du point de vue de la reprise anaphorique, possède des

propriétés lexicogènes, – elle maintient le niveau de sous-catégorisation de sa source grâce à un indice structural –, et est donc grammaticale du point de vue de la réduction à caractère lexical. C'est le cas, par exemple, de *station de navire* ci-dessus. Ou, deuxièmement, la suite obtenue, qui ne peut plus être qualifiée de variante, ne maintient pas le niveau de sous-catégorisation du ST, mais constitue néanmoins un terme. Par exemple, si on supprime le *dã*, de *transfert*, du ST, *orbite de transfert géostationnaire*, orbite temporaire assurant le transfert du satellite à son orbite définitive de type géostationnaire, on obtient la suite *orbite géostationnaire*, qui est un ST à part entière se rangeant dans le même champ notionnel que *orbite de transfert géostationnaire*. Enfin, troisièmement, la suite obtenue constitue un non-sens en dépit de sa linéarité, qui peut être syntaxiquement normale (ex. *(mode_{dé} de propagation_{dã})Dé (le long du grand cercle)Dã ↔ mode le long du grand cercle).

Bref, selon le nombre de sous-catégorisations, – maximum trois dans notre corpus –, la reprise anaphorique peut effectuer de 1 à 3 effacements : le *Dã*, le *Dã* plus le *dã* du *Dé*, et le *Dã* plus le *dã'* du *Dé* plus le *dã* du *dé* du *Dé*.

À propos du nombre de sous-catégorisations possible, nous tenons à préciser qu'il est en théorie illimité, car le produit d'un processus récursif, mais que les ST à plus de trois sous-catégorisations sont assez rares en réalité. Notre corpus ne nous a d'ailleurs pas permis d'inclure cette possibilité.

Les trois effacements énumérés ci-dessus, qui défont toujours en premier le dernier niveau de sous-catégorisation, correspondent aux trois *principes réducteurs* suivis par la reprise anaphorique. Le premier est admis par tout ST, simple ou *surcomposé*, le deuxième seulement par les ST comprenant au moins deux niveaux de sous-catégorisation, et le troisième seulement par ceux ayant au moins trois niveaux de sous-catégorisation. Puisqu'il s'agit d'effacements récursifs, rendus possibles par un processus de sous-catégorisation récursif, nous avons jugé bon de les traiter, dans notre grammaire, dans l'ordre dans lequel

ils ont à être effectués d'après la contrainte, que nous avons énoncée ci-dessus. Dans la première partie de notre grammaire, donc, que nous reproduisons tout de suite ci-après, se trouvent d'abord listées les règles synthétiques et spécifiques gérées par le premier principe anaphorique, celui notamment qui dicte l'effacement du *Dã*. Ensuite, celles gérées par le deuxième principe anaphorique, celui qui ordonne l'effacement à la fois du *Dã* et du *dã* du *Dé*. Et, enfin, en dernier, celles qui se regroupent sous le troisième principe anaphorique, celui notamment qui exige l'effacement du *Dã*, du *dã*' du *Dé* et du *dã* du *dé* du *Dé*.

Voici maintenant ces trois principes réducteurs, qui résument les effacements de la reprise anaphorique, du moins pour notre corpus, ainsi que toutes les règles synthétiques et spécifiques, que nous avons pu construire au moyen des exemples repérés dans ce corpus.

* * *

Grammaire de la reprise anaphorique

Principe 1 :

*Effacement de tous les constituants du *Dã* du *ST*, et préservation de son *Dé*.*

Sous ce premier principe, se rangent 3 RRA synthétiques, à savoir :

- $[Dã Dé]_{ST} \leftrightarrow [\emptyset Dé]_{RA}$
- $[[dé [Dã] dã]_{DÉ}]_{ST} \leftrightarrow [[dé [\emptyset] dã]_{DÉ}]_{RA}$
- $[Dé Dã]_{ST} \leftrightarrow [Dé \emptyset]_{RA}$

Sous chacune d'elles, se classent un certain nombre de RRA spécifiques, que voici :

A. Dã à l'initiale du ST, ST → Dã Dé

- *RRA synthétique*

$$[\text{Dã Dé}]_{\text{ST}} \leftrightarrow [\emptyset \text{ Dé}]_{\text{RA}}$$

Sous cette règle, se classent 2 RRA spécifiques.

- *RRA spécifiques*

(1) Adj N ↔ N

où : ((Adj)Dã (N)Dé)_{ST}

ex. grande antenne ↔ antenne

petite station ↔ station

(2) AdjOrd N ↔ N

où : ((AdjOrd)Dã (N)Dé)_{ST}

ex. 3^e étage ↔ étage

B. Dã à la médiane du ST, ST → (dé (Dã) dã)Dé

- *RRA synthétique*

$$[[\text{dé} [\text{Dã}] \text{ dã}]_{\text{Dé}}]_{\text{ST}} \leftrightarrow [[\text{dé} [\emptyset] \text{ dã}]_{\text{Dé}}]_{\text{RA}}$$

Sous cette règle, se classe seulement 1 RRA spécifique.

- *RRA spécifique*

(1) N₁ Adj Prép N₂ ↔ N₁ Prép N₂

où : (((N₁)dé (Adj)Dã (Prép N₂)dã)Dé)_{ST}

ex. système auxiliaire de pilotage ↔ système de pilotage

C. Dã à la finale du ST, ST → Dé Dã

- *RRA synthétique*

$$[\text{Dé Dã}]_{\text{ST}} \leftrightarrow [\text{Dé } \emptyset]_{\text{RA}}$$

Sous cette règle, se classent 66 RRA spécifiques. Ce nombre élevé s'explique par le fait que le français privilégie l'ordre *déterminé déterminant*, et que la plupart des matrices respectent par conséquent cet ordre.

- *RRA spécifiques*

(1) N Adj ↔ N

où : ((N)Dé (Adj)Dã)_{ST}

ex. amplificateur paramétrique ↔ amplificateur

propulseur ionique ↔ propulseur

(2) N Adj₁ Adj₂ ↔ N

où : ((N)Dé (Adj₁ Adj₂)Dã)_{ST}

ex. convertisseur analogique-numérique ↔ convertisseur

station émettrice-réceptrice ↔ station

(3) N Adj₁ Adj₂ ↔ N Adj₁

où : ((N Adj₁)Dé (Adj₂)Dã)_{ST}

ex. charge utile maritime ↔ charge utile

station terrienne fixe ↔ station terrienne

(4) N₁ Adj N₂ ↔ N₁

où : ((N₁)Dé (Adj N₂)Dã)_{ST}

ex. récepteur large bande ↔ récepteur

(5) $N_1 \text{ Adj Prép } N_2 \leftrightarrow N_1 \text{ Adj}$

où : $((N_1 \text{ Adj})D_é (\text{Prép } N_2)D_ā)_{ST}$

ex. gyromètre intégrateur de lacet \leftrightarrow gyromètre intégrateur

oscillateur local à multiplicateur \leftrightarrow oscillateur local

(6) $N_1 \text{ Adj}_1 \text{ Prép } N_2 \text{ Adj}_2 \leftrightarrow N_1 \text{ Adj}_1$

où : $((N_1 \text{ Adj}_1)D_é (\text{Prép } N_2 \text{ Adj}_2)D_ā)_{ST}$

ex. détecteur stellaire à demi-disque tournant \leftrightarrow détecteur stellaire

tuyère latérale à gaz froid \leftrightarrow tuyère latérale

(7) $N_1 \text{ Adj}_1 \text{ Prép } N_2 \text{ Adv } \text{Adj}_2 \leftrightarrow N_1 \text{ Adj}_1$

où : $((N_1 \text{ Adj}_1)D_é (\text{Prép } N_2 \text{ Adv } \text{Adj}_2)D_ā)_{ST}$

ex. réseau plan à rayonnement quasi transversal \leftrightarrow réseau plan

(8) $N_1 \text{ Adj Prép } N_2 \text{ NPropre} \leftrightarrow N_1 \text{ Adj}$

où : $((N_1 \text{ Adj})D_é (\text{Prép } N_2 \text{ NPropre})D_ā)_{ST}$

ex. oscillateur local à diode Gunn \leftrightarrow oscillateur local

(9) $N_1 \text{ AdjNum } N_2 \leftrightarrow N_1$

où : $((N_1)D_é (\text{AdjNum } N_2)D_ā)_{ST}$

ex. orbite 12 heures \leftrightarrow orbite

(10) $N_1 \text{ Adjppassé AdjNum } N_2 \leftrightarrow N_1$

où : $((N_1)D_é (\text{Adjppassé AdjNum } N_2)D_ā)_{ST}$

ex. satellite stabilisé trois axes \leftrightarrow satellite

- (11) $N_1 \text{ Adjppassé Prép AdjNum } N_2 \leftrightarrow N_1$
 où : $((N_1)\text{Dé}(\text{Adjppassé Prép AdjNum } N_2)\text{Dā})_{ST}$
 ex. satellite stabilisé sur 3 axes \leftrightarrow satellite
- (12) $N_1 \text{ Adjppassé Prép ArtDéf AdjNum } N_2 \leftrightarrow N_1$
 où : $((N_1)\text{Dé}(\text{Adjppassé Prép ArtDéf AdjNum } N_2)\text{Dā})_{ST}$
 ex. satellite stabilisé sur les trois axes \leftrightarrow satellite
- (13) $N_1 \text{ Adjppassé Prép}_1 \text{ ArtDéf}_1 N_2 \text{ Prép}_2 \text{ ArtDéf}_2 N_3 \leftrightarrow N_1$
 où : $((N_1)\text{Dé}(\text{Adjppassé Prép}_1 \text{ ArtDéf}_1 N_2 \text{ Prép}_2 \text{ ArtDéf}_2 N_3)\text{Dā})_{ST}$
 ex. stratégie centrée sur le maintien de l'excentricité \leftrightarrow stratégie
- (14) $N_1 \text{ Adjppassé Prép } N_2 \leftrightarrow N_1$
 où : $((N_1)\text{Dé}(\text{Adjppassé Prép } N_2)\text{Dā})_{ST}$
 ex. satellite stabilisé par rotation \leftrightarrow satellite
- (15) $N_1 N_2 \leftrightarrow N_1$
 où : $((N_1)\text{Dé} (N_2)\text{Dā})_{ST}$
 ex. diode tunnel \leftrightarrow diode
 panneau sandwich \leftrightarrow panneau
- (16) $N_1 N_2 \text{ Adj} \leftrightarrow N_1$
 où : $((N_1)\text{Dé} (N_2 \text{ Adj})\text{Dā})_{ST}$
 ex. propulseur gaz chaud \leftrightarrow propulseur

(17) $N_1 N_2 \text{ Adj} \leftrightarrow N_1 N_2$

où : $((N_1 N_2)D\acute{e} (\text{Adj})D\grave{a})_{ST}$

ex. ballon-sonde stratosphérique \leftrightarrow ballon-sonde

(18) $N_1 N_2 \text{ Adj}_1 \text{ Pr\acute{e}p}_1 N_3 \text{ Pr\acute{e}p}_2 N_4 \text{ Adj}_2 \leftrightarrow N_1$

où : $((N_1)D\acute{e} (N_2 \text{ Adj}_1 \text{ Pr\acute{e}p}_1 N_3 \text{ Pr\acute{e}p}_2 N_4 \text{ Adj}_2)D\grave{a})_{ST}$

ex. rapport énergie binaire sur densité de bruit thermique \leftrightarrow rapport

(19) $N_1 N_2 \text{ Adjppass\acute{e}} \text{ Pr\acute{e}p} N_3 \leftrightarrow N_1$

où : $((N_1)D\acute{e} (N_2 \text{ Adjppass\acute{e}} \text{ Pr\acute{e}p} N_3)D\grave{a})_{ST}$

ex. rapport puissance consommée sur poussée \leftrightarrow rapport

(20) $N_1 N_2 \text{ Conj} N_3 \text{ Pr\acute{e}p} N_4 \leftrightarrow N_1$

où : $((N_1)D\acute{e} (N_2 \text{ Conj} N_3 \text{ Pr\acute{e}p} N_4)D\grave{a})_{ST}$

ex. sous-système stabilisation et contrôle d'attitude \leftrightarrow sous-système

(21) $N_1 N_2 N_3 \leftrightarrow N_1$

où : $((N_1)D\acute{e} (N_2 N_3)D\grave{a})_{ST}$

ex. accumulateur nickel-cadmium \leftrightarrow accumulateur

liaison satellite-sol \leftrightarrow liaison

(22) $N_1 N_2 N_3 N_4 \text{ Pr\acute{e}p} N_5 \leftrightarrow N_1$

où : $((N_1)D\acute{e} (N_2 N_3 N_4 \text{ Pr\acute{e}p} N_5)D\grave{a})_{ST}$

ex. sous-système télémessure-télécommande-mesure de distance \leftrightarrow

sous-système

(23) $N_1 N_2 N_3 \text{ Prép } N_4 \leftrightarrow N_1$

où : $((N_1)\text{Dé } (N_2 N_3 \text{ Prép } N_4)\text{Dā})_{ST}$

ex. composite satellite-moteur d'apogée \leftrightarrow composite

(24) $N_1 N_2 \text{ Prép } N_3 \leftrightarrow N_1$

où : $((N_1)\text{Dé } (N_2 \text{ Prép } N_3)\text{Dā})_{ST}$

ex. interface antenne de réception \leftrightarrow interface
rapport porteuse à brouillage \leftrightarrow rapport

(25) $N_1 N_2 \text{ Prép}_1 N_3 \text{ Prép}_2 N_4 \leftrightarrow N_1 N_2$

où : $((N_1 N_2)\text{Dé } (\text{Prép}_1 N_3 \text{ Prép}_2 N_4)\text{Dā})_{ST}$

ex. antenne réseau à commande de phase \leftrightarrow antenne réseau

(26) $N_1 N_2 \text{ SymbLett} \leftrightarrow N_1$

où : $((N_1)\text{Dé } (N_2 \text{ SymbLett})\text{Dā})_{ST}$

ex. station Standard B \leftrightarrow station

(27) $N \text{ NPropre} \leftrightarrow N$

où : $((N)\text{Dé } (N\text{Propre})\text{Dā})_{ST}$

ex. montage Cassegrain \leftrightarrow montage

(28) $N_1 \text{ Prép Adj } N_2 \leftrightarrow N_1$

où : $((N_1)\text{Dé } (\text{Prép Adj } N_2)\text{Dā})_{ST}$

ex. amplificateur à faible bruit \leftrightarrow amplificateur
récepteur à large bande \leftrightarrow récepteur

- (29) $N_1 \text{ Prép Adj}_1 N_2 \text{ Adj}_2 \leftrightarrow N_1$
 où : $((N_1)_{\text{Dé}} (\text{Prép Adj}_1 N_2 \text{ Adj}_2)_{\text{Dā}})_{\text{ST}}$
 ex. amplificateur à faible bruit thermique \leftrightarrow amplificateur
- (30) $N_1 \text{ Prép}_1 \text{ Adj } N_2 \text{ Prép}_2 N_3 \leftrightarrow N_1$
 où : $((N_1)_{\text{Dé}} (\text{Prép}_1 \text{ Adj } N_2 \text{ Prép}_2 N_3)_{\text{Dā}})_{\text{ST}}$
 ex. répéteur à double changement de fréquence \leftrightarrow répéteur
- (31) $N_1 \text{ Prép AdjNum } N_2 \leftrightarrow N_1$
 où : $((N_1)_{\text{Dé}} (\text{Prép AdjNum } N_2)_{\text{Dā}})_{\text{ST}}$
 ex. compteur à 5 étages \leftrightarrow compteur
 grille à trois réseaux \leftrightarrow grille
- (32) $N_1 \text{ Prép ArtDéf Adj } N_2 \leftrightarrow N_1$
 où : $((N_1)_{\text{Dé}} (\text{Prép ArtDéf Adj } N_2)_{\text{Dā}})_{\text{ST}}$
 ex. satellite des grandes artères \leftrightarrow satellite
- (33) $N_1 \text{ Prép ArtDéf } N_2 \text{ Adj} \leftrightarrow N_1$
 où : $((N_1)_{\text{Dé}} (\text{Prép ArtDéf } N_2 \text{ Adj})_{\text{Dā}})_{\text{ST}}$
 ex. orbite des satellites géostationnaires \leftrightarrow orbite
- (34) $N_1 \text{ Prép}_1 \text{ ArtDéf}_1 N_2 \text{ Prép}_2 \text{ ArtDéf}_2 N_3 \leftrightarrow N_1$
 où : $((N_1)_{\text{Dé}} (\text{Prép}_1 \text{ ArtDéf}_1 N_2 \text{ Prép}_2 \text{ ArtDéf}_2 N_3)_{\text{Dā}})_{\text{ST}}$
 ex. stratégie du retour au centre \leftrightarrow stratégie

(35) $N_1 \text{ Prép } N_2 \leftrightarrow N_1$

où : $((N_1)D\acute{e} (\text{Prép } N_2)D\grave{a})_{ST}$

ex. antenne à réflecteur \leftrightarrow antenne

oscillateur à quartz \leftrightarrow oscillateur

(36) $N_1 \text{ Prép } N_2 \text{ Adj} \leftrightarrow N_1$

où : $((N_1)D\acute{e} (\text{Prép } N_2 \text{ Adj})D\grave{a})_{ST}$

ex. amplificateur à fréquence intermédiaire \leftrightarrow amplificateur

tube à onde progressive \leftrightarrow tube

(37) $N_1 \text{ Prép } N_2 \text{ Adj} \leftrightarrow N_1 \text{ Prép } N_2$

où : $((N_1 \text{ Prép } N_2)D\acute{e} (\text{Adj})D\grave{a})_{ST}$

ex. multiplexeur de sortie accordable \leftrightarrow multiplexeur de sortie

système de pilotage auxiliaire \leftrightarrow système de pilotage

(38) $N_1 \text{ Prép } N_2 \text{ Adj}_1 \text{ Adj}_2 \leftrightarrow N_1$

où : $((N_1)D\acute{e} (\text{Prép } N_2 \text{ Adj}_1 \text{ Adj}_2)D\grave{a})_{ST}$

ex. antenne à pinceaux fins multiples \leftrightarrow antenne

propulseur à inertie thermique élevée \leftrightarrow propulseur

(39) $N_1 \text{ Prép}_1 N_2 \text{ Adj}_1 \text{ Prép}_2 \text{ ArtIndéf } N_3 \text{ Adj}_2 \leftrightarrow N_1$

où : $((N_1)D\acute{e} (\text{Prép}_1 N_2 \text{ Adj}_1 \text{ Prép}_2 \text{ ArtIndéf } N_3 \text{ Adj}_2)D\grave{a})_{ST}$

ex. système à appels aléatoires dans une voie spécialisée \leftrightarrow système

(40) $N_1 \text{ Prép}_1 N_2 \text{ Adj Prép}_2 N_3 \leftrightarrow N_1$

où : $((N_1)\text{Dé} (\text{Prép}_1 N_2 \text{ Adj Prép}_2 N_3)\text{Dā})_{ST}$

ex. système à multiplexage temporel par adressage \leftrightarrow système
transmission de signaux numériques de télévision \leftrightarrow transmission

(41) $N_1 \text{ Prép}_1 N_2 \text{ Adj Prép}_2 N_3 \text{ Prép}_3 N_4 \leftrightarrow N_1$

où : $((N_1)\text{Dé} (\text{Prép}_1 N_2 \text{ Adj Prép}_2 N_3 \text{ Prép}_3 N_4)\text{Dā})_{ST}$

ex. réseau à accès multiple par répartition de codes \leftrightarrow réseau

(42) $N_1 \text{ Prép}_1 N_2 \text{ Conj Prép}_2 N_3 \leftrightarrow N_1$

où : $((N_1)\text{Dé} (\text{Prép}_1 N_2 \text{ Conj Prép}_2 N_3)\text{Dā})_{ST}$

ex. unité d'acquisition et de synchronisation \leftrightarrow unité

(43) $N_1 \text{ Prép}_1 N_2 \text{ Conj Prép}_2 N_3 \text{ Prép}_3 \text{ ArtDéf } N_4 \text{ Adj} \leftrightarrow N_1$

où : $((N_1)\text{Dé} (\text{Prép}_1 N_2 \text{ Conj Prép}_2 N_3 \text{ Prép}_3 \text{ ArtDéf } N_4 \text{ Adj})\text{Dā})_{ST}$

ex. système de télécommunications et de contrôle du trafic aérien \leftrightarrow
système

(44) $N_1 \text{ Prép}_1 N_2 \text{ Conj Prép}_2 N_3 \text{ Prép}_3 N_4 \leftrightarrow N_1$

où : $((N_1)\text{Dé} (\text{Prép}_1 N_2 \text{ Conj Prép}_2 N_3 \text{ Prép}_3 N_4)\text{Dā})_{ST}$

ex. dispositif de sécurité et d'armement à distance \leftrightarrow dispositif

(45) $N_1 \text{ Prép } N_2 N_3 \leftrightarrow N_1$

où : $((N_1)\text{Dé} (\text{Prép } N_2 N_3)\text{Dā})_{ST}$

ex. amplificateur à diode tunnel \leftrightarrow amplificateur
facteur de réflectivité radar \leftrightarrow facteur

(46) $N_1 \text{ Prép } N_2 N_3 \leftrightarrow N_1 \text{ Prép } N_2$

où : $((N_1 \text{ Prép } N_2)D\acute{e} (N_3)D\grave{a})_{ST}$

ex. matrice de commutation hyperfréquence \leftrightarrow matrice de commutation

(47) $N_1 \text{ Prép } N_2 N_3 \text{ Conj } N_4 \leftrightarrow N_1$

où : $((N_1)D\acute{e} (\text{Prép } N_2 N_3 \text{ Conj } N_4)D\grave{a})_{ST}$

ex. sous-système de télémessure, télécommande et localisation \leftrightarrow
sous-système

(48) $N_1 \text{ Prép } N_2 N_3 N_4 \leftrightarrow N_1$

où : $((N_1)D\acute{e} (\text{Prép } N_2 N_3 N_4)D\grave{a})_{ST}$

ex. station de télémessure-télécommande-localisation \leftrightarrow station

(49) $N_1 \text{ Prép}_1 N_2 \text{ Prép}_2 \text{ AdjNum } N_3 \leftrightarrow N_1$

où : $((N_1)D\acute{e} (\text{Prép}_1 N_2 \text{ Prép}_2 \text{ AdjNum } N_3)D\grave{a})_{ST}$

ex. satellite à stabilisation selon trois axes \leftrightarrow satellite

(50) $N_1 \text{ Prép}_1 N_2 \text{ Prép}_2 \text{ ArtDéf } N_3 \leftrightarrow N_1$

où : $((N_1)D\acute{e} (\text{Prép}_1 N_2 \text{ Prép}_2 \text{ ArtDéf } N_3)D\grave{a})_{ST}$

ex. dispositif de concentration des conversations \leftrightarrow dispositif
satellite d'aide à la navigation \leftrightarrow satellite

(51) $N_1 \text{ Prép}_1 N_2 \text{ Prép}_2 \text{ ArtDéf } N_3 \leftrightarrow N_1 \text{ Prép}_1 N_2$

où : $((N_1 \text{ Prép}_1 N_2)D\acute{e} (\text{Prép}_2 \text{ ArtDéf } N_3)D\grave{a})_{ST}$

ex. angle de site de l'horizon \leftrightarrow angle de site

(52) $N_1 \text{ Prép}_1 N_2 \text{ Prép}_2 \text{ ArtDéf } N_3 \text{ Adj} \leftrightarrow N_1 \text{ Prép}_1 N_2$
 où : $((N_1 \text{ Prép}_1 N_2)_{\text{Dé}} (\text{Prép}_2 \text{ ArtDéf } N_3 \text{ Adj})_{\text{Dā}})_{\text{ST}}$

ex. amplificateur de puissance à l'état solide \leftrightarrow amplificateur de puissance
 orbite de transfert vers l'orbite géostationnaire \leftrightarrow orbite de transfert

(53) $N_1 \text{ Prép}_1 N_2 \text{ Prép}_2 \text{ ArtDéf}_1 N_3 \text{ Prép}_3 \text{ ArtDéf}_2 N_4 \text{ Adj} \leftrightarrow N_1 \text{ Prép}_1 N_2$
 où : $((N_1 \text{ Prép}_1 N_2)_{\text{Dé}} (\text{Prép}_2 \text{ ArtDéf}_1 N_3 \text{ Prép}_3 \text{ ArtDéf}_2 N_4 \text{ Adj})_{\text{Dā}})_{\text{ST}}$

ex. orbite de transfert à l'orbite des satellites géostationnaires \leftrightarrow
 orbite de transfert

(54) $N_1 \text{ Prép}_1 N_2 \text{ Prép}_2 N_3 \leftrightarrow N_1$
 où : $((N_1)_{\text{Dé}} (\text{Prép}_1 N_2 \text{ Prép}_2 N_3)_{\text{Dā}})_{\text{ST}}$

ex. lentille à retard de phase \leftrightarrow lentille
 propulseur de correction d'orbite \leftrightarrow propulseur

(55) $N_1 \text{ Prép}_1 N_2 \text{ Prép}_2 N_3 \leftrightarrow N_1 \text{ Prép}_1 N_2$
 où : $((N_1 \text{ Prép}_1 N_2)_{\text{Dé}} (\text{Prép}_2 N_3)_{\text{Dā}})_{\text{ST}}$

ex. ensemble de télécommunications d'émission \leftrightarrow ensemble de
 télécommunications
 système de navigation par satellites \leftrightarrow système de navigation

(56) $N_1 \text{ Prép}_1 N_2 \text{ Prép}_2 N_3 \text{ Adj} \leftrightarrow N_1$
 où : $((N_1)_{\text{Dé}} (\text{Prép}_1 N_2 \text{ Prép}_2 N_3 \text{ Adj})_{\text{Dā}})_{\text{ST}}$

ex. amplificateur à tube à ondes progressives \leftrightarrow amplificateur

(57) $N_1 \text{ Prép}_1 N_2 \text{ Prép}_2 N_3 \text{ Adj} \leftrightarrow N_1 \text{ Prép}_1 N_2$

où : $((N_1 \text{ Prép}_1 N_2)_{D\acute{e}} (\text{Prép}_2 N_3 \text{ Adj})_{D\grave{a}})_{ST}$

ex. mécanisme d'orientation à commande magnétique \leftrightarrow mécanisme
d'orientation

réutilisation de fréquence par diversité spatiale \leftrightarrow réutilisation de
fréquence

(58) $N_1 \text{ Prép}_1 N_2 \text{ Prép}_2 N_3 \text{ Conj Prép}_3 N_4 \leftrightarrow N_1$

où : $((N_1)_{D\acute{e}} (\text{Prép}_1 N_2 \text{ Prép}_2 N_3 \text{ Conj Prép}_3 N_4)_{D\grave{a}})_{ST}$

ex. système de contrôle d'attitude et d'orbite \leftrightarrow système

sous-système de commande d'attitude et d'orbite \leftrightarrow sous-système

(59) $N_1 \text{ Prép}_1 N_2 \text{ Prép}_2 N_3 \text{ Prép}_3 \text{ ArtIndéf } N_4 \text{ Prép}_4 N_5 \leftrightarrow N_1$

où : $((N_1)_{D\acute{e}} (\text{Prép}_1 N_2 \text{ Prép}_2 N_3 \text{ Prép}_3 \text{ ArtIndéf } N_4 \text{ Prép}_4 N_5)_{D\grave{a}})_{ST}$

ex. système à demande d'autorisation dans un circuit de conversation \leftrightarrow
système

(60) $N_1 \text{ Prép}_1 N_2 \text{ Prép}_2 N_3 \text{ Prép}_3 N_4 \leftrightarrow N_1$

où : $((N_1)_{D\acute{e}} (\text{Prép}_1 N_2 \text{ Prép}_2 N_3 \text{ Prép}_3 N_4)_{D\grave{a}})_{ST}$

ex. correcteur de temps de propagation de groupe \leftrightarrow correcteur

procédé d'étalement de spectre par codage \leftrightarrow procédé

(61) $N \text{ Prép } N_{\text{Propre}} \leftrightarrow N$

où : $((N)_{D\acute{e}} (\text{Prép } N_{\text{Propre}})_{D\grave{a}})_{ST}$

ex. doublet de Hertz \leftrightarrow doublet

transfert de Hohmann \leftrightarrow transfert

(62) N Prép Sigle \leftrightarrow N

où : ((N)Dé (Prép Sigle)Dã)ST

ex. amplificateur à TOP \leftrightarrow amplificateur

(63) N Sigle \leftrightarrow N

où : ((N)Dé (Sigle)Dã)ST

ex. rapport G/T \leftrightarrow rapport

capteur R.F. \leftrightarrow capteur

(64) N Sigle₁ Sigle₂ \leftrightarrow N

où : ((N)Dé (Sigle₁ Sigle₂)Dã)ST

ex. batterie Ag-Cd \leftrightarrow batterie

batterie Ni-Cd \leftrightarrow batterie

(65) N SymbChiff₁ SymbChiff₂ \leftrightarrow N

où : ((N)Dé (SymbChiff₁ SymbChiff₂)Dã)ST

ex. bande 18/12 \leftrightarrow bande

(66) N SymbLett \leftrightarrow N

où : ((N)Dé (SymbLett)Dã)ST

ex. bande C \leftrightarrow bande

Principe 2 :

Effacement de tous les constituants du Dã du ST, effacement du dã du Dé, et préservation du dé du Dé.

Sous ce deuxième principe, se rangent 2 RRA synthétiques, à savoir :

- $[[\text{dé} [\text{Dā}] \text{dā}]_{\text{Dé}}]_{\text{ST}} \leftrightarrow [[\text{dé} [\emptyset] \emptyset]_{\text{Dé}}]_{\text{RA}}$
- $[[\text{dé} \text{dā}]_{\text{Dé}} \text{Dā}]_{\text{ST}} \leftrightarrow [[\text{dé} \emptyset]_{\text{Dé}} \emptyset]_{\text{RA}}$

Sous chacune d'elles, se rangent un certain nombre de RRA spécifiques, que voici :

A. Dā à l'initiale du ST, ST → Dā Dé

Nous n'avons pu construire aucune règle synthétique ou spécifique pour cette position du *Dā* au moyen des données extraites de notre corpus de textes.

B. Dā à la médiane du ST, ST → (dé (Dā) dā)Dé

- *RRA synthétique*

$$[[\text{dé} [\text{Dā}] \text{dā}]_{\text{Dé}}]_{\text{ST}} \leftrightarrow [[\text{dé} [\emptyset] \emptyset]_{\text{Dé}}]_{\text{RA}}$$

Sous cette règle, se classent 7 RRA spécifiques.

- *RRA spécifiques*

(1) N Adj₁ Adj₂ Adj₃ ↔ N Adj₁

$$\text{où : } (((\text{N Adj}_1)_{\text{dé}} (\text{Adj}_2)_{\text{Dā}} (\text{Adj}_3)_{\text{dā}})_{\text{Dé}})_{\text{ST}}$$

ex. générateur solaire rigide dépliable ↔ générateur solaire

(2) N₁ Adj₁ Adj₂ Prép N₂ ↔ N₁ Adj₁

$$\text{où : } (((\text{N}_1 \text{ Adj}_1)_{\text{dé}} (\text{Adj}_2)_{\text{Dā}} (\text{Prép}_2 \text{ N}_2)_{\text{dā}})_{\text{Dé}})_{\text{ST}}$$

ex. radiodiffusion sonore directe par satellite ↔ radiodiffusion sonore

(3) $N_1 \text{ Adj Prép ArtDéf } N_2 \leftrightarrow N_1$

où : $((N_1)_{\text{dé}} (\text{Adj})_{\text{Dā}} (\text{Prép ArtDéf } N_2)_{\text{dā}})_{\text{Dé}})_{\text{ST}}$

ex. maintien actif de l'attitude \leftrightarrow maintien

(4) $N_1 \text{ Adj Prép } N_2 \leftrightarrow N_1$

où : $((N_1)_{\text{dé}} (\text{Adj})_{\text{Dā}} (\text{Prép } N_2)_{\text{dā}})_{\text{Dé}})_{\text{ST}}$

ex. correction fine d'orbite \leftrightarrow correction

température équivalente de bruit \leftrightarrow température

(5) $N_1 \text{ Adj Prép}_1 N_2 \text{ Conj Prép}_2 N_3 \leftrightarrow N_1$

où : $((N_1)_{\text{dé}} (\text{Adj})_{\text{Dā}} (\text{Prép}_1 N_2 \text{ Conj Prép}_2 N_3)_{\text{dā}})_{\text{Dé}})_{\text{ST}}$

ex. modulation hybride d'amplitude et de phase \leftrightarrow modulation

modulation mixte d'amplitude et de phase \leftrightarrow modulation

(6) $N_1 \text{ Adj Prép}_1 N_2 \text{ Prép}_2 N_3 \leftrightarrow N_1$

où : $((N_1)_{\text{dé}} (\text{Adj})_{\text{Dā}} (\text{Prép}_1 N_2 \text{ Prép}_2 N_3)_{\text{dā}})_{\text{Dé}})_{\text{ST}}$

ex. réseau international de télécommunications par satellites \leftrightarrow réseau

réseau national de télécommunications par satellite \leftrightarrow réseau

(7) $N_1 \text{ Prép}_1 N_2 \text{ Prép}_2 \text{ ArtDéf } N_3 \leftrightarrow N_1$

où : $((N_1)_{\text{dé}} (\text{Prép}_1 N_2)_{\text{Dā}} (\text{Prép}_2 \text{ ArtDéf } N_3)_{\text{dā}})_{\text{Dé}})_{\text{ST}}$

ex. station de contrôle au sol \leftrightarrow station

C. Dā à la finale du ST, ST \rightarrow (dé dā)_{Dé} Dā

- *RRA synthétique*

$[[\text{dé dā}]_{\text{Dé}} \text{Dā}]_{\text{ST}} \leftrightarrow [[\text{dé } \emptyset]_{\text{Dé}} \emptyset]_{\text{RA}}$

Sous cette règle, se classent 26 RRA spécifiques.

- *RRA spécifiques*

(1) N Adj₁ Adj₂ ↔ N

où : $((N)_{dé} (Adj_1)_{d\grave{a}})_{Dé} (Adj_2)_{D\grave{a}})_{ST}$

ex. ouverture rayonnante équivalente ↔ ouverture
station terrienne côtière ↔ station

(2) N₁ Adj N₂ ↔ N₁

où : $((N_1)_{dé} (Adj)_{d\grave{a}})_{Dé} (N_2)_{D\grave{a}})_{ST}$

ex. flux solaire albédo ↔ flux

(3) N₁ Adj Prép AdjNum N₂ ↔ N₁

où : $((N_1)_{dé} (Adj)_{d\grave{a}})_{Dé} (Prép AdjNum N_2)_{D\grave{a}})_{ST}$

ex. compteur binaire à dix étages ↔ compteur

(4) N₁ Adj Prép N₂ ↔ N₁

où : $((N_1)_{dé} (Adj)_{d\grave{a}})_{Dé} (Prép N_2)_{D\grave{a}})_{ST}$

ex. propulseur ionique par bombardement ↔ propulseur
tube central de satellite ↔ tube

(5) N₁ Adj₁ Prép N₂ Adj₂ ↔ N₁

où : $((N_1)_{dé} (Adj_1)_{d\grave{a}})_{Dé} (Prép N_2 Adj_2)_{D\grave{a}})_{ST}$

ex. détecteur stellaire à demi-disque tournant ↔ détecteur
tuyère latérale à gaz froid ↔ tuyère

- (6) $N_1 \text{ Adj Prép}_1 N_2 \text{ Prép}_2 \text{ ArtDéf } N_3 \leftrightarrow N_1$
 où : $((N_1)\text{dé} (\text{Adj})\text{dā})\text{Dé} (\text{Prép}_1 N_2 \text{ Prép}_2 \text{ ArtDéf } N_3)\text{Dā})_{ST}$

ex. accès multiple par répartition dans le temps \leftrightarrow accès

- (7) $N_1 \text{ Adj Prép}_1 N_2 \text{ Prép}_2 N_3 \leftrightarrow N_1$
 où : $((N_1)\text{dé} (\text{Adj})\text{dā})\text{Dé} (\text{Prép}_1 N_2 \text{ Prép}_2 N_3)\text{Dā})_{ST}$

ex. propulseur ionique à ionisation par contact \leftrightarrow propulseur

- (8) $N_1 N_2 \text{ Adj} \leftrightarrow N_1$
 où : $((N_1)\text{dé} (N_2)\text{dā})\text{Dé} (\text{Adj})\text{Dā})_{ST}$

ex. antenne sol fixe \leftrightarrow antenne

- (9) $N_1 N_2 \text{ Adj } N_3 \text{ Prép } N_4 \leftrightarrow N_1 N_2$
 où : $((N_1 N_2)\text{dé} (\text{Adj})\text{dā})\text{Dé} (N_3 \text{ Prép } N_4)\text{Dā})_{ST}$

ex. compression-extension syllabique voie par voie \leftrightarrow
 compression-extension

- (10) $N_1 N_2 \text{ Prép } N_3 N_4 \text{ Conj } N_5 \leftrightarrow N_1$
 où : $((N_1)\text{dé} (N_2)\text{dā})\text{Dé} (\text{Prép } N_3 N_4 \text{ Conj } N_5)\text{Dā})_{ST}$

ex. station sol de télémessure, télécommande et poursuite \leftrightarrow station

- (11) $N_1 N_2 \text{ Prép}_1 N_3 \text{ Prép}_2 N_4 \leftrightarrow N_1$
 où : $((N_1)\text{dé} (N_2)\text{dā})\text{Dé} (\text{Prép}_1 N_3 \text{ Prép}_2 N_4)\text{Dā})_{ST}$

ex. antenne réseau à commande de phase \leftrightarrow antenne

(12) $N_1 \text{ Prép } N_2 \text{ Adj} \leftrightarrow N_1$

où : $((N_1)_{\text{dé}} (\text{Prép } N_2)_{\text{dā}})_{\text{Dé}} (\text{Adj})_{\text{Dā}})_{\text{ST}}$

ex. amortisseur de nutation passif \leftrightarrow amortisseur

multiplexeur de sortie accordable \leftrightarrow multiplexeur

(13) $N_1 \text{ Prép}_1 N_2 \text{ Adj Prép}_2 N_3 \leftrightarrow N_1$

où : $((N_1)_{\text{dé}} (\text{Prép}_1 N_2 \text{ Adj})_{\text{dā}})_{\text{Dé}} (\text{Prép}_2 N_3)_{\text{Dā}})_{\text{ST}}$

ex. propulseur à bombardement électronique de césium \leftrightarrow propulseur

tube à onde progressive à hélice \leftrightarrow tube

(14) $N_1 \text{ Prép } N_2 \text{ Adv Adj} \leftrightarrow N_1$

où : $((N_1)_{\text{dé}} (\text{Prép } N_2)_{\text{dā}})_{\text{Dé}} (\text{Adv Adj})_{\text{Dā}})_{\text{ST}}$

ex. propulseur à plasma non pulsé \leftrightarrow propulseur

(15) $N_1 \text{ Prép } N_2 \text{ LocPrép ArtDéf Adj } N_3 \leftrightarrow N_1$

où : $((N_1)_{\text{dé}} (\text{Prép } N_2)_{\text{dā}})_{\text{Dé}} (\text{LocPrép ArtDéf Adj } N_3)_{\text{Dā}})_{\text{ST}}$

ex. mode de propagation le long du grand cercle \leftrightarrow mode

(16) $N_1 \text{ Prép } N_2 N_3 \leftrightarrow N_1$

où : $((N_1)_{\text{dé}} (\text{Prép } N_2)_{\text{dā}})_{\text{Dé}} (N_3)_{\text{Dā}})_{\text{ST}}$

ex. matrice de commutation hyperfréquence \leftrightarrow matrice

(17) $N_1 \text{ Prép}_1 N_2 \text{ Prép}_2 \text{ ArtDéf } N_3 \leftrightarrow N_1$

où : $((N_1)_{\text{dé}} (\text{Prép}_1 N_2)_{\text{dā}})_{\text{Dé}} (\text{Prép}_2 \text{ ArtDéf } N_3)_{\text{Dā}})_{\text{ST}}$

ex. angle de site de l'horizon \leftrightarrow angle

mode de propagation par les hydrométéores \leftrightarrow mode

(18) $N_1 \text{ Prép}_1 N_2 \text{ Prép}_2 \text{ ArtDéf } N_3 \text{ Adj} \leftrightarrow N_1$

où : $((N_1)_{\text{dé}} (\text{Prép}_1 N_2)_{\text{dā}})_{\text{Dé}} (\text{Prép}_2 \text{ ArtDéf } N_3 \text{ Adj})_{\text{Dā}})_{\text{ST}}$

ex. amplificateur de puissance à l'état solide \leftrightarrow amplificateur

(19) $N_1 \text{ Prép}_1 N_2 \text{ Prép}_2 \text{ ArtDéf } N_3 \text{ Prép}_3 N_4 \leftrightarrow N_1$

où : $((N_1)_{\text{dé}} (\text{Prép}_1 N_2)_{\text{dā}})_{\text{Dé}} (\text{Prép}_2 \text{ ArtDéf } N_3 \text{ Prép}_3 N_4)_{\text{Dā}})_{\text{ST}}$

ex. système de détection des erreurs de pointage \leftrightarrow système

(20) $N_1 \text{ Prép}_1 N_2 \text{ Prép}_2 N_3 \leftrightarrow N_1$

où : $((N_1)_{\text{dé}} (\text{Prép}_1 N_2)_{\text{dā}})_{\text{Dé}} (\text{Prép}_2 N_3)_{\text{Dā}})_{\text{ST}}$

ex. mécanisme de déploiement d'antenne \leftrightarrow mécanisme

mode de propagation par conduit \leftrightarrow mode

(21) $N_1 \text{ Prép}_1 N_2 \text{ Prép}_2 N_3 \text{ Adj} \leftrightarrow N_1$

où : $((N_1)_{\text{dé}} (\text{Prép}_1 N_2)_{\text{dā}})_{\text{Dé}} (\text{Prép}_2 N_3 \text{ Adj})_{\text{Dā}})_{\text{ST}}$

ex. système à satellite à accès multiple \leftrightarrow système

voie d'appel à accès aléatoire \leftrightarrow voie

(22) $N_1 \text{ Prép}_1 N_2 \text{ Prép}_2 N_3 \text{ Adj}_1 \text{ Adj}_2 \leftrightarrow N_1$

où : $((N_1)_{\text{dé}} (\text{Prép}_1 N_2)_{\text{dā}})_{\text{Dé}} (\text{Prép}_2 N_3 \text{ Adj}_1 \text{ Adj}_2)_{\text{Dā}})_{\text{ST}}$

ex. modulation d'amplitude à bande latérale unique \leftrightarrow modulation

(23) $N_1 \text{ Prép}_1 N_2 \text{ Prép}_2 N_3 \text{ Prép}_3 \text{ ArtDéf } N_4 \leftrightarrow N_1$

où : $((N_1)_{\text{dé}} (\text{Prép}_1 N_2)_{\text{dā}})_{\text{Dé}} (\text{Prép}_2 N_3 \text{ Prép}_3 \text{ ArtDéf } N_4)_{\text{Dā}})_{\text{ST}}$

ex. mode de propagation par diffusion par les hydrométéores \leftrightarrow mode

(24) N₁ Prép N₂ Sigle ↔ N₁

où : (((N₁)dé (Prép N₂)dā)Dé (Sigle)Dā)_{ST}

ex. message de signalisation AMRT ↔ message

(25) N Sigle Adj ↔ N

où : (((N)dé (Sigle)dā)Dé (Adj)Dā)_{ST}

ex. terminal AMRT ordinaire ↔ terminal

(26) N₁ Sigle Prép N₂ ↔ N₁

où : (((N₁)dé (Sigle)dā)Dé (Prép N₂)Dā)_{ST}

ex. terminal AMRT de référence ↔ terminal

Principe 3 :

Effacement de tous les constituants du Dā du ST, effacement du dā' du Dé, effacement du dā du dé du Dé, et préservation du dé du dé du Dé.

Sous ce troisième principe, ne se range qu'une (1) RRA synthétique, à savoir :

• $[[[dé dā]dé' [Dā] dā']Dé]_{ST} \leftrightarrow [[[dé \emptyset]dé' [\emptyset] \emptyset]Dé]_{RA}$

Sous elle, se classent un certain nombre de RRA spécifiques, que voici :

A. Dã à l'initiale du ST, ST → Dã Dé

Les données de notre corpus ne nous ont pas permis de construire une règle synthétique ou spécifique pour cette position du *Dã*, qui est plutôt rare pour les *surcomposés*.

B. Dã à la médiane du ST, ST → ((dé dã)dé' (Dã) dã')Dé

- *RRA synthétique*

$$\left[\left[\left[\text{dé} \text{ dã} \right] \text{dé}' \left[\text{Dã} \right] \text{ dã}' \right] \text{Dé} \right]_{\text{ST}} \leftrightarrow \left[\left[\left[\text{dé} \emptyset \right] \text{dé}' \left[\emptyset \right] \emptyset \right] \text{Dé} \right]_{\text{RA}}$$

Sous cette règle, se classent 4 RRA spécifiques.

- *RRA spécifiques*

(1) N Adj1 Adj2 Adj3 ↔ N

où : $\left(\left(\left(\text{N} \right) \text{dé} \left(\text{Adj1} \right) \text{dã} \right) \text{dé}' \left(\text{Adj2} \right) \text{Dã} \left(\text{Adj3} \right) \text{dã}' \right) \text{Dé} \right)_{\text{ST}}$

ex. générateur solaire rigide dépliant ↔ générateur

(2) N1 Adj1 Adj2 Prép N2 ↔ N1

où : $\left(\left(\left(\text{N1} \right) \text{dé} \left(\text{Adj1} \right) \text{dã} \right) \text{dé}' \left(\text{Adj2} \right) \text{Dã} \left(\text{Prép N2} \right) \text{dã}' \right) \text{Dé} \right)_{\text{ST}}$

ex. service mobile aéronautique par satellite ↔ service

service mobile maritime par satellite ↔ service

(3) N1 Prép1 N2 Prép2 ArtDéf N3 Prép3 N4 ↔ N1

où : $\left(\left(\left(\left(\text{N1} \right) \text{dé} \left(\text{Prép1 N2} \right) \text{dã} \right) \text{dé}' \left(\text{Prép2 ArtDéf N3} \right) \text{Dã} \right. \right. \right. \\ \left. \left. \left. \left(\text{Prép3 N4} \right) \text{dã}' \right) \text{Dé} \right) \right)_{\text{ST}}$

ex. propulseur à ionisation du césium par contact ↔ propulseur

- (4) $N_1 \text{ Prép}_1 N_2 \text{ Prép}_2 N_3 \text{ Prép}_3 N_4 \leftrightarrow N_1$
 où : $\left(\left(\left((N_1)_{\text{dé}} (\text{Prép}_1 N_2)_{\text{dā}} \right)_{\text{dé}'} (\text{Prép}_2 N_3)_{\text{Dā}} \right. \right.$
 $\left. \left. (\text{Prép}_3 N_4)_{\text{dā}'} \right)_{\text{Dé}} \right)_{\text{ST}}$

ex. propulseur à ionisation de césium par contact \leftrightarrow propulseur
 propulsion par ionisation de césium par contact \leftrightarrow propulsion

- C. Dā à la finale du ST, ST \rightarrow ((dé dā)_{dé'} dā')_{Dé} Dā

Nous n'avons pu construire aucune règle synthétique ou spécifique pour cette position du *Dā* au moyen de notre corpus. Dans la grammaire du français, cependant, rien ne s'oppose à la grammaticalité de la règle synthétique :

$$\left[\left[\left[\text{dé dā} \right]_{\text{dé}' \text{ dā}'} \right]_{\text{Dé} \text{ Dā}} \right]_{\text{ST}} \leftrightarrow \left[\left[\left[\text{dé } \emptyset \right]_{\text{dé}' \emptyset} \right]_{\text{Dé} \emptyset} \right]_{\text{RA}}$$

Une paire, telle {propulseur ionique à bombardement électronique de mercure, propulseur}, où le ST-source s'analyse comme suit en composants sémantiques :

$$\left(\left(\left(\left(\text{propulseur} \right)_{\text{dé}} (\text{ionique})_{\text{dā}} \right)_{\text{dé}'} (\text{à bombardement électronique})_{\text{dā}'} \right)_{\text{Dé}} (\text{de mercure})_{\text{Dā}} \right)_{\text{ST}}$$

est, en effet, tout à fait possible en français.

* * *

Pour résumer, au moyen de notre corpus, nous avons pu identifier 3 *principes réducteurs* pour la reprise anaphorique.

Sous ces trois principes, de nature fondamentalement récursive, se regroupent, d'après nos données, au total 6 *RRA synthétiques*. En effet, 3, une pour chaque position du *Dā*, sous le premier principe, qui dicte l'effacement du

Dã ; 2, pour les ST à au moins deux niveaux de sous-catégorisation, pour les positions médiane et finale du *Dã*, sous le deuxième principe, qui dicte l'effacement du *Dã* et du *dã* du *Dé* ; et, enfin, 1, pour les ST à au moins trois niveaux de sous-catégorisation, pour la position médiane du *Dã*, sous le troisième principe, qui dicte l'effacement du *Dã*, du *dã'* du *Dé* et du *dã* du *dé* du *Dé*.

Sous ces 6 RRA synthétiques, se regroupent au total 106 RRA spécifiques : 69 sous les trois RRA synthétiques du premier principe réducteur, 33 sous les deux RRA synthétiques du deuxième principe, et 4 sous celle du troisième principe. On voit donc que les RRA spécifiques se distribuent de façon fort inégale sur les différents principes réducteurs. Cela n'a rien d'étonnant, étant donné que le premier principe, le plus général, vaut pour tous les ST, qu'ils soient *simples* ou *surcomposés*, et que le deuxième et le troisième principe excluent les ST *simples*, et ne s'appliquent qu'aux ST *surcomposés*, le deuxième à tous les *surcomposés*, qu'ils aient deux ou trois niveaux de sous-catégorisation, et le troisième seulement à ceux ayant au moins trois niveaux de sous-catégorisation. Toutefois, il est intéressant de constater que, malgré cette répartition fort irrégulière, 54 des 106 RRA spécifiques transforment des ST *simples*, et 52 des ST *surcomposés*. En d'autres termes, que les RRA spécifiques se divisent de façon pratiquement égale sur les deux principaux types de ST, les *simples* et les *surcomposés*. Dans le cas de ces derniers, les RRA spécifiques s'arrêtent soit aux composants immédiats ou traversent, au contraire, un à un les différents niveaux de sous-catégorisation. En ce qui concerne la position du *Dã*, du reste, seulement 2 des 106 RRA spécifiques modifient des ST dont le *Dã* est à l'initiale, aussi peu que 12 modifient des ST dont le *Dã* est à la médiane, et les 92 restantes, donc le plus grand nombre, s'appliquent à des ST dont le *Dã* se place à la finale. Cette distribution fort inégale n'a elle aussi rien de surprenant. En effet, elle ne fait que confirmer un fait très connu de la grammaire française, notamment sa préférence marquée pour l'ordre *déterminé déterminant*.

D'ailleurs, à ce propos, il convient de remarquer que les 12 RRA spécifiques, qui transforment des ST dont le *Dã* est à la médiane, s'ajoutent aux 92, qui transforment des ST dont le *Dã* est à la finale, si on analyse les matrices à l'aide de la *méthode grammaticale*, méthode qui se base sur la première correspondance, tête/déterminé – expansion/déterminant, mais ne tient aucunement compte de la deuxième, déterminé/superordonné – déterminant/sous-catégorisateur (cf. 3.2.2).

Enfin, il n'est pas besoin de souligner que notre grammaire n'est point exhaustive. En effet, on sait que la récursivité de la langue permet en théorie encore d'autres principes réducteurs, qu'au troisième principe de notre grammaire pourrait éventuellement s'ajouter une RRA synthétique pour la position finale du *Dã*, et que sous chacune des RRA synthétiques pourraient fort bien s'ajouter d'autres RRA spécifiques.

6.3 Conclusion

Il convient de retenir de ce chapitre que la *reprise anaphorique* applique de façon *récursive* un seul effacement, celui notamment qui consiste en la *suppression de la partie sous-catégorisante* du ST. Selon que ce dernier possède un, deux, ou trois niveaux de sous-catégorisation, c'est-à-dire selon qu'il se constitue d'une des trois "structures" sémantiques théoriques suivantes, $ST \rightarrow Dé Dã$, $ST \rightarrow ((dé dã))Dé Dã$, ou $ST \rightarrow ((dé dã)dé dã')Dé Dã$, l'effacement peut être effectué une, deux ou trois fois. Pour que la variante résultante soit grammaticale, les trois effacements possibles, qui correspondent aux trois principes réducteurs de notre grammaire, n'ont à respecter qu'une seule contrainte. En effet, ils sont obligés de respecter la hiérarchie des déterminants de sous-catégorisation. Il leur est interdit, en d'autres termes, de défaire un niveau de sous-catégorisation inférieur, par exemple le niveau, $((dé dã))Dé Dã$,

sans avoir défait le ou les niveaux de sous-catégorisation supérieurs, en l'occurrence le niveau, ((dé dā))*Dé Dā*.

Outre sa récursivité caractéristique, l'effacement effectué par la reprise anaphorique est également fondamentalement *universal*. Il est, en effet, accepté par tout ST, quelle que soit sa matrice, et quelle que soit la façon dont ses constituants s'organisent en composants sémantiques. Il s'agit, en d'autres termes, d'un effacement tout à fait *régulier*, et de ce fait aisément *calculable* pour tout ST, une fois sa "structure" sémantique sous-jacente (plus précisément sa deuxième correspondance) déterminée.

Pour terminer, nous tenons à lister les principales caractéristiques de l'effacement anaphorique à l'intérieur d'un encadré. Ces caractéristiques, telles qu'elles se dégagent de notre grammaire, sont :

- l'effacement anaphorique ampute invariablement la partie sous-catégorisante du ST ;
- il est fondamentalement récursif, c'est-à-dire qu'il peut être répété aussi longtemps que tous les niveaux de sous-catégorisation du ST n'ont été défaits ;
- il doit, cependant, respecter une contrainte : il doit toujours défaire en premier le dernier niveau de sous-catégorisation. Donc, il est tenu de supprimer d'abord le *Dā*, c'est-à-dire le composant immédiat, ensuite s'il y a lieu le *dā* du *Dé*, et en dernier éventuellement le *dā* du *dé* du *Dé* ;

- il s'agit, par ailleurs, d'un effacement universel admis par tout ST, quelle que soit la nature de sa matrice ou de la structure interne sur laquelle celle-ci repose ;
- absolument régulier, il s'agit d'un effacement tout à fait prédictible, c'est-à-dire aisément calculable une fois l'imbrication de la matrice et de la structure interne du ST connue.

Chapitre 7

DESCRIPTION FORMELLE DE LA RÉDUCTION À CARACTÈRE LEXICAL

Ce chapitre, consacré à la deuxième partie de notre grammaire, celle notamment qui fait l'inventaire des effacements lexicogènes repérés dans notre corpus, se divise en deux sous-points. Au premier, 7.1, nous listons et commentons tous les principes réducteurs, règles synthétiques et règles spécifiques, que nous avons pu construire à l'aide de notre corpus. Et, au deuxième, 7.2, nous identifions les caractéristiques principales des effacements lexicogènes, telles qu'elles se dégagent de notre grammaire, et nous les opposons à celles des effacements anaphoriques, mises à nu au chapitre précédent.

7.1 Règles lexicogènes

Les *effacements* effectués par la réduction à caractère lexical sont, comme nous l'avons constaté au chapitre 5, fortement *hétérogènes*. Par conséquent, ils n'admettent guère, contrairement aux effacements anaphoriques, une structuration en fonction d'un effacement de base à la fois récursif et universel. Ils peuvent, cependant, être divisés en quatre grands groupes. Les effacements des deux premiers groupes transforment des ST, qui peuvent avoir jusqu'à trois niveaux de sous-catégorisation, et dont le *Dã* peut être de n'importe quel type : simple, à un seul mot fort (ex. bande *de fréquences*), simple, à plusieurs mots forts, mais non décomposable, soit coordonné (ex. sous-système *de télémessure et télécommande*), soit à deux arguments (ex. rapport *signal / bruit*), ou encore complexe, c'est-à-dire syntagmatique et de ce fait décomposable en un déterminé et un déterminant (ex. sous-système *d'alimentation en énergie*). Les effacements

du premier de ces deux groupes suppriment des *mots forts*, c'est-à-dire des composants de type *dé* ou *dã*, tout en gommant à l'occasion un ou plusieurs mots faibles. Les effacements du second, en revanche, ne visent que des *mots faibles*, et maintiennent par conséquent telle quelle la deuxième correspondance du ST. Quant aux effacements des deux derniers groupes, ils ne transforment que les *Dã^s coordonnés* ou à *deux arguments* de ST, qui sont majoritairement simples, c'est-à-dire qui ne comptent le plus souvent qu'un seul niveau de sous-catégorisation. Remarquons que nous avons inclus les effacements permis par les *Dé^s* de ces ST, ainsi que la chute éventuelle des constituants faibles, qui rattachent à ces *Dé^s* ces *Dã^s* quelque peu particuliers, dans les deux premiers groupes, car, contrairement aux effacements qui altèrent les *Dã^s*, ils n'exigent point un traitement à part. Les effacements, qui ne sont admis que par des *Dã^s coordonnés*, suppriment généralement des mots faibles. Les effacements, admis uniquement par des *Dã^s à deux arguments*, en revanche, suppriment tantôt des mots faibles, tantôt des mots forts. Ils doivent, cependant, respecter une contrainte quand ils gomment des mots forts. En effet, il leur est interdit de supprimer au complet un des deux arguments du *Dã*.

Ce premier sous-point se divise, par conséquent, en quatre sous-points, un pour chacun des quatre groupes d'effacements lexicogènes. Au premier sous-point donc, 7.1.1, nous présentons des effacements, admis par des ST simples ou surcomposés, qui suppriment des *composants* de type *dé* ou *dã* ; au deuxième, 7.1.2, des effacements, également admis par des ST simples ou surcomposés, qui n'amputent que des *mots faibles* ; au troisième, 7.1.3, des effacements, qui ne transforment que des *Dã^s de type coordonné* ; et enfin au dernier, 7.1.4, des effacements, qui ne modifient que des *Dã^s à deux arguments*, c'est-à-dire des *Dã^s* sous-catégorisant des *Dé^s*, tels *rapport*, par exemple. Au début de chaque sous-point, nous commentons l'ordre dans lequel nous avons choisi de lister les effacements, c'est-à-dire les différents principes réducteurs

attestés par les textes de notre corpus. Et, à la fin de chaque sous-point, nous proposons une analyse statistique sommaire des principes réducteurs, règles synthétiques et règles spécifiques, passés en revue.

Voici maintenant ces quatre grands groupes d'effacements lexicogènes.

* * *

Grammaire de la réduction à caractère lexical

7.1.1 Suppression de composants de type *dé* ou *dã*

Tous les effacements, regroupés dans ce sous-point, exploitent à des fins lexicogènes la deuxième correspondance du ST, qu'ils altèrent de façon plus ou moins importante. Ils suppriment tantôt des *composants immédiats* (*Dé* ou *Dã*), tantôt des *composants secondaires* (*dé*, *dé'* ou *dã*, *dã'*), tantôt des *composants tertiaires* (*dé* ou *dã*). Parfois, ils suppriment des composants appartenant à des niveaux différents, par exemple un composant secondaire et un composant tertiaire.

Au sujet des composants secondaires et tertiaires, il importe de rappeler qu'ils ne contribuent à l'architecture de la "structure" onomasiologique du ST, laquelle décide de la nature simple ou surcomposée de ce dernier, que s'ils sous-divisent le *Dé*. En effet, les composants secondaires et tertiaires d'un *Dã* complexe ne sont pas en mesure d'ajouter à cette "structure" un niveau de sous-catégorisation supplémentaire. Par conséquent, il peut arriver qu'un *Dã* complexe, analysable en composants secondaires ou tertiaires, fasse partie d'un ST, qui ne compte qu'un seul niveau de sous-catégorisation, parce que son *Dé* est simple, c'est-à-dire non décomposable. Les ST, donc, qui possèdent des "structures" sémantiques, telles par exemple $ST \rightarrow Dé (dé \ d\tilde{a})D\tilde{a}$, ou encore $ST \rightarrow Dé ((dé \ d\tilde{a})d\tilde{e}' \ d\tilde{a}')D\tilde{a}$, sont généralement *simples*, en dépit de la complexité du *Dã*. Et les ST, au contraire, qui possèdent des "structures" sémantiques,

telles $ST \rightarrow (dé d\tilde{a})Dé D\tilde{a}$, ou encore $ST \rightarrow ((dé d\tilde{a})d\acute{e}' d\tilde{a}')Dé D\tilde{a}$, sont généralement *surcomposés*, malgré l'éventuelle simplicité du $D\tilde{a}$ immédiat.

Les effacements de ce premier groupe, les plus caractéristiques de la réduction à caractère lexical, n'ont pas à respecter la hiérarchie des différents niveaux de sous-catégorisation du ST, dont le nombre est déterminé, comme nous venons de le rappeler, par les composants immédiats, $ST \rightarrow Dé D\tilde{a}$, et par la complexité du $Dé$. Et, de ce fait, ils n'ont pas non plus à respecter la hiérarchie des différents niveaux de la "structure" sémantique, qui, – nous nous permettons d'insister là-dessus –, fournit comme seules briques à la "structure" onomasiologique, qui lui est sous-jacente, son niveau immédiat ainsi que les niveaux secondaire et tertiaire d'un $Dé$ éventuellement complexe. Les effacements peuvent donc traverser un niveau sémantique, généralement celui immédiat ($ST \rightarrow Dé D\tilde{a}$) ou secondaire ($ST \rightarrow (dé d\tilde{a})Dé D\tilde{a}$; $ST \rightarrow Dé (dé d\tilde{a})D\tilde{a}$), tout en le laissant intact, et ne remanier que le ou les niveaux inférieurs, en principe ceux secondaire ou tertiaire ($ST \rightarrow ((dé d\tilde{a})d\acute{e}' d\tilde{a}')Dé D\tilde{a}$; $ST \rightarrow Dé ((dé d\tilde{a})d\acute{e}' d\tilde{a}')D\tilde{a}$). Ils manipulent, en d'autres termes, principalement les composants immédiats du ST, ou les composants secondaires ou tertiaires de ces composants, en supprimant tel ou tel constituant de la matrice du ST. La nature simple ou surcomposée de ce dernier, en revanche, capitale pour les effacements anaphoriques, car elle décide de leur récursivité, ne gouverne que faiblement les effacements lexicogènes.

Ci-dessous, cependant, nous avons listé tous les principes réducteurs, repérés dans notre corpus, qui se rangent dans ce premier groupe d'effacements lexicogènes, en respectant le plus possible la hiérarchie des niveaux sémantiques. Dans cette première section de la deuxième partie de notre grammaire donc, se trouvent d'abord listés les principes réducteurs, qui dictent la suppression de composants immédiats, qu'ils fassent partie de ST simples ou de ST surcomposés, ensuite ceux, qui dictent l'effacement de composants

secondaires, qu'ils se situent au niveau du *Dé* ou au niveau du *Dã*, suivis de ceux, qui dictent l'effacement de composants tertiaires, qu'ils sous-divisent le *Dé* ou le *Dã*, et enfin, en dernier, les quelques principes, qui exigent l'effacement d'au moins deux composants de niveaux différents. Autant que possible, nous avons traité en premier les effacements, qui portent sur le *Dé*, ou sur un de ses composants, et en dernier les effacements, qui concernent le *Dã*, ou tel ou tel de ses composants. Pour ce qui est des composants du *Dé* ou du *Dã*, nous nous sommes efforcée de suivre le même ordre, et avons donc traité en premier la suppression de composants de type *dé*, et en second la suppression de composants de type *dã*.

Par conséquent, cette première section présente, compte tenu des données repérées dans notre corpus, la structuration suivante :

- I Suppression de composants immédiats
 - *Dé*
 - *Dã*

- II Suppression de composants secondaires
 - *dé* du *Dé*
 - *dã* du *Dé*
 - *dé* du *Dã*
 - *dã* du *Dã*
 - *dã'* du *Dã*
 - *dã* du *Dé* et *dé* du *Dã*

- III Suppression de composants tertiaires
 - *dã* du *dé* du *Dé*
 - *dé* du *dã'* du *Dé*
 - *dã* du *dã'* du *Dé*
 - *dé* du *dé* du *Dã*

- *dã* du *dé* du *Dã*
- *dã* du *dã'* du *Dã*

IV Suppression de composants secondaires et tertiaires

- *dã* du *dé* du *Dé* et *dã'* du *Dé*
- *dé* du *dé* du *Dã* et *dã'* du *Dã*

Voici maintenant l'ensemble des principes réducteurs, règles synthétiques et règles spécifiques, recueillis dans les textes de notre corpus, qui altèrent la deuxième correspondance du ST par l'élision de mots forts, et s'il y a lieu également de mots faibles.

* * *

I Suppression de composants immédiats

- *Dé*

Principe 1 :

Effacement de tous les constituants du Dé du ST, et préservation de son Dã.

Sous ce premier principe, se range 1 RRL synthétique, à savoir :

- $[D\acute{e} D\grave{a}]_{ST} \leftrightarrow [\emptyset D\grave{a}]_{RL}$

Sous elle, se classent un certain nombre de RRL spécifiques, que nous listons tout de suite ci-après.

A. Dã à l'initiale du ST, ST → Dã Dé

Cette possibilité, sans doute rare, un *Dã* à l'initiale étant généralement un adjectif, tel *petite* (station), *haute* (fréquence), etc., qui ne conservera que difficilement son pouvoir sous-catégorisateur suite à l'effacement du *Dé* (cf. 5.2.2), est absente de notre corpus.

B. Dã à la médiane du ST, ST → (dé (Dã) dã)Dé

La nature scindée du *Dé*, due à la position à la médiane du *Dã*, rend plus difficile l'application de la règle.

C. Dã à la finale du ST, ST → Dé Dã

- *RRL synthétique*

$$[\text{Dé Dã}]_{\text{ST}} \leftrightarrow [\emptyset \text{ Dã}]_{\text{RL}}$$

Sous cette règle, se classent 10 RRL spécifiques.

- *RRL spécifiques*

(1) N Adj ↔ Adj(nominalisé)

où : ((N)Dé (Adj)Dã)_{ST}

ex. code binaire ↔ binaire

matériau composite ↔ composite

(2) N Adj Sigle ↔ Sigle

où : ((N Adj)Dé (Sigle)Dã)_{ST}

ex. accès multiple FDMA ↔ FDMA

(3) $N_1 N_2 \leftrightarrow N_2$

où : $((N_1)D\acute{e} (N_2)D\grave{a})_{ST}$

ex. antenne yagi \leftrightarrow yagi

mécanisme yoyo \leftrightarrow yoyo

(4) $N_1 N_2 \text{ Adj Adjppassé Prép } N_3 \leftrightarrow N_2 \text{ Adj Adjppassé Prép } N_3$

où : $((N_1)D\acute{e} (N_2 \text{ Adj Adjppassé Prép } N_3)D\grave{a})_{ST}$

ex. rapport puissance totale consommée sur poussée \leftrightarrow puissance totale
consommée sur poussée

(5) $N_1 N_2 N_3 \leftrightarrow N_2 N_3$

où : $((N_1)D\acute{e} (N_2 N_3)D\grave{a})_{ST}$

ex. matériau carbone-carbone \leftrightarrow carbone-carbone

rapport signal/bruit \leftrightarrow signal/bruit

(6) $N_1 N_2 \text{ Prép } N_3 \leftrightarrow N_2 \text{ Prép } N_3$

où : $((N_1)D\acute{e} (N_2 \text{ Prép } N_3)D\grave{a})_{ST}$

ex. rapport signal sur bruit \leftrightarrow signal sur bruit

tube dissecteur d'images \leftrightarrow dissecteur d'images

(7) $N \text{ NPropre} \leftrightarrow \text{NPropre}$

où : $((N)D\acute{e} (N\text{Propre})D\grave{a})_{ST}$

ex. réflecteur Cassegrain \leftrightarrow Cassegrain

(8) $N_1 \text{ Prép } N_2 \text{ Sigle} \leftrightarrow \text{Sigle}$
 où : $((N_1 \text{ Prép } N_2)D\acute{e} (\text{Sigle})D\grave{a})_{ST}$

ex. facteur de m\erite G/T \leftrightarrow G/T

facteur de qualit\e G/T \leftrightarrow G/T

(9) $N \text{ Sigle} \leftrightarrow \text{Sigle}$
 où : $((N)D\acute{e} (\text{Sigle})D\grave{a})_{ST}$

ex. cellule OSR \leftrightarrow OSR

syst\eme SPADE \leftrightarrow SPADE

(10) $N \text{ SymbLett}_1 \text{ SymbLett}_2 \leftrightarrow \text{SymbLett}_1 \text{ SymbLett}_2$
 où : $((N)D\acute{e} (\text{SymbLett}_1 \text{ SymbLett}_2)D\grave{a})_{ST}$

ex. monture X-Y \leftrightarrow X-Y

Principe 2 :

Effacement de tous les constituants du D\acute{e} du ST, pr\eservation de tous les constituants du D\grave{a}, except\e le mot faible introducteur.

Sous ce deuxi\eme principe, une variante du premier, se range 1 RRL synth\etique, \a savoir :

• $[D\acute{e} [MF X]D\grave{a}]_{ST} \leftrightarrow [\emptyset [\emptyset X]D\grave{a}]_{RL}$

Sous elle, se rangent un certain nombre de RRL sp\ecifiques, que nous listons tout de suite ci-apr\es.

A. Dã à l'initiale du ST, ST → Dã Dé

Cette possibilité est absente de notre corpus, car agrammaticale, un ST ne pouvant avoir comme premier constituant une préposition.

B. Dã à la médiane du ST, ST → (dé (Dã) dã)Dé

Cette possibilité, quoique non agrammaticale, un *Dã* à la médiane pouvant avoir la configuration, $[MF X]$, est également absente de notre corpus, sans doute parce que la nature scindée du *Dé* fait obstacle à l'effacement dicté par le principe réducteur.

C. Dã à la finale du ST, ST → Dé (MF X)Dã

- *RRL synthétique*

$$[Dé [MF X]Dã]_{ST} \leftrightarrow [\emptyset [\emptyset X]Dã]_{RL}$$

Sous cette règle, se classent 2 RRL spécifiques.

- *RRL spécifiques*

(1) N_1 Prép AdjNum Sigle \leftrightarrow AdjNum Sigle

où : $((N_1)Dé (Prép AdjNum Sigle)Dã)_{ST}$

ex. système à 1 DOF \leftrightarrow 1 DOF

(2) N_1 Prép $N_2 \leftrightarrow N_2$

où : $((N_1)Dé (Prép N_2)Dã)_{ST}$

ex. ordre de télécommande \leftrightarrow télécommande

signal de télémessure \leftrightarrow télémessure

- *Dã*

Principe 3 :

Effacement de tous les constituants du Dã du ST, et préservation de son Dé.

Sous ce troisième principe, se rangent 2 RRL synthétiques, à savoir :

- $[[\text{dé} [\text{Dã}] \text{dã}]_{\text{DÉ}}]_{\text{ST}} \leftrightarrow [[\text{dé} [\emptyset] \text{dã}]_{\text{DÉ}}]_{\text{RL}}$
- $[\text{DÉ} \text{Dã}]_{\text{ST}} \leftrightarrow [\text{DÉ} \emptyset]_{\text{RL}}$

Sous chacune d'elles, se classent un certain nombre de RRL spécifiques, que voici :

A. Dã à l'initiale du ST, ST → Dã Dé

Cette possibilité n'est pas attestée par notre corpus, sans doute parce que le *Dé* d'un ST, dont le *Dã* se place à l'initiale, est généralement de type *intrasystémique* (cf. 5.2.2). C'est le cas, par exemple, des *Dés*, *station* et *fréquence*, des ST, *petite station* et *haute fréquence*. L'effacement des *Dãs*, *petite* et *haute*, génère par conséquent des variantes de type anaphorique, c'est-à-dire dépourvues d'autonomie contextuelle.

B. Dã à la médiane du ST, ST → (dé (Dã) dã)Dé

- *RRL synthétique*

$$[[\text{dé} [\text{Dã}] \text{dã}]_{\text{DÉ}}]_{\text{ST}} \leftrightarrow [[\text{dé} [\emptyset] \text{dã}]_{\text{DÉ}}]_{\text{RL}}$$

Sous cette règle, se classent 3 RRL spécifiques.

- *RRL spécifiques*

(1) $N_1 \text{ Adj}_1 \text{ Adj}_2 \text{ Prép } N_2 \leftrightarrow N_1 \text{ Adj}_1 \text{ Prép } N_2$

où : $((N_1 \text{ Adj}_1)_{\text{dé}} (\text{Adj}_2)_{\text{Dā}} (\text{Prép } N_2)_{\text{dā}})_{\text{Dé}}_{\text{ST}}$

ex. radiodiffusion sonore directe par satellite \leftrightarrow radiodiffusion sonore par satellite

(2) $N_1 \text{ Adj Prép } N_2 \leftrightarrow N_1 \text{ Prép } N_2$

où : $((N_1)_{\text{dé}} (\text{Adj})_{\text{Dā}} (\text{Prép } N_2)_{\text{dā}})_{\text{Dé}}_{\text{ST}}$

ex. radiodiffusion directe par satellite \leftrightarrow radiodiffusion par satellite
volume disponible sous coiffe \leftrightarrow volume sous coiffe

(3) $N_1 \text{ Prép}_1 N_2 \text{ Prép}_2 N_3 \leftrightarrow N_1 \text{ Prép}_2 N_3$

où : $((N_1)_{\text{dé}} (\text{Prép}_1 N_2)_{\text{Dā}} (\text{Prép}_2 N_3)_{\text{dā}})_{\text{Dé}}_{\text{ST}}$

ex. oscillateur de référence à quartz \leftrightarrow oscillateur à quartz

C. Dā à la finale du ST, ST \rightarrow Dé Dā

- *RRL synthétique*

$[\text{Dé Dā}]_{\text{ST}} \leftrightarrow [\text{Dé } \emptyset]_{\text{RL}}$

Sous cette règle, se classent 18 RRL spécifiques.

- *RRL spécifiques*

(1) $N \text{ Adj} \leftrightarrow N$

où : $((N)_{\text{Dé}} (\text{Adj})_{\text{Dā}})_{\text{ST}}$

ex. étage propulsif \leftrightarrow étage
navette spatiale \leftrightarrow navette

(2) N Adj₁ Adj₂ ↔ N Adj₁

où : ((N Adj₁)D_é (Adj₂)D_ā)_{ST}

ex. couverture semi-globale hémisphérique ↔ couverture semi-globale
 senseur terrestre infrarouge ↔ senseur terrestre

(3) N₁ Adj N₂ Prép N₃ ↔ N₁ Adj

où : ((N₁ Adj)D_é (N₂ Prép N₃)D_ā)_{ST}

ex. trajet descendant satellite vers station ↔ trajet descendant
 trajet montant station vers satellite ↔ trajet montant

(4) N₁ Adj Prép N₂ ↔ N₁ Adj

où : ((N₁ Adj)D_é (Prép N₂)D_ā)_{ST}

ex. faisceau étroit d'antenne ↔ faisceau étroit
 station terrienne de télécommunications ↔ station terrienne

(5) N₁ Adj Prép₁ N₂ Prép₂ N₃ ↔ N₁ Adj

où : ((N₁ Adj)D_é (Prép₁ N₂ Prép₂ N₃)D_ā)_{ST}

ex. charge utile de satellite de télécommunications ↔ charge utile
 station terrienne de télécommunications par satellite ↔ station
 terrienne

(6) N₁ AdjNum N₂ Adj ↔ N₁ AdjNum N₂

où : ((N₁ AdjNum N₂)D_é (Adj)D_ā)_{ST}

ex. orbite 24 heures circulaire ↔ orbite 24 heures

(7) $N_1 N_2 \leftrightarrow N_1$

où : $((N_1)D\acute{e} (N_2)D\grave{a})_{ST}$

ex. répéteur satellite \leftrightarrow répéteur

tache antenne \leftrightarrow tache

(8) $N_1 N_2 \text{ Pr\acute{e}p ArtD\acute{e}f } N_3 \leftrightarrow N_1$

où : $((N_1)D\acute{e} (N_2 \text{ Pr\acute{e}p ArtD\acute{e}f } N_3)D\grave{a})_{ST}$

ex. plateau support des \u00e9quipements \leftrightarrow plateau

(9) $N_1 \text{ Pr\acute{e}p ArtD\acute{e}f } N_2 \leftrightarrow N_1$

où : $((N_1)D\acute{e} (\text{Pr\acute{e}p ArtD\acute{e}f } N_2)D\grave{a})_{ST}$

ex. adaptateur au lanceur \leftrightarrow adaptateur

propagation des ondes \leftrightarrow propagation

(10) $N \text{ Pr\acute{e}p Inf } \leftrightarrow N$

où : $((N)D\acute{e} (\text{Pr\acute{e}p Inf})D\grave{a})_{ST}$

ex. zone \u00e0 couvrir \leftrightarrow zone

(11) $N_1 \text{ Pr\acute{e}p } N_2 \leftrightarrow N_1$

où : $((N_1)D\acute{e} (\text{Pr\acute{e}p } N_2)D\grave{a})_{ST}$

ex. bande de fr\u00e9quences \leftrightarrow bande

faisceau d'antenne \leftrightarrow faisceau

(12) $N_1 \text{ Pr\acute{e}p } N_2 \text{ Adj } \leftrightarrow N_1$

où : $((N_1)D\acute{e} (\text{Pr\acute{e}p } N_2 \text{ Adj})D\grave{a})_{ST}$

ex. batterie d'accumulateurs \u00e9lectrochimiques \leftrightarrow batterie

volet de protection thermique \leftrightarrow volet

(13) $N_1 \text{ Prép } N_2 \text{ Adj} \leftrightarrow N_1 \text{ Prép } N_2$

où : $((N_1 \text{ Prép } N_2)D\acute{e} (\text{Adj})D\grave{a})_{ST}$

ex. moteur à poudre spatial \leftrightarrow moteur à poudre

(14) $N_1 \text{ Prép}_1 N_2 \text{ Prép}_2 \text{ ArtDéf } N_3 \leftrightarrow N_1 \text{ Prép}_1 N_2$

où : $((N_1 \text{ Prép}_1 N_2)D\acute{e} (\text{Prép}_2 \text{ ArtDéf } N_3)D\grave{a})_{ST}$

ex. temps de propagation des ondes \leftrightarrow temps de propagation

(15) $N_1 \text{ Prép}_1 N_2 \text{ Prép}_2 N_3 \leftrightarrow N_1$

où : $((N_1)D\acute{e} (\text{Prép}_1 N_2 \text{ Prép}_2 N_3)D\grave{a})_{ST}$

ex. cellule de nid d'abeille \leftrightarrow cellule

répéteur de satellite de télécommunications \leftrightarrow répéteur

(16) $N_1 \text{ Prép}_1 N_2 \text{ Prép}_2 N_3 \leftrightarrow N_1 \text{ Prép}_1 N_2$

où : $((N_1 \text{ Prép}_1 N_2)D\acute{e} (\text{Prép}_2 N_3)D\grave{a})_{ST}$

ex. mécanisme de pointage d'antenne \leftrightarrow mécanisme de pointage

système de stabilisation d'antenne \leftrightarrow système de stabilisation

(17) $N_1 \text{ Prép}_1 N_2 \text{ Prép}_2 N_3 \text{ Conj } \text{Prép}_3 N_4 \text{ Prép}_4 N_5 \leftrightarrow N_1 \text{ Prép}_1 N_2 \text{ Prép}_2 N_3 \text{ Conj } \text{Prép}_3 N_4$

où : $((N_1 \text{ Prép}_1 N_2 \text{ Prép}_2 N_3 \text{ Conj } \text{Prép}_3 N_4)D\acute{e} (\text{Prép}_4 N_5)D\grave{a})_{ST}$

ex. système de contrôle d'attitude et d'orbite de satellite \leftrightarrow système de contrôle d'attitude et d'orbite

(18) $N_1 \text{ Prép}_1 N_2 \text{ Prép}_2 N_3 \text{ Prép}_3 \text{ SymbLett } N_4 \leftrightarrow N_1 \text{ Prép}_1 N_2 \text{ Prép}_2 N_3$
 où : $((N_1 \text{ Prép}_1 N_2 \text{ Prép}_2 N_3)_{D\acute{e}} (\text{Prép}_3 \text{ SymbLett } N_4)_{D\grave{a}})_{ST}$

ex. modulation par déplacement de phase à n états \leftrightarrow modulation par déplacement de phase

II Suppression de composants secondaires

- *dé du Dé*

Principe 4 :

Préservation du Dā du ST, préservation du dā du Dé et effacement du dé du Dé.

Sous ce quatrième principe, se rangent 2 RRL synthétiques, à savoir :

- $[[d\acute{e} [D\grave{a}] d\grave{a}]_{D\acute{e}}]_{ST} \leftrightarrow [[\emptyset [D\grave{a}] d\grave{a}]_{D\acute{e}}]_{RL}$
- $[[d\acute{e} d\grave{a}]_{D\acute{e}} D\grave{a}]_{ST} \leftrightarrow [[\emptyset d\grave{a}]_{D\acute{e}} D\grave{a}]_{RL}$

Sous chacune d'elles, se classent un certain nombre de RRL spécifiques, que voici :

A. Dā à l'initiale du ST, ST → Dā Dé

Cette possibilité, sans doute rare, étant donné la position du *Dā*, n'est pas attestée par notre corpus.

B. Dã à la médiane du ST, ST → (dé (Dã) dã)D_é

- *RRL synthétique*

$$[[\text{dé} [\text{Dã}] \text{dã}]_{\text{D}_\text{é}}]_{\text{ST}} \leftrightarrow [[\emptyset [\text{Dã}] \text{dã}]_{\text{D}_\text{é}}]_{\text{RL}}$$

Sous cette règle, se classe seulement 1 RRL spécifique.

- *RRL spécifique*

(1) N Adj₁ Adj₂ ↔ Adj₁(nominalisé) Adj₂
 où : ((N)dé (Adj₁)Dã (Adj₂)dã)D_é)_{ST}

ex. terminal mobile terrestre ↔ mobile terrestre

C. Dã à la finale du ST, ST → (dé dã)D_é Dã

- *RRL synthétique*

$$[[\text{dé} \text{dã}]_{\text{D}_\text{é}} \text{Dã}]_{\text{ST}} \leftrightarrow [[\emptyset \text{dã}]_{\text{D}_\text{é}} \text{Dã}]_{\text{RL}}$$

Sous cette règle, ne se classe également qu'une (1) RRL spécifique.

- *RRL spécifique*

(1) N Adj₁ Adj₂ ↔ Adj₁(nominalisé) Adj₂
 où : ((N)dé (Adj₁)dã)D_é (Adj₂)Dã)_{ST}

ex. code binaire naturel ↔ binaire naturel

- *dã du Dé*

Principe 5 :

Préservation du Dã du ST, effacement du dã du Dé, et préservation du dé du Dé.

Sous ce cinquième principe, se rangent 3 RRL synthétiques, à savoir :

- $[Dã [dé dã]Dé]_{ST} \leftrightarrow [Dã [dé \emptyset]Dé]_{RL}$
- $[[dé [Dã] dã]Dé]_{ST} \leftrightarrow [[dé [Dã] \emptyset]Dé]_{RL}$
- $[[dé dã]Dé Dã]_{ST} \leftrightarrow [[dé \emptyset]Dé Dã]_{RL}$

Sous chacune d'elles, se classent un certain nombre de RRL spécifiques, que voici :

A. Dã à l'initiale du ST, $ST \rightarrow Dã (dé dã)Dé$

- *RRL synthétique*

$$[Dã [dé dã]Dé]_{ST} \leftrightarrow [Dã [dé \emptyset]Dé]_{RL}$$

Sous cette règle, ne se classe qu'une (1) RRL spécifique.

- *RRL spécifique*

(1) $Adj_1 N Adj_2 \leftrightarrow Adj_1 N$

où : $((Adj_1)Dã ((N)dé (Adj_2)dã)Dé)_{ST}$

ex. petite station terrienne \leftrightarrow petite station

petite station terrestre \leftrightarrow petite station

B. Dã à la médiane du ST, ST → (dé (Dã) dã)Dé

- *RRL synthétique*

$$[[\text{dé} [\text{Dã}] \text{ dã}]_{\text{Dé}}]_{\text{ST}} \leftrightarrow [[\text{dé} [\text{Dã}] \emptyset]_{\text{Dé}}]_{\text{RL}}$$

Sous cette règle, se classent 4 RRL spécifiques.

- *RRL spécifiques*

(1) $N \text{ Adj}_1 \text{ Adj}_2 \leftrightarrow N \text{ Adj}_1$

où : $((N)_{\text{dé}} (\text{Adj}_1)_{\text{Dã}} (\text{Adj}_2)_{\text{dã}})_{\text{Dé}}]_{\text{ST}}$

ex. terminal mobile terrestre ↔ terminal mobile

(2) $N_1 \text{ Adj}_1 \text{ Adj}_2 \text{ Prép } N_2 \leftrightarrow N_1 \text{ Adj}_1 \text{ Adj}_2$

où : $((N_1 \text{ Adj}_1)_{\text{dé}} (\text{Adj}_2)_{\text{Dã}} (\text{Prép } N_2)_{\text{dã}})_{\text{Dé}}]_{\text{ST}}$

ex. service mobile aéronautique par satellite ↔ service mobile
aéronautique

service mobile maritime par satellite ↔ service mobile maritime

(3) $N_1 \text{ Adj } \text{Prép } N_2 \leftrightarrow N_1 \text{ Adj}$

où : $((N_1)_{\text{dé}} (\text{Adj})_{\text{Dã}} (\text{Prép } N_2)_{\text{dã}})_{\text{Dé}}]_{\text{ST}}$

ex. satellite maritime de télécommunications ↔ satellite maritime

service fixe par satellite ↔ service fixe

(4) $N_1 \text{ Adj } \text{Prép}_1 N_2 \text{ Prép}_2 N_3 \leftrightarrow N_1 \text{ Adj}$

où : $((N_1)_{\text{dé}} (\text{Adj})_{\text{Dã}} (\text{Prép}_1 N_2 \text{ Prép}_2 N_3)_{\text{dã}})_{\text{Dé}}]_{\text{ST}}$

ex. réseau national de télécommunications par satellites ↔ réseau
national

service fixe de télécommunications par satellites ↔ service fixe

C. Dã à la finale du ST, ST → (dé dã)Dé Dã

- *RRL synthétique*

$$[[\text{dé dã}]_{\text{Dé Dã}}]_{\text{ST}} \leftrightarrow [[\text{dé } \emptyset]_{\text{Dé Dã}}]_{\text{RL}}$$

Sous cette règle, se classent 19 RRL spécifiques.

- *RRL spécifiques*

(1) N Adj₁ Adj₂ ↔ N Adj₂

où : (((N)dé (Adj₁)dã)Dé (Adj₂)Dã)_{ST}

ex. couverture terrestre globale ↔ couverture globale

propulseur ionique monobouton ↔ propulseur monobouton

(2) N₁ Adj AdjNum N₂ ↔ N₁ AdjNum N₂

où : (((N₁)dé (Adj)dã)Dé (AdjNum N₂)Dã)_{ST}

ex. orbite circulaire 24 heures ↔ orbite 24 heures

(3) N Adj NPropre ↔ N NPropre

où : (((N)dé (Adj)dã)Dé (NPropre)Dã)_{ST}

ex. antenne parabolique Cassegrain ↔ antenne Cassegrain

(4) N₁ Adj Prép N₂ ↔ N₁ Prép N₂

où : (((N₁)dé (Adj)dã)Dé (Prép N₂)Dã)_{ST}

ex. faisceau radioélectrique d'antenne ↔ faisceau d'antenne

station terrienne de navire ↔ station de navire

(5) $N_1 \text{ Adj}_1 \text{ Prép } N_2 \text{ Adj}_2 \leftrightarrow N_1 \text{ Prép } N_2 \text{ Adj}_2$

où : $((N_1)_{\text{dé}} (\text{Adj}_1)_{\text{dā}})_{\text{Dé}} (\text{Prép } N_2 \text{ Adj}_2)_{\text{Dā}})_{\text{ST}}$

ex. faisceau étroit à gain élevé \leftrightarrow faisceau à gain élevé

(6) $N_1 \text{ Adj Prép}_1 N_2 \text{ Prép}_2 N_3 \leftrightarrow N_1 \text{ Prép}_1 N_2 \text{ Prép}_2 N_3$

où : $((N_1)_{\text{dé}} (\text{Adj})_{\text{dā}})_{\text{Dé}} (\text{Prép}_1 N_2 \text{ Prép}_2 N_3)_{\text{Dā}})_{\text{ST}}$

ex. ion secondaire d'échange de charge \leftrightarrow ion d'échange de charge

propulseur ionique à ionisation par contact \leftrightarrow propulseur à ionisation
par contact

(7) $N \text{ Adj Sigle} \leftrightarrow N \text{ Sigle}$

où : $((N)_{\text{dé}} (\text{Adj})_{\text{dā}})_{\text{Dé}} (\text{Sigle})_{\text{Dā}})_{\text{ST}}$

ex. propergol composite PBHT \leftrightarrow propergol PBHT

(8) $N_1 \text{ Adj}_1 \text{ Sigle Prép } N_2 \text{ Adj}_2 \leftrightarrow N_1 \text{ Adj}_1 \text{ Prép } N_2 \text{ Adj}_2$

où : $((N_1 \text{ Adj}_1)_{\text{dé}} (\text{Sigle})_{\text{dā}})_{\text{Dé}} (\text{Prép } N_2 \text{ Adj}_2)_{\text{Dā}})_{\text{ST}}$

ex. accès multiple FDMA à porteuses monovoies \leftrightarrow accès multiple à
porteuses monovoies

(9) $N_1 N_2 \text{ Prép } N_3 \leftrightarrow N_1 \text{ Prép } N_3$

où : $((N_1)_{\text{dé}} (N_2)_{\text{dā}})_{\text{Dé}} (\text{Prép } N_3)_{\text{Dā}})_{\text{ST}}$

ex. moteur fusée à poudre \leftrightarrow moteur à poudre

(10) $N_1 \text{ Prép } N_2 \text{ Adj} \leftrightarrow N_1 \text{ Adj}$

où : $((N_1)_{\text{dé}} (\text{Prép } N_2)_{\text{dā}})_{\text{Dé}} (\text{Adj})_{\text{Dā}})_{\text{ST}}$

ex. guide d'onde ouvert \leftrightarrow guide ouvert

pression de radiation solaire \leftrightarrow pression solaire

(11) $N_1 \text{ Prép } N_2 N_3 \leftrightarrow N_1 N_3$

où : $((N_1)_{\text{dé}} (\text{Prép } N_2)_{\text{dā}})_{\text{Dé}} (N_3)_{\text{Dā}})_{\text{ST}}$

ex. matrice de commutation hyperfréquence \leftrightarrow matrice hyperfréquence

(12) $N_1 \text{ Prép}_1 N_2 \text{ Prép}_2 N_3 \leftrightarrow N_1 \text{ Prép}_2 N_3$

où : $((N_1)_{\text{dé}} (\text{Prép}_1 N_2)_{\text{dā}})_{\text{Dé}} (\text{Prép}_2 N_3)_{\text{Dā}})_{\text{ST}}$

ex. bande de fréquences d'émission \leftrightarrow bande d'émission

température de bruit d'antenne \leftrightarrow température d'antenne

(13) $N_1 \text{ Prép}_1 N_2 \text{ Prép}_2 N_3 \text{ Adj} \leftrightarrow N_1 \text{ Prép}_2 N_3 \text{ Adj}$

où : $((N_1)_{\text{dé}} (\text{Prép}_1 N_2)_{\text{dā}})_{\text{Dé}} (\text{Prép}_2 N_3 \text{ Adj})_{\text{Dā}})_{\text{ST}}$

ex. volant d'inertie à palier magnétique \leftrightarrow volant à palier magnétique

(14) $N_1 \text{ Prép}_1 N_2 \text{ Prép}_2 N_3 \text{ Prép}_3 \text{ AdjNum } N_4 \leftrightarrow N_1 \text{ Prép}_3 \text{ AdjNum } N_4$

où : $((N_1)_{\text{dé}} (\text{Prép}_1 N_2 \text{ Prép}_2 N_3)_{\text{dā}})_{\text{Dé}} (\text{Prép}_3 \text{ AdjNum } N_4)_{\text{Dā}})_{\text{ST}}$

ex. modulation par déplacement de phase à deux états \leftrightarrow modulation à deux états

modulation par déplacement de phase à quatre états \leftrightarrow modulation à quatre états

(15) $N_1 \text{ Prép}_1 N_2 \text{ Prép}_2 N_3 \text{ Prép}_3 N_4 \leftrightarrow N_1 \text{ Prép}_2 N_3 \text{ Prép}_3 N_4$

où : $((N_1)_{\text{dé}} (\text{Prép}_1 N_2)_{\text{dā}})_{\text{Dé}} (\text{Prép}_2 N_3 \text{ Prép}_3 N_4)_{\text{Dā}})_{\text{ST}}$

ex. système de mesure à extracteur de mode \leftrightarrow système à extracteur de mode

(16) $N_1 \text{ Prép } N_2 \text{ Sigle} \leftrightarrow N_1 \text{ Sigle}$

où : $((N_1)_{\text{dé}} (\text{Prép } N_2)_{\text{dā}})_{\text{Dé}} (\text{Sigle})_{\text{Dā}})_{\text{ST}}$

ex. facteur de mérite G/T \leftrightarrow facteur G/T

(17) $N_1 \text{ Prép } N_2 \text{ SymbLett} \leftrightarrow N_1 \text{ SymbLett}$
 où : $((N_1)_{\text{dé}} (\text{Prép } N_2)_{\text{dā}})_{\text{Dé}} (\text{SymbLett})_{\text{Dā}})_{\text{ST}}$

ex. bande de fréquences C \leftrightarrow bande C

bande de fréquences L \leftrightarrow bande L

(18) $N_1 \text{ Prép } N_2 \text{ SymbLett}_1(N_3) \text{ SymbLett}_2(N_4) \leftrightarrow N_1 N_3 N_4$
 où : $((N_1)_{\text{dé}} (\text{Prép } N_2)_{\text{dā}})_{\text{Dé}} (\text{SymbLett}_1(N_3) \text{ SymbLett}_2(N_4))_{\text{Dā}})_{\text{ST}}$

ex. erreur de pointage E-O \leftrightarrow erreur est-ouest

erreur de pointage N-S \leftrightarrow erreur nord-sud

(19) $N \text{ Prép}_1 \text{ SymbLett } \text{Prép}_2 \text{ NPropre} \leftrightarrow N \text{ Prép}_2 \text{ NPropre}$
 où : $((N)_{\text{dé}} (\text{Prép}_1 \text{ SymbLett})_{\text{dā}})_{\text{Dé}} (\text{Prép}_2 \text{ NPropre})_{\text{Dā}})_{\text{ST}}$

ex. courbe en "S" de Langmuir \leftrightarrow courbe de Langmuir

Principe 6 :

Préservation de tous les constituants du Dā du ST, excepté le deuxième mot faible introducteur, effacement du dā du Dé, et préservation du dé du Dé.

Sous ce sixième principe, se range 1 RRL synthétique, à savoir :

• $[[\text{dé } \text{dā}]_{\text{Dé}} [\text{MF MF X}]_{\text{Dā}}]_{\text{ST}} \leftrightarrow [[\text{dé } \emptyset]_{\text{Dé}} [\text{MF } \emptyset \text{ X}]_{\text{Dā}}]_{\text{RL}}$

Sous elle, se classent un certain nombre de RRL spécifiques, que nous listons tout de suite ci-après.

A. Dā à l'initiale du ST, ST → Dā Dé

Cette possibilité est absente de notre corpus, car elle est agrammaticale, un ST dont le *Dā* se place à l'initiale ne pouvant avoir la configuration nécessitée par le principe réducteur.

B. Dā à la médiane du ST, ST → (dé (Dā) dā)Dé

Cette possibilité, sans doute rare, n'est pas attestée par notre corpus.

C. Dā à la finale du ST, ST → (dé dā)Dé (MF MF X)Dā

- *RRL synthétique*

$$[[\text{dé dā}]_{\text{Dé}} [\text{MF MF X}]_{\text{Dā}}]_{\text{ST}} \leftrightarrow [[\text{dé } \emptyset]_{\text{Dé}} [\text{MF } \emptyset \text{ X}]_{\text{Dā}}]_{\text{RL}}$$

Sous cette règle, se classe seulement 1 RRL spécifique.

- *RRL spécifique*

$$(1) \text{ N}_1 \text{ Prép}_1 \text{ N}_2 \text{ Prép}_2 \text{ ArtDéf N}_3 \text{ Adj} \leftrightarrow \text{ N}_1 \text{ Prép}_2 \text{ N}_3 \text{ Adj}$$

$$\text{ où : } ((\text{N}_1)_{\text{dé}} (\text{Prép}_1 \text{ N}_2)_{\text{dā}})_{\text{Dé}} (\text{Prép}_2 \text{ ArtDéf N}_3 \text{ Adj})_{\text{Dā}})_{\text{ST}}$$

ex. amplification de puissance à l'état solide \leftrightarrow amplification à état solide

- *dé du Dā*

Principe 7 :

Préservation du Dé du ST, préservation du dā du Dā et effacement du dé du Dā.

Sous ce septième principe, se range 1 RRL synthétique, à savoir :

$$\bullet \text{ [Dé [dé d\~{a}]D\~{a}]_{ST} \leftrightarrow \text{ [Dé [\emptyset d\~{a}]D\~{a}]_{RL}}$$

Sous cette règle, se classent un certain nombre de RRL spécifiques, que nous présentons immédiatement ci-après.

A. Dã à l'initiale du ST, ST → Dã Dé

Cette possibilité est absente de notre corpus, les *Dã^s* complexes étant rares à l'initiale.

B. Dã à la médiane du ST, ST → (dé (Dã) d\~{a})Dé

Cette possibilité est également absente de notre corpus, les *Dã^s* complexes étant également rares à la médiane.

C. Dã à la finale du ST, ST → Dé (dé d\~{a})Dã

• *RRL synthétique*

$$\text{ [Dé [dé d\~{a}]D\~{a}]_{ST} \leftrightarrow \text{ [Dé [\emptyset d\~{a}]D\~{a}]_{RL}}$$

Sous cette règle, se classent 2 RRL spécifiques.

• *RRL spécifiques*

(1) $N_1 \text{ Adjppassé AdjNum } N_2 \leftrightarrow N_1 \text{ AdjNum } N_2$

où : $((N_1)\text{Dé} ((\text{Adjppassé})\text{dé} (\text{AdjNum } N_2)\text{d\~{a}})\text{D\~{a}})_{ST}$

ex. satellite stabilisé «3 axes» ↔ satellite «3 axes»

(2) $N_1 N_2 \text{ Prép } N_3 \leftrightarrow N_1 \text{ Prép } N_3$

où : $((N_1)\text{Dé} ((N_2)\text{dé} (\text{Prép } N_3)\text{d\~{a}})\text{D\~{a}})_{ST}$

ex. senseur viseur d'étoile ↔ senseur d'étoile

Principe 8 :

Préservation du Dé du ST, préservation du dā du Dā, effacement du dé du Dā, mais préservation du ou des (2) mots faibles qui introduisent le Dā.

Sous ce huitième principe, se range 1 RRL synthétique, à savoir :

$$\bullet \text{ [Dé [MF MF dé dā]}_{\text{Dā}}\text{]}_{\text{ST}} \leftrightarrow \text{ [Dé [MF MF } \emptyset \text{ dā]}_{\text{Dā}}\text{]}_{\text{RL}}$$

Sous elle, se classent un certain nombre de RRL spécifiques. Nous les présentons immédiatement ci-après.

A. Dā à l'initiale du ST, ST → Dā Dé

Possibilité, absente des textes de notre corpus, du fait qu'elle n'est pas permise par la position initiale du *Dā*.

B. Dā à la médiane du ST, ST → (dé (Dā) dā)Dé

Possibilité, qui est absente des textes de notre corpus, pour la même raison, que celle que nous avons donnée ci-dessus pour le principe 7, notamment le fait que les *Dās* complexes sont plutôt exceptionnels à la médiane.

C. Dā à la finale du ST, ST → Dé (MF MF dé dā)Dā

- *RRL synthétique*

$$\text{ [Dé [MF MF dé dā]}_{\text{Dā}}\text{]}_{\text{ST}} \leftrightarrow \text{ [Dé [MF MF } \emptyset \text{ dā]}_{\text{Dā}}\text{]}_{\text{RL}}$$

Sous cette règle, se classent 3 RRL spécifiques.

- *RRL spécifiques*

(1) N₁ Prép ArtDéf N₂ Adj ↔ N₁ Prép ArtDéf Adj(nominalisé)

où : ((N₁)Dé (Prép ArtDéf (N₂)dé (Adj)dā)Dā)_{ST}

ex. orbite des satellites géostationnaires ↔ orbite des géostationnaires

(2) N₁ Prép N₂ Adj ↔ N₁ Prép Adj(nominalisé)

où : ((N₁)Dé (Prép (N₂)dé (Adj)dā)Dā)_{ST}

ex. moteur à ergols liquides ↔ moteur à liquides

moteur à propergol liquide ↔ moteur à liquide

(3) N₁ Prép N₂ N₃ Adj ↔ N₁ Prép N₃ Adj

où : ((N₁)Dé (Prép (N₂)dé (N₃ Adj)dā)Dā)_{ST}

ex. antenne à couverture pinceau fin ↔ antenne à pinceau fin

Principe 9 :

Préservation du Dé du ST, préservation du dā du Dā, effacement du dé du Dā et du ou des (2) mots faibles qui l'introduisent.

Sous ce neuvième principe, une variante du huitième, se range 1 RRL synthétique, à savoir :

- [Dé [MF MF dé dā]Dā]_{ST} ↔ [Dé [ø ø ø dā]Dā]_{RL}

Sous elle, se classent un certain nombre de RRL spécifiques. Nous les listons ci-après.

A. Dã à l'initiale du ST, ST → Dã Dé

La position initiale du *Dã* s'oppose à la configuration nécessitée par le principe réducteur.

B. Dã à la médiane du ST, ST → (dé (Dã) dã)Dé

La position médiane du *Dã* convient peu également aux effacements dictés par le principe réducteur.

C. Dã à la finale du ST, ST → Dé (MF MF dé dã)Dã

- *RRL synthétique*

$$[\text{Dé} [\text{MF MF dé dã}] \text{Dã}]_{\text{ST}} \leftrightarrow [\text{Dé} [\emptyset \emptyset \emptyset dã] \text{Dã}]_{\text{RL}}$$

Sous cette règle, se classent 9 RRL spécifiques.

- *RRL spécifiques*

(1) $N_1 \text{ Adj}_1 \text{ Prép } N_2 \text{ Adj}_2 \leftrightarrow N_1 \text{ Adj}_1 \text{ Adj}_2$

où : $((N_1 \text{ Adj}_1) \text{Dé} (\text{Prép } (N_2) \text{dé} (\text{Adj}_2) \text{dã}) \text{Dã})_{\text{ST}}$

ex. charge utile de communications maritimes ↔ charge utile maritime

panneau solaire à structure souple ↔ panneau solaire souple

(2) $N_1 \text{ Adj Prép}_1 N_2 \text{ Prép}_2 N_3 \leftrightarrow N_1 \text{ Adj Prép}_2 N_3$

où : $((N_1 \text{ Adj}) \text{Dé} (\text{Prép}_1 (N_2) \text{dé} (\text{Prép}_2 N_3) \text{dã}) \text{Dã})_{\text{ST}}$

ex. charge utile de satellite de télécommunications ↔ charge utile de

télécommunications

distance équivalente de trajet de pluie ↔ distance équivalente de pluie

(3) $N_1 \text{ Prép ArtDéf } N_2 \text{ Adj} \leftrightarrow N_1 \text{ Adj}$

où : $((N_1)D_é (\text{Prép ArtDéf } (N_2)d_é (\text{Adj})d_ā)D_ā)_{ST}$

ex. orbite des satellites géostationnaires \leftrightarrow orbite géostationnaire

service des communications aéronautiques \leftrightarrow service aéronautique

(4) $N_1 \text{ Prép } N_2 \text{ Adj} \leftrightarrow N_1 \text{ Adj}$

où : $((N_1)D_é (\text{Prép } (N_2)d_é (\text{Adj})d_ā)D_ā)_{ST}$

ex. antenne à couverture globale \leftrightarrow antenne globale

moteur à propergol liquide \leftrightarrow moteur liquide

(5) $N_1 \text{ Prép } N_2 \text{ Adj}_1 \text{ Adj}_2 \leftrightarrow N_1 \text{ Adj}_2$

où : $((N_1)D_é (\text{Prép } (N_2 \text{ Adj}_1)d_é (\text{Adj}_2)d_ā)D_ā)_{ST}$

ex. détecteur d'horizon infra-rouge terrestre \leftrightarrow détecteur terrestre

(6) $N_1 \text{ Prép } N_2 \text{ NPropre} \leftrightarrow N_1 \text{ NPropre}$

où : $((N_1)D_é (\text{Prép } (N_2)d_é (\text{NPropre})d_ā)D_ā)_{ST}$

ex. antenne avec illumination Cassegrain \leftrightarrow antenne Cassegrain

(7) $N_1 \text{ Prép}_1 N_2 \text{ Prép}_2 N_3 \leftrightarrow N_1 \text{ Prép}_2 N_3$

où : $((N_1)D_é (\text{Prép}_1 (N_2)d_é (\text{Prép}_2 N_3)d_ā)D_ā)_{ST}$

ex. orbite de satellite à défilement \leftrightarrow orbite à défilement

roue à moment d'inertie \leftrightarrow roue d'inertie

- (8) $N_1 \text{ Prép}_1 N_2 \text{ Prép}_2 N_3 \text{ Adj} \leftrightarrow N_1 \text{ Prép}_2 N_3 \text{ Adj}$
 où : $((N_1)D\acute{e} (\text{Prép}_1 (N_2)d\acute{e} (\text{Prép}_2 N_3 \text{ Adj})d\grave{a})D\grave{a})_{ST}$

ex. amplificateur à tube à onde progressive \leftrightarrow amplificateur à onde progressive
 entraînement par moteurs à courant continu \leftrightarrow entraînement à courant continu

- (9) $N_1 \text{ Prép}_1 N_2 \text{ Prép}_2 N_3 \text{ Prép}_3 \text{ ArtDéf } N_4 \leftrightarrow N_1 \text{ Prép}_1 N_2 \text{ Prép}_3 \text{ ArtDéf } N_4$

où : $((N_1 \text{ Prép}_1 N_2)D\acute{e} (\text{Prép}_2 (N_3)d\acute{e} (\text{Prép}_3 \text{ ArtDéf } N_4)d\grave{a})D\grave{a})_{ST}$

ex. mode de propagation par diffusion par les hydrométéores \leftrightarrow mode de propagation par les hydrométéores

Principe 10 :

Préservation du Dé du ST, préservation du dā du Dā, mais effacement du mot faible qui introduit le dā, et effacement du dé du Dā.

Sous ce dixième principe, se range 1 RRL synthétique, à savoir :

- $[D\acute{e} [d\acute{e} [MF X]d\grave{a}]D\grave{a}]_{ST} \leftrightarrow [D\acute{e} [\emptyset [\emptyset X]d\grave{a}]D\grave{a}]_{RL}$

Nous présentons la RRL spécifique, qui se classe sous cette règle, ci-dessous.

A. Dã à l'initiale du ST, ST → Dã Dé

Un *Dã* à l'initiale ne peut revêtir une configuration complexe, telle celle qu'exige le principe réducteur.

B. Dã à la médiane du ST, ST → (dé (Dã) dã)Dé

Un *Dã* à la médiane préfère également une configuration plus simple que celle exigée par le principe réducteur.

C. Dã à la finale du ST, ST → Dé (dé (MF X)dã)Dã

- *RRL synthétique*

$$\left[\text{Dé} \left[\text{dé} \left[\text{MF X} \right] \text{dã} \right] \text{Dã} \right]_{\text{ST}} \leftrightarrow \left[\text{Dé} \left[\emptyset \left[\emptyset \text{ X} \right] \text{dã} \right] \text{Dã} \right]_{\text{RL}}$$

Sous cette règle, ne se classe qu'une (1) RRL spécifique.

- *RRL spécifique*

(1) $N_1 \text{ Adjpassé Prép AdjNum } N_2 \leftrightarrow N_1 \text{ AdjNum } N_2$

où : $((N_1)\text{Dé} ((\text{Adjpassé})\text{dé} (\text{Prép AdjNum } N_2)\text{dã})\text{Dã})_{\text{ST}}$

ex. satellite stabilisé selon trois axes \leftrightarrow satellite trois axes

Principe 11 :

Préservation du Dé du ST, préservation du dã du Dã, mais effacement du ou des (2) mots faibles qui introduisent le dã, effacement du dé du Dã, et préservation du mot faible qui introduit le Dã.

Sous ce onzième principe, se range 1 RRL synthétique, à savoir :

$$\bullet \quad \left[\text{Dé} \left[\text{MF} \text{ dé} \left[\text{MF} \text{ MF} \text{ X} \right] \text{dã} \right] \text{Dã} \right]_{\text{ST}} \leftrightarrow \left[\text{Dé} \left[\text{MF} \emptyset \left[\emptyset \emptyset \text{ X} \right] \text{dã} \right] \text{Dã} \right]_{\text{RL}}$$

Les RRL spécifiques, qui se classent sous cette règle, sont listées ci-dessous.

A. Dã à l'initiale du ST, ST → Dã Dé

La position initiale du *Dã* s'oppose aux effacements prescrits par le principe réducteur.

B. Dã à la médiane du ST, ST → (dé (Dã) dã)Dé

La position médiane du *Dã* se prête difficilement aux effacements dictés par le principe réducteur.

C. Dã à la finale du ST, ST → Dé (MF dé (MF MF X)dã)Dã

• *RRL synthétique*

$$\left[\text{Dé} \left[\text{MF} \text{ dé} \left[\text{MF} \text{ MF} \text{ X} \right] \text{dã} \right] \text{Dã} \right]_{\text{ST}} \leftrightarrow \left[\text{Dé} \left[\text{MF} \emptyset \left[\emptyset \emptyset \text{ X} \right] \text{dã} \right] \text{Dã} \right]_{\text{RL}}$$

Sous cette règle, se classent 3 RRL spécifiques.

• *RRL spécifiques*

(1) $N_1 \text{ Prép}_1 N_2 \text{ Prép}_2 \text{ ArtDéf } N_3 \leftrightarrow N_1 \text{ Prép}_1 N_3$

où : $((N_1)\text{Dé} (\text{Prép}_1 (N_2)\text{dé} (\text{Prép}_2 \text{ ArtDéf } N_3)\text{dã})\text{Dã})_{\text{ST}}$

ex. satellite d'aide à la navigation ↔ satellite de navigation

(2) $N_1 \text{ Prép}_1 N_2 \text{ Prép}_2 N_3 \leftrightarrow N_1 \text{ Prép}_1 N_3$
 où : $((N_1)D\acute{e} (\text{Prép}_1 (N_2)d\acute{e} (\text{Prép}_2 N_3)d\grave{a})D\grave{a})_{ST}$

ex. propulseur à jet de gaz \leftrightarrow propulseur à gaz

(3) $N_1 \text{ Prép}_1 N_2 \text{ Prép}_2 N_3 \text{ Adj} \leftrightarrow N_1 \text{ Prép}_1 N_3 \text{ Adj}$
 où : $((N_1)D\acute{e} (\text{Prép}_1 (N_2)d\acute{e} (\text{Prép}_2 N_3 \text{ Adj})d\grave{a})D\grave{a})_{ST}$

ex. antenne à couverture par pinceau fin \leftrightarrow antenne à pinceau fin

- ***dā du Dā***

Principe 12 :

*Préservation du Dé du ST, effacement du dā du Dā,
 préservation du dé du Dā et du mot faible introduisant le Dā.*

Sous ce douzième principe, se range 1 RRL synthétique, à savoir :

- $[D\acute{e} [MF \text{ dé } d\grave{a}]D\grave{a}]_{ST} \leftrightarrow [D\acute{e} [MF \text{ dé } \emptyset]D\grave{a}]_{RL}$

Les RRL spécifiques, qui se classent sous cette règle, sont présentées ci-dessous.

A. Dā à l'initiale du ST, ST \rightarrow Dā Dé

Cette possibilité n'est pas réalisée dans les textes de notre corpus, du fait qu'elle est agrammaticale. En effet, comme nous l'avons déjà signalé à quelques reprises, le *Dā* d'un syntagme nominal ne peut avoir comme premier constituant une préposition, s'il se trouve placé à l'initiale.

B. Dã à la médiane du ST, ST → (dé (Dã) dã)Dé

Cette possibilité n'est pas attestée par notre corpus, les *Dã^s* étant, comme nous l'avons déjà signalé, rarement complexes à la médiane.

C. Dã à la finale du ST, ST → Dé (MF dé dã)Dã

- *RRL synthétique*

$$[\text{Dé} [\text{MF dé dã}] \text{Dã}]_{\text{ST}} \leftrightarrow [\text{Dé} [\text{MF dé } \emptyset] \text{Dã}]_{\text{RL}}$$

Sous cette règle, se classent 3 RRL spécifiques.

- *RRL spécifiques*

(1) $N_1 \text{ Prép } N_2 \text{ Adj} \leftrightarrow N_1 \text{ Prép } N_2$

où : $((N_1) \text{Dé} (\text{Prép} (N_2) \text{dé} (\text{Adj}) \text{dã}) \text{Dã})_{\text{ST}}$

ex. détecteur d'horizon terrestre ↔ détecteur d'horizon

zone de couverture radioélectrique ↔ zone de couverture

(2) $N_1 \text{ Prép}_1 N_2 \text{ Prép}_2 \text{ ArtDéf } N_3 \leftrightarrow N_1 \text{ Prép}_1 N_2$

où : $((N_1) \text{Dé} (\text{Prép}_1 (N_2) \text{dé} (\text{Prép}_2 \text{ ArtDéf } N_3) \text{dã}) \text{Dã})_{\text{ST}}$

ex. système d'accès au satellite ↔ système d'accès

(3) $N_1 \text{ Prép}_1 N_2 \text{ Prép}_2 N_3 \leftrightarrow N_1 \text{ Prép}_1 N_2$

où : $((N_1) \text{Dé} (\text{Prép}_1 (N_2) \text{dé} (\text{Prép}_2 N_3) \text{dã}) \text{Dã})_{\text{ST}}$

ex. largeur de bande de fréquences ↔ largeur de bande

répéteur de satellite de télécommunications ↔ répéteur de satellite

Principe 13 :

Préservation du Dé du ST, effacement du dā du Dā, préservation du dé du Dā, et effacement du mot faible introduisant le Dā.

Sous ce treizième principe, une variante du douzième, se range 1 RRL synthétique, à savoir :

$$\bullet \text{ [Dé [MF dé dā]Dā]ST} \leftrightarrow \text{[Dé [∅ dé ∅]Dā]RL}$$

Les RRL spécifiques, qui se classent sous elle, suivent ci-dessous.

A. Dā à l'initiale du ST, ST → Dā Dé

La position initiale du *Dā* interdit la configuration nécessitée par le principe réducteur.

B. Dā à la médiane du ST, ST → (dé (Dā) dā)Dé

La position médiane du *Dā* est peu propice aux effacements exigés par le principe réducteur.

C. Dā à la finale du ST, ST → Dé (MF dé dā)Dā

- *RRL synthétique*

$$\text{[Dé [MF dé dā]Dā]ST} \leftrightarrow \text{[Dé [∅ dé ∅]Dā]RL}$$

Sous cette règle, se classent 2 RRL spécifiques.

- *RRL spécifiques*

(1) $N_1 \text{ Prép } N_2 \text{ Adj} \leftrightarrow N_1 N_2$

où : $((N_1)D\acute{e} (\text{Prép} (N_2)d\acute{e} (\text{Adj})d\grave{a})D\grave{a})_{ST}$

ex. terminal d'utilisateur privé \leftrightarrow terminal utilisateur

(2) $N_1 \text{ Prép}_1 N_2 \text{ Prép}_2 N_3 \leftrightarrow N_1 N_2$

où : $((N_1)D\acute{e} (\text{Prép}_1 (N_2)d\acute{e} (\text{Prép}_2 N_3)d\grave{a})D\grave{a})_{ST}$

ex. antenne à réseau de sources \leftrightarrow antenne réseau

sous-système d'alimentation en énergie \leftrightarrow sous-système alimentation

- *dã' du Dã*

Principe 14 :

Préservation du Dé du ST, effacement du dã' du Dã, préservation du dé du Dã et du mot faible introduisant le Dã.

Sous ce quatorzième principe, ne se range également qu'une (1) RRL synthétique, à savoir :

- $[D\acute{e} [MF [d\acute{e} [d\grave{a}'] d\grave{a}]d\acute{e}']D\grave{a}]_{ST} \leftrightarrow [D\acute{e} [MF [d\acute{e} [\emptyset] d\grave{a}]d\acute{e}']D\grave{a}]_{RL}$

La RRL spécifique, qui se classe sous elle, est présentée ci-dessous.

A. Dã à l'initiale du ST, ST \rightarrow Dã Dé

La position initiale du Dã interdit la configuration exigée par le principe réducteur.

B. Dã à la médiane du ST, ST → (dé (Dã) dã)Dé

La position médiane ne convient pas à la complexité de la configuration du *Dã* nécessaire pour l'effacement dicté par le principe réducteur.

C. Dã à la finale du ST, ST → Dé (MF (dé (dã') dã)dé')Dã

- *RRL synthétique*

$$\left[\text{Dé} \left[\text{MF} \left[\text{dé} \left[\text{dã}' \right] \text{dã} \right] \text{dé}' \right] \text{Dã} \right]_{\text{ST}} \leftrightarrow \left[\text{Dé} \left[\text{MF} \left[\text{dé} \left[\emptyset \right] \text{dã} \right] \text{dé}' \right] \text{Dã} \right]_{\text{RL}}$$

Sous cette règle, pour un *Dã* complexe à la finale possédant un *dã'* à la médiane, ne se classe qu'une (1) RRL spécifique.

- *RRL spécifique*

(1) N₁ Prép₁ N₂ Adj Prép₂ N₃ ↔ N₁ Prép₁ N₂ Prép₂ N₃

où : $\left((N_1)_{\text{Dé}} \left(\text{Prép}_1 \left((N_2)_{\text{dé}} \left(\text{Adj} \right) \text{dã}' \left(\text{Prép}_2 \text{N}_3 \right) \text{dã} \right) \text{dé}' \right) \text{Dã} \right)_{\text{ST}}$

ex. système de radiodiffusion directe par satellite ↔ système de radiodiffusion par satellite

- *dã* du *Dé* et *dé* du *Dã*

Principe 15 :

Effacement du dã du Dé, effacement du dé du Dã et du mot faible introduisant le Dã.

Sous ce quinzième principe, se range 1 RRL synthétique, à savoir :

- $\left[\left[\text{dé} \text{dã} \right]_{\text{Dé}} \left[\text{MF} \text{dé} \text{dã} \right]_{\text{Dã}} \right]_{\text{ST}} \leftrightarrow \left[\left[\text{dé} \emptyset \right]_{\text{Dé}} \left[\emptyset \emptyset \text{dã} \right]_{\text{Dã}} \right]_{\text{RL}}$

La RRL spécifique, qui se classe sous elle, est présentée ci-dessous.

A. Dã à l'initiale du ST, ST → Dã Dé

La position initiale du *Dã* ne se prête pas aux effacements dictés par le principe réducteur. Les *surcomposés* ne comprennent d'ailleurs que rarement un *Dã* à l'initiale. Un des rares exemples est, *petite station terrienne* (ou *petite station terrestre*), que nous avons traité plus haut au principe 5.

B. Dã à la médiane du ST, ST → (dé (Dã) dã)Dé

La position médiane du *Dã* convient peu aux effacements dictés par le principe réducteur.

C. Dã à la finale du ST, ST → (dé dã)Dé (MF dé dã)Dã

- *RRL synthétique*

$$[[\text{dé dã}]_{\text{Dé}} [\text{MF dé dã}]_{\text{Dã}}]_{\text{ST}} \leftrightarrow [[\text{dé } \emptyset]_{\text{Dé}} [\emptyset \emptyset \text{ dã}]_{\text{Dã}}]_{\text{RL}}$$

Sous cette règle, ne se classe qu'une (1) RRL spécifique.

- *RRL spécifique*

$$(1) \quad N_1 \text{ Adj}_1 \text{ Prép}_1 N_2 \text{ Prép}_2 N_3 \text{ Adj}_2 \leftrightarrow N_1 \text{ Adj}_1 \text{ Adj}_2$$

$$\text{où : } (((N_1 \text{ Adj}_1) \text{dé} (\text{Prép}_1 N_2) \text{dã}) \text{Dé} (\text{Prép}_2 (N_3) \text{dé} (\text{Adj}_2) \text{dã}) \text{Dã})_{\text{ST}}$$

ex. charge utile de télécommunications en ondes millimétriques ↔ charge utile millimétrique

III Suppression de composants tertiaires

- *dã* du *dé* du *Dé*

Principe 16 :

Préservation du Dã du ST, préservation du dã' du Dé, effacement du dã du dé du Dé, et préservation du dé du dé du Dé.

Sous ce seizième principe, se classent 2 RRL synthétiques, à savoir :

- $[[[dé dã]dé' [Dã] dã']Dé]_{ST} \leftrightarrow [[[dé \emptyset]dé' [Dã] dã']Dé]_{RL}$
- $[[[dé dã]dé' dã']Dé Dã]_{ST} \leftrightarrow [[[dé \emptyset]dé' dã']Dé Dã]_{RL}$

Sous chacune d'elles, se classent un certain nombre de RRL spécifiques, que voici :

A. Dã à l'initiale du ST, ST → Dã Dé

La position initiale du *Dã* est, comme nous l'avons signalé, exceptionnelle pour les *surcomposés*.

B. Dã à la médiane du ST, ST → ((dé dã)dé' (Dã) dã')Dé

- *RRL synthétique*

$$[[[dé dã]dé' [Dã] dã']Dé]_{ST} \leftrightarrow [[[dé \emptyset]dé' [Dã] dã']Dé]_{RL}$$

Sous cette règle, se classe seulement 1 RRL spécifique.

- *RRL spécifique*

(1) $N_1 \text{ Adj}_1 \text{ Adj}_2 \text{ Prép } N_2 \leftrightarrow N_1 \text{ Adj}_2 \text{ Prép } N_2$

où : $\left(\left(\left((N_1) \text{dé} (\text{Adj}_1) \text{dā} \right) \text{dé}' (\text{Adj}_2) \text{Dā} (\text{Prép } N_2) \text{dā}' \right) \text{Dé} \right)_{ST}$

ex. service mobile aéronautique par satellite \leftrightarrow service aéronautique par satellite

C. Dā à la finale du ST, ST \rightarrow ((dé dā) dé' dā') Dé Dā

- *RRL synthétique*

$$\left[\left[\left[\text{dé dā} \right] \text{dé}' \text{dā}' \right] \text{Dé Dā} \right]_{ST} \leftrightarrow \left[\left[\left[\text{dé } \emptyset \right] \text{dé}' \text{dā}' \right] \text{Dé Dā} \right]_{RL}$$

Sous cette règle, se classent 2 RRL spécifiques.

- *RRL spécifiques*

(1) $N_1 \text{ Adj}_1 \text{ Prép}_1 N_2 \text{ Adj}_2 \text{ Prép}_2 N_3 \leftrightarrow N_1 \text{ Prép}_1 N_2 \text{ Adj}_2 \text{ Prép}_2 N_3$

où : $\left(\left(\left((N_1) \text{dé} (\text{Adj}_1) \text{dā} \right) \text{dé}' (\text{Prép}_1 N_2 \text{ Adj}_2) \text{dā}' \right) \text{Dé} (\text{Prép}_2 N_3) \text{Dā} \right)_{ST}$

ex. propulseur ionique à bombardement électronique de mercure \leftrightarrow propulseur à bombardement électronique de mercure

(2) $N_1 \text{ Adj } \text{Prép}_1 N_2 \text{ Prép}_2 N_3 \leftrightarrow N_1 \text{ Prép}_1 N_2 \text{ Prép}_2 N_3$

où : $\left(\left(\left((N_1) \text{dé} (\text{Adj}) \text{dā} \right) \text{dé}' (\text{Prép}_1 N_2) \text{dā}' \right) \text{Dé} (\text{Prép}_2 N_3) \text{Dā} \right)_{ST}$

ex. propulseur ionique à contact de césium \leftrightarrow propulseur à contact de césium

Principe 17 :

Préservation du Dã du ST mais effacement du mot faible introducteur, préservation du dǎ du Dé mais effacement du mot faible introducteur, effacement du dã du dé' du Dé, et préservation du dé du dé' du Dé.

Sous ce dix-septième principe, se range 1 RRL synthétique, à savoir :

- $[[[d\acute{e} d\grave{a}]d\acute{e}' [MF X]D\grave{a} [MF X]d\grave{a}']D\acute{e}]_{ST} \leftrightarrow [[[d\acute{e} \emptyset]d\acute{e}' [\emptyset X]D\grave{a} [\emptyset X]d\grave{a}']D\acute{e}]_{RL}$

La RRL spécifique, qui se classe sous elle, est listée ci-dessous.

- A. Dã à l'initiale du ST, ST → Dã Dé

La position initiale du *Dã* n'admet la configuration, $[MF X]$, exigée par le principe réducteur.

- B. Dã à la médiane du ST, ST → ((d\acute{e}d\grave{a})d\acute{e}' (MF X)D\grave{a} (MF X)d\grave{a}')D\acute{e}

- *RRL synthétique*

$$[[[d\acute{e} d\grave{a}]d\acute{e}' [MF X]D\grave{a} [MF X]d\grave{a}']D\acute{e}]_{ST} \leftrightarrow [[[d\acute{e} \emptyset]d\acute{e}' [\emptyset X]D\grave{a} [\emptyset X]d\grave{a}']D\acute{e}]_{RL}$$

- *RRL spécifique*

(1) $N_1 \text{ Prép}_1 N_2 \text{ Prép}_2 N_3 \text{ Prép}_3 N_4 \leftrightarrow N_1 N_3 N_4$

où : $\left(\left(\left((N_1) \text{dé} (\text{Prép}_1 N_2) \text{dā} \right) \text{dé}' (\text{Prép}_2 N_3) \text{Dā} (\text{Prép}_3 N_4) \text{dā}' \right) \text{Dé} \right)_{ST}$

ex. propulseur à ionisation de césium par contact \leftrightarrow propulseur
césium-contact

C. Dā à la finale du ST, ST \rightarrow Dé Dā

De façon exceptionnelle, les textes de notre corpus ne nous ont pas permis de construire une règle pour cette position du *Dā*.

- *dé du dā' du Dé*

Principe 18 :

*Préservation du Dā du ST, préservation du dé' du Dé,
préservation du dā du dā' du Dé, effacement du dé du dā' du Dé
et du mot faible introduisant le dā' du Dé.*

Sous ce dix-huitième principe, se classent 2 RRL synthétiques, à savoir :

- $\left[\left[\text{dé}' \left[\text{Dā} \right] \left[\text{MF dé dā} \right] \text{dā}' \right] \text{Dé} \right]_{ST} \leftrightarrow \left[\left[\text{dé}' \left[\text{Dā} \right] \left[\emptyset \emptyset \text{dā} \right] \text{dā}' \right] \text{Dé} \right]_{RL}$
- $\left[\left[\text{dé}' \left[\text{MF dé dā} \right] \text{dā}' \right] \text{Dé Dā} \right]_{ST} \leftrightarrow \left[\left[\text{dé}' \left[\emptyset \emptyset \text{dā} \right] \text{dā}' \right] \text{Dé Dā} \right]_{RL}$

Sous chacune d'elles, se classent un certain nombre de RRL spécifiques, que voici :

A. Dā à l'initiale du ST, ST \rightarrow Dā Dé

Un *Dā* à l'initiale est rare pour les ST d'une telle complexité.

B. Dã à la médiane du ST, ST → (dé' (Dã) (MF dé dã)dã')Dé

- *RRL synthétique*

$$\left[\left[\text{dé}' \left[\text{Dã} \right] \left[\text{MF dé dã} \right] \text{dã}' \right] \text{Dé} \right]_{\text{ST}} \leftrightarrow \left[\left[\text{dé}' \left[\text{Dã} \right] \left[\emptyset \emptyset \text{ dã} \right] \text{dã}' \right] \text{Dé} \right]_{\text{RL}}$$

Sous cette règle, se classe 1 RRL spécifique.

- *RRL spécifique*

(1) N₁ Adj Prép₁ N₂ Prép₂ N₃ ↔ N₁ Adj Prép₂ N₃

où : $\left(\left(\left(\text{N}_1 \right) \text{dé}' \left(\text{Adj} \right) \text{Dã} \left(\text{Prép}_1 \left(\text{N}_2 \right) \text{dé} \left(\text{Prép}_2 \text{ N}_3 \right) \text{dã} \right) \text{dã}' \right) \text{Dé} \right)_{\text{ST}}$

ex. service fixe de télécommunications par satellite ↔ service fixe par satellite

C. Dã à la finale du ST, ST → (dé' (MF dé dã)dã')Dé Dã

- *RRL synthétique*

$$\left[\left[\text{dé}' \left[\text{MF dé dã} \right] \text{dã}' \right] \text{Dé Dã} \right]_{\text{ST}} \leftrightarrow \left[\left[\text{dé}' \left[\emptyset \emptyset \text{ dã} \right] \text{dã}' \right] \text{Dé Dã} \right]_{\text{RL}}$$

Sous cette règle, ne se classe également qu'une (1) RRL spécifique.

- *RRL spécifique*

(1) N₁ Prép₁ N₂ Prép₂ N₃ Prép₃ AdjNum N₄ ↔ N₁ Prép₂ N₃ Prép₃ AdjNum N₄

où : $\left(\left(\left(\left(\text{N}_1 \right) \text{dé}' \left(\text{Prép}_1 \left(\text{N}_2 \right) \text{dé} \left(\text{Prép}_2 \text{ N}_3 \right) \text{dã} \right) \text{dã}' \right) \text{Dé} \left(\text{Prép}_3 \text{ AdjNum N}_4 \right) \text{Dã} \right) \right)_{\text{ST}}$

ex. modulation par déplacement de phase à deux états ↔ modulation de phase à deux états

modulation par déplacement de phase à quatre états ↔ modulation de phase à quatre états

- *dā du dā' du Dé*

Principe 19 :

Préservation du Dā du ST, préservation du dé' du Dé, effacement du dā du dā' du Dé, préservation du dé du dā' du Dé et du mot faible introduisant le dā' du Dé.

Sous ce dix-neuvième principe, se range 1 RRL synthétique, à savoir :

- $[[\text{dé}' [\text{MF dé dā}] \text{dā}'] \text{Dé Dā}]_{\text{ST}} \leftrightarrow [[\text{dé}' [\text{MF dé } \emptyset] \text{dā}'] \text{Dé Dā}]_{\text{RL}}$

La RRL spécifique, qui se classe sous elle, est présentée ci-dessous.

- A. Dā à l'initiale du ST, ST → Dā Dé

Les *surcomposés* ont rarement un *Dā* à l'initiale.

- B. Dā à la médiane du ST, ST → (dé (Dā) dā) Dé

Cette possibilité n'est pas attestée par les textes de notre corpus.

- C. Dā à la finale du ST, ST → (dé' (MF dé dā) dā') Dé Dā

- *RRL synthétique*

$$[[\text{dé}' [\text{MF dé dā}] \text{dā}'] \text{Dé Dā}]_{\text{ST}} \leftrightarrow [[\text{dé}' [\text{MF dé } \emptyset] \text{dā}'] \text{Dé Dā}]_{\text{RL}}$$

Sous cette règle, ne se classe qu'une (1) RRL spécifique.

- *RRL spécifique*

(1) $N_1 \text{ Prép}_1 N_2 \text{ Adj Prép}_2 N_3 \leftrightarrow N_1 \text{ Prép}_1 N_2 \text{ Prép}_2 N_3$

où : $\left(\left((N_1) \text{dé}' (\text{Prép}_1 (N_2) \text{dé} (\text{Adj}) \text{dã}) \text{dã}' \right) \text{Dé} (\text{Prép}_2 N_3) \text{Dã} \right)_{ST}$

ex. propulseur à bombardement électronique de césium \leftrightarrow propulseur à bombardement de césium

Principe 20 :

Préservation de tous les constituants du Dã du ST excepté le deuxième mot faible introducteur, préservation du dé' du Dé, effacement du dã du dã' du Dé, préservation du dé du dã' du Dé et du mot faible introduisant le dã' du Dé.

Sous ce vingtième principe, se range 1 RRL synthétique, à savoir :

- $\left[\left[\text{dé}' [\text{MF dé dã}] \text{dã}' \right] \text{Dé} [\text{MF MF X}] \text{Dã} \right]_{ST} \leftrightarrow \left[\left[\text{dé}' [\text{MF dé } \emptyset] \text{dã}' \right] \text{Dé} [\text{MF } \emptyset \text{ X}] \text{Dã} \right]_{RL}$

La RRL spécifique, qui se classe sous elle, est présentée ci-dessous.

A. Dã à l'initiale du ST, ST \rightarrow Dã Dé

Un Dã à l'initiale ne peut avoir la configuration, $[\text{MF MF X}]$, exigée par le principe réducteur.

B. Dã à la médiane du ST, ST \rightarrow (dé (Dã) dã) Dé

La configuration, $[\text{MF MF X}]$, est plutôt rare pour un Dã à la médiane.

C. Dã à la finale du ST, ST → (dé' (MF dé dã) dã') Dé (MF MF X) Dã

- *RRL synthétique*

$$\left[\left[\text{dé}' \left[\text{MF dé dã} \right] \text{dã}' \right] \text{Dé} \left[\text{MF MF X} \right] \text{Dã} \right]_{\text{ST}} \leftrightarrow \left[\left[\text{dé}' \left[\text{MF dé } \emptyset \right] \text{dã}' \right] \text{Dé} \left[\text{MF } \emptyset \text{ X} \right] \text{Dã} \right]_{\text{RL}}$$

Sous cette règle, se classe 1 RRL spécifique.

- *RRL spécifique*

(1) N₁ Prép₁ N₂ Adj Prép₂ ArtDéf N₃ ↔ N₁ Prép₁ N₂ Prép₂ N₃
 où : $\left(\left(\left(\text{N}_1 \right) \text{dé}' \left(\text{Prép}_1 \left(\text{N}_2 \right) \text{dé} \left(\text{Adj} \right) \text{dã} \right) \text{dã}' \right) \text{Dé} \left(\text{Prép}_2 \text{ ArtDéf} \right. \right. \\ \left. \left. \text{N}_3 \right) \text{Dã} \right)_{\text{ST}}$

ex. propulseur à bombardement électronique du mercure ↔ propulseur à bombardement de mercure

- *dé du dé' du Dã*

Principe 21 :

Préservation du Dé du ST, préservation du dã' du Dã, préservation du dã du dé' du Dã, effacement du dé du dé' du Dã et effacement du mot faible introduisant le Dã.

Sous ce vingt et unième principe, pour un ST dont le Dã s'analyse en composants sémantiques secondaires (dé' et dã') et tertiaires (dé et dã), se range 1 RRL synthétique, à savoir :

- $\left[\text{Dé} \left[\text{MF} \left[\text{dé dã} \right] \text{dé}' \text{ dã}' \right] \text{Dã} \right]_{\text{ST}} \leftrightarrow \left[\text{Dé} \left[\emptyset \left[\emptyset \text{ dã} \right] \text{dé}' \text{ dã}' \right] \text{Dã} \right]_{\text{RL}}$

Nous présentons ci-dessous la RRL spécifique, qui se classe sous elle.

A. Dã à l'initiale du ST, ST → Dã Dé

La position initiale du *Dã* n'admet pas une configuration aussi complexe, qui a, par ailleurs, pour premier constituant une préposition.

B. Dã à la médiane du ST, ST → (dé (Dã) dã)Dé

La position médiane du *Dã* convient peu à une configuration d'une telle complexité.

C. Dã à la finale du ST, ST → Dé (MF (dé dã)de' dã')Dã

- *RRL synthétique*

$$\left[\text{Dé} \left[\text{MF} \left[\text{dé} \text{ dã} \right] \text{de}' \text{ dã}' \right] \text{Dã} \right]_{\text{ST}} \leftrightarrow \left[\text{Dé} \left[\emptyset \left[\emptyset \text{ dã} \right] \text{de}' \text{ dã}' \right] \text{Dã} \right]_{\text{RL}}$$

Sous cette règle, ne se classe qu'une (1) RRL spécifique.

- *RRL spécifique*

$$(1) \quad \text{N}_1 \text{ Prép N}_2 \text{ Adj}_1 \text{ Adj}_2 \leftrightarrow \text{N}_1 \text{ Adj}_1 \text{ Adj}_2$$

$$\text{où : } \left((\text{N}_1) \text{Dé} \left(\text{Prép} \left((\text{N}_2) \text{dé} \left(\text{Adj}_1 \right) \text{dã} \right) \text{de}' \left(\text{Adj}_2 \right) \text{dã}' \right) \text{Dã} \right)_{\text{ST}}$$

ex. régime d'écoulement moléculaire libre ↔ régime moléculaire libre

- *dã du de' du Dã*

Principe 22 :

Préservation du Dé du ST, préservation du dã' du Dã, effacement du dã du de' du Dã, préservation du dé du de' du Dã et du mot faible introduisant le Dã.

Sous ce vingt-deuxième principe, pour un ST dont le *Dã* s'analyse en composants sémantiques secondaires (*dé* et *dã'*) et tertiaires (*dé* et *dã*), se rangent exceptionnellement 2 RRL synthétiques, pour la même position du *Dã*, notamment celle finale, à savoir :

- $\left[\text{Dé} \left[\text{MF } \text{dã}' \left[\text{dé } \text{dã} \right] \text{dé}' \right] \text{Dã} \right]_{\text{ST}} \leftrightarrow \left[\text{Dé} \left[\text{MF } \text{dã}' \left[\text{dé } \emptyset \right] \text{dé}' \right] \text{Dã} \right]_{\text{RL}}$
- $\left[\text{Dé} \left[\text{MF} \left[\text{dé } \text{dã} \right] \text{dé}' \text{ dã}' \right] \text{Dã} \right]_{\text{ST}} \leftrightarrow \left[\text{Dé} \left[\text{MF} \left[\text{dé } \emptyset \right] \text{dé}' \text{ dã}' \right] \text{Dã} \right]_{\text{RL}}$

Sous chacune d'elles, se classent un certain nombre de RRL spécifiques. Nous les listons ci-dessous.

A. Dã à l'initiale du ST, ST → Dã Dé

La position initiale du *Dã* interdit la configuration exigée par le principe réducteur.

B. Dã à la médiane du ST, ST → (dé (Dã) dã)Dé

La position médiane se prête peu à la configuration, que le principe réducteur impose au *Dã*.

C.a Dã à la finale du ST, ST → Dé (MF dã' (dé dã) dé') Dã

- *RRL synthétique*

$$\left[\text{Dé} \left[\text{MF } \text{dã}' \left[\text{dé } \text{dã} \right] \text{dé}' \right] \text{Dã} \right]_{\text{ST}} \leftrightarrow \left[\text{Dé} \left[\text{MF } \text{dã}' \left[\text{dé } \emptyset \right] \text{dé}' \right] \text{Dã} \right]_{\text{RL}}$$

Sous cette règle, pour un *Dã* dont le *dã'* se trouve à l'initiale, se classent 2 RRL spécifiques.

- *RRL spécifiques*

(1) $N_1 \text{ Prép } Adj_1 N_2 Adj_2 \leftrightarrow N_1 \text{ Prép } Adj_1 N_2$

où : $\left((N_1)_{D\acute{e}} \left(\text{Prép} (Adj_1)_{d\grave{a}'} \left((N_2)_{d\acute{e}} (Adj_2)_{d\grave{a}} \right)_{d\acute{e}'} \right)_{D\grave{a}} \right)_{ST}$

ex. amplificateur à faible bruit thermique \leftrightarrow amplificateur à faible bruit

(2) $N_1 \text{ Prép}_1 \text{ AdjNum } N_2 \text{ Prép}_2 N_3 \leftrightarrow N_1 \text{ Prép}_1 \text{ AdjNum } N_2$

où : $\left((N_1)_{D\acute{e}} \left(\text{Prép}_1 (AdjNum)_{d\grave{a}'} \left((N_2)_{d\acute{e}} (\text{Prép}_2 N_3)_{d\grave{a}} \right)_{d\acute{e}'} \right)_{D\grave{a}} \right)_{ST}$

ex. modulation à quatre états de phase \leftrightarrow modulation à quatre états

C.b $D\grave{a}$ à la finale du ST, $ST \rightarrow D\acute{e} (MF (d\acute{e} d\grave{a})_{d\acute{e}'} d\grave{a}')_{D\grave{a}}$

- *RRL synthétique*

$$\left[D\acute{e} \left[MF \left[d\acute{e} d\grave{a} \right]_{d\acute{e}'} d\grave{a}' \right]_{D\grave{a}} \right]_{ST} \leftrightarrow \left[D\acute{e} \left[MF \left[d\acute{e} \emptyset \right]_{d\acute{e}'} d\grave{a}' \right]_{D\grave{a}} \right]_{RL}$$

Sous cette règle, pour un $D\grave{a}$ dont le $d\grave{a}'$ se trouve à la finale, se classent 4 RRL spécifiques.

- *RRL spécifiques*

(1) $N_1 \text{ Prép } N_2 Adj_1 Adj_2 \leftrightarrow N_1 \text{ Prép } N_2 Adj_2$

où : $\left((N_1)_{D\acute{e}} \left(\text{Prép} \left((N_2)_{d\acute{e}} (Adj_1)_{d\grave{a}} \right)_{d\acute{e}'} (Adj_2)_{d\grave{a}'} \right)_{D\grave{a}} \right)_{ST}$

ex. détecteur d'horizon infrarouge terrestre \leftrightarrow détecteur d'horizon terrestre

(2) $N_1 \text{ Prép}_1 N_2 Adj_1 \text{ Prép}_2 N_3 Adj_2 \leftrightarrow N_1 \text{ Prép}_1 N_2 \text{ Prép}_2 N_3 Adj_2$

où : $\left((N_1)_{D\acute{e}} \left(\text{Prép}_1 \left((N_2)_{d\acute{e}} (Adj_1)_{d\grave{a}} \right)_{d\acute{e}'} \left(\text{Prép}_2 N_3 Adj_2 \right)_{d\grave{a}'} \right)_{D\grave{a}} \right)_{ST}$

ex. système d'accès multiple à spectre commun \leftrightarrow système d'accès à spectre commun

(3) N₁ Prép₁ N₂ Prép₂ N₃ Adj ↔ N₁ Prép₁ N₂ Adj

où : ((N₁)Dé (Prép₁ ((N₂)dé (Prép₂ N₃)dā)dé' (Adj)dā')Dā)ST

ex. satellite à faisceaux d'antenne étroits ↔ satellite à faisceaux étroits

(4) Sigle Prép N Adj₁ Adj₂ Adj₃ ↔ Sigle Prép N Adj₁ Adj₃

où : ((Sigle)Dé (Prép ((N Adj₁)dé (Adj₂)dā)dé' (Adj₃)dā')Dā)ST

ex. SCAO à moment cinétique interne orientable ↔ SCAO à moment cinétique orientable

- **dā du dā' du Dā**

Principe 23 :

Préservation du Dé du ST, effacement du dā du dā' du Dā, préservation du dé du dā' du Dā, et du mot faible introduisant le dā', préservation du dé du Dā et du mot faible introduisant le Dā.

Sous ce vingt-troisième principe, se range 1 RRL synthétique, à savoir :

- **[Dé [MF dé' [MF dé dā]dā']Dā]ST ↔ [Dé [MF dé' [MF dé ∅]dā']Dā]RL**

La RRL spécifique, qui se classe sous cette règle, est listée plus bas.

A. Dā à l'initiale du ST, ST → Dā Dé

Un Dā à l'initiale ne peut avoir la configuration nécessitée par le principe réducteur.

B. Dã à la médiane du ST, ST → (dé (Dã) dã)Dé

La configuration d'un *Dã* à la médiane ne peut être aussi complexe.

C. Dã à la finale du ST, ST → Dé (MF dé' (MF dé dã)dã')Dã

- *RRL synthétique*

$$\left[\text{Dé} \left[\text{MF dé}' \left[\text{MF dé dã} \right] \text{dã}' \right] \text{Dã} \right]_{\text{ST}} \leftrightarrow \left[\text{Dé} \left[\text{MF dé}' \left[\text{MF dé} \right. \right. \right. \\ \left. \left. \left. \emptyset \right] \text{dã}' \right] \text{Dã} \right]_{\text{RL}}$$

Sous cette règle, ne se classe qu'une (1) RRL spécifique.

- *RRL spécifique*

(1) N₁ Prép₁ N₂ Prép₂ N₃ Prép₃ N₄ ↔ N₁ Prép₁ N₂ Prép₂ N₃

où : $\left((N_1) \text{Dé} \left(\text{Prép}_1 (N_2) \text{dé}' \left(\text{Prép}_2 (N_3) \text{dé} \left(\text{Prép}_3 N_4 \right) \text{dã} \right) \text{dã}' \right) \text{Dã} \right)_{\text{ST}}$

ex. régulateur à modulation de largeur d'impulsion ↔ régulateur à modulation de largeur

IV Suppression de composants secondaires et tertiaires

- *dã du dé' du Dé et dã' du Dé*

Principe 24 :

Préservation du Dã du ST, effacement du dã' du Dé, effacement du dã du dé' du Dé, et préservation du dé du dé' du Dé.

Sous ce vingt-quatrième principe, se range 1 RRL synthétique, à savoir :

$$\bullet \quad \left[\left[\left[\text{dé} \text{dã} \right]_{\text{dé}'} \left[\text{Dã} \right] \text{dã}' \right]_{\text{DÉ}} \right]_{\text{ST}} \leftrightarrow \left[\left[\left[\text{dé} \emptyset \right]_{\text{dé}'} \left[\text{Dã} \right] \emptyset \right]_{\text{DÉ}} \right]_{\text{RL}}$$

Les RRL spécifiques, qui se classent sous elle, sont présentées ci-dessous.

A. Dã à l'initiale du ST, ST → Dã Dé

Les *surcomposés* ont rarement un *Dã* à l'initiale.

B. Dã à la médiane du ST, ST → ((dé dã)_{de'} (Dã) dã')_{Dé}

• *RRL synthétique*

$$\left[\left[\left[\text{dé} \text{dã} \right]_{\text{dé}'} \left[\text{Dã} \right] \text{dã}' \right]_{\text{DÉ}} \right]_{\text{ST}} \leftrightarrow \left[\left[\left[\text{dé} \emptyset \right]_{\text{dé}'} \left[\text{Dã} \right] \emptyset \right]_{\text{DÉ}} \right]_{\text{RL}}$$

Sous cette règle, se classent 3 RRL spécifiques.

• *RRL spécifiques*

(1) N Adj₁ Adj₂ Adj₃ ↔ N Adj₂

$$\text{où : } \left(\left(\left(\text{N} \right)_{\text{dé}} \left(\text{Adj}_1 \right)_{\text{dã}} \right)_{\text{de}'} \left(\text{Adj}_2 \right)_{\text{Dã}} \left(\text{Adj}_3 \right)_{\text{dã}'} \right)_{\text{DÉ}} \right)_{\text{ST}}$$

ex. générateur solaire rigide dépliable ↔ générateur rigide

(2) N₁ Adj₁ Adj₂ Prép N₂ ↔ N₁ Adj₂

$$\text{où : } \left(\left(\left(\text{N}_1 \right)_{\text{dé}} \left(\text{Adj}_1 \right)_{\text{dã}} \right)_{\text{de}'} \left(\text{Adj}_2 \right)_{\text{Dã}} \left(\text{Prép N}_2 \right)_{\text{dã}'} \right)_{\text{DÉ}} \right)_{\text{ST}}$$

ex. service mobile aéronautique par satellite ↔ service aéronautique

service mobile terrestre par satellite ↔ service terrestre

- (3) $N_1 \text{ Adj}_1 \text{ Adj}_2 \text{ Prép}_1 N_2 \text{ Prép}_2 N_3 \text{ Prép}_3 N_4 \leftrightarrow N_1 \text{ Adj}_2$
 où : $\left(\left(\left(\left(N_1 \right)_{\text{dé}} \left(\text{Adj}_1 \right)_{\text{dā}} \right)_{\text{dé}'} \left(\text{Adj}_2 \right)_{\text{Dā}} \left(\text{Prép}_1 N_2 \text{ Prép}_2 N_3 \text{ Prép}_3 N_4 \right)_{\text{dā}'} \right)_{\text{Dé}} \right)_{\text{ST}}$

ex. propulseur ionique monofente à ionisation de césium par contact \leftrightarrow
 propulseur monofente

- C. Dā à la finale du ST, ST \rightarrow Dé Dā

Cette possibilité n'est pas attestée par les textes de notre corpus.

- *dé du dé' du Dā et dā' du Dā*

Principe 25 :

*Préservation du Dé du ST, effacement du dā' du Dā,
 préservation du dā du dé' du Dā, effacement du dé du dé' du Dā
 et du mot faible introduisant le Dā.*

Sous ce vingt-cinquième principe, le dernier pour ce sous-point, se range 1
 RRL synthétique, à savoir :

- $\left[\text{Dé} \left[\text{MF} \left[\text{dé dā} \right]_{\text{dé}'} \text{dā}' \right]_{\text{Dā}} \right]_{\text{ST}} \leftrightarrow \left[\text{Dé} \left[\emptyset \left[\emptyset \text{dā} \right]_{\text{dé}'} \emptyset \right]_{\text{Dā}} \right]_{\text{RL}}$

La RRL spécifique, qui se classe sous elle, est présentée ci-dessous.

- A. Dā à l'initiale du ST, ST \rightarrow Dā Dé

La position initiale du *Dā* n'admet pas la configuration imposée par le
 principe réducteur.

B. Dã à la médiane du ST, ST → (dé (Dã) dã)Dé

Un *Dã* à la médiane ne peut avoir une configuration aussi complexe.

C. Dã à la finale du ST, ST → Dé (MF (dé dã) dé' dã')Dã

- *RRL synthétique*

$$\left[\text{Dé} \left[\text{MF} \left[\text{dé} \text{dã} \right] \text{dé}' \text{dã}' \right] \text{Dã} \right]_{\text{ST}} \leftrightarrow \left[\text{Dé} \left[\emptyset \left[\emptyset \text{dã} \right] \text{dé}' \emptyset \right] \text{Dã} \right]_{\text{RL}}$$

Sous cette règle, se classe 1 RRL spécifique.

- *RRL spécifique*

(1) $N_1 \text{ Prép } N_2 \text{ Adj}_1 \text{ Adj}_2 \leftrightarrow N_1 \text{ Adj}_1$

où : $\left((N_1)_{\text{Dé}} \left(\text{Prép} \left((N_2)_{\text{dé}} \left(\text{Adj}_1 \right)_{\text{dã}} \right)_{\text{dé}' } \left(\text{Adj}_2 \right)_{\text{dã}' } \right)_{\text{Dã}} \right)_{\text{ST}}$

ex. antenne à couverture semi-globale hémisphérique ↔ antenne

semi-globale

détecteur d'horizon infra-rouge terrestre ↔ détecteur infra-rouge

Pour résumer, au moyen des exemples extraits de notre corpus, nous avons pu construire 25 principes réducteurs, qui régissent l'effacement lexicogène de composants de type *dé* ou *dã*. De ces 25 principes réducteurs, 3 seulement dictent la suppression de composants immédiats, 12 la suppression de composants secondaires, 8 la suppression de composants tertiaires, et aussi peu que 2 la suppression à la fois d'un composant secondaire et d'un composant tertiaire.

Sous ces 25 principes réducteurs, se classent au total 32 RRL synthétiques. Seulement 4 de ces 32 RRL synthétiques suppriment des

composants immédiats, 15, soit à peu près la moitié, des composants secondaires, 11 des composants tertiaires, et seulement 2 à la fois un composant secondaire et un composant tertiaire.

Enfin, sous les 32 RRL synthétiques, se rangent au total 105 RRL spécifiques. À peu près un tiers, notamment 33 de ces 105 RRL spécifiques, suppriment des composants immédiats, 52, soit à peu près la moitié, des composants secondaires, seulement 16 des composants tertiaires, et aussi peu que 4 à la fois un composant secondaire et un composant tertiaire.

Ces chiffres, pour une grammaire basée sur des données empiriques, sont tout à fait normaux, et révèlent même une certaine exhaustivité au niveau des possibilités combinatoires offertes par les composants, surtout immédiats et secondaires, et des principes réducteurs qui régissent leur effacement.

En effet, malgré leur très petit nombre, les 3 principes réducteurs, qui dictent la suppression de composants immédiats, rendent compte de la plupart sinon de tous les effacements, qui peuvent être effectués au premier niveau de la “structure” sémantique d’un ST. Ces effacements sont : (1) la suppression du *Dé* ; (2) la suppression du *Dé*, suivie de la chute du premier constituant du *Dã*, s’il s’agit d’un mot faible, c’est-à-dire d’une préposition⁴³ ; et (3) la suppression du *Dã*.

Quant aux 4 RRL synthétiques, qui se rangent dans notre grammaire sous ces 3 principes, elles englobent également la plupart des possibilités, malgré leur petit nombre, et le fait qu’elles transforment principalement des ST, dont le *Dé* se place devant le *Dã*. Considérons rapidement ces quatre règles du point de vue de leur exhaustivité, que nous ne pouvons évidemment prétendre absolue. Les deux premières, qui effectuent les effacements numérotés de (1) à (2) ci-dessus, exigent, l’une comme l’autre, que le *Dã* se situe à la finale. Au moyen de notre corpus, nous n’avons pas pu construire de règles pour les positions initiale et médiane du *Dã*. L’absence de paires réductionnelles pour la position initiale du *Dã*

⁴³ Si la préposition est suivie d’un autre mot faible, tel un article défini par exemple, il va sans dire que ce deuxième mot faible chutera également.

peut, selon nous, être attribuée à au moins trois facteurs : la préférence marquée du français pour l'ordre *Dé Dã* ; la nature d'un tel *Dã*, qui est généralement un adjectif qualificatif (ex. *petit, haut*) ou numéral (ex. *troisième*), qui ne peut maintenir seul son pouvoir sous-catégorisateur (cf. 5.2.2) ; et l'interdiction pour un tel *Dã* d'avoir un mot faible pour premier constituant. Quant à l'absence de paires réductionnelles pour la position médiane du *Dã*, nous croyons qu'elle peut résulter d'au moins deux facteurs, outre l'éventuelle incapacité du *Dã* de conserver son pouvoir sous-catégorisateur suite à l'élision du *Dé*, à savoir : la rareté de ST permettant l'analyse, $ST \rightarrow (dé (Dã) dã)Dé$; et la nature non seulement complexe, mais également scindée, du *Dé*, ce qui rend sans doute plus difficile la suppression de tous ses constituants. Les deux dernières règles, en revanche, qui effectuent l'une comme l'autre l'effacement (3), transforment des ST, dont le *Dã* peut se situer à la médiane ou à la finale. Une fois de plus donc, nous n'avons pas pu construire de règle pour la position initiale du *Dã*. Sans doute, croyons-nous, parce que les quelques ST, qui admettent l'analyse, $ST \rightarrow Dã Dé$, se constituent rarement d'un *Dé* extrasystémique, capable d'absorber le contenu du *Dã*, quand celui-ci est absent (cf. 5.2.2).

Pour ce qui est des *RRL spécifiques*, enfin, qui se classent, dans notre grammaire, sous ces 4 RRL synthétiques, elles sont plutôt nombreuses. En effet, au total, il y en a 33. Ce nombre n'est nullement étonnant, cependant, du fait que deux des 4 RRL synthétiques n'exigent rien de particulier de la matrice du ST, outre de permettre l'effacement du ou des constituants, qui réalisent le *Dé* ou le *Dã*, et d'admettre l'analyse, $ST \rightarrow Dé Dã$. Sous elles, se classent, par conséquent, la majorité des 33 règles spécifiques, notamment 28. Sous les deux autres règles synthétiques, pour un *Dã* à la finale introduit par un mot faible, et pour un *Dã* à la médiane, ne se classent, en revanche, que 2 et 3 RRL spécifiques respectivement.

Les 12 principes réducteurs, qui ordonnent la suppression de composants secondaires, résument les principaux effacements, qui peuvent être effectués au deuxième niveau de la “structure” sémantique. En effet, ils rendent compte de tous les effacements simples, c’est-à-dire se limitant à un seul composant, permis par des composants immédiats complexes, qui se sous-divisent en un *dé* et un *dã*. Ces effacements sont : (1) la suppression du *dé* du *Dé* ; (2) la suppression du *dã* du *Dé* ; (3) la suppression du *dé* du *Dã* ; et (4) la suppression du *dã* du *Dã*. Ces quatre effacements de base sont, cependant, régis par 10 principes réducteurs, essentiellement à cause des mots faibles, premiers constituants des *Dã^s* ou des *dã^s*, qui nécessitent souvent un traitement particulier. Il n’est pas besoin de souligner que les mots faibles constituent une cause de non-exhaustivité pour notre grammaire. Premièrement, parce qu’ils se retrouvent dans quantité de matrices. Et, deuxièmement, parce qu’ils permettent, comme n’importe quel constituant, *N*, *Adj*, etc., au moins deux traitements : “suppression” ou “préservation”. Les deux autres principes réducteurs, du reste, offrent des exemples d’effacements plus complexes, sans toutefois en épuiser toutes les possibilités combinatoires. Le principe 14 illustre l’effacement d’un des composants secondaires d’un composant immédiat comprenant, en outre, des composants tertiaires. Il dicte plus précisément la suppression du *dã* secondaire, donc du *dã’*, d’un *Dã*, dont le *dé* s’analyse en composants tertiaires, c’est-à-dire en un *dé* et un *dã*. Le principe 15, quant à lui, illustre l’effacement de deux composants secondaires, notamment le *dã* du *Dé* et le *dé* du *Dã*.

Les 15 RRL synthétiques, qui se rangent sous ces 12 principes réducteurs, transforment, comme celles supprimant des composants immédiats, également majoritairement des ST, dont le *Dã* se place à la finale. Une seulement, se classant sous le principe 5, qui dicte la suppression du *dã* du *Dé*, transforme des ST, dont le *Dã* est à l’initiale. Et deux seulement, se classant respectivement

sous les principes 4 et 5, dont l'un vise le *dé* du *Dé* et l'autre le *dã* du *Dé*, transforment des ST, dont le *Dé* est scindé en composants secondaires par le *Dã*, placé à la médiane. Les 12 règles restantes, une pour chacun des 12 principes réducteurs, modifient des ST, qui respectent l'ordre *Dé Dã*, que privilégie le français. Remarquons, par ailleurs, que sous les principes réducteurs, qui visent les composants du *Dã*, ne se classent que des règles, qui situent ce composant immédiat à la finale. Ce fait, quoiqu'intéressant, n'est nullement surprenant. La position initiale est, en effet, évitée par les *Dã*^s complexes, qui n'y peuvent revêtir la configuration, $[MF (MF) X]$. Quant à la position médiane, elle convient peu également aux *Dã*^s, qui se sous-divisent en composants secondaires.

Enfin, les 52 *RRL spécifiques*, qui se classent sous les 15 règles synthétiques, révèlent une tendance, qui mérite d'être notée. En effet, 19 de ces règles se classent sous la RRL synthétique, qui gomme le *dã* du *Dé* de ST, dont le *Dã* se place à la finale. Il s'agit donc d'un effacement lexicogène permis par de nombreuses matrices, dont les constituants se répartissent sur une structure interne du type, $[[d\acute{e} d\tilde{a}]D\acute{e} D\tilde{a}]_{ST}$.

Quant aux 8 *principes réducteurs*, qui ordonnent la *suppression de composants tertiaires*, ils n'épuisent plus toutes les possibilités combinatoires offertes par les composants du troisième niveau de la "structure" sémantique. Les effacements, pour lesquels nous n'avons pas pu construire de principe réducteur, sont : la suppression du *dé* du *dé* du *Dé*, la suppression du *dé* du *dã'* du *Dã*, et la suppression de plus d'un composant tertiaire. Ces lacunes sont sans doute dues à la plus grande rareté de ST aussi complexes. Les 8 principes rendent compte, cependant, des effacements suivants, qui sont tous simples, en ce sens qu'ils ne gomment qu'un seul composant tertiaire : (1) la suppression du *dã* du *dé* du *Dé* ; (2) la suppression du *dé* du *dã'* du *Dé* ; (3) la suppression du *dã* du *dã'* du *Dé* ; (4) la suppression du *dé* du *dé* du *Dã* ; (5) la suppression du *dã* du *dé* du *Dã* ; et enfin (6) la suppression du *dã* du *dã'* du *Dã*. Ils précisent, de plus, s'il y

a lieu, le traitement réservé aux mots faibles, et sont de ce fait légèrement plus nombreux que les six effacements simples, qu'ils régissent.

Les 11 *RRL synthétiques*, qui se rangent sous ces 8 principes réducteurs, transforment, il fallait s'y attendre, principalement des ST, dont le $D\tilde{a}$ se situe à la finale. Aucune RRL synthétique n'admet que le $D\tilde{a}$ se place à l'initiale. Et 3 seulement modifient des ST, dont le $D\tilde{a}$ est à la médiane. Cependant, elles effectuent toutes des effacements au niveau du $D\acute{e}$, qui ne font point intervenir le $D\tilde{a}$, lequel est d'ailleurs simple, c'est-à-dire non décomposable, dans les trois cas. Sous le principe 22, enfin, qui dicte l'effacement (5) ci-dessus, se rangent 2 RRL synthétiques, qui de façon tout à fait exceptionnelle situent toutes les deux le $D\tilde{a}$ à la finale. Il s'agit, cependant, de $D\tilde{a}^s$, qui se sous-divisent différemment en composants secondaires et tertiaires, l'un possédant un $d\tilde{a}'$ à l'initiale, $[MF d\tilde{a}' [d\acute{e} d\tilde{a}]d\acute{e}]D\tilde{a}$, et l'autre, en revanche, un $d\tilde{a}'$ à la finale, $[MF [d\acute{e} d\tilde{a}]d\acute{e} d\tilde{a}']D\tilde{a}$.

Les *RRL spécifiques*, quant à elles, sont peu nombreuses. Il y en a tout juste 16, c'est-à-dire en moyenne 2 par principe réducteur, et 1,4 par règle synthétique. Leur petit nombre est évidemment tout à fait normal, car dû à la rareté de matrices, permettant une analyse en composants tertiaires.

Finalement, nous n'avons pu construire que 2 *principes réducteurs* pour la suppression de composants appartenant à des niveaux différents. De ces deux principes, le premier dicte l'effacement du $d\tilde{a}$ du $d\acute{e}$ du $D\acute{e}$ et du $d\tilde{a}'$ du $D\acute{e}$, et le second l'effacement du $d\acute{e}$ du $d\acute{e}$ du $D\tilde{a}$ et du $d\tilde{a}'$ du $D\tilde{a}$. Il va sans dire que ces deux principes, ainsi que les 2 *RRL synthétiques* et les 4 *RRL spécifiques*, qui les exécutent, n'épuisent plus toutes les possibilités combinatoires offertes par les composants immédiats, secondaires et tertiaires. Parmi ces autres possibilités, citons, par exemple, la suppression d'un composant immédiat et d'un composant secondaire, et la suppression d'un composant secondaire et d'un composant tertiaire, situés, contrairement aux effacements attestés par notre corpus, au

sein de composants immédiats différents. Du reste, il n'y a rien d'intéressant à signaler, à part que des deux RRL synthétiques, celle, qui se classe sous le premier principe réducteur, et qui situe le $D\tilde{a}$ à la médiane, gère toutes les RRL spécifiques, sauf une. Ce nombre exceptionnellement élevé s'explique, cependant, par la nature simple des $D\tilde{a}^s$, et leur rôle tout à fait secondaire dans la transformation. En effet, les $D\tilde{a}^s$ des trois matrices, transformées par ces règles, sont tous de type adjectival, c'est-à-dire non décomposables, et les effacements, qui ne simplifient que les $D\tilde{e}^s$, les laissent tous tels quels, c'est-à-dire intacts.

Pour terminer cette analyse statistique sommaire, on peut conclure que notre grammaire, basée uniquement sur des données empiriques, et de ce fait non exhaustive, révèle tout de même les tendances fondamentales de ce premier groupe d'effacements lexicogènes, les plus typiques de la réduction à caractère lexical. Nous pensons ici particulièrement à la prépondérance des effacements, qui suppriment un composant immédiat ou secondaire. Aussi, convient-il d'ajouter que les effacements ne semblent point préférer tel ou tel autre des deux composants immédiats. En effet, les principes réducteurs, les RRL synthétiques, et les RRL spécifiques de notre grammaire se répartissent de façon pratiquement égale sur ces deux composants. Voici les chiffres exacts, les derniers pour ce groupe d'effacements. Onze (11) des 25 principes réducteurs remanient le $D\tilde{e}$, 13 le $D\tilde{a}$, et un (1) seul à la fois le $D\tilde{e}$ et le $D\tilde{a}$. Seize (16) des 32 RRL synthétiques transforment le $D\tilde{e}$, 15 le $D\tilde{a}$, et une (1) seule à la fois le $D\tilde{e}$ et le $D\tilde{a}$. Et enfin, 50 des 105 RRL spécifiques modifient le $D\tilde{e}$, 54 le $D\tilde{a}$, et une (1) seule à la fois le $D\tilde{e}$ et le $D\tilde{a}$.

7.1.2 Suppression de mots faibles seuls

Comme les effacements traités ci-dessus, les effacements de ce deuxième groupe, qui ne suppriment que des *mots faibles*, sont admis par des *ST simples* ou *surcomposés*, dont le $D\tilde{a}$ peut être de n'importe quel type, simple à un seul mot

fort, coordonné, à deux arguments, ou complexe. Ils visent, en règle générale, les *prépositions*, et autres mots faibles, par exemple des *articles*, qui rattachent à un composant de type *dé* un composant de type *dã*, qui, au point de vue syntactique, revêt la forme d'un groupe prépositionnel. Par conséquent, ils laissent le plus souvent intacte la deuxième correspondance du ST. Contrairement aux effacements passés en revue en 7.1.1, donc, les effacements de ce sous-point transfèrent la deuxième correspondance sans aucune modification à la variante, dont la matrice seulement s'écarte de celle de la source.

Quant au composant de type *dã*, dont les constituants faibles sont visés par les effacements, et qui possède nécessairement la configuration, $[MF (MF) X]$, il peut être immédiat, ou sous-diviser un composant de ce niveau. En ce cas, le composant immédiat est, le plus souvent, également un composant de type *dã*.

Bien que la hiérarchie des niveaux sémantiques, de même que le nombre de sous-catégorisations, soient sans importance pour les effacements de ce deuxième groupe, dont les effets ne se font sentir qu'au niveau de la matrice, nous avons cru bon, tout de même, de lister les principes réducteurs, qui prescrivent ces effacements, et les RRL synthétiques et spécifiques, qui les effectuent, en tenant compte du statut, immédiat, secondaire (ou tertiaire), du déterminant, dont les mots faibles seront supprimés. Dans notre grammaire, donc, nous avons listé en premier les principes réducteurs, qui dictent l'effacement du ou des mots faibles d'un *Dã* immédiat, et en second ceux, qui ordonnent l'effacement du ou des mots faibles d'un *dã* de niveau inférieur. Comme nous n'avons pas trouvé, dans notre corpus, de paires réductionnelles, qui attestent la suppression des mots faibles d'un *dã* (ou d'un *dã'*) d'un *Dé* complexe, cette deuxième section présente la structuration suivante :

I Suppression du ou des mots faibles du *Dã*

II Suppression du ou des mots faibles du *dã* du *Dã*

Ce qui suit est l'ensemble des principes réducteurs, RRL synthétiques, et RRL spécifiques, repérés dans les textes de notre corpus, qui gomment les mots faibles, premiers constituants des composants de type *dã* de ST simples ou surcomposés.

Toutefois, avant de les présenter, il nous reste à remarquer que cette section de notre grammaire ne se rapporte qu'aux ST, dont le *Dã* se place à la finale. Elle ne concerne point les ST, dont le *Dã* se trouve à l'initiale, pour deux raisons. Premièrement, parce que cette position du *Dã* interdit la configuration, $[MF (MF) X]$. Et, deuxièmement, parce qu'un *Dã* à l'initiale ne se sous-divise pas, en règle générale, en composants secondaires (ou tertiaires). Quant aux ST, dont le *Dã* se place à la médiane, ils sont également absents de cette section de notre grammaire. En effet, bien qu'un *Dã* à la médiane puisse revêtir la forme d'un groupe prépositionnel du type, $[MF X]$, et de ce fait permettre, en théorie du moins, l'intervention d'une règle qui gomme la préposition, il est également simple le plus souvent, et donc non décomposable en composants secondaires (ou tertiaires).

* * *

I Suppression du ou des mots faibles du *Dã*

Principe 1 :

<p><i>Effacement du ou des (2) mots faibles introduisant le <i>Dã</i> du ST.</i></p>
--

Sous ce premier principe, se range 1 RRL synthétique, qui gère au total 13 RRL spécifiques.

Dã à la finale du ST, ST → Dé (MF MF X)Dã

- *RRL synthétique*

$$[\text{Dé} [\text{MF MF X}]_{\text{Dã}}]_{\text{ST}} \leftrightarrow [\text{Dé} [\emptyset \emptyset \text{X}]_{\text{Dã}}]_{\text{RL}}$$

- *RRL spécifiques*

(1) $N_1 \text{ Adj Prép AdjNum } N_2 \leftrightarrow N_1 \text{ Adj AdjNum } N_2$

où : $((N_1 \text{ Adj})_{\text{Dé}} (\text{Prép AdjNum } N_2)_{\text{Dã}})_{\text{ST}}$

ex. pilotage linéaire sur un axe ↔ pilotage linéaire un axe

(2) $N_1 N_2 \text{ Prép } N_3 \leftrightarrow N_1 N_2 N_3$

où : $((N_1 N_2)_{\text{Dé}} (\text{Prép } N_3)_{\text{Dã}})_{\text{ST}}$

ex. mémoire tampon d'émission ↔ mémoire tampon émission

mémoire tampon de réception ↔ mémoire tampon réception

(3) $N_1 \text{ Prép Adj } N_2 \leftrightarrow N_1 \text{ Adj } N_2$

où : $((N_1)_{\text{Dé}} (\text{Prép Adj } N_2)_{\text{Dã}})_{\text{ST}}$

ex. récepteur à large bande ↔ récepteur large bande

(4) $N_1 \text{ Prép AdjNum } N_2 \leftrightarrow N_1 \text{ AdjNum } N_2$

où : $((N_1)_{\text{Dé}} (\text{Prép AdjNum } N_2)_{\text{Dã}})_{\text{ST}}$

ex. stabilisation sur 3 axes ↔ stabilisation 3 axes

(5) N Prép AdjNum Sigle \leftrightarrow N AdjNum Sigle
 où : $((N)_{D\acute{e}} (\text{Pr\acute{e}p AdjNum Sigle})_{D\grave{a}})_{ST}$

ex. système à 2 DOF \leftrightarrow système 2 DOF

système à 1 DOF \leftrightarrow système 1 DOF

(6) N_1 Prép ArtDéf AdjNum N_2 \leftrightarrow N_1 AdjNum N_2
 où : $((N_1)_{D\acute{e}} (\text{Pr\acute{e}p ArtDéf AdjNum } N_2)_{D\grave{a}})_{ST}$

ex. pilotage selon les trois axes \leftrightarrow pilotage trois axes

stabilisation sur les trois axes \leftrightarrow stabilisation trois axes

(7) N_1 Prép ArtDéf N_2 \leftrightarrow N_1 N_2
 où : $((N_1)_{D\acute{e}} (\text{Pr\acute{e}p ArtDéf } N_2)_{D\grave{a}})_{ST}$

ex. station au sol \leftrightarrow station sol

(8) N_1 Prép N_2 \leftrightarrow N_1 N_2
 où : $((N_1)_{D\acute{e}} (\text{Pr\acute{e}p } N_2)_{D\grave{a}})_{ST}$

ex. phase de transfert \leftrightarrow phase transfert

sous-système d'alimentation \leftrightarrow sous-système alimentation

(9) N_1 Prép N_2 \leftrightarrow N_1 N_2 (adjectif)
 où : $((N_1)_{D\acute{e}} (\text{Pr\acute{e}p } N_2)_{D\grave{a}})_{ST}$

ex. amortisseur à fluide \leftrightarrow amortisseur fluide

transmission en numérique \leftrightarrow transmission numérique

(10) $N_1 \text{ Prép } N_2 \text{ Adj} \leftrightarrow N_1 N_2 \text{ Adj}$

où : $((N_1)D\acute{e} (\text{Prép } N_2 \text{ Adj})D\grave{a})_{ST}$

ex. tuyère à gaz chaud \leftrightarrow tuyère gaz chaud

tuyère à gaz froid \leftrightarrow tuyère gaz froid

(11) $N_1 \text{ Prép } N_2 \text{ SymbLett} \leftrightarrow N_1 N_2 \text{ SymbLett}$

où : $((N_1)D\acute{e} (\text{Prép } N_2 \text{ SymbLett})D\grave{a})_{ST}$

ex. antenne en bande C \leftrightarrow antenne bande C

antenne en bande L \leftrightarrow antenne bande L

(12) $N \text{ Prép } N\text{Propre} \leftrightarrow N N\text{Propre}$

où : $((N)D\acute{e} (\text{Prép } N\text{Propre})D\grave{a})_{ST}$

ex. fibre de Kevlar \leftrightarrow fibre Kevlar

(13) $N \text{ Prép } \text{Sigle} \leftrightarrow N \text{ Sigle}$

où : $((N)D\acute{e} (\text{Prép } \text{Sigle})D\grave{a})_{ST}$

ex. antenne de TM/TC \leftrightarrow antenne TM/TC

sous-système de TM/TC/LOC \leftrightarrow sous-système TM/TC/LOC

Principe 2 :

Effacement du deuxième mot faible introduisant le Dã du ST.

Sous ce deuxième principe, se range 1 RRL synthétique, qui gère au total 2 RRL spécifiques.

Dã à la finale du ST, ST → Dé (MF MF X)Dã

- *RRL synthétique*

$$[\text{Dé} [\text{MF MF X}] \text{Dã}]_{\text{ST}} \leftrightarrow [\text{Dé} [\text{MF } \emptyset \text{ X}] \text{Dã}]_{\text{RL}}$$

- *RRL spécifiques*

(1) $N_1 \text{ Prép ArtDéf AdjNum } N_2 \leftrightarrow N_1 \text{ Prép AdjNum } N_2$

où : $((N_1)\text{Dé} (\text{Prép ArtDéf AdjNum } N_2)\text{Dã})_{\text{ST}}$

ex. stabilisation sur les trois axes ↔ stabilisation sur 3 axes

(2) $N_1 \text{ Prép ArtDéf } N_2 \leftrightarrow N_1 \text{ Prép } N_2$

où : $((N_1)\text{Dé} (\text{Prép ArtDéf } N_2)\text{Dã})_{\text{ST}}$

ex. contrôle de l'attitude ↔ contrôle d'attitude

II Suppression du ou des mots faibles du *dã* du *Dã*

Principe 3 :

*Effacement du ou des (2) mots faibles introduisant le *dã* du *Dã*.*

Sous ce troisième principe, se range 1 RRL synthétique, qui gère au total 3 RRL spécifiques.

Dã à la finale du ST, ST → Dé (dé (MF MF X)dã)Dã

- *RRL synthétique*

$$[\text{Dé} [\text{dé} [\text{MF MF X}] \text{dã}] \text{Dã}]_{\text{ST}} \leftrightarrow [\text{Dé} [\text{dé} [\emptyset \emptyset \text{ X}] \text{dã}] \text{Dã}]_{\text{RL}}$$

- *RRL spécifiques*

(1) $N_1 \text{ Adjppassé Prép AdjNum } N_2 \leftrightarrow N_1 \text{ Adjppassé AdjNum } N_2$

où : $((N_1)\text{Dé} ((\text{Adjppassé})\text{dé} (\text{Prép AdjNum } N_2)\text{dā})\text{Dā})_{ST}$

ex. satellite stabilisé selon trois axes \leftrightarrow satellite stabilisé trois axes

(2) $N_1 \text{ Adjppassé Prép AdjPoss AdjNum } N_2 \leftrightarrow N_1 \text{ Adjppassé AdjNum } N_2$

où : $((N_1)\text{Dé} ((\text{Adjppassé})\text{dé} (\text{Prép AdjPoss AdjNum } N_2)\text{dā})\text{Dā})_{ST}$

ex. satellite stabilisé selon ses trois axes \leftrightarrow satellite stabilisé trois axes

(3) $N_1 \text{ Prép}_1 N_2 \text{ Prép}_2 N_3 \text{ Adj} \leftrightarrow N_1 \text{ Prép}_1 N_2 N_3 \text{ Adj}$

où : $((N_1)\text{Dé} (\text{Prép}_1 (N_2)\text{dé} (\text{Prép}_2 N_3 \text{ Adj})\text{dā})\text{Dā})_{ST}$

ex. antenne à couverture par pinceau fin \leftrightarrow antenne à couverture pinceau
fin

Principe 4 :

Effacement du deuxième mot faible introduisant le dā du Dā.

Sous ce quatrième principe, se range 1 RRL synthétique, qui ne gère qu'une (1) RRL spécifique.

Dā à la finale du ST, $ST \rightarrow \text{Dé} (\text{dé} (\text{MF MF X})\text{dā})\text{Dā}$

- *RRL synthétique*

$[\text{Dé} [\text{dé} [\text{MF MF X}]\text{dā}]\text{Dā}]_{ST} \leftrightarrow [\text{Dé} [\text{dé} [\text{MF } \emptyset \text{ X}]\text{dā}]\text{Dā}]_{RL}$

- *RRL spécifique*

(1) N₁ Adjppassé Prép AdjPoss AdjNum N₂ ↔ N₁ Adjppassé Prép AdjNum
N₂

où : ((N₁)Dé ((Adjppassé)dé (Prép AdjPoss AdjNum N₂)dã)Dã)ST

ex. satellite stabilisé selon ses trois axes ↔ satellite stabilisé selon trois
axes

* * *

Pour résumer, au moyen des paires réductionnelles recueillies dans notre corpus, nous avons pu construire 4 *principes réducteurs*. Les deux (2) premiers principes visent les premiers constituants faibles, prépositions, articles définis, ou adjectifs possessifs, d'un *Dã* immédiat. Le principe 1 dicte l'effacement de tous les mots faibles, c'est-à-dire de la préposition, et de l'article ou de l'adjectif possessif qui la suit éventuellement, et le principe 2, au contraire, l'effacement seulement du deuxième mot faible. Quant aux deux (2) derniers principes, ils visent les premiers constituants faibles d'un *dã* secondaire, qui sous-divise un *Dã* immédiat. Ils procèdent comme les deux premiers principes. En effet, le principe 3 dicte, à la façon du principe 1, l'effacement de tous les mots faibles, et le principe 4, en revanche, à la façon du principe 2, l'effacement seulement du deuxième mot faible, qui est généralement un article défini, et plus rarement un adjectif possessif.

Sous ces 4 principes réducteurs, se rangent 4 *RRL synthétiques*, c'est-à-dire une par principe réducteur. Elles ne modifient que des ST, dont le *Dã* se situe à la finale. Plus haut, nous avons expliqué pourquoi cette section de notre grammaire ne concerne que les ST, dont le premier niveau sémantique s'écrit : *ST → Dé Dã*.

Sous ces 4 RRL synthétiques, se classent au total 19 RRL spécifiques. Treize (13) exécutent le premier principe réducteur, 2 le deuxième, 3 le troisième, et une (1) seulement le quatrième. On peut en conclure que le premier principe réducteur est accepté par le plus grand nombre de matrices.

Enfin, il est évident que cette section de notre grammaire ne peut être exhaustive. En effet, quoique nous n'en ayons pas trouvé d'exemple, on peut supposer que les $d\tilde{a}^s$ secondaires, qui sous-divisent un $Dé$ complexe, et qui ont la forme d'un groupe prépositionnel, acceptent également que leurs premiers constituants faibles soient effacés en cas de besoin, à condition évidemment que la suppression génère une suite grammaticale. Cette remarque vaut également pour les $d\tilde{a}^s$ tertiaires, d'un $D\tilde{a}$ ou d'un $Dé$, qui ont la configuration, $[MF (MF) X]$.

7.1.3 Suppression de constituants au sein d'un $D\tilde{a}$ coordonné

Les effacements, qui font l'objet de ce sous-point, ne sont tolérés que par des $D\tilde{a}^s$ coordonnés. Il s'agit de $D\tilde{a}^s$ qui possèdent, à la manière d'un composé de coordination (cf. 3.2.2), une "structure" sémantique nivelée, c'est-à-dire une "structure" sémantique qui n'est point le produit d'une relation de détermination s'établissant entre deux composants, un déterminé et un déterminant. En règle générale, ces $D\tilde{a}^s$ se situent à la finale du ST, et se constituent d'au moins deux mots forts, liés, le plus souvent, par une conjonction de coordination, telle *et*. Considérons, par exemple, le $D\tilde{a}$ du ST : sous-système_{Dé} de télémessure et télécommande_{Dā}. On constate qu'il se constitue de deux noms, *télémessure* et *télécommande*, qui identifient les deux fonctions remplies par le sous-système, évoqué par le $Dé$: transmettre au sol des informations concernant le fonctionnement du satellite, et recevoir les signaux de commande venus du sol pour initialiser les manœuvres, qui ne sont pas effectuées automatiquement à bord du satellite. On voit, du reste, que les deux noms, qui se placent après le $Dé$,

sont reliés par une conjonction, *et*, et rattachés au *Dé*, *sous-système*, par une préposition, *de*.

Étant donné que les *Dã^s* coordonnés, comme celui que nous venons d'analyser, comportent sans exception plusieurs mots forts, mais ne s'analysent point en composants de type *dé* et *dã*, nous avons dû nous servir d'autres symboles pour la rédaction des RRL synthétiques. Ces symboles, qui ne conviennent qu'aux *Dã^s* coordonnés, sont : *C*, pour identifier les membres, rarement plus de trois, et parfois syntagmatiques, d'un *Dã* coordonné, et *Conj*, pour noter l'emplacement de la conjonction au sein du *Dã*. Par exemple, pour le ST, *sous-système de télémessure et télécommande*, la moitié gauche de la RRL synthétique, qui le transforme, et que nous présentons ci-dessous, s'écrit : $[Dé [MF C_1 Conj C_2] Dã]_{ST}$.

Au sujet des effacements admis par les *Dã^s* coordonnés, il importe de souligner que les paires réductionnelles, tirées de notre corpus, n'attestent que la suppression de mots faibles au sein de *Dã^s* de ce type. En effet, les effacements, que nous avons repérés, portent tous sur la conjonction de coordination, ou sur des constituants faibles, tels des prépositions. Toutefois, il nous semble imprudent d'en conclure que les *Dã^s* coordonnés interdisent l'effacement de mots forts, du fait que leurs membres peuvent être complexes, c'est-à-dire syntagmatiques. Considérons, par exemple, le troisième membre du *Dã* du ST, *sous-système_{Dé} de télémessure, de télécommande et mesure de distance_{Dã}*. On constate que le troisième membre, *mesure de distance*, s'analyse en un *dé*, *mesure*, et un *dã*, *de distance*. Quoique nous n'en ayons pas trouvé d'exemple, nous ne pouvons pas exclure que de tels membres complexes, décomposables en un *dé* et un *dã*, admettent le gommage de mots forts. La chute au complet d'un membre est, cependant, agrammaticale, car elle empêche l'établissement d'un

rapport de coréférentialité lexicogène entre le ST-source et la forme réduite ainsi obtenue⁴⁴.

Quant à la présentation des effacements, nous avons choisi de lister les principes réducteurs, les RRL synthétiques et les RRL spécifiques, d'après le champ de leur intervention, c'est-à-dire selon qu'ils visent des constituants, qui relèvent globalement du *Dã*, ou plutôt de tel ou de tel autre de ses membres. Par conséquent, se trouvent listés en premier, dans cette section de notre grammaire, les principes réducteurs, qui remanient le *Dã* sans toutefois transformer ses membres. Il s'agit de principes, qui n'ordonnent, par exemple, que la suppression de la conjonction de coordination. En second, les principes réducteurs, qui ne modifient que les membres. Il s'agit de principes, qui dictent l'effacement des premiers constituants faibles des membres, mais préservent la conjonction de coordination. Et, en dernier, les principes, qui transforment à la fois le *Dã* et tel ou tel de ses membres. Il s'agit de principes, qui prescrivent des effacements, qui portent sur la conjonction de coordination, et sur les mots faibles des membres.

Voici l'ensemble des principes réducteurs, RRL synthétiques et RRL spécifiques, construits à l'aide de notre corpus. Du fait qu'ils ne visent que des constituants, qui ne sont point porteurs de traits notionnels, leurs effets ne touchent que la matrice du ST. La deuxième correspondance, quant à elle, est transmise sans aucune modification.

* * *

Principe 1 :

*Effacement de la conjonction de coordination et du mot faible introduisant le *Dã* coordonné.*

⁴⁴ La chute au complet de tous les membres, en revanche, est permise, car elle génère une variante de type anaphorique.

Sous ce premier principe, se range 1 RRL synthétique, qui ne gère qu'une
(1) RRL spécifique.

Dã à la finale du ST, ST → Dé (MF C₁ Conj C₂)Dã

- *RRL synthétique*

$$[\text{Dé} [\text{MF } C_1 \text{ Conj } C_2] \text{Dã}]_{\text{ST}} \leftrightarrow [\text{Dé} [\emptyset C_1 \emptyset C_2] \text{Dã}]_{\text{RL}}$$

- *RRL spécifique*

$$(1) \quad N_1 \text{ Prép } N_2 \text{ Conj } N_3 \leftrightarrow N_1 N_2 N_3$$

$$\text{où : } ((N_1) \text{Dé} (\text{Prép } (N_2) C_1 \text{ Conj } (N_3) C_2) \text{Dã})_{\text{ST}}$$

ex. sous-système de télémessure et télécommande ↔ sous-système
télémessure-télécommande

Principe 2 :

*Préservation de la conjonction de coordination mais effacement
des mots faibles introduisant le deuxième et le troisième
membre du Dã coordonné.*

Sous ce deuxième principe, se range 1 RRL synthétique, qui ne gère qu'une
(1) RRL spécifique.

Dã à la finale du ST, ST → Dé ((MF X)_{C1} (MF X)_{C2} Conj (MF X)_{C3})Dã

- *RRL synthétique*

$$[\text{Dé} [[\text{MF } X]_{C_1} [\text{MF } X]_{C_2} \text{ Conj } [\text{MF } X]_{C_3}] \text{Dã}]_{\text{ST}} \leftrightarrow [\text{Dé} [\text{MF } C_1 [\emptyset X]_{C_2} \text{ Conj } [\emptyset X]_{C_3}] \text{Dã}]_{\text{RL}}$$

On constate que, suite au gommage des mots faibles de C_2 et C_3 , le premier constituant faible de C_1 se détache de C_1 pour s'appliquer également à C_2 et C_3 .

- *RRL spécifique*

(1) $N_1 \text{ Prép}_1 N_2 \text{ Prép}_2 N_3 \text{ Conj Prép}_3 N_4 \leftrightarrow N_1 \text{ Prép}_1 N_2 N_3 \text{ Conj } N_4$

où : $((N_1)D\acute{e} ((\text{Prép}_1 N_2)C_1 (\text{Prép}_2 N_3)C_2 \text{ Conj } (\text{Prép}_3 N_4)C_3)D\grave{a})_{ST}$

ex. système de télémétrie, de poursuite et de commande \leftrightarrow système de télémétrie, poursuite et commande

Principe 3 :

Effacement de la conjonction de coordination et des mots faibles introduisant les membres du Dā coordonné.

Sous ce troisième principe, ne se range également qu'une (1) RRL synthétique, qui ne gère qu'une (1) RRL spécifique.

Dā à la finale du ST, $ST \rightarrow D\acute{e} ((MF X)_{C_1} (MF X)_{C_2} \text{ Conj } C_3)D\grave{a}$

- *RRL synthétique*

$$\left[D\acute{e} \left[[MF X]_{C_1} [MF X]_{C_2} \text{ Conj } C_3 \right] D\grave{a} \right]_{ST} \leftrightarrow \left[D\acute{e} \left[[\emptyset X]_{C_1} [\emptyset X]_{C_2} \emptyset C_3 \right] D\grave{a} \right]_{RL}$$

- *RRL spécifique*

(1) $N_1 \text{ Prép}_1 N_2 \text{ Prép}_2 N_3 \text{ Conj } N_4 \text{ Prép}_3 N_5 \leftrightarrow N_1 N_2 N_3 N_4 \text{ Prép}_3 N_5$

où : $((N_1)D\acute{e} ((\text{Prép}_1 N_2)C_1 (\text{Prép}_2 N_3)C_2 \text{ Conj } (N_4 \text{ Prép}_3 N_5)C_3)D\grave{a})_{ST}$

ex. sous-système de télémessure, de télécommande et mesure de distance

\leftrightarrow sous-système télémessure-télécommande-mesure de distance

* * *

Pour résumer, cette section de notre grammaire ne compte que 3 *principes réducteurs*, sous lesquels se classent 3 *RRL synthétiques*, qui gèrent au total 3 *RRL spécifiques*. Qui plus est, pour chacune des 3 *RRL spécifiques*, nous n'avons trouvé qu'un (1) exemple. Autrement dit, dans notre corpus, qui comprend quelque 70 manuels et articles spécialisés, nous n'avons relevé que 3 *ST*, qui permettent les effacements traités dans cette section. On peut en conclure qu'il s'agit d'effacements rares, qui ne sont admis que par une minorité de *ST*.

7.1.4 Suppression de constituants au sein d'un *Dā* à deux arguments

Les effacements, traités dans ce sous-point, ne sont également tolérés que par un petit sous-groupe des *ST*, ceux hybrides notamment, dont le *Dā*, quoique constitué de plusieurs mots forts (minimum deux), n'est pas un subordonné endocentrique, mais une suite, qui se scinde en deux parties, qui véhiculent les *deux arguments* exigés par le sémantisme du *Dé*. Ces deux parties du *Dā*, lequel se place invariablement à la finale du *ST*, peuvent être simples, c'est-à-dire ne comporter qu'un seul mot fort, ou complexes, c'est-à-dire se constituer de plusieurs mots forts, qui s'organisent en une suite syntagmatique, analysable en un *dé* et un *dā*.

Dans notre corpus, les ST, comportant un *Dã* à deux arguments, possèdent tous le même *Dé*, à savoir *rappor*t, mot fort dont le sémantisme se définit sommairement comme suit : relation entre X et Y. On peut en conclure que la fonction des *Dã*^s de ces ST est de préciser la nature des participants, X et Y, à la relation, dont l'existence est suggérée par le *Dé*. C'est le cas, par exemple, du *Dã*, *porteuse à bruit*, du ST, *rappor*t_{Dé} *porteuse à bruit*_{Dã}, dont les deux mots forts identifient les deux arguments, X et Y, de *rappor*t, notamment *porteuse* et *bruit*.

Comme un *Dã* à deux arguments ne se sous-divise pas en un *dé* et un *dã*, contrairement à ses arguments, qui sont parfois décomposables, nous avons été obligée d'utiliser d'autres symboles pour la rédaction des RRL synthétiques. Ces symboles sont, *A*, pour les arguments, et *Jonc*, pour le joncteur, généralement de type prépositionnel, qui relie les deux arguments au sein du *Dã*.

Quant aux effacements, permis par un tel *Dã*, ils gommant aussi bien des mots faibles que des mots forts. Quand les effacements suppriment des mots faibles, ils portent sur les premiers constituants faibles du *Dã*, ou de l'un ou de l'autre de ses deux arguments, ou sur le joncteur, lequel peut se constituer de plus d'un mot faible, par exemple d'une préposition et d'un article défini. Quand les effacements suppriment des mots forts, ils transforment généralement, mais sans les amputer, les arguments du *Dã*. Il nous faut souligner ici que seuls les arguments complexes permettent de telles élisions, qui ne peuvent jamais être complètes, c'est-à-dire entraîner la chute de tous les constituants d'un argument. Vu le sémantisme du *Dé*, en effet, qui exige la présence en tout temps de deux arguments, le gommage au complet d'un des deux arguments aurait pour résultat incontournable une suite agrammaticale (ex. **rappor*t *porteuse à bruit* ↔ *rappor*t *porteuse*), résultat qu'il importe d'éviter, cela va sans dire. Toutefois, l'effacement au complet des deux arguments est permis, s'il s'agit d'un effacement qui n'est pas lexicogène, mais anaphorique. En effet, on sait qu'un tel

effacement a recours à un pointeur grammatical pour rendre la partie supprimée récupérable au niveau de l'antécédent. On peut en conclure que l'effacement anaphorique des deux arguments est grammatical, malgré le sémantisme du *Dé*, parce qu'il fait précéder la variante, qui ne comporte que le *Dé*, d'un pointeur grammatical, qui est orienté vers l'antécédent, et donc vers le *Dã* supprimé, qui renferme les deux arguments, dont la présence est requise par le sémantisme du *Dé*.

Dans la section de notre grammaire, qui se rapporte aux *Dã^s* à deux arguments, et qui suit immédiatement ci-dessous, nous avons d'abord listé les principes réducteurs, qui régissent l'effacement de mots forts, c'est-à-dire de composants de type *dé* ou *dã*, et les RRL synthétiques et spécifiques, qui les exécutent. Il s'agit de principes, qui exigent également à l'occasion la chute d'un ou de plusieurs mots faibles, tels le joncteur. Ensuite, suivent les quelques principes réducteurs, qui n'ordonnent que l'effacement de mots faibles, et les RRL synthétiques et spécifiques, qui gomment ces items.

Quant à l'ordre de présentation des différents principes réducteurs, nous avons listé en premier, pour l'effacement de mots forts, les principes, qui remanient le premier argument, *A₁*, en second, ceux qui modifient le deuxième argument, *A₂*, et en dernier, ceux qui transforment à la fois le premier et le deuxième argument. De plus, comme au sous-point 7.1.1, nous avons traité en premier la suppression de composants de type *dé*, en second la suppression de composants de type *dã*, et en dernier la suppression à la fois d'un *dé* et d'un *dã*. Pour l'effacement de mots faibles, nous avons listé les principes comme au sous-point 7.1.3, donc d'après leur champ d'intervention. En premier, les principes, qui prescrivent la suppression de constituants, qui relèvent globalement du *Dã*, tels le joncteur, et les mots faibles, qui rattachent le *Dã* au *Dé*. Et, en second, les principes, qui dictent la suppression de constituants faibles, qui font partie de l'un ou de l'autre des deux arguments.

Par conséquent, cette dernière section de notre grammaire présente, compte tenu des paires réductionnelles extraites de notre corpus, la structuration suivante :

I Suppression de mots forts (*dé* ou *dã*)

- *dé* de A_1
- *dã* de A_1
- *dé* et *dã* du *dã'* de A_1
- *dã'* et *dã* du *dé* de A_1
- *dé* de A_2
- *dé* de A_1 et *dé* de A_2

II Suppression de mots faibles

- *Jonc* ou premiers constituants faibles du *Dã*
- constituants faibles d'un argument

Voici l'ensemble des principes réducteurs, RRL synthétiques et RRL spécifiques, construits au moyen de notre corpus, qui transforment des *Dã^s* à deux arguments. Puisque les *Dã^s* et leurs arguments sont altérés, mais jamais amputés, les variantes obtenues se constituent, comme leurs sources, d'un seul niveau de sous-catégorisation, à savoir $ST \rightarrow Dé Dã$.

* * *

I Suppression de mots forts (*dé* ou *dã*)

- *dé* de A_1

Principe 1 :

Préservation du joncteur liant les arguments du Dã, effacement des (2) mots faibles rattachant le Dã au Dé, effacement du dé du premier argument, et effacement du mot faible introduisant le dã du premier argument.

Sous ce premier principe, se range 1 RRL synthétique, qui gère 1 RRL spécifique.

Dã à la finale du ST, $ST \rightarrow Dé (MF MF (dé (MF X)dã)A_1 \text{ Jonc } A_2)Dã$

- *RRL synthétique*

$$\left[Dé \left[MF MF \left[dé \left[MF X \right] dã \right] A_1 \text{ Jonc } A_2 \right] Dã \right]_{ST} \leftrightarrow \left[Dé \left[\emptyset \emptyset \left[\emptyset \left[\emptyset X \right] dã \right] A_1 \text{ Jonc } A_2 \right] Dã \right]_{RL}$$

- *RRL spécifique*

$$(1) \quad N_1 \text{ Prép}_1 \text{ ArtDéf } N_2 \text{ Prép}_2 \quad N_3 \text{ Prép}_3 \quad N_4 \text{ Prép}_4 \quad N_5 \leftrightarrow$$

$$N_1 \quad N_3 \text{ Prép}_3 \quad N_4 \text{ Prép}_4 \quad N_5$$

$$\text{où : } \left((N_1) Dé \left(\text{Prép}_1 \text{ ArtDéf } \left((N_2) dé \left(\text{Prép}_2 \quad N_3 \right) dã \right) A_1 \left(\text{Prép}_3 \right) \text{Jonc} \left(N_4 \text{ Prép}_4 \quad N_5 \right) A_2 \right) Dã \right)_{ST}$$

ex. rapport du niveau de porteuse à température de bruit \leftrightarrow rapport
porteuse à température de bruit

- *dã* de A_1

Principe 2 :

*Préservation du joncteur, et effacement du *dã* du premier argument.*

Sous ce deuxième principe, se range 1 RRL synthétique, qui gère 1 RRL spécifique.

Dã à la finale du ST, $ST \rightarrow Dé ((dé\ dã)_{A_1} \text{Jonc } A_2) Dã$

- *RRL synthétique*

$$\left[Dé \left[[dé\ dã]_{A_1} \text{Jonc } A_2 \right] Dã \right]_{ST} \leftrightarrow \left[Dé \left[[dé\ \emptyset]_{A_1} \text{Jonc } A_2 \right] Dã \right]_{RL}$$

- *RRL spécifique*

(1) $N_1 N_2 \text{Adjppassé Prép } N_3 \leftrightarrow N_1 N_2 \text{Prép } N_3$

où : $((N_1)Dé ((N_2 \text{Adjppassé})_{A_1} (\text{Prép})\text{Jonc } (N_3)_{A_2})Dã)_{ST}$

ex. rapport puissance consommée sur poussée \leftrightarrow rapport puissance sur poussée

Principe 3 :

*Effacement du joncteur, et effacement du *dã* du premier argument.*

Sous ce troisième principe, se range 1 RRL synthétique, qui gère 1 RRL spécifique.

Dã à la finale du ST, ST → Dé ((dé dã)_{A1} Jonc A2)Dã

- *RRL synthétique*

$$\left[\text{Dé} \left[\left[\text{dé dã} \right]_{A1} \text{ Jonc } A2 \right] \text{Dã} \right]_{ST} \leftrightarrow \left[\text{Dé} \left[\left[\text{dé } \emptyset \right]_{A1} \emptyset A2 \right] \text{Dã} \right]_{RL}$$

- *RRL spécifique*

(1) $N_1 N_2 \text{ Adj Adjppassé Prép } N_3 \leftrightarrow N_1 N_2 \text{ Adj } N_3$

où : $\left((N_1) \text{Dé} \left(((N_2 \text{ Adj}) \text{dé} (\text{Adjppassé}) \text{dã})_{A1} (\text{Prép}) \text{Jonc} (N_3)_{A2} \right) \text{Dã} \right)_{ST}$

ex. rapport puissance totale consommée sur poussée ↔ rapport puissance totale/poussée

- *dé et dã du dã' de A1*

Principe 4 :

Effacement du deuxième mot faible du joncteur, effacement du mot faible rattachant le Dã au Dé, effacement du dé du premier argument, effacement des (2) mots faibles introduisant le dã' du premier argument, et effacement du dã du dã' du premier argument.

Sous ce quatrième principe, se range 1 RRL synthétique, qui gère 1 RRL spécifique.

Dã à la finale du ST,

ST → Dé (MF (dé' (MF MF dé dã) dã') A1 (MF MF) Jonc A2) Dã

- *RRL synthétique*

$$\left[\text{Dé} \left[\text{MF} \left[\text{dé}' \left[\text{MF MF dé dã} \right] \text{dã}' \right] \text{A1} \left[\text{MF MF} \right] \text{Jonc A2} \right] \text{Dã} \right]_{\text{ST}} \leftrightarrow \left[\text{Dé} \left[\emptyset \right. \right. \\ \left. \left. \left[\emptyset \left[\emptyset \text{ dé } \emptyset \right] \text{dã}' \right] \text{A1} \left[\text{MF } \emptyset \right] \text{Jonc A2} \right] \text{Dã} \right]_{\text{RL}}$$

- *RRL spécifique*

(1) N₁ Prép₁ N₂ Prép₂ ArtDéf₁ N₃ Adjppassé Prép₃ ArtDéf₂ N₄ ↔
N₁ N₃ Prép₃ N₄

où : $\left((N_1) \text{Dé} \left(\text{Prép}_1 \left((N_2) \text{dé}' \left(\text{Prép}_2 \text{ArtDéf}_1 (N_3) \text{dé} \right. \right. \right. \right. \right. \\ \left. \left. \left. \left. \left. \left(\text{Adjppassé} \right) \text{dã} \right) \text{dã}' \right) \text{A1} \left(\text{Prép}_3 \text{ArtDéf}_2 \right) \text{Jonc} (N_4) \text{A2} \right) \text{Dã} \right)_{\text{ST}}$

ex. rapport de puissance du signal reçu sur le bruit ↔ rapport signal sur
bruit

- ***dã'* et *dã* du *dé'* de *A1***

Principe 5 :

Préservation du joncteur, et effacement du dã' du premier argument, et du dã du dé' du premier argument.

Sous ce cinquième principe, se range 1 RRL synthétique, qui gère 1 RRL spécifique.

Dã à la finale du ST, ST → Dé (((dé dã) dé' dã') A1 Jonc A2) Dã

- *RRL synthétique*

$$\left[\text{Dé} \left[\left[\left[\text{dé dã} \right] \text{dé}' \text{dã}' \right] \text{A1 Jonc A2} \right] \text{Dã} \right]_{\text{ST}} \leftrightarrow \left[\text{Dé} \left[\left[\left[\text{dé } \emptyset \right] \text{dé}' \emptyset \right] \text{A1 Jonc} \right. \right. \\ \left. \left. \text{A2} \right] \text{Dã} \right]_{\text{RL}}$$

- *RRL spécifique*

$$(1) \quad \text{N1 N2 Adj Adjppassé Prép N3} \leftrightarrow \text{N1 N2 Prép N3}$$

où : $\left(\left(\text{N1} \right) \text{Dé} \left(\left(\left(\text{N2 Adj} \right) \text{dé}' \left(\text{Adjppassé} \right) \text{dã}' \right) \text{A1} \left(\text{Prép} \right) \text{Jonc} \right. \right. \\ \left. \left. \left(\text{N3} \right) \text{A2} \right) \text{Dã} \right)_{\text{ST}}$

ex. rapport puissance totale consommée sur poussée ↔ rapport
puissance sur poussée

- *dé de A2*

Principe 6 :

*Préservation du joncteur, et effacement du dé et du mot faible
introduisant le dã du deuxième argument.*

Sous ce sixième principe, se range 1 RRL synthétique, qui gère 1 RRL spécifique.

Dã à la finale du ST, ST → Dé (A1 Jonc (dé (MF X) dã) A2) Dã

- *RRL synthétique*

$$\left[\text{Dé} \left[\text{A1 Jonc} \left[\text{dé} \left[\text{MF X} \right] \text{dã} \right] \text{A2} \right] \text{Dã} \right]_{\text{ST}} \leftrightarrow \left[\text{Dé} \left[\text{A1 Jonc} \left[\emptyset \left[\emptyset \right. \right. \right. \right. \\ \left. \left. \left. \text{X} \right] \text{dã} \right] \text{A2} \right] \text{Dã} \right]_{\text{RL}}$$

- *RRL spécifique*

(1) $N_1 N_2 \text{Prép}_1 N_3 \text{Prép}_2 N_4 \leftrightarrow N_1 N_2 \text{Prép}_1 N_4$

où : $((N_1)_{\text{Dé}} ((N_2)_{A_1} (\text{Prép}_1)_{\text{Jonc}} ((N_3)_{\text{dé}} (\text{Prép}_2 N_4)_{\text{dã}})_{A_2})_{\text{Dã}})_{\text{ST}}$

ex. rapport porteuse à température de bruit \leftrightarrow rapport porteuse à bruit

- *dé de A_1 et dé de A_2*

Principe 7 :

Préservation du joncteur, effacement du dé et du mot faible introduisant le dã du premier argument, et effacement du dé et du mot faible introduisant le dã du deuxième argument.

Sous ce septième principe, se range 1 RRL synthétique, qui gère 1 RRL spécifique.

Dã à la finale du ST, $\text{ST} \rightarrow \text{Dé} ((\text{dé} (\text{MF X})_{\text{dã}})_{A_1} \text{Jonc} (\text{dé} (\text{MF X})_{\text{dã}})_{A_2})_{\text{Dã}}$

- *RRL synthétique*

$$\left[\text{Dé} \left[\left[\text{dé} \left[\text{MF X} \right]_{\text{dã}} \right]_{A_1} \text{Jonc} \left[\text{dé} \left[\text{MF X} \right]_{\text{dã}} \right]_{A_2} \right]_{\text{Dã}} \right]_{\text{ST}} \leftrightarrow \left[\text{Dé} \left[\left[\emptyset \left[\emptyset \text{X} \right]_{\text{dã}} \right]_{A_1} \text{Jonc} \left[\emptyset \left[\emptyset \text{X} \right]_{\text{dã}} \right]_{A_2} \right]_{\text{Dã}} \right]_{\text{RL}}$$

- *RRL spécifique*

(1) $N_1 N_2 \text{Prép}_1 N_3 \text{Prép}_2 N_4 \text{Prép}_3 N_5 \leftrightarrow N_1 N_3 \text{Prép}_2 N_5$

où : $((N_1)_{\text{Dé}} (((N_2)_{\text{dé}} (\text{Prép}_1 N_3)_{\text{dã}})_{A_1} (\text{Prép}_2)_{\text{Jonc}} ((N_4)_{\text{dé}} (\text{Prép}_3 N_5)_{\text{dã}})_{A_2})_{\text{Dã}})_{\text{ST}}$

ex. rapport puissance de porteuse sur puissance de bruit \leftrightarrow rapport porteuse sur bruit

II Suppression de mots faibles

- *Jonc* ou premiers constituants faibles du *Dã*

Principe 8 :

Effacement du joncteur liant les arguments du Dã.

Sous ce huitième principe, se range 1 RRL synthétique, qui gère 1 RRL spécifique.

Dã à la finale du ST, ST → Dé (A₁ Jonc A₂)Dã

- *RRL synthétique*

$$[\text{Dé } [A_1 \text{ Jonc } A_2] \text{Dã}]_{\text{ST}} \leftrightarrow [\text{Dé } [A_1 \emptyset A_2] \text{Dã}]_{\text{RL}}$$

- *RRL spécifique*

(1) N₁ N₂ Prép N₃ ↔ N₁ N₂ N₃

où : ((N₁)Dé (N₂ Prép N₃)Dã)_{ST}

ex. rapport porteuse à bruit ↔ rapport porteuse/bruit

rapport signal à bruit ↔ rapport signal/bruit

Principe 9 :

Effacement du deuxième mot faible du joncteur, et des (2) mots faibles rattachant le Dã au Dé.

Sous ce neuvième principe, se range 1 RRL synthétique, qui gère 1 RRL spécifique.

Dã à la finale du ST, ST → Dé (MF MF A₁ (MF MF)Jonc A₂)Dã

- *RRL synthétique*

$$\left[\text{Dé} \left[\text{MF MF A}_1 \left[\text{MF MF} \right]_{\text{Jonc}} \text{A}_2 \right] \text{Dã} \right]_{\text{ST}} \leftrightarrow \left[\text{Dé} \left[\emptyset \emptyset \text{A}_1 \left[\text{MF } \emptyset \right]_{\text{Jonc}} \text{A}_2 \right] \text{Dã} \right]_{\text{RL}}$$

- *RRL spécifique*

$$(1) \quad \text{N}_1 \text{ Prép}_1 \text{ ArtDéf}_1 \text{ N}_2 \text{ Prép}_2 \text{ N}_3 \text{ Prép}_3 \text{ ArtDéf}_2 \text{ N}_4 \text{ Prép}_4 \text{ N}_5 \leftrightarrow$$

$\text{N}_1 \text{ N}_2 \text{ Prép}_2 \text{ N}_3 \text{ Prép}_3 \text{ N}_4 \text{ Prép}_4 \text{ N}_5$

où : $\left(\left(\text{N}_1 \right) \text{Dé} \left(\text{Prép}_1 \text{ ArtDéf}_1 \left(\text{N}_2 \text{ Prép}_2 \text{ N}_3 \right) \text{A}_1 \left(\text{Prép}_3 \text{ ArtDéf}_2 \right)_{\text{Jonc}} \left(\text{N}_4 \text{ Prép}_4 \text{ N}_5 \right) \text{A}_2 \right) \text{Dã} \right)_{\text{ST}}$

ex. rapport de la puissance de porteuse à la puissance de bruit \leftrightarrow rapport
puissance de porteuse à puissance de bruit

- **constituants faibles d'un argument**

Principe 10 :

Préservation du joncteur, et effacement du ou des (2) mots faibles introduisant le dã du premier argument.

Sous ce dixième principe, se range 1 RRL synthétique, qui gère 2 RRL spécifiques.

Dã à la finale du ST, ST → Dé (MF MF (dé (MF MF X)dã)A1 Jonc A2)Dã

- *RRL synthétique*

$$\left[\text{Dé} \left[\text{MF MF} \left[\text{dé} \left[\text{MF MF X} \right] \text{dã} \right] \text{A1 Jonc A2} \right] \text{Dã} \right]_{\text{ST}} \leftrightarrow \left[\text{Dé} \left[\text{MF MF} \left[\text{dé} \left[\emptyset \emptyset \text{X} \right] \text{dã} \right] \text{A1 Jonc A2} \right] \text{Dã} \right]_{\text{RL}}$$

- *RRL spécifiques*

$$(1) \quad \text{N}_1 \text{ Prép}_1 \text{ ArtDéf}_1 \text{ N}_2 \text{ Prép}_2 \text{ ArtDéf}_2 \text{ N}_3 \text{ Prép}_3 \text{ ArtDéf}_3 \text{ N}_4 \text{ Adj Prép}_4 \text{ N}_5 \\ \leftrightarrow \text{N}_1 \text{ Prép}_1 \text{ ArtDéf}_1 \text{ N}_2 \text{ N}_3 \text{ Prép}_3 \text{ ArtDéf}_3 \text{ N}_4 \text{ Adj Prép}_4 \text{ N}_5$$

$$\text{où : } \left(\left(\text{N}_1 \right)_{\text{Dé}} \left(\text{Prép}_1 \text{ ArtDéf}_1 \left(\left(\text{N}_2 \right)_{\text{dé}} \left(\text{Prép}_2 \text{ ArtDéf}_2 \text{ N}_3 \right) \text{dã} \right) \text{A1} \right. \right. \\ \left. \left. \left(\text{Prép}_3 \text{ ArtDéf}_3 \right)_{\text{Jonc}} \left(\text{N}_4 \text{ Adj Prép}_4 \text{ N}_5 \right) \text{A2} \right) \text{Dã} \right)_{\text{ST}}$$

ex. rapport de la puissance de la porteuse à la densité spectrale de bruit ↔
rapport de la puissance porteuse à la densité spectrale de bruit

$$(2) \quad \text{N}_1 \text{ Prép}_1 \text{ ArtDéf}_1 \text{ N}_2 \text{ Prép}_2 \text{ N}_3 \text{ Prép}_3 \text{ ArtDéf}_2 \text{ N}_4 \text{ Prép}_4 \text{ N}_5 \leftrightarrow \\ \text{N}_1 \text{ Prép}_1 \text{ ArtDéf}_1 \text{ N}_2 \text{ N}_3 \text{ Prép}_3 \text{ ArtDéf}_2 \text{ N}_4 \text{ Prép}_4 \text{ N}_5$$

$$\text{où : } \left(\left(\text{N}_1 \right)_{\text{Dé}} \left(\text{Prép}_1 \text{ ArtDéf}_1 \left(\left(\text{N}_2 \right)_{\text{dé}} \left(\text{Prép}_2 \text{ N}_3 \right) \text{dã} \right) \text{A1} \right. \right. \\ \left. \left. \left(\text{Prép}_3 \text{ ArtDéf}_2 \right)_{\text{Jonc}} \left(\text{N}_4 \text{ Prép}_4 \text{ N}_5 \right) \text{A2} \right) \text{Dã} \right)_{\text{ST}}$$

ex. rapport de la puissance de porteuse à la puissance de bruit ↔ rapport
de la puissance porteuse à la puissance de bruit

Pour résumer, cette dernière section de notre grammaire, consacrée aux élisions permises par des *Dã*^s à deux arguments, compte au total 10 principes réducteurs, sous lesquels se regroupent 10 *RRL synthétiques*, qui gèrent 11 *RRL spécifiques*.

Sept (7) de ces 10 *principes réducteurs* prescrivent des effacements, qui gomment des mots forts, c'est-à-dire des composants de type *dé* ou *dã*, qui sous-divisent le premier ou le deuxième argument. Ils gèrent au total 7 *RRL synthétiques*, sous lesquelles se classent 7 *RRL spécifiques*. Cinq (5) de ces 7 principes réducteurs, RRL synthétiques et RRL spécifiques transforment le premier argument du *Dã*. Un (1) seul principe réducteur et de ce fait également seulement une (1) RRL synthétique et une (1) RRL spécifique transforment le deuxième argument. Et, enfin, un (1) principe réducteur, le dernier des sept qui reste, et qui gère de même seulement une (1) RRL synthétique et une (1) RRL spécifique, transforme à la fois le premier et le deuxième argument.

Quant aux trois (3) autres *principes réducteurs*, ils dictent l'effacement de mots faibles, deux de mots faibles relevant globalement du *Dã*, et un seul, celui qui reste, de mots faibles faisant partie intégrante d'un argument. Ils gèrent au total 3 *RRL synthétiques*, sous lesquelles se rangent 4 *RRL spécifiques*. Deux (2) de ces 4 RRL spécifiques se classent sous le principe réducteur 10, le seul à gérer plus d'une RRL spécifique dans cette section de notre grammaire.

À l'exception du principe 8, pour lequel nous avons trouvé 4 exemples dans notre corpus, nous n'avons relevé pour chacun des principes réducteurs qu'une seule paire réductionnelle. On peut en conclure qu'il s'agit d'effacements rares, c'est-à-dire de principes et de règles synthétiques et spécifiques peu productifs. Quant aux 4 paires réductionnelles issues de la transformation prescrite par le principe 8, elles se divisent en deux ensembles de ST synonymiques, dont seuls les joncteurs sont différents, à savoir {rapport porteuse à bruit, rapport porteuse/bruit} et {rapport porteuse sur bruit, rapport porteuse/bruit} d'une part, et {rapport signal à bruit, rapport signal/bruit} et {rapport signal sur bruit, rapport signal/bruit} de l'autre.

Enfin, comme les autres parties de notre grammaire, cette section n'est également nullement exhaustive.

* * *

7.2 Conclusion

Il se dégage de cette deuxième partie de notre grammaire que les effacements lexicogènes se distinguent en tout point des effacements anaphoriques traités au chapitre précédent. En effet, ils n'appliquent point de façon **récursive* un **effacement universel*, c'est-à-dire un effacement qui est admis par tous les ST, quel que soit le choix opéré par les composants de la deuxième correspondance parmi les constituants de la matrice. Il s'agit, au contraire, d'effacements fortement *hétérogènes*, qui altèrent de façon plus ou moins importante ou pas du tout la deuxième correspondance du ST, afin de produire un effet lexicogène. Ils suppriment tantôt des *mots forts*, c'est-à-dire des composants immédiats, secondaires ou tertiaires de type *dé* ou de type *dã*, tantôt seulement des *mots faibles*, c'est-à-dire des prépositions, des conjonctions de coordination, des articles définis, etc. Cette grande diversité provient, selon nous, du fait que trois facteurs au moins, au fond des caractéristiques du ST même qui sera transformé, interviennent dans l'élimination lexicogène de tel ou tel constituant de la matrice. Ces facteurs, que nous avons identifiés au chapitre 5, et qui décident quels effacements permettront d'obtenir un effet lexicogène, sont : (1) la façon dont les composants de la deuxième correspondance découpent la matrice du ST ; (2) la nature du rapport sous-catégorisateur, lequel recourt, par exemple, à un *Dã* de transfert, ou érige entre le *Dé* et le *Dã* une relation *pars proto* ; et (3) la capacité d'un constituant adjectival de permettre un emploi nominal, ou d'un constituant nominal de permettre un emploi adjectival. Étant donné l'existence d'un rapport très étroit entre les effacements lexicogènes, que permet un ST, et les particularités des composants de sa deuxième

correspondance, et des constituants de sa matrice, les effacements qu’effectue la réduction à caractère lexical ne sont non seulement *très nombreux* (nous les avons divisés en quatre grands groupes), mais également fondamentalement *irréguliers*. Nous estimons, néanmoins, que les effacements lexicogènes demeurent *calculables*, dans la mesure où on connaît le but, auquel tendent tous ces effacements, à savoir la génération de variantes ayant un haut degré d’autonomie contextuelle par le biais de la création d’indices structuraux de coréférentialité, et que l’on sait ce qui décide de la valeur lexicogène de la chute de tel ou tel constituant, notamment les trois facteurs rappelés brièvement ci-dessus. Par exemple, si un ST se constitue d’un *N* et d’un *Adj*, et que son *Dã* adjectival remplit une fonction de transfert, on sait que ce ST devra normalement permettre l’effacement lexicogène : $[Dé \text{ Dã}]_{ST} \leftrightarrow [Dé \emptyset]_{RL}$. Cependant, il va sans dire qu’il s’agit d’un calcul, qui risque de devenir rapidement long et complexe, même si on se sert d’outils, tels l’axe onomasiologique double par exemple, pour les ST possédant plus de deux mots forts ou plus d’un niveau de sous-catégorisation, là où dans le cas de la reprise anaphorique les résultats sont immédiatement prédictibles pour tout ST, le raisonnement du calcul n’ayant à prendre en considération que le mécanisme de l’effacement universel. Enfin, contrairement aux effacements anaphoriques, les effacements lexicogènes peuvent manipuler librement les composants des différents niveaux de la “structure” sémantique, et de la “structure” onomasiologique, qui lui est sous-jacente. Leurs manœuvres ne sont donc point limitées par une **contrainte* qui concerne la hiérarchie des composants de la deuxième correspondance, particulièrement des déterminants de sous-catégorisation (*Dã*, *dã* du *Dé*, et *dã* du *dé*).

Pour terminer, nous allons lister à l’intérieur d’un encadré les caractéristiques principales des effacements lexicogènes, telles qu’elles se dégagent de notre grammaire :

- les effacements lexicogènes sont nombreux et hétérogènes ;
- ils ne sont point universels, mais dépendent largement des particularités des composants de la deuxième correspondance, et des constituants de la matrice, ainsi que de l'imbrication de ces deux structures d'un ST, l'une interne et l'autre un groupement de mots ;
- ils ne sont point limités par une contrainte ayant trait à la hiérarchie des composants de la deuxième correspondance : il leur est permis, au contraire, de manipuler librement les différents niveaux de la "structure" sémantique, et de la "structure" onomasiologique sous-jacente, c'est-à-dire qu'ils peuvent traverser, tout en le maintenant, un niveau supérieur (ex. ST → *Dé Dã*) pour ne remanier qu'un niveau inférieur (ex. ST → (*dé dã*)*Dé Dã*) ;
- ils amputent tantôt des *mots forts*, donc des composants immédiats, secondaires ou tertiaires de type *dé* ou de type *dã*, tantôt seulement des *mots faibles* ;
- ils altèrent ainsi, de façon plus ou moins importante ou pas du tout, la deuxième correspondance du ST afin de produire un effet lexicogène ;
- point réguliers, ils demeurent cependant calculables pour tout ST, une fois l'imbrication de la matrice et de la deuxième correspondance connue, et les caractéristiques particulières des composants (ex. *Dã* de transfert) et des constituants (ex. Adj nominalisable) déterminées, mais les résultats du calcul, souvent laborieux, ne sont plus immédiatement prédictibles dans tous les cas.

Chapitre 8

RÉDUCTION, ÉCONOMIE VERBALE ET COHÉSION LEXICALE

Dans ce chapitre, le dernier de notre travail, nous cherchons à identifier la *finalité* des effacements effectués par la *reprise anaphorique* et la *réduction à caractère lexical*, donc le *but* auquel tendent ces transformations, et qui est leur *raison d'être*. Nous formulons deux hypothèses complémentaires, qui, partant de la nature fondamentalement *intratextuelle*, *synchronique* et *intra-linguistique* de la réduction, suggèrent, l'une comme l'autre, que les effacements anaphoriques et lexicogènes, loin d'être arbitraires, servent sans doute à donner au *texte*, au sein duquel ils se produisent, son caractère unitaire.

La première hypothèse tâche de cerner la *cause primaire* des effacements, c'est-à-dire le *principe*, qui est à l'origine du mécanisme réducteur, décrit au chapitre 5 : *Si le ST actualisé est entouré de déclencheurs intratextuels qui sont susceptibles de mobiliser une règle réductionnelle, on observe généralement la chute d'un ou de plusieurs constituants*. Elle s'inspire principalement des travaux de Zipf (1965) sur le *principe du moindre effort*, principe universel qui gouverne, d'après l'auteur, tous les aspects du comportement humain, la parole, c'est-à-dire la production d'un discours oral ou écrit, incluse. Elle suggère que les effacements proviennent probablement d'une recherche d'un *équilibre* entre les *efforts d'encodage et de décodage* de la part de celui qui produit le *texte*, toujours écrit dans le cadre de notre étude. Elle avance, de plus, que, du point de vue de l'*encodage*, les effacements se traduisent généralement par une *économie* de type *verbal*, économie qui va au delà, cependant, de la simple substitution d'une unité plus courte à une unité longue et encombrante, à laquelle on la réduit d'habitude dans la littérature terminologique.

La deuxième hypothèse, quant à elle, cherche à déterminer comment les effacements contribuent à cet équilibre du point de vue du *décodage*. Elle avance que sur ce plan, qui est celui de l'*interprétation du texte*, l'équilibre entre les deux efforts d'encodage et de décodage n'est atteint que lorsque le *texte* se constitue d'un ensemble de *relations cohésives*, qui sont responsables de sa *textualité*, c'est-à-dire de son caractère unitaire de texte. Elle se base principalement sur les travaux de Halliday et Hasan (1976), de Gutwinski (1976), de Patry (1985) et de Dressler (1986), dans le domaine de l'*analyse du discours*. Elle soutient que les ST actualisés, ainsi que les effacements anaphoriques et lexicogènes, qu'ils subissent dans le texte, se comportent comme des *moyens cohésifs*, qui établissent des relations de sens au sein de la phrase, entre ses parties constituantes, et au delà de la phrase, entre les phrases constituantes du texte. Elle pose, plus particulièrement, que la réduction, tant anaphorique que lexicogène, possède les mêmes propriétés qu'un mécanisme de *cohésion lexicale*, c'est-à-dire d'un mécanisme qui emploie des items lexicaux pour créer de la cohésion, à savoir la *réitération par répétition*.

En somme, nous argumentons, dans ce chapitre, que les effacements anaphoriques et lexicogènes sont effectués lors de l'encodage d'un message, activité régie par le principe du moindre effort, afin de créer un équilibre entre les efforts d'encodage, que l'on veut restreindre, et les efforts de décodage, équilibre qui est la caractéristique par excellence d'un texte bien construit. Et, plus précisément, que les effacements permettent de réaliser cet équilibre, de nature textogène donc, parce qu'ils se traduisent par une économie double : du point de vue de l'*encodage*, par une *économie* de type *verbal*, non seulement au niveau du ST actualisé, mais au niveau de la phrase, et de ce fait du texte tout entier, et, du point de vue du *décodage*, par une *économie* de type *interprétatif*, puisqu'ils facilitent la transition du sens d'une partie à l'autre de la phrase, et d'une phrase à l'autre du texte.

Étant donné cette hypothèse double, ce chapitre se divise en trois sous-points. Le premier, 8.1, porte sur la première hypothèse, et s'intitule : *Réduction et économie verbale*. Le deuxième, 8.2, porte sur la deuxième hypothèse, et a pour titre : *Réduction et cohésion lexicale*. Le troisième, enfin, 8.3, est la conclusion. Il résume les points principaux de 8.1 et de 8.2.

8.1 Réduction et économie verbale

Au chapitre 4, consacré à la littérature peu abondante qui s'intéresse à la réduction en langue de spécialité, nous avons rejeté la thèse de l'économie verbale, proposée par des auteurs, comme Natanson (1978 et 1979) et Alber-Dewolf (1984). Cette thèse, plausible à première vue mais néanmoins insatisfaisante, pose que les ST, employés plus ou moins fréquemment, provoquent chez le locuteur le désir de les raccourcir, parce qu'ils sont longs et encombrants, et de ce fait difficiles à manipuler. Bien qu'elle soit intralinguistique, et qu'elle comporte quelques grains de vérité, les effacements se faisant en effet dans le cadre d'une recherche généralisée d'économie, nous avons jugé cette thèse trop faible, et de ce fait inacceptable, pour trois raisons. Premièrement, parce qu'elle établit un lien de cause à effet entre la longueur du ST et sa réduction, et que nous préférons rejeter ce lien en faveur d'un autre, qui fait appel à la structure interne du ST, structure qui, cependant, n'entraîne pas mais autorise la réduction, lorsque l'environnement textuel ou phrastique du ST s'y prête. Deuxièmement, parce qu'elle ne tient point compte de la nature intratextuelle de la réduction, alors que les effacements se font dans le texte, au moment même de sa production, vu qu'ils résultent d'une dialectique entre les déclencheurs, qui s'insèrent dans les phrases du texte, et la structure interne du ST, particulièrement sa deuxième correspondance. Et, troisièmement, enfin, parce qu'elle s'avère en désaccord avec la nature synchronique de la réduction. En effet, méconnaissant la dimension discursive de la réduction, elle a de la

difficulté à rendre compte de son effet inflationniste, car dans les textes les formes pleines et les formes réduites (parfois plusieurs pour une forme pleine) cohabitent de façon pacifique. Par conséquent, elle se voit obligée de conjecturer que les formes réduites (mais laquelle quand il y en a plusieurs pour une forme pleine ?) se substitueront aux formes pleines après une brève coexistence dans l'usage. Ce pronostic, plutôt imprécis, montre qu'elle place les formes pleines et réduites sur un axe temporel progressif, donc, qu'elle aborde la réduction d'un point de vue diachronique.

Dans la suite de ce sous-point, nous allons remplacer cette thèse par une autre, qui intègre pleinement les trois caractéristiques fondamentales de la *réduction* : sa nature *intra-linguistique*, *intra-textuelle* et *synchronique*. Cette thèse, inspirée des écrits de Zipf (1965), s'articule autour du *principe du moindre effort*, principe primaire et universel auquel se trouve assujetti, au dire de l'auteur, tout comportement humain, y compris la parole et la pensée. Nous argumentons que ce principe se trouve également à l'origine de la *variation contextuelle par réduction*, et avançons plus particulièrement que, dans les actes langagiers isolés, tels l'écriture d'un texte, il prend la forme de son corollaire, qui exige que l'on s'assure que les *moyens*, dont on dispose, et dont on désire rendre l'emploi moins coûteux, demeurent de tout temps adaptés aux *fins*, que l'on s'est proposé. Nous montrons que le principe de pondération des moyens aux besoins d'une fin laisse entrevoir que les *effacements anaphoriques et lexicogènes*, qui participent à cet équilibre lors de la rédaction d'un texte, sont sans doute *textogènes*, car ils agissent sur les moyens, lexicaux dans le cas présent, mis en œuvre pour satisfaire aux besoins d'une fin, notamment la communication par écrit de connaissances. Dans le cadre de cette thèse, nous redéfinissons, de plus, la notion d'*économie verbale*, manipulée par des terminologues, tels Alber-Dewolf (1984), que nous jugeons inadéquate, pour mieux l'adapter au

mécanisme réducteur, qui nous intéresse : *ST actualisé + déclencheurs intratextuels* ⇒ *effacements*.

Zipf (1965), dans une étude du comportement humain, argumente qu'un seul principe gouverne à tout instant tout comportement individuel ou collectif, y compris la parole et la pensée. Il avance, plus particulièrement, qu'un même désir régit à tout moment le comportement d'un individu ou d'un groupe, celui notamment de réduire à un minimum l'effort requis pour atteindre un but. Il nomme ce principe d'organisation de l'énergie requise pour satisfaire aux besoins d'un objectif, le *principe du moindre effort*. Il place cette force, sous-jacente à toute activité humaine, sur un axe temporel, comme suit :

(...) the Principle of Least Effort means (...) that a person in solving his immediate problems will view these against the background of his probable future problems *as estimated by himself*. Moreover he will strive to solve his problems in such a way as to minimize the *total work* that he must expend in solving *both* his immediate problems *and* his probable future problems. That in turn means that the person will strive to minimize the *probable average rate of his work-expenditure* (over time). And in so doing he will be minimizing his *effort* (...). Least effort, therefore, is a variant of least work. (Zipf 1965 : 1)

Il se dégage de ce paragraphe qu'au *principe du moindre effort* se mêle la notion de *temps*, les économies réalisées s'échelonnant, d'après l'auteur, sur un axe temporel, qui relie le passé au futur en passant par le présent. Cependant, le principe du moindre effort étant constamment présent dans tout ce que l'homme entreprend, il est actif aussi bien en *diachronie* qu'en *synchronie*. Nous entendons ici par *diachronie*, une suite de gestes reliés, et par *synchronie*, un seul geste considéré de façon isolée. Vu la nature synchronique des effacements anaphoriques et lexicogènes à l'étude, nous jugeons à propos de ne considérer ici que la part du principe du moindre effort dans les actes langagiers isolés. Quant à la diachronie, le rôle du principe du moindre effort dans les changements linguistiques, phonologiques, morphologiques et autres, que l'on y observe, est bien documenté, mais sans importance pour nous. Soulignons, toutefois, que quand des terminologues, tels Alber-Dewolf (1984), invoquent la notion

d'économie, ils envisagent la *réduction*, en règle générale, comme un moyen de changement linguistique géré en diachronie par le principe du moindre effort.

En synchronie, dans les actes isolés, le *principe du moindre effort* coïncide le plus souvent avec la *loi du moindre travail*, dont il constitue une variante, comme le note d'ailleurs Zipf (1965) à la fin du paragraphe cité. Cette loi, qui ne comporte point la notion de *durée*, stipule que si une tâche peut être accomplie de deux ou plusieurs façons, qui sont toutes aussi bien connues du sujet, celui-ci optera généralement pour la façon, qui nécessite le moins de travail.

(...) when there are two or more possible courses of activity from one given point-moment to another given point-moment, for which the prerequisites are the same and of which the consequences are the same, then theoretically the course of least work will be adopted, since this course is also the course of Least Effort. (Zipf 1965 : 15)

Ceci serait particulièrement vrai pour les actes langagiers, à propos desquels Zipf (1965) affirme qu'ils se conforment généralement à la loi du moindre travail.

(...) many of the phenomena of speech, if viewed in isolation over a short period of time, will be found to conform to [the] corollary of less work. (Zipf 1965 : 15)

Une question s'impose, donc, à laquelle il nous faudra répondre : comment les actes langagiers isolés, tels la production d'un texte écrit, permettent-ils de réduire la quantité de travail requise, sans que cela ne nuise à la clarté de l'expression, en l'occurrence à la lisibilité du texte ? Car, il est évident que la réduction du travail ne peut se faire aux dépens du lecteur, et se traduire par un excédent de travail à son niveau.

Nous croyons que cette économie peut être obtenue par une *réduction des efforts d'encodage*, c'est-à-dire par une diminution de l'énergie "brute" normalement requise pour la traduction en paroles d'une pensée. Cependant, il va sans dire que cette ré-organisation de l'énergie ne peut se faire d'une façon unilatérale, c'est-à-dire sans considération aucune pour le lecteur, qui aura à extraire du texte le message, qui lui est destiné, car, en aucun cas, l'économie

réalisée ne peut-elle porter atteinte à l'intelligibilité du texte. Afin d'éviter des échecs de communication, il importe, par conséquent, que les *efforts d'encodage* soient de tout temps en *équilibre* avec les *efforts de décodage*, car sinon l'efficacité du texte, technoscientifique ou autre, en tant que véhicule de connaissances, risque de s'en trouver compromise. Cela signifie que les *moyens*, lexicaux et autres, dont on dispose pour exprimer une pensée, doivent, à tout moment, être manipulés judicieusement, c'est-à-dire en harmonie avec la *fin* escomptée, qui est la transmission d'un ensemble d'informations. Et, il s'ensuit que les stratégies, suivies pour réduire les efforts d'encodage, doivent être bénéfiques également pour les efforts de décodage, car la mise en équilibre de ces deux types d'efforts n'est possible que quand les moyens linguistiques, employés pour l'encodage, facilitent aussi le décodage, ou à tout le moins n'entravent point la lecture du texte.

En somme, nous posons que le *principe du moindre effort*, lequel agit, la plupart du temps, en synchronie, à la façon de sa variante, la *loi du moindre travail*, se traduit, dans les actes langagiers isolés, par la recherche d'un *équilibre* entre les *efforts d'encodage*, que l'on veut limiter, et les *efforts de décodage*. Nous estimons, par ailleurs, que l'équilibrage de ces deux types d'efforts exige que l'on manipule les *moyens*, lexicaux ou autres, dont on dispose, d'une telle façon qu'ils remplissent sans difficulté les exigences de la tâche que l'on souhaite accomplir, donc qu'ils satisfassent toujours pleinement aux besoins de leur *fin*, par exemple la divulgation de connaissances, même si l'on a cherché, par quelque stratégie, à gagner du temps au niveau de l'encodage. Bref, en termes plus simples, mais moins précis, nous émettons l'avis qu'il est généralement possible d'économiser du travail en synchronie, quand on choisit, pour les tâches isolées que l'on a à effectuer, les bons outils, c'est-à-dire des outils qui, puisqu'ils conviennent tout à fait à ce que l'on a à faire, permettent que l'on

dépense moins d'énergie, sans que cela n'ait des conséquences fâcheuses. Cet avis est confirmé par Zipf (1965), qui affirme à propos des actes langagiers que :

(...) the organization and behavior of speech offer[s] an excellent example of the general economy of tools-and-jobs. (Zipf 1965 : 16)

Mais, quels sont ces *outils* dans le cas des actes langagiers ? Pour simplifier la réponse à cette question, nous nous permettons de poser que les actes langagiers accomplissent toujours la même *tâche*, à savoir la traduction en paroles de pensées, de réflexions, de connaissances, etc., afin de les communiquer à autrui. Dans ce contexte, les outils correspondent aux règles et aux signes des différentes composantes de la langue : lexique, syntaxe, morphologie, phonologie, et sémantique, ainsi qu'à toutes les stratégies, qui rendent l'emploi de ces règles et de ces signes moins coûteux, sans nuire à leur efficacité toutefois.

Puisque les *ST* sont des *signes*, qui relèvent d'une des composantes de la langue, notamment du *lexique*, malgré leur origine syntaxique, il nous semble tout à fait raisonnable de poser qu'ils se rangent parmi les *outils*, qui permettent d'exprimer d'une façon économique une pensée, une réflexion, ou un ensemble de connaissances. En effet, l'existence d'étiquettes, telles les *ST*, pour nommer, et donc pour "résumer", des notions plus ou moins complexes, constitue en soi-même déjà une forme d'économie. Mais, il se trouve que cette économie intrinsèque des *ST*, et de la plupart des autres signes de la langue d'ailleurs, peut encore être amplifiée par un ensemble de *stratégies*, qui visent à rendre plus économique leur emploi, dont le coût est, en règle générale, directement lié à la linéarité de la langue. Il convient de citer ici une fois de plus Zipf (1965), qui affirme à ce propos :

(...) beyond [the] potential general economy of speech there are further possibilities for economy in the manner in which speech is used. For if speech consists of words that are tools which convey meanings, there is the possibility both of a more economical way, and of a less economical way, to use word-tools for the purpose of conveying meanings. (Zipf 1965 : 20)

Nous croyons que les *effacements anaphoriques et lexicogènes*, que les ST actualisés subissent dans le texte, comptent parmi ces *stratégies synchroniques* à la disposition des locuteurs de la langue pour rendre l'emploi des signes davantage économique.

Cependant, en accord avec ce que nous avons argumenté plus haut, il va sans dire que cette hypothèse n'est vraie si et seulement si ces transformations se traduisent par une économie de travail, qui ne détruit nullement l'équilibre entre les efforts d'encodage, qu'elles sont censées rendre moins laborieux, et les efforts de décodage, donc si et seulement si leurs effets sont bénéfiques à la fois pour les deux processus d'encodage et de décodage.

Dans les paragraphes qui suivent, nous allons vérifier comment les effacements anaphoriques et lexicogènes diminuent la quantité de travail que coûte normalement l'utilisation de ST à des fins d'encodage. Quant au rôle, présumé favorable, que jouent ces mêmes effacements dans le processus de décodage, nous en remettons l'étude au sous-point suivant, 8.2.

Pour les besoins de l'argumentation, il nous faut rappeler ici brièvement que nous avons conclu, au chapitre 5, que les effacements anaphoriques et lexicogènes résultent d'une dialectique entre la structure interne du ST et un ensemble de déclencheurs, qui mobilisent, parmi les règles réductionnelles permises par le ST, celle qui s'accorde le mieux avec son environnement contextuel. Nous avons établi au nombre de quatre ces déclencheurs : la *réitération* du ST à une ou plusieurs reprises et l'emploi à sa proximité de *pointeurs* lexicaux ou grammaticaux, qui entraînent l'*érosion du poids informatif* du ST ou de quelques-uns de ses constituants en particulier, et assurent, en outre, la *reconstructibilité in situ* de la partie supprimée. Afin de déterminer si les effacements sont profitables à l'encodage, c'est-à-dire s'ils rendent l'emploi des ST effectivement "*meilleur marché*", il nous faut examiner de nouveau ce mécanisme, *ST actualisé + déclencheurs intratextuels* ⇒ *effacements*, en tenant

compte cette fois-ci du *principe du moindre effort*, que nous croyons être la *cause primaire* de ce mécanisme, ainsi que du corollaire, qui en dérive, et qui exige, que les outils, dont on veut rendre l'utilisation plus économique, demeurent appropriés à la tâche que l'on a à effectuer.

On sait que les effacements anaphoriques et lexicogènes amputent, une fois activés en discours, un ou plusieurs constituants du ST actualisé. Par conséquent, dans les contextes réductionnels prototypiques, non cataphoriques, dans lesquels le ST n'est réitéré qu'une seule fois, le ST est plus court à sa deuxième occurrence. La possibilité de reprendre un ST à l'aide d'une variante, qui comprend moins de constituants, ajoute à l'économie intrinsèque du ST. En effet, du fait de la linéarité de la langue, la quantité de travail que coûte l'emploi d'un ST à n constituants est nécessairement plus grande que la quantité de travail que coûte l'emploi de ce même ST moins m constituants. Et, il s'ensuit que l'économie de travail réalisée varie tout naturellement en fonction du nombre, m , de constituants déduit du total, n , de constituants. Cependant, il nous faut remarquer que cette économie, qui dérive de la linéarité de la langue, fluctue sans doute aussi en fonction d'un autre facteur, plutôt complexe, que nous n'allons pas examiner en profondeur : la nature, forte ou faible, des m constituants déduits. En effet, en ce sens que nous pensons qu'il est bien possible que la suppression de mots forts se traduise, dans la majorité des cas, par une plus grande diminution de travail que la suppression de mots faibles. Mais, puisque les mots faibles sont généralement moins longs que les mots forts, qui se constituent pour la plupart de davantage de lettres, ce facteur, qui ne relève pas en soi de la linéarité de la langue, peut néanmoins y être ramené également.

Il apparaît donc que les effacements amplifient l'économie intrinsèque du ST. Mais, respectent-ils également le corollaire du principe du moindre effort, qui dit que l'économie de travail recherchée ne peut en aucun cas nuire à l'efficacité

de l'outil ? Autrement dit, les effacements ne s'opposent-ils pas à la capacité du ST d'évoquer en discours la notion, dont il est la dénomination ?

Il s'est dégagé de nos examens du chapitre 5 que, conformément à notre définition de la *variation contextuelle* présentée au chapitre 4, le ST demeure tout à fait apte à nommer, sous ses formes plus économiques, mais toujours reconstituables en contexte, la notion, dont il est l'étiquette. Suite aux effacements, des indices, contextuels ou structuraux, se chargent, en effet, d'assurer la coréférentialité obligatoire du ST réitéré et de ses formes plus brèves, tant anaphoriques que lexicogènes.

On se souvient, de plus, que ces mêmes examens ont montré que les effacements se font en réaction contre certaines caractéristiques de l'environnement textuel ou phrastique du ST. En effet, quand le ST doit être repris à une ou plusieurs reprises, ou quand il est entouré de pointeurs grammaticaux ou lexicaux, les effacements tendent généralement à annuler les effets contraires de ces caractéristiques, que nous en sommes, par conséquent, venue à considérer comme des déclencheurs, qui mobilisent des règles réductionnelles. Après ces déclencheurs, les bienfaits des effacements, outre une certaine économie de travail donc, se sont avérés triples. Ils sont : (1) la *restitution du poids informatif* du ST, que la réitération a tendance à éroder, ainsi que l'*absence*, au sein de la phrase ou du paragraphe, de (2) *redondances gênantes*, par exemple après un pointeur lexical qui reprend de façon identique un constituant du ST, et de (3) *faux-sens*, spécialement après des pointeurs, tels *ce type de*, qui renvoient à la partie sous-catégorisante du ST réitéré.

De ce que nous venons de rappeler, on peut tirer au moins deux conclusions, qui ne sont vraies, nous tenons à le souligner, que si les effacements ont été effectués d'une manière judicieuse. La première est que les effacements ne nuisent pas mais au contraire contribuent à l'efficacité du ST, car ils mettent le ST actualisé à l'abri de risques, qui dérivent de sa réitération, et qui menacent

sa capacité de nommer de façon univoque la notion, dont il est la dénomination. Et, la deuxième conclusion est que les effacements engendrent des économies, qui ne s'arrêtent point aux limites du ST, mais s'étendent au contraire à la phrase ou au paragraphe, qui renferment le ST, et ainsi au fond au texte tout entier. En effet, du fait qu'ils évitent des redondances à l'échelle de la phrase, du paragraphe et du texte, les effacements permettent à ces derniers de véhiculer les mêmes informations à l'aide d'un ensemble d'outils, rendus "*meilleur marché*" par le gommage d'un ou de plusieurs de leurs constituants.

À la vision diachronique de *l'économie verbale*, qui prévaut en terminologie, et qui mésestime la discursivité fondamentale des effacements, qui génèrent cette économie, nous pouvons maintenant opposer la nôtre. Pour nous, donc, l'économie observée ne résulte point de la substitution hors contexte d'une forme courte à une forme longue. Et, elle ne se limite pas non plus à l'unité ainsi raccourcie. Elle résulte, en revanche, d'un ensemble de *stratégies synchroniques*, qui permettent d'agrandir l'économie intrinsèque des signes lexicaux lors de l'encodage d'un message, processus assujetti aux forces du *principe du moindre effort*. Dans les actes langagiers isolés, ce principe agit le plus souvent à la façon de sa variante, la *loi du moindre travail*, et prend la forme de son corollaire, qui exige que les stratégies synchroniques employées ne soient aucunement dommageables aux signes. Dans le cas des *ST*, les stratégies synchroniques à la disposition des locuteurs sont les *effacements anaphoriques et lexicogènes*, décrits aux chapitres précédents. Ils diminuent la quantité de travail que coûte normalement l'emploi d'un *ST* à n constituants, tout en respectant le corollaire susmentionné. L'économie de travail, qu'ils produisent, est, en effet, profitable au *ST* actualisé. Elle l'aide à remplir sa fonction première de dénomination dans le texte, et se propage ainsi à l'échelle du texte, car elle y évite des redondances gênantes, susceptibles d'induire en erreur le lecteur.

La portée des bienfaits des effacements indique, en outre, que ces stratégies synchroniques, qui rendent moins laborieux les *efforts d'encodage*, sont, selon toute probabilité, avantageuses également au *décodage*. Il semble, en effet, qu'elles possèdent des *propriétés textogènes*, propriétés qui leur permettent de tenir en *équilibre* les deux *efforts d'encodage et de décodage*.

8.2 Réduction et cohésion lexicale

Ce sous-point porte sur les *propriétés textogènes* des *effacements anaphoriques et lexicogènes*, grâce auxquelles l'économie de travail réalisée au niveau de l'encodage ne se traduit point par un surplus de travail au niveau du décodage. Il vise à montrer que les effacements participent effectivement à l'équilibrage des deux efforts d'encodage et de décodage, c'est-à-dire à la recherche d'un équilibre entre deux caractéristiques du texte, qui semblent parfois mutuellement exclusives, notamment la *concision* et la *clarté*. En effet, comme le dit si bien Dressler (1986) :

(...) ellipsis illustrates the **trade-off** between compactness and clarity (...). Utilizing texts with no ellipsis consumes time and energy. At the other extreme, very heavy ellipsis cancels out any savings of time and energy by demanding intensive search and problem-solving.
(Dressler 1986 : 69)

Afin de déterminer comment les effacements empêchent que le décodage ne devienne long et pénible, il nous faudra identifier et circonscrire le rôle, présumé avantageux, que les effacements, tant anaphoriques que lexicogènes, jouent dans le décodage d'un texte.

Par *décodage*, nous entendons ici la lecture d'un texte afin d'en extraire les informations qu'il contient. Pour nous, dans le cadre de ce sous-point, le degré de difficulté de l'interprétation d'un texte est une conséquence directe de la *textualité* de ce texte. Toutefois, nous reconnaissons qu'il peut y avoir d'autres causes, que nous nous permettons d'exclure ici, telles par exemple la possibilité que les connaissances encyclopédiques ou linguistiques du lecteur soient lacunaires. Par

textualité, nous entendons, comme Patry (1985 : 45), « l'ensemble des propriétés [tout ce qui participe de près ou de loin à la réussite d'une communication linguistique] que possède un texte que nous considérons comme tel (...) ». Cet ensemble de propriétés est déterminé par une quantité de facteurs, parmi lesquels il convient de mentionner la *structure cohésive* du texte. Comme Patry (1985 : 3), nous estimons que la *cohésion* dans une production discursive quelconque résulte de « l'existence de relations sémantiques entre des éléments de niveau lexico-grammatical », relations qui ont pour fonction de faciliter la transition du sens au sein de la phrase, entre ses parties constituantes, et au delà de la phrase, entre les phrases constituantes du texte.

Par cet examen, nous cherchons, de plus, à élucider le mystère de l'*effet inflationniste* des effacements, phénomène que la théorie de l'économie, qui prédomine en terminologie, ne parvient point à expliquer sans l'hypothèse diachronique, inutilisable en synchronie, que les formes réduites remplacent après une brève coexistence dans l'usage les formes pleines.

On se souvient que dans les contextes réductionnels, extraits de notre corpus, les formes pleines et réduites se côtoient et se succèdent. Il importe de rappeler brièvement les constatations principales. Les formes pleines précèdent en général les formes réduites, moins coûteuses, quoiqu'il arrive également que celles-ci soient employées en premier. À une même forme pleine peuvent se substituer plusieurs formes réduites, anaphoriques ou lexicogènes. À l'intérieur d'une suite de formes réduites, la forme pleine peut réapparaître. Et, enfin, la même paire réductionnelle peut figurer dans plusieurs textes, écrits par des auteurs différents à des moments différents.

À l'hypothèse diachronique, qui conclut, selon nous, à tort, à une certaine rivalité, nous voulons maintenant en substituer une autre, synchronique, en accord avec cette *coexistence intratextuelle*, que nous jugeons *pacifique*, et *propice* au *décodage*. Pour cela, nous allons nous tourner vers des théories, dans le

domaine de l'*analyse du discours*, qui étudient les caractéristiques de suites phrastiques, qui font en sorte que celles-ci constituent des textes, et soient reconnues comme tels par les locuteurs. Parmi ces théories, nous allons nous référer particulièrement aux travaux de Halliday et Hasan (1976) et de Gutwinski (1976), ainsi qu'à ceux, déjà cités, de Patry (1985) et de Dressler (1986).

Comme nous l'avons mentionné ci-dessus, la lisibilité d'un texte dépend grandement de la *textualité* de ce texte, c'est-à-dire du caractère unitaire de l'ensemble de phrases qui le constitue.

A text has texture, and this is what distinguishes it from something that is not a text. It derives this texture from the fact that it functions as a unity with respect to its environment. (Halliday et Hasan 1976 : 2)

Le texte tire sa textualité de plusieurs facteurs, un des principaux étant la *cohésion*. Le terme *cohésion* renvoie aux relations de sens, qui existent entre les propositions et les phrases d'un texte, et qui les rattachent les unes aux autres.

The term COHESION is used (...) for the relations obtaining among the sentences and clauses of a text. (Gutwinski 1976 : 26)

Quoique sémantiques, ces relations cohésives n'expriment point le sens du texte, mais participent à la construction de son architecture à l'échelle du texte. Leur fonction, en effet, est de faire transiter le sens du texte d'une proposition à l'autre, et d'une phrase à l'autre, en signalant quelles propositions et quelles phrases doivent être considérées ensemble lors du décodage.

Cohesion is the set of meaning relations that is general to ALL CLASSES of text, that distinguishes text from 'non-text' and interrelates the substantive meanings of the text with each other. Cohesion does not concern what a text means; it concerns how the text is constructed as a semantic edifice. (Halliday et Hasan 1976 : 26)

Comme tout ce qui relève de la composante sémantique de la langue, les relations cohésives sont établies principalement par des éléments grammaticaux ou lexicaux. On distingue par conséquent deux grands types de cohésion : la cohésion grammaticale et la cohésion lexicale.

Cohesion is expressed partly through the grammar and partly through the vocabulary. (Halliday et Hasan 1976 : 5)

Parmi les *moyens cohésifs grammaticaux*, Halliday et Hasan (1976) ainsi que Gutwinski (1976) citent entre autres : le recours à l'*anaphore* par le biais de l'emploi de pronoms personnels, d'*adjectifs démonstratifs*, ou encore d'adjectifs possessifs ; la coordination et la subordination de propositions au sein de la phrase ; l'ellipse phrastique à la Harris (1991), etc.

Quant à la *cohésion lexicale*, elle se réalise, en règle générale, par une relation de forme et/ou de référence entre un minimum de deux items lexicaux. D'après les auteurs, elle peut résulter de la *réitération* d'un item lexical, ou par exemple encore de l'emploi d'items appartenant à la même famille morphologique. Il est communément admis que tout item lexical actualisé possède la capacité de fonctionner comme un *moyen cohésif*.

EVERY lexical item MAY enter into a cohesive relation, but by itself it carries no indication whether it is functioning cohesively or not. That can be established only by reference to the text.
(Halliday et Hasan 1976 : 288)

Au sujet des moyens cohésifs lexicaux et grammaticaux, Gutwinski (1976) affirme, par ailleurs, qu'ils sont souvent employés de concert :

The two kinds of features are often found in some kind of combination.
(Gutwinski 1976 : 60)

Les *ST* appartenant à la composante lexicale de la langue, il importe d'étudier plus en détail la *cohésion lexicale*, afin de déterminer s'ils contribuent de quelque façon, par leur présence ou par leur comportement dans le texte, à la structure cohésive de celui-ci, et de ce fait également à sa textualité.

Par *réitération*, la première forme de cohésion lexicale mentionnée ci-dessus, les auteurs, particulièrement Halliday et Hasan (1976), entendent la *répétition* tel quel d'un item lexical, ainsi que le recours à un *synonyme* ou à un *superordonné*, items qui reprennent le contenu de leur antécédent mais point sa

linéarité. Ces trois types de réitération sont très exploités dans les textes littéraires. En voici des exemples. Nous avons mis les items réitérés en italique.

- *répétition d'un item lexical*

Mon petit *frère* était immortel et on ne l'*avait pas vu*. L'*immortalité* avait été recélée par le *corps* de ce *frère* tandis qu'il vivait et nous, on n'*avait pas vu* que c'était dans ce *corps-là* que se trouvait être logée l'*immortalité*. Le *corps* de mon *frère* *était mort*. L'*immortalité* *était morte* avec lui. (Extrait de Marguerite Duras (1984) : *L'Amant*, Paris, Les Éditions de Minuit)

- *emploi d'un synonyme*

Je ne sais plus quels étaient les mots du télégramme de Saigon. Si on disait que mon petit frère *était décédé* ou si on disait : *rappelé à Dieu*. Il me semble me souvenir que c'était *rappelé à Dieu*. L'évidence m'a traversée : ce n'était pas elle qui avait pu envoyer le télégramme. Le petit frère. *Mort*. (Extrait de *L'Amant* de Marguerite Duras)

- *emploi d'un superordonné*

Le *paquebot*, en effet, diminuait de seconde en seconde comme s'il eût fondu dans l'Océan. Mme Roland tournée vers lui le regardait s'enfoncer à l'horizon vers une terre inconnue, à l'autre bout du monde. Sur ce *bateau* que rien ne pouvait arrêter, sur ce *bateau* qu'elle n'apercevrait plus tout à l'heure, était son fils, son pauvre fils. (Extrait de Guy de Maupassant (1996) : *Pierre et Jean*, Librio)

Il nous semble que les *effacements anaphoriques et lexicogènes*, qui transforment et rendent moins coûteux les *ST réitérés*, partagent des traits avec chacun de ces trois types de réitération cohésive. Les *effacements lexicogènes*, qui maintiennent le niveau de sous-catégorisation du ST réitéré à l'aide d'indices structuraux de coréférentialité, se rapprochent de la *réitération par recours à un synonyme*. Les *effacements anaphoriques*, quant à eux, qui ne préservent que la partie superordonnée du ST, rappellent plutôt la *réitération par recours à un superordonné*. Toutefois, puisque les effacements, tant anaphoriques que lexicogènes, transforment le ST réitéré, ils se distinguent également de ces deux types de réitération cohésive, qui ne font que répéter le contenu d'un item lexical à l'aide d'un autre. En effet, entre le synonyme et son antécédent et le superordonné et son antécédent, il n'existe qu'un rapport de coréférentialité,

souvent établi d'ailleurs avec le concours de moyens cohésifs grammaticaux, tels un adjectif démonstratif ou un article défini. Entre les membres d'une paire réductionnelle, en revanche, dont l'un est dérivé de l'autre par réduction, il existe un double rapport coréférentiel et formel. Ce double rapport rapproche les deux effacements de la *réitération par répétition d'un item lexical*. Dans l'exemple cité ci-dessus, en effet, la première répétition de *frère* peut être considérée comme la reprise anaphorique de la tête du syntagme libre, *mon petit frère*. Cependant, dans le cas des effacements anaphoriques et lexicogènes, le rapport formel n'en est pas un d'identité, comme pour la paire {immortalité, immortalité}, mais de transformation, les effacements dérivant, après tout, la forme réduite de la forme pleine, qui est un terme, c'est-à-dire une unité lexicale. Ce type de rapport formel rappelle un autre mécanisme de la cohésion lexicale, notamment celui qui consiste en l'emploi de deux ou de plusieurs items lexicaux, qui sont reliés sur le plan morphologique par un rapport dérivationnel. En voici un exemple :

Il la regarde. Les yeux fermés il la regarde encore. Il respire son visage.
Il respire l'enfant, les yeux fermés il *respire* sa *respiration*, cet air chaud
qui ressort d'elle. (Extrait de *L'Amant* de Marguerite Duras)

Cependant, les membres d'une paire, telle {respirer, respiration}, ne sont pas coréférentiels. C'est par ce trait majeur, par cette coréférentialité, que les *effacements*, tant *anaphoriques* que *lexicogènes*, s'apparentent plutôt à la *réitération cohésive*. En conséquence, il nous semble justifié de les considérer tous les deux comme un cas particulier de la *réitération par répétition*, car tout comme la *réitération par répétition d'un item lexical*, la *réitération par réduction d'un item lexical* se fonde sur un double rapport coréférentiel et formel.

En somme, par le biais des effacements anaphoriques et lexicogènes, le *ST réitéré* participe à la construction de la structure cohésive du texte, structure dont ce dernier dérive son caractère unitaire, sa textualité. Il apparaît, en effet, que le *ST réitéré* se comporte comme un *moyen cohésif*, qui établit, parfois secondé par des moyens cohésifs grammaticaux (nos *indices de co-indexation*),

des relations cohésives entre la phrase ou la proposition, qui contient sa première occurrence, et les propositions et phrases subséquentes, qui renferment ses transformations plus économiques.

De cela, on peut conclure que les effacements anaphoriques et lexicogènes possèdent effectivement des propriétés textogènes, qui leur permettent de tenir en équilibre les deux efforts d'encodage et de décodage. Grâce à ces propriétés, les effacements évitent, en effet, que les économies de travail recherchées et réalisées lors de l'encodage ne compliquent et prolongent indûment le décodage. Et, c'est ainsi qu'ils ne font point obstacle au but escompté : la communication à autrui de pensées, de réflexions, de connaissances, etc.

La *finalité*, à la fois *économique* et *textogène*, des effacements maintenant établie, il nous reste à faire une dernière remarque au sujet du *ST*. Cette remarque est la suivante : le *ST* est une unité fondamentalement paradigmatique. Derrière tout *ST* se cache, en effet, un *paradigme réductionnel*, qui l'aide à remplir sa fonction discursive. Ce paradigme regroupe, outre la forme pleine ou canonique du *ST*, toutes les formes réduites du *ST*, qui peuvent être générées en discours par des règles anaphoriques ou lexicogènes. Il prend nécessairement la forme d'un ensemble fermé, étant donné que le nombre des formes réduites de tout *ST* est fini, car déterminé par la façon dont les composants de la triple binarité du *ST* découpent la suite linéaire de constituants qu'ils édifient. Nous sommes d'avis, par ailleurs, que l'emploi autonome ou quasi-autonome de formes réduites, spécialement lexicogènes, c'est-à-dire issues de règles irrégulières, signale que le paradigme réductionnel peut être mémorisé par les locuteurs, c'est-à-dire intégré dans leurs connaissances de la langue.

À titre d'exemple, voici reconstitués, et représentés sous forme d'un tableau, les paradigmes réductionnels de deux *ST*, étudiés au chapitre 5 : *rayonnement infrarouge* et *système à 1 DOF*.

ARCHISYNTAGME	RAYONNEMENT INFRAROUGE
syntagme plein	rayonnement infrarouge
syntagme réduit _{RL}	infrarouge
syntagme réduit _{RA}	rayonnement

Tableau I : Paradigme réductionnel de *rayonnement infrarouge*

ARCHISYNTAGME	SYSTÈME À 1 DOF
syntagme plein	système à 1 DOF
syntagme réduit _{RL} (1)	système 1 DOF
syntagme réduit _{RL} (2)	1 DOF
syntagme réduit _{RA}	système

Tableau II : Paradigme réductionnel de *système à 1 DOF*

Pour terminer, le *paradigme réductionnel*, tel que représenté aux tableaux I et II, renseigne sur la *dynamique réductionnelle* du ST, dynamique qui reflète la *dialectique ST actualisé* \Leftrightarrow *texte de spécialité*. De ce fait, nous estimons que le paradigme réductionnel (ou le tableau qui le résume) mériterait d'être inclus dans les ouvrages terminologiques, car il renferme des informations sur le ST et le texte de spécialité susceptibles d'intéresser les langagiers.

8.3 Conclusion

Dans ce dernier chapitre de notre travail, nous avons argumenté que les *effacements anaphoriques et lexicogènes* participent, lors de la production d'un texte, activité soumise aux forces du *principe du moindre effort*, à l'*équilibre des deux efforts d'encodage et de décodage*. Cet équilibre est crucial, car les économies de travail, réalisées lors de l'encodage, ne peuvent en aucun cas compliquer le décodage, un décodage long et pénible risquant, en effet, de se solder par un échec de communication.

Favorables à la fois à l'*encodage* et au *décodage*, les deux types d'effacements sont fondamentalement *textogènes*.

Du point de vue de l'*encodage*, ils comptent parmi les *stratégies synchroniques*, qui augmentent l'économie intrinsèque des signes, sans s'opposer toutefois à leur fonction dénomminative. Ils réduisent, en effet, la quantité de travail que coûte normalement l'emploi d'un ST à *n* constituants, sans modifier ou diminuer de quelque façon que ce soit la valeur référentielle du ST. Outre cette *économie de travail*, conséquence directe de la linéarité de la langue, ils neutralisent, de plus, les effets secondaires, souvent fâcheux, qui découlent de la répétition du ST. Ils rétablissent, en effet, le poids informatif du ST, et préviennent la présence de redondances et de faux-sens au sein de la phrase, du paragraphe et du texte. L'économie de travail dépasse ainsi les limites du ST, et s'étend au texte tout entier.

Du point de vue du *décodage*, les effacements, tant anaphoriques que lexicogènes, participent à la construction de la *structure cohésive* du texte. Le texte dérive de cette structure son caractère unitaire, c'est-à-dire sa *textualité* caractéristique, qui détermine grandement le degré de difficulté de sa lecture, de son interprétation. Par le biais des effacements, le *ST réitéré* parvient, en effet, à établir des *relations cohésives* entre les propositions et les phrases, qui contiennent sa forme pleine et ses formes réduites. Ces relations cohésives, qui font transiter le sens du texte d'une proposition à l'autre, et d'une phrase à l'autre, sont à considérer comme une nouvelle forme de *cohésion lexicale*, la *réitération par réduction d'un item lexical*. Elles augmentent la lisibilité du texte, et assurent ainsi son efficacité en tant que véhicule de connaissances.

Enfin, du fait de la *dialectique ST actualisé* \Leftrightarrow *texte de spécialité*, qui nécessite une variation intratextuelle pacifique, la forme canonique de tout ST recèle un *paradigme réductionnel*, qui lui permet de remplir sa fonction discursive. Ce paradigme, un ensemble fermé, se constitue de la forme pleine du

ST, et de toutes ses formes réduites, qui peuvent être générées par des effacements anaphoriques ou lexicogènes.

Pour terminer, nous tenons à résumer les points principaux de ce dernier chapitre à l'intérieur d'un encadré :

- la finalité des effacements, tant anaphoriques que lexicogènes, est fondamentalement textogène : sous l'influence du principe du moindre effort, les effacements contribuent à l'équilibrage des deux efforts d'encodage et de décodage, équilibre qui est la caractéristique d'un texte bien construit ;
 - les effacements réduisent les efforts d'encodage en rendant les ST davantage économiques ;
 - cette économie, qui restitue le poids informatif du ST réitéré, se propage à l'échelle du texte, car elle y évite des redondances, susceptibles de suggérer une lecture déviante ;
 - les effacements réduisent les efforts de décodage en contribuant à la cohésion, et de ce fait également à la textualité, du texte : par le biais des effacements, le ST réitéré se comporte comme un moyen cohésif, qui rattache des propositions et des phrases au sein du texte, et facilite ainsi la transition du sens à l'échelle du texte ;
- vu cette dynamique discursive, qui se traduit par une coexistence intratextuelle pacifique, la forme canonique de tout ST contient en soi un paradigme réductionnel, qui regroupe la forme pleine du ST et ses variantes, moins coûteuses, anaphoriques et lexicogènes.

CONCLUSION

Dans cette deuxième partie de notre travail, entièrement consacrée à la réduction syntagmatique, nous nous sommes proposé un triple but : (1) établir une typologie des mécanismes réducteurs, soit anaphoriques soit lexicogènes, à l'œuvre dans les textes de spécialité ; (2) élaborer une description formelle des effacements auxquels procèdent ces mécanismes réducteurs ; et (3) en cerner la finalité, c'est-à-dire la fonction dans les textes de spécialité.

Pour réaliser ce but, nous avons adopté une stratégie à 4 étapes : (1) identifier les caractéristiques principales de la réduction, qui doivent être respectées et intégrées par son étude ; (2) déterminer à l'intérieur de ce cadre théorique général ce que tous les effacements ont en commun, et ce qui les distingue ; (3) proposer une grammaire, qui liste les effacements, recueillis dans notre corpus, en fonction de cette typologie ; enfin, (4) étudier les effacements des deux points de vue de l'encodage et du décodage d'un texte.

Au *chapitre 4*, le premier de cette partie, nous avons argumenté que la *réduction*, mécanisme qui modifie la linéarité du ST au sein du texte, est à considérer comme une forme de *variation contextuelle*.

Nous avons précisé que notre notion de *variation contextuelle* se fonde sur la *coréférentialité* absolue de la *source* et de ses *variantes*, les unes des *transformations* de l'autre. Par conséquent, les variantes réductionnelles constituent des *formes différentes* de leur source, mais point des *néonymes ou des *synonymes. En effet, en vertu de notre *principe de coréférentialité*, $Référents_{variante} = Référents_{source}$, les variantes s'ajoutent obligatoirement à la relation triangulaire, qui confirme la valeur dénomminative de la source. Pour inclure les variantes réductionnelles, cette relation, basée sur Ogden et

Richards (1994 (1923)) et commentée au chapitre 2, se réécrit comme suit :
 (source + variantes)_{terme} → notion → référents.

Outre le principe de coréférentialité susmentionné, notre notion de *variation contextuelle* repose sur trois autres caractéristiques : toutes les sources de variation contextuelle doivent être *intratextuelles*, *intralinguistiques* et *synchroniques*. Nous avons émis l'opinion que la réduction réunit également ces trois caractéristiques. Elle est *intratextuelle*, car les effacements se font dans le texte. Et, de ce fait, elle est aussi *intralinguistique* et *synchronique*. En effet, elle ne peut être attribuée à des facteurs, qui relèvent de la réalité extralinguistique du référent, le fait par exemple que celui-ci soit en vogue ou au contraire démodé, étant donné sa simultanéité avec la production du texte, les effacements étant effectués au moment même de la composition de ce dernier.

Au chapitre 5, afin d'établir une typologie des effacements observés dans notre corpus, nous avons approfondi l'étude, d'une part, de l'intratextualité fondamentale de la réduction et, d'autre part, de la coréférentialité obligatoire des variantes.

À l'aide de quatorze contextes réductionnels tirés de notre corpus, nous avons montré que les effacements sont mobilisés par un ensemble de quatre *déclencheurs intratextuels*, auxquels peut s'ajouter la *thématique* du texte. Ces déclencheurs sont : (1) la *réitération* du ST à une ou plusieurs reprises ; (2) la présence de *pointeurs*, *grammaticaux* ou *lexicaux*, à proximité de la variante, qui déterminent la directivité des effacements ; (3) *l'érosion du poids informatif* du ST ou de quelques-uns de ses constituants, telle que provoquée par (1) et par (2) ; et enfin, (4) la *reconstructibilité in situ* de la partie supprimée grâce à (1) et à (2).

Ces déclencheurs, particulièrement (1) et (2), participent à l'établissement du *rapport de coréférentialité* obligatoire entre la source syntagmatique et sa variante réduite. La coréférentialité de la paire réductionnelle est généralement mise en évidence par le déclencheur (4), en vertu duquel les constituants élidés,

réduits à leur forme minimale, \emptyset , demeurent présents implicitement dans le contexte réductionnel.

Les *rappports de coréférentialité* établis au moyen de *pointeurs grammaticaux*, qui co-indexent la variante réduite et la source syntagmatique, $ST\text{-}source^i \leftarrow variante^i$, sont généralement fortement *présuppositionnels*, et de ce fait *anaphoriques*. Absolument dépendants d'indices contextuels, tels l'adjectif démonstratif, l'article défini, etc., qui permettent la récupération de la partie supprimée au niveau de la forme canonique du ST, ils sont *fragiles* et *éphémères*. En effet, ils sont incapables d'enjamber d'importantes distances textuelles entre la source et la variante, et cessent, de plus, d'exister hors du contexte réductionnel.

Les *rappports de coréférentialité*, en revanche, qui ne sont pas issus d'une telle opération de co-indexation, ne sont point *présuppositionnels* en règle générale, mais *lexicogènes*. Ils doivent leur existence principalement à la *variante réduite*, qui s'avère en mesure de signaler elle-même sa coréférentialité. Bien qu'ils n'aient point besoin d'indices contextuels, ils s'en servent parfois à titre de renfort. Ils exploitent dans ce but particulièrement les *pointeurs de type lexical*, la *forme canonique* du ST, ou encore la *thématique* du contexte réductionnel. Essentiellement indépendants d'indices contextuels, ils sont à la fois *robustes* et *exportables*. Ils tolèrent que la variante réduite se place à une distance considérable de sa source, écart pouvant aller de quelques mots à quelques phrases à quelques pages, étant donné que la source ne participe pas physiquement au rapport de coréférentialité. Ils subsistent, de plus, hors du contexte réductionnel, et permettent ainsi que la variante mène une vie autonome, découplée de sa source, sans que celle-ci ne devienne désuète.

En fonction de ces deux rapports de coréférentialité, nous avons divisé les effacements, repérés dans notre corpus, en deux types : *effacements anaphoriques* et *effacements lexicogènes*. Nous avons montré que la valeur, soit

anaphorique soit lexicogène, d'un effacement est déterminée par la partie de la deuxième correspondance, qui est transférée de la source à la variante. Nous avons, par conséquent, conclu à l'existence de deux mécanismes réducteurs, qui procèdent différemment : la *reprise anaphorique* et la *réduction à caractère lexical*.

La *reprise anaphorique* applique de façon systématique *un seul principe d'effacement* : suppression de la partie sous-catégorisante du ST. Il s'agit d'un principe d'effacement *universel* et *récuratif*. Admis par tous les ST, il peut être répété aussi longtemps que tous les niveaux de sous-catégorisation du ST n'ont été défaits. Toutefois, il exige que la hiérarchie des niveaux de sous-catégorisation soit respectée en tout temps, le dernier niveau, c'est-à-dire celui qui est supérieur, devant toujours être supprimé en premier.

Du fait de ce principe d'effacement, la reprise anaphorique génère des variantes, qui affichent une linéarité, qui est forcément identique à celle d'un superordonné du ST-source. Par conséquent, elles nécessitent le concours d'indices contextuels, tels l'adjectif démonstratif, afin de bloquer la lecture, **variante = superordonné*, justifiée par leur linéarité trompeuse, mais tout à fait inadmissible vu notre principe de coréférentialité.

La *réduction à caractère lexical*, en revanche, applique de *nombreux principes d'effacement* fortement *hétérogènes*. Il s'agit de principes, qui ne sont point **universels*, mais qui dépendent largement de l'imbrication de la deuxième correspondance et de la matrice de la source, ainsi que des caractéristiques particulières de ces deux structures, l'une interne et l'autre un groupement de mots. Les effacements, dictés par ces principes, n'ont pas à respecter la hiérarchie des composants de la deuxième correspondance, et peuvent, par conséquent, remanier un niveau inférieur sans modifier le ou les niveaux supérieurs. De plus, contrairement à la reprise anaphorique, il leur est permis de ne cibler que des mots faibles.

Grâce à ces principes d'effacement, la réduction à caractère lexical génère des variantes, dont la linéarité n'entre généralement pas en collision avec celle d'un superordonné du ST-source. S'il se produit tout de même une collision, le superordonné est en règle générale un extrasystémique, qui est capable d'absorber le contenu du sous-catégorisateur, qui a été amputé. Par conséquent, les variantes lexicogènes n'ont pas besoin d'être accompagnées d'indices contextuels de coréférentialité, car leurs composants se comportent comme des *indices structuraux de coréférentialité*, qui permettent de recalculer le poids onomasiologique du ST-source aussi bien en dedans qu'en dehors du contexte réductionnel.

Aux *chapitres 6 et 7*, nous avons proposé en fonction de ce qui précède une *description formelle* des effacements anaphoriques et lexicogènes. Il s'agit d'une grammaire qui s'articule autour de *trois niveaux analytiques* d'ordre de généralité décroissant. Partant de la triple binarité du ST, qui autorise mais ne provoque les effacements, la grammaire énonce d'abord le *principe réducteur* (ou *principe d'effacement*) sans tenir compte de l'emplacement du *Dã sous-catégorisateur*. Ensuite, elle traduit le principe réducteur en une *règle intermédiaire* ou *synthétique*, qui précise l'emplacement à l'initiale, à la médiane ou à la finale du *Dã*. Et, en dernier, elle regroupe sous chaque règle intermédiaire les *règles spécifiques*, qui exécutent les effacements dictés par le principe réducteur pour toutes les matrices, édifiées par une deuxième correspondance, qui est identique à celle spécifiée par la règle intermédiaire.

Nous avons adopté cette architecture pour les deux raisons principales, qui suivent. Premièrement, parce que c'est la deuxième correspondance surtout qui décide des effacements, anaphoriques et lexicogènes, permis par une matrice. Et deuxièmement, parce qu'une même matrice peut être découpée de façons diverses par les composants de la deuxième correspondance, et présenter en fonction de ce découpage des comportements réductionnels différents.

Enfin, au *chapitre 8*, nous avons émis l'opinion que la *finalité* des effacements, qu'ils soient anaphoriques ou lexicogènes, est à la fois *économique* et *textogène*. En effet, sous l'influence du *principe du moindre effort*, les effacements contribuent à l'équilibrage des deux efforts d'encodage et de décodage, équilibre qui est la caractéristique d'un texte bien écrit. D'une part, ils réduisent les *efforts d'encodage*, car ils diminuent la quantité de travail, conséquence directe de la linéarité de la langue, que coûte normalement l'emploi d'un ST à n constituants. D'autre part, afin d'éviter que les *économies* au niveau de l'encodage ne rendent ardue la lecture du texte, ils s'avèrent propices également au *décodage*. Ils établissent, en effet, des *relations cohésives* entre les propositions et les phrases, qui comportent la forme canonique et les variantes réduites du ST réitéré, et facilitent ainsi la transition du sens d'un bout à l'autre du texte.

En somme, nous avons argumenté, dans cette deuxième partie de notre travail, (1) que la réduction, une transformation intrasyntagmatique autorisée par la triple binarité du ST, est une forme de variation contextuelle, (2) qui respecte, à ce titre, notre principe de coréférentialité, et est, du reste, fondamentalement intratextuelle, intralinguistique et synchronique. Nous avons montré, de plus, (3) que la réduction regroupe deux mécanismes réducteurs, la reprise anaphorique et la réduction à caractère lexical. Bien qu'ils soient (4) activés par des déclencheurs intratextuels de même nature, (5) ces deux mécanismes manipulent différemment la triple binarité du ST, spécialement sa deuxième correspondance, et (6) génèrent, par conséquent, des variantes réduites, qui se distinguent par la portée de leur coréférentialité, soit purement contextuelle et de ce fait éphémère, soit structurale et de ce fait exportable. Enfin, nous avons affirmé que (7) la finalité des effacements, effectués par ces deux mécanismes réducteurs, est à la fois économique et textogène, car ils

permettent de tenir en équilibre les efforts d'encodage, que l'on souhaite restreindre, et les efforts de décodage.

Les sept points du paragraphe précédent définissent la réduction en discours du ST. Nous tenons à les reproduire sous forme d'un encadré, jugeant opportun que la deuxième partie de notre travail s'achève, comme la première, sur une définition condensée de la matière examinée. Voici cette définition, qui constitue l'aboutissement de nos réflexions sur la réduction du ST actualisé. Elle reprend partiellement celle donnée dans l'introduction à cette partie.

La réduction syntagmatique définie

La réduction est une transformation intrasyntagmatique, autorisée par la triple binarité du ST, qui, par la suppression d'un ou de plusieurs constituants, transforme globalement un ST actualisé. Elle constitue une forme de variation contextuelle : elle est à la fois intratextuelle, intralinguistique et synchronique, et établit entre la source syntagmatique et sa variante réduite un rapport de coréférentialité. Elle regroupe deux mécanismes réducteurs, activés en discours par des déclencheurs intratextuels de même nature : la reprise anaphorique, qui érige un rapport de coréférentialité éphémère, vu qu'elle défait les niveaux de sous-catégorisation du ST, et la réduction à caractère lexical, qui érige un rapport de coréférentialité exportable, vu qu'elle transfère à la variante des composants qui se transforment en indices structuraux de coréférentialité. Au sein du texte de spécialité, la finalité de ces deux mécanismes est à la fois économique et textogène.

MOT DE LA FIN

Notre travail, qui se range dans l'approche textuelle en terminologie, se voulait un plaidoyer en faveur de l'étude de la fonction discursive du ST, généralement traitée en parent pauvre par l'approche dominante, celle systémique, qui privilégie l'étude de la fonction dénominative (ou référentielle) du ST. Cette dernière approche, de tendance normative, exige du terme, syntagmatique ou autre, qu'il respecte de tout temps le principe de la bi-univocité afin de garantir son efficacité dénominative. Par une étude de la réduction, une des manipulations syntaxiques qui perturbent la linéarité du ST en discours, nous avons voulu démontrer, entre autres, que les métamorphoses discursives subies par le ST actualisé, quoique contraires au principe de la bi-univocité, ne portent point atteinte à la capacité du ST de nommer de façon univoque une notion en discours.

Nous avons argumenté que les métamorphoses discursives sont autorisées par la triple binarité du ST, c'est-à-dire par des traits inhérents qui le prédisposent tout naturellement à une certaine variation. Nous avons montré, par ailleurs, que cette variation, spécialement celle qui résulte d'effacements anaphoriques ou lexicogènes, remplit une double fonction en discours. D'une part, elle est génératrice d'une certaine économie de travail lors de l'encodage, car elle augmente l'économie intrinsèque du ST en le raccourcissant. Cette économie a, en outre, pour effet de restituer le poids informatif du ST, que la répétition a tendance à éroder. D'autre part, elle réduit la quantité de travail nécessaire au décodage, car elle établit des relations cohésives entre les propositions et les phrases, qui renferment les métamorphoses du ST.

Vu cette double fonction discursive, nous avons affirmé que la variation coréférentielle, observée dans les textes de notre corpus, est forcément pacifique,

les variantes ne cherchant pas, à notre avis, à évincer la forme canonique. De cela, nous avons conclu que cette variation, permise par la triple binarité du ST, laisse entrevoir que la forme canonique de tout ST recèle un paradigme, fait de toutes ses formes.

Pour clore notre travail, nous tenons à mettre à jour la définition du ST, proposée à la fin de la première partie, car elle ne fait point état de la nature paradigmatique du ST. Voici cette nouvelle définition :

Le syntagme terminologique défini

Le ST est une unité d'origine syntaxique, dont le temps de création peut coïncider avec celui de la production de l'énoncé, qui se trouve dans un rapport triangulaire privilégié avec une notion et un référent, et qui possède, sous-jacente à sa suite linéaire de constituants, une structure interne triplement binaire qui, par les deux correspondances tête/déterminé – expansion/déterminant et déterminé/superordonné – déterminant/sous-catégorisateur, recrée quelques-unes des caractéristiques fondamentales du syntagme libre, notamment subordination, endocentrisme et transparence sémantique, caractéristiques qui le dotent d'un degré de prévisibilité sémantique nettement supérieur à son degré de figement syntaxique, et qui lui permettent ainsi de demeurer hautement transparent aux règles syntaxiques, nonobstant son transfert au lexique. Le ST constitue, de ce fait, une unité fondamentalement paradigmatique, capable de se réaliser en discours sous sa forme canonique, ou sous une ou plusieurs autres formes, générées par des manipulations syntaxiques, telle la réduction.

BIBLIOGRAPHIE DES AUTEURS CONSULTÉS

- ALBER-DEWOLF, Rosa (1984) : *Étude sur la création néonymique. Analyse comparée des procédés morphologiques et morphosyntaxiques de formation des termes du domaine de la spectroscopie en anglais, en allemand, en français et en russe*, Québec (Université Laval), GIRSTERM.
- ASSAL, Allal (1994) : « Les groupements notionnels », *La Banque des Mots*, 48, pp. 89-100.
- AUGER, Pierre (1979) : « La syntagmatique terminologique, typologie des syntagmes et limite des modèles en structure complexe », dans Rondeau (1979) : 11-26.
- BALLMER, Thomas T. and Wolfgang WILDGEN (1987) (Editors): *Process Linguistics, Exploring the Processual Aspects of Language and Language Use, and the Methods of their Description*, Tübingen, Max Niemeyer Verlag.
- BALLY, Charles (1944) : *Linguistique générale et linguistique française*, Berne (Suisse), A. Francke S. A., 2^e éd. entièrement refondue.
- BARBAUD, Philippe (1991) : « Fondements grammaticaux de l'acquisition des mots composés », *Canadian Journal of Linguistics / Revue canadienne de Linguistique*, 36 (3), pp. 215-253.

- BARBAUD, Philippe E. (1992): "Recycling Words", *Theoretical Analyses in Romance Linguistics*, Selected Papers from the Nineteenth Linguistic Symposium on Romance Languages (LSRL XIX), The Ohio State University, 21-23 April 1989, Christiane Laeuffer and Terrell A. Morgan, Eds., Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins Publishing Company, pp. 197-217.
- BARBAUD, Philippe *et al.* (1995) : « Sémantique stratifiée en composition lexicale », *Recueil des résumés de communications, Annales de l'ACFAS*, volume 63, ACFAS, 63^e congrès, p. 205.
- BARTNING, Inge (1991) : « Compte rendu : Michèle Noailly. 1990. *Le substantif épithète*, Paris: Presses Universitaires de France. », *Linguisticae Investigationes*, XV (1), pp. 225-232.
- BEAUGRANDE, R.-A. de and W. U. DRESSLER (1986): *Introduction to Text Linguistics*, London/New York, Longman, 3rd ed.
- BENVENISTE, É. (1967) : « Fondements syntaxiques de la composition nominale », *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, 1, pp. 15-31.
- BENVENISTE, É. (1966) : « Formes nouvelles de la composition nominale », *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, 1, pp. 82-95.
- BOISSY, J. (1988) : « Tendances linguistiques de la néologie en terminologie », *La Banque des Mots*, numéro spécial, pp. 77-83.
- BOULANGER, Jean-Claude (1989a) : « Le statut du syntagme dans les dictionnaires généraux monolingues », *Meta*, XXXIV (3), pp. 360-369.
- BOULANGER, Jean-Claude (1989b) : « La place du syntagme dans le dictionnaire de langue », *Meta*, XXXIV (3), pp. 516-528.

- BOULANGER, Jean-Claude (1979) : « Commentaire » [sur Roger Goffin 1979], dans Rondeau (1979) : 171-182.
- BOULANGER, Jean-Claude et Dorothy NAKOS (1988) : *Le syntagme terminologique : Bibliographie sélective et analytique (1960-1988)*, Québec, Centre international de recherche sur le bilinguisme.
- BOURIGAULT, Didier (1992): “Surface Grammatical Analysis for the Extraction of Terminological Noun Phrases”, *Proceedings of the fifteenth International Conference on Computational Linguistics, COLING-92*, Nantes, 23-28/8/1992, pp. 977-981.
- BOUTIN-QUESNEL, Rachel *et al.* (1985) : *Vocabulaire systématique de la terminologie*, Cahiers de l’Office de la langue française, Office de la langue française, Gouvernement du Québec.
- BOWKER, Lynne (1998): “Variant Terminology: Frivolity or Necessity”, in Fontenelle *et al.* (1998): 487-496.
- CADIOT, Pierre (1993) : « À entre deux noms : vers la composition nominale », *Lexique*, 11, pp. 193-240.
- CHETRIT, J. (1979) : « Les composés nominaux à joncteur « à » 3 - Étude lexicologique, sémantique et syntaxique (suite) », *Cahiers de lexicologie*, 2, pp. 91-105.
- CHETRIT, J. (1978a) : « Les composés nominaux à joncteur « à » 2 - Étude lexicologique, sémantique et syntaxique (suite) », *Cahiers de lexicologie*, 2, pp. 53-70.
- CHETRIT, J. (1978b) : « Les composés nominaux à joncteur « à » 1 - Étude lexicologique », *Cahiers de lexicologie*, 1, pp. 65-81.

- CLAS, André (1987) : « Sur les binominaux juxtaposés », *Lebende Sprachen*, 3, pp. 120-121.
- COLLET, Tanja (1998a) : « Transparence syntaxique et paradigme réductionnel du syntagme terminologique », in Fontenelle *et al.* (1998) : 497-504.
- COLLET, Tanja (1998b) : « Une caractéristique du texte de spécialité : le comportement discursif des syntagmes terminologiques », *Traduction et langues de spécialité. Approches théoriques et considérations pédagogiques*, sous la direction de Zélie Guével et Egan Valentine, Québec (Université Laval), CIRAL, pp. 93-122.
- COLLET, Tanja (1997) : « La réduction des unités terminologiques complexes de type syntagmatique », *Meta*, 42 (1), pp. 193-206.
- COLLET, Tanja (1995) : « La dynamique discursive des syntagmes terminologiques », *Actes des 9^e Journées de linguistique (1995)*, sous la direction de Julie Audette *et al.*, Québec (Université Laval), CIRAL, pp. 33-38.
- CONDAMINES, Anne (1995): "Terminology: New Needs, New Perspectives", *Terminology*, 2 (2), pp. 219-238.
- CONDAMINES, Anne et Josette REBEYROLLE (1997) : « Point de vue en langue spécialisée », *Meta*, 42 (1), pp. 174-184.
- CORBIN, Danielle (1992a) : « Hypothèses sur les frontières de la composition nominale », *Cahiers de grammaire*, 17, pp. 25-55.
- CORBIN, Danielle (1992b) : « Sens et définition : de la compositionnalité du sens des mots construits (réponse à Claire Vanderhoeft) », *Linguisticae Investigationes*, XVI (1), pp. 189-218.

- CORMIER, M. C. (1989) : « La terminologie : du terme au texte », *Terminologie diachronique*, Actes du colloque organisé à Bruxelles les 25 et 26 mars 1988, C. de Schaetzen, rédactrice, Conseil international de la langue française, pp. 212-218.
- CORMIER, Monique C. et Louis-Paul RIOUX (1991) : « Procédés de formation et matrices terminogéniques en terminologie des systèmes experts », *Meta*, XXXVI (1), pp. 248-268.
- COULMAS, Florian (1987): "New Words, Complexity and Arbitrariness", in Thomas T. Ballmer and Wolfgang Wildgen (1987): 227-251.
- COWPER, Elizabeth A. (1992): *A Concise Introduction to Syntactic Theory. The Government-Binding Approach*, Chicago/London, The University of Chicago Press.
- DAILLE, Béatrice (1995) : « Repérage et extraction de terminologie par une approche mixte statistique et linguistique », *T.A.L.*, 36 (1-2), pp. 101-118.
- DAILLE, Béatrice, HABERT, Benoît, JACQUEMIN, Christian and Jean ROYAUTÉ (1996): "Empirical Observation of Term Variations and Principles for their Description", *Terminology*, 3 (2), pp. 197-257.
- DARMESTETER, Arsène (1967) : *Traité de la formation des mots composés dans la langue française comparée aux autres langues romanes et au latin*, Paris, Librairie Honoré Champion, 2^e éd. revue, corrigée et en partie refondue avec une préface par Gaston Paris.
- DEBATY-LUCA, Thierry (1988) : « Syntagme et syntème : une distinction irréductible », *La Linguistique*, 1, pp. 143-150.

- DI SCIULLO, Anna-Maria and Edwin WILLIAMS (1987): *On the Definition of Word*, Linguistic Inquiry Monograph Fourteen, Cambridge (Massachusetts)/London (England), The MIT Press.
- DROZD, Lubomir (1979): "Non-Term and Term", in Rondeau (1979): 119-131.
- DUBUC, Robert (1992) : *Manuel pratique de terminologie*, Brossard (Québec), Linguatech, 3^e éd. entièrement revue et mise à jour.
- DUBUC, Robert (1979) : « Découpage de l'unité terminologique », dans Rondeau (1979) : 55-64.
- DUGAS, André et Lucie CUSSON (1985) : « Les prépositions des dénominations complexes », *Revue québécoise de linguistique*, 4 (4), pp. 159-165.
- DUGAS, Jean-Yves (1979) : « Commentaire » [sur Jean-Paul Vinay 1979], dans Rondeau (1979) : 109-115.
- DUQUET-PICARD, Diane (1986) : *La synonymie en langues de spécialité : étude du problème en terminologie*, Québec (Université Laval), GIRSTERM.
- FEYRY-MIANNAY, Monique (1984) : « Les groupes lexicaux complexes dans le vocabulaire de l'électronique et de l'électrotechnique », *La Banque des Mots*, 27, pp. 31-66.
- FONTENELLE, Thierry *et al.* (1998) (Eds.): *EURALEX'98 Proceedings*, Papers submitted to the Eighth EURALEX International Congress on Lexicography in Liège, Belgium, University of Liège, English and Dutch Departments.

- GODEL, Robert (1969) : « Questions concernant le syntagme », *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 25, pp. 115-131.
- GOFFIN, Roger (1979) : « Le découpage du terme à des fins lexicographiques : critères formels, sémantiques, quantitatifs et taxinomiques », dans Rondeau (1979) : 159-168.
- GROSS, Gaston (1996) : *Les expressions figées en français. Noms composés et autres locutions*, Collection L'Essentiel français, Paris, Éditions Ophrys.
- GROSS, Gaston (1991) : « Syntaxe du complément de nom », *Linguisticae Investigationes*, XV (2), pp. 255-284.
- GROSS, Gaston (1990) : « Définition des noms composés dans un lexique-grammaire », *Langue française*, 87, pp. 84-90.
- GROSS, Gaston (1988) : « Degré de figement des noms composés », *Langages*, 90, pp. 57-72.
- GUILBAUD, G.-TH. (1980) : « Zipf et les fréquences », *Mots*, 1, pp. 97-126.
- GUILBERT, Louis (1975) : *La créativité lexicale*, Paris, Librairie Larousse.
- GUILBERT, Louis (1974) : « Grammaire générative et néologie lexicale », *Langages*, 36, pp. 34-44.
- GUILBERT, Louis (1973) : « La spécificité du terme scientifique et technique », *Langue française*, 17, pp. 5-17.
- GUILBERT, Louis (1971) : « Fondements lexicologiques du dictionnaire. De la formation des unités lexicales », *Grand Larousse de la langue française*, Paris, Larousse, pp. IX-LXXXI.

- GUILBERT, Louis (1970) : « La dérivation syntagmatique dans les vocabulaires scientifiques et techniques », *Les langues de spécialité (Analyse linguistique et recherche pédagogique)*. Actes du stage de Saint-Cloud, 23 au 30 novembre 1967, Publication du Conseil de l'Europe, Strasbourg, AIDELA, pp. 116-125.
- GUILBERT, Louis (1967) : *Le vocabulaire de l'aéronautique. Enquête linguistique à travers la presse d'information à l'occasion de cinq exploits de cosmonautes*, Paris, Librairie Larousse.
- GUILBERT, Louis (1965) : *La formation du vocabulaire de l'aviation*, Paris, Librairie Larousse.
- GUTWINSKI, Waldemar (1976): *Cohesion in Literary Texts. A Study of Some Grammatical and Lexical Features of English Discourse*, The Hague/Paris, Mouton.
- HABERT, Benoît *et al.* (1995) : « Simplifier des arbres d'analyse pour dégager les comportements syntactico-sémantiques des formes d'un corpus », *Cahiers de grammaire*, 20, pp. 1-32.
- HABERT, Benoît et Christian JACQUEMIN (1993) : « Noms composés, termes, dénominations complexes : problématiques linguistiques et traitements automatiques », *T.A.L.*, 34 (2), pp. 5-41.
- HALLIDAY, M. A. K. and R. HASAN (1976): *Cohesion in English*, London/New York, Longman.
- HARRIS, Zellig (1991): *A Theory of Language and Information. A Mathematical Approach*, Oxford, Clarendon Press.

- HOLLYMAN, K. J. (1966) : « Observations sur les noms composés en français calédonien », *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, 1, pp. 96-107.
- HOPE, C. F. W. (1984): *Synonymy and Abbreviation in Special-language Compound Terms*, thesis submitted to the University of Manchester for the degree of Master of Science in the Faculty of Technology, University of Manchester Institute of Science and Technology, Centre for Computational Linguistics.
- JACQUEMIN, Christian (1996): "A Symbolic and Surgical Acquisition of Terms Through Variation", *Connectionist, Statistical, and Symbolic Approaches to Learning for Natural Language Processing*, Lecture Notes in Artificial Intelligence 1040, Subseries of Lecture Notes in Computer Science, Stefan Wermter *et al.*, Eds., pp. 425-438.
- JACQUEMIN, Christian (1991) : « Une grammaire d'unification des noms composés contrôlée par l'acceptabilité », *Cahiers de grammaire*, 16, pp. 51-71.
- JUNG, René (1990) : « Remarques sur la constitution du lexique des noms composés », *Langue française*, 87, pp. 91-97.
- KAGEURA, Kyo (1995): "Toward the Theoretical Study of Terms — A Sketch from the Linguistic Viewpoint", *Terminology*, 2 (2), pp. 239-258.
- KLEIBER, G. et I. TAMBA (1990) : « L'hyponymie revisitée : inclusion et hiérarchie », *Langages*, 98, pp. 7-32.
- KOCOUREK, Rostislav (1991a) : *La langue française de la technique et de la science, Vers une linguistique de la langue savante*, Wiesbaden, Oscar Brandstetter Verlag GMBH & CO. KG, 2^e éd. augmentée, refondue et mise à jour avec une nouvelle bibliographie.

- KOCOUREK, Rostislav (1991b) : « Textes et termes », *Meta*, XXXVI (1), pp. 71-76.
- KOCOUREK, Rostislav (1979): "Commentary" [on Lubomir Drozd 1979], in Rondeau (1979): 143-155.
- LAURÉN, Christer and Marianne NORDMAN (1991): "Corpus Selection in LSP Research", in Hartmut Schröder (1991a): 218-230.
- LAURISTON, Andy (1993) : *Le repérage automatique des syntagmes terminologiques*, mémoire de maîtrise, Montréal, Université du Québec à Montréal.
- LERAT, Pierre (1995) : *Les langues spécialisées*, Linguistique nouvelle, Collection dirigée par Guy Serbat, Paris, Presses Universitaires de France.
- LERAT, Pierre (1990a) : « L'analyse morphologique des termes nouveaux », *La Banque des Mots*, numéro spécial, pp. 23-34.
- LERAT, Pierre (1990b) : « L'hyponymie dans la structuration des terminologies », *Langages*, 98, pp. 79-86.
- LETHUILLER, Jacques (1989) : « La synonymie en langue de spécialité », *Meta*, XXXIV (3), pp. 443-449.
- L'HOMME, Marie-Claude (1998) : « Caractérisation des combinaisons lexicales spécialisées par rapport aux collocations de langue générale », in Fontenelle *et al.* (1998) : 513-522.
- L'HOMME, Marie-Claude (1997) : « Quelques arguments en faveur de la description lexicographique (terminographique) des verbes spécialisés », communication présentée lors du forum *Traduction et langues de spécialité*, 65^e Congrès de l'Acfas, Université du Québec à Trois-Rivières.

- L'HOMME, Marie-Claude (1991) : « Constitution de bases de données textuelles : Une définition des unités lexicales complexes », *Le Langage et l'Homme*, XXVI (1), pp. 33-45.
- LOTTE, D. S. (1981) : « Principes d'établissement d'une terminologie scientifique et technique », *Textes choisis de terminologie. I. Fondements théoriques de la terminologie (sous la direction de V. I. Siforov)*, Québec (Université Laval), GIRSTERM, pp. 3-53.
- LUNDQUIST, Lita (1991): "Some Considerations on the Relations between Text Linguistics and the Study of Texts for Specific Purposes", in Hartmut Schröder (1991a): 231-243.
- LUNDQUIST, Lita (1989): "Coherence in Scientific Texts", *Connexity and Coherence – Analysis of Text and Discourse*, Wolfgang Heydrich et al., Eds., Berlin/New York, Walter de Gruyter, pp. 122-149.
- MADSEN, Bodil Nistrup (1991): "In Terms of Concepts", *LSP. Nine Studies on Language for Special Purposes*, Copenhagen Studies in Language 14, Niels Davidsen-Nielsen, Ed., Handelshøjskolens Forlag Nyt Nordisk Forlag Arnold Busck, pp. 67-91.
- MAILLET, Normand (1984) : « Problématique des syntagmes et des synonymes dans le vocabulaire de la fabrication des lampes au Québec », *Revue de l'Association québécoise de linguistique*, 3 (3), pp. 317-333.
- MARTINET, André (1979) : « Syntagme et syntème », dans Rondeau (1979) : 185-189.
- MARTINET, André (1970) : *Éléments de linguistique générale*, Paris, Librairie Armand Colin.

- MARTINET, André (1967) : « Syntagme et synthème », *La Linguistique*, 2, pp. 1-14.
- MEYER, Ingrid and Kristen MACKINTOSH (1994): "Phraseme Analysis and Concept Analysis: Exploring a Symbiotic Relationship in the Specialized Lexicon", *Euralex 1994 Proceedings. Papers Submitted to the 6th EURALEX International Congress on Lexicography in Amsterdam, The Netherlands*, Willy Martin *et al.*, Eds., pp. 339-348.
- MOODY, Marvin D. (1973): *A Classification and Analysis of "NOUN + DE + NOUN" Constructions in French*, The Hague/Paris, Mouton.
- NAKOS, Dorothy (1991) : « Les syntagmes terminologiques dans le domaine de l'informatique (étude comparée de l'anglais et du français) », *Contrastes*, 20-21, pp. 31-37.
- NAKOS, Dorothy (1986) : *Quelques aspects de la langue scientifique et technique en anglais et en français*, Québec (Université Laval), GIRSTERM.
- NATANSON, Édouard (1979) : « Formation des termes par abréviation », *Fachsprache*, 1 (3), pp. 83-91.
- NATANSON, Édouard (1978) : « Termes, noms scientifiques et techniques, noms déposés ? Sur le problème de leurs délimitations, corrélations et interactions », *Lebende Sprachen*, 23 (3), pp. 109-111.
- NKWENTI-AZEH, Blaise (1994): "Positional and Combinational Characteristics of Terms: Consequences for Corpus-based Terminography", *Terminology*, 1 (1), pp. 61-95.

- NOAILLY, Michèle (1989) : « Le nom composé : us et abus d'un concept grammatical », *Cahiers de grammaire*, 14, pp. 109-126.
- NOAILLY, Michèle (1984) : « Coordinations du troisième type », *Cahiers de grammaire*, 8, pp. 157-172.
- OGDEN, C. K. and I. A. RICHARDS (1994) (1st ed.: 1923): *The Meaning of Meaning. A Study of the Influence of Language upon Thought and of the Science of Symbolism*, Edited and Introduced by W. Terrence Gordon, volume 3, C. K. Ogden and Linguistics (5 volumes), London, Routledge/Thoemmes Press.
- OTMAN, Gabriel (1996) : *Les représentations sémantiques en terminologie*, Sciences cognitives, Collection coordonnée par C. Vogel, Paris, Masson.
- PATRY, Richard (1985) : *Le lexique dans l'analyse de la cohésion linguistique : aspects problématiques et étude appliquée*, thèse de doctorat, Montréal, Université de Montréal.
- PEETERS, Bert (1983) : « L'économie dans l'enseignement d'André Martinet », *La Linguistique*, 19 (2), pp. 105-116.
- PICHT, Heribert (1987): "Terms and their LSP Environment - LSP Phraseology", *Meta*, XXXII (2), pp. 149-155.
- PICHT, Heribert (1979): "Commentary" [on Robert Dubuc 1979], in Rondeau (1979): 67-74.
- PICHT, Heribert and Jennifer DRASKAU (1985): *Terminology: an Introduction*, Surrey (England), The University of Surrey.

- POLANCO, Xavier, GRIVEL, Luc and Jean ROYAUTÉ (1995): "How to Do Things with Terms in Informetrics: Terminological Variation and Stabilization as Science Watch Indicators", *Proceedings of the Fifth International Conference of the International Society for Scientometrics and Informetrics*, River Forest, Ill. Medford, N.J., Learned Information, pp. 435-444.
- PORTELANCE, Christine (1990): « Définition et potentiel de dénomination d'une nomenclature », *TTR*, 3 (1), pp. 99-124.
- PORTELANCE, Christine (1989a): *Les formations syntagmatiques en langues de spécialité*, thèse de doctorat, Montréal, Université de Montréal.
- PORTELANCE, Christine (1989b): « Syntagmes et paradigmes », *Meta*, XXXIV (3), pp. 398-404.
- REY, Alain (1979): *La terminologie: noms et notions*, Que sais-je? n° 1780, Paris, Presses Universitaires de France.
- RONDEAU, Guy (1984): *Introduction à la terminologie*, Chicoutimi (Québec), Gaétan Morin Éditeur, 2^e éd.
- RONDEAU, Guy (1979) (rédacteur): *Table ronde sur les problèmes du découpage du terme*, tenue, lors du V^e congrès de l'Association internationale de linguistique appliquée, à Montréal, du 20 au 26 août 1978, par la Commission de terminologie de l'AILA, Montréal, Office de la langue française, Éditeur officiel du Québec.
- ROUSSEAU, Louis-Jean (1979): « Commentaire » [sur Pierre Auger 1979], dans Rondeau (1979): 29-36.

- RYCKMAN, Thomas (1990) : « De la structure d'une langue aux structures de l'information dans le discours et dans les sous-langages scientifiques », *Langages*, 99, pp. 21-38.
- SAGER, Juan C. (1990): *A Practical Course in Terminology Processing*, with a bibliography by Blaise Nkwenti-Azeh, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins Publishing Company.
- SAGER, Juan Carlos (1979): "Commentary" [on Pierre Auger 1979], in Rondeau (1979): 39-52.
- SAUSSURE, Ferdinand de (1967) : *Cours de linguistique générale*, Charles Bally, Albert Sechehaye et Albert Riedlinger (rédacteurs), Paris, Payot, 3^e éd.
- SCHRÖDER, Hartmut (1991a) (Editor): *Subject-oriented Texts. Languages for Special Purposes and Text Theory*, Berlin/New York, Walter de Gruyter.
- SCHRÖDER, Hartmut (1991b): "Linguistic and Text-theoretical Research on Languages for Special Purposes. A Thematic and Bibliographical Guide", in Hartmut Schröder (1991a): 1-48.
- SILBERZTEIN, Max (1990) : « Le dictionnaire électronique des mots composés », *Langue française*, 87, pp. 71-83.
- SOUICY, Bernard (1990) : *Noms composés techniques. Étude syntaxico-sémantique de noms composés de la forme N de N dans les langues de spécialité*, Travaux du Groupe de Recherche en Informatique Linguistique, Collection dirigée par André Dugas, Montréal, Université du Québec à Montréal.
- SPARCK JONES, K. and J. I. TAIT (1984): "Automatic Search Term Variant Generation", *Journal of Documentation*, 40 (1), pp. 50-66.

- SPENCE, Nicol C. W. (1969) : « Composé nominal, locution et syntagme libre », *La Linguistique*, 2, pp. 5-26.
- STREHLOW, Richard A. (1983): "The Varieties of Compound Terms and Their Treatment", *Standardization of Technical Terminology: Principles and Practices*, ASTM STP 806, C. G. Interrante and F. J. Heymann, Eds., American Society for Testing and Materials, pp. 26-33.
- VINAY, Jean-Paul (1979) : « Problèmes de découpage du terme », dans Rondeau (1979) : 83-100.
- VIVÈS, Robert (1990) : « Les composés nominaux par juxtaposition », *Langue française*, 87, pp. 98-103.
- WILDGEN, Wolfgang (1987a): "Dynamic and Ontological Foundations for a Theory of the Lexicon", in Thomas T. Ballmer and Wolfgang Wildgen (1987): 80-127.
- WILDGEN, Wolfgang (1987b): "Dynamic Aspects of Nominal Composition", in Thomas T. Ballmer and Wolfgang Wildgen (1987): 128-162.
- ZIPF, George Kingsley (1965): *Human Behavior and the Principle of Least Effort. An Introduction to Human Ecology*, New York/London, Hafner Publishing Company, facsimile of 1949 edition.
- ZIPF, George Kingsley (1935): *The Psycho-Biology of Language. An Introduction to Dynamic Philology*, Boston, Houghton Mifflin Company.
- ZOLONDEK, Debbie (1988) : « Le syntagme figé dans le domaine de la télématique : approche terminologique », *Langues et Linguistique*, 14, pp. 305-323.

BIBLIOGRAPHIE DU CORPUS

- ABADIE, L. (1987) : « Les programmes de satellites en cours à l'Aérospatiale », *L'Aéronautique et l'Astronautique*, 2/3, pp. 69-73.
- ABADIE, Lucien (1971) : « Les satellites de télécommunications », *L'Aéronautique et l'Astronautique*, 3, pp. 59-68.
- AIM, Roger et Patrice VILLEFRANCHE (1978) : « Optimisation d'un tube central de satellite : application à Intelsat V », *L'Aéronautique et l'Astronautique*, 5, pp. 35-44.
- ARNIM, Rolf et Jean-Pierre BAUDRY (1989) : « TDF/TV-SAT satellite français et allemand de télédiffusion directe », *L'Aéronautique et l'Astronautique*, 2, pp. 42-49.
- AUDIBERT, M. et J.-P. DELPONT (1971) : « Calcul du courant délivré par le générateur solaire du satellite FR1 et comparaison avec les valeurs relevées en orbite. Vieillesse en orbite du générateur », *L'Aéronautique et l'Astronautique*, 6, pp. 5-12.
- BAILLY, Roland (1973) : « Systèmes de navigation par satellites », *L'Aéronautique et l'Astronautique*, 1, pp. 110-120.
- BARKATS, Gérard (1979) : « Développement d'un générateur solaire rigide déployable pour des satellites géostationnaires stabilisés 3 axes », *L'Aéronautique et l'Astronautique*, 5, pp. 29-42.
- BARTHOLOMÉ, P. (1979) : « Le programme européen OTS de satellite de télécommunications. Développement du satellite et performances en orbite », *L'Aéronautique et l'Astronautique*, 2, pp. 3-14.

- BERNATEAU, BUCHETON et DORIER (1968) : « Antenne contre-rotative électronique à grande directivité », *L'Aéronautique et l'Astronautique*, 6, pp. 61-67.
- BLANC, R. Le et G. COLLOT (1968) : « Les systèmes de navigation par satellites », *L'Aéronautique et l'Astronautique*, 5, pp. 15-21.
- BRILLAUD, Jean-Paul (1988) : « Télécommunications par satellite », *Techniques de l'Ingénieur, traité Électronique, E7 II Électronique – Télécommunications*, pp. 570-1 - 570-11.
- BURGIO, Claude (1989) : « Le programme Eutelsat II », *L'Aéronautique et l'Astronautique*, 2, pp. 50-53.
- CENTRE DE DÉVELOPPEMENT TECHNOLOGIQUE (1988) : *Inventaire des compétences de recherche du milieu universitaire québécois, en matière de communications par satellites*, Montréal, École Polytechnique de Montréal.
- CNES/CNET (1983a) : *Télécommunications spatiales III. Secteur terrien. Systèmes de télécommunications par satellite*, Paris, Masson.
- CNES/CNET (1983b) : *Télécommunications spatiales II. Secteur spatial*, Paris, Masson.
- CNES/CNET (1982) : *Télécommunications spatiales I. Bases théoriques*, Paris, Masson.
- COMBES, Paul-François (1986) : « Antennes pour techniques spatiales », *Techniques de l'Ingénieur, traité Électronique, E7 II Électronique – Télécommunications*, pp. 590-1 - 590-21.

- COSTES, Alain et Jean-Claude LAPRIE (1970) : « Stabilisation d'un satellite symétrique à l'aide de micropropulseurs ioniques », *L'Aéronautique et l'Astronautique*, 3, pp. 66-76.
- DAVENAS, Alain (1989) : « La technologie des propergols solides et ses applications spatiales », *L'Aéronautique et l'Astronautique*, 5, pp. 19-26.
- DELPONT, J.-P. (1969a) : « Détermination des températures d'un satellite sur orbite terrestre », *L'Aéronautique et l'Astronautique*, 9, pp. 78-90.
- DELPONT, J.-P. (1969b) : « Détermination des températures d'un satellite sur orbite terrestre », *L'Aéronautique et l'Astronautique*, 8, pp. 68-78.
- DERIEUX, C. (1981) : « TDF 1, satellite français de radiodiffusion », *L'Aéronautique et l'Astronautique*, 6, pp. 31-37.
- DOITTAU, François-Xavier, JUVIGNY, Alain et Michel VITE (1979) : « Les viseurs d'étoiles : principe, capacités, modes de fonctionnement, performances », *L'Aéronautique et l'Astronautique*, 6, pp. 23-30.
- DUIGOU, Michel (1977) : « Le satellite Intelsat V », *L'Aéronautique et l'Astronautique*, 1, pp. 3-9.
- DUNIAU, Jean-Michel (1975) : « La mise à poste du satellite de télécommunications Symphonie », *L'Aéronautique et l'Astronautique*, 2, pp. 23-31.
- FITAMANT, H. (1971) : « L'alimentation électrique des satellites », *L'Aéronautique et l'Astronautique*, 7, pp. 19-30.
- FONTOLLIET, Pierre-Gérard (1983) : *Systèmes de télécommunications*, Lausanne, Presses polytechniques romandes.

- GEORGY, Jean (1989) : « Le système français de diffusion directe par satellite TDF-1 TDF-2 », *L'Aéronautique et l'Astronautique*, 2, pp. 29-30.
- GIL, Philippe (1989) : « Moteurs à poudre pour systèmes de transports spatiaux », *L'Aéronautique et l'Astronautique*, 5, pp. 5-17.
- GIOVACHINI, Madeleine (1992) : « Radiodiffusion par satellite », *Techniques de l'Ingénieur*, traité Électronique, E6 Électronique – Radiocommunications / Radiodétection, pp. 160-1 - 160-20.
- GREGOIRE, J.-P. et C. BRAZZINI (1985) : « Structure de satellites, principes de conception, technologies, matériaux », *L'Aéronautique et l'Astronautique*, 4, pp. 19-27.
- HOLLOCOU, Émile (1991) : *Techniques et réseaux de télécommunications*, Paris, Armand Colin.
- HUGUIER, P. (1974) : « Stabilisation de satellites équipés de grands panneaux solaires », *L'Aéronautique et l'Astronautique*, 2, pp. 37-43.
- HUSSON, Jean-Claude (1985) : « Mise à poste d'un satellite de télécommunication. Un exemple : Télécom 1* », *L'Aéronautique et l'Astronautique*, 3, pp. 10-15.
- ISSLER, Jean-Luc (1990) : « Navigation des navettes spatiales », *L'Aéronautique et l'Astronautique*, 3, pp. 62-65.
- _____ (1970) : « Journée sur l'utilisation des satellites pour le contrôle de la navigation », *L'Aéronautique et l'Astronautique*, 4, pp. 67-71.
- JUAN, M. Mathias (1975) : « Les utilisations du système de télécommunications par satellite Symphonie », *L'Aéronautique et l'Astronautique*, 3, pp. 13-19.

- LACOMBE, Jean-Louis et Robert HAVAS (1978) : « Systèmes de contrôle d'attitude et d'orbite de satellites : évolution jusqu'aux années 80-90 », *L'Aéronautique et l'Astronautique*, 2, pp. 33-56.
- LASALLE, M. (1970) : « Projet Dioscures. Les satellites et leur renouvellement », *L'Aéronautique et l'Astronautique*, 6, pp. 20-29.
- LATOURE, Jean-François (1989) : « Le système national français de télécommunications par satellite Télécom-1 », *L'Aéronautique et l'Astronautique*, 2, pp. 26-28.
- LIÉGEOIS, Alain et Bernard PRADIN (1971) : « Synthèse d'un système de commande à jets de gaz pour les corrections d'attitude des satellites gyroscopiques », *L'Aéronautique et l'Astronautique*, 8, pp. 63-69.
- LUQUET, P. (1970a) : « La micropropulsion à ammoniac. Utilisation pour la stabilisation des satellites », *L'Aéronautique et l'Astronautique*, 2, pp. 38-47.
- LUQUET, P. (1970b) : « La micropropulsion à ammoniac. Utilisation pour la stabilisation des satellites », *L'Aéronautique et l'Astronautique*, 1, pp. 66-80.
- LUQUET, P. (1969a) : « Application de la propulsion ionique aux corrections de position des satellites géostationnaires », *L'Aéronautique et l'Astronautique*, 3, pp. 7-23.
- LUQUET, P. (1969b) : « Application de la propulsion ionique aux corrections de position des satellites géostationnaires », *L'Aéronautique et l'Astronautique*, 1, pp. 41-52.

- MANUALI, B. (1970) : « Le projet Dioscures », *L'Aéronautique et l'Astronautique*, 6, pp. 13-19.
- MANUALI, Bertrand (1967) : *L'exploration spatiale et ses techniques. Trajectoires, fusées, satellites*, Paris, Hermann.
- MARAL, Gérard, BOUSQUET, Michel et J. PARES (1982) : *Les systèmes de télécommunications par satellites*, Paris, Masson, 2^e éd. révisée et complétée.
- MARQUE, J.-P. et J.-P. CATANI (1987) : « Décharges électrostatiques et satellites géostationnaires », *L'Aéronautique et l'Astronautique*, 1, pp. 41-55.
- _____ (1970) : « Moteur à turbo-pompe pour lanceurs de satellites », *L'Aéronautique et l'Astronautique*, 3, pp. 5-13.
- _____ (1979) : « OTS 2 », *L'Aéronautique et l'Astronautique*, 4, pp. 73-76.
- PARES, J. et V. TOSKER (1975) : *Les systèmes de télécommunications par satellites*, Paris, Masson.
- PENE, F. (1977) : « Les utilisations du système Symphonie », *L'Aéronautique et l'Astronautique*, 3, pp. 27-36.
- PERRIN, Jean-Paul (1964) : « Satellites de télécommunications », *Fusées et Astronautique*, Rougeron, Camille et Jean Bodet (Éds), Paris, Librairie Larousse, pp. 267-287.
- POGGI, J. (1968) : « La mise sur orbite du satellite P.A.S. par le lanceur "Europa" », *L'Aéronautique et l'Astronautique*, 1, pp. 17-28.

- REMONDIÈRE, André (1985) : « Les essais mécaniques et thermiques des satellites », *L'Aéronautique et l'Astronautique*, 4, pp. 13-18.
- REYNAUD, Paul (1974) : « Stabilisation des satellites : l'amortisseur de nutation », *L'Aéronautique et l'Astronautique*, 1, pp. 32-38.
- REYNIER, Marc et Christian LANDRAULT (1972a) : « Principe de fonctionnement et caractéristiques des systèmes de propulsion électrique. Application à la stabilisation des satellites », *L'Aéronautique et l'Astronautique*, 6, pp. 65-71.
- REYNIER, Marc et Christian LANDRAULT (1972b) : « Principe de fonctionnement et caractéristiques des systèmes de propulsion électrique. Application à la stabilisation des satellites », *L'Aéronautique et l'Astronautique*, 5, pp. 55-66.
- ROGER, Alain *et al.* (1989) : « Les futures missions de télécommunications européennes et les charges utiles de satellites associés », *L'Aéronautique et l'Astronautique*, 2, pp. 31-41.
- RUNAVOT, J.-J. et G. THOMIN (1974) : « Volant d'inertie à palier magnétique semi-actif pour la stabilisation de satellites de télécommunications », *L'Aéronautique et l'Astronautique*, 4, pp. 53-61.
- SALOMON, J. (1982) : « Les stations terriennes de télécommunications par satellite : état actuel et perspectives », *L'Aéronautique et l'Astronautique*, 4, pp. 29-34.
- SANFOURCHE, J.-P. (1970a) : « Étude et réalisation d'un détecteur stellaire », *L'Aéronautique et l'Astronautique*, 4, pp. 45-54.

- SANFOURCHE, J.-P. (1970b) : « Étude et réalisation d'un détecteur stellaire », *L'Aéronautique et l'Astronautique*, 3, pp. 31-41.
- _____ (1987) : « Le satellite britannique de télécommunications militaires Skynet 4 », *L'Aéronautique et l'Astronautique*, 1, pp. 56-57.
- _____ (1971) : « Le satellite expérimental de télécommunications tactiques TACSAT 1 », *L'Aéronautique et l'Astronautique*, 3, pp. 71-77.
- SODEIKAT, Heinz (1974) : « Charge utile de télécommunications du satellite Symphonie », *L'Aéronautique et l'Astronautique*, 1, pp. 39-44.
- STECIW, A. (1982) : « Le satellite maritime MARECS », *L'Aéronautique et l'Astronautique*, 1, pp. 3-8.
- VOGE, J. (1970) : « Optimisation économique et universalité dans un réseau mondial de télécommunications par satellites », *L'Aéronautique et l'Astronautique*, 5, pp. 31-37.
- WAGNER, W. U. (1969) : « Azur, le premier satellite allemand », *L'Aéronautique et l'Astronautique*, 6, pp. 29-34.
- WEARMOUTH, Colin et Jacques SUSPLUGAS (1975) : « La plate-forme OTS », *L'Aéronautique et l'Astronautique*, 5, pp. 17-26.
- ZILIANI, A. (1986) : « Les générateurs solaires photovoltaïques du satellite à la station spatiale », *L'Aéronautique et l'Astronautique*, 3, pp. 15-20.